UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE
Pédagogique

NOUVELLE SÉRIE

TOME LXVI

Janvier-Juin 1915

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

Educa
R.

PUBLICATION MENSUELLE

REVUE Pédagogique

NOUVELLE SÉRIE

TOME
Soixante-sixième

1915
Janvier-Juin

140714
20/11/16

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Nlle série. Tome LXVI. Nos 1-2 Janvier-Février.

REVUE
Pédagogique

L'Instituteur et la Guerre[1].

Si l'heure était venue d'écrire l'histoire de l'enseignement primaire pendant la guerre de 1914, l'auteur de cet article devrait se récuser. Mais il s'agit simplement de présenter aux lecteurs de la *Revue pédagogique* un tableau sommaire de l'activité déployée depuis le mois d'août par nos instituteurs. Mon intention primitive était de publier sans commentaire tous les rapports où cette activité est saisie sur le vif. Mais ils sont trop nombreux. Force a donc été de faire un choix parmi les plus caractéristiques[2] et de suppléer par un bref résumé aux lacunes inévitables de cette anthologie.

I

Notre première pensée est pour ceux de nos maîtres qui, de la mer du Nord à la Haute-Alsace, combattent pour la patrie.

1. La *Revue pédagogique* souhaite vivement de pouvoir tenir ses lecteurs au courant des répercussions que la guerre a pu exercer sur la vie de l'école, et sur l'orientation donnée à l'éducation publique. Nous accueillerons avec reconnaissance les renseignements et les documents que l'on voudra bien nous adresser à ce sujet.

D'une manière générale, nous exprimons le vœu que toutes les initiatives pédagogiques intéressantes nous soient signalées, et que nos lecteurs deviennent de plus en plus activement nos collaborateurs. (N. D. L. R.)

2. Voir *infra*, p. 17 et suivantes.

Dès les premiers jours de la mobilisation, ils étaient au nombre de 21 000, sans compter un millier d'inspecteurs, de professeurs d'écoles normales et d'écoles primaires supérieures. En dépit de quelques fluctuations, ce nombre représente toujours notre contingent : si l'on a renvoyé dans leurs foyers quelques centaines de garde-voies, on a convoqué, en revanche, de nouvelles classes de territoriaux. A ces 22 000 « mobilisés », il faut joindre les jeunes maîtres ou élèves-maîtres des classes 1911 à 1915, maintenus ou appelés sous les drapeaux : au total, l'enseignement primaire fournit à l'armée près de 30 000 hommes.

Parmi ces « hommes » les volontaires ne sont pas rares. Tantôt c'est un instituteur réformé qui déclare que « son infirmité ne l'ayant pas entravé pour mener une vie normale ne le gênera pas non plus pour remplir son devoir militaire ». Tantôt c'est un instituteur jadis suspect d'antimilitarisme qui tient à se mettre, dès le premier jour, à la disposition de l'autorité militaire. Tantôt c'est un vieux maître, blanchi sous le harnais, qui veut prendre part à la délivrance de ses frères d'Alsace. Mais les médecins ne le lui permettent pas toujours : la sévérité de l'examen médical a arrêté bien des élans.

Dès le 2 août, M. le Ministre affirmait que les instituteurs donneraient dans les régiments « l'exemple de l'héroïsme ». Ils ont tenu cette promesse. Chaque semaine, le *Livre d'Or* en apporte de nouvelles preuves. Au 15 janvier, nous comptions déjà, dans l'enseignement primaire, 712 morts et 2 361 blessés. Nous comptions, d'autre part, 15 décorations (7 croix de la légion d'honneur, 8 médailles militaires), 82 promotions de grade et 86 citations à l'ordre du jour. Encore faut-il observer que ces derniers chiffres sont sûrement au-dessous de la vérité : les noms des héros nous sont transmis avec moins de régularité que les noms des victimes. Enfin, la liste des citations, décorations et promotions n'épuise pas le nombre des belles actions : elle ne peut pas comprendre tout le monde; or, tout le monde fait son devoir.

La conduite de nos instituteurs-soldats est unanimement admirée; toute la presse donne chaque jour des exemples de leur bravoure. Il n'est pas besoin d'insister. Un trait moins connu, mais non moins accusé, de leur caractère, c'est leur fidélité à leur

mission d'éducateurs. Jusque sous le feu de l'ennemi, ils n'oublient pas qu'ils sont instituteurs. Et qui sait s'il n'existe pas un lien entre leur valeur militaire et leur attachement à une profession qui, sans doute, est pacifique, mais qui exige, elle aussi, de l'abnégation? « Ceux qui sont accoutumés à regarder du côté de leurs élèves sont facilement arrachés à l'égoïsme », écrit un inspecteur d'Académie. Or nos instituteurs, même sur le front, ne cessent de « regarder du côté de leurs élèves ». Dès que la bataille laisse quelque répit, ils rôdent autour des écoles : on va rendre visite aux collègues voisins du cantonnement; on constate que, dans telle classe, « les obus n'ont laissé debout que le globe terrestre »; que, dans telle autre, « pas une vitre n'est restée aux fenêtres ». Parfois, on donne un coup de main à l'instituteur; un maître du Finistère, dans un récit qu'on trouvera plus loin, explique avec humour comment il a, sur le front, ouvert un cours d'adultes « sans demander l'autorisation du conseil départemental ». Les inspecteurs, comme les instituteurs, sont pris par le métier, et j'ai reçu, d'un inspecteur-officier, sur les mérites d'une institutrice, un rapport écrit, entre deux attaques nocturnes, dans une tranchée des bords de l'Aisne! Bien rare doit être celui qui, lorsque le combat semble s'apaiser et que les pensées se tournent vers la famille, ne revoit pas, en même temps que son foyer, sa classe, et, en même temps que ses enfants, ses élèves. De là vient la touchante habitude, prise par nos mobilisés, d'écrire à leurs écoliers. Lettres d'autant plus émouvantes qu'elles sont plus simples : sans vouloir élever la voix ni faire la leçon, leurs auteurs offrent aux enfants l'enseignement civique le plus pénétrant et le plus efficace.

Comment des hommes dont la « vocation » est si forte renonceraient-ils un jour à l'enseignement? Dès que l'armée leur rend la liberté, ils vont où le devoir les appelle : ils regagnent leur école. « Le général m'a accordé un congé de trois mois », écrit l'un d'eux à son inspecteur. Et il ajoute en toute simplicité : « Je suis arrivé hier soir, et j'ai commencé à faire la classe aujourd'hui. » Il en sera de même lors de la grande libération : dès le lendemain, la plupart de nos maîtres seront dans leur chaire. Beaucoup hélas! porteront la trace de leurs blessures. Mais — l'un d'eux l'a dit — : « Une béquille ne va pas mal à un maître d'école. »

II

Après les acteurs du grand drame, voici les témoins. Ils sont si près de la scène qu'ils sont parfois engagés dans l'action : ce sont les instituteurs et institutrices de la zone des armées.

Plusieurs sont morts, fusillés par les envahisseurs ou bombardés par leurs avions. Et nous ne connaîtrons qu'après la délivrance le nombre exact de ces malheureuses victimes.

Plusieurs sont prisonniers en Allemagne. Nous commençons à recevoir de leurs nouvelles : en dépit des privations et des souffrances morales (certains ont été séparés de leur femme et de leurs enfants), ils conservent leur sérénité. Ils trouvent souvent le moyen de faire leur métier : les journaux ont déjà reproduit cette jolie lettre d'une institutrice des Ardennes à son Inspecteur d'Académie : « Je trouve ici soixante-dix enfants de quatre à seize ans. L'adjointe de V... et moi, nous avons demandé et nous avons obtenu du commandant l'autorisation de faire classe à nos enfants. Nous travaillons donc, sur la terre étrangère, à l'instar de nos collègues plus heureux restés en France. La bonne volonté suppléera à l'installation et au matériel. Les jours de captivité passeront plus vite, nous l'espérons, dans l'exercice du travail habituel. De loin, Monsieur l'Inspecteur d'Académie, je suis toujours votre administrée. La distance qui nous sépare n'est que matérielle, et instruire les petits Français prisonniers en Saxe vaut bien, n'est-ce pas, faire la classe aux écoliers libres de France! » Une institutrice de la Meuse écrit, de son côté, à son chef : « Si j'ai demandé à faire classe, c'est que je voulais non seulement rendre service à tous ces enfants livrés à eux-mêmes depuis de longs mois, mais encore remplir ce simple devoir de justice qui veut que chacun gagne loyalement son salaire. » Ces vaillantes femmes qui, dans leur douloureux exil, n'oublient pas leur devoir professionnel, font honneur à la corporation.

Sur toute la ligne sanglante qui, d'Armentières à Belfort, marque la limite des deux armées, des instituteurs, des institutrices demeurent à leur poste. De l'Oise à la Meuse, cette ligne s'est deux fois déplacée : nos maîtres ont vu passer, puis

repasser l'envahisseur ; il ont subi, à l'aller, son insolence ; au retour, sa colère. S'ils avaient quitté leurs villages, on aurait pu plaider pour eux les circonstances atténuantes : qui pourrait avoir le courage de blâmer nos jeunes institutrices, isolées dans leurs hameaux, d'avoir pris peur devant les hordes dont nos amis belges nous faisaient connaître, dès le début du mois d'août, les exploits lubriques et sanguinaires ? Il est vrai qu'en 70 on n'a pas fui. Mais ceux qui ont assisté aux deux invasions le répètent volontiers : « ce n'est pas comme en 70 ». Pourtant, comme en 70, beaucoup d'instituteurs et d'institutrices ont refusé de quitter leur poste. Des personnes autorisées leur en donnaient le conseil ou l'exemple : certains maires ne se croyaient pas enchaînés à leur commune ; certains officiers, en pleine retraite, prenaient pitié des malheureux qu'ils se voyaient contraints de livrer aux Allemands et leur disaient : « Partez ! » Mais l'ordre avait été donné le 2 août de rester : on restait. On sentait plus ou moins nettement que le devoir d'un éducateur, en cas d'invasion, n'est pas le même que celui d'un employé des finances, des postes ou des travaux publics. Les rouages matériels de l'organisme administratif doivent être détruits pour que l'ennemi ne puisse les utiliser ; les fonctionnaires de ces administrations devaient donc se replier devant l'envahisseur. Mais en est-il de même pour ceux qui, représentant l'autorité morale de l'État, avaient à conseiller et à protéger la population ? A ceux qui ont abandonné leur foyer, surtout s'ils ne se sont retirés qu'après avoir assuré le départ de leurs concitoyens, nous ne pouvons refuser notre compassion. Mais nous devons de l'admiration à ceux qui sont demeurés à leur poste. Plusieurs ont été cités soit à l'ordre de la nation, soit à l'ordre de l'armée. Et la liste de ceux — ou de celles — qui méritent cet honneur n'est pas close.

Quel a été leur rôle ? A l'approche de l'ennemi, il fallait affermir les courages et entretenir l'espérance. Nos maîtres n'y ont pas manqué. J'en puis citer un qui avait les meilleures raisons pour être abattu : son fils était, depuis l'ouverture des hostilités, prisonnier des Allemands : pourtant, c'est grâce à son sang-froid que son village n'a pas connu l'affolement. Dans telle autre commune, on sent, à chaque minute, grandir le danger : le son du canon devient, d'instant en instant, plus intense : du

clocher on voit se rapprocher la flamme des incendies ; malgré ces avertissements sinistres, l'instituteur décide la population à attendre l'heure de la victoire. Et la victoire est venue.

Pendant l'occupation, la tâche de l'instituteur grandit. Il est de ceux dont la présence protège les citoyens contre des exigences iniques. Secrétaire de mairie, il peut introduire un peu d'ordre et de justice dans l'arbitraire des réquisitions. Il exerce, non sans risques, une véritable magistrature morale.

Enfin, au retour de nos troupes il avait à remplir un devoir moins périlleux mais non moins utile : guider nos soldats, renseigner nos officiers, faciliter notre ravitaillement. S'ils n'avaient pas rencontré ces auxiliaires naturels, plus d'une fois nos états-majors se seraient vus dans l'embarras.

Saluons donc tous ces maîtres qui ont tenu, par un stoïcisme discret, à aller jusqu'au bout de leur devoir. On admire non sans raison la sérénité du laboureur qui, à deux pas de la bataille, sème pour l'avenir son grain sur des sillons sanglants. N'admirons pas moins ces instituteurs qui, sur toute la ligne de feu, font leur classe au son du canon : eux aussi, ils sèment pour l'avenir.

III

Loin du champ de bataille, qu'a-t-on fait, dans nos écoles, pour la défense nationale?

Le premier devoir, pour les instituteurs, consistait à demeurer instituteurs. Lorsque la mobilisation fut décrétée, les vacances s'ouvraient. Allait-on abandonner à eux-mêmes les millions d'enfants dont les pères étaient rappelés sous les drapeaux et dont les mères pouvaient être éloignées du foyer par le souci du pain quotidien? Nul ne l'a pensé. Quelques-uns ont spontanément décidé de ne pas fermer l'école, et tous ont obéi aux circulaires qui leur demandaient de faire le sacrifice de leurs vacances et d'organiser des garderies. Partout où les classes de vacances étaient utiles, elles ont été ouvertes. Reconnaissons que les populations n'ont pas toujours éprouvé le besoin de nous confier les enfants. La plupart des communes de France sont des communes rurales : or, à la campagne, l'enfant travaille pendant l'été; il a sa fonction dans l'équipe des moissonneurs ou des

vendangeurs. Il quitte la classe dès le mois de juillet : on ne pouvait guère espérer l'y attirer au mois d'août. Pourtant, nous aurions eu tort de ne pas organiser les garderies : l'événement a parfois trompé les prévisions; dans telle ville ou dans tel quartier industriel, la classe de vacances, en dépit de l'alléchante cantine qui lui était annexée, est demeurée déserte, tandis que telle garderie rurale était fréquentée. « A V..., dans l'Aveyron, pendant que les travaux de la moisson battaient leur plein, l'institutrice a dit aux familles : « Amenez-moi les enfants qui vous gênent, je les garderai. » Certains jours, on lui a apporté des berceaux. J'ajoute que, les garderies eussent-elles été dans toutes les régions « plus nombreuses que les élèves », leur création n'en était pas moins nécessaire : il suffisait que, dans une commune, un mobilisé laissât un enfant sans protecteur pour que le devoir de l'instituteur fût de le recueillir. On l'a bien compris, et, sachant que leurs enfants ne seraient pas abandonnés, « *ils* sont partis avec plus de courage », écrit une institutrice.

En temps de paix, l'instituteur n'est pas seulement le maître des enfants, il est le conseiller des parents : il se devait à lui-même de conserver ce rôle en temps de guerre. A la campagne, c'est lui qui propage les nouvelles officielles : les journaux ne pénètrent pas dans tous les coins du sol français; en maint endroit, l'instituteur doit chaque jour copier le « communiqué » et tirer sa copie à plusieurs exemplaires pour l'envoyer à tous les hameaux de la commune. Ailleurs il en donne publiquement lecture. Mais il ne se borne pas à lire : il commente. Il a confectionné une carte du théâtre des opérations, et il explique sur la carte les mouvements des armées. Il écarte les interprétations inexactes; il fait le tri entre les bruits suspects et les dépêches authentiques. Commencée durant l'été sous les arbres de la place, cette leçon quotidienne d'histoire vivante se continue, depuis l'automne, dans la maison d'école; tout le village vient l'entendre : ainsi que le remarquent plusieurs Inspecteurs d'Académie, « l'école publique est devenue le centre moral de la commune ».

Très variées sont les modalités suivant lesquelles s'exerce l'action morale de l'instituteur. Il est le confident naturel de

tous : n'est-ce pas lui qui prend la plume pour les parents illettrés, quand il s'agit de répondre au fils mobilisé? Il prend part à toutes les douleurs, à tous les deuils : les blessés et les morts n'ont-ils pas été ses élèves? Telle institutrice entreprend un long voyage pour accompagner jusqu'à l'hôpital, où la pauvre paysanne n'ose se risquer seule, la mère d'un blessé. Tels instituteurs exercent la tutelle des familles privées de leur chef. Tous ont à cœur de glorifier les morts. Un instituteur du Midi inscrit sur la place du village, à l'ombre des drapeaux des nations alliées, les noms des enfants de la commune qui sont tombés, morts ou blessés, sur le champ de bataille. D'autres affichent cette liste dans leur classe : c'est le livre d'or de l'école. Quant aux institutrices, leur rôle est de consoler les familles : voyez ce qu'écrit l'une d'elles, pendant que son mari se bat : « A mon tour, j'ai visité et je visite souvent les familles : je tâche de consoler les mamans et les jeunes épouses, chères jeunes femmes qui presque toutes sont mes anciennes élèves, et, en leur prodiguant mes consolations, j'avoue que parfois mes larmes coulent comme les leurs... Mais, le premier moment d'émotion passé, je vois avec plaisir que toutes veulent être vaillantes et fortes, et qu'elles ont foi dans l'avenir. » La foi dans l'avenir, c'est bien ce que, du nord au sud et de l'est à l'ouest, les membres de l'enseignement public enseignent aux adultes comme aux enfants.

Guide moral de ses concitoyens, l'instituteur est parfois devenu leur unique administrateur. Dans mainte commune, maire et adjoint, dès le premier jour de la mobilisation, ont dû laisser à l'instituteur, pour rejoindre leur régiment, la direction de tous les services. Même s'il n'était pas secrétaire de mairie, il a dû en remplir les fonctions ou usurper celles du maire. Était-il lui-même mobilisé? c'est l'institutrice qui se transformait en magistrat municipal. Or, c'était l'heure où l'administration communale, allégée peut-être de certaines affaires habituelles, se compliquait d'opérations aussi urgentes qu'inusitées : aucun instituteur, à ma connaissance, n'a présidé à un mariage, mais tous ont dressé, par centaines, des bons de réquisition, des passeports, des états de denrées, des listes d'indigents. Il ne suffisait pas de rédiger ces papiers, il fallait agir : parcourir le

pays pour recenser les provisions, faire les achats nécessaires pour compléter les stocks, mettre — littéralement — la main à la pâte : tels villages, sans leur maître d'école, seraient demeurés sans pain. Maire et greffier de la mairie, l'instituteur — ou l'institutrice — est, en outre, ici ou là, garde-champêtre, appariteur municipal, afficheur public, directeur du fourneau économique ou de la soupe populaire, gérant de la boulangerie coopérative, et, presque partout, facteur de la poste! A la ville, la tâche est moins complexe : on peut diviser le travail. Mais la mobilisation a créé des vides dans le personnel des mairies et des préfectures : ce sont des instituteurs qui les comblent, et qui, pendant les vacances, font partie des commissions de ravitaillement et de secours. A la ville comme à la campagne, plus d'un instituteur, au mois d'août, a consacré non seulement ses journées mais ses nuits à des besognes administratives.

Par là même, nos maîtres étaient amenés à prendre part à l'activité économique du pays : dès que la mobilisation jetait le trouble dans une industrie, il appartenait à l'administration — et par suite à l'instituteur — d'y remédier : si plusieurs ont dirigé des boulangeries coopératives, c'est que les boulangers de leurs communes étaient appelés sous les drapeaux. Ailleurs l'usine à gaz est privée d'ouvriers : l'école primaire supérieure offre ses élèves. Mais c'est surtout aux travaux agricoles que l'enseignement primaire a participé. Il y était invité par des instructions ministérielles. Constatant, d'une part, que les villes regorgeaient d'adolescents oisifs, et, de l'autre, que les campagnes pourraient manquer de moissonneurs, les deux ministères de l'Agriculture et de l'Instruction publique s'entendirent pour diriger vers les points où leur concours serait utile les élèves ou anciens élèves des écoles urbaines qui s'offriraient pour faire la moisson. Mais, presque partout, les ruraux déclinèrent ces offres : femmes, enfants, vieillards se mirent à la besogne, et la moisson s'acheva sans qu'on ait eu recours aux jeunes citadins. Il ne faut faire exception que pour deux ou trois départements où leur bonne volonté fut mise à l'épreuve.

Mais si cette forme de la collaboration aux travaux agricoles fut peu fréquente, d'autres se sont manifestées. Partout maîtres et maîtresses ont offert leurs bras aux cultivateurs. Ici les insti-

tuteurs « s'improvisent bouviers, muletiers, botteleurs de pailles » ; là, c'est l'un d'eux qui, de quatre heures à midi, fait tous les jours l'inventaire des tabacs. Partout, les institutrices préparent les repas des moissonneurs. Et tous pensent ce que l'un deux écrit : « J'aurais honte de rester à l'ombre quand il y a tant à faire au soleil. »

Enfin, les membres de l'enseignement primaire ont su, dans des régions très diverses, stimuler, pour suppléer au manque de bras, l'esprit de solidarité. Dans les Basses-Alpes, une institutrice crée une association de volontaires pour faire la moisson des mobilisés de la commune. Dans l'Isère, des instituteurs fondent une société, « la jeunesse agricole et scolaire de *** », qui a le même objet. Dans la Creuse, dans la Drôme, dans le Doubs, des initiatives analogues sont signalées. Et, dans les Côtes-du-Nord, une œuvre du même genre est créée pour les « semailles d'automne ». Nous demanderons à nos maîtres de prolonger au delà de la durée de la guerre les bienfaits de l'entr'aide agricole.

IV

Entr'aide, coopération, ces mots reviennent nécessairement sous ma plume : chacun de nos maîtres est, dans sa commune, la cheville ouvrière des institutions de solidarité. Aussi leur collaboration était-elle d'avance acquise à toutes les œuvres créées pour secourir nos blessés, veiller au bien-être de nos soldats, accueillir les réfugiés des régions envahies.

Les blessés ! quelle institutrice n'a pas éprouvé le désir de les soigner? Beaucoup, dans les villes, ont pu réaliser leur rêve. Toutes celles de nos écoles qui se prêtaient à cette métamorphose ont été transformées en hôpitaux. Et partout le personnel féminin s'est mis à la disposition des médecins militaires ou des sociétés de la Croix-Rouge. Je ne pourrais pas affirmer que partout ces bonnes volontés ont été bien accueillies, mais nous possédons, sur le dévouement éclairé de nos directrices d'écoles normales ou d'écoles primaires supérieures, de nos professeurs, de nos institutrices, de nos élèves-maîtresses, de précieux témoignages. Les directrices qui, ces dernières années, avaient

engagé leurs élèves à conquérir leur diplôme d'infirmière, doivent aujourd'hui s'en féliciter : la pensée qu'elles ont abrégé et adouci les souffrances de nombreux blessés suffit, j'en suis sûr, pour récompenser à leurs propres yeux leur intelligente initiative. Mais il n'est pas besoin de diplôme pour atténuer certaines douleurs : « Je pourrais, écrivait dès le 19 août un recteur, citer telle institutrice aux soins tout à fait maternels, dont la seule présence dans une salle de blessés éclaire aussitôt tous les visages. » Cette femme de cœur n'est pas une exception dans le corps enseignant.

Le désir de soigner les blessés est si vif qu'on a parfois de la peine à retenir professeurs et institutrices dans leur école : le devoir le plus pressant n'est-il pas à l'hôpital? Elles oublient que des milliers de femmes, qui ne sauraient instruire les enfants, sont prêtes à servir d'aides aux médecins : les choses n'en vont que mieux si chacun choisit la tâche qui convient à ses aptitudes et à son éducation. Elles oublient aussi qu'en dehors des hôpitaux militaires il ne manque pas de souffrances à soulager : la mobilisation n'a pas épargné les médecins de campagne; si l'institutrice est mobilisée, à son tour, comme infirmière à la ville, qui restera, au village, pour s'occuper des malades? Des Inspecteurs d'Académie ont compris combien il était nécessaire de faire suppléer le médecin par l'institutrice; l'un d'eux, dans une circulaire très précise, a écrit, pour son personnel féminin, tout un formulaire permettant de diagnostiquer les principales maladies et d'y remédier. C'est en songeant à l'utilité de ce rôle charitable, autant qu'aux exigences du service de l'enseignement, que nous avons pu résister aux demandes des maîtresses qui voulaient abandonner l'école pour l'hôpital. On ne pouvait mettre en doute ni leur désintéressement ni la générosité de leurs intentions. Mais il était nécessaire que chacun fût à sa place, les infirmières à l'hôpital et les institutrices à l'école : c'est à cette condition qu'on pouvait, en réduisant au minimum le trouble causé par la guerre, sauvegarder à la fois l'intérêt des soldats — la France d'aujourd'hui — et l'intérêt des enfants — la France de demain. A la réflexion, tout le monde l'a compris : abandonnant voile et brassard, on a repris le chemin modeste de l'école. Mais souvent, la classe terminée,

on retourne à l'hôpital. C'est une élégante solution du problème : il ne s'agit que de se multiplier et de faire deux fois son devoir!

Même pendant les vacances, toutes nos institutrices ne pouvaient pas obtenir un emploi d'infirmières. Mais toutes ont travaillé pour les blessés. Et le personnel masculin s'est associé à ce travail. En maint endroit, nos maîtres ont collaboré à l'organisation matérielle des hôpitaux improvisés. Dans plusieurs écoles primaires supérieures, à Nevers, à Grenoble, par exemple, les élèves des sections industrielles ont fabriqué, pour les hôpitaux, des meubles, des civières, ou se sont chargés de l'installation électrique. Ici, l'instituteur vide sa cave pour améliorer l'ordinaire des malades. Là, on guette, à la gare, les trains sanitaires pour donner aux blessés quelques douceurs. C'est une institutrice qui, pour accroître le confort dans ces trains, imagine « l'œuvre des oreillers ». Mais, dans cet ordre d'idées, l'institution la plus répandue, c'est l'ouvroir. Dans tous ceux de nos établissements qui ont été transformés en hôpitaux, un ouvroir a été fondé par les directrices, sauf avis contraire de l'administration sanitaire. Élèves et anciennes élèves se sont groupées autour des directrices pour confectionner des objets de pansement ou pour réparer les vêtements des blessés. Et jusque dans les plus petites communes on a cousu et taillé pour eux dès le début des hostilités.

A l'approche de l'hiver, l'œuvre s'est développée et transformée. Ce n'est plus seulement pour les victimes de la guerre, c'est pour tous les combattants que l'on travaille. On veut leur donner des vêtements chauds : on tricote des chandails, des passe-montagnes, des ceintures, des genouillères, des chaussettes. Une circulaire ministérielle autorise directrices et institutrices à augmenter le nombre des heures de couture; une autre assigne pour programme aux veillées d'hiver la confection de vêtements pour les soldats. Grâce à ces instructions, des initiatives[1] prises dans diverses régions se sont généralisées. Il est impossible de dénombrer les objets fabriqués pour les soldats dans nos écoles : un seul département, l'Orne, avait envoyé, à la

1. Après avoir lu ces circulaires, une institutrice écrit à son inspecteur : « Je ferai toujours de mon mieux pour répondre aux intentions de M. le Ministre, mais ça nous part tout seul du cœur. »

fin de novembre, 7 500 paquets. Et, si ce département s'est distingué, les renseignements que nous possédons nous permettent de croire que les autres n'ont pas été sensiblement moins généreux : « c'est par milliers, dit aussi l'Inspecteur d'Académie de la Loire, que les « paquets du soldat » sont partis de nos écoles ». Je crois être au-dessous de la vérité en estimant que nos écolières, à la fin de novembre, avaient envoyé des vêtements chauds à 500 000 soldats. Elles continuent.

En même temps qu'à nos soldats, on a voulu rendre service à tous ceux qui souffrent de la guerre, et notamment aux habitants des pays envahis. L'idée qui devait venir naturellement à des éducateurs, c'était de s'occuper des enfants des réfugiés : notre métier imprime sa marque sur nos œuvres. Dès le 23 août, la directrice d'une école primaire supérieure offrait de recevoir « jusqu'à ce que les maux de la guerre soient réparés » deux petites filles belges, enfants de combattants; elle s'engageait à subvenir à tous leurs besoins et à les instruire. Elle ajoutait : « Si mon école n'était transformée en hôpital, j'en voudrais dix. » Le 24, deux instituteurs, l'un de la Seine-Inférieure, l'autre de la Creuse, adressaient à leurs chefs des offres analogues et émettaient l'avis que leurs collègues prendraient volontiers à leur charge des enfants de réfugiés du Nord et de l'Est. Les Inspecteurs d'Académie propageaient l'idée. Bientôt, la Fédération des Amicales d'instituteurs centralisait demandes et offres, arrivait rapidement à dresser la liste de 30 000 familles prêtes à recueillir, avec un entier désintéressement, les enfants des victimes de la guerre. En dépit des difficultés d'organisation que ne peut manquer de rencontrer une entreprise d'aussi vaste envergure, l'œuvre de « l'Accueil français » est en bonne voie : elle fait honneur au corps de l'enseignement primaire.

Toutes ces œuvres ont leur budget. Pour les faire vivre, il faut beaucoup d'argent. Nos instituteurs sont donc devenus percepteurs. Leur tâche était d'autant plus difficile que leurs fonctions ne les mettent pas en rapport avec les citoyens les plus riches et que ceux-ci n'étaient pas sans nourrir avant la guerre des préventions contre les maîtres de l'école laïque. Aussi a-t-on dû dépenser beaucoup d'ingéniosité (nos lecteurs en trouveront plus loin des preuves), pour tirer, de bourses que la guerre

n'avait pas arrondies, des sommes relativement importantes. En Provence, un professeur a parcouru les campagnes en vendant au profit de la Croix-Rouge des cartes postales illustrées représentant des scènes de la guerre : tout en faisant, par ses commentaires, l'éducation de son public, ce « colporteur » patriote a recueilli 10 000 francs. Dans deux départements, l'Aveyron et la Charente, l'Inspecteur d'Académie avait, à la fin d'octobre, versé plus de 40 000 francs dans la caisse des sociétés de la Croix-Rouge. Encore ce chiffre ne comprend-il pas les sommes remises directement par le personnel à ces sociétés. Et il y faut joindre, en outre, le chiffre représentant la valeur des objets de lingerie et des produits alimentaires donnés aux hôpitaux. Dans la Haute-Marne, la circonscription de Wassy, à la date du 1er octobre, avait, à elle seule, réuni 31 000 francs pour les blessés. En évaluant à 10 000 francs par circonscription d'inspection le produit, au 31 octobre, des collectes entreprises par les membres de l'enseignement primaire, on ne risque pas d'exagérer. Or, ce chiffre, multiplié par 400 (faisons abstraction des circonscriptions envahies) donne quatre millions. Ajoutons que, depuis la fin d'octobre, le zèle ne s'est pas ralenti : pour tricoter, il a été nécessaire d'acheter de la laine, et la laine ne se donnait pas! Même si tous les départements n'ont pas été aussi généreux que l'Orne, dont les envois de vêtements valent 105 000 francs, ils n'ont pas dû dépenser, pour des objets de cette nature, beaucoup moins de quatre nouveaux millions. Puis sont nées d'autres initiatives : pour le *Noël du soldat*, nos élèves ont donné leurs deux sous[1]; et ils ont de nouveau donné deux sous pour acheter le *petit drapeau belge*. Nous n'avons guère de renseignements sur le produit de cette dernière collecte. Mais nous savons que, pour la seule ville de Marseille, la vente du drapeau belge a donné, dans les écoles, 33 000 francs. Pour l'ensemble de la France, le chiffre atteint certainement un million. Faites le total et vous constaterez que, par l'intermédiaire des instituteurs, dix millions ont été offerts aux œuvres de solidarité nationale.

Que représente, dans la caisse de ces œuvres, la contribution personnelle des instituteurs et des institutrices? Dès le début

1. Ces « deux sous » ont produit 532 060 francs.

des hostilités, ils nous apportaient leur obole. La liste des primes pour les œuvres complémentaires de l'école venait de paraître : plusieurs maîtres récompensés nous ont écrit : « J'accepte la médaille, mais gardez l'argent pour les blessés. » D'autres gestes n'étaient pas moins généreux : ici, des normaliennes versent à une caisse de secours aux blessés la petite somme qu'elles avaient réunie, sou par sou, depuis leur entrée à l'école, pour faire, à la fin de la troisième année, un voyage d'étude et d'agrément; là, d'autres normaliennes renonceraient volontiers aux livres que leur alloue le ministère si le crédit pouvait être affecté aux soldats. Les Amicales, les sociétés de secours mutuels votent des subventions pour les œuvres de guerre. Enfin, l'idée naît de prélever sur les traitements soit une somme fixe soit une cotisation proportionnelle. C'est d'abord un instituteur de la Haute-Marne qui, dès le début de septembre, demande à ses collègues 2 francs par mois et observe : « Ce n'est pas l'ombre d'un grain de sable devant l'immensité du sacrifice de ceux qui se font trouer la peau à la frontière. » Puis on décide de prélever tantôt 2, tantôt 3, tantôt 5 p. 100 du traitement. Nulle part, la cotisation n'est inférieure à 2 p. 100. Or, 2 p. 100 du traitement des instituteurs de France, cela représente chaque mois près de 400 000 francs. Et voilà six mois que dure la guerre... Encore faut-il ajouter aux dons en argent les dons en nature et aux dons avoués les dons secrets : « La laine est fournie en partie par les institutrices elles-mêmes qui ont tenu à faire cette dépense », écrit l'Inspecteur d'Académie de la Loire. « Beaucoup d'institutrices ne font pas connaître ce qu'elles font, écrit l'Inspecteur d'Académie de l'Isère; je pourrais en citer une qui m'a envoyé 50 francs pour un ouvroir en me disant que c'était un don anonyme. Or, je suis moralement sûr que cet argent était pris sur ses modestes économies. » « Je ne puis vous donner que des résultats très incomplets, écrit l'Inspecteur primaire de Bergerac, car la plupart de ceux qui se dévouent ne le crient pas à tous les échos. »

*
* *

Lorsque, pendant six mois, on a suivi, chaque jour, avec une attention passionnée, les efforts des instituteurs de France,

on ne peut pas ne pas éprouver le sentiment de fierté qu'expriment souvent, à la fin de leurs rapports, leurs chefs directs, les Inspecteurs d'Académie. Héroïsme silencieux des uns, générosité discrète des autres, chez tous un vif esprit de solidarité corporative et de solidarité patriotique, chez tous un vif souci de bien remplir leur devoir de Français. Si des défaillances individuelles nous sont un jour signalées, elles ne sauraient entrer en balance avec ce magnifique élan d'abnégation collective.

J'ai parlé des instituteurs. Mais, sous ce nom, j'englobe tous les membres de l'enseignement primaire. Parmi les initiatives ci-dessus décrites, beaucoup ont été suscitées, et toutes ont été encouragées par nos Inspecteurs primaires et nos Inspecteurs d'Académie. Ils demeurent en contact permanent avec leurs collaborateurs et plusieurs ont su, soit par le moyen des conférences pédagogiques, soit par des notes publiées dans les bulletins départementaux, soit par la création d'une « Correspondance » spéciale, donner aux maîtres les directions précises que réclamaient les circonstances. Abstraction faite de leur activité administrative, d'autant plus intense qu'ils étaient moins nombreux pour régler des affaires plus délicates, ils ont confondu leurs efforts avec ceux des instituteurs dans toutes les œuvres auxquelles ils pouvaient coopérer. Le jour où il sera permis de remercier les uns, les autres ne seront pas oubliés.

Les uns et les autres ont prouvé par leurs actes la valeur de l'institution qu'ils représentent : grâce à eux, le système français d'éducation a donné pendant la guerre une démonstration expérimentale de son efficacité. Si la victoire de Sadowa fut l'œuvre de l'instituteur allemand, l'instituteur français n'est pas étranger aux événements qui se déroulent depuis le 1er août. Mobilisation sereine et résolue; ardeur enthousiaste et endurance inlassable des soldats; attente patiente et active du peuple; égalité d'humeur collective accueillant revers et victoires sans soubre sauts de désespoir et d'exaltation, libre mais ferme adhésion à l discipline civique aussi bien qu'à la discipline militaire : de tou cela, nous ne sommes pas seuls responsables, mais nous récla mons notre part de responsabilité. Une institution comme l nôtre, quel que soit le nombre et quelle que soit la valeur de se

agents, ne fait pas seule l'éducation d'un peuple. Il n'en est pas moins vrai que nous avons formé les trois quarts des hommes qui composent les armées de la République. Et les âmes que nous avons forgées ne paraissent ni d'un métal moins pur ni d'une trempe moins solide que les autres. Qui oserait dire désormais, alors que tant de nos maîtres et tant de nos élèves ont versé leur sang pour la patrie, que l'école laïque, dépourvue d'idéal, n'inspire que l'égoïsme? est-ce pour « vivre leur vie » que nos milliers d'instituteurs, que nos millions d'élèves sont partis joyeux au combat? Sans torturer les faits pour en tirer, par un artifice ingénu, la démonstration de notre foi rationnelle, nous pouvons bien dire que, devant l'histoire, la guerre de 1914 témoignera en faveur de l'école nationale.

PAUL LAPIE.

I

L'emploi du temps des instituteurs au mois d'août 1914.

L'Instituteur de G*** à Monsieur l'Inspecteur primaire à ***.

G***, le 30 août 1914.

Je ne crois pouvoir mieux répondre à votre note de service du 26 courant, qu'en vous donnant mon emploi du temps depuis le premier jour de la mobilisation, pour les sept jours de la semaine.

De cinq heures à huit heures du matin, service à la mairie, pour renseignements au public, laissez-passer aux ouvriers et autres.

De huit à neuf heures, rapport à M. le Maire sur les faits de la veille et de la nuit.

De neuf heures à midi, reprise du service du matin, et au besoin aide aux mairies voisines.

De une heure à trois heures du soir, même service.

De quatre à cinq heures, distribution du pain à la boulangerie ouvrière.

Entre temps, je dois assurer l'aide au gérant du téléphone, je suis garde-auxiliaire, je copie les dépêches officielles, je tiens les comptes et fais les recouvrements de la boulangerie, je signe un tas de papiers par ordre du maire, de sorte que ma journée se termine habituellement entre dix et onze heures du soir, ceci sans m'en plaindre, estimant que ce n'est que faire son devoir de mettre en ce moment toutes ses forces au service du pays.

*
* *

L'Instituteur de P*** à Monsieur l'Inspecteur primaire à ***.

P***, le 10 septembre 1914.

1er et 2 août, travail de la mobilisation de concert avec la gendarmerie dont le jeune brigadier était arrivé depuis quelques jours.

Lundi 3 au samedi 8 (midi), secrétaire de la Commission de réquisition des chevaux et voitures, durant la journée; travail du secrétariat la nuit.

Le 8, après midi, ouverture d'une garderie pour les petits garçons de tout âge. Cette garderie qui n'a compté que des petits a dû être fréquemment confiée aux soins de ma femme et de mes fillettes; car j'ai été occupé par les services des réquisitions, par mon travail de Mairie très chargé, par le public pour les adresses des soldats et auquel il fallait bien apporter un peu de réconfort et communiquer cette confiance que j'ai toujours eue dans le succès, etc.

Puis sont venues les demandes de secours aux familles nécessiteuses dont le soutien est à la guerre. La Commission cantonale formée ici et y fonctionnant avait un travail important à produire rapidement et qui m'est échu tout naturellement.

Mercredi 2 septembre au soir, 63 personnes (femmes et enfants) du district de G*** (Aisne) sont arrivées dans le plus complet dénûment. Il a fallu les abriter et leur aider à s'alimenter. Je n'ai pas besoin de vous dire, M. l'Inspecteur, à qui la tâche incombait. Mme l'institutrice et ma femme ont fourni draps et couvertures; j'ai recueilli une famille, que j'ai encore. Le lendemain il est arrivé, dans les mêmes conditions, 4 familles d'électriciens

des chemins de fer de Charleville et le personnel d'un district de Châlons-sur-Marne; ce dernier est reparti le lendemain à Is-sur-Tille à cause de la répartition du travail sur la voie.

Enfin trois familles d'instituteurs de la Meuse sont arrivées ici. Nous les avons reçues, Mme l'institutrice et moi, comme nous avons pu pour la nuit, et le lendemain nous avons été assez heureux de pouvoir les installer plus confortablement.

Des dons en nature : linge, chocolat, biscuits, sirops, etc., pour le poste de V*** sont reçus à la Mairie. D'autre part, les Dames Françaises de P*** ont fait une quête pour les blessés : produit 3563 francs pour le pays.

La route nationale qui traverse P*** nous valait le passage trop fréquent d'autos et de voitures d'évacués ou d'émigrants des pays envahis. Ce spectacle rendait difficile la tâche de calmer la population et de lui donner confiance. Le plus gênant a été l'évacuation de Langres, ordonnée... différée.., puis les récits aussi pessimistes qu'inexacts ou exagérés des fuyards et de quelques trembleurs. Toutefois il faut reconnaître que la population ne s'est pas émue outre mesure parce qu'elle est sensée; la confiance et le calme règnent.

Les travaux de la moisson auxquels toutes les personnes valides ont pris part, y compris ma femme, sont terminés. La cueillette du houblon se fait normalement et s'annonce excellente; on commence à rentrer les fourrages. Il est à prévoir que les semailles seront longues en raison de la pénurie de chevaux.

Très fatigué, j'ai dû m'aliter le samedi 5 courant, mais il a fallu être debout le 8 pour préparer le cantonnement de 4 boulangeries de la ...e section, se rendant à Is-sur-Tille, et recevoir le dépôt d'armes des habitants, contre récépissés, à la Mairie.

*
* *

L'Instituteur de D*** à Monsieur l'Inspecteur primaire à ***.

D***, le 7 septembre 1914.

Si, en temps ordinaire, l'emploi de Secrétaire de Mairie à D*** (1 200 habitants) est loin d'être une sinécure, il devient, en temps de guerre (quand le maire est mobilisé) une charge excessivement lourde.

C'est pourquoi l'instituteur qui a ce service ne peut absolument s'occuper d'autre chose.

Depuis la mobilisation, il a dû — en plus du travail courant :

a) Préparer 300 carnets de secours aux nécessiteux;

b) Préparer les dossiers de 90 demandes d'allocations (soutiens indispensables de famille mobilisés);

c) Faire le nécessaire pour procurer du travail aux ouvriers en chômage par suite de la fermeture des usines (formation d'équipes pour extraction et cassage de pierre dans les carrières, exploitation de coupe affouagère, etc...);

d) Assurer les réquisitions, le cantonnement et le logement des troupes de passage;

e) Se tenir chaque jour à la disposition du Juge de Paix pour inscrire les conclusions de la Commission cantonale qui a dû statuer, à cette date, sur 380 demandes d'allocations;

f) Enfin, délivrer une quantité de « laissez-passer » et donner au public tous renseignements utiles, en l'invitant au sang-froid, au calme et à la confiance en notre succès final.

II

Exemples de cantines.

L'Inspecteur primaire d'A*** à Monsieur l'Inspecteur d'Académie à ***.

A***, le 25 août 1914.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-dessous le rapport demandé par M. le Recteur concernant les garderies et les classes de vacances ainsi que les soupes et cantines scolaires organisées dans la circonscription d'A***.

Pour l'ensemble de la circonscription, les renseignements complets manquent encore, étant donnée la lenteur avec laquelle a fonctionné le service postal depuis la déclaration de la guerre jusqu'aujourd'hui.

Je puis du moins vous dire que dans 23 écoles et notamment dans les grands centres, les garderies de vacances sont instituées à l'heure actuelle.

Dans les campagnes, le besoin des garderies n'est pas très urgent, les enfants se trouvant pour la plupart occupés aux tra-

vaux des champs. Pour remplacer les absents, on utilise tous les concours; les enfants les plus jeunes mêmes sont employés à la garde des bestiaux.

En ce qui concerne la ville d'A***, l'organisation adoptée fonctionne d'une façon parfaite depuis le 10 août dernier.

Dès le vendredi 7 août, j'ai réuni la directrice de l'école, les institutrices en vacances dans la localité (notamment une directrice d'école d'Argenteuil), ainsi qu'un certain nombre de jeunes filles de bonne volonté (presque toutes anciennes élèves de l'école publique). Après échange de vues, nous avons décidé d'organiser des garderies de vacances avec repas et goûters gratuits pour les enfants nécessiteux dont les pères ont été mobilisés. Un tableau de service a été élaboré. Nous avons adressé un appel à la population et ouvert immédiatement une souscription publique.

La classe enfantine de l'école publique se trouve installée dans des locaux assez vastes lesquels comprennent deux salles et une cuisine. De plus, une femme de service est attachée à l'établissement.

La municipalité a bien voulu mettre ces locaux à notre disposition ainsi que la femme de service pour la cuisine. Elle nous procure également le bois et le charbon nécessaires ainsi que la graisse et le lard.

Nous avons décidé qu'une maîtresse serait de service tous les jours avec deux jeunes filles et que deux autres jeunes filles feraient ce que j'ai appelé la tournée de vivres.

Les résultats ne se sont pas fait attendre. La souscription a produit jusqu'ici 1 040 fr. 45 dont 850 fr. 45 sont déjà versés. Les jeunes filles préposées à la récolte des dons en nature reçoivent partout le meilleur accueil. Chaque jour affluent des légumes de toutes sortes ainsi que d'autres denrées : œufs, lard, confitures, chocolat, pâtes alimentaires, etc. Deux boulangers de la ville fournissent chacun 9 kg. de pain par semaine. Trois négociants nous donnent du vin et du cidre en quantité suffisante. Un hôtelier nous a offert les confitures qu'il n'a pu utiliser, tous ses clients étant partis.

Le matériel : assiettes, fourchettes, verres, ustensiles de cuisine, etc. nous a été prêté gracieusement par les hôtels de la ville. Un menuisier a bien voulu aménager les tables de classe,

lesquelles accolées deux à deux et relevées au moyen de cales, forment des tables de réfectoire tout à fait convenables. Un grand nombre de dames de la ville ont confectionné, pour nos bambins, des serviettes et des mouchoirs.

Le blanchissage du linge est assuré par une personne généreuse *dont la domestique — chose tout à fait touchante — a déclaré qu'elle voulait se lever une heure plus tôt deux jours par semaine pour ce travail supplémentaire.*

82 enfants de trois à huit ans sont inscrits à notre garderie. Sur ce nombre, plus de 60 participent aux repas.

A onze heures, une soupe bien chaude est servie. Elle est accompagnée le plus souvent d'un plat de légumes et d'un dessert. Parfois le menu varie : tantôt c'est un ragoût de pommes de terre ou de choux avec de la viande de veau ou de lard; tantôt c'est une omelette au lard. Le goûter consiste en une tartine de pain accompagnée de confitures ou de chocolat.

Quel que soit d'ailleurs le menu (établi tous les jours pour le lendemain et variable avec les provisions récoltées) l'appétit de nos enfants ne manque pas d'entrain et il ravit tous les visiteurs qui viennent nous voir au moment des repas.

Dans l'intervalle des repas, les plus grands enfants sont conduits dans les classes où M. T*** et moi leur faisons faire quelques excercices scolaires. Une jeune musicienne est venue également leur apprendre quelques chants.

Nous avons deux dames patronnesses : Mme D***, femme du maire de la ville et Mme B***, femme de l'Inspecteur des Eaux et Forêts, lesquelles nous aident de leur temps, de leurs conseils et de leurs deniers.

*
* *

L'Instituteur de M*** à Monsieur l'Inspecteur primaire de ***.

... Nous avons ouvert nos trois classes aux enfants de vingt mois à dix ans que nous gardons de sept heures du matin à la nuit — jeudi compris.

Pour permettre aux mères sans ressources qui ont leurs maris sous les drapeaux — et elles sont nombreuses — de gagner leur vie, j'ai fait une démarche auprès de la municipalité avec qui j'ai

pu — en ce moment de réconciliation nationale — m'entendre pour créer une cantine scolaire.

Tous les enfants confiés à notre garde dînent et goûtent à l'école. Ils reçoivent de nous tous les soins que réclame leur jeune âge.

Ma femme et Mlle M... préparent elles-mêmes les repas dans ma cuisine.

Grâce aux crédits qu'on a mis à ma disposition nous pouvons servir quotidiennement à nos jeunes pensionnaires une soupe, des légumes, un peu de viande (boucherie, charcuterie, sardines à l'huile, œufs, etc.). Leur goûter consiste en pain et chocolat.

Un petit dortoir installé dans la classe enfantine — bien aérée, tranquille, et assez obscure avec les volets fermés — permet aux plus petits de dormir l'après-midi.

M. le Maire et son adjoint, venus à l'école, ont trouvé l'initiative heureuse et féconde en résultats. Cette organisation fonctionnant à la grande satisfaction des mères de famille permet à celles-ci de se livrer, la journée entière, aux travaux des champs.

En outre, de concert avec les propriétaires, et afin de permettre aux personnes de trouver du travail, j'ai établi un registre d'offres et de demandes. Les sans-travail viennent s'inscrire ou connaître chez qui ils trouveront des journées à faire. Les propriétaires, à leur tour, savent sur quelles personnes ils peuvent compter pour dépiquer, labourer, faire les lessives, etc...

*
* *

L'Inspecteur primaire de M*** à Monsieur l'Inspecteur d'Académie à ***.

M***, le 27 août 1914.

... Tous sont à leurs postes pour s'employer suivant leurs moyens, avec toute la bonne volonté et tout l'entrain patriotique qu'ils avaient déjà de par leur profession et qui ont reçu un élan admirable du fait des graves événements que nous traversons. Je reçois des lettres admirables et qui me touchent dans leur vaillante simplicité; je vous ai cité en entier [1] celle d'une institu-

1. « Mlle D***, institutrice à S***, a l'honneur d'informer Monsieur l'Inspecteur qu'elle avait déjà pris l'initiative d'instituer dans son école une

trice qui, d'accord avec M. le Maire, a donné aux soldats qui partaient à la frontière l'assurance que ni leurs femmes ni leurs enfants ne seraient abandonnés. Les enfants les plus jeunes sont gardés, soignés et nourris; l'institutrice, aidée de sa mère et de ses anciennes élèves, s'est faite la cantinière de la commune; le soir, lorsque les femmes qui sont restées seules rentrent fatiguées des travaux de la journée, elles n'ont pas à se préoccuper de faire la cuisine, elles n'ont qu'à aller à l'école, elles y trouvent leurs enfants et un repas tout prêt. Je pourrais citer de nombreux exemples de généreuses initiatives et d'activités ingénieuses : au chef-lieu, maîtres et maîtresses gardent 50 enfants toute la journée; matin et soir, ils leur distribuent la nourriture et président à un repas confortable et fort apprécié. J'y ai assisté et ai été enchanté de l'organisation et de l'entrain. En dehors de cela, le directeur est membre de la commission de vérification et de contrôle des secours et la directrice de l'école élémentaire est trésorière du Comité d'Arrondissement de secours aux blessés.

A G***, les boulangers n'étant plus à même de fournir le pain, la municipalité a pris en main la fabrication et les distributions se font au théâtre, sous le contrôle du directeur de l'école qui tient les comptes; pendant ce temps, la directrice de l'école de filles, sa nièce, sa sœur et l'institutrice de l'école maternelle ont organisé une garderie dans le vaste parc de l'école. Un repas est préparé par elles et servi aux enfants à midi ainsi qu'un goûter à quatre heures. 54 enfants fréquentent la garderie dont 34 prennent leur repas à l'école et l'institutrice m'écrit : « C'est plaisir de les voir s'ébattre et se rouler sur la pelouse, plaisir aussi de les voir manger le repas confortable qui leur est servi; tout ce petit monde paraît très heureux, les familles sont enchantées et nous-mêmes sommes très satisfaites de nous rendre

---

garderie qui fonctionne très bien depuis le lundi 3 août. Tous les enfants, même en bas âge, y sont reçus et soignés. D'accord avec M. le Maire, elle a fait savoir aux familles qu'une cantine allait être organisée sous sa direction, avec le concours de sa mère et d'anciennes élèves.

« Les enfants et les mères travaillant au dehors se réunissent aux mêmes heures à la maison d'école pour y prendre leurs repas. Les pères de famille ont été informés, avant leur départ, des dispositions prises pour assurer le nécessaire à leurs familles pendant leur absence. Ils sont partis avec plus de courage. »

utiles dans les circonstances actuelles. » Il serait trop long de citer en détail toutes les organisations qui ont été faites; quelques extraits des lettres qui me sont parvenues seront plus éloquents qu'un commentaire de faits qui parlent d'eux-mêmes. « J'assurerai seule le service de la garderie. Une souscription a été organisée au profit des blessés : 1 600 francs ont été recueillis, 200 draps, autant de chemises et d'autre linge. Une partie de ce linge sera façonné ici, j'ai songé à mes élèves pour aider à ce travail. » « Je réunis les enfants de trois à dix ans; la plupart apportent le repas de midi et la collation que j'offre moi-même volontiers aux nécessiteux. Je fais de grand cœur le sacrifice de mon temps aux familles de ceux qui en partant ont fait celui de leur vie. » « Dans le but d'être utiles à la population, ma collègue et moi avons ouvert une garderie; les mamans sont ainsi libres toute la journée, beaucoup d'enfants dînent à l'école. » « D'accord avec la municipalité, je vais établir deux garderies; je me chargerai des filles, un normalien sortant prendra les garçons. Depuis deux semaines déjà, mes grandes élèves viennent tous les jours travailler à des objets de pansement pour la Croix-Rouge et nous continuerons ce travail pendant toutes les vacances, au moins dans la soirée. » « Une garderie a été organisée à l'école de filles. La présence des pères de famille sous les drapeaux obligeant les mères à procéder seules aux labours et autres travaux pénibles, les enfants de tout âge sont reçus à l'école, et gardés jusqu'au retour des champs. Si le cas d'un enfant sans tutelle venait à se présenter, la municipalité en serait avisée et l'institutrice se chargerait d'hospitaliser le petit abandonné. » « L'institutrice s'est mise à la disposition de la population pour tout ce qui peut être utile; une souscription ayant été organisée, par ses soins, en vue des secours aux blessés, il a été installé un ouvroir dans le même but; une garderie y sera annexée. »

« Dans les circonstances malheureuses que traverse notre pays, c'est de grand cœur que j'ai fait le sacrifice des vacances; dès le premier jour de la mobilisation, je me suis mise au service de la population pour la correspondance des soldats et des mobilisés, comme aussi pour la garde des enfants. A certains jours, j'ai ici les tout petits dont les mères remplacent les

absents pour le travail du battage ou des champs. Les enfants d'âge scolaire sont employés. Dans tous les cas, quels que soient les sacrifices auxquels je devrai consentir, ils me seront bien doux s'ils peuvent atténuer autour de moi les douleurs de l'heure présente. » Mais tous ces extraits seraient trop longs; ils expriment d'ailleurs les mêmes idées de dévouement avec la même simplicité et le même enthousiasme.

La saison où nous sommes écarte encore la gêne et la misère et la topographie du pays et les besoins agricoles rendent l'organisation des garderies et classes inefficace et même impossible dans un certain nombre de communes. Les instituteurs et les institutrices sont tout de même à leur poste, pour l'organisation d'œuvres de solidarité et de secours lorsque le besoin s'en fera sentir; en attendant, chacun s'emploie pour aider les autorités locales, pour les travaux de mairie, pour les réquisitions, le ravitaillement et surtout pour exercer une influence morale sur les familles. « J'ai visité et je visite surtout les familles que la mobilisation a privées de leur chef; je les ai soutenues et réconfortées dans la terrible épreuve que nous traversons. J'ai secondé le maire pour les réquisitions en blé et en bétail. Un premier convoi de blé est parti de l'école la semaine dernière ; la classe contient encore 60 hectolitres de blé pour les réquisitions ultérieures. Ma femme est affiliée à la Croix-Rouge. En trois jours nous avons recueilli une forte somme d'argent et une énorme quantité de linge. La mobilisation n'ayant pas voulu de moi, c'est bien le moins que je m'emploie à procurer la nourriture et les soins aux vaillants qui versent leur sang pour nous. » « Les enfants, du plus petit au plus grand, sont occupés aux travaux des champs ou à la garde des animaux. Moi-même je suis redevenu agriculteur et me suis mis à la disposition de ceux qui avaient besoin d'un coup de main; j'aide à charger du fourrage, à ramasser la gerbe, à dépiquer, à labourer. La population est calme et confiante, la misère ne se fait pas sentir; s'il y a quelque nécessiteux, on lui viendra en aide. J'ai commencé une souscription en faveur des blessés qui sera fructueuse ». D'autres m'écrivent qu'à leurs fonctions de secrétaires de mairie, très chargées en ce moment, ils ont ajouté celles d'afficheurs, d'organisateurs d'une garde communale, etc. Une institutrice m'écrit :

« Il y a dans la commune des personnes ignorantes et crédules qui, au début de la guerre, avaient recueilli et colporté de fausses nouvelles données dans les foires par des individus mal intentionnés; j'ai mis les familles en garde et je suis à la disposition de tous pour les tenir au courant des événements et être l'intermédiaire pour les correspondances. Tous les jours je lis publiquement les journaux et les dépêches officielles. La concordance des nouvelles donne du courage aux plus atteints et de la confiance aux plus pessimistes. Je lis des lettres, j'en écris, je fais des envois d'argent, etc.; je transcris les nouvelles officielles et les communique à ceux qui ne peuvent venir. Des épouses, des mères, des sœurs se donnent rendez-vous chez moi; on travaille, on cause des absents, on pleure, on s'encourage. Tel est le rôle très modeste que je remplis ici ».

III

Une tournée d'inspection en septembre 1914.

L'Inspecteur primaire de *** à Monsieur l'Inspecteur d'Académie à ***.

Visites des 10 et 11 septembre :

H***. — Pendant le mois d'août, M. H. est intervenu pour décider ses concitoyens à s'aider mutuellement pour rentrer les récoltes; lui-même a travaillé dans les champs. — Pendant la bataille de la Marne, il a réussi à empêcher les habitants, épouvantés par le rapprochement de la ligne de feu, de quitter leur village; par son courage, par son énergie, par sa confiance patriotique il a mérité les félicitations de M. l'Inspecteur d'Académie et de M. le Recteur. — Moi-même, je suis allé avec M. le Sous-Préfet de ***, lui dire publiquement combien j'étais fier de l'avoir pour collaborateur.

L***. — Mme D. a fait régulièrement une garderie, dans laquelle elle a admis tous les enfants au-dessus de deux ans. — Elle est restée à son poste pendant la bataille de la Marne.

M***. — Mlle R. a fait régulièrement des classes de vacances;

elle a distribué des aliments aux blessés de passage dans la commune; elle a pris l'initiative d'une souscription pour les blessés; elle n'a pas quitté son poste pendant la bataille de la Marne.

P***. — M. B. a assuré le service du secrétariat de la mairie, et aidé les cultivateurs à rentrer leurs récoltes.

Mlle C. a tenu régulièrement une garderie de vacances.

Pendant la bataille de la Marne, des obus allemands sont tombés sur le territoire de la commune de P***; l'instituteur et l'institutrice sont cependant restés à leur poste : ils ont ainsi donné à la population l'exemple du courage et du sang-froid.

V***. — Même constatation en ce qui concerne M. P. et Mlle L. dont l'attitude, pendant la bataille de la Marne, fut également digne d'éloges.

Mlle L. aidée de ses plus grandes élèves a préparé du linge pour la Croix-Rouge.

R***. — M. M. s'est tenu en permanence à la mairie; il a pu assurer le logement et la nourriture à des centaines de réfugiés; il a recueilli chez lui une femme malade, à qui Mme M. a donné des soins particuliers.

Mlle C. a également exercé sur les familles une influence salutaire; elle a reçu chez elle quatre familles de réfugiés, auxquelles elle a donné les légumes de son jardin, son bois, ses vêtements usagés, etc.

B***. M. D. s'est mis à la disposition de l'autorité militaire pour être employé dans un poste de télégraphie sans fil. — En septembre, il a été très occupé par le cantonnement des troupes de passage, par les réquisitions militaires, et aussi par l'arrivée de 350 émigrants qu'il fallut loger et alimenter. — Pendant deux jours, M. D. fit cuire le pain dans des fours de campagne. — Il maintient le calme et le sang-froid dans la commune pendant la bataille de la Marne.

L***. — Les garderies ont régulièrement fonctionné dans cette commune pendant toutes les vacances. — Le personnel enseignant a montré beaucoup de sang-froid pendant la bataille de la Marne; il a pu empêcher l'exode de la population : ce n'était pas chose facile, car l'altitude de la commune permettait de voir du

clocher et même de la mairie, la fumée et même la flamme des grosses pièces d'artillerie du champ de bataille.

P***. — M. M. a assuré dans de bonnes conditions, de concert avec le maire et le garde-champêtre de la commune, la rentrée des récoltes; lui-même a travaillé dans les champs avec les cultivateurs. — Il a calmé les craintes puis l'affolement de la population dans les journées des 6, 7 et 8 septembre; aucun habitant n'a quitté le village. — Enfin la présence de très nombreux émigrés (plus de 300) a rendu sa tâche beaucoup plus difficile. — Mme M. a été en toute circonstance la collaboratrice de son mari; de plus elle a préparé des conserves avec les femmes de cultivateurs.

R***. — Outre le travail ordinaire de la mairie, M. R. a fait beaucoup de choses; il a cherché et trouvé des ouvriers pour rentrer les récoltes, il a participé à l'organisation d'une milice communale et à la réorganisation de la compagnie des sapeurs-pompiers; il a préparé une carte des opérations militaires, à l'aide de laquelle il a pu expliquer clairement les dépêches officielles; il a ouvert une souscription publique pour les blessés militaires, et transformé la salle de classe en ouvroir, où 17 dames et jeunes filles ont réparé le linge recueilli, confectionné des alèzes, des bandes, etc.

L***. — M. C. dont le fils à peine âgé de quinze ans a été retenu en Allemagne après la déclaration de guerre, a vraiment donné à la population l'exemple du calme et du sang-froid; il l'a empêchée de s'affoler pendant la bataille de la Marne; il a réconforté et secouru les émigrés de passage dans la commune.

F***. — M. M. a fait preuve d'une remarquable activité; il a cherché et trouvé dans la région des ouvriers capables de conduire les machines agricoles; il a fait une quête à domicile, dont le produit s'est élevé à 201 fr. 35; il a logé à la maison commune une cinquantaine d'émigrants; il a eu pendant quinze jours à sa table cinq collègues des départements envahis; enfin il a pourvu dans la mesure du possible aux besoins les plus pressants de plusieurs centaines d'émigrants, qui ont attendu, à F. les résultats de la bataille de la Marne.

G***. — En l'absence du maire mobilisé et de l'adjoint, vieux

et malade, M. M. a assumé toute la responsabilité du travail de mairie. Pendant la bataille de la Marne, il a pu arrêter une panique qui avait saisi la population de sa commune; ce n'est pas sans difficulté qu'il a pu faire face aux demandes des réquisitions militaires en bétail.

Visites des 22 et 23 septembre :

D***. — M. D. s'est montré très actif. — A copié tous les jours les dépêches officielles pour 13 communes. — Au moment de l'approche des Allemands, M D. a été chargé par l'État-Major général d'une mission spéciale après s'être engagé sur l'honneur à ne pas quitter D. en cas de recul de l'armée française.

Visites des 25 et 26 septembre :

D***. — M. P. a assuré le service du secrétariat non seulement à D. mais encore — pour ses collègues mobilisés — à V*** et à R***. — Il a assuré le ravitaillement d'un poste de quarante hommes de la garde des voies de communications. — Il a recueilli de très nombreuses souscriptions pour l'œuvre du Comité de secours aux blessés et offert cinquante bouteilles de vin vieux pour les soldats en traitement à l'Hôpital auxiliaire de ***. Enfin le jour même où son fils a atteint ses dix-sept ans, il l'a envoyé contracter un engagement pour la durée de la guerre.

V***. — Je crois devoir noter ici que M. C., instituteur mobilisé et incorporé dans un régiment territorial, a demandé à reprendre du service actif et qu'il est maintenant sur le front, au 79e d'Infanterie. — M. C. est veuf et père de deux petits enfants.

IV

Une tournée d'inspection en octobre 1914.

L'Inspecteur primaire de L*** à Monsieur l'Inspecteur d'Académie.

L***, le 22 octobre 1914.

J'ai l'honneur de vous faire part des premières observations faites au cours de mes tournées. J'ai vu à l'heure actuelle un assez bon nombre de maîtres et d'écoles. Partout, c'est le même

calme attristé, la même attention aux événements, le même dévouement aux intérêts menacés, le même besoin de se dépenser.

Les écoles sont restées ouvertes partout. Les garderies n'ont pas eu beaucoup de succès; mais fidèles à la consigne nos maîtres sont restés dans leurs écoles pour garder parfois deux ou trois enfants.

Mais si on n'a pas voulu se décharger sur eux du soin des enfants, on a généralement eu recours à eux dans les moments difficiles; ils ont été les conseillers, les amis, les tuteurs moraux des populations si profondément atteintes dans leurs affections. On leur a porté toutes les lettres de tous les absents. Ils ont repéré péniblement sur les humbles cartes de nos écoles les localités où se battaient les frères et les maris. A l'heure actuelle il est peu de personnes, dans chaque localité, mieux informées des péripéties du drame intime qui se poursuit dans le secret de la vie familiale que nos maîtres d'école.

Ils ont contribué aussi souvent qu'on le leur a demandé, à l'organisation des secours et des logements pour les réfugiés, des hôpitaux pour les blessés et les convalescents, des secours aux indigents.

Beaucoup d'institutrices ont organisé des ouvroirs et je reste surpris de ce qui a été fait — chemises, gilets, draps, torchons, mouchoirs, par centaines — le tout lavé, repassé, plié en séries, prêt à être utilisé et remis d'ores et déjà ou à remettre à la Croix-Rouge.

*
* *

L***, le 25 octobre 1914.

J'ai l'honneur de vous faire part des observations des deux derniers jours de tournées. Elles sont bonnes et vous montreront quelle ingéniosité montrent dans l'art de faire le bien nos maîtresses et maîtres d'école, encore que pour aujourd'hui je doive surtout réserver ma communication pour les faits et gestes des institutrices.

Voici une petite commune, il n'y a pas au chef-lieu 20 maisons, une population de 7 à 800 habitants s'essaime en hameaux de quatre ou cinq feux, dans une immense forêt. Une jeune fille, une bonne Française, qui lit les circulaires avec la plus entière

naïveté et qui sait que « M. le Ministre veut que les Institutrices soient partout les auxiliaires de l'œuvre du Tricot » entreprend de faire ce que nul ne veut faire — une collecte. Elle part chaque jour de congé avec le boulanger; elle frappe aux portes les plus éloignées; gentiment, avec insistance, avec entêtement, elle explique sa mission; c'est une attaque à la bourse; c'est de l'action directe; elle ne veut pas revenir bredouille; elle veut « sa » pièce; elle l'obtient, et peu à peu la liste des souscriptions effectives s'allonge. Ici 10 sous, là 20 sous. « Vous, monsieur, qui êtes riche, pour combien vais-je vous inscrire? — Pour 5 francs, pas moins, dites monsieur? — Va pour 5 francs. » — « Vous, madame, vous savez, Mme X. m'a donné 10 francs. Que dirait-on si... — Compris, mademoiselle, voici 10 francs, et de l'or, je ne vous donne pas de papier, moi. »

Mademoiselle dans sa précipitation à bien faire n'a pas pris conseil d'un chef de protocole. Hélas! elle arrive chez le Maire, un jour, plusieurs jours après l'ouverture de la souscription. C'est la seule maison où on ne lui donnera rien. On a pourtant un fils à l'armée et qui a déjà reçu des cadeaux, venus il ne sait d'où, de donateurs bénévoles et anonymes. Mademoiselle est toute marrie de ne pas avoir touché d'abord les puissances. Tant pis. Elle a néanmoins 259 francs. Cette énorme somme devient en moins de quinze jours — et avec pas mal de veilles — un paquet de 14 jerseys, 18 paires de caleçons, 20 ceintures de flanelle, 20 paires de chaussettes, 20 paires de gants. Tout a été versé déjà à la Sous-Préfecture. Et maintenant on va recommencer pour les hôpitaux de B***, « recommandés aux Institutrices par MM. les Inspecteurs ».

Une autre commune. Non plus une stagiaire, mais une maîtresse depuis vingt ans établie dans la commune; non plus 259 francs, mais 430 et quelques francs. Toute une population occupée au tricot. De vieilles querelles se sont tues; tous les partis réconciliés. Le maire, réactionnaire, est en tête de la liste de souscription. Les membres du comité sont des mamans et des sœurs de soldats. L'Institutrice distribue les tâches. Le gros problème était de se procurer de la laine; un mercier de la localité haussait honteusement ses prix; la Croix-Rouge n'en a pas; la Préfecture n'en peut acheter. C'est le curé du village qui

en a trouvé. Il a demandé qu'on le chargeât de ce seul soin. Il est parti, à bicyclette, faire une rafle dans toutes les petites merceries des environs. C'est un curé, un vrai — un convaincu — qui s'est fait le pourvoyeur de l'école laïque. Il a trouvé 90 livres de laine à 4 francs et 4 fr. 50 la livre, prix normal. Depuis, toutes les mains tricotent. L'après-midi, des grandes filles, sorties depuis des années, reprennent le chemin de l'école et viennent aider leur maîtresse, guider le travail des élèves. « Mme X. a-t-elle fini la manche? Mme Y. a-t-elle cousu le chandail? Mlle Z. a-t-elle garni le passe-montagne de sa cordelière? »

Par la complicité du curé, ce n'est pas l'Église, c'est l'École qui est le foyer de patriotisme, le lieu où s'entretient, par le travail, dans le désintéressement, la flamme des beaux sentiments.

Inutile de vous dire des noms, de désigner des localités. Les femmes, au grand cœur, qui soutiennent ces entreprises dans des milieux ingrats, ne veulent pas être connues. Et puis ce serait blesser celles qui sont également vaillantes et que je n'ai pas encore vues à l'œuvre. Et puis ce dévouement gagne à rester anonyme. C'est l'école laïque qui continue dans le silence des campagnes, loin des champs où ses élèves se font tuer, son œuvre d'éducation — après l'armée des fils, l'armée des mères et des sœurs, — là-bas les grands héroïsmes, ici des larmes, et beaucoup de petits travaux et partout de grandes, de nobles pensées.

*
* *

L***, le 29 octobre 1914.

Quelques notes rapides, après ces derniers trois jours.

Mardi, à St-Y***, l'institutrice me dit qu'une mère de famille est venue faire une scène parce que sa fillette était occupée chaque jour, de deux heures et demie à quatre heures, à l'œuvre du tricot. « Ma fille vient à l'école pour lire et non pas pour tricoter. » J'étais hors de l'école, sur la place publique. J'ai dit très haut que j'avais donné des ordres pour que les fillettes fussent occupées pendant ces heures à ce genre de travail — et que j'avais escompté le patriotisme des populations; que j'avais eu peut-être tort; mais que les ordres étaient donnés, qu'il

fallait les suivre, et que si la fillette ne voulait pas s'employer aux mêmes travaux que ses compagnes, elle n'avait qu'à rester chez elle — pour sa très grande honte.

Le fait est rare. Mais l'école de St-Y*** n'a donné jusqu'à présent que 1 kg. 1/2 de laine — et la commune est riche — et la main-d'œuvre n'y fait pas défaut.

Hier, par contre, je visitai B***, V***, J***, Q*** : partout des classes rebondies — toutes les places occupées, une rentrée inespérée — et de braves enfants, attentifs, prompts à l'émotion, avec des larmes au bord des cils pour chaque parole sortie du cœur du maître, pour chaque caresse de moi, qui passe.

A J*** l'enthousiasme a été remarquable. Ils en sont à leur quatrième mort; le courage ne leur fait point défaut. Ceux qui restent savent donner; la Croix-Rouge a fait là chez les particuliers une souscription; 1 000 francs lui ont été donnés; quinze jours après, l'instituteur, M. C., frappe aux mêmes portes, pour l'œuvre du tricot : 950 francs lui ont été remis; 12 femmes se sont mises spontanément, pour l'honneur de servir, sous la direction de Mme C. L'ouvroir est par l'importance de ses envois le premier de la circonscription. Et quelque chose que j'apprécie presque autant que le dévouement de Mme et M. C. : il y a entre eux et l'institutrice des relations correctes mais d'où la cordialité est bannie; l'institutrice, discrètement, et cela a dû lui coûter, n'a rien voulu tenter par elle-même, et s'est mise à travailler sous la direction de Mme C. Il y aura des choses plus éclatantes et plus belles; en sera-t-il beaucoup qui aient exigé une plus complète maîtrise de l'amour-propre? — M. C. mérite de grands éloges. Je ferais volontiers un compliment plus délicat à Mme P. Mais qu'ont-ils fait après tout les uns et les autres que leur devoir?

A Q***, le ménage R. a bien travaillé. M. R. avec sa figure grave de juge de paix, sa parole sourde et grave, et son activité exempte d'emportement, a été du premier jour le conseiller, le guide de la population; il a établi à la Mairie une manière de Permanence du Bon Conseil. Mme R. a « emballé » tout le monde; il y a dans ce petit bout de femme, une fièvre d'agir, un besoin de créer, d'organiser, de diriger, de commander, d'être patronne à la fois — cela peut être, en temps normal, un petit

danger — mais en ce moment l'effet de cette activité est remarquable : on peut dire que l'unité morale d'une commune, jusqu'alors très divisée, est faite; les deux écoles libres elles-mêmes ne jalousent plus les écoles publiques. Que l'avenir conserve à jamais cette paix.

St-I***. — Vingt maisons ouvrières autour d'une usine, sous le couvert d'admirables platanes qui font ici l'effet d'étrangers, et partout à l'entour, la grande houle des pins. Un ciel de Hollande par là-dessus — et dans l'atmosphère un murmure puissant qui est l'haleine de la mer toute proche. Une immense paix. Ce pourrait être le cadre d'une joie recueillie. Mais par ce jour gris c'est, admirablement, le cadre d'une douleur poignante. L'institutrice vient de recevoir la nouvelle de la mort de son fils, Charles M., sergent, vingt-trois ans, mort des suites d'une blessure grave au ventre, à l'hôpital de Nancy. Elles sont là trois pauvres femmes, une mère, deux sœurs, défigurées par la peine; la mère est devenue subitement une vieille, très vieille femme, les fatigues de sa vie d'autrefois, de sa vie de professeur courant le cachet, se sont appesanties tout d'un coup sur elle, courbant son dos, étirant son visage. Et pourtant on s'emploie activement; les chandails, les passe-montagnes, les bas, une quantité, extraordinaire pour une si petite école, de lainages robustes s'accumule sur les chaises, sur les fauteuils du salon voisin. Jusqu'aux garçons qui de leurs doigts lourds ont voulu tricoter des bandes, des écharpes et quand l'ouvrage devient difficile, aux boutonnières, aux diminués, alors les fillettes s'emparent du tricot, dépassent le point délicat et rendent aux garcons un ouvrage facile. « Il faut que je m'emploie autant que je peux, M. l'Inspecteur, pour empêcher mon pauvre esprit de battre la campagne. » Pauvre femme!

Dans ce même St-I***, la mobilisation s'est faite avec un entrain remarquable. Il y en a qui sont allés à H***, confesser leurs péchés, communier, comme de nouveaux et naïfs croisés; il y en a qui, après avoir rempli leurs devoirs religieux, se sont enivrés à force d'avoir été conviés à des « coups d'adieu »; un d'eux, égaré par le vin, ne parlait que de se tuer, « trouvant plus honorable de mourir d'une balle française ». Le jour suivant, il partait avec un large sourire et un tout petit peu de

honte d'avoir divagué. Il y en avait, au plus profond de la lande, deux ou trois, des muletiers. Ils étaient loin de tout; leur facteur n'allait à leur gîte que tous les deux ou trois jours, leur porter en un seul paquet quelques journaux et des lettres d'affaires. Justement la mobilisation avait retardé encore plus sa visite. On leur dépêche enfin un exprès. De loin, il leur crie : « Hé! les gars, vous savez, il y a la guerre ». Sans plus réfléchir, ces hommes courent à leur écurie, ouvrent la porte de la grange, lâchent leurs mules dans la lande, et n'ayant pas d'autre devoir pressé, ils viennent se mettre à la disposition du contremaître qui a la garde des livrets militaires et règle les départs. Leurs familles, leurs intérêts, leurs amis, ils n'en parlent pas. S'il faut partir, ils sont prêts. Les mules paissent en liberté, dans l'immense lande. Dieu pourvoie à leur nourriture! Nés pour obéir, les muletiers viennent recevoir des ordres. Dira-t-on jamais assez combien ces belles choses furent simples et spontanées?

*
* *

L***, le 1er novembre 1914.

La glane de ces deux derniers jours a été moins abondante et surtout moins intéressante. Il a fallu que je m'élève contre de petites négligences; on ne tient pas normalement les registres d'appel; un mois ou presque s'est écoulé et certains registres sont vierges; on n'entre pas exactement aux heures indiquées par l'emploi du temps; deux ou trois maîtres d'école protègent leur précieuse chevelure du froid humide, en gardant sur la tête leurs casquettes de jockeys, un maître conduisait jusqu'à la 4e demi-heure du matin une leçon d'Instruction civique : « Définition et objet de l'Instruction civique ». L'auditoire manquait de chaleur; le maître s'en étonnait. Nous ne songeons pas à nous en étonner, nous. La série ordinaire des petites erreurs, des petites négligences; l'impression d'un métier d'où le cœur est absent.

Heureusement ce n'a pas été l'impression constante. Ailleurs j'ai vu l'enseignement soutenu par un souci constant de l'actualité; une maîtresse d'école, dont l'esprit ni la culture ne m'inspi-

raient une grande confiance, a trouvé dans son cœur le secret d'une manière qui va au cœur; son mari, instituteur, et combattant en Belgique, lui envoie régulièrement les pages d'un très intéressant Journal de route, qu'il illustre de dessins et de croquis rapides. Ces feuilles, toutes chaudes encore de l'émotion vécue, sont lues et commentées par la maîtresse. Il s'est établi entre le maître et la maîtresse une sorte d'accord tacite; il est abondant en détails, en aperçus, en renseignements, sachant bien que toute cette précieuse matière sera utilisée en classe — et j'ai ressenti une fois de plus combien le métier, la profession tient les maîtres d'école : elle leur donne une tournure d'esprit, une façon d'examiner les choses où subsiste le perpétuel désir de faire tout servir à l'enseignement. Le spectacle ici est terrible et beau; l'enseignement devient riche et émouvant. Bonne impression.

A côté, une petite institutrice qui n'a pas vingt ans. On croirait à la voir qu'elle n'a, en dehors des choses de sa profession, que des notions vagues, imprécises et que rien ne lui est, dans le monde, que prétexte à errer agréablement. « Je voudrais vous poser une question au sujet de mon logement... » Je subis la question; cette petite fille connaît la loi et le droit; c'est un code qui parle; et non seulement elle sait les textes, mais elle sait les commentaires; elle a pris une consultation; sa science juridique sort de la bonne officine; nos institutrices n'ont plus rien à apprendre. Heureusement qu'elles oublient.

Dans une école de garçons, le maître est un instituteur déjà vieux, un grand diable sentimental, qui a promené tout au long d'une carrière pour laquelle il n'était guère fait, les illusions d'une âme de Don Quichotte; il y a en lui du tribun, du chef de clan, un besoin extraordinaire de se dépenser, un manque trop sensible du sens des choses qu'il ne faut pas faire. Il a, du bon maître, le don absolu de soi, l'amour de ses élèves. En ce moment, il vibre à tous les souffles du patriotisme. Chaque jour il commente à ses élèves les faits saillants de la veille; il leur demande à chacun de lire en venant à l'école les communiqués officiels affichés au bureau de la poste. Ses élèves sont entraînés par la fougue de ses sentiments. Tout ce petit monde vit intensément, semble vivre. Car un de ces matins le maître, qui manque

cependant de clairvoyance, s'aperçoit que quelques-uns ne le suivent pas très attentivement. Il s'emporte, il punit, et l'un des punis, pendant la récréation, prenant pour confident ses camarades les plus proches, de dire : « Aura-t-il donc bientôt fini ? il commence par nous ennuyer avec sa guerre, et ses communiqués. » Je n'écris pas le mot cru qui fut prononcé par ces lèvres impies, les lèvres d'un petit garçon de onze ans dont le père fait, dans le Pas-de-Calais, bravement son devoir. Nous n'avons pas assez souvent de ces surprises pénibles ; elles nous révéleraient un état d'esprit que nous ne soupçonnons pas, enveloppés que nous sommes dans une foule d'erreurs sur l'état d'âme de nos élèves.

Par contre j'ai lu une douzaine de lettres d'anciens élèves — ces lettres ont été réunies par M. B. de St-E***; elles formeront une partie du dossier qu'il constitue, sur notre invitation, en vue d'une histoire de la guerre dans sa commune. Une fois de plus j'ai eu cette impression de voir combien la grandeur des circonstances a inspiré les jeunes hommes qui sont au feu — et comment elle les a ravis à leur habituelle gaucherie d'expression. Tel qui fut un mauvais élève, et presque un mauvais sujet, trouve des accents irrésistibles pour traduire la reconnaissance qu'il garde à son maître, tel autre qui est journalier définit comme un officier d'état-major les avantages d'une position. On voit de grands garçons, qui n'ont jamais témoigné à leurs proches une affection qu'ils ressentaient pourtant, mais qu'une certaine pudeur les empêchait de montrer, se faire petits enfants et dire tout naïvement de ces paroles douces, caressantes, qui font tressaillir les pauvres mamans. « Je pars, dit l'un ; monsieur B., ma mère seule m'inquiète ; elle va tant s'ennuyer de moi, je vous la confie. » J'ai copié cette partie de la lettre d'un chasseur alpin à sa famille ; ce chasseur, ce n'est pas la première fois que je le trouve sous ma plume, un rapport d'inspection sur M. B. fait état d'une conversation que j'eus avec lui il y a un an dans le train. Il écrivait le 2 août à ses parents ; ils sont quatre fils au feu ; le père est vieux, la mère est vieille ; en leur absence, c'est la misère ou presque au foyer à peu près vide. « Toi, chère mère, sois aussi très courageuse, en te disant ces mots : « Il « m'est revenu une fois (du Maroc), il reviendra encore ». En

effet n'ai crainte de rien, tu pourras me presser dans tes grands bras, mais pour l'instant je suis obligé de rester dans ceux de ma mère patrie à qui je dois aussi mon sang, et même jusqu'à la vie s'il le fallait. Donc, chère mère je compte sur toi pour rassembler le reste de la famille et les embrasser tous bien fort pour moi et leur dire de supporter quoi que ce soit avec sourire et courage. »

Je n'ajoute rien; je garde l'orthographe et les tours; tout commentaire affaiblirait la touchante éloquence de ce paysan de vingt-deux ans, qui quitta l'école il y a dix ans, sans même avoir le modeste certificat. La lettre de ce simple me fait pâlir d'émotion. Il n'a pas reçu « la culture » mais il déclarait avant la guerre que si un camarade, devant lui, menaçait une femme, un vieillard, serait-il de ses amis et le meilleur, il le percerait de sa baïonnette. C'est un de nos élèves. La même lettre renfermait ses adieux à M. B.

V

Quelques rapports des Inspecteurs d'Académie (août-octobre 1914).

L'Inspecteur d'Académie de *** à Monsieur le Recteur de l'Académie de ***.

M***, le 24 août 1914.

En réponse à votre lettre du 22 août, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance que, dès le 3 août, j'ai invité tous les instituteurs et institutrices du département à regagner immédiatement leur poste, à recevoir dans les écoles les enfants les plus jeunes pendant que les aînés se rendraient utiles en travaillant aux champs, enfin à organiser des cantines scolaires toutes les fois que le besoin s'en ferait sentir. D'ailleurs, dès le 5 août, M. le Préfet prenait, sur ma proposition, un arrêté d'ouverture des classes, à partir du 10 août, pour les enfants que les familles voudraient confier aux maîtres.

Les rapports reçus me permettent de dire que le personnel a

répondu à mon appel quand il ne l'avait pas devancé spontanément et que, dans toutes les communes, dans tous les hameaux où il y a une école, chaque instituteur, chaque institutrice s'ingénient à se rendre utiles. Quand l'instituteur est secrétaire de mairie, il fait presque seul le gros travail des réquisitions de toutes sortes; l'institutrice reçoit les enfants, travaille avec ses élèves, ses anciennes élèves et toutes les personnes de bonne volonté, à préparer de la charpie et du linge pour les blessés, fait la correspondance des familles illettrées, commente sur la carte les nouvelles officielles de la guerre, le bulletin des communes et les journaux, relève au besoin le courage des parents qui pensent à ceux qu'ils aiment. D'autres fois, l'institutrice supplée le secrétaire de mairie appelé sous les drapeaux, fait les réquisitions elle-même et consacre aux familles en peine ses courts moments de répit.

Je dois dire que, dans ces circonstances tragiques, les instituteurs et les institutrices ayant dans le cours ordinaire de la vie scolaire le plus d'autorité, le plus d'initiative, le plus d'activité, ont été aussi ceux qui ont aussitôt exercé sur leurs concitoyens l'influence la plus salutaire et rendu tous les services qu'on pouvait attendre d'eux. Cependant les institutrices les plus modestes ont su parfois, à force de dévouement, mériter l'estime et la reconnaissance unanimes; l'une d'elles m'écrit aujourd'hui même : « Après quatre heures, je visite les familles qui ont des soldats à la guerre; presque tous ces soldats sont mes anciens élèves ou les pères de mes élèves présents; autant qu'il est en mon pouvoir, j'apporte un mot de consolation ou d'espérance aux mamans et aux épouses désolées. Je parcours ainsi le village. Mes élèves sont toujours mes enfants; les parents le savent bien et, si je trouve partout un accueil triste, partout aussi cet accueil est bon et sincère. » Une autre, qui n'a pas d'élèves en ce moment, m'écrit, par ce même courrier : « Désireuse de me rendre utile dans la mesure du possible, j'ai proposé à plusieurs mères de famille dont le mari est sous les drapeaux et qui se trouvent seules au foyer, d'aller à domicile quelques heures de la journée veiller sur leur petite famille qui compte trois ou quatre bébés dont le plus âgé n'a pas encore atteint sa cinquième année. Ma proposition a été acceptée et je suis heu-

reuse de leur faciliter ainsi le moyen de vaquer à leurs travaux quelques heures dans la journée. »

Je constate qu'à la campagne les classes de vacances ont réuni peu d'élèves, les enfants les plus jeunes étant occupés à garder les oies, et trouvant déjà le moyen de se rendre utiles. Les tout petits sont parfois gardés par les mères qui y trouvent une consolation, et parfois aussi sont trop éloignés de l'école pour s'y rendre seuls ou pour y être conduits.

Les paysans, prévenus contre l'ouvrier improvisé, n'ont pas accepté l'offre de main-d'œuvre étrangère et ont répondu que s'aidant entre eux ils feraient de meilleur travail à moins de frais. Ils y passeront plus de temps : mais les récoltes seront quand même rentrées.

Quant aux soupes et cantines scolaires, elles ont été accueillies avec ferveur dans quelques rares communes : presque partout, les municipalités ont déclaré qu'elles n'en voyaient pas l'utilité, au moins actuellement. Mais maintes fois les instituteurs ou institutrices ont nourri à leurs frais tel ou tel enfant malheureux.

Au chef-lieu, un comité composé de personnes appartenant à tous les partis, s'est constitué pour organiser des cantines scolaires gratuites en faveur des enfants dont les familles ont été le plus durement éprouvées par la guerre, quelque école que fréquentent ces enfants ; toutefois la misère ne se faisant pas sentir encore, l'ouverture de ces cantines a été retardée.

Il résulte de ce qui précède que dans un pays somme toute riche et peu éprouvé par les conséquences de la guerre, rien d'héroïque n'a pu se faire : mais le zèle et l'intelligence de tous les maîtres ont remédié, dans la mesure du possible, aux souffrances de l'heure présente.

*
* *

L'Inspecteur d'Académie de *** à Monsieur le Recteur de l'Académie de ***.

C***, le 11 septembre 1914.

L'heure n'est pas aux longs rapports.

Je ne veux que vous signaler en quelques mots l'état d'esprit,

vraiment réconfortant, du personnel primaire de mon département dans les circonstances présentes.

Depuis le premier jour de la mobilisation, Professeurs, Instituteurs et Institutrices ont fort bien compris et silencieusement accompli tous leurs devoirs. Je n'ai relevé qu'une ou deux défaillances; il me serait difficile d'énumérer tous ceux qui ont entrepris au delà de leurs forces ou réalisé plus qu'on n'eût cru possible.

Durant les premières semaines, j'ai voulu parcourir les casernes et les cantonnements pour serrer la main de nos partants. Je n'ai pas eu à prêcher la fermeté d'âme. J'ai vu partout des Instituteurs pleins de résolution et de force morale, qui feront au feu ou dans la manœuvre d'excellents chefs d'escouade ou de section. J'entends encore, en pleine nuit, au milieu de l'émotion du premier départ, le mâle Garde à vous! d'un de nos adjoints urbains, officier de réserve, qui donnait l'impression de valoir à lui seul plusieurs hommes. J'ai su le cas que font de nos Instituteurs-soldats les officiers de l'active qui les ont formés. Enfin, j'ai noté avec satisfaction que parmi ceux qui allaient partir les « pacifistes » les plus notoires, ceux que peut-être j'avais jugés un peu inconsidérés dans leur propagande, n'étaient pas les moins ardents.

Les non mobilisables se sont dépensés sans compter dans tous les services publics, organisant les moissons, les battages, aidant au ravitaillement.

Nos Institutrices sont partout où il faut de l'ingéniosité dans le dévouement. Il a fallu en refuser dans nos hôpitaux. Nous avons plus de gardeuses d'enfants, par cette saison encore belle, que d'enfants à garder. Beaucoup de femmes d'Instituteurs, brevetées ou non, se sont mises à ma disposition pour assurer un service scolaire, bien avant la publication de vos instructions qui font entrevoir une rémunération. J'ai d'ailleurs reçu pour cet objet d'autres demandes fort intéressantes, la première en date émanant d'une jeune dame de ***, fille d'un ancien Recteur. Bon sang ne peut mentir.

Pour aider à l'entretien de l'hôpital installé dans notre École normale de filles — et installé supérieurement, grâce aux soins du personnel de l'École — j'ai fait appel au concours de nos

Instituteurs et Institutrices. Devenus quêteurs, ils réunirent en moins de huit jours *une vingtaine de mille francs*, du linge à emplir la maison, des dons en nature.

On ne sait d'ailleurs dans cet hôpital, auquel sont attachées également des dames de la ville, qui mérite le plus de louanges, de la Directrice, écrasée de responsabilités et de travail, à l'élève-maîtresse revenue pour soigner les blessés dans son école, en passant par les Professeurs des deux sexes qui font tous les métiers et ne quittent pas la maison du matin au soir. J'y ai remarqué aussi une ancienne élève de l'École, sortant cette année de Fontenay, qui supporte en souriant sous l'habit d'infirmière, auprès des blessés et des mourants, des fatigues qui semblent trop lourdes pour elle.

Enfin je suis loin de connaître tous les exemples de dévouement qu'ont donnés depuis un mois tant de membres de notre personnel. Mais certaines formes d'assistance à des collègues émigrés de Meurthe-et-Moselle ou des Ardennes, dont j'avais discrètement signalé le dénûment, m'ont fait encore le plus grand plaisir.

Quant aux sacrifices qu'il y aurait lieu de demander à certains de nos maîtres pour assurer au mieux dès la rentrée le service scolaire, je m'assure qu'ils seront acceptés avec empressement. Déjà j'ai tout lieu de penser, après un premier examen de nos ressources locales — y compris les élèves de nos Écoles normales, qui ne pourront rentrer en octobre — que nous réussirons sans trop de peine à donner des maîtres à tous nos enfants.

*
* *

L'Inspecteur d'Académie du *** à Monsieur le Recteur de l'Académie de ***.

B***, le 2 octobre 1914.

J'ai l'honneur de vous faire connaître ce qu'a fait le personnel de l'enseignement primaire public dans le sens des instructions ministérielles du 7 août 1914.

Il a été ouvert environ 200 classes et garderies de vacances.

N'entrent pas en compte celles où l'insuffisance de la population n'a pas permis l'installation d'un organisme régulier.

Il faut noter que le personnel, en général, n'a pas limité son action aux seuls enfants dont les pères sont sous les drapeaux : il lui a donné un caractère plus large, a voulu l'école ouverte et bienfaisante à tous, indistinctement.

Dans les localités agricoles, on prend les enfants à partir de deux ans : C*** compte 9 bambins qui ne marchent pas. Cela nous a fait des tâches souvent lourdes : il y a 90 enfants à M*** (filles), plus de la moitié de l'inscription annuelle. Il y en a 84 à M*** (garçons) où l'Instituteur, mobilisé, est suppléé par sa femme, qui est son adjointe. Le cas est digne d'éloge : « La tâche est pénible, dit-elle, mais la jeune normalienne qui me seconde et moi, nous espérons la mener à bonne fin, sans trop nous fatiguer pour l'hiver. »

Dans plusieurs localités, à F*** par exemple, les deux organismes, garderie et classe, fonctionnent simultanément, sexes mêlés, la garderie à l'école des filles, la classe à l'école des garçons.

Quelquefois ce sont des réunions d'un caractère moral, comme à T***, où les enfants inoccupés et les jeunes filles qui ont des loisirs viennent préparer des vêtements et objets de pansement pour blessés : pendant le travail l'institutrice « commente les dépêches officielles et exalte le courage, le sang-froid et la générosité des soldats français ».

Les programmes, dans la variété de détail que nous leur avons imprimée, sont orientés vers l'éducation du sens national.

Là où il y a classe, on donne la matinée à quelques travaux intellectuels, « lecture commentée se rapportant à un sujet patriotique, de morale enfantine ou d'hygiène, chants et récitations ayant trait à la France et au patriotisme ». (L***.) — « La matinée, on écoute des lectures propres à développer le sentiment de la Patrie, ou bien on commente les dépêches officielles : c'est l'occasion d'un exercice de géographie appliquée. » M***.) — « Notre classe revoit l'historique des provinces de l'Est et la guerre de 1870; on suit sur la carte le mouvement des armées d'après les nouvelles publiées. » (O***.)

L'après-midi règne le travail manuel : pendant que les filles

préparent du matériel de pansement, mettent en meilleur état le linge usagé destiné aux blessés [à A*** elles tiennent une comptabilité des dons produits par la quête patriotique], les garçons dessinent ou construisent des cartes.

Quant aux tout petits, il est commun qu'on les occupe et qu'on les exerce, en guise de travail manuel, à faire de la charpie : c'est la première leçon de patriotisme, et efficace, si instinctive qu'elle soit. F*** s'enorgueillit d'avoir déjà confectionné 1 200 bandes !

Nous avons recommandé le plus de plein air qu'il se peut. A la C*** « on s'installe dans un pré fauché où les enfants ont de savoureux ébats ». A B***, une personne bienveillante a mis à notre disposition une vaste propriété dans la banlieue.

En somme, « en réunissant ainsi ces enfants, ceux-là surtout qui trouvent au foyer la douleur d'une séparation, l'école a donné à ces petits êtres les soins dont ils étaient privés par les soucis et les travaux extérieurs imposés à leurs mères. Elle a en outre entretenu, et même vivifié les habitudes d'ordre et de propreté, elle a développé les bons sentiments et éveillé les jeunes intelligences. » (Institutrice de M***.)

Des maîtresses qui n'avaient pas à se dépenser assez dans des postes exigus sont allées suppléer des collègues mobilisés dans des postes voisins plus importants.

Dans des postes doubles occupés par un ménage, l'Institutrice, femme de l'Instituteur, réunit les écoliers des deux sexes, tandis que le mari se partage entre la mairie et la moisson.

A M***, à l'école des garçons forte de 3 classes, l'institutrice, adjointe de son mari qui est mobilisé, a pris sa place et réagit contre l'action absorbante de l'école privée concurrente : elle espère sauver l'effectif de l'école.

Des auxiliaires bénévoles s'offrent et s'emploient. Il y a des personnes dévouées à l'école; il y a des institutrices en retraite; il y a la plupart des normaliennes de la dernière promotion et des jeunes filles qui se destinent à l'enseignement : elles trouvent là la meilleure initiation.

A la P***, à C***, à R***, ce sont les femmes des Instituteurs qui suppléent leurs maris appelés sous les armes. A S***, c'est un professeur du lycée, qui, avec le concours de ses filles, a,

dans sa villégiature, réalisé le vœu de M. le Ministre. A la C***, et le cas n'est pas unique, les fillettes aînées, qui ne sont pas occupées à la maison, coopèrent à la garderie; dans les moments de calme, elles travaillent à quelque couture, écoutent une lecture ou plutôt une causerie d'ordre moral et qui élève la pensée.

Des cantines ont été greffées sur les garderies, à la ville et surtout dans la montagne. A C***, on sert aux enfants, à l'école, une soupe chaude et des légumes préparés par une personne déléguée à cet effet. A V***, les institutrices sont chargées d'acheter les provisions nécessaires. « Nous avons installé dans la classe enfantine, écrivent-elles, 2 fourneaux, emprunté les ustensiles indispensables, et une personne de bonne volonté vient faire la cuisine. Après chaque repas, la vaisselle apportée par chaque enfant est lavée par les plus grandes fillettes sous la direction des maîtresses. »

A V***, c'est le pain, denrée actuellement précieuse, qu'on distribue pour le goûter. La nourriture est assurée de même aux F***, à O***, à P***, etc... La ville de B*** vient d'installer au centre de ses diverses garderies 3 cantines gratuites pour les petits indigents : l'une est entretenue par la libéralité (5 000 fr.) d'un généreux donateur.

Là où il ne fonctionne ni garderie, ni classe, la bonne volonté du personnel, le plus souvent, n'est pas en cause. C'est que l'organisme a rencontré des obstacles de circonstance ou de milieu.

Tantôt, les locaux scolaires ont été réquisitionnés pour le logement des troupes et pour l'installation des ambulances. M*** n'attend qu'une évacuation partielle pour mettre en action plusieurs écoles.

Tantôt, c'est avec l'éparpillement des hameaux qu'il faut compter.

Souvent les municipalités elles-mêmes ont déconseillé l'essai. Elles ont objecté que les enfants du plus jeune âge sont rares, qu'ils sont gardés par les grand'mères; que les aînés, dès cinq ans, participent selon leurs forces aux travaux agricoles; qu'au-dessous de cet âge même, on les utilise pour glaner, mener le bétail le long des chemins ou dans le finage.

Dans des centres industriels, on a fait remarquer que le chômage laisse les mères oisives, que la plupart sont sérieusement

secourues, que le soin de leurs petits enfants peut avoir pour elles quelque chose de moralement protecteur.

L'activité du personnel, à défaut de garderies, a trouvé d'autres emplois : elle a pris des formes variées. Entre autres, on se rend utile en entretenant le linge des familles que presse le travail, en préparant le repas des moissonneurs; on garde les bébés avec le sien. On se propose d'ailleurs d'agir selon l'opportunité, comme d'avancer la date de la rentrée, dès que les champs asserviront moins les enfants.

C'est le personnel féminin, plus particulièrement, qui s'occupe de l'enfance. Les Instituteurs, pour la plupart, ont été sollicités par des tâches plus urgentes.

Dans les villes, où leur nombre est très réduit, ils se sont tous offerts pour occuper les places laissées vides dans les grandes administrations; ils y ont fait fort estimer leurs services et leur bon esprit.

Dans les centres ruraux, ils sont les auxiliaires indispensables des municipalités; et quand les maires et les adjoints sont eux-mêmes partis aux frontières, ils les suppléent, sont, au sens le plus actif du terme, les administrateurs municipaux. Leur école est une permanence de renseignements et de services divers : la tâche est quelquefois écrasante.

Ils ont assuré le fonctionnement des commissions de réquisition, de réception, d'examen des demandes de soutiens de famille, de statistiques agricoles, d'allocations aux femmes de militaires, etc...; ils dirigent la garde civile et font œuvre de commissaires de police.

M. le Maire de L*** m'a donné ainsi qu'il suit la mesure de cette œuvre. « M. le Maire de L*** certifie qu'il est impossible à l'Instituteur de s'occuper des élèves, car il a à faire face à un travail considérable occasionné par l'état de guerre. Il a notamment, de concert avec la municipalité, à réunir près de 600 quintaux de denrées diverses, à en organiser l'expédition en plusieurs convois, à établir les comptes des nombreux fournisseurs, à répartir entre ceux-ci près de 20 000 francs; il a organisé la garde des ponts et y participe tantôt de jour, tantôt de nuit; il a déjà délivré 1 000 laissez-passer et rédigé une correspondance tant civile que militaire. »

Ils sont (R***, A***, B***) secrétaires particuliers des familles, et aussi des soldats de la réserve, aux endroits de cantonnement. Ils ont la tutelle des familles sans chef, conduisent la mère ou la femme, à travers les difficultés du voyage, auprès du fils ou du mari mobilisé.

Surtout, ils ont la charge d'assurer la subsistance : ce fut là le plus grave problème à résoudre pour l'heure, dans ce département qui confine au théâtre des hostilités et qui alimente un camp retranché. Il s'agit d'empêcher la disette sur place.

Il y aurait sur ce point bien des traits à citer : je les tiens de la voix publique; car la modestie des intéressés n'en fait pas état dans les rapports. Il est étonnant à quel point l'élite des maîtres est réfractaire à faire l'aveu de ses bonnes actions. Il y a des maîtres boulangers : l'instituteur d'O*** par exemple, chaque nuit, avec l'assistance du garde champêtre, fabrique en moyenne 80 à 90 kilogs de pain, dont une partie est délivrée le matin aux nécessiteux. Des classes sont transformées en dépôt de pain, et c'est le maître qui est chargé de la répartition.

Il y a des maîtres moissonneurs, et qui ne sont pas parmi les moins estimés du personnel. Dans les rares loisirs que laisse la mairie, on organise et on dirige l'entr'aide agricole.

« Ce qui manque, dit l'Instituteur de F***, ce sont les faucheurs. Je sais manier la faux et, dès le jour de la mobilisation, j'ai prêté mon concours aux familles les plus éprouvées. De six heures du matin à la nuit tombante, je m'occupe à couper les récoltes. Pendant ce temps ma femme remplit les fonctions de secrétaire de mairie, et une garderie fonctionne à l'école de filles pour les enfants de 2 à 5 ans. »

« J'ai pensé, dit un autre, que le plus utile était d'offrir le service de mes bras dans les maisons où les chefs de famille sont aux armées. Les travaux de la fenaison étant très retardés, avec l'aide de quelques volontaires, nous venons de les terminer dans d'assez bonnes conditions. Nous allons entamer de même la moisson et, pendant les jours de mauvais temps, nous préparerons les semailles. Et ainsi, quand nos braves pères de famille reviendront, ils trouveront le grenier et la grange pleins et les champs en l'état où ils les auraient tenus eux-mêmes. »

Le souci de susciter et d'organiser l'assistance mutuelle a été

général, il a été très efficace. « Nous assistons à un spectacle réconfortant : c'est d'abord l'union de tous dans une même foi patriotique. C'est aussi l'entr'aide de la population. Malgré l'absence de la plupart des hommes valides, les travaux s'accomplissent, les récoltes sont faites. Il y a là un bénéfice moral qui ne se perdra pas. »

Il y a des maîtres qui ont dressé les écoliers à un véritable service public. Il vaut la peine de dire ce qui se fait à J*** : « Sous ma direction, écrit l'Instituteur, les enfants disponibles se rendent utiles dans la mesure de leurs forces. Les uns sont chargés du port des dépêches, avis de convocation aux habitants ou aux Comités des hameaux, d'autres de l'affichage dans les sections de la commune des avis ou arrêtés du maire délégué; les plus instruits et les plus habiles s'emploient à faire les copies de sauf-conduits, permis de circulation, de séjour; les plus forts veillent à l'état de propreté des rues, places, jardins publics; puis, les jours de beau temps, ils font provision de bois mort pour les indigents. Enfin les plus petits, réunis à l'école de filles, sous la garde de l'Institutrice, font de la charpie, écoutant la lecture d'une plus grande, pendant que les aînées préparent bandes et chemises pour les blessés. Les classes et autres locaux disponibles ont été lessivés, désinfectés; des lits en fer, mis gracieusement à notre disposition, permettront, le cas échéant, de faire face aux besoins les plus pressants. »

Des maires ont bien voulu rendre auprès de moi justice à tout ce généreux effort. « Notre instituteur, écrit M. le Maire d'E***, fait tout ce qu'il peut pour assurer la marche des services : police, sécurité, ravitaillement, ordre et tranquillité, surveillance des étrangers; son entier dévouement est mis avec zèle et ingéniosité au service des autorités locales. »

Il n'a pas manqué d'Institutrices pour faire bravement de même, là où manquait l'Instituteur, tenir le secrétariat de la mairie ou le siège de la coopérative alimentaire, et prêcher l'entr'aide dans les champs : « Tout en moissonnant, dit l'Institutrice de V***, je tâche de réconforter les âmes désolées. » « Notre commune, dit celle de P***, étant réquisitionnée pour 10 têtes de bétail, en l'absence du maire et de l'adjoint, je me suis mise à la recherche des meilleurs animaux que j'ai expédiés

le jour fixé .» — Le maire d'A***, suppléé par l'Institutrice, déclare qu'elle s'est acquittée de sa tâche avec le plus grand dévouement.

Dans la pénurie de farine, il arrive que c'est l'Institutrice qui achète le blé et le fait conduire au moulin. A D***, le maire et l'Institutrice ont jeté les bases d'une coopérative. L'institutrice, secondée par la fille du notaire, en même temps qu'elle garde les jeunes enfants (le plus jeune a sept mois), tient la comptabilité de la Société et distribue le pain dont le dépôt est à l'école.

L'institutrice d'A*** a reçu de la municipalité la mission de conduire une mère de famille à Rouen, au chevet de son fils blessé; « la pauvre femme n'a jamais voyagé, et il n'est pas prudent de la laisser voyager seule ».

A S***, un important bourg industriel, ce sont les institutrices qui président à la cuisine des Soupes populaires : elles distribuent chaque jour de 300 à 350 portions.

De toute façon, on ne reste pas inactives ou indifférentes : « Dès avant l'instruction de M. le Ministre, je me rendais utile, à défaut d'une garderie, en faisant des travaux de couture pour les familles nécessiteuses de mes petits écoliers, tandis que mes propres enfants coopéraient à la moisson avec quelques personnes de bonne volonté. »

Ce qui reste de nos loisirs, presque partout on l'emploie, de façon ou d'autre, au soulagement des blessés.

Du côté féminin, on a institué, avec les aînées des écolières et les jeunes filles de la localité, aux heures de loisir, des ouvroirs dont les produits sont adressés régulièrement aux œuvres d'assistance militaire. On m'écrit de F*** : « Je tiens dans ma classe chaque après-midi une sorte d'ouvroir où j'ai convié toutes les jeunes filles ayant quitté l'école ainsi que les élèves de mon cours moyen : l'ouvrage, à mesure qu'il se fera, ira à l'œuvre de la Croix-Rouge. » Et de F*** : « Le 21 août, nous avons expédié à l'hôpital de B***, une caisse contenant 1 200 bandes, 46 chemises, 13 draps, 42 douzaines de torchons, pour 12 francs de chocolat; cette somme résultait de la vente de nos chiffons et de dons généreux. »

Au chef-lieu, notre personnel fournit la cheville ouvrière de l'hôpital installé à l'École Normale d'Institutrices, et aussi des

ateliers de couture pour la confection ou la mise en état des effets militaires. Le général Gouverneur, dans une lettre de remerciements, a attesté l'importance de cette œuvre.

Dans la plupart des localités, ce sont nos Institutrices et à l'occasion nos Instituteurs qui suggèrent et organisent l'élan de la générosité patriotique : l'école concentre les dons en nature et les sommes d'argent recueillies au profit des blessés, et elle en alimente les diverses sociétés ; sur l'efficacité continue de cette action la presse locale apporte chaque jour une édifiante publication.

On n'omet pas d'ailleurs les misères locales, on inspire à leur intention des mesures d'humanité. « J'ai proposé, dit une institutrice, à ce qui reste du Conseil municipal de donner des secours en argent aux fermiers et petits propriétaires qui souffrent le plus de la guerre ; ma proposition a été acceptée et le receveur municipal a fait hier la distribution de ces indemnités. » Ce sont encore nos collaboratrices que je trouve, au chef-lieu, à la tête d'une œuvre sympathique et qui a pour objet l'utilisation des femmes atteintes par le chômage.

Sur l'avenir, on ouvre des perspectives d'abnégation prolongée. « Il est évident, pour l'Institutrice de V***, que le personnel continuera à se dévouer inlassablement, tant que les circonstances l'exigeront. » D'ores et déjà, la reprise du service à la rentrée prochaine se trouve facilitée par le fait que, dans les postes doubles, les Institutrices s'offrent à assumer la double tâche.

On peut apprécier les effets moraux d'une telle conduite dans cette note d'une Institutrice qui lutta et souffrit beaucoup dans le conflit des manuels scolaires : « Il paraît bien que notre école jouit en ce moment de l'estime publique, malgré l'action de l'école privée. Nous venons d'en avoir dernièrement une preuve : nous avions demandé du linge et des œufs pour les blessés ; la population a répondu à notre appel et, pendant une quinzaine de jours, des jeunes filles et des femmes, parmi lesquelles d'anciennes adversaires de l'école laïque, sont venues spontanément nous aider à préparer le linge et les bandes destinées aux hôpitaux. »

Il convient de ne pas méconnaître des zèles qui, sans se manifester dans des initiatives d'une forme déterminée, ne s'en exercent pas moins, dans une discrète, mais réconfortante action

morale. Un de nos vétérans, l'Instituteur d'A***, dont les mobilisés furent, génération à génération, les élèves, s'applique à leur donner confiance au départ : on sait que les familles auront en lui un gardien ; et, après le départ, il veille à tout, organise des visites, conseille ou explique ; il maintient moralement les enfants.

Celui de G*** « remonte le moral de ceux qui s'inquiètent des progrès de l'ennemi dans l'Aisne ou en Lorraine et qui les voient déjà sous les murs de Paris ou dans notre région ».

On tient l'école ouverte pour éclairer les populations sur la marche des événements de façon à « maintenir l'élan patriotique : on commente les dépêches officielles sur les cartes de la classe, on réagit contre les nouvelles fantaisistes trop souvent répandues et qui inclinent au découragement ». (L***.) « On me demande souvent des renseignements géographiques, car la population ne se rend pas compte de la situation exacte des lieux mentionnés aux journaux et c'est devant la carte que je communique un peu d'énergie patiente. » (Institutrice d'O***.)

Je crois pouvoir dire que l'Ecole publique n'est pas étrangère à ce que nous constatons d'heureux dans l'esprit public. « L'état moral, dans mon petit village, écrit une jeune institutrice, est excellent, et la bonne volonté, le dévouement dont chacun fait preuve pourront surmonter les difficultés présentes. »

J'avais écrit dans une note de service : « L'institution d'une garderie ou d'une classe de vacances n'est pas la seule forme que puisse prendre, dans les circonstances présentes, l'initiative éclairée du personnel.

« Ce qui importe, par-dessus tout, est que notre foi patriotique ne demeure pas inactive ; c'est que grâce à vous, l'école laïque qui vous a été confiée soit un foyer ininterrompu d'énergie et d'union nationales. Nous devons bien cela aux collègues qui luttent aux frontières. »

Je crois à cette heure pouvoir dire que, autant par la foi agissante de ceux de mes collaborateurs qui sont restés à leurs postes que par l'abnégation exemplaire de ceux qui sont allés à l'ennemi (et de ceux-ci qui étaient 250 au départ, 3 ont été tués, un certain nombre sont blessés), l'école laïque sortira de l'épreuve accrue dans l'estime publique.

VI

La page des institutrices [1].

Les pages du Livre d'Or de l'Université se couvrent de noms glorieux dont beaucoup appartiennent à nos maîtres primaires et chaque bulletin départemental apporte mensuellement sa glane d'héroïsmes. En combattant avec honneur pour la France et en mourant pour elle sur tous les points du front de guerre, les Instituteurs montrent combien ils étaient dignes d'élever ses enfants.

Dans la part de tâche nationale qu'elles remplissent avec ferveur, journellement et silencieusement, les Institutrices ne montrent ni moins de courage, ni moins d'abnégation.

Dans beaucoup de villages dont tous les hommes sont partis, nos humbles maîtresses d'école, comprenant qu'elles ont charge d'âmes, s'élèvent à une énergie toute virile. Elles sont la conscience et la pensée des familles, que la surprise des événements a désorientées, sinon parfois démoralisées. Elles relèvent les esprits, raniment la confiance et réveillent les activités. Elles font et suivent la correspondance avec les fils et les pères sur le front, et, lorsque arrivent les nouvelles douloureuses, elles atténuent les deuils en y prenant part et en les glorifiant. Il faut se représenter de quelle réserve d'énergie morale ont besoin ces faibles femmes (qui dans ces temps d'angoisse vivent, pour ainsi dire, séparées du monde) pour suffire aux difficultés d'une telle situation et pour supporter un isolement qui n'est pas seulement très pénible pour elles, mais inquiétant à l'égard de leur sécurité.

A mesure que les appels de l'autorité militaire font des vides nouveaux dans le personnel masculin, ce sont les Institutrices qui doivent les combler. Tantôt, doublant leurs effectifs, elles s'organisent pour recueillir les garçons dans leurs classes et trouvent, dans leur volonté de dévouement, assez de forces et

1. Note de M. H., Directeur d'Ecole normale, chargé par intérim des fonctions d'Inspecteur d'Académie (*Bulletin de l'Instruction primaire du Morbihan*).

d'autorité vigilante pour sauvegarder tous les intérêts — de santé, de moralité et d'instruction — dont elles prennent ainsi la charge. Tantôt, dans les écoles plus importantes où exercent plusieurs maîtresses, l'une d'elles est désignée pour aller suppléer ailleurs un instituteur mobilisé. Celles qui restent devront se répartir ses élèves. Sans jamais protester, sans même élever un mot de plainte, l'Institutrice ainsi « détachée » quitte hâtivement ses élèves et son foyer; elle arrive en étrangère dans son nouveau poste. La femme éplorée du maître mobilisé occupe le logement scolaire. Il faut trouver, souvent sans aide, une chambre parfois sans feu, et faire auprès de la Municipalité, absorbée par bien d'autres soucis, des démarches qui coûtent, afin d'obtenir le paiement du loyer. Il faut se faire agréer par les familles, peu désireuses de voir confier à une femme les garçons que formait l'Instituteur; il faut s'imposer au respect des élèves et gagner leur confiance. Il faut s'adapter très vite et avec bonne grâce aux gens et au milieu, et trouver le secret de désarmer les plus difficiles et les plus prévenus. Faute de réaliser ces conditions, l'action scolaire demeurerait stérile. Imagine-t-on ce qu'il faut de résolution, de calme maîtrise de soi, et pour tout dire, de courage profond, à la femme ainsi jetée, du jour au lendemain, dans ces difficultés? Imagine-t-on ce qu'il lui faut de ressort moral pour ne pas se laisser défaillir, lorsqu'elle se retrouve le soir, dans sa pauvre chambre, loin de ses affections et de ses intérêts, seule en face de sa dure situation et des obligations qui lui sont faites? Le soldat, au fond de sa tranchée, a-t-il beaucoup plus besoin de constance dans sa volonté de dévouement au devoir envers la Patrie?

On voit ailleurs les Institutrices dont les écoles ont dû être affectées en partie au cantonnement des troupes, souffrir la plus grande gêne matérielle et morale, pour continuer à recevoir et à enseigner quand même, dans les réduits qu'on a pu leur laisser, les élèves qui sans cela courraient peut-être les rues. La commodité propre des maîtresses, leur santé, leur souci de décence féminine ne comptent pas : il leur suffit que l'âme et les regards des enfants soient mis, par leurs soins, à l'abri de toute atteinte. D'autres Institutrices, qui ont leurs salles de classe entièrement occupées par des services militaires, réunissent leurs élèves en

groupes pressés dans leurs appartements personnels, s'exposant ainsi, par ces temps de contagion, à introduire la maladie dans leur famille — ce qui arrive fréquemment, sans d'ailleurs les décourager de continuer à faire ce qu'elles estiment être leur devoir.

La conduite des Institutrices, très nombreuses, qui sont mères, épouses ou fiancées de militaires appelés sur la ligne de feu, est un exemple admirable de ce que peut le patriotisme féminin dans les âmes françaises qui en ont la claire et haute conscience. Il semble que ces maîtresses n'aient qu'une pensée à l'égard du cher absent; lui être égales en esprit de sacrifice, et, parce qu'elles ont pris ainsi leur parti d'être héroïques à leur manière, parce qu'elles ont agrandi et purifié leur âme par la souffrance morale consentie, elles font leurs classes avec une fermeté, une autorité et une émotion contenue qui donnent à leur enseignement une singulière efficacité. Leur action en dehors de l'école, leurs rapports avec les familles et avec leurs chefs, et jusqu'à leur correspondance administrative, portent la marque de leur généreux état d'âme et témoignent de leur volonté de se dévouer sans réserve à tout et à tous. Les jours passent et les événements s'accomplissent. Il arrive qu'aucune lettre ne parvient plus du front, puis c'est l'annonce d'une blessure, d'une maladie, de la mort — à l'ennemi ou dans un lointain hôpital — de celui qui était tout au monde pour l'humble maîtresse d'école et que la Patrie a dû sacrifier à sa défense. Une autre femme en pareille épreuve peut se réfugier à son foyer et s'abandonner librement à sa douleur. L'Institutrice sent que son rôle public la désigne particulièrement à l'attention et que, dans son deuil même, elle doit mettre de la dignité. Elle sait que ses élèves ne sauraient être longtemps privés de ses soins, que l'Administration ne peut, pour le moment, la faire suppléer, que donc le devoir professionnel la rappelle à son école, et elle hâte douloureusement ses démarches funèbres en même temps qu'elle ravive son courage, afin de reprendre au plus tôt son service. Et, lorsqu'elle rentre à son poste, son bonheur brisé, l'âme vide et les sanglots plein la gorge, la pauvre victime, n'ayant garde d'oublier qu'elle est institutrice et qu'elle doit l'exemple du stoïcisme patriotique, redresse la tête, compose son visage et

porte noblement son deuil. Tout à l'heure elle redira à ses élèves qu'il faut savoir mourir pour la Patrie, et c'est à peine si sa voix tremblera. Oh! l'admirable femme, la noble fille de France! Voilà ce qui se passe journellement dans les services de l'enseignement, ce que tous les Inspecteurs d'Académie constatent et signalent à l'envi, à l'honneur de nos maîtresses primaires.

On sait quelle est, par ailleurs, la part que prennent les institutrices à toutes les œuvres d'aide et de secours destinées à atténuer les maux causés par la guerre. Le jour, elles suppléent les maîtres mobilisés, dans les écoles et parfois dans les mairies; le soir et souvent tard dans la nuit, elles mettent tout leur art et tout leur cœur à confectionner les objets à l'usage de nos hôpitaux ou de nos soldats du front. Beaucoup, que le cœur rend ingénieuses, sont les initiatrices et les organisatrices des entreprises les plus heureuses. On en voit qui craignent, après s'être mises à l'œuvre de toute leur énergie, d'avoir pris un rôle au-dessus de la modestie de leur situation, et qui s'effacent autant qu'elles peuvent, soucieuses de se faire pardonner, à force de réserve, leur zèle généreux et le bien qu'elles ont fait.

Faut-il le dire? Nos Institutrices ne rencontrent pas toujours la bienveillance ni même l'équité. Il est encore des milieux où on les isole, où on les traite sans égards, où on leur refuse la considération et même la confiance. Elles qui ne demandent, pour la plupart, qu'à se rendre discrètement utiles et à répandre leur cœur partout où l'on souffre, dans la droite pensée que l'union nationale s'est naturellement substituée à tous nos objets de division, s'étonnent douloureusement de se voir ainsi méconnues. Toutefois, elles se ressaisissent vite et retrouvent sans effort leur sérénité morale; ce serait une erreur de croire qu'elles se découragent ni même qu'elles se jugent à plaindre. Elles jettent sur ces petites cruautés leur parti pris de bon courage et de bon sourire, s'obligeant à tout et s'accommodant de tout, pourvu que leur patriotisme y trouve matière à se dépenser. Elles estiment leur sort enviable, parce qu'elles ont conscience que leur dévouement, poursuivi au travers des difficultés de toutes sortes et des humiliations même, sert d'autant mieux le grand intérêt présent du pays.

Mais il est, remarquera-t-on, des Institutrices que l'épreuve

nationale ne semble pas avoir touchées, tant elles demeurent indifférentes et comme étrangères au généreux mouvement qui emporte le personnel enseignant.

Il est vrai : l'insuffisance et la défaillance humaines s'observent partout, hélas! et jusque dans les corps d'élite; et, comme partout aussi, l'exception, l'infime exception, confirme et illustre ici la règle générale.

Il est vrai, comme il l'est également, qu'au-dessus de la foule des Institutrices d'une attitude si hautement honorable, se dressent en grandeur et en beauté morales, des images d'humbles maîtresses primaires que leur patriotisme a transfigurées, grandies et imposées à l'admiration respectueuse du Pays tout entier.

... Pour s'exercer avec les seules armes de la bonté et de l'esprit de sacrifice, le patriotisme des Institutrices n'est ni moins fort, ni moins fier, ni moins héroïque que celui de leurs collègues masculins. Les unes et les autres ont bien mérité de l'École et de la Patrie.

Nous croyons intéressant de joindre à cette série de documents sur « l'instituteur et la guerre » la lettre ci-dessous d'un instituteur des Basses-Alpes. Ce maître, M. N., a eu l'idée d'ériger, sur la place publique du village, un trophée de drapeaux des nations alliées, au-dessous duquel il inscrit les noms des soldats de la commune qui ont été tués ou blessés à l'ennemi.

Félicité de son initiative, il répond par la lettre suivante :

Monsieur l'Inspecteur d'Académie,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre de M. le Recteur relative à mon deuxième rapport sur ce qui a été fait aux M***, en août et septembre, pour l'œuvre de la défense nationale et du bien public.

Quoique je n'aie fait que mon devoir de Français, je suis très sensible aux félicitations que m'adresse M. le Recteur et je le remercie vivement; mais je remercie aussi mon bon Inspecteur, qui montre une bienveillance extrême pour un vieux maître blanchi sous le harnais.

Oui, Monsieur l'Inspecteur, au bout de ma carrière, j'aime à me rappeler le passé. Je me revois, jeune et ardent, débutant

dans l'enseignement. Je revois tous mes anciens élèves; ils sont tous là devant moi, écoutant avidement mes leçons d'histoire, les yeux brillants de fierté.

Sans leur enseigner la haine de l'Allemagne ou de n'importe quel peuple, j'ai cherché à leur inculquer l'amour de la patrie. J'ai exalté les prodiges accomplis par nos héros des temps passés... Bara, Viala ont eu leur tour. J'ai insisté sur ce point que les Français ne veulent pas la guerre, mais que si on les attaque ils se défendront avec leur bravoure ordinaire, et qu'à nombre à peu près égal, ils ne peuvent être battus.

Je me souviens qu'à V***, après une leçon sur le dévouement de d'Assas, je posai cette question : « Y aura-t-il des d'Assas parmi vous, quand vous serez soldats? » — Toutes les mains se levèrent, et, parmi ces jeunes enfants animés, deux me frappèrent par leur air décidé : ils s'appelaient Auguste Bouffier et Maurice Reynaud.

Or, Monsieur l'Inspecteur, ces deux enfants sont aujourd'hui soldats, tous deux engagés volontaires. Et voici ce qui me fait plaisir, ce qui m'émeut considérablement :

1° *Auguste Bouffier.* — Le Colonel cite à l'ordre du jour et nomme brigadier le cavalier Bouffier. Le 28 août, il est envoyé, par ordre supérieur, porter un message au Commandant du corps voisin. Le message porte d'attaquer immédiatement à la baïonnette une position que les Allemands occupent en face. Les clairons sonnent, les tambours battent. Alors mon brave Bouffier laisse là son cheval, prend un fusil et charge à la baïonnette, lui, hussard, à côté des chasseurs alpins.

2° *Maurice Raynaud.* — Le Colonel cite à l'ordre du jour et nomme adjudant le sergent Reynaud.

La compagnie est cernée; capitaine, lieutenant, sous-lieutenant sont tués; la compagnie ne compte plus que quelque 60 hommes : Reynaud est le seul sous-officier restant. Voulant en finir avec cette poignée d'hommes, l'ennemi s'élance; l'officier allemand qui commande se précipite sur le sergent Reynaud, tire sur lui deux coups de revolver et le manque. Reynaud l'abat à ses pieds. Les soldats allemands, voyant leur officier mort, hésitent un instant. Alors, le brave Reynaud, d'une voix tonnante : « Camarades, pour la France, chargez ». Tous se précipitent comme des

lions, frappent, tuent, attendant eux-mêmes la mort, car ils seront noyés sous le nombre... Tout à coup, sur la droite, les clairons français sonnent la charge, les secours arrivent : le reste de la compagnie est sauvé...

Je n'ai pu, Monsieur l'Inspecteur, entendre raconter les deux faits ci-dessus sans pleurer de joie. Je me suis dit : « Sans jamais avoir pris les armes, tu as peut-être été utile à la patrie. Tous les Bouffiers, tous les Reynauds que tu as formés, sont capables de quelque folie généreuse qui pourra amener une victoire décisive, et par suite le triomphe final. »

Plus récemment, j'ai raconté, dans ma classe, le récit du jeune enfant des Ardennes, qui, au lieu de conduire les uhlans au village voisin, les mène droit à un poste français qu'il prévient au moment voulu, en criant de toutes ses forces : « Vive la France ». J'ai demandé alors : « Quels sont ceux d'entre vous qui, à l'occasion, imiteraient ce brave garçon? » Réponse : tous, tous...

Veuillez m'excuser, Monsieur l'Inspecteur, de vous parler si longuement de moi, de mes élèves; n'oubliez pas que bientôt je m'en irai et que je ne pourrai plus alors causer des deux choses qui ont pris ma vie entière, l'école, la patrie.

Les Voix anglaises.

Il ne faut pas se lasser de rendre hommage au rôle décisif de la Belgique et à sa résistance sublime, génératrice de vertu. Les Anglais l'ont très bien senti, et plus d'un d'entre eux l'a déclaré publiquement. « Il est à peine possible, écrivait en novembre 1914 un des rédacteurs du *Nineteenth Century*, de calculer les obligations que nous avons envers la Belgique. Les sacrifices continus et répétés faits par cette héroïque petite nation ont eu ce résultat de sauver l'Angleterre d'un semblable destin, et ce sera à l'Angleterre de s'en souvenir quand les conditions de paix seront réglées... Nous ne saurions lui rendre les existences qu'elle a si volontairement données pour notre profit ou les nobles édifices qui ont été si abominablement détruits pour la châtier d'être demeurée notre amie. Mais nous pouvons faire quelque chose pour replacer sa population dans les villages dévastés et pour faire naître des moissons nouvelles sur le sol dont les Allemands ont fait un charnier. Travailler à la restauration de sa prospérité matérielle ne nous déchargera que d'une petite partie de ce que l'Angleterre doit à la Belgique. Et nous serions vraiment un peuple ingrat, si nous ne voyions pas que cette parcelle de notre dette, nous devons, tout au moins, la payer jusqu'au dernier liard. »

Cette expression de gratitude est la conclusion d'une étude pleine de franchise, qui a pour titre : *Comment la Belgique a sauvé l'Angleterre*, « *How Belgium saved England* ». L'auteur y démontre que, sans la Triple-Entente, l'Angleterre aurait fini par avoir la guerre avec l'Allemagne, seule à seule, et qu'il est fort heureux pour la Grande-Bretagne d'avoir cessé de croire qu'elle aurait rempli tous ses devoirs envers les alliés en leur donnant l'aide de sa flotte, mais en se gardant d'engager, pour sa part, une action continentale. L'Angleterre pouvait être tentée de s'en tenir à cette interprétation égoïste, mais grosse de périls, de l'accord de 1907. Faut-il rappeler les lenteurs du Foreign Office ? Le 31 juillet 1914,

c'est-à-dire au moment où le désarroi diplomatique se précipitait, Sir Edward Gray, après des journées de négociations, répondait au président du Conseil français que jusqu'à l'heure présente ni le gouvernement anglais ni l'opinion publique n'avaient le sentiment que les conventions et les obligations du pays fussent engagées.

Que l'on en fût resté là : la Grande-Bretagne courait cette aventure, fatale pour son avenir, de ne pas prendre part à la guerre. Et, en effet, pourquoi l'Allemagne n'aurait-elle pas, contrairement à ses habitudes, subordonné, pour une fois, « les considérations militaires aux considérations politiques » et afin de tenir la force anglaise « hors de jeu », pourquoi n'aurait-elle pas pris une autre route d'invasion que celle de la Belgique ? Au sentiment de l'écrivain anglais, dont je résume en peu de mots les développements, une telle décision aurait eu pour l'Angleterre des conséquences désastreuses. Et il fait un tableau de la situation qui, selon lui, devait en résulter. L'Angleterre neutre ; l'Allemagne achevant la France, accablant la Russie, puis offrant aux deux peuples vaincus de faire la paix aux dépens de leur alliée infidèle. « Le marché fait n'aurait pas eu besoin d'être un marché coûteux. » Il n'aurait pas été difficile de mettre l'Angleterre à merci après une guerre de coalition contre elle seule. « Le territoire anglais, les vaisseaux anglais, le commerce anglais, la caisse anglaise auraient présenté amplement de quoi se dédommager des dépenses faites pour nous détruire. »

Mais ce n'est là, heureusement, qu'une conception à base hypothétique. Mieux inspiré, le gouvernement anglais se détermina à faire un cas de guerre de toute violation de la neutralité de la Belgique, et l'Allemagne méconnut assez étrangement le caractère anglais pour passer outre à cette interdiction. Si l'Allemagne eût agi autrement, la diplomatie anglaise aurait peut-être prolongé ses hésitations, et en tout cas, la réponse de la nation aurait été moins décisive. Le refus de respecter la neutralité belge fit sortir brusquement l'ultimatum de Sir Edward Gray, « et jamais, à coup sûr, les dépêches de minuit ne furent les bienvenues » comme lorsqu'elles annoncèrent aux Londoniens que l'Angleterre avait déclaré la guerre contre l'Allemagne. Il n'est personne qui n'ait eu alors le sentiment que la Belgique avait sauvé l'Angleterre : « *Belgium saved England* ».

La Belgique s'est sacrifiée à la cause du droit et de la liberté européenne. La Hollande s'en est tenue à la neutralité et si elle a été louable dans sa façon d'accueillir avec bienfaisance les Belges, les Anglais, que la fortune des combats a jetés sur son territoire, elle ne saurait se vanter d'avoir résisté, autant qu'il eût été possible, à la pression incessante des Allemands. Ils n'ont pas, jusqu'ici, fait invasion à main armée sur son territoire. Ils y ont installé, sans tambour ni trompette, leur horde d'espions. La ville de Rotterdam, nous affirme dans une étude humouristique M. James Dum, pullule de leurs agents secrets. La presse même est, en partie, à leur discrétion. « La cause de l'Allemagne est bien prêchée à Rotterdam; Allemands, Américains d'origine allemande, juifs d'Amérique, noirs, et bien d'autres, qui se donnent le nom d'Anglais, prêchent l'évangile de la culture allemande, dénoncent l'ambition gloutonne de l'Angleterre, et s'agenouillent devant la divinité du kaiser. »

Toutefois, sauf un petit nombre de soi-disant intellectuels et une minorité d'hommes d'affaires dont la façon de voir est en fonction directe de l'argent de poche ou de l'état du coffre-fort, les Hollandais restent plutôt sourds à ces sortes de prédications. La population, dans son ensemble, est de cœur avec les alliés, ou plus exactement, avec les Anglais; car, en Hollande, la guerre actuelle n'a qu'un nom : c'est « la guerre de l'Angleterre et de l'Allemagne ». Il ne vient pas à l'idée d'un matelot, d'un ouvrier des docks, de supposer que dans cette collision l'Allemagne ait « une ombre de chance » et que l'Angleterre puisse manquer le succès.

L'avenir assurera, de plus en plus, à la Triple-Entente, les sympathies des Hollandais. Ils sont « lents à se mettre en mouvement »; mais ils tiennent à leurs idées, et l'idée, qui prévaut déjà dans leur « démocratie », c'est que « l'Allemagne marche à la ruine nationale et à la banqueroute intérieure ». Cette opinion d'un pays neutre, et, malgré tout, en état d'obtenir plus d'un renseignement exact, mérite d'être recueillie.

En attendant que cette prévision se vérifie, la guerre se poursuit avec une extrême vigueur et, il est bien permis de l'affirmer, avec un succès continu pour nos armes. Dans le très curieux récit d'une visite faite au front des troupes de Belgique, en la

compagnie d'un officier français, un journaliste anglais insiste avec raison sur le caractère de « guerre antique » qu'a fini par prendre cette lutte presque de corps à corps, d'une tranchée à l'autre. Les soldats, les Anglais surtout, lancent des grenades avec la main, comme le faisaient jadis les *grenadiers*. On se sert de mortiers anciens, à petite portée, pour envoyer à cinq cents mètres tout au plus « un cent de mélinite » qui dépeuple toute une tranchée. « Pourquoi pas la catapulte ? » disait un officier français, ou même, pour parer l'averse des projectiles, pourquoi pas « la tortue des boucliers » ? Un autre Français gradé fait remarquer qu'un « gantelet » serait à propos pour protéger la main gauche des hommes, souvent atteinte par la parade de combats à la baïonnette. Pour saisir les fils barbelés, que l'on ne pouvait guère se flatter de détruire à la main sans recevoir le coup mortel, le « harpon » vient d'entrer en scène.

Dans tous les cas, c'est l'aptitude physique qui triomphe de plus en plus. « On a de plus en plus besoin d'hommes capables de courir, de lutter, d'enfoncer le fer, sans éprouver de fatigue. »

Le visiteur anglais reste en admiration devant les blessés des ambulances françaises. On comprend que des traits, comme celui qui va suivre, l'aient impressionné profondément : « Sur la table, dans une des salles opératoires, était étendu un beau jeune Français, avec un teint de santé sur le visage. Son pantalon rouge était retroussé jusqu'à ses genoux, et le tronçon de sa jambe droite était enveloppé dans d'épais bandages. Il venait juste d'arriver à l'hôpital volant, et il attendait avec le même courage tranquille que sa jambe enlevée fut examinée par le chirurgien de l'hôpital. J'aime à penser que l'homme un jour sera fier de ce membre amputé, comme il l'est maintenant couché sur la table de l'opérateur. Le patriotisme, qui rend un homme heureux de perdre une partie de lui ou la vie même pour son pays, est une autre de ces anciennes pratiques de la vie militaire qu'on retrouve si évidente dans la France d'aujourd'hui. » Si surprenant qu'il soit pour ceux qui en sont les témoins, ce sacrifice de soi n'est pas l'exception : chez la jeunesse merveilleuse d'aujourd'hui, on peut dire qu'il est devenu une règle.

Ernest Dupuy.

L'appel de la Belgique à l'Italie.

M. Maurice Maeterlinck a prononcé à la Scala de Milan le beau discours qu'on va lire :

Je n'ai pas à rappeler ici les événements qui précipitèrent la Belgique dans l'abîme de glorieuse détresse où elle se débat aujourd'hui. Elle est punie comme jamais peuple ne le fut, pour avoir fait son devoir comme jamais peuple ne le fit. Elle a sauvé le monde, tout en sachant qu'elle ne pouvait pas être sauvée. Elle l'a sauvé en se jetant en travers de la ruée barbare, en se laissant piétiner jusqu'à la mort, pour donner aux défenseurs de la justice le temps, non point de la secourir, car elle n'ignorait point qu'elle ne pouvait pas être secourue à temps, mais de rassembler les forces nécessaires pour arracher au plus grand péril qui l'ait menacée, la civilisation latine. Elle a ainsi rendu à cette civilisation, qui est la seule où la plupart des hommes veuillent et puissent vivre un service exactement pareil à celui que la Grèce, lors des grandes invasions asiatiques, avait rendu à la mère de cette civilisation. Mais si le service est pareil, l'acte passe toute comparaison. On a beau regarder dans l'histoire, on n'y découvre rien qui monte à sa hauteur. Le magnifique sacrifice des Thermopyles, qui est peut-être ce que nous trouvons de plus fier dans les annales de la guerre, s'éclaire d'une lumière aussi héroïque mais moins idéale, parce qu'il était moins désintéressé et moins immatériel. Léonidas et ses trois cents Spartiates défendaient en effet leurs foyers, leurs femmes, leurs enfants, toutes les réalités qu'ils venaient de quitter. Le roi Albert et ses Belges, au contraire, n'ignoraient point qu'en barrant la route à l'envahisseur, ils sacrifiaient inévitablement leurs foyers, leurs femmes et leurs enfants. Loin d'avoir comme les héros de Sparte un intérêt impérieux et vital à combattre, ils avaient tout à gagner à ne combattre point, et rien à perdre — sauf l'honneur. Il y avait en

balance, d'un côté les pillages, les incendies, la ruine, les massacres et l'immense désastre que nous voyons; et de l'autre, ce petit mot d'honneur qui représente aussi d'immenses choses, mais des choses qu'on ne voit point, ou qu'il faut être très pur et très grand pour apercevoir avec une clarté suffisante. Qu'un homme plus haut que les autres aperçoive ce que représente ce mot et sacrifie sa vie et celle de ceux qu'il aime à ce qu'il aperçoit, cela s'est vu çà et là dans l'histoire, et l'on a voué non sans raison à ces hommes une sorte de culte qui les met presque au rang des dieux. Mais que tout un peuple, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, se soit à ce point délibérément immolé à une chose qu'on ne voit point, je l'affirme sans craindre qu'en fouillant dans la mémoire des hommes on trouve de quoi me contredire, cela ne s'était pas encore vu.

Et remarquez qu'il ne s'agit pas d'une de ces résolutions héroïques prises dans une heure d'enthousiasme où l'homme se dépasse facilement soi-même et qu'il n'a pas à soutenir lorsque, son ivresse oubliée, il retombe le lendemain au niveau de sa vie quotidienne. Il s'agit d'une résolution qu'il faut prendre et soutenir chaque matin depuis près de quatre mois, au sein d'une détresse et d'un désastre qui croissent chaque jour. Et non seulement cette résolution n'a pas fléchi d'une ligne, mais elle s'élève du même pas que le malheur; et aujourd'hui que ce malheur atteint son comble, elle atteint elle aussi son sommet.

J'ai vu un grand nombre de mes compatriotes réfugiés : les uns avaient été riches et avaient tout perdu; les autres étaient pauvres avant la guerre et maintenant ne possédaient plus ce que possède le plus pauvre. Ils ne sont pas résignés, car se résigner c'est renoncer et ne plus tendre son courage. Ils sont heureux et fiers dans leur détresse. Ils sentent obscurément que cette détresse va les régénérer comme un baptême de confiance et de gloire et les ennoblir à jamais dans la mémoire des hommes. Un souffle inattendu, venu des réserves secrètes de la race et des sommets du cœur humain, a passé tout à coup sur leur vie et leur a donné une seule âme formée de la même substance héroïque que celle de leur grand roi.

Ils ont fait ce qu'on n'avait pas encore fait; et il faut espérer pour le bonheur des hommes qu'aucun peuple n'aura pas à

refaire pareil sacrifice. Mais cet exemple admirable ne sera pas perdu, même s'il n'y a plus lieu de l'imiter. A l'heure où, sous le poids d'un long bien-être et de réalités égoïstes, la conscience universelle allait subir je ne sais quel fléchissement, il a élevé de plusieurs degrés ce qu'on pourrait appeler la morale politique du monde et l'a portée d'un coup à une hauteur qu'elle n'avait pas encore atteinte et d'où elle ne pourra plus redescendre, car il est des actes si éclatants et qui prennent une telle place dans la mémoire, qu'ils fondent une sorte de religion nouvelle et fixent définitivement le niveau de la conscience, de la loyauté et du courage humains.

Ils ont réellement, comme je l'ai dit et comme l'histoire l'établira quelque jour avec plus d'éloquence et plus d'autorité, sauvé la civilisation latine. Ils se trouvaient depuis des siècles au confluent de deux cultures puissantes et ennemies. Ils avaient à choisir. Ils n'ont pas hésité. Et leur choix est d'autant plus significatif, d'autant plus lourd d'enseignements, que nul n'avait autant qu'eux qualité pour choisir en connaissance de cause. Vous n'ignorez pas, en effet, que plus de la moitié de la Belgique est de souche germanique. Elle était donc par ses affinités de race, mieux à même que quiconque de comprendre cette culture qu'on lui offrait avec la théorie du déshonneur qui s'y trouvait incluse. Elle l'a si bien comprise, elle la connaît si bien, qu'elle l'a rejetée avec une horreur, un dégoût d'une violence sans égale, spontané, unanime, irrésistible, portant ainsi une sentence sans appel et donnant au monde une leçon péremptoire scellée de tout son sang.

Mais maintenant, la Belgique n'en peut plus. Elle est à bout, non point de courage, mais de force. Elle a payé de tout ce qu'elle possède l'immense service qu'elle vient de rendre à l'univers. Des milliers et des milliers de ses enfants sont morts, toute sa richesse est anéantie, presque tous ses souvenirs historiques qui faisaient son orgueil et sa joie, presque tous ses trésors artistiques qui comptaient parmi les plus beaux du monde, sont à jamais détruits. Elle n'est qu'un désert d'où émergent seules, à peu près intactes, quatre grandes villes que les hordes d'outre-Rhin, auxquelles on fait vraiment trop d'honneur en les qualifiant simplement de barbares, n'épargnèrent, semble-t-il, que pour se réserver à l'heure de l'inévitable déroute une monstrueuse et suprême vengeance. Il est certain qu'Anvers, Gand, Bruges et

Bruxelles sont irrévocablement condamnés. L'admirable grand'-place, l'hôtel de ville et la cathédrale de Bruxelles, notamment, — je le sais, et je répète que je le sais de source personnelle et sûre contre laquelle ne prévaudra nul démenti, — sont minés. Il suffira d'une étincelle pour faire d'une des plus authentiques merveilles de l'Europe un amas de décombres, pareil à ceux d'Ypres, de Malines, de Louvain. Peu après, — car à moins d'une intervention immédiate le désastre est aussi certain que s'il était accompli, — Bruges, Gand et Anvers subiront le même sort; et du coup, comme je le disais récemment, disparaîtra l'un des coins de cette terre où s'étaient accumulés le plus de souvenirs, le plus de substance historique et le plus de beautés. Il est temps que cela finisse! Il est temps que tout ce qui respire se soulève à la fin contre ces destructions systématiques, insensées et stupides, sans excuses guerrières et sans buts statégiques. Si nous poussons enfin un grand cri de détresse nous qui sommes un peuple avant tout silencieux; si nous nous adressons à la noble Italie, c'est qu'elle est aujourd'hui la seule puissance de l'Europe qui soit encore à même d'arrêter au bord du crime la bête déchaînée. Vous êtes prêts. Vous n'avez qu'à tendre la main pour nous sauver. Nous ne venons pas supplier pour nos vies; elles ne comptent plus pour nous et nous en avons fait le sacrifice. Mais au nom des dernières beautés que nous ont laissées les barbares, nous venons implorer la terre de toutes les beautés. Il ne faut pas qu'au jour où nous reviendrons enfin, non point dans nos foyers, puisque la plupart de ceux-ci sont détruits, mais sur le sol natal, ce sol soit à tel point désert et dévasté qu'il nous soit impossible de le reconnaître. Vous savez mieux que nul autre ce que sont pour un peuple les souvenirs et les chefs-d'œuvre puisque votre patrie est couverte de souvenirs et de chefs-d'œuvre. Elle est aussi la terre de la justice et le berceau du droit qui n'est que la justice qui a pris conscience d'elle-même. A ce titre, elle nous doit justice. Elle se doit à elle-même d'arrêter la plus grande iniquité de l'histoire, car ne pas l'arrêter quand on peut, c'est presque y prendre part. C'est pour elle autant que pour la France que nous avons souffert. Elle est la source, elle est la mère de l'idéal, pour lequel nous avons combattu et pour lequel combattent encore dans nos dernières tranchées les derniers soldats qui nous restent.

Pour les Instituteurs en campagne.

Au mois d'octobre dernier, plusieurs instituteurs d'un département du midi partaient pour le front, où ils devaient combattre, dans le même régiment, sous les ordres d'un de leurs collègues, M. L..., professeur d'école primaire supérieure et lieutenant porte-drapeau.

Avant leur départ, l'Inspecteur d'Académie tint à les réunir et à leur serrer la main. Puis, chaque soir, la besogne administrative terminée, il tourne vers eux ses pensées et leur envoie son salut. Comme son émotion est profonde, c'est en vers qu'elle s'exprime. Nous sommes heureux de pouvoir publier quelques extraits de cette correspondance peu banale.

La Fleur de Sang.

Ils sont partis, les fils de France,
Partis pour la grand' délivrance!
Comme ils souriaient au péril,
Graves, joyeux, tendres, sans fièvre,
Une fleur de sang à la lèvre,
Une fleur de sang au fusil!
Ils sont partis, les fils de France,
Partis pour la grand' délivrance!

Ils ont lutté, les fils de France,
Lutté pour la grand' délivrance!
La Mort fauchait de rang en rang,
A l'assaut ou dans la tranchée,
Leur noble troupe au loin tachée
D'épouvantables fleurs de sang...
Ils ont lutté, les fils de France,
Lutté pour la grand' délivrance!

Ils ont vaincu, les fils de France,
Enfin, c'est la grand' délivrance !
Voici, voici qu'ils ont cueilli
Aux champs infinis de l'Histoire
La fleur de sang, la fleur de gloire
Des braves qui n'ont point failli :
Ils ont vaincu, les fils de France,
Enfin, c'est la grand' délivrance !

S'il en est mort, des fils de France,
Au soir de la grand' délivrance
Du moins leur cœur exulta-t-il
D'une ultime et superbe fièvre,
Et, la fleur de sang à la lèvre,
La fleur de sang sur le fusil,
Ils sont morts, les beaux fils de France,
Bien sûrs de la grand' délivrance !

21 Octobre 1914.

Pour ceux du ... territorial.

La France a dit...

La France a dit : « Ce n'est point toi que j'ai choisi
Pour la chevauchée héroïque,
Au fracas du canon, sous l'éclair du fusil,
A coups de sabre, à coups de pique ;

« Ce n'est point toi que j'ai désigné pour mourir
Ignorée et sainte victime,
Dans l'insondable nuit toujours prête à couvrir
Quelque embuscade ou quelque crime.

« Ce n'est point toi le fils élu pour étouffer
D'un geste lent la bête immonde,
Puis pour se redresser soudain et triompher
Sous la clameur de tout un monde.

« Il me faut pour la gloire et je veux pour la mort
Des têtes plus jeunes, plus belles,
Que puissent caresser, comme un enfant qui dort
Mes Victoires aux longues ailes.

« Toi, quoique la pensée ait gravé sur ton front
La noble marque de ses œuvres,
Tu creuseras sans trêve un trou large, profond
Près de tes frères les manœuvres;

« Pour y bien prémunir autrui contre l'obus
Contre le froid, contre la pluie,
Tu poseras un toit de planches par-dessus,
Tu soigneras la galerie!

« Tu seras terrassier, calfat, goujat, maçon,
Celui qui geint, celui qui gâche,
Et je ne t'emploierai que de cette façon.
— France, merci; vite à la tâche. »

23 Octobre 1914.

Les jeunes.

Je me souviens de leurs départs dans le matin
Parmi les chansons et les rires,
Et des trains qui fuyaient dans un hourra lointain,
Tout frémissants de leurs délires.
Je me souviens des fleurs aux képis, aux habits,
Des roses rouges sur les armes,
Et des frissons d'amour, mystérieux, subits,
Où leurs yeux s'emplissaient de larmes.
Ils savaient bien pourtant que leur sang rougirait
Les plaines, les monts, les rivières,
Et qu'à leur sacrifice un jour insulterait
La tourbe des hordes guerrières.
Ils savaient, ayant vu dans le crime ancien
Le crime nouveau qu'on prépare,
Que de tout ce qui fut il ne resterait rien
Quand aurait passé le Barbare.

Mais ils chantaient joyeux, déterminés et forts,
Ils chantaient l'hymne de justice,
Ils chantaient, résolus à leurs prochaines morts,
Le nécessaire sacrifice.
Ils chantaient, confiants dans l'éternel destin
De la race en eux incarnée,
Et guidant à nouveau sur l'Océan latin
Le vaisseau que portait Énée.
Et c'était, sous la voûte adorable des cieux,
L'essor d'une clameur sacrée,
Où dans la voix des fils, la plainte des aïeux,
S'amplifiait exaspérée.
C'est pourquoi j'ai gardé, tout au fond de mon cœur,
Le souvenir du cri de guerre,
Dont j'entends retentir déjà l'écho vainqueur,
Plus formidable que naguère.

27 Octobre 1914.

Veille de victoire.

Demain tu fouleras la terre détestée :
Tu traqueras, chasseur, la bête épouvantée,
Qui, soudain, se ruant en un suprême effort,
Retombera haineuse et vile dans la mort,
Cependant que le flot d'une indicible ivresse
Envahira ton cœur pantelant d'allégresse.
Revois, revois alors le crime triomphant,
Le père fusillé, les poignets de l'enfant
Coupés, le vieillard brûlé vif, les femmes nues,
Et la vierge livrée aux hontes inconnues,
Revois, revois aussi le meurtre des blessés,
Les hommes, en colonne, au hasard entassés
Pour la prison, pour la moisson, pour l'esclavage.
Revois, revois l'usine et le champ qu'on ravage
Pour affamer le vol des morts et des vivants,
L'ignoble orgie après les pillages savants,
Les obus dans la ville ouverte, sans défense,

Écrasant les mourants et massacrant l'enfance.
Revois, t'assassinant, ceux que tu crus Français,
L'espion te tendant la main quand tu passais,
Le drapeau blanc levé masquant les mitrailleuses,
La croix rouge abritant les salves furieuses.
Revois la cathédrale, en flammes dans la nuit,
Séculaire beauté que la haine poursuit
Parce qu'en ses arceaux s'inscrivit de la gloire
Et que l'art des aïeux y berce notre histoire.
Revois, revois surtout dans le soir qui rougit
L'incendie où le mur lugubrement surgit;
Revois à l'horizon les routes encombrées
D'une foule sans nom, familles démembrées
Qui vont stupidement, sans savoir où, fuyant,
Emportant tout et rien, les nourrissons criant,
Les vieux et les petits traînant, les mères folles,
Les groupes hébétés, sans plaintes, sans paroles,
Et les soldats pleurant, eux qui devant la mort
Et devant la souffrance avaient, sans nul effort,
Gardé la joie au cœur et le rire à la lèvre.
Oui, revois tout cela, revois-le dans la fièvre
Indomptable du Bien luttant contre le Mal;
Puis égorge d'un coup le hideux animal
Et rends, ô Justicier, l'univers à la joie :
Mais grave, impérieux, dédaigneux de la proie,
Et de ton noble orgueil dominant la rancœur,
Conserve le mépris auguste du vainqueur.

31 Octobre 1914.

Le Baptême du feu du ... Territorial.

Parfois, nous nous disions : « Quand en serons-nous dignes ! »
Or d'épreuve en épreuve, affrontant le péril,
Nous avons tout à coup au-devant de nos lignes
Vu la mort au bout du fusil.

Dans les shrapnells, dans les obus, dans la mitraille,
Elle volait, cherchant son but, s'exaspérant

De ce que la tranchée entravât la bataille
Et que le meurtre en fut moins grand.

La terre près de nous s'est largement trouée ;
Mais les éclats du fer ne nous ont pas atteints
Et d'un nimbe de glèbe en tous sens secouée
Nos fronts étonnés se sont ceints.

Ce fut, sur nous, le signe auguste du baptême ;
Il passa dans nos cœurs un frisson généreux ;
Nous connûmes alors par notre désir même
Que nous étions les fils des preux !

Comme ceux de l'Empire et de la République,
Comme ceux du grand roi, comme ceux de Bayard,
Comme ceux qui guidait notre Jeanne Angélique
Et comme ceux du roi gaillard,

Comme ceux d'outremer, comme ceux des Croisades,
Et tous ceux qu'en nos chants, enfants, nous exaltions,
Légendaires héros des hymnes des ballades
A notre tour nous combattions.

Ce n'était pas au grand soleil, versant la gloire
Sur le choc enivrant des hommes, des chevaux,
Dans des clameurs de mort et des cris de victoire
Comme Roland à Ronceveaux.

Non, c'était dans le froid terreux de la tranchée
Dans l'attente en silence et l'immobilité,
Et l'âme des aïeux plus tendre s'est penchée
Sur notre humble intrépidité.

Heureux ceux qui jadis offrirent leur vaillance
Au fer de l'ennemi, tombant à leurs genoux.
Nous, il nous doit suffire, en grande patience,
De voir la mort passer sur nous.

Mais nous savons qu'un jour, acharnés sur la trace
De la horde, fuyant enfin vers son destin,
Nous entendrons sonner le rire de la race
Dans l'éclat joyeux du matin,

Que tous ceux d'Austerlitz, de Fleurus, de Bouvines,
Que les fils de Clovis, que les fils des Gaulois,
S'abreuveront encore aux voluptés divines
De leurs triomphes d'autrefois.

Et sous terre, ignorant qui survit ou succombe,
Mais forts de la vertu du nouveau sacrement,
Nous préparons sans peur et par delà la tombe
L'éternel réjouissement!

1er Novembre 1914.

Après avoir reçu l'une de ces pièces, le lieutenant-professeur écrivait à son inspecteur : « J'ai choisi mon heure pour en donner lecture aux hommes de ma compagnie. Après la soupe du soir, je les ai réunis en cercle autour de moi; c'était une scène à la Rembrandt. Deux bougies nous éclairaient et leur faible lumière perçait à peine les ténèbres d'où émergeaient çà et là des figures hirsutes. Au début, nous étions dix à tenir le képi à la main : mais, petit à petit, les têtes se sont spontanément découvertes, et malgré la discipline militaire, des applaudissements nourris ont témoigné que tous les cœurs vibraient à l'unisson du vôtre. »

De son côté, le colonel remerciait l'auteur « des beaux vers qu'il lui a plu de dédier au régiment ». Et il ajoutait : « C'est avec un sentiment de légitime fierté et les larmes aux yeux que le colonel en a fait la lecture aux officiers vivement émus eux-mêmes. Vos vers ont produit à tous une émotion profonde et durable, ils produiront, j'ose l'espérer, avec la vaillance naturelle des Gascons, cette crânerie si nécessaire au moment des grandes actions. »

Le Noël des Enfants polonais[1].

A l'heure de l'angoisse et de la tristesse, quand le cœur d'un Polonais se resserre en voyant ses espoirs et ses illusions enterrés, il tourne sa pensée vers les enfants de son pays et retrouve la source inépuisable de la croyance en un meilleur avenir, en un meilleur destin de la Pologne.

Les enfants polonais ! Existe-t-il ailleurs, ou trouve-t-on dans l'histoire de petits héros pareils à ceux qui, partageant le martyre de leur patrie, la défendent, luttent pour ses traditions les plus sacrées, portent en leur petite poitrine la souffrance de la nation entière ?

Y a-t-il d'autres enfants condamnés comme eux, depuis leur plus jeune âge, à résister à la germanisation, à revendiquer leurs droits, à combattre pour que l'on n'étouffe pas leur âme polonaise ?

Ailleurs, les enfants insouciants jouissent pleinement de la vie, ailleurs, les enfants n'ont qu'à profiter des grands privilèges que leur offre la société, ailleurs, les enfants n'ont qu'à aimer et à se laisser aimer.

Chez nous, en Pologne, l'enfant est un combattant qui a son terrain à conquérir et à défendre. Chez nous, en Pologne, l'enfant est un martyr et un adversaire qui a fait maintes fois tressaillir nos ennemis les plus redoutables. Chez nous, l'enfant a une grande part dans toutes les inquiétudes et les espoirs du pays.

La guerre actuelle ne pouvait pas laisser les enfants polonais indifférents. Ils inscrivirent, encore une fois, leur nom dans le livre blanc des sacrifices.

Voici un document, une lettre écrite par un officier russe, de

1. Cet article a paru dans *Polonia*, revue hebdomadaire polonaise publiée à Paris (n° du 26 décembre 1914).

la garde impériale, qui hier encore ne se serait peut-être pas avisé de parler de la sorte :

« Nous sommes obligés — écrit l'officier russe — de combattre en Pologne. Une partie de la population autochtone, devant l'avalanche allemande, se sauve; mais la majorité demeure attachée à son sol chéri. Les villages et les corons regorgent d'enfants de paysans polonais qu'on ne peut consigner à la maison. La guerre se présente à eux sous son côté pittoresque : régiments en marche, cavaliers galopant à fond de train, éclats d'obus, tout cela stimule chez le petit Polonais non seulement la curiosité, mais l'élan guerrier, surtout quand le village n'est pas directement menacé. Les enfants m'ont laissé d'ineffaçables souvenirs pendant les dernières batailles.

« Nous sommes couchés dans les tranchées. Vers dix heures du matin, le soleil est si ardent qu'il nous suffoque. La lutte acharnée bat son plein. Le sort de la bataille se balance. Des gouttes de sueur tombent de nos fronts et inondent nos yeux. Il nous est impossible de les essuyer. Nos lèvres sont tellement brûlantes et sèches, qu'on donnerait tout au monde pour une gorgée d'eau. Mais il n'y a pas d'eau aux alentours et nous ne pouvons aller au loin en chercher. La pluie des obus est si drue que gare à celui qui oserait se lever dans la tranchée. Des volontaires s'offrent pour chercher de l'eau, ils me prient, ils m'implorent de les laisser partir. Je suis forcé de leur défendre de bouger et de les gronder même pour leur courage.

« Et dans ce moment d'infernale détresse j'entends une petite voix flûtée m'appelant en polonais : « Monsieur l'officier! mon-« sieur l'officier! Peut-on entrer chez vous dans les caveaux? »

« Je me retourne effrayé. Ce sont les enfants du village d'à côté. Nu-pieds, le museau barbouillé, ils lancent des œillades curieuses vers l'intérieur des tranchées.

« — Venez vite vous cacher, sacrés bougres!

« Toute une bande de petits Stanislas se glissent parmi nous, chacun chargé d'un broc d'eau.

« — Qu'est-ce que c'est que ça? — Je continue à faire la grosse voix.

« — Nous vous apportons à boire.

« — D'où êtes-vous, d'où venez-vous?

« — Nous sommes du village à côté. Mais ne nous renvoyez pas, monsieur l'officier. »

« Les soldats sont aux cieux. Chacun s'empresse de montrer à ces petits héros et amis sa gratitude. Les enfants d'un coup envahissent tout le coin des tranchées, fraternisant avec les soldats.

« — Quel fusil avez-vous? C'est comme ça que vous tirez? Hier, nous avons vu des canons allemands! Comme ils sont grands! Douze chevaux traînaient chacun d'eux! Voilà un casque à pointe! Plus à gauche! »

« En l'espace de quelques instants, il n'y a plus une goutte d'eau.

« — Vous avez tout bu déjà! Attendez, on vous en apportera d'autre! Allons, les frères.

« — Mais vous êtes fous mes enfants! Vous entendez comme ça craque. Ce sont les obus.

« — Oh! c'est rien. Ils ne nous feront pas de mal! »

« Ils attrapent chacun leur broc, se chargent des gamelles des soldats et, profitant de chaque accident du terrain, se faufilent et disparaissent pour revenir aussitôt après avec le nectar salutaire.

« Et comment peut-on récompenser ces petits héros? En leur offrant de l'argent : ils n'en acceptent pas.

« — Gardez-le, vous en avez besoin, nous, nous sommes chez maman. Et puis, elle serait fâchée, elle nous demanderait où nous l'avons pris. »

« Ils ont raison. Et d'ailleurs que vaut l'argent? Un aussi grand service doit être récompensé par un service égal, — il faut donner sa vie pour eux, pour que leur patrie malheureuse, dévastée et démembrée puisse enfin ressusciter. »

Voilà la veillée de Noël des enfants polonais. Puisse chaque enfant français apprendre que là-bas dans le pays lointain, les petits héros de la nation sœur espèrent que le père Noël apportera la liberté à leur patrie.

VENCESLAS GASIOROWSKI.

Les conférences d'instituteurs en Belgique[1].

Les conférences d'instituteurs jouent un rôle très important dans la vie scolaire de la Belgique. Instituées par l'article 14 de la loi organique du 23 septembre 1842, elles restent aujourd'hui — ou peu s'en faut — ce qu'elles étaient il y a soixante-dix ans. Le nombre et l'objet de ces réunions, la nature des exercices qu'elles comportent, les conditions imposées aux maîtres et aux inspecteurs, tout cela n'a guère varié depuis l'origine. Notons simplement que sous l'empire de la loi de 1842, une leçon de religion devait être donnée à chacune des conférences; cette disposition, qui entraînait la présence d'un inspecteur diocésain, a été abrogée en 1878. Et sans nous attarder à un historique inutile, examinons le « règlement général » établi par l'arrêté royal du 29 décembre 1902, qui est aujourd'hui en vigueur.

Les membres du personnel enseignant d'un canton scolaire sont répartis en plusieurs « cercles ». Il y a des conférences distinctes, dans chaque cercle : 1° pour les instituteurs; 2° pour les institutrices; 3° pour les maîtresses d'écoles gardiennes (ou jardins d'enfants). L'assistance aux conférences est obligatoire pour les institutrices et pour les instituteurs communaux; elle est facultative pour les maîtresses et pour les maîtres des écoles adoptées et des écoles subsidiées[2]. Le choix du siège de la conférence — une école communale, adoptée ou subsidiée — est fait par l'inspecteur principal[3] sur la proposition de l'inspecteur

1. Extrait d'une étude faite par l'auteur de cet article.

2. Une commune qui « adopte » une école privée est dispensée d'entretenir une école communale. La province et l'État subventionnent non seulement les écoles communales et les écoles « adoptées », mais encore toutes les écoles privées (appelées « subsidiées ») qui se soumettent à certaines conditions.

3. Il y a, en moyenne deux inspecteurs principaux par province. Chaque

cantonal. Ainsi, les conférences se tiennent successivement dans toutes les écoles, mais dans un ordre non déterminé à l'avance et à des intervalles plus ou moins considérables. Elles ont lieu une fois par trimestre, sous la direction de l'inspecteur cantonal, l'inspecteur principal devant en présider au moins une chaque année. Le programme des quatre réunions annuelles, arrêté par l'inspecteur principal, est, après approbation du Ministre, communiqué au personnel au début de l'année civile.

Autrefois, il y avait tous les ans quatre conférences pédagogiques. Depuis 1902, il n'y en a plus que trois, la conférence du premier trimestre étant purement administrative. Celle-ci, qui doit durer au maximum deux heures et demie, « a pour objet l'étude des lois, des règlements, des instructions ministérielles et de tous autres documents officiels qui concernent l'enseignement primaire, le personnel enseignant, les œuvres d'ordre social et moral rattachées à l'école primaire ». Elle consiste uniquement dans le commentaire, par l'inspecteur cantonal, de certains points de législation et d'administration scolaires.

Les conférences pédagogiques proprement dites ont lieu trois fois par an (2e, 3e et 4e trimestre) pour les instituteurs et pour les institutrices primaires et deux fois (d'avril à fin octobre) pour les institutrices d'écoles gardiennes. S'il n'est pas possible d'organiser des conférences spéciales pour les institutrices gardiennes, on peut convoquer celles-ci à une ou deux conférences des institutrices primaires. Lorsqu'il s'agit de l'enseignement des travaux à l'aiguille, les maîtresses de couture et l'inspectrice déléguée sont admises à la réunion. Les membres des administrations locales peuvent aussi être autorisés à assister à tout ou partie des « exercices didactiques ».

Ces conférences durent quatre heures au moins et cinq heures au plus. Elles « ont pour objet tout ce qui peut concerner les progrès de l'enseignement primaire et spécialement l'examen des méthodes, des livres et des moyens matériels d'enseignement

---

inspecteur principal a de quatre à sept inspecteurs cantonaux sous ses ordres.

L'inspection de l'enseignement de la religion et de la morale est faite exclusivement par les délégués des chefs des cultes. Les administrations communales exercent aussi un contrôle sur l'organisation pédagogique des écoles.

employés dans les écoles ». Elles consistent essentiellement dans :

1° Des *exercices didactiques* suivis d'une discussion sur les méthodes appliquées.

2° Le compte rendu, par l'inspecteur cantonal, au double point de vue « du fond et de la forme » des *travaux préparatoires* que, sauf dispense spéciale du Ministre, tous les maîtres doivent exécuter à domicile et fournir dans un délai de six semaines à dater de la dernière réunion. L'inspecteur « soumet à l'assemblée les travaux qu'il juge les plus intéressants, signale ceux qui, à son avis, ne sont pas des œuvres personnelles et désigne celui qui sera transcrit dans le registre à ce destiné ». « Le travail préparatoire à la dernière conférence de chaque période triennale comprend un résumé méthodique des observations et recommandations faites par l'inspection dans les réunions précédentes ».

Deux membres du personnel, désignés par l'inspecteur à la fin de chaque conférence, rédigent un compte rendu dont on donne lecture à la séance suivante et qui, après rectification s'il y a lieu, est transcrit sur un registre « à ce destiné ».

Dans la quinzaine qui suit la conférence du quatrième trimestre, l'inspecteur cantonal adresse à l'inspecteur principal, en même temps que les travaux préparatoires qu'il a distingués, un rapport sur les conférences de l'année. Un rapport d'ensemble, établi pour son ressort par l'inspecteur principal, est ensuite envoyé au Ministre.

Telles sont les principales dispositions de l'arrêté royal du 29 décembre 1902. Elles ont été complétées par un arrêté ministériel qui fixe comme suit le tarif des jetons de présence accordés aux membres du personnel enseignant : pour les conférences pédagogiques, deux francs pour les maîtres qui habitent au lieu de la réunion et quatre francs pour les autres; pour la conférence administrative (elle a lieu le matin, et l'on peut rentrer chez soi pour « dîner ») : deux francs pour les maîtres étrangers à la commune.

*
* *

Une des particularités des conférences pédagogiques belges consiste dans l'examen — suivi d'un rapport verbal — fait par

deux maîtres désignés par l'inspecteur, de l'organisation matérielle et pédagogique de la classe, des cahiers des élèves, des collections diverses, etc., — ainsi que dans la critique des exercices de récitation, de chant et de gymnastique que l'instituteur du siège de la conférence est toujours chargé de diriger.

Cette « inspection », faite par des collègues, n'est pas une pure formalité, négligemment accomplie. On pourra s'en convaincre à la lecture des extraits suivants — qu'il me paraît inutile de commenter — des procès-verbaux de certaines conférences[1].

Conférence du 17 août 1911. — Appréciation des cahiers.... Degré supérieur. — Les cahiers du degré supérieur ont été examinés et appréciés par M. N., pour la tenue générale, les exercices d'élocution et de géographie. Il a comme suit formulé son rapport :

A. *Tenue générale.* — Bonne, car peu de taches, nulle perte de papier, titres apparents, écriture soignée, devoirs nombreux et variés, contrôle régulier.

B. *Élocution.* — A ce sujet, le programme comporte :

1° Reproduction libre de morceaux lus, de récits entendus, de petites allocutions, etc.

2° Comptes rendus de lectures faites à domicile.

3° Développement oral d'un sujet simple, indiqué par l'instituteur ou choisi par l'élève.

4° Reproduction sommaire d'analyses orales faites au point de vue de la composition sur quelques morceaux choisis.

5° Récitation expressive de morceaux étudiés.

1er point. — A part quelques reproductions textuelles qui semblent plutôt des copies de mémoire, aucun exercice ne réalise l'esprit de cette partie du programme.

2e point. — Deux devoirs seulement s'y rapportent : l'un transcrit en décembre et l'autre en février.

3e point. — Quatre exercices s'y rattachent directement. Ce sont : le printemps, traité le 24 mars, la fenaison, le 23 juin, précautions contre les grandes chaleurs, le 7 juillet, l'orage, le 1er août.

1. Conférences du cercle de Florenville, canton scolaire de Neufchâteau, inspection principale d'Arlon.

4e point. — Deux sujets y répondent : le Grillon, en mai, le Corbeau et le Renard, en juin.

5e point. — Aucun exercice écrit n'y a trait.

En ce qui concerne ce relevé, il est juste pourtant de faire remarquer que par suite de l'imprécision des titres, il n'a pas été donné de consigner dans le cadre du programme visant l'élocution une quantité d'exercices de rédaction — deux au minimum par semaine — qui, à la rigueur, pourraient y figurer.

Conclusion : M. G., ne paraît donc pas négliger les exercices d'élocution et les applications qui en découlent.

C. *Géographie.* — I. Ordre suivi : 1° La Belgique, étude conforme au programme; 2° Description sommaire des neuf provinces; 3° l'Europe : § I et § II, ce dernier débutant par les pays limitrophes de la Belgique; 4° L'Asie et l'Afrique, avec une notion spéciale du Congo.

II. Appréciations spéciales. — *a*) le n° 3 relatif à l'usage du Guide officiel des voyageurs sur les chemins de fer belges semble avoir été passé sous silence; *b*) à côté de chacune des cartes des neuf provinces, une notice synthétise les principales notions enseignées, c'est un travail utile et recommandable; *c*) le Congo aurait pu être étudié immédiatement après la Belgique; *d*) les cartes sont bien dressées, elles sont claires et propres; *e*) les cahiers journaliers des élèves renferment par-ci par-là des exercices géographiques de réelle valeur : comparaison des régions, comparaison de nos fleuves, etc.

III. Conclusion : il y a lieu de se déclarer satisfait de la façon dont le programme de géographie est interprété au degré supérieur.

Prières. — M. M. reconnaît qu'elles ont été bien récitées, en remarquant toutefois que la prononciation de certaines syllabes était un peu languissante, alors que pour d'autres, elle était trop brève.

Chant. — C'est encore M. M., qui en juge. Les morceaux étaient de circonstance, mais leur exécution, celle de la *Brabançonne* notamment, laissait à désirer quelque peu dans l'observation de la mesure, et comme justesse de la voix, il est des progrès à réaliser.

Morceaux de mémoire. — Beaucoup d'élèves ne les connaissent

qu'imparfaitement. Mais ceux qui ont été appelés à réciter, à part un léger défaut d'expression, parlaient lentement et bien. Il vaut mieux étudier à fond un petit nombre de morceaux qu'en examiner superficiellement un grand nombre.

Gymnastique. — Les exercices manquaient d'entraînement et le maître n'est pas bien outillé.

M. le Président souligne cette double lacune à l'attention de M. G., et l'invite à donner un enseignement plus régulier de la gymnastique.

Mobilier classique. — M. H. constate : *a)* qu'il y a dans la classe quelques collections agricoles, mais qu'elles pourraient être plus nombreuses ; *b)* que l'outillage en système métrique est parfait ; *c)* que la décoration florale est de fort bon goût.

Tenue et langage des élèves. — M. H. loue la bonne tenue des élèves. Quant à leur langage, il fait ces deux remarques qu'ils parlent trop bas et ne s'expriment pas toujours en phrases complètes.

Telles sont les principales observations critiques faites à propos de l'examen d'une même classe. Pour avoir une idée plus complète de la façon dont a lieu cet exercice, glanons encore à travers les procès-verbaux.

Appréciation des travaux graphiques. — Deux cahiers pris au hasard, l'un du degré supérieur, l'autre du degré moyen, sont examinés, le premier à la date du 5 août, le deuxième à la date du 15 juin. Pour tous les deux, les indications du cahier de l'élève et celles du cahier journal du maître sont en parfaite concordance. (*Deuxième conférence de 1912.*)

Tenue des registres réglementaires. — M. l'Inspecteur cantonal signale que le journal de classe est incomplet, les indications de leçons ne commencent que le 3 novembre ; de plus on n'y trouve pas indiquées les leçons à donner au degré inférieur. Il engage M. B. à préciser davantage le sujet de ses leçons. (*Troisième conférence de 1911.*)

Collections. — Les collections pour l'enseignement du système métrique sont complètes ; cependant pour les surfaces, il serait préférable de remplacer les contours dessinés au mur par des formes matérielles en papier. En géographie, le plan de la classe sur carton fait défaut. (*Troisième conférence de 1912.*)

Œuvres sociales. — Tous les élèves font partie du cercle des petits protecteurs des animaux, arbres, plantations et monuments publics. Ceux qui sont âgés de onze ans sont membres de la société de Tempérance. Sur 27 élèves inscrits, 25 épargnent, mais 5 seulement sont affiliés à la mutualité de retraite. M. l'Inspecteur engage M. F. à insister davantage sur l'importance de cette dernière œuvre sociale. (*Troisième conférence de 1912.*)

*
* *

Si importants qu'ils soient, les exercices dont j'ai essayé de faire connaître la nature et comprendre la portée ne sont à proprement parler que la partie accessoire de la conférence. L'essentiel, c'est d'abord la discussion d'un sujet étudié préalablement par les maîtres. Voici quelques-uns des « travaux préparatoires » qui, dans le ressort d'inspection principale d'Arlon, ont été, depuis 1903, demandés au personnel. Les conférences sont distinctes pour les instituteurs et pour les institutrices primaires, mais habituellement les sujets sont communs pour ces deux catégories de maîtres. Il est toujours, au contraire, proposé un sujet spécial aux institutrices d'écoles gardiennes.

1903. — Dressez un programme détaillé des leçons, des applications et des opérations manuelles que devrait comporter l'enseignement à donner aux adultes de la commune où vous exercez vos fonctions, pour rendre cet enseignement adéquat aux nécessités locales.

1904. — Montrez que l'enseignement des notions d'agriculture à l'école primaire :

1° Est éducatif;

2° Contribue efficacement à réaliser dans le Luxembourg l'adage « L'École pour la vie »;

3° Constitue un auxiliaire précieux pour l'enseignement d'autres branches importantes du programme.

1905. — Résumé méthodique des observations et des recommandations faites par l'inspection dans les conférences des trois dernières années (même sujet en 1908 et en 1911).

1906. — *a*) Montrez, en basant vos démonstrations sur un choix d'exemples appropriés, les ressources que présente l'enseignement de la géographie au point de vue de la formation intellectuelle, morale et professionnelle des élèves de l'école primaire, ainsi que de leur préparation à l'expansion économique du pays.

b) Quelle importance attachez-vous à la cartographie et quels procédés mettez-vous en œuvre pour la réalisation intelligente de cette partie du programme ?

1907. — Si l'on veut que l'école primaire continue à mériter le nom d' « école populaire », il est de toute nécessité que l'instituteur se tienne au courant des besoins sans cesse croissants des populations et qu'il s'efforce d'interpréter les programmes dans le sens d'une orientation intelligente vers ces besoins nouveaux.

Montrez l'application pratique des idées que vous avez émises à ce sujet, en reproduisant dix problèmes originaux, figurant dans les cahiers des élèves de votre classe — N. B. — Indiquez le degré auquel appartiennent les élèves et la date des devoirs. Si l'instituteur est chargé de la tenue d'une classe d'adultes, quatre des problèmes ci-dessus seront choisis parmi ceux donnés (ou à donner) aux jeunes gens de cette classe.

1908. — *a*) Quelles sont les qualités à rechercher et quels sont les écueils à éviter dans le choix des applications consécutives à l'enseignement d'une notion nouvelle ?

b) Quelles sont, en cette matière les conditions de succès en ce qui concerne : 1° le maître ; 2° les élèves ?

c) Faites choix dans le programme du degré moyen d'un sujet se rapportant à l'enseignement du calcul, de la géographie, de l'agriculture ; et indiquez les applications faisant suite à chacune des leçons sur ces divers sujets.

1910. — *a*) Faites voir que l'article 2 du règlement constitue un guide admirable pour mener à bien l'éducation intellectuelle des enfants [1].

---

1. *Article 2 du règlement type.* L'instituteur base son enseignement autant que possible sur l'intuition ; il a soin d'éveiller constamment chez ses élèves l'esprit d'observation, de réflexion et d'invention ; il les habitue à exprimer simplement, mais correctement, leurs propres observations,

b) Signalez certaines pratiques qui sont en opposition avec les prescriptions de cet article.

— L'éducation sociale ne doit pas se borner aujourd'hui à préparer les jeunes générations à la production purement matérielle, à les armer pour les luttes économiques. Et si, dans le passé, d'aucuns ont pu attribuer à la belle et féconde devise de notre enseignement populaire (l'école pour la vie) une signification par trop utilitaire, il est temps de dissiper leur erreur et de faire rentrer dans cette formule bien comprise les besoins esthétiques de la société contemporaine. (Circulaire ministérielle du 25 avril 1909.)

Exposez ce que vous avez fait depuis un an en vue d'inspirer le goût du beau à vos élèves de l'école primaire, et, le cas échéant, aux jeunes gens et aux jeunes filles de votre école d'adultes.

1911. — Établissez : 1° que la collection des poids et mesures métriques que vous avez fabriquée et dont vous avez doté votre classe permet d'enseigner, dès le degré inférieur, toutes les mesures métriques, y compris celles de surface et de volume, dans la limite du programme de calcul (unité, dizaine, centaine — dixième, centième); 2° qu'elle constitue un excellent moyen intuitif pour la première étude des fractions ordinaires dont le dénominateur est 2, 5 ou 10 et pour l'enseignement des principes fondamentaux de la numération décimale; 3° qu'elle donne la notion nette et exacte de chacun des termes : système métrique décimal.

1912. — Quels doivent être les caractères de l'enseignement grammatical à l'école primaire? — Montrez, par des exemples, la contribution que cet enseignement peut apporter à la formation du vocabulaire, ainsi qu'aux exercices de phraséologie et de composition. Indiquez la gradation à établir dans la série des applications se rapportant à une même notion grammaticale.

Faites connaître et justifiez votre manière de combiner le dessin géométrique, le dessin d'objets usuels et le dessin d'ornement (degré inférieur), de traiter le dessin d'invention (degré

---

leurs propres jugements; il veille à ce que les notions enseignées soient toujours exactes; il fait de nombreuses applications et de fréquentes répétitions, mais en s'attachant à varier les exercices.

moyen), d'associer le dessin au calcul des aires et des volumes (degré supérieur).

1913. — « L'abstraction est l'écueil de l'école. Les exercices pratiques, les applications usuelles, les démonstrations simples sont son âme et sa vie. »

Commentez cette pensée de Gréard ; indiquez des cas d'abstractions prématurées, et montrez par des exemples pris dans le domaine des cours de langue maternelle, de calcul et *d'agriculture* (*d'horticulture* et *d'ouvrages manuels* pour les écoles de filles) comment vous laissez à l'école son âme et sa vie.

Pour les institutrices gardiennes. — « L'institutrice d'école gardienne va de ce qui est proche à ce qui est éloigné, du simple au composé, du concret à l'abstrait. »

— « L'institutrice d'école gardienne provoque sans cesse des associations d'idées et elle s'attache à faire saisir le lien qui unit entre eux les travaux, les jeux et les exercices successifs. »

Terminons cette énumération par le programme de la *conférence administrative* de 1913 (les conférences de cette nature ne donnent jamais lieu à un travail préparatoire).

1. Exposé méthodique et commentaire des prescriptions légales et réglementaires ainsi que des instructions ministérielles concernant les logements et les jardins mis à la disposition des chefs d'école par les communes.

2. Exposé des idées émises sur l'éducation patriotique à l'école primaire et à l'école d'adultes par M. le capitaine commandant Brémer, dans les conférences qu'il a données aux Inspecteurs à l'occasion de la semaine pédagogique de 1912.

3. Relevé des principales observations auxquelles donne lieu la confection des « rapports annuels », de fin 1912, des chefs d'école.

4. Communications d'ordre administratif (Bibliothécaire, Inspection).

*
* *

Incontestablement tous ces sujets sont de ceux qui doivent retenir l'attention des éducateurs. Les questions qu'ils soulèvent sont loin d'être banales. On sent la préoccupation constante non

seulement d'adapter l'enseignement aux besoins permanents des élèves ou même aux situations locales, mais encore de faire de l'école un agent très actif de l'évolution sociale et nationale. L'école primaire belge veut être une des « forces vives » du pays. Ni empirisme ni abstraction pure, mais, en vue de la réalisation d'un idéal sagement conçu et nettement indiqué, une recherche personnelle minutieuse, une démonstration méthodique s'appuyant sur des faits pour aboutir à une conclusion pratique, voilà ce qu'on demande aux instituteurs belges. En est-il beaucoup, parmi ceux-ci, qui puissent s'acquitter convenablement d'une pareille tâche? A cette question, il m'est difficile de répondre avec précision; remarquons toutefois que les mémoires d'un grand nombre de maîtres sont jugés dignes d'être transcrits sur le « registre d'honneur ».

Voici quelques passages d'un de ces « travaux » sur le sujet de la première conférence de 1913.

... L'*abstraction abusive*, obstacle au développement intellectuel de l'enfant.

... A l'école ancienne, opposons l'idéal de l'école moderne.

L'école moderne place les élèves devant l'échelle des connaissances humaines; elle les invite à la gravir prudemment, sans enjambées téméraires, à s'y élever très haut pour embrasser un vaste horizon.

Le pied de cette échelle, accessible à tous, repose dans le domaine essentiellement concret; la tête, invisible, monte aux abstractions élevées. Le premier groupe d'échelons, c'est donc l'intuition proprement dite, allant du très sensible à ce qui l'est un peu moins...; le deuxième groupe, c'est l'intuition mentale et graduée du proche à l'éloigné, du facile au plus difficile, du simple au plus complexe...; le troisième groupe, c'est l'abstraction, allant de l'idée abstraite qui voisine encore avec le concret, à l'idée abstraite qui confine aux idées premières.

Le maître apte à bien régler cette ascension possède le secret de bien enseigner...

Série d'abstractions prématurées. [Des très nombreux exemples que, dans chaque matière d'enseignement, donne l'auteur en passant en revue tous les points du programme, je ne cite que quelques-uns.]

Lecture. — Degré inférieur : Beaucoup de syllabaires fourmillent de mots baroques ou peu usités qui ne disent rien à l'esprit de l'enfant : « le lapidaire a poli ma topaze ». — Degré moyen : Choisir dans le livre de lecture « la ville », « le palais de justice », « un charbonnage », « le libraire », avant « le grand-père », « les travaux champêtres », « le village », « le menuisier ». — Dans l'explication des termes nouveaux, se borner à un seul exemple, fût-il d'ailleurs intuitif : « La vitre est transparente ». De cette seule notion à l'idée abstraite de « transparence », il y a trop loin.

Calcul. — D. I. : Passer à l'abstrait (11 + 1, 12 —1, 6 f. 2) avant d'avoir réalisé un nombre suffisant d'opérations concrètes (11... bâtonnets, cubes, billes, carrés..., m., l., gr., fr.). — Opérations abstraites avant d'avoir utilisé longtemps, au début, les constructions graphiques et les sous-multiples des mesures métriques (déci, centi). — Aborder les petits problèmes du manuel, fussent-ils d'un excellent choix, avant d'avoir résolu oralement des problèmes composés par le maître avec le concours des élèves. — Multiplier les opérations et les problèmes métriques (4 dam + 12 m...) sans tenir compte des prescriptions du programme : « montrer, faire examiner, faire mesurer, peser, compter... ». — D. M. : étude « par cœur » des principes de la numération sans : 1° une intuition permanente (botte de bâtonnets collés sur carton); 2° une mise à profit des mesures métriques. — D. S. : trop de raisonnements et pas assez de constructions graphiques. — En application d'une formule, même rationnellement établie, proposer des problèmes généraux avant une série graduée de cas particuliers précis (surface du tableau, de la classe, du jardin...).

Géographie. — D. M. : Dire l'étendue en km² et la population globale d'un pays sans termes de comparaison (le territoire communal, la population d'une ville voisine) — D. S. : Énoncer de grands nombres (productions mondiales) sans diagrammes suggestifs.

Histoire. — Parler des chaussées romaines sans en avoir montré des vestiges à 4 km. d'ici ; des Francs, sans avoir visité (à l'hospice) des sépultures de cette époque : armes, urnes...; d'un monastère au VIIe siècle sans revoir les ruines de notre

célèbre abbaye... Et que dire de cette affirmation stéréotypée, prise entre tant d'autres : « X. a favorisé les lettres, les sciences et les arts » si, au préalable, on ne l'a justifiée.

Agriculture. — Donner les effets du roulage avant l'étude du phénomène de la capillarité. — Enseigner le greffage en classe à l'aide d'échantillons conservés au lieu d'opérer au jardin sous les yeux des élèves. — Enseigner la taille des arbres... sur le papier...

*
* *

Un mois au moins avant les conférences, les « travaux préparatoires » sont adressés à l'inspecteur cantonal. Celui-ci les examine et les annote. Le jour de la réunion, il fait connaître son appréciation sur chacun d'eux; s'il y a lieu, il donne lecture de tout ou partie de certains travaux, qu'on discute ensuite; le plus souvent, il expose lui-même le sujet.

« Pour établir dans mon ressort, qui comprend quatre cantons scolaires, dit M. l'Inspecteur principal Dontaine (d'Arlon), l'unité de vues dans la direction générale de l'enseignement, je prépare moi-même une réponse succincte à la question mise à l'étude et posée aux instituteurs. Je soumets mon travail aux inspecteurs cantonaux; nous en discutons les différents points; et lorsque nous sommes complètement d'accord, ce travail sert à la fois de règle pour l'appréciation des travaux écrits des instituteurs et de base à la dissertation faite par l'inspecteur. Une méthode analogue est d'ailleurs suivie pour l'appréciation des exercices didactiques. »

Voyons donc à l'œuvre le président de la conférence (inspecteur cantonal ou inspecteur principal, suivant le cas). Ici encore, je suis, à regret, obligé de me borner. (On voudra bien se reporter au texte des « travaux préparatoires » des années indiquées.)

Première conférence de 1912. — (*Enseignement grammatical*)... Gradation à établir dans la série des applications se rapportant à une même notion grammaticale.

Prenons comme exemple l'accord du qualificatif et indiquons les exercices d'application d'après un ordre rationnel.

1° Exercices de constatation et de justification. Exemple : lire le texte suivant; justifier l'orthographe de tels mots.

2° Exercices directs d'application de la règle. Exemples : faire varier les qualificatifs; remplacer les noms en italique et faire varier les qualificatifs, etc.

3° Exercices où la notion enseignée se trouve combinée avec d'autres déjà enseignées. Exemples : mettre l'exercice suivant au masculin singulier, au masculin pluriel, au féminin singulier, au féminin pluriel.

4° Exercices d'invention, d'abord très simples (exemples : tirets à remplacer, noms ou qualificatifs à chercher) pour en arriver à l'invention pure.

5° Exercices d'analyse faits sur textes de lecture ou de dictée.

6° Dictées composées par le maître.

7° Dictées composées par les élèves (invention pure).

Troisième conférence de 1912. — (*Le dessin d'invention au degré moyen*). ...La méthode générale de notre programme fait de l'exercice d'initiative et d'invention le sommet de nos lignes d'application.

1° Revision des façons de combiner en dispositions ornementales un élément décoratif : répétition, alternance, rayonnement, etc.

2° Limitation du champ d'invention : répéter l'élément en rayonnement, par superposition... Ne pas limiter ce champ, c'est aller au-devant de l'extravagant, produire le découragement des élèves, rendre impossible la correction préliminaire.

3° Production matérielle du motif inventé.

4° Correction individuelle rapide des motifs matériels.

5° Exécution écrite par chacun de son motif matériel.

Chacun a bien ainsi inventé son dessin, l'a produit matériellement et l'a écrit seul. C'est vraiment là le dessin d'invention.

... *Appréciation* des travaux à domicile (*Dessin relatif au développement des solides*)... quelques instituteurs ont dit que dans ces exercices, la construction matérielle devait venir en premier lieu. C'est une erreur ; il faut : *a*) l'analyse du solide et de son développement, *b*) le tracé du croquis, *c*) le calcul de l'aire, *d*) la mise au net du développement à l'échelle, *e*) la construction matérielle.

Les travaux les mieux cotés sont ceux de M. M. N... et C... Celui de M. N., qui laisse cependant un peu à désirer dans la deuxième partie, sera transcrit au registre d'honneur.

*
* *

On a remarqué que tous les trois ans, les maîtres doivent — d'après les notes qu'ils ont consignées dans un carnet dont l'inspecteur prend connaissance lors des visites des écoles — résumer et coordonner, dans leur « travail préparatoire »; les recommandations faites par l'inspection dans les réunions précédentes : à divers points de vue, cette pratique présente de sérieux avantages. Naturellement le plan de ces conférences triennales ne varie guère : voici celui que le président a, dans son exposé, suivi en 1911.

1° *Éducation.* — Éducation physique-intellectuelle (commentaire de l'article 2 du règlement scolaire) — morale — patriotique, esthétique, religieuse.

2° *Enseignement.* — *a*) Généralités (préparation des leçons-enseignement occasionnel).

b) Matières du programme : langue maternelle (élocution et style; dictée; récitation); calcul (notamment calcul mental); écriture; chant; géographie; hygiène.

3° *Divers.* — Sur les collections composées par le maître (système métrique, agriculture) — les « travaux à domicile ».

Et voici un extrait du procès-verbal de cette conférence.

Éducation esthétique. — La devise « L'école pour la vie » ne peut se rapetisser à n'envisager que les nécessités matérielles. Négliger la vie émotive, c'est-à-dire les tendances de l'esprit et du cœur vers le beau, vers l'idéal, c'est mutiler la nature humaine.

Caractères de l'éducation esthétique : 1° L'éducation esthétique doit mettre l'enfant à même de goûter les émotions de l'esprit et du cœur en présence des merveilles de la nature et de l'art.

2° L'éducation esthétique n'est pas l'éducation artistique.

3° L'éducation esthétique doit apporter un sérieux concours à

l'éducation morale en épurant les sentiments, en développant la sensibilité physique et la sensibilité morale.

Réalisation de l'éducation esthétique. Première étape : Inspirer le goût de l'ordre et de la propreté.

Corollaires : *a*) Propreté du maître, des enfants, de la classe.

b) Bon goût dans la disposition du mobilier scolaire, dans le choix des gravures, des cartes, etc.

c) Ordre dans les devoirs écrits tant au tableau que sur les cahiers des élèves.

Deuxième étape : Décoration florale des locaux scolaires et de leurs dépendances.

Troisième étape : Amener les enfants à la contemplation du beau dans la nature et dans les arts : coucher du soleil, harmonie des couleurs, jeux de lumière, formes, mouvements, aspects pittoresques, etc.

Moyens particuliers. — Chaque branche du programme peut contribuer à la culture des sentiments supérieurs, de l'idéal. Citons particulièrement le chant, le dessin, la calligraphie, la gymnastique, les travaux manuels, la rédaction, la lecture et la récitation.

Conclusion. — Il faut former le cœur et l'esprit des enfants; ainsi comprise l'éducation esthétique est de première nécessité dans nos écoles; c'est une tâche noble à laquelle les instituteurs doivent apporter tous leurs soins.

*
* *

Restent les « exercices didactiques » qui consistent dans trois leçons (une à chaque cours) faites par un ou plusieurs maîtres dont le nom peut être tiré au sort, mais qui, le plus souvent, sont désignés par l'inspecteur. Ces exercices sont suivis d'une discussion — parfois très serrée — au cours de laquelle l'inspecteur trouve l'occasion de donner des directions précises sur divers points du programme. Par les extraits qui suivent (sujet de la leçon, plan ou discussion), on remarquera le lien qui existe entre « l'exercice didactique » et le « travail préparatoire » de la même conférence.

Première conférence de 1911 (*Système métrique*). *Degré inférieur*. Sujet. A l'aide des mesures métriques de longueur, de

surface, de capacité, formation, dénomination, représentation chiffrée des fractions $\frac{1}{10}, \frac{2}{10}, \frac{3}{10}, \ldots\ldots \frac{9}{10}$.

Matériel didactique : mètre-règle, mètre pliant, carré de papier gris de 1 mètre de côté, rectangle de papier gris de 1 mètre sur 0 m. 1.

Marche suivie : 1° Étude de la forme, des dimensions et du nom du carré de papier gris.

2° Notion de 0,1 donnée par la division du mètre en parties égales; formation de la fraction $\frac{1}{10}$: indication de 1, 2, 3..... dixièmes de mètre; additions et soustractions.

3° Représentation chiffrée des fractions $\frac{1}{10}, \frac{2}{10}$, etc., au tableau et sur les ardoises.

4° Formation, dénomination des fractions $\frac{1}{10}, \frac{2}{10}$..... de mètre carré; représentation chiffrée au tableau noir et sur les ardoises.

5° Exercices de représentation, d'addition et de soustraction au tableau et sur les ardoises.

6° Généralisation de la notion de $\frac{1}{10}$ et conclusion morale pratique ayant trait à l'aumône.

7° Devoir : exercices d'addition et de soustraction sur les fractions de $\frac{1}{10}$ à $\frac{9}{10}$ et petits problèmes à résoudre.

Deuxième conférence de 1911 (*Géographie*). *Degré inférieur.* — Sujet : Les maisons d'habitation du pays natal. Parties dont elles se composent généralement. Raison d'être de la distribution.

Appréciation. — ... M. M. aurait utilisé certaines gravures reproduisant quelques habitations de la localité.

M. W. pense que la veille de la conférence, M. G. aurait dû prévenir les enfants qu'il traiterait avec eux ce sujet et les inviter à faire une petite revue de leur habitation. Il attribue aussi à l'imprécision des questions du maître cette lenteur observée dans le cours de la leçon, et fait remarquer que les élèves parlaient trop bas et peu, — qu'une leçon est incomplète

sans réflexion morale adéquate au sujet, — que le devoir était bien approprié à la leçon et aux forces intellectuelles des élèves.

M. le Président ratifie ces diverses observations, sauf celle qui préconise l'usage des gravures, parce qu'il préfère, dit-il, en la matière, faire appel à l'imagination reproductrice des élèves.

Troisième conférence de 1911 (*Rédaction*). *Degré moyen.* — Sujet : correction d'une rédaction.....

Appréciation. — ... Voici, dit M. le Président, quelques principes à observer dans la correction des rédactions.

1° Il importe de ne pas confondre le contrôle du travail de l'enfant avec la correction; ce sont deux choses absolument distinctes..... Lisons les travaux, annotons les défauts généraux et individuels et signalons-les en marge.....

2° Toute faute doit être corrigée par l'élève lui-même.

3° Il ne suffit pas de signaler les fautes, il faut en faire trouver le motif, et le moyen de les corriger.

4° C'est une erreur de corriger toutes les défectuosités d'un travail en une même leçon..... ne corrigeons qu'un défaut à la fois en nous attachant tout d'abord à ceux qui nuisent le plus à la correction du style (équivoques — propositions incomplètes — temps ou modes imparfaitement employés, etc.)...

5° La correction est la vraie leçon de style; elle a pour but non seulement de faire constater les fautes commises, mais encore d'orner, d'embellir la composition des enfants..... Étudions successivement les moyens de varier le travail (forme de la phrase, épithètes, synonymes, etc.)...

Voici une façon de procéder très recommandable : Lecture de chaque point du plan par quelques élèves; transcription au tableau de la meilleure phrase corrigée s'il y a lieu par les élèves. Correction par chacun de son propre travail. Transcription par les élèves les plus faibles du travail écrit au tableau.

On peut varier les procédés de correction, mais sans jamais transgresser les principes essentiels.

Première conférence de 1913. (*Calcul mental, intuitif et chiffré.*) *Degré inférieur,* 1re année. — Sujet : Enseignement d'un nouveau nombre (15).

Appréciation. — ... M. le Président esquisse le plan d'une telle leçon : *a*) 1er point. — Intuition sensible : formation matérielle du nombre 15 à l'aide de bâtonnets : 14 *b* + 1 *b*; 10 *b* + 5 *b* (10 + 5 doit succéder immédiatement à 14 + 1), et d'autres objets de forme différente; 2e point : intuition mentale : 14 + 1; 10 + 5 vaches, moutons... ; 3e point : abstraction : 14 + 1; 10 + 5.

b) Puis d'autres exercices, en suivant rigoureusement les trois stades marqués ci-dessus : 13 + 2; 11 + 4; 12 + 3 = 15; 15 — 1; 15 — 3....

c) Enfin petits problèmes d'application ne comportant que des données en rapport avec les nombres étudiés.

d) Quant à la représentation chiffrée, elle ne présente aucune difficulté. Les élèves sachant déjà écrire le nombre 14 trouveront facilement que 1 dizaine et 5 unités se représentent par le chiffre 5 placé à la droite de 1 (dizaine).

Il va de soi que l'étude d'un nombre comporte une série de leçons graduées (combinaison des quatre opérations).

(*Agriculture*). *Degré supérieur.* — Sujet : Réaliser, après revision des principes de sciences à appliquer, une opération culturale saisonnière (le buttage des pommes de terre):

Plan. — Première partie (en classe). — Recherche des principes en examinant une opération récente (bouture) : *a*) racines adventives, rôle des racines;

b) Drainer le terrain;

c) Détruire les mauvaises herbes;

d) Aérer le sol;

e) Capillarité.

Deuxième partie (au jardin). — 1° Opération exécutée par le maître sous les yeux des élèves;

2° Opération exécutée par un élève habile;

3° Opération exécutée par d'autres élèves. Pendant ce temps, le maître questionne, dirige, redresse;

4° Synthèse de la leçon ou préparation d'un plan à dresser par les élèves;

5° Morale : *a*) le jardin source d'agréments et de profits, *b*) aidez vos parents à réaliser un beau jardin.

Appréciation. — M. T. remémore les grands points de cette

leçon. Il l'approuve en tous points. M. E. trouve la première partie peu charpentée : principes du buttage en nombre insuffisant, rappelés trop vaguement. M. C. : Le côté scientifique est quelque peu resté dans l'ombre. Les élèves n'ont-ils pas cité les effets du buttage au lieu des principes sur lesquels repose cette opération culturale? Exemple : racines adventives.

M. le Président répond aux critiques formulées et présente ses propres observations : *a*) Les principes du buttage ne constituent pas un tout non susceptible d'être scindé. Est-il nécessaire de citer l'étiolage, par exemple? Oui pour le buttage des poireaux, non quand il s'agit des pommes de terre;

b) La recherche des principes s'est faite assez rationnellement; il y a eu intuition (bouture); les élèves ont observé; le rôle des racines a été rappelé et on a pensé à la capillarité;

c) Au jardin, le travail a été bien dirigé et le résultat final satisfaisant. A reprocher toutefois des questions d'un caractère vague;

d) La morale est excellente et d'une application immédiate.

La note « bien » est attribuée à cette leçon.

*
* *

Les documents dont on vient de prendre connaissance nous fournissent des renseignements précieux et nous suggèrent de nombreuses réflexions. Il est impossible d'abord de n'être pas frappé du labeur considérable qu'exigent, de la part des maîtres et des inspecteurs, des conférences ainsi comprises : trois fois l'an un mémoire original à produire, trois exercices didactiques à composer, une classe à diriger ou à « inspecter »; trois fois l'an, une séance de travail de cinq heures, sans interruption, de neuf heures à deux heures! Il en est plus d'un, en France, qui s'accommoderait mal de ce régime.

Si restreinte que soit notre documentation, les pièces que nous avons examinées[1] sont en nombre suffisant, elles sont assez variées et assez précises pour que nous puissions, sans trop de témérité, esquisser un jugement sur l'école primaire

1. Nous avons dû, pour cet article, en supprimer ou en réduire quelques-unes.

belge[1]. Un plan d'études bien conçu dans ses grandes lignes[2] et dans lequel une place importante est réservée à certains enseignements : agriculture, dessin, chant, gymnastique, que nous considérons toujours, en France, comme des matières « accessoires »; une adaptation perpétuelle de l'école au milieu social (« L'école pour la vie! »); des notions pratiques nettement déterminées et réparties avec un soin extrême dans chacun des « degrés » ou cours, — voilà pour les programmes; un usage ininterrompu de l'intuition, un appel constant à l'observation, à l'expérimentation, à l'effort personnel; une gradation bien étudiée, rigoureuse et convenable des différents exercices; un vif souci de « combiner » les divers enseignements, — voilà pour les méthodes. Sans doute, nous aurions des réserves à faire sur la tendance aux classifications formelles, dont le système est contestable, aux énumérations inutilement détaillées et trop compliquées, à l'emploi de procédés parfois conventionnels et rigides. En particulier, l'habitude de terminer chaque leçon, quelle qu'elle soit — et coûte que coûte — par « une réflexion morale adéquate au sujet » ne laisse pas, avouons-le, de nous causer quelque surprise. Il n'en reste pas moins que, pour le plus grand bien des élèves, l'étude de la pédagogie est sérieusement entreprise et rationnellement conduite par les instituteurs belges.

Un rapprochement vient naturellement à l'esprit. On connaît l'organisation de nos conférences pédagogiques. Très rares sont les départements où il existe plus d'une réunion annuelle :

---

1. N'oublions pas qu'*il s'agit de l'école communale*. Or, par suite de la création, en 1884, des écoles « adoptées », et en 1895, des écoles « adoptables », les unes et les autres « subsidiées » par les pouvoirs publics, le nombre des écoles communales a décru rapidement; dans certaines régions, en Flandre notamment, il en reste très peu. Et l'application d'une nouvelle loi scolaire, votée récemment, qui met toutes les écoles privées sur le même pied que les écoles officielles, ne peut que favoriser encore le développement de l'enseignement libre au détriment des écoles communales.

« En Belgique, les conférences sont l'âme de l'enseignement », dit M. l'Inspecteur générale Dontaine. Nous n'y contredirons pas : mais comme la participation des instituteurs privés aux conférences pédagogiques est entièrement facultative, il conviendrait sans doute, soit pour le présent, soit plus encore peut-être pour l'avenir, de faire une réserve en ce qui concerne cette généralisation.

2. Je laisse de côté la question de l'enseignement moral.

l'inspecteur est chargé de besognes multiples et absorbantes; d'autre part, les instituteurs français ignorent les « jetons de présence ». Très rares sont ceux où l'on demande encore aux maîtres un travail écrit « préparatoire » : les instituteurs secrétaires de mairie ou directeurs de diverses œuvres péri-scolaires, les institutrices qui surveillent des cercles d'anciennes élèves et qui, par surcroît, s'occupent de leur ménage, disposent de si peu de loisirs! Et d'ailleurs, n'est-il pas admis de plus en plus qu'obliger tous les maîtres à faire un « devoir » de pédagogie est à la fois inutile et vexatoire? Très rares aussi sont ceux où l'ordre du jour de la réunion comporte l'exécution d'une « leçon » : encore un procédé d'une efficacité douteuse, si ce n'est pour provoquer l'orgueil, la jalousie ou l'humiliation! Nulle part sûrement, on ne se permettrait d'examiner et d'apprécier en commun l'état de la classe d'un collègue : ce serait trop « peu conforme au tempérament français ». Presque partout enfin, sous le prétexte que les « jeunes » ont besoin d'apprendre leur métier et que les « anciens » doivent être « dispensés de corvées », c'est à un stagiaire, à un débutant, souvent maladroit, qu'est confiée la tâche délicate de rédiger un compte rendu dont personne n'entendra jamais parler.... En quoi consistent donc nos conférences? Dans la plupart des circonscriptions, si je suis bien renseigné, le programme est invariablement le suivant : 1° Discussion par les maîtres, ou plutôt exposé par l'inspecteur, d'un sujet presque toujours libellé ainsi : « De l'enseignement de... à tel cours »; 2° Communications officielles et recommandations sur divers points du service.

Il n'est pas besoin d'insister. Je suis loin de prétendre que nous devions imiter purement et simplement ce que font nos voisins. Mais ne serait-il pas convenable de profiter de leurs expériences et, s'il y a lieu, d'adapter à nos mœurs telle pratique dont la sagesse est évidente ou dont l'utilité a été reconnue? — On me pardonnera de conclure par cette réflexion qui, je crois, est « adéquate au sujet ».

GEORGES LEMOINE,
Inspecteur de l'enseignement primaire à Orléans.

Meeting Franco-Écossais de Nancy.

L'un des derniers actes publics de l'Université de Nancy avant la guerre a été la réception de ses visiteurs écossais de la Société franco-écossaise. Le compte rendu que vient de publier l'Université lorraine prend aujourd'hui une signification émouvante. L'Ecosse est liée à notre pays depuis des siècles par le sang des alliances et par le sang versé, par la ressemblance des caractères, énergiques, idéalistes et gais, par la vie de l'esprit et par les amitiés personnelles. L'accueil chaleureux donné à des Ecossais par des Lorrains était donc l'expression d'une longue amitié; il est aussi comme le présage de la fraternité héroïque du lendemain. Le compte rendu résume cette impression dès la première page : « Le Meeting franco-écossais de 1914 se tint à Nancy du mercredi 1er juillet au samedi 4. — Un mois après, les armées française et britannique, avec l'armée belge, combattaient ensemble contre l'empire d'Allemagne, pour la liberté du monde et la civilisation. » — On sait que l'Ecosse, dès le mois de décembre, avait fourni au corps expéditionnaire britannique la plus forte proportion du nombre des volontaires, et que depuis six mois nos soldats des armées de Lorraine sont constamment sur la ligne de feu. Beaucoup des professeurs et presque tous les étudiants de l'Université sont sous les armes. Des milliers de Lorrains, hélas! sont déjà tombés devant l'ennemi. Le nom d'un étudiant de Nancy, Charles Belliéni, tué à Morhange le 20 août, est inscrit en tête du récit de ces fêtes franco-écossaises. Ce nom évoque une des belles industries de la capitale lorraine, en même temps que sa vie universitaire si active et si féconde. Il est comme un symbole du labeur interrompu, du grand courage dans la paix et dans la guerre et de l'espoir en l'avenir qui animent le pays lorrain et

toute la nation. « L'âme de la France est une », disait M. Boutroux au banquet qui termina les fêtes. Les convives d'alors, tous nos alliés, et aussi nos ennemis, savent ce que ce mot signifie.

Les membres de la société franco-écossaise qui s'étaient réunis en 1909 à Bordeaux et plus tard à Glasgow sont venus à Nancy avec leurs deux vice-présidents, Lord Stair et Sir Alexander Mac-Hardy, et leur secrétaire général, M. John Smart. Il y avait une trentaine d'Ecossais et d'Ecossaises. On leur donna mieux qu'une réception académique et ils ont été les hôtes de la Municipalité, de la Société Industrielle de l'Est, de la Chambre de Commerce et naturellement de l'Université. Ils ont visité non seulement Nancy, ses musées illustres, ses laboratoires, mais aussi les salines de Varangéville, la Schlucht, le théâtre populaire du « Saut des Cuves », enfin Domrémy et la maison de Jeanne d'Arc. Des esprits écossais, instruits, délicats et avisés, ont certainement apprécié les souvenirs d'un passé glorieux et le magnifique développement du travail moderne.

Les discours prononcés en ces diverses occasions sont l'affirmation de l'union cordiale des deux pays et des intérêts intellectuels et matériels qu'ils ont en commun. — Le Recteur de l'Académie, qui présidait la séance d'ouverture, a parlé des liens historiques de l'Ecosse et de la France ; il a rappelé la ressemblance des armes des deux pays, le chardon avec devises presque identiques : « Nemo me impune lacessit, » et « Non inultus premor » ; il a cité les reines écossaises venues en France, les Ecossais qui ont joué un grand rôle en Lorraine, le père Edmond Hay, premier recteur de l'Université de Pont-à-Mousson en 1572 et son neveu G. de Barclay, le colonel Hebron qui prit Saverne en 1636 pour le roi de France, fut tué dans le combat et a son tombeau à Toul; puis il fit allusion aux gendarmes écossais de Louis XV, casernés à Lunéville, et aux quatre-vingts élèves anglais et écossais de l'Ecole Forestière de 1870 à 1886, qui ont toujours gardé un affectueux souvenir de Nancy; enfin un juste hommage fut rendu par le recteur à M. Andrew Lang, l'historien érudit et sympathique de Jeanne d'Arc.

M. Reyher, professeur à la Faculté des Lettres, prononça son élégant discours en anglais impeccable. Il fit valoir l'intelligence, l'esprit d'entreprise, la merveilleuse énergie de la race écossaise,

qui a fait d'un pays très pauvre et situé à l'écart du monde le centre le plus important de l'industrie navale et un grand entrepôt du commerce universel. Il rappela que cette activité s'est dépensée aussi richement dans les recherches de l'esprit. Les écoles primaires de l'Écosse, inaugurées bien avant les nôtres, sont encore un modèle pour une démocratie. Sa littérature s'impose à toute l'Europe par la vigueur de la pensée et la finesse du sentiment; et M. Reyher nomme Macpherson, Burns, Walter Scott, Carlyle, Stevenson, amis ou inspirateurs de la pensée française et qui font que, « a Scotchman is at home all over France »; un Écossais est partout chez lui en France.

M. Boutroux prit la parole au banquet de clôture du meeting; il fit l'éloge des hommes éminents qui ont développé ou encouragé la Société franco-écossaise; il parla de la Lorraine, scientifique, artistique et industrielle, où le sentiment patriotique est si vif et si fier; il montra combien les Français étaient sensibles à « la charmante cordialité des mœurs écossaises, à la simplicité gracieuse et enjouée, à la bonté exquise, à l'intelligence ouverte et droite, à la profondeur de sentiment qui distingue les femmes écossaises ». Enfin l'orateur reprit l'idée des fondateurs de la société que dans ces relations entre l'Écosse et la France, il ne s'agit pas seulement d'agrément, mais d'utilité. Il faut étendre les relations d'affaires aussi bien que les relations intellectuelles; elles ne se font point tort et elles aident également à la sympathie, et renforcent l'union politique. Est-ce que M. Boutroux savait plus de choses que nous le 4 juillet? Ses dernières paroles semblent porter plus loin qu'une salle de banquet, car il dit pour conclure à nos amis écossais : « Puisse notre union profiter et à nos deux patries et à l'humanité! »

L. B.

Chronique de l'Enseignement primaire en France.

Manifeste de la fédération des amicales d'institutrices et d'instituteurs publics de France et des colonies. — « L'Association des Instituteurs allemands, l'Union des Instituteurs catholiques de l'Empire viennent de lancer un manifeste de protestation contre les accusations d'atrocités commises par les soldats allemands.

« Toute leur argumentation repose sur cette affirmation à priori : la conduite barbare de la guerre imputée aux soldats allemands est incompatible avec l'état florissant des institutions scolaires allemandes.

« Nous nous flattons, en France, de rendre hommage aux qualités de nos ennemis ; aussi, il ne nous en coûte point de reconnaître, aujourd'hui comme hier, les grands sacrifices consentis par l'Allemagne pour l'instruction populaire, son imposante organisation scolaire, son esprit méthodique incontestable.

« Nous conviendrons volontiers, qu'en effet, il était invraisemblable qu'un peuple aussi instruit pût en venir, une fois la guerre déchaînée, à des actes que la conscience universelle réprouve.

« Mais nous n'en sommes plus à discuter sur des vraisemblances. Après six mois d'hostilités, le monde entier sait, à n'en pas douter, comment les Allemands ont pratiqué la guerre qu'ils ont provoquée. L'heure n'est plus de se récrier avec une noble indignation : c'est impossible !

« Impossible, semblait-il, que l'Allemagne ayant solennellement garanti la neutralité de la Belgique la violât un jour ouvertement. Elle l'a fait pourtant. Qui peut le nier ? Son chancelier, dans un premier mouvement de franchise a reconnu, devant le Reichstag et devant le monde, que c'était une violation du droit des gens. Mais, disait-il, il y allait d'un intérêt capital pour l'Allemagne. Nécessité n'a pas de loi. Et il promettait des réparations.

« Impossible, ensuite, qu'à un petit peuple défendant héroïquement son indépendance, la plus grande puissance militaire de l'Europe appliquât la guerre la plus déplorable, le traitement le plus barbare et les plus monstrueux procédés de destruction. Elle l'a fait pourtant. Qui peut le nier ?

« Impossible, enfin, qu'un grand État, qui avait souscrit aux conventions de La Haye, s'arrogeât le droit de les enfreindre, de bombarder les villes ouvertes, de faire sauter les navires de commerce et leurs équipages, de canonner hôpitaux et ambulances, de ressusciter méthodiquement des pratiques de guerre abandonnées depuis des siècles, telles que le sac des villes, le pillage des propriétés publiques et privées, l'incendie allumé à la main à grands flots de pétrole et à coups de produits chimiques, avec interdiction de l'éteindre sous peine de mort, l'emploi de prisonniers pour servir de bouclier vivant aux envahisseurs, les transportations en masse de civils emmenés comme jadis en captivité ; et par surcroît, puisqu'il faut aller jusque-là, le trafic éhonté de soldats et d'officiers faisant main basse dans les maisons et les châteaux sur tous les objets à leur convenance et entassant ouvertement tout ce butin à destination de leurs familles.

« Oui, impossible tout cela, et pourtant réel, quotidien, banal dans cette guerre allemande, au point d'en être le trait caractéristique. Et nous ne parlons pas des attentats contre les personnes, voulant nous en tenir aux actes collectifs d'atrocités calculées et disciplinées.

« De ces faits, les instituteurs allemands feindront-ils de douter? Réclameront-ils encore des preuves, des précisions? Au début, ils pouvaient, comme dans leur manifeste aux pays neutres. se réfugier dans une dénégation vague et générale. Mais aujourd'hui?

« Aujourd'hui, d'abord deux grandes enquêtes sont publiées, qui sans être complètes, hélas! contiennent des centaines de dépositions formelles, faites par les témoins survivants, avec les noms, les chiffres, les lieux, les dates, avec toutes les conditions de contrôle les plus sévères.

« Et puis, les ruines sont là, et quelles ruines! Les tombes sont là, ces effroyables fosses communes, où parfois toute une population civile a été jetée pêle-mêle. Il a suffi d'en ouvrir quelques-unes, à Louvain, par exemple, en présence des autorités allemandes, pour que l'on ne puisse plus nier les assassinats.

« On ne les nie plus, on les explique par la doctrine générale du militarisme allemand : il faut que la guerre soit courte, et pour qu'elle soit courte il la faut atroce.

« Enfin l'amirauté allemande vient de mettre le sceau final à la nouvelle doctrine de guerre, en annonçant par une proclamation dont le monde est stupéfait, qu'il ne faut plus désormais lui demander de tenir aucun compte des règles élémentaires du droit des gens.

« Les faits reprochés à l'armée allemande sont donc patents et incontestables. Mais comment peuvent-ils se concilier avec cette haute culture pédagogique dont le manifeste tire argument pour les déclarer impossibles.

« Nous nous l'expliquons en quelque mesure par la comparaison de l'éducation populaire allemande, avec l'éducation populaire française.

« En Allemagne, depuis plus d'une génération, tous les enseigne-

ments de l'école se concentrent et s'exaltent dans le sens qu'exprime si bien le refrain national : *Deutschland über alles* !

« C'est une suite de l'enivrement des grandes victoires de 1866 à 1871. Orgueil et joie de l'unité nationale enfin conquise, conscience d'une exubérante vitalité, élan rapide de sa population et de sa fortune, sentiment enfin, d'une supériorité militaire qui n'aurait bientôt plus rien à craindre, ni personne à ménager sur terre, ni sur mer.

« De là devait naître un état d'esprit sans précédent. Comment se contenter du patriotisme national ! On allait tout droit à cette forme aiguë d'hyperpatriotisme qui a pris le nom de pangermanisme.

« Officiers, commerçants, industriels, ouvriers, savants, éducateurs, tous à l'envi, ont poussé le culte de la patrie allemande jusqu'à en faire, non pas une religion, mais une idolâtrie farouche. Très vite, ils ont tranquillement revendiqué pour l'Allemagne non pas le droit de vivre, mais le droit de vivre aux dépens d'autrui, le *Nothrecht*, le droit au nécessaire, le droit de prendre les colonies, les territoires, les ports, les mines, aux voisins qui les détiennent. Elle allègue deux raisons : l'une qu'elle a la force de les prendre, l'autre qu'elle en fera meilleur usage qu'eux.

« Quand tout un peuple a été longtemps intoxiqué de cette croyance intime en son droit divin, on peut en rendre responsable ses éducateurs, leurs principes et leurs méthodes.

« Pour nous, Instituteurs français, tout autre est notre conception de l'éducation et du patriotisme.

« Nous ne mettons pas la France « au-dessus de tout » : Ce ne serait pas l'honorer que de la vouloir au-dessus du droit, au-dessus de la justice et de la probité, au-dessus des lois éternelles de la conscience humaine. Nous la voulons forte, non pas contre le droit, mais par le droit et pour le droit. Nous sommes le peuple qui a proclamé il y a un siècle « Les Droits de l'Homme » et qui se bat aujourd'hui pour le « Droit des Peuples ».

« Nous proclamons pour chaque nation, si petite qu'elle soit, le droit de rester maîtresse de ses destinées ; et nous ne reconnaissons à aucune ; si grande soit-elle, celui de s'imposer aux autres par la violence.

« Ainsi que l'a dit l'un des nôtres, la France, en ce moment, offre au monde, comme aussi applicables aux nations dans l'Humanité qu'aux citoyens dans les Nations, les trois termes de sa devise : Liberté, Égalité, Fraternité.

« Cette formule est assez large, assez humaine pour convenir à toutes les démocraties. Elle s'oppose à celle de l'impérialisme germanique qui ne peut satisfaire que le monde allemand.

« C'est pour la conservation et l'extension de ces principes que combattent et meurent nos vaillants soldats et leurs éducateurs.

« Au fond, la guerre actuelle, c'est le conflit des deux morales : la morale de la force et la morale du droit.

« Nous attendons avec confiance le jugement des nations et de l'histoire. »

Un programme d'enseignement pour l'année 1914-1915 [1]. — Suivez-moi, si vous le voulez bien, dans l'une des écoles que j'ai inspectées dernièrement. Entrons. Nous tombons mal. On va tricoter. Qu'à cela ne tienne : regardons les cahiers, interrogeons. « Quelle a été la dernière leçon de morale ? — Nos devoirs envers nos serviteurs. » Je suis fixé. Point n'est besoin de demander le sujet de la leçon d'hier, celui de la leçon de demain. Ce titre de leçon veut dire qu'on n'a rien changé à ses habitudes, qu'on a suivi le programme pas à pas. Les autres leçons ont été faites à leur tour et à leur heure, le tour de la leçon sur les devoirs envers les serviteurs est venu : faisons donc la leçon sur les devoirs envers nos serviteurs. Il me semble cependant que nos serviteurs peuvent attendre et qu'il est des devoirs plus urgents et dont les circonstances présentes réclament instamment l'intelligence et l'accomplissement. Parlez donc à vos élèves de leurs devoirs d'enfants, d'écoliers, de petits citoyens, de petits Français; lisez, expliquez, commentez avec eux ces récits qui mettent en scène et en pleine lumière les grandes vertus qui sont plus que jamais de mise, qui sont, pour ainsi dire, d'actualité : l'esprit de discipline, l'abnégation, l'héroïsme, le mépris de la souffrance et de la mort. Ne perdez pas une occasion (et elles se présentent en foule et à chaque instant), ne perdez pas une occasion de renouveler les classiques sujets de leçons de morale et de les adapter, de les ajuster au temps présent. Exemple : je feuillette un cahier d'élève, parmi les maximes que les élèves placent en tête et comme au fronton de chaque journée, je prends celle du jour : « la vraie politesse vient du cœur ». Voyons si cette maxime qu'on a écrite de sa plus belle main, on la comprend, si l'on est en mesure de me l'expliquer. J'interroge : réponses satisfaisantes. La maxime est comprise. Mais je veux davantage. Je n'oublie pas que les leçons de morale s'adressent moins à l'intelligence qu'au cœur et je veux m'assurer que notre maxime, les cœurs la sentent aussi bien que les intelligences la comprennent. Me rappelant certaine circulaire qui recommande aux enfants de saluer les blessés, tous les blessés, je demande pour quelle raison cette recommandation a été faite, quelle est la signification de ce geste de politesse, de quels sentiments il est l'expression. Une fillette m'explique que ce salut est chargé d'exprimer notre reconnaissance. — Bien. — Elle me dit ensuite et avec une précision suffisante ce dont nous leur sommes reconnaissants. — Très bien. — A une autre : « N'y aurait-il pas un autre sentiment que ce salut est chargé de traduire ? — Le respect. — Pourquoi ? — Parce qu'ils nous sont supérieurs. » De mieux en mieux. Et l'on me dit en quoi consiste cette supériorité, et très genti-

1. *Bulletin de l'Enseignement primaire* du département du Finistère.

ment ma foi. Allons-nous cependant nous en tenir là? Non, certes. Et comme nous avons passé de la reconnaissance au respect, du respect nous allons jusqu'à l'admiration. Et c'est parfait. Ah! la bonne, la belle leçon de morale que l'on aurait pu faire avec la maxime du jour. Je ne veux pas dire de mal de la leçon sur les serviteurs que je n'ai pas entendue, mais comme la nôtre lui aurait été supérieure et pour beaucoup de raisons, mais surtout pour celle-ci qu'elle aurait été la leçon du jour, la leçon d'actualité!

Je continue de feuilleter le cahier de devoirs. Ah! voici un texte de dictée bien choisi. — « La dernière classe. » A la bonne heure! Et je relis rapidement la page tout ensemble émouvante et jolie. A la suite de la dictée viennent les questions. Elles ne sont pas mauvaises, ces questions, elles sont bonnes mêmes, elles viennent tout droit d'un livre qui généralement les pose bien. Mais il me semble qu'on aurait pu en poser d'autres meilleures encore, meilleures parce qu'elles seraient allées droit au cœur des enfants. Si je les posais ces questions? Je les pose. Et alors les fillettes et moi nous cherchons et nous trouvons quel est le mot qui dans la première partie de la dictée montre bien ce qui se passe dans le cœur du bon vieux maître; nous cherchons et nous trouvons tout ce que veut dire, tout ce qu'est chargé d'exprimer l'expression « vieux amis » que quelques lignes plus bas l'auteur place dans la bouche du petit écolier. Puis, poussant plus loin, nous essayons de nous le bien représenter ce petit Frantz, nous le revoyons tel qu'il était avant cette dernière classe : espiègle, étourdi, ami de l'école buissonnière, et nous le voyons tel qu'il est aujourd'hui : subitement transformé, subitement grave, sérieux, ému, comprenant brusquement des choses, de grandes choses, trop grandes pour lui jusque-là et qui sont aujourd'hui à sa taille, et nous nous disons que ce qui se passe chez lui et les enfants se passe aussi chez les hommes et qu'il est des peuples qui paraissent légers, insouciants, frivoles et qui, lorsque l'heure grave sonne, se révèlent graves, sérieux, se dressent prêts à tout pour la Patrie, le droit et la liberté. Et voilà encore une excellente leçon de morale, une excellente leçon d'actualité. Mais ce n'est pas tout. De cette dictée il faut qu'il sorte quelque chose de plus. « Ne pourriez-vous, dis-je à l'institutrice, tirer de cette dictée un sujet de composition française, un sujet qui serait d'actualité, lui aussi? — La dernière classe en allemand? — Ce ne serait pas mal, mais il y a mieux, je crois. N'avez-vous pas lu comme moi dans les journaux certain entrefilet intitulé « la première classe en français ». On y racontait qu'en Haute-Alsace, à Massevaux, dans le canton de Thann, avait été ouverte la première école française, que les écoliers, vêtus de leurs habits des dimanches, s'étaient placés devant leurs pupitres, tandis que leurs parents se tenaient debout au fond de la salle, que le maître d'école allemand était remplacé par un soldat instituteur, un vrai fils d'Alsace, que la première leçon ne porta que sur un thème,

une phrase d'abord parlée, qu'à tour de rôle, sur le tableau noir, puis sur le cahier, les enfants écrivaient pieusement : « La France est notre patrie! Vive la France! » Le voilà le sujet de composition française demandé. Et voyez-vous comme déjà le cœur de vos élèves s'émeut, comme leur visage s'anime, comme leur œil brille, comme elles ont hâte de le traiter, ce beau sujet.

Passons maintenant dans une autre école, chez les garçons. C'est l'heure de la leçon d'histoire. On « récite » la guerre de Cent Ans. Et voici les causes de la guerre, voici les grandes divisions, la période des succès et des revers, voici le récit des premiers événements, voici la bataille de Crécy, voici le siège de Calais. Ici on insiste, on raconte le siège, on raconte le dévoûment des bourgeois de Calais. Le maître parle et parle bien; les élèves écoutent, ils écoutent bien. Et l'on allait passer de Philippe VI à Jean le Bon, de Crécy à Poitiers. J'interviens. « N'avez-vous pas entendu parler de Calais ces temps-ci? — Silence; les visages marquent l'étonnement, un étonnement profond. Inutile d'insister. Eh! pourquoi pas? Essayons : « Quelle est la grande bataille du commencement de la guerre?— On cherche, on se trompe, on finit par nommer la bataille de Charleroi. — La plus importante après? Les uns disent l'Aisne, d'autres Dixmude, d'autres enfin la bataille de la Marne. Et nous voilà à essayer ensemble de retrouver la marche des événements de Charleroi à Nieuport et à Ypres. Nous y arrivons tant bien que mal. Nous arrivons en tout cas au point où je voulais amener mes élèves. Nous voici, ou plutôt voici les Allemands, les Français, les Anglais, les Belges face à face, front à front dans les plaines du Nord. Tout à l'heure entre Charleroi et la bataille de la Marne les Allemands à marches forcées se dirigent sur Paris, maintenant vers quelle ville se ruent leurs formidables armées? Nieuport, me dit-on. — Un autre? — Dunkerque. — Un autre encore? Et ainsi peu à peu nous arrivons à Calais. Pourquoi veulent-ils prendre Calais? Est-ce pour les mêmes raisons que les Anglais il y a six siècles? Puis, étendant la question, nous cherchons, toujours ensemble, les raisons pour lesquelles les Anglais et les Français se faisaient la guerre et quelle guerre! et celles pour lesquelles ils marchent aujourd'hui la main dans la main contre un ennemi commun. Certes, les élèves écoutaient bien tout à l'heure lorsqu'on leur racontait le siège de Calais, mais comme ils écoutent mieux maintenant! Ils écoutaient tout à l'heure passivement, ils écoutent maintenant activement. Je suis tranquille. On peut passer de Philippe VI de Valois à Jean le Bon : l'intérêt est né, on écoutera de la même façon jusqu'au bout. La guerre de Cent Ans est sortie des ténèbres du passé; la voici au plein jour, en pleine lumière, elle vit de la vie d'aujourd'hui, elle est, elle aussi, d'actualité.

Je pourrais continuer cette tournée d'inspection et vous faire assister avec moi à tel exercice de récitation : « *Mon père, ce héros au sou-*

rire si doux... » Ce récit que j'entendais pour la centième fois et qui avait fini par perdre un peu de son intérêt, comme les airs trop connus perdent de leur charme, je pourrais vous raconter quel regain de nouveauté il prit à mes yeux parce que quelques jours auparavant j'avais lu au *Journal officiel*, dans la partie réservée aux citations à l'ordre du jour : « On annonce la mort du colonel Arbanère, du 53e d'infanterie, tué par un officier allemand blessé, au moment où il donnait à boire à ce dernier. » Je pourrais vous raconter comment ces trois lignes de prose me furent d'un précieux secours, quand j'essayai de me rendre compte si les jeunes artistes qui déclamaient le poème de V. Hugo en sentaient toute la beauté. Je pourrais vous faire assister à certaine leçon de géographie sur le bassin de la Seine, leçon bien composée, bien présentée, faite avec méthode et clarté, mais qui ne s'anima, et ne devint vraiment intéressante, que quand certains affluents de la Seine cessèrent d'être des accidents géographiques, pour devenir le théâtre des opérations militaires et comme le décor où se joue le grand drame. Je pourrais vous faire assister à certaine interrogation portant sur la guerre actuelle et qui se termina par un exercice en application de la leçon de système métrique sur les sous-multiples du mètre : le canon, le fameux, le merveilleux 75 en fit les frais.

J'en ai assez dit cette fois, je pense, pour que désormais chacun sache à quoi s'en tenir, chacun sache quel est son devoir. Ce devoir, il consiste en deux obligations principales. La première, qui vise l'enseignement tout entier, est de faire de la guerre de 1914 notre « centre d'intérêt » ; la seconde, qui concerne plus particulièrement certains enseignements, tels que la morale, l'histoire, la géographie, est de donner dans notre programme, dans notre emploi du temps, la place et le temps auxquels elle a droit à la nouvelle matière d'enseignement que cette guerre nous apporte ou plutôt nous impose.

Oui, nous devons nous servir de l'intérêt passionné qui porte nos élèves, petits et grands, vers les choses de la guerre et le faire servir à notre enseignement. Les enfants sont comme nous ; avez-vous remarqué que les livres qui faisaient nos délices il y a quelques mois nous laissent aujourd'hui indifférents ; qu'en revanche, il suffit qu'il y soit question de près ou de loin de la guerre pour que la page la plus vide, la plus terne, attire notre attention et la retienne. Traitons nos élèves comme nous nous traitons nous-mêmes.

Nous avons une dictée à leur donner, allons en chercher le texte dans l'une de ces admirables pages qui, par le temps qui court, sont quotidiennes comme les actes d'héroïsme que la plupart relatent ; à la suite de ces dictées posons des questions qui fournissent au cœur de nos élèves l'occasion et le moyen d'exprimer les sentiments dont il est plus plein que jamais. Procédons de même pour les textes à expliquer, de temps à autre, le plus souvent possible, allons les puiser aux mêmes sources ; dans nos livres adressons-nous de préférence aux pages toutes

vibrantes de patriotisme. Il est certaines pages que tous nos élèves doivent avoir expliquées, apprises par cœur (jamais l'expression n'aura été aussi juste); telle la lettre « Tes sœurs » publiée dans le dernier bulletin (cette lettre grandiose qui, avec toutes ses fautes d'orthographe et ses fautes de français est belle comme du Corneille, plus belle que du Corneille; telle la belle, la sublime allocution du général Joffre aux Alsaciens à qui il est venu apporter le salut de la France; tel encore l'éloge, le magnifique éloge de la France et de l'armée française par un journaliste anglais. Quant aux sujets de composition française demandez-les aux circonstances : *départ d'un régiment*, — *le village le jour de la mobilisation*, — *lettre au grand frère inconnu qui se bat pour nous, et à qui on expédie un chandail tricoté pour lui*, — *la séance du travail manuel à l'école*, — *l'arrivée d'un convoi de blessés*, — etc... Ne manquez pas cette occasion de rajeunir les vieux sujets. Si vous donnez *le passage du facteur*, ce n'est pas un facteur quelconque, le facteur de tous les temps et de tous les pays, c'est le facteur d'aujourd'hui, le facteur de notre ville ou de notre village, le facteur qui apporte plus de lettres que par le passé et qui, plus que jamais, est impatiemment attendu. Si vous faites asseoir *un vieillard sous un chêne sur la place du village par un beau soir d'été* et si vous demandez à vos élèves de le faire parler, que ce soit un vieillard d'aujourd'hui, et que le soir d'été soit un soir du mois d'août dernier. Le vieillard de toujours a certainement des choses intéressantes à dire; mais, si intéressantes qu'elles soient, elles le sont certainement moins que celles auxquelles doit penser le vieillard de 1914.

Voilà donc notre premier devoir. Nous n'aurons, j'en suis persuadé, aucune peine à le remplir. Pour le second, ce sera peut-être plus difficile. Il va falloir toucher aux programmes! Modifier l'emploi du temps! Quoi qu'il en coûte, touchons aux premiers et modifions le second, il le faut. Car il faut, il faut de toute nécessité qu'en histoire nos élèves étudient la guerre actuelle, qu'ils l'étudient comme les guerres d'autrefois, qu'ils l'étudient dans ses causes, qu'ils sachent en démêler les principaux événements, les mettre au premier plan, en trouver et en suivre l'enchaînement; il faut que vous fassiez avec eux ce qu'a si bien fait le magistral exposé des opérations militaires qui a dernièrement paru dans le *Bulletin des Armées de la République* et que tous les journaux ont reproduit; il faut donc que de temps à autre on marque les étapes, on jette un regard en arrière pour mesurer le chemin parcouru et mieux voir celui qui reste à parcourir; il faut aussi, bien que ce soit en dehors du programme, il faut aussi nécessairement que nos élèves connaissent, au moins dans ses grandes lignes, l'histoire de nos amis et celle de nos ennemis; il faut qu'ils sachent comment et pourquoi l'Angleterre est devenue notre alliée, pourquoi et comment la Prusse a toujours été notre ennemie; il faut que cette histoire, nos élèves en sachent assez pour être capables de

comprendre et d'expliquer la parole célèbre : *Anvers est un pistolet braqué sur le cœur de l'Angleterre ; la guerre est l'industrie nationale de la Prusse ; la Prusse ce n'est pas un peuple qui a une armée, c'est une armée qui a un peuple.* Il faut... Si j'avais besoin d'un dernier argument pour vous démontrer la nécessité de ces études, je le trouverais dans la circulaire adressée par le Ministre de l'Instruction publique de Prusse : *L'école doit considérer comme sa tâche la plus noble d'implanter dans l'âme de la jeunesse les raisons de cet enthousiasme patriotique qui la préparera à donner demain de ses fruits précieux. Un tel enseignement est primordial. Le bénéfice qui en découlera compensera largement les interruptions apportées dans les programmes scolaires par les leçons inspiratrices tirées de la guerre.* »

Le programme de géographie, de son côté, s'imposera les modifications nécessaires. La France continuera d'être étudiée, mais certaines régions le seront davantage. Je voudrais que chaque classe ait sa carte du théâtre de la guerre, carte faite par le maître, et refaite chaque jour par lui. A cette étude s'ajouterait celle des pays des nations belligérantes. Il faut par exemple que nos élèves aient la carte de Belgique dans les yeux et dans le cœur ; il faut qu'ils sachent à quoi s'en tenir sur la situation économique de l'Allemagne, qu'ils se rendent compte de l'importance des canaux de Kiel et de Suez, aient des notions précises sur l'étendue et la valeur des domaines coloniaux de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Belgique, etc... L'enseignement de la morale devra, lui aussi, lui plus que tout autre, s'ajuster aux circonstances et s'en inspirer. A lui incombe l'obligation, pour ses leçons de courage, d'héroïsme, de patriotisme, de puiser à pleines mains dans le trésor des citations à l'ordre du jour de l'Armée : *Le Journal officiel*, écrivait récemment M. le Recteur de l'Académie, *publie les hautes récompenses, Légion d'honneur, médaille militaire, citation à l'ordre du jour de l'Armée ; de jour en jour les colonnes s'allongent composant une galerie unique d'héroïsmes, une épopée sans pareille. Tant de dévouements méritent mieux qu'un regard distrait dans une lecture de hasard ; on ne peut les laisser s'ensevelir et s'éteindre dans les archives, simple matière aux curiosités futures. Il faut de leur flamme soulever les jeunes gens, il faut qu'à les contempler ceux-ci sentent passer en leur âme les grands frissons. L'École de la République est toute prête à cette mission sainte.* » Puisque chaque journée de classe commence par une leçon de morale, c'est tous les matins que cette mission sainte devra être remplie. A l'enseignement de la morale s'impose en second lieu l'obligation de faire un choix parmi les vertus dont il a à recommander la pratique et de donner la première place à certaines ; pour ce choix il devra s'inspirer du présent et aussi de l'avenir que le présent nous prépare.

L'ECOLE PRIMAIRE PENDANT LA GUERRE[1]. — ... Je salue enfin, et cette fois le cœur brisé, car ils sont vraiment trop, nos instituteurs morts pour la Patrie, et j'ajoute avec douleur nos institutrices, puisque nous en avons, hélas, qui sont mortes aussi, de la mort des braves, dans cette terrible guerre. Meurthe-et-Moselle compte déjà 15 victimes (et je ne parle pas des blessés); la Meuse, 13; les Vosges, 22. Et nous ne connaissons pas tout. Qui sait ce que sont devenus les maîtres et les maîtresses des communes envahies, dont nous n'avons pas de nouvelles? Et combien maintenant, parmi ceux et celles qui sont à leur poste et ont repris leur service, combien pleurent en silence, et sans qu'il y paraisse trop au dehors, un fils, un frère, un mari, le père de leurs enfants!

Néanmoins, l'École a rouvert ses portes. Ici, elle a fait place, à côté des enfants de la commune, à ceux d'autres communes dont les habitants ont dû fuir devant l'ennemi; et ces enfants-là sont accueillis et traités en frères. Là, l'école s'est rouverte au milieu des ruines, dans un village aux trois quarts incendié; et c'est, à l'heure qu'il est, pour les petits qui la fréquentent, le meilleur asile. Un instituteur, étonné de leur nombre (38), dans une bourgade dont presque toutes les maisons étaient détruites, demandait à ces pauvres enfants où donc logeaient leurs familles? « On s'est mis dans la cave, » dit l'un. Et un autre : « Dans le poulailler, qui n'était pas trop abîmé ». Et un autre encore : « Dans une logette au fond du jardin, que les flammes n'avaient pas atteinte ». Et on cuisine sur un fourneau, retrouvé (en quel état?) sous les décombres; et on se sert de gamelles ébréchées, qu'on a ramassées sur le champ de bataille! Et le maître enseigne bien vite (car le temps presse, et il faut travailler double, triple, davantage encore) à lire et à écrire, à calculer et un peu à rédiger : par exemple, description d'une maison incendiée; les enfants, pour cela, n'ont qu'à regarder autour d'eux. Mais il enseigne surtout l'amour de la France; et cette leçon, partie du cœur, les élèves le sentent, leur va aussi droit au cœur.

Parfois, sur la table de la maîtresse, à la place du bouquet accoutumé, se trouve une tirelire où les fillettes glissent de gros deux sous pour acheter de la laine. Dans combien de villages, en effet, une fois la classe finie, l'école se rouvre encore, la nuit tombée, le soir, et groupe autour de l'institutrice surtout, les jeunes filles, les femmes mêmes, qui viennent tricoter des lainages pour nos soldats, écouter la lecture des faits d'armes racontés par les journaux et des lettres reçues dans les familles; on cause surtout de ceux qui sont partis se battre, et on rentre chez soi, le cœur plein d'espoir et de confiance. Un inspecteur primaire des Vosges me signale, non sans fierté,

1. Extrait d'un discours adressé par M. Adam, recteur de l'Académie de Lille, aux trois ordres d'enseignement dans les départements lorrains, à l'occasion de la nouvelle année.

« l'empressement que mettent, en cette région, les habitants de tout âge à venir chaque jour à l'école entendre la bonne parole... Il semble (ajoute-t-il), et ceci est à l'honneur de nos maîtres et de nos maîtresses, que la population considère tout naturellement l'école, en cette période de crise, comme le foyer destiné à éclairer les esprits, à réchauffer les cœurs et à entretenir la flamme du plus pur et du plus ardent patriotisme. » Des officiers mêmes, attirés vers l'école devenue ainsi centre de ralliement pour les grands comme pour les petits, y viennent, dans le loisir de leur cantonnement, au repos entre deux combats. On a été bien heureux d'accepter ce concours inattendu. Leur parole, unie à celle de nos instituteurs, n'était pas de trop pour réconforter les pauvres gens demeurés au pays. C'est ainsi qu'à la faveur de cette horrible guerre, dont ce ne sera pas un des moindres bienfaits, nous voyons se réaliser notre rêve de l'Ecole rendez-vous pacifique de toutes les bonnes volontés, maison de famille pour les enfants et pour les parents, foyer national de concorde et d'union.

Au reste, cette année 1914, à aucun moment l'École n'a été fermée. Elle fut souvent pour les blessés le seul hôpital, et lors des passages de troupes, pour les éclopés ou les fatigués qui avaient besoin d'un peu de repos, pour les affamés qui demandaient un peu de nourriture, elle fut, notre École, le refuge, l'abri, et l'auberge toujours ouverte : c'est que là se trouvait un cœur de femme toujours prête à accueillir et à compâtir, une institutrice, restée seule parfois avec son adjointe, lorsque tout le monde autour d'elles avait fui, retenant néanmoins quelques vaillantes jeunes filles, et faisant face quand même de tous côtés à des tâches qui se renouvelaient sans cesse et le jour et la nuit. Tout le vin de leur cave, et toute leur provision d'œufs (vite elles allaient en quérir d'autres de porte en porte par tout le village en les payant de leur poche), elles ont tout donné, et de bon cœur, jusqu'à épuisement complet de leurs réserves de vivres et d'argent, réduites elles-mêmes à accepter à la fin pour se nourrir un morceau du pain des soldats. Quelques-unes de ces nobles femmes ont eu leurs noms cités à l'ordre de l'armée : belle et juste récompense, certes! Mais combien la méritent également, au témoignage des officiers et de leurs hommes qui les ont vues à l'œuvre! Celles-là, pas plus que les autres d'ailleurs, ne se soucient guère des compliments ni de remerciements : tout leur soin, toute leur ambition se borne à se rendre utiles et bonnes à quelque chose. Oui, bonnes, elles l'ont été, et si simplement! Il a fallu cette décisive épreuve pour faire apparaître et éclater aux yeux (et ils commandent désormais le respect et l'admiration), des trésors de dévouement humble et modeste, qui ne cherche pas à être vu, qui se contente d'agir, et de répandre autour de soi le bien. Telle est la race de ce pays, avec ses qualités qui se dérobent à un regard superficiel en temps de paix, mais qui subsistent solides et brillantes, et prêtes à jaillir au premier choc. C'est de l'or en barre ou plutôt en lingot, enfoui sous une couche de sable ou de terre, mais

pur de tout alliage, et qui n'est pas encore usé et terni, comme certaines pièces de monnaie courante depuis longtemps en circulation. On a célébré, et avec raison, en ces derniers temps, ce beau vers d'une de nos vieilles chansons de geste :

Li cuers d'un homme vaut tout l'or d'un pays.

Et un cœur de femme, que ne vaut-il pas, en notre France et en notre Lorraine ?

Quelques esprits chagrins se sont demandé avec inquiétude (pas en Lorraine), ce que donneraient les générations nouvelles formées par les méthodes et l'esprit de notre enseignement. La réponse est faite par les longues listes de tués et de blessés, face à l'ennemi, et par les listes déjà longues aussi (et jamais trop, celles-là) de citations à l'ordre de l'armée, sans parler des médailles militaires et des croix d'honneur. Voilà ce qu'ils ont su faire, nos enfants, en cette année 1914. Et pourtant, jamais on n'eut besoin d'autant de vaillance, contre les plus formidables engins qui aient menacé la vie humaine, et de patience, pour cette guerre de tranchées qui userait à la longue d'autres courages que les nôtres, et d'esprit d'abnégation et de sacrifices, lorsqu'on sent que dans nos régions frontières tout est en péril, et la vie des parents restés au logis, et le logis lui-même et la terre et les biens, l'ennemi ayant, semble-t-il, pour mot d'ordre : destruction, dévastation, extermination. C'est à tous ces maux réunis que nos soldats savent résister, le cœur ferme, le front serein, que dis-je, le sourire aux lèvres. Voilà, pour une bonne part, votre œuvre, maîtres et maîtresses de nos écoles : n'est-elle pas votre plus belle et votre plus douce récompense ?

Un cours d'adultes au cantonnement. (Lettre d'un instituteur du Finistère.) — «... Je vous disais que nous exercions ici un peu tous les métiers. En sus de ces métiers j'ai trouvé le moyen de reprendre mes anciennes fonctions. Cela va vous étonner et pourtant rien de plus vrai. Sans demander l'autorisation du Conseil départemental, j'ai ouvert un cours d'adultes, mais oui, un véritable cours d'adultes, et j'ai le plaisir de voir ce cours fréquenté par des auditeurs peu ordinaires, à savoir : un gros marchand de chaussures de X..., un opticien retiré des affaires, un horticulteur de Y..., un clerc de notaire, un commis en nouveautés, un ouvrier des Ponts et Chaussées; divers autres employés et des cultivateurs. Nous sommes ici cantonnés dans une immense ferme, où il ne nous a pas été difficile de dénicher un grenier inoccupé. On y accède par une échelle qui ressemble à celles qui sont fixées aux môles. Maitre et élèves ont pour sièges des bottes de paille. Un bout de bois fiché dans le mur soutient la bougie *payée* par les auditeurs. Au mur, la carte du théâtre des opérations de la guerre. Le local est rustique, le matériel sommaire, mais depuis douze ou treize ans que je fais cours d'adultes, je n'ai jamais trouvé

d'auditeurs aussi attentifs. Vous vous demandez sans doute ce qu'on peut bien faire dans un tel cours. Les problèmes et les dictées en sont naturellement bannis, mais nous dégustons la prose de Maurice Barrès, qui nous a si injustement houspillés, d'Ernest Lavisse, de Paul Ginisty, de Stéphen Pichon, de Marcelle Tinayre et de bien d'autres encore. Nous parlons de notre petite patrie, la Bretagne, et de notre grande patrie qui ne saurait périr. Nous enregistrons journellement nos succès et, la causerie terminée, nous nous endormons sur la dure, du sommeil calme de ceux qui sont certains que leurs efforts ne seront pas vains... »

Discours prononcé a la réunion générale de l'association des professeurs de langues vivantes. — Après avoir donné un souvenir ému aux Membres d'Association morts pour la Patrie, le Président s'est exprimé ainsi :

« Les uns et les autres sont partis pour la guerre, avec quelle ardeur! Nul ne l'ignore. Cette ardeur s'exprimait avec la réserve, la pudeur toute particulière au tempérament universitaire; mais elle était, au plus haut degré, intense. Elle avait pour aliment la conscience de nobles causes à soutenir : la défense du territoire menacé, puis, le triomphe du droit et de la justice. La morne guerre de tranchées se substituant aux batailles épiques qui, livrées panache au vent, conservaient parfois encore une allure chevaleresque, n'a pas abattu l'ardeur de nos collègues. L'impitoyable brutalité de l'ennemi l'a exaltée. Des lettres reçues par nous l'attestent. Il n'en est pas un parmi nous qui ne serait désireux de partager les fatigues et les périls de la campagne. On trouverait dans les cartons des Etats-majors des offres de service adressées par beaucoup d'entre nous aux commandants des différentes régions et demeurées sans réponse. L'âge des postulants, leur capacité militairement négative par suite de la signature des engagements décennaux sont les raisons pour lesquelles l'Autorité n'a pas cru devoir accorder satisfaction à leur patriotique impatience. S'ils avaient prévu l'avenir, combien parmi nous n'auraient jamais contracté d'engagement décennal!

« Nos études, nos relations, nos habitudes éveillent, fortifient et entretiennent en nous la sympathie et l'admiration pour des tours de pensée, pour des civilisations autres que les nôtres. Mais, tout en élargissant notre faculté de compréhension, nous voulons rester nous-mêmes. Notre rêve de paix mondiale, notre idéalisme refusent de se soustraire à l'étreinte de la réalité.

« Le triomphe des armes alliées est, sinon proche, du moins assuré. Dès aujourd'hui, le ciel se colore de lueurs annonciatrices de la victoire. Hommage soit rendu, mes chers collègues, aux nations qui portent avec nous le poids de la lutte et dont notre association a des fils dans son sein : aux Russes dont les vertus militaires nous sont

précieuses! Nous serons fiers un jour de compter parmi nos membres des Belges et des Serbes dont l'héroïsme plonge l'univers dans l'admiration. Quand la paix sera signée, un Gœthe se lèvera-t-il et redira-t-il, montrant la France : « En ce jour commence une ère nouvelle pour l'histoire du monde? » Sera-t-il prophète? Espérons-le; croyons-le. La flamme de notre patriotisme, inextinguible, saura alors être discrète comme ces lampes qui, dans les sanctuaires, symbolisent, pour le croyant, la pérennité de la foi; mais si, contre toute attente, nos espoirs devaient être déçus, si la force devait à nouveau tyranniser le droit, cette flamme nous embraserait à nouveau tout entiers comme elle a embrasé Pignol, Claverie, Lambert, Pruvot, Laval, Pelloux, Dages, professeurs d'allemand, dont les noms ensevelis dans la gloire sont à jamais l'honneur de notre corporation. »

Un épisode de la guerre. — Ce n'est qu'un épisode de guerre. Mais c'est un épisode magnifique.

Nous avions, au sommet de l'Hartmannsvoillerkopf, une grand'garde qui a été, le 19 janvier, très violemment attaquée par des forces importantes. Nous avons voulu la dégager.

La chose était malaisée. Les pentes, dans ce coin des Vosges, sont un chaos de rochers. Les semis de sapins dressent sous les arbres un impénétrable réseau d'arbustes. Il neigeait. La brume empêchait de voir à dix mètres.

Comme il s'agissait de sauver des camarades, nos officiers et nos soldats n'ont pas hésité. Ils savaient que le détachement du sommet avait trois cents cartouches par homme, et tout le monde espérait arriver à temps.

Le 19, au soir, deux compagnies cherchent à gagner la gauche ennemie et y réussissent. Deux autres commencent à progresser sur la droite le 20 au matin. Mais cette progression est d'une extrême lenteur pour les raisons indiquées plus haut, et aussi parce que l'ennemi a eu le temps d'organiser un solide réseau de fils de fer.

Nos hommes trébuchent sur le verglas et dans les défenses accessoires. Ils attaquent toute la journée. Au sommet, la grand'garde tient toujours. Nous l'entendons tirer et, vers le soir, comme un salut, son clairon nous envoie le refrain du bataillon.

Le 21, nous gagnons sur les pentes, mais combien lentement. Les chasseurs d'en haut tirent toujours. Nous sommes au contact étroit de l'ennemi. Pour arriver à temps, les assauts se précipitent. Deux officiers tombent à la tête de leurs hommes. Mais le verglas et les fils de fer nous retardent.

La nuit venue, au sommet, on n'entend plus rien. La vaillante poignée de défenseurs a dû succomber avant que nous ayons pu l'atteindre.

Malgré leurs effroyables fatigues, malgré aussi l'espoir perdu de dégager leurs camarades, nos chasseurs continuent et se maintiennent en combattant au contact immédiat des défenses allemandes. Ils y sont demeurés depuis lors, interdisant à l'ennemi tout mouvement, et résolus à reprendre le sommet.

Bien que dépourvus de portée d'ensemble, de tels combats sont des témoignages saisissants de l'héroïsme de nos troupes.

On fera bien de lire ce passage, extrait du compte rendu officiel des opérations militaires, aux enfants de l'école et l'on en tirera la leçon qui s'en dégage.

Ψ

Un trait d'héroïsme. — M. le recteur de l'Académie de Rennes a adressé aux inspecteurs d'Académie de son ressort cette circulaire :

« Je signale à votre attention, en vue de le porter à la connaissance de vos Ecoles, à tous les degrés, le récit suivant, d'une beauté émouvante et tendre :

« Vendredi soir, 8 janvier, à l'hôpital militaire du Collège de St-Nazaire, un enfant de dix-sept ans est mort des suites de ses blessures reçues à l'ennemi.

« Roger Gsell [1], né à Périgueux, le 5 avril 1897, fils d'un Alsacien qui avait fait la campagne de 1870 et opté pour la France; engagé au 53e de Ligne, combattit successivement en Belgique, sur la Marne, sur l'Yser.

« Blessé cruellement, à Dixmude, de plaies pénétrantes à la jambe gauche, au bras droit, sur diverses parties du corps, il a, malgré les soins les plus dévoués, succombé à une lente agonie, supportant stoïquement les pires souffrances.

« Il n'a jamais rien regretté. Sa mère accourut. Désespérée à la pensée qu'il lui reprocherait peut-être d'avoir consenti à son engagement, elle lui demanda : « Voyons, mon enfant, sachant maintenant ce qu'est la guerre, ayant supporté tout ce que tu as souffert, si c'était à refaire, t'engagerais-tu ? » L'héroïque enfant, sans hésiter, simplement, répondit : « N'en doute pas, mère. »

« Quelques instants avant sa mort, il fit, en pleine connaissance, ses adieux à ses camarades de salle, remercia ceux qui l'avaient soigné, puis jusqu'à son dernier souffle chanta la *Marseillaise*.

« Ce sacrifice s'ajoute à tant d'autres qui ne se comptent plus, portés aux dernières limites de la sublimité, celle qui s'ignore elle-même. »

Ψ

Jolie lettre d'un enfant. — M. F. Martin-Ginouvier, Président des Fraternités Franco-Belge, vient de recevoir la jolie lettre suivante,

1. Le *Journal officiel* vient d'enregistrer la citation à l'ordre du jour de ce jeune héros.

écrite par un petit Français, et ornée de drapeaux belges et français par un petit Belge, tous deux écoliers de l'Arbresle (Rhône).

A ce propos, il est bon de rappeler, que l'*Association des Fraternités franco-belge*, a su mobiliser très intelligemment, grâce au zèle des instituteurs et des institutrices, toutes les petites mains des enfants de France, pour leur faire faire des semelles en papier. Par eux plus de cent mille semelles ont été ainsi offertes à nos vaillants combattants.

« Monsieur,

« Nous avons fini nos semelles en papier. Nous nous sommes bien appliqués, mais nos doigts sont biens petits et bien maladroits. Nous espérons que notre travail sera utile à plusieurs de nos soldats et que la vilaine humidité leur sera, ainsi épargnée. Nous leur envoyons en même temps nos gros baisers; qu'ils leur donnent du courage, puisque nous sommes trop petits pour leur aider autrement.

Un petit écolier,

Ecole communale de garçons d'Arbresle (Rhône).

P. S. — C'est un petit Belge qui a décoré la lettre et un petit Français qui l'a écrite.

A travers les périodiques étrangers.

The Journal of Education, novembre. — *La guerre et l'étude de l'allemand.* — En Angleterre comme chez nous, la guerre semble porter un gros coup à l'étude de l'allemand. Dans certains collèges, tous les « Allemands » ont déjà abandonné cette langue pour le latin ou le grec-wells, le romancier conseille aux élèves d'apprendre le russe; M. Alington préférait l'italien, Dante étant le poète moderne le plus digne d'étude après Shakespeare; un troisième, considérant les besoins commerciaux, vante les avantages de l'espagnol. Notre confrère persiste à n'admettre comme déterminant que les vertus éducatives, et soutient que l'allemand doit être conservé comme seconde langue étrangère, le français gardant la première place : « L'Allemagne mérite d'être étudiée parce que sa vie nationale contient tant d'éléments étrangers à la nôtre. Même les aberrations actuelles de l'esprit et de la conscience germaniques ne sauraient détruire la valeur, pour nous, d'une étude de ces éléments, valeur qui demeurera, soyons-nous les ennemis ou les amis des Allemands. En vérité, il paraît étrange de proposer l'abandon de la langue, à l'heure où les méthodes et la mentalité germaniques excitent parmi le public plus d'intérêt que jamais. »

L'enseignement au camp. — Les recrues terminent leur journée d'exercice à cinq ou six heures du soir, et ne sauraient passer leurs longues soirées à fredonner des airs; le *Board of Education* vient donc d'adresser aux autorités locales une circulaire en vue d'assurer dans les camps, non seulement l'instruction en forme, mais aussi des conférences et des discussions d'une portée éducative. Le *Board* de l'Extension universitaire examine de son côté le même problème. Plus d'un jeune soldat intelligent, désireux de conquérir ses galons, ne manquera pas cette occasion de rafraîchir son bâgage primaire, et les conférences sur l'histoire, la géographie, les sciences physiques et naturelles, avec ou sans projections, réuniront sans doute de nombreux auditoires.

La Guerre et le Personnel. — Plus de mille maîtres londoniens, c'est-à-dire cinquante pour cent de ceux qui sont aptes au service

militaire, ont répondu à l'appel de Lord Kitchener, un quart des postes rendus ainsi vacants se trouvent déjà occupés par des femmes ; la grande majorité du reste devra sans doute se contenter aussi d'un personnel féminin, car le comité ne voit pas la possibilité de recruter plus de 200 instituteurs nouveaux au maximum.

L'enseignement de la rédaction. — Il y a quelques années, M. P. J. Harbog ouvrait son livre sur « l'art d'écrire en anglais » par cette assertion sensationnelle : « L'écolier anglais moyen ne sait pas écrire sa langue », et se voyait appuyer par des autorités considérables. A en juger, cependant, par les lettres du front que publient les journaux, ou bien il doit y avoir un vaste nombre des jeunes gens « au-dessus de la moyenne », ou bien l'enseignement de la rédaction fait vraiment partie du programme suivi par les vieux. La vérité, c'est que « l'Anglais écrit convenablement quand il a quelque chose à dire et quelqu'un à qui le dire, il ne sait pas écrire avec grâce à propos de rien, comme le Français (sic) ou tirer des toiles d'araignée de son cerveau, comme l'allemand ; est-ce un défaut? »

Conclusion pratique : à côté des sujets abstraits ou d'imagination, on devrait proposer aux élèves des sujets d'un genre concret et réaliste, qu'ils traiteraient non en l'air ou pour satisfaire leur maître, mais en vue de renseigner telle personne déterminée. L'un des plus heureux thèmes qu'ait suggérés M. Harbog dans son livre était celui-ci : « Décrire une bicyclette ou une ligne à pêcher pour le bénéfice d'un homme qui n'en a jamais vu. »

Décembre. — *Les grands collèges et le recrutement.* — Ce ne sont pas seulement, comme on pourrait le croire, les classes nécessiteuses qui fournissent à l'armée britannique son gros contingent ; les classes aisées, et même aristocratiques, tiennent à cœur de défendre l'empire et le droit. C'est ainsi que 36 grands collèges, comprenant les anciennes « public schools », comptent sous les drapeaux 500 à 2 000 anciens élèves et plus. Chartehouse vient en tête avec le chiffre de 2 030 ; Harrow, Cheltenham et Rugby figurent respectivement pour 1 351, 1 159 et 1 150 officiers et soldats. Comme les élèves de notre École normale supérieure, ceux-ci font plus que leur devoir ; leur livre d'or comptera aussi de nombreuses pages ; sur une liste de 286 noms cités à l'ordre du jour, les deux tiers appartiennent à quatre colièges : Wellington, Harrow, Cheltenham, Charterhouse.

La guerre et la fréquentation. — La guerre n'a eu qu'un effet insignifiant sur la fréquentation des écoles de garçons. Pour les jeunes filles, des pensionnats de luxe ont particulièrement souffert : ils ont perdu presque toute leur clientèle étrangère ou coloniale. Les externats ont plutôt gagné, et sont maintenant fréquentés par les enfants de parents aisés que les difficultés financières de l'heure actuelle

empêchent de payer une lourde pension. Certains « collèges » parisiens se sont installés à Londres et dans le voisinage et y continuent leur œuvre. Enfin, des réfugiés belges reçoivent l'hospitalité et l'instruction gratuite de directions charitables.

The school guardian, 14 novembre. — *L'idéal germanique et l'école.* — Après avoir établi que le trait caractéristique de l'Allemagne moderne est « l'adoration de la force », M. M. E. Sadler, l'éminent professeur de pédagogie, montre comment l'école a fait passer dans toutes les âmes cet idéal de brutalité :

1° Les établissements scolaires de l'Allemagne, quelle que soit leur variété, relèvent tous de l'État, et, grâce à un étroit esprit de discipline, ils sont amenés à inculquer à tous, simples et intellectuels, le *credo* gouvernemental;

2° Préoccupés avant tout d'obtenir un rendement économique maximum, les maîtres allemands ont à cœur de faire absorber à tous leurs élèves, méthodiquement, un programme de connaissances considérable et déterminé; ils ne leur laissent que peu de temps libre et d'initiative; bien plus, ils s'occupent surtout de la masse docile des moyens et des médiocres; ainsi loin de donner le ton, l'élite emboîte le pas; la pensée indépendante et la famille de libre examen disparaissent.

Une brave analyse ne saurait que gâter et affaiblir cet article riche et nuancé; il faut le lire d'un bout à l'autre.

A. G.

États-Unis d'Amérique.

Educational Review, septembre. — *Le péril féminin dans l'éducation américaine.* — La question ne cesse d'être discutée. Mr. Léonard, M. Passano, de l'Institut de Technologie, Boston, soutenant l'opinion de l'amiral Chadivick contre Miss F. H. Hervitt, affirment qu'après la puberté les garçons ne sauraient, sans danger, rester sous une direction pédagogique uniquement féminine. L'opinion, aux États-Unis, ne s'y méprend point, et si les errements présents subsistent, c'est que l'enseignement masculin revient plus cher, parce qu'il vaut davantage.

La fondation Carnegie pour favoriser l'instruction. — Cette fondation vient de publier son huitième rapport. Elle y signale un nouveau don de son bienfaiteur s'élevant à 6 250 000 francs, destiné à subvenir aux frais d'un bureau spécial d'enquêtes sur l'éducation. Ce rapport insiste sur les progrès de l'enseignement médical aux États-Unis, mais déplore l'inégalité et parfois la médiocrité des enseignements donnés par des établissements portant tous le nom de collèges ou

d'Universités et tous conférant, après des études et des examens parfaitement dépourvus de commune mesure, des grades ayant même valeur. Cette critique, fort justifiée, a naturellement causé, de la part des maisons inférieures, aux réclames mensongères et tapageuses, des attaques persistantes et envenimées contre la Fondation Carnegie.

❦

Le nombre des étudiants dans les Universités allemandes durant le semestre d'hiver 1914. — D'après le *Deutscher Univevsitat-Kalendar*, ce nombre s'est élevé à 59 601, dont 3 686 femmes. Berlin vient en tête avec 9 593, et Rostock en fin de liste, avec 915. Dans l'ensemble 54 586 proviennent des divers États de l'Allemagne, 4 427 des autres pays européens, 588 d'Amérique, Asie, Afrique et Australie. La Russie, à elle seule, fournissait un contingent de 2 252. L'Amérique (nord et sud) comptait 348 étudiants dont 175 à Berlin.

La philosophie groupait 26 130 étudiants, la médecine 16 642, le droit 10 987, la théologie 5 842.

Y compris les auditeurs libres, le total général des élèves des diverses universités allemandes est de 65 059.

❦

Octobre. — *Economie de temps dans l'éducation.* — La nouvelle loi militaire française appelant les jeunes gens sous les drapeaux dès l'âge de vingt ans, aura comme conséquence naturelle une diminution de la durée des études, ou, tout au moins, un début plus précoce. Cette diminution ou ce début plus précoce semblent bien, d'ailleurs, être demandés de façon générale, puisque le conseil national de l'Éducation aux États-Unis a chargé une commission spéciale d'un rapport sur ce sujet. Voici, en résumé, les conclusions :

1. Les besoins pratiques et moraux de la société exigent que la période d'éducation générale soit abrégée, d'au moins deux ans, afin de permettre l'acquisition des connaissances spéciales indispensables à une carrière, au moment où l'esprit est encore capable de les assimiler avec le plus grand avantage. (Il convient de dire que, d'après les Américains eux-mêmes, les enfants des États-Unis sont, vis-à-vis des jeunes Allemands et Français, en retard dans leurs études d'au moins deux ans) ;

2. Grâce à une pédagogie améliorée, un plan d'études plus ramassé devra, cependant, donner de meilleurs résultats que les dispositions présentement en usage ;

3. Le jeune Américain appartiendrait donc à l'enseignement primaire de deux à douze ans, à l'enseignement secondaire de douze à seize ou dix-huit ans, aux cours préparatoires aux Universités de seize ou dix-huit à vingt ans, et à l'enseignement supérieur de vingt à vingt-quatre ans ;

Mr. F. P. Keppel, de Columbia University, en terminant l'analyse succincte du rapport, ajoute : « Une publication claire et brève s'impose,

destinée à éclairer le grand public sur la question, déterminant ainsi l'adoption et l'application prochaines d'une mesure particulièrement favorable aux intérêts du pays. »

Sur la guerre. — Voici la seule et légèrement sibylline allusion aux tragiques événements qui se déroulent en Europe :

« La terrible guerre qui sévit doit faire réfléchir professeurs et parents. Rien de semblable ne s'est encore produit dans l'histoire de l'humanité. Pour les uns, cette guerre marque la chute de la civilisation et le complet effondrement de tout ce pour quoi travaillent universités, collèges et écoles. Pour les autres, elle marque la disparition définitive des organisations surannées et discréditées du militarisme, de l'absolutisme, des traités secrets et des alliances encombrantes. Le temps dira bientôt de quel côté est la vérité.

Bulletin trimestriel de l'Université Columbia de New-York. — *Le Directeur de la Deutsches Haus.* — Le professeur Rudolf Tombo, qui, pendant ces huit dernières années, dirigea le *Bulletin*, vient de mourir à l'âge de trente-huit ans. Né en Allemagne, et resté fier du rôle joué par son père dans la guerre de 1870-1871, R. Tombo avait été élevé en Amérique. Il était devenu véritablement et cordialement citoyen des États-Unis, du jour où un voyage dans son pays natal le mit en contact direct avec les *Verboten* prussiens et avec l'administration du modèle des États policiers, et lui fit perdre beaucoup de son enthousiasme premier pour l'idéal allemand. Il était, à sa mort, directeur de la *Deutsches Haus*, Université de New-York. Son successeur dans cet emploi est le Professeur Braun, qui sera également secrétaire de la « Société Germanistique » de la même Université.

Banquet offert au Recteur Butler par la Conciliation Internationale. — Le dernier article du *Bulletin* est ainsi intitulé. Il relate le banquet offert au recteur de l'Université, lors de son passage à Paris en juin dernier, sous les auspices du Comité franco-américain, par la Société « La Conciliation Internationale ». Ce banquet, venant après la publication en France du dernier ouvrage du recteur Butler : *L'Esprit international*, attira l'attention particulière de la presse et du grand public.

Nombre de professeurs de Columbia y assistèrent, le baron d'Estournelles de Constant dirigea les toasts. Parmi les convives français, le Président Loubet, le ministre Augagneur, l'ancien ministre Hanotaux, le professeur Boutroux, le prince Roland Bonaparte, Henri Bergson. On remarquait aussi l'ambassadeur de Chine en France et le professeur Lammasch de Vienne.

A. Gricourt.

Nécrologie.

Madame G. Schéfer[1].

A côté des champs de bataille éclatants où se développe la plus terrible des guerres, il en est d'autres, plus obscurs et plus silencieux où se manifestent le même dévouement persévérant et la même abnégation, champs de bataille des services civils, si remplis parfois de vertus héroïques et ignorées. Là aussi, on rencontre de nobles figures.

L'une d'elles vient de disparaître. Nous avons accompagné à sa dernière demeure Mme Schéfer, Inspectrice de l'Enseignement professionnel de la Ville de Paris, enseignement auquel elle avait consacré, pendant de longues années, toute son intelligence et toute son activité.

Mme Schéfer était la fille de Mme Bachellery qui, sous la Monarchie de juillet et le Second Empire, dirigea une Institution qui eut son heure de célébrité, sorte d'externat laïque qui parut alors une innovation parce qu'il donnait, aux jeunes filles de la bourgeoisie parisienne, l'instruction la plus libérale avec toutes les garanties de la vie de famille.

Mme Bachellery était en rapports d'amitié avec les principaux libérateurs et hommes politiques libéraux de l'époque, Edgar Quinet, Hippolyte Carnot, Michelet, Henri Martin, etc... Mme Michelet fut même son élève : c'est dire quel était le caractère de son établissement.

Mlle Bachellery devint naturellement, quoique très jeune, la principale collaboratrice de sa mère et comme elle joignait à sa précoce éducation professionnelle un esprit cultivé dans un haut

1. Mme G. Schéfer, née Bachellery, Inspectrice de l'Enseignement professionnel de la Ville de Paris.

entourage intellectuel, elle fut appelée, après la guerre de 1870, sur la recommandation de Jules Simon, par Jules Ferry, aux fonctions d'inspectrice des services administratifs des écoles de filles de Paris.

Ces fonctions comportaient, alors, simplement le contrôle des dépenses du personel et du matériel ainsi que l'inspection de l'enseignement de la couture.

La nouvelle inspectrice, sans rien négliger de ses obligations administratives, s'intéressa plus particulièrement au côté pédagogique de sa tâche.

La loi de 1867 avait accentué l'importance, pour les écolières primaires, des travaux à l'aiguille, dont l'enseignement, jusqu'alors, ne comprenait que des conseils et des exercices individuels.

Le grand mérite de Mme Schéfer est d'avoir organisé cet enseignement selon le mode simultané, recommandé par M. Gréard pour toutes les autres facultés. Ce ne fut pas chose aisée, car, dans cet ordre d'idées, tout était à créer : méthodes et programmes.

Et afin de rendre le nouvel enseignement plus complet et plus pratique, il fallait lui adjoindre celui de la coupe et de l'assemblage, ce qui permettait de l'appliquer au ménage et de faire ainsi prendre aux jeunes filles le goût du travail manuel, qui garde de l'oisiveté comme des occupations frivoles et peut rendre agréable la maison familiale.

C'est alors que Mme Schéfer imagina et propagea ses méthodes dites « linéaires », qui, à l'aide de formules précises, de dessins presque géométriques, permettent maintenant de couper, comme le fait un tailleur, tous les vêtements simples de la femme et de l'enfant.

A son cours normal de la rue Chomel se pressèrent, chaque jeudi, de nombreuses institutrices qui, s'initiant aux précieux détails des nouvelles méthodes, y obtenaient un diplôme d'aptitude spéciale et, en tout cas, devenaient capables de donner un enseignement collectif raisonné.

Mme Schéfer a longtemps étudié « ses mesures », inscrites dans un manuel dont chaque édition successive renfermait des améliorations que suggéraient l'expérience et la variété des

applications nouvelles. Elle y apporta une patience, une constance, une ingéniosité qu'elle faisait partager à ses collaboratrices et qui furent certes la cause du franc succès de sa doctrine.

Sans doute les couturières de profession semblent dédaigner les méthodes linéaires. Mais nous autres gens d'enseignement, nous ne pouvons oublier que l'école n'est pas un atelier et que les institutrices, en présence de cinquante enfants et souvent davantage, ne peuvent qu'employer l'enseignement collectif. Le dessin des patrons par les élèves sorties de nos écoles populaires était désormais devenu chose aisée, chose classique.

Des travaux à l'aiguille aux autres travaux de ménage, il n'y a pas, pratiquement, de solution de continuité. Aussi, dès que les pédagogues eurent fait entendre que l'école devait être la préparation à la vie — et la vie d'une jeune fille procède de la vie de famille et y aboutit, Mme Schéfer organisa, d'abord dans les cours complémentaires, puis dans les cours supérieurs, ce que nous connaissons maintenant sous le nom d'*enseignement ménager* : cuisine, lavage, repassage, etc. Ici, en raison du matériel et des locaux à employer, les enseignements ne purent être établis que par roulement périodique de groupes d'élèves détachées des classes ordinaires. Mais si l'on veut bien examiner les programmes, les emplois du temps par semaine et les instructions élaborés à ce sujet par l'Inspectrice, on ne peut qu'admirer sa perspicacité et son grand sens des nécessités scolaires.

Lorsque le Conseil municipal, pour répondre aux vœux du législateur de 1880, créa successivement des écoles professionnelles pour la préparation des jeunes ouvrières, Mme Schéfer était toute désignée pour prêter le concours de son expérience aux nouveaux établissements. Dès 1881, l'école de la rue Fondary était ouverte; les sept autres suivirent, et, plus tard, les écoles Elisa Lemonnier furent municipalisées. C'est surtout pour la création (1890) et l'organisation de la rue de la Tombe-Issoire (Ecole Emile-Dubois) que, Inspecteur des Ecoles primaires de la circonscription, je fus amené à collaborer très étroitement pendant plusieurs années avec Mme Schéfer. C'est là que j'eus l'occasion d'apprécier sa grande activité, sa large intelligence, son ferme caractère et malgré tout, son extrême souplesse d'assimi-

lation aux nécessités du moment. Elle était alors obligée de tenir compte de toutes les influences morales en même temps que des besoins pratiques de l'industrie qui faisaient entrer dans ces mêmes commissions les chefs de grandes maisons de couture, de mode, de confection. J'ai souvent admiré son habile diplomatie qui cherchait à concilier, dans l'intérêt de l'école, des activités bien différentes.

Les écoles professionnelles de Paris ont été, pour Mme Schéfer, l'occasion de s'entretenir utilement des questions économiques avec les principaux représentants de l'industrie et du commerce parisiens et les élus de la population. Elle y gagna une grande hauteur de vue et une reconnaissance approfondie des nécessités sociales.

On lui rendra cette justice qu'elle soutint fermement, dans toutes circonstances, l'intérêt de l'école et celui de son personnel. Elle exigeait de lui l'accomplissement exact de ses devoirs, mais, en même temps, lui témoignait une bonté toujours prête soit pour le conseil le plus bienveillant, soit pour l'aide la plus active. La reconnaissance de ce personnel ne lui a pas manqué.

Sa grande compétence était reconnue en haut lieu. Les ministères de l'Instruction publique et du Commerce lui confièrent l'organisation et l'inspection des cours normaux préparant aux professorats de l'enseignement manuel et de l'enseignement industriel et l'appelèrent à siéger dans les commissions qui délivraient les certificats d'aptitude à ces enseignements spéciaux.

La ville de Paris lui confia notamment l'organisation et l'installation des travaux d'élèves dans plus de vingt expositions à Paris, en France et à l'étranger, où chaque fois, sans exposition, elle y obtenait des diplômes d'honneur et des médailles. Aussi, pour reconnaître ces précieux services, le Conseil municipal, au moment de sa retraite, lui a-t-il voté une allocation viagère spéciale.

Mme Schéfer était une femme modeste, trop modeste peut-être. Elle avait été nommée officier d'académie, officier de l'instruction publique en 1886, et ce fut tout. Mais elle laisse des ouvrages tels que sa *Méthode de Coupe*, son *Économie domestique*, son *Cours d'Enseignement ménager*, etc., dont la noto-

riété universelle lui assure une mémoire durable et devient ainsi la plus haute des récompenses.

Voilà, au seuil d'une vie nationale nouvelle, une belle et noble figure qui disparaît et qui fait honneur à la génération qui va s'effacer devant celle appelée à présider à la rénovation de notre pays.

Mais je ne pense pas que nos successeurs puissent plus tard rencontrer une femme qui mérite mieux notre admiration et notre reconnaissance, que l'inspectrice, qui, de 1870 à 1913, a conduit les destinées de l'enseignement pratique des jeunes parisiennes et qui, avant de quitter son service, a tenu à désigner, comme gage de son dévouement, celle de ses collaboratrices qu'elle jugeait la plus digne de lui succéder.

CH. DROUARD.

Inspecteur honoraire de l'Enseignement à Paris.

Le gérant de la « Revue Pédagogique »,
ALIX FONTAINE.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

N^lle série. Tome LXVI. N° 3 Mars.

REVUE
Pédagogique

La Pédagogie de Pécaut
d'après de nouveaux documents.

(1er ARTICLE.)

Il n'est point question, dans cette étude et dans celles qui suivront, de porter un jugement d'ensemble sur la pédagogie de Félix Pécaut, ce qui entraînerait une étude approfondie de sa vie et des évolutions de son esprit, de ses conceptions morales, de ses vues psychologiques. Mais cette pédagogie, en ce qu'elle a d'actif, ne sera pas inutilement précisée à l'aide de documents nouveaux, tous écrits de sa main, lettres ou notes.

I

Ses lettres sont relativement peu nombreuses, du moins celles qui nous sont connues. Après les lettres à Gréard, nous aurions voulu faire connaître celles qu'il adressait à son intime ami Edmond Scherer : elles n'existent plus. Ce qui subsiste, ce sont les lettres parallèles de Pécaut à Mme Scherer[1]. Elles ont

1. Nous en devons la communication à Mme Carrive-Pécaut, et plusieurs fragments en ont déjà paru dans le *Bulletin des Fontenaisiennes*. Nous n'hésitons pas à répéter ici certaines citations quand la suite de l'exposi-

pour nous ce vif intérêt que Pécaut s'y révèle pédagogue *avant Fontenay*.

A 25 ans, il avait remplacé son oncle Begbeider à la direction d'une institution des Batignolles, à laquelle il donna un peu plus tard le nom d'école Duplessis-Mornay. C'est débuter jeune; mais l'autorité, chez le vrai maître, n'attend pas le nombre des années. Celui-ci était né professeur, directeur, et l'éducateur futur est déjà tout entier dans cette lettre du 24 mai 1851 :

« Je dirige la marche générale des études, comme aussi de la conduite... Ces fonctions me plaisent, et, pour la première fois depuis longtemps, je me trouve dans une position qui répond aussi bien que possible à mes dispositions religieuses et intellectuelles. Je pousse l'un, je pousse l'autre, je m'efforce de faire passer du fluide électrique dans l'esprit de ces enfants; mieux encore, je tâche de placer dans leur conscience l'impulsion et le ressort du travail comme de la vie... Il vous sera facile de comprendre combien cette tâche d'éducation et non pas seulement d'enseignement et d'instruction me coûte d'efforts; mais ces efforts sont tout spontanés, et je dois plutôt veiller à les exciter qu'à les modérer. Jamais je n'ai si vivement, si sérieusement senti la responsabilité de la cure des esprits et des cœurs. Il s'agit de faire, non pas de jolies machines, mais de jeunes hommes sachant ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Il n'y a pas de recommandation ni de châtiment dont la conscience de chacun ne soit instituée arbitre. »

Ce champ de l'éducation, il le sait fertile « pour qui laboure un peu profondément[1] » et c'est avec une foi juvénile qu'il laboure, impatient d'abord de voir lever la moisson, plus patient à mesure qu'il comprend mieux que trop presser les résultats, c'est les compromettre. Il a des idées générales, mais point de système arrêté. Modestement, il s'informe de ce qu'on fait chez les autres. Mme Scherer a des enfants : les punit-elle? les récompense-t-elle? et comment? quel mobile principal met-elle

---

tion l'exige. Au reste, on verra que nous avons laissé le plus souvent que nous l'avons pu, la parole à Pécaut lui-même. Mais surtout on nous fera la grâce de croire que ces paisibles études ne datent pas d'hier.

1. Lettre du 2 nov. 1854.

en jeu? « Je sais bien que tous les ressorts doivent jouer à la fois; mais, à votre insu et heureusement, il est impossible que vous n'accordiez pas la préférence à l'un[1]. » Peu à peu, son expérience s'étend et s'affermit; il est compris, suivi par des jeunes gens qu'a saisis le sentiment du sérieux de la vie. Son but est atteint; son rêve est réalisé.

« C'est une surprise pour moi que cette année de joyeux travail, et rien n'est doux comme de sentir ses facultés s'exercer librement dans la sphère qui leur convient...

« Si la rude réalité où nous vivons pouvait ressembler en rien à un rêve, je dirais que mon rêve le plus chimérique de jeunesse s'est réalisé[2]. »

Des raisons de famille et de santé l'obligèrent, dès 1855, à céder la direction de Duplessis-Mornay à son coadjuteur et ami Gaufrès. Rendu à la vie intime et rurale, il n'en est que plus à son aise pour rendre hommage à la vertu de l'éducation collective et publique, dont les fils de Mme Scherer vont faire l'épreuve.

« Je tiens la vie du collège pour très utile et même pour nécessaire, du moins à un certain âge. Mais, pour vous consoler, je ne vous bercerai pas d'illusions. Il y a une fleur, une délicatesse de sentiments, de manières, de paroles, que la vie des garçons réunis altère. Ils deviendront, j'en suis persuadé, plus forts, sous l'action d'une discipline générale, par la nécessité de pourvoir à leurs propres besoins et de se gouverner au milieu de caractères si divers; je crois que cet accroissement de force, de progrès en virilité, compense, et au delà, la perte que je signalais. Vos fils, élevés à Genève, auraient risqué d'être à toujours des jeunes gens d'une caste particulière, d'une fraction restreinte de la société... Une telle éducation est mutilée. A Paris ils seront mêlés à des camarades de conditions bien différentes; leur horizon s'élargira, ils seront moins gentilshommes et plus hommes... Il y a mille avantages à se mêler dans une mesure convenable avec tout le monde; une éducation de famille ou de classe entraîne inévitablement la stérilité d'esprit et de sentiment, et mille inconvénients sociaux.

1. Lettre du 9 déc. 1851.
2. Lettres des 5 février 1852 et 23 nov. 1853.

« En somme, l'éducation morale à Duplessis-Mornay tient à deux choses, et ne peut pas tenir à d'autres, le précieux ressort des habitudes collectives nous étant presque interdit. La première, la plus importante, l'influence directe ou indirecte du chef, ses conseils, le traitement particulier qu'il applique à chaque élève, — la seconde : l'exemple. Les élèves sont en général bons; l'esprit public y est moral et pur; il l'est autant qu'il le paraît, parce qu'aucune contrainte, aucune exagération n'engendre la fausse dévotion ou l'hypocrisie de la conduite[1]. »

L'essentiel est d'être homme, c'est-à-dire d'apprendre « non seulement à parler avec goût et à juger avec finesse, mais aussi à penser droitement et civilement ». — « C'est beaucoup demander dans ce temps, ajoutait-il, et, semble-t-il, dans tous les temps[2]. » Très différent en cela de Rousseau, il pensait que l'éducation la plus sûrement virile se donne dans les écoles publiques, à condition que le maître, en faisant respecter la règle commune, respecte aussi l'individualité de l'élève en ses manifestations légitimes, en favorise même l'expansion, loin de mettre son honneur à la faire ployer sous sa volonté oppressive. Préparer l'élève à penser, à agir, à vivre par lui-même, c'est à quoi de plus en plus se réduisait cette pédagogie libérale qui, sur ce point rappelle Montaigne plus que Port-Royal.

« Notre devoir n'est pas de les isoler, mais de fortifier leur individualité propre. En fait d'idées, de foi, comme de moralité, je réduis de plus en plus ma tâche à mettre l'enfant en mesure de disposer avec discernement de lui-même, de se chauffer à son propre feu, de s'éclairer à sa propre lumière. Savez-vous une meilleure méthode[3] ? »

Quand il l'écrit, il touche à la maturité. L'éducation de ses propres enfants lui a permis d'accomplir et d'adapter mieux encore *à la vie* son premier système, s'il en eut jamais un. Cette nécessité de l'adaptation à la vie sera désormais sa conception dominante, et la leçon tirée des malheurs de la patrie ne fera qu'en confirmer à ses yeux l'évidence.

---

1. Lettre du 12 oct. 1857.
2. Lettre du 30 oct. 1861.
3. Lettre à Mme Scherer, 15 nov. 1868.

II

Si bref qu'ait été le passage de Pécaut à la direction de l'école Duplessis-Mornay, il n'est plus un pédagogue de cabinet, et il aura le droit d'écrire plus tard à Gréard, cet autre moraliste et « homme de l'art scolaire » : « Je ne parle pas en théoricien pur : j'ai pratiqué les élèves à Paris même [1]. » Mais si, l'empire durant, le père de famille n'avait pu être éducateur qu'à son foyer, comment eût-il satisfait la grande et légitime ambition qu'il avait conçue dès sa jeunesse et qu'il avouait encore alors même que l'avenir paraissait se fermer à lui?

« Est-ce un désir frivole que celui de vouloir exercer de l'influence sur un nombre toujours plus grand de personnes? C'est bien possible, du moins en partie...

« J'ai soif d'être, d'être véritablement, de parler et de paraître dans la juste mesure où je suis, ce qui serait assez exigu. Peut-être que tout cela n'est qu'une illusion [2]. »

Sur sa *vocation* réelle il ne se faisait pas illusion sans doute; mais trop longtemps aucune occasion ne s'offrit à lui de paraître ce qu'il était. Celle que lui offrit son ami Scherer en lui ouvrant *le Temps*, fut aussitôt saisie. Le pessimisme clairvoyant de Scherer avait annoncé et même devancé nos malheurs. Dès l'été de 1868, il écrivait à l'auteur de la *France nouvelle*, Prévost-Paradol : « Quant à vos pensées sur l'*inévitabilité de la guerre* et sur sa légitimité relative, je les partage. Avant six mois, la terrible partie sera jouée sans doute. Ah! mon cher, tâchons de ne pas être trop citoyens : nous aurions trop à souffrir [3]. » Il l'était trop, cependant, pour ne pas souffrir beaucoup de la catastrophe, même prévue; mais ceux qu'il associait, comme Pécaut, à ses angoisses patriotiques, ne furent pas pris au dépourvu par l'inévitable catastrophe. Ils étaient prêts à l'œuvre virile du relèvement.

D'autre part, les événements politiques intérieurs qui suivirent nos désastres posèrent avec une urgence toute nouvelle des

---

1. Lettre du 12 sept. 1879. — Septembre. *Temps*. (Éducation).
2. Lettre : Mme Scherer, 9 nov. 1861, 4 mai 1842.
3. Lettre du 25 juillet 1868, communiquée par Mme de la Rive, née Scherer.

questions reléguées jusqu'alors au second plan. En dépit du courageux effort de Duruy, beaucoup de bons esprits sentirent la nécessité d'organiser enfin de façon sérieuse l'instruction des filles, surtout quand monarchistes et cléricaux mirent en péril, avec l'existence de la République, l'avenir de la liberté sous toutes ses formes. Disputer à l'Eglise l'âme de la femme, c'est-à-dire de la famille française, ce fut une entreprise de légitime défense. Certes, Pécaut eut toujours de la femme, de son esprit et de son rôle une idée tout autre que Dupanloup. S'il n'envoyait pas à Mme Scherer, personnellement, tel livre de polémique religieuse, c'était, disait-il, pour ne pas la troubler; mais il ajoutait : « Et cependant croyez bien que je ne prétends pas interdire aux femmes de telles lectures, ni de telles inquiétudes. Je les crois faites pour vivre de la vie des hommes et pour y apporter leur utile part d'influences[1]. » Il ne dira pas autre chose, vingt ans après, en jugeant le projet de loi Bardoux sur l'enseignement primaire supérieur[2]; mais il le dira sur un ton plus pressant, en invoquant l'intérêt prochain de la démocratie.

Désormais, les articles du *Temps*, les lettres à Gréard, les notes sur la mission en Italie, ne sépareront plus ces deux préoccupations essentielles : réformer l'enseignement des garçons, citoyens futurs; créer l'enseignement supérieur des filles, compagnes, mères, éducatrices de citoyens. Cette période de dix ans (1870-1880) est assez connue pour qu'on n'y insiste pas. Les origines de Fontenay ne le sont pas moins. D'autre part sur les rares mérites de Pécaut moraliste, éducateur, psychologue, des orateurs, des écrivains distingués, qui l'ont vu à l'œuvre, ne nous ont laissé rien à ignorer. Mais sa pédagogie *pratique* est moins familière au public, qui, à force d'entendre vanter l'élévation, la fermeté de ses principes, se représente une doctrine sans souplesse, fixée d'avance, sinon figée. Or ce pédagogue se défiait de la pédagogie, du moins d'une certaine pédagogie, et, là-dessus, il s'est expliqué, dans cette Revue même, avec toute la netteté désirable, dans les premières années de la mission que Jules Ferry lui confia.

Bien piquantes sont les pages qu'il intitulait : *De l'usage et*

1. Lettre à Mme Scherer, 16 avril 1859.
2. *Temps* du 6 janvier 1879.

de l'abus de la pédagogie[1]; bien utile en serait encore la lecture si les faux pédagogues qu'il raille, et dont la postérité survit, étaient capables de s'y reconnaître. Il ne se refuse pas à convenir « qu'il y a une science et un art de l'éducation, c'est-à-dire un ensemble de principes, de règles générales, de procédés d'application fondés sur l'observation de la nature humaine ». Mais cette science réelle est une science expérimentale, un art qui a ses difficultés comme ses ressources particulières, et le premier article de foi de la pédagogie ou sa conclusion dernière doit être le franc aveu de l'impuissance où elle est de former à elle seule des maîtres. En dehors de ces principes et de ces procédés, dont la seule connaissance ne donnerait qu'un demi-savoir, très superficiel et un peu ridicule dans son naïf orgueil, qu'y a-t-il? La vie, qui déborde tous les systèmes, le don inné d'éveiller la vie, l'art, surtout personnel, de préparer à la vie en orientant vers elle l'enseignement tout entier.

« Où faut-il apprendre la pédagogie? Dans les manuels? Non, mais en tout livre, en tout spectacle, en toute expérience qui nous fait toucher de près la vie réelle. Qui dit « pédagogie » dit préparation à la vie. Avant tout donc c'est le contact direct avec le réel qui donnera le sens de la vie et, par lui, le sens pédagogique. Hors de là, il n'y a que formules vides de tout contenu[2]. »

Cette doctrine qui oppose à la largeur et à la souplesse de la vie l'étroitesse et la rigidité du formalisme, Pécaut ne se lassa pas de l'exposer, pendant quinze ans, souvent dans les mêmes termes, à chaque génération des Fontenaisiennes. On ne trahirait pas sa pensée en la résumant dans un mot célèbre transposé : « La vraie pédagogie se moque de la pédagogie. »

III

Il y a donc une vraie et une fausse pédagogie, une pédagogie libérale parce qu'elle est pénétrée de l'esprit de vie, et une pédagogie illibérale, parce qu'elle est grossièrement matérielle.

« La pédagogie qui prétend donner des règles infaillibles

1. *Revue pédagogique*, 15 oct. 1882.
2. Confér. du matin, notes, 1er oct. 1893.

d'éducation est-elle libérale ? Elle traite les choses spirituelles à la manière des réalités matérielles. Toute différente est la pédagogie véritable; elle repose sur une psychologie profonde, sur la connaissance de la race et de ses habitudes séculaires [1]. » Pécaut ne se contentera donc pas d'indiquer, avec une netteté ironique, ce que n'est pas la vraie pédagogie : « Une bonne pédagogie n'est pas faite uniquement de formules; mais elle a ses règles [2] », règles précises et même, en quelque mesure, techniques.

« Il y a une partie technique qu'il faut connaître. Beaucoup pensent que cette partie technique s'apprend d'elle-même. Mais n'est-il pas utile d'abréger cet apprentissage qui se fait toujours aux dépens des élèves? et l'expérience des maîtres ne peut-elle rendre à des maîtres futurs d'inappréciables services [3] ? »

« Certains pensent que la pédagogie considérée comme un art d'enseigner et de former des caractères, d'après des principes, est artificielle... Mais que l'essentiel est de communiquer la vie; que le livre, même bien expliqué, ne suffit pas à cette communication, et qu'il y faut l'exposé oral, où l'élève voit naître et se développer l'idée du maître, est-ce inutile à dire? et que l'exposé, aboutissant à un cours dicté, est mortel? et qu'il faut éviter à tout prix l'abus de la leçon en forme, qui excède la portée des jeunes gens, encore plus la leçon conférence? Et cela n'aura-t-il pas plus d'efficacité s'appuyant à quelques principes de psychologie ou de morale; que, par exemple, pour former des hommes, il faut avoir présente à l'esprit une idée de l'homme, ou de la femme en particulier, ou du Français; que l'enseignement doit mettre l'élève en présence de la réalité, morale, politique, sociale, de la nature, et se purger de l'abus de l'abstraction? Psychologie, expérience des devanciers, morale, connaissance de la société présente, tout cela n'ouvrirait-il pas au maître des jours nouveaux, ne lui épargnerait-il pas de longs et fâcheux tâtonnements? Seulement je conviens que cette étude, comme toute autre, peut en effet devenir une scolastique propre à gonfler l'esprit et à l'embrouiller. Volontiers je me contenterais d'indications répandues à travers les divers enseignements, si je ne

1. Confér. du matin, 5 nov. 1894.
2. Confér. du matin, 6 déc. 1894.
3. Confér. du matin, 15 juin 1894.

craignais qu'elles ne fussent perdues, faute d'être concentrées. Donc, sans les négliger, concentrer en peu de leçons les principes généraux. Mais la pédagogie vraie ne s'apprend pas dans les manuels : Pédagogie, c'est préparation à la vie; c'est prendre le sens de la vie par le contact direct. Hors de là, rien que du formalisme. Or aucun maître n'ira prendre ainsi la pédagogie à ses véritables sources, s'il n'a déjà en lui le sens du réel et le goût de l'éducation [1]. »

« Nous délaissons trop le *mécanisme régulier*, à effets précis, de nos écoles. N'oublions pas que l'idée, le principe, n'agit profondément qu'à la condition de devenir habitude de l'intelligence ou du cœur par la répétition [2]. »

Ce n'est donc pas la technique qu'il faut dédaigner; c'est la scolastique qu'il faut haïr. Est-il toujours si facile de les distinguer? Quelque chose nous y aidera grandement, c'est l'histoire de la pédagogie, « plus instructive, à certains égards, que la pédagogie même. Sachons toute l'utilité de *l'histoire de la pédagogie.* Elle nous affranchit de la routine, du préjugé régnant, du nôtre, de l'infatuation, et nous montre que la pédagogie n'est pas une science une fois faite, fixe. En même temps elle éclaire notre marche en nous montrant que cette science a des principes déjà trouvés où l'on doit se rallier, qu'elle a pour règle l'observation de la nature humaine. Elle nous donne, par la fréquentation des maîtres, l'émulation, le goût de l'éducation; par l'étude comparée de leurs écrits, la liberté du jugement. »

C'est ainsi que Pécaut, s'il n'essaye pas de donner, une fois pour toutes, une définition absolue de la pédagogie, se plaît à en analyser les éléments principaux, et, pour la commodité, pour la clarté de cette analyse, il se pose à lui-même d'abord, à ses auditrices ensuite, certaines questions dont la forme interrogative ne voile qu'un moment le caractère foncièrement affirmatif.

Qui enseigne?

A qui s'adresse l'enseignement?

Comment et en vue de quoi est-il donné?

En vue de quoi, c'est aussi, pour Pécaut, *en vue de quel état social.* L'âme de sa pédagogie, foncièrement démocratique, est

1. Confér. du matin, 7 oct. 1895.
2. Confér. du matin, 20 juillet 1883.

même là. Il l'indique dans une conférence où il résume avec sobriété les vrais « secrets » de la pédagogie.

« Nos secrets pédagogiques? Point de formules magiques ni de recettes. Faire sur nous-mêmes l'essai de nos principes; ne rien appliquer à l'éducation des autres que nous n'appliquions d'abord à la nôtre. Pour l'enseignement, bien savoir ce qu'on enseigne au point de l'aimer, c'est-à-dire savoir en tout le réel, la vie, et non la notion abstraite, inerte, souvent vide et spécieuse. Savoir à quels élèves on parle, et les aimer. Croire à l'humanité en tout élève, à la dignité de la nature et de la destinée humaine. Sentir la solidarité sociale, que chacun tient à tous, dépend de tous, vaut par tous, est en tous, et que tous valent et vivent par chacun. En conséquence tenir l'œil et l'oreille ouverts sur ce qui se passe dans notre pays, et travailler, à notre place, à l'œuvre générale. »

Qui enseigne, et à qui? Ces deux questions se pénètrent, car, seuls, certains hommes, doués de certains dons, sauront pourquoi et comment il convient d'approprier leur enseignement à qui le reçoit.

Avant tout, le vrai maître a le sens et le goût des choses de l'éducation. C'est chose complexe que le sens pédagogique, dont tant de gens se croient pourvus :

« Il y faut justesse d'esprit, jugement, sens critique (qui manquait, par exemple, à Pestalozzi), mais surtout le sens pratique ou de la réalité des faits, des états d'esprit, des possibilités, des nécessités diverses, le bon sens avec des vues générales, l'expérience avec le goût des choses de l'éducation, et je ne sais quel don, quelle finesse. Don naturel, remarquable chez quelques-uns à l'état de vocation (Pestalozzi, Girard, Maintenon), mais présent à quelque degré chez tous ceux qui ont un esprit juste et quelque activité d'esprit avec le goût des choses de l'éducation, fruit de l'exercice, de l'étude, de la comparaison. L'aurez-vous?[1] »

Le don essentiel est celui d'*éveilleur*. Or, pour communiquer la vie, il faut la porter en soi.

« Le plus essentiel dans l'éducation, dit Mme Necker de Saussure, c'est l'impulsion. » C'est « attacher des ailes », dit

1. Conférences, notes, juin 1884.

Huxley, donner en tout l'élan. Faire voir la vie à l'esprit, à l'imagination, c'est le secret pour la susciter chez l'élève. Combien de professeurs dictent des règles sages sans éveiller le goût vif qu'il faudrait éveiller! Attacher des ailes, c'est, en tout, faire entrevoir l'au-dessus, l'au-delà. C'est, par exemple, en littérature, ne pas étouffer sous le « cours » ou la critique philologique la lecture. »

« Cela suppose que nous avons une vie personnelle et qu'il y a profit pour les élèves, plaisir pour nous à la répandre[1]... »

Ce plaisir d'enseigner, sûre marque du professeur né, peut s'user quand il ne satisfait qu'un goût superficiel et un amour-propre bientôt lassé par la continuité de l'effort; il ne s'use jamais pour qui dans son enseignement met son âme et pénètre par là jusqu'aux âmes en formant les esprits.

« Le plaisir d'enseigner s'use-t-il? plaisir complexe : communiquer son savoir; — le mieux posséder en l'enseignant; — voir s'épanouir de jeunes intelligences; — se communiquer soi-même, faire passer quelque chose de soi dans l'esprit des élèves : cette *filialité*, pour être spirituelle, n'en est pas moins étroite, et c'est pour cette raison surtout que le plaisir ne s'use pas. Qui se dégoûte d'enseigner n'a jamais été professeur[2]. »

Cette note est de l'année où Pécaut prit sa retraite. On y sent l'accent d'allégresse toujours jeune de l'homme qui enseigna toute sa vie et qui ne pouvait pas ne pas enseigner. Pur besoin de parler? Certes, la parole est « l'instrument par excellence » de l'éducation libérale; mais parler pour parler, c'est mâcher à vide. L'orateur qui n'est pas un rhéteur parle volontiers, mais parce qu'il pense, et en vue d'un but précis à atteindre, d'une action à exercer. Nul plus que Pécaut n'eût le don de la parole éloquente, à la fois aisée et substantielle. Tout jeune et même avant Duplessis-Mornay, il s'imposait par là au respect de jeunes gens à peine moins âgés que lui. Il n'était encore qu'un étudiant lorsque, revenant d'Allemagne, où il avait passé un an avec ses amis Gaufrès et Ariste Viguié, il vint voir à Genève Edmond Scherer, qui rompait alors longuement avec l'Église; pourtant il

1. Cf. notes, déc. 1884, févr. 1895.
2. Conférences, notes, février 1896.

laissa un long souvenir au groupe des étudiants français en théologie, dont l'ancien président, M. Camille Rabaud, garde encore cette impression toute vive : « Il parlait comme un dieu, avec autant de facilité que de profondeur, et avec une douceur infinie, avec une bonté teintée de mélancolie, qui tenait peut-être à son état habituellement maladif. » La vie et le sentiment toujours plus net d'un devoir toujours plus pressant, mûrirent cette éloquence juvénile, lui communiquèrent une santé plus sobre et plus mâle. Même jeune, il ne parla jamais pour parler. Il se donnait tout entier, il ne s'écoutait pas. Comme il sentait douloureusement les bornes de la nature humaine et du savoir humain en particulier, il ne lui venait pas à l'esprit d'étaler, d'imposer une supériorité morale ou intellectuelle dont plus que personne il savait les défaillances ou les lacunes. Ce pédantisme oratoire lui était odieux. Il n'ignorait pas que certains universitaires n'en étaient pas exempts. Ceux-là, quelles que fussent, d'ailleurs, leurs ressources d'esprit, il les écartait doucement de lui, avec une ironie indulgente, sans regretter rien de leurs feux d'artifice; mais si, malgré les chers souvenirs qu'il avait gardés de l'enseignement libre, il rendait pleine justice à l'enseignement de l'État, c'est qu'*universitaire* et *pédant* n'étaient pas pour lui synonymes.

« Le pédantisme, selon Port-Royal, est vice d'esprit plus que de profession. » Si, en effet, le pédantisme est la suffisance qui étale son savoir, n'est-il pas évident que cette variété de la vanité ne se manifeste pas dans une profession unique? Mais elle revêt chez le professeur certaines formes particulières, car le professeur, par l'obligation quotidienne où il est d'enseigner dogmatiquement à des inférieurs, de les censurer, redresser en toutes les grandes et petites choses de l'éducation, est plus exposé à prendre non le défaut d'esprit, mais le pli, l'apparence. Je reviens au *défaut d'esprit,* oui, d'un esprit qui ne mesure pas la faible proportion de son savoir à la science des choses mêmes qu'il enseigne, ni la proportion de cette science même et la profession particulière à l'ensemble de la science et de l'activité sociale. D'où vient que les principaux remèdes sont : plus de savoir; — un savoir plus varié; — le commerce du monde[1]. »

1. Confér. du matin, janv. 1892.

L'étroitesse d'esprit qui fait le pédant est aussi un défaut moral, car le pédant méconnaît le devoir le plus simple, devoir de tout éducateur, la vertu dominante qui est sa force et sa règle; il ne sait pas, il ne peut pas être *désintéressé*. Point de leçon qui porte sur l'élève si le professeur, chargé d'éclairer et d'élever les esprits, ne se désintéresse de toute autre fin plus ou moins attirante.

« Le désintéressement est une des principales vertus pédagogiques. C'est pour l'utilité des élèves, non pour notre plaisir, qu'il faut enseigner. Trop souvent on se laisse aller à la tentation de montrer aux élèves tout ce qu'on sait, et aussi à la paresse qui épargne l'effort nécessaire pour choisir et sacrifier; on trouve plus simple de laisser ce soin aux élèves... »

« Le professeur est le serviteur de l'élève, la leçon se fait pour l'élève, à son usage et à sa portée, non pour le professeur, pour son plaisir, son profit, son orgueil. D'où cette règle principale : la leçon doit revêtir toutes les formes, exposé continu, interrogation, lecture expliquée, toujours personnelle et vivante, œuvre du maître, non répétition d'un livre, toujours différente selon les professeurs et selon les classes, mais toujours une en soi, mettant en lumière une vérité et produisant une impression dominante. Trouver le vrai point de perspective de la leçon est difficile : on n'arrive point à le préciser sans l'étude approfondie du sujet avec la connaissance de la classe[1]. »

Ainsi, point de monologue continu, mais toutes les formes du dialogue successivement mises en œuvre.

« Avant tout, lire et converser avec les élèves. Simplifier pour eux l'enseignement à tous les degrés ; grand effort de choix et très difficile[2]. » Si grand que le maître le mieux doué n'en saurait venir à bout s'il n'avait au cœur une sympathie naturelle, ardente, infatigable, pour l'enfant et l'enfance : « C'est le principal pour approprier avec discernement et souplesse la matière de l'instruction aux divers besoins de l'enseignement[3]. » Le plus sûr moyen de se faire comprendre, c'est de se faire aimer, et l'on ne se fait aimer qu'en aimant. Cet amour ne ressemble

1. Confér. du matin, 10 mars 1888.
2. Confér. du matin, juin 1895.
3. Confér. du matin, juillet 1887.

point à l'amour, quelquefois mièvre, dont nos contemporains font montre à l'égard des enfants. Il a pour trait essentiel, comme autrefois à Port-Royal, le respect de l'enfant et de son âme encore toute pure. « Voyez comme Tillemont excelle à faire découvrir aux enfants leur âme, comme il crée ici une vie intérieure, la vraie vie humaine [1]. » Bien des choses assurément séparent Pécaut de Dupanloup qui forme des fidèles et des hommes du monde. Pourquoi cependant aime-t-il à saluer en l'évêque d'Orléans un vrai pédagogue? C'est que ce praticien religieux est aussi un psychologue, qu'il connaît la nature humaine par tradition et par expérience personnelle, qu'il a servi et aimé l'enfance.

« Il est pédagogue praticien, s'étant occupé d'éducation toute sa vie, par goût et par devoir, aimant la jeunesse, aimant surtout à agir, à parler, à exercer de l'influence, à manier les esprits et à les former. Rien d'original, de profond, ni qui fasse penser; mais du brillant, du charme, une autorité grave et souple. C'était un éveilleur incomparable. Chacun de ses élèves existait, distinct, dans sa pensée. Il était, pour chacun d'eux, l'excitateur toujours présent [2]...

« Il aime l'enfance, il la respecte; il a « blanchi » à son service, il la connaît [3]... »

V

Tout pédagogue heureux est un psychologue pénétrant. Pécaut n'accordait pas à Fénelon qu'un enfant, un seul, puisse être complètement insensible. Il est mille façons de réveiller chez lui la sensibilité engourdie et d'aviver ou de créer dans l'esprit, qui prend peu à peu conscience de lui-même, cette faculté sans prix de l'attention dont l'éducation patiente est le chef-d'œuvre de l'éducateur.

« Pour exercer ou obtenir l'attention chez l'enfant, il est facile de trouver un chapelet de moyens; mais où prendre l'idée générale

1. Confér. du matin, 25 juin 1885.
2. Confér. du matin, 2 février 1886.
3. Confér. du matin, 16 févr. 86 et févr. 87.

qui les classe, leur assigne leur prix respectif! Évidemment dans une observation aussi profonde que possible de la nature de l'enfant. L'enfant est oiseau, mobile, léger, inattentif; il est bon qu'il le soit (et pourquoi? faiblesse physique, besoin de tout voir, de prendre langue dans le vaste monde); mais déjà l'homme s'annonce en lui : il *s'applique*, quand une chose l'attire, un spectacle, un jouet bizarre, un jeu; l'effort ne le rebute pas; au contraire, il jouit en vue d'une chose qui ne passe pas sa portée et qui l'intéresse, et qui ne se prolonge pas trop. Prenons pied là. Il est fait pour s'appliquer; il en est capable, il s'appliquera, mais à des objets qui aient de l'attrait, et qui ne le passent pas. Morale? oui mais dramatique; observation des faits naturels considérés par lui, animaux, plantes, géographie, histoire; calcul, bon, mais moyen subalterne et plus mécanique; récitation d'un morceau appris, répétition d'une histoire ou d'une leçon entendue. D'abord, donc, l'attrait des faits sensibles, physiques et moraux. Je dis *attrait*, non *plaisir*; d'où exercices courts, variés, assortis à l'âge, à la santé des enfants, à l'heure du jour, etc...[1].

Encore ne suffit-il pas de choisir et d'approprier les notions qui conviennent à l'enfant : il n'est pas moins indispensable de les lui présenter dans un langage clair et concret. C'est une guerre acharnée que Pécaut faisait aux phrases chargées d'idées et d'abstractions.

« Un vice tenace de l'enseignement est le langage abstrait. Pourquoi? C'est le plus commode. Il n'oblige pas à se représenter clairement et distinctement les choses qu'il abrège, à décomposer les idées complexes, à voir quels faits réels correspondent à telle de ces idées, permet de se contenter d'une vue sommaire, approximative. A faire autrement on perdrait du temps, mais quelle perte que ce gain! Et quelle excitation salutaire que de faire chercher aux élèves les idées composantes et les faits réels correspondants!..

« Le bon maître sait s'écouter, s'observer comme du dehors, se fait élève tout en enseignant, discerne ce qui, dans ses idées, dans l'enchaînement de ses idées, n'est pas compréhensible, et

1. Confér. du matin, 5 nov. 1882.

va se simplifiant, à mesure qu'il parle, soit en choix des choses à dire, soit en quantité, soit en expression [1]. »

Au reste, l'enfant n'est pas seulement intelligence, il est aussi et surtout sentiment. Un des traits les plus originaux de cette pédagogie, c'est l'importance qu'elle donne à l'éducation du sentiment, à côté, au-dessus de l'éducation de l'attention. Cette double éducation, nous verrons qu'il la poursuit et la réalise par la parole, par la lecture sous toutes ses formes, par la littérature.

FÉLIX HÉMON.

1. Confér. du matin, mai 1896.

La Dépopulation des Campagnes. Ses Causes. L'École peut-elle y porter remède?

Enfants, vous avez tous traité à l'école rurale les sujets traditionnels : vous avez su énumérer les avantages de la vie champêtre, comparer l'ouvrier des champs et l'ouvrier des villes, dire les regrets du paysan qui a quitté son village pour chercher fortune à la ville. Et tous, naïvement, sincèrement, vous avez vanté la libre vie, saine et simple, au plein air, dans la vaste campagne, sous le ciel immense, sans maître ni dure contrainte. Vous, naïvement, sincèrement, vous avez placé au-dessus du raffinement, de l'élégance, du luxe, des plaisirs de la ville, la nourriture solide, les muscles puissants, la poitrine large, le teint hâlé, la santé florissante, apanages de la vie rurale. Et pourtant, après l'école, quand vous avez fait choix d'un métier, combien, parmi vous, se sont-ils souvenus de ce qu'ils avaient exalté durant leur enfance? Il en est qui sont entrés dans des magasins, d'autres dans des bureaux, d'autres dans des entreprises ou des usines, abandonnant le village pour la ville, adorant sans remords ce qu'ils avaient brûlé avec tant de conviction et de juvénile enthousiasme. Et le village s'est dépeuplé.

*
* *

Le mal est profond. Les statistiques parlent éloquemment et douloureusement. En 1840, la population rurale de la France compte pour soixante-quinze centièmes de la population totale. En 1905, elle ne compte plus que pour soixante centièmess, les régions agricoles se vident, les riches plaines de la Garonne,

de la Normandie, la Brie et la Beauce, la Bourgogne, et les pays plus pauvres du Plateau lorrain, de la Champagne... Partout retentit le cri d'angoisse : la terre se meurt.

Nous essaierons ici de découvrir les causes du mal, en nous appuyant sur des faits précis, observés à travers la vallée meusienne, les pays de Bassigny et du Barrois, et d'examiner ensuite si l'école primaire peut, dans quelque mesure, y porter remède.

*
* *

Et d'abord, une première constatation s'impose : l'abandon des champs et l'exode vers la ville sont conséquences directes, immédiates et fatales des progrès de la civilisation. Représentons-nous, vers 1850, la vie paysanne dans un bourg de la vallée meusienne, et l'on pourrait sans doute généraliser sans risque d'erreur grave. Alors, les communications étaient difficiles et lentes : point de chemins de fer dans les vallées perdues, point d'automobiles ni d'aéroplanes, le télégraphe à peine en usage, le téléphone à peine connu, le service postal insuffisant et mal organisé. Le village demeure isolé, perdu, loin des foyers de vie intense où l'on pense, où l'on agit, où l'on s'agite. Le laboureur ne connaît que les villages voisins et ceux du Haut Pays où il achète ses semences de blé et d'avoine, que les villes de la région, Commercy, Toul, Mirecourt, Neufchâteau, Chaumont, où il va faire des charrois, conduire des fourrages, des bois et des grains. Et bien des paysans qui n'ont pas été soldats meurent sans avoir jamais vu d'autre horizon que l'horizon habituel : pour eux, le bout du monde, c'est là-bas, à l'Orient, la colline de Saint-Etophe où, chaque matin, se lève le soleil, et à l'opposé, la ligne noire des bois de Mureau où chaque soir, il se couche. Par delà s'ouvre le mystère, l'inconnu.

Et l'horizon intellectuel et moral est tout aussi borné : l'homme se meut dans un cercle étroit d'idées et de sentiments traditionnels. Ses lectures coutumières sont la *Bible*, l'*Almanach* de Mathieu de la Drôme ou celui du *Messager boiteux* de Strasbourg, et pour les gens aisés, la gazette du chef-lieu d'arrondissement qui paraît chaque semaine. L'atmosphère intellec-

tuelle du campagnard ne se renouvelle pas, si j'ose dire, pas de ventilation, pas de courants d'idées. Même les grands événements de l'histoire nationale, — les révolutions de 1830 et de 1848, les journées insurrectionnelles, — n'eurent dans ces hameaux lointains qu'un faible retentissement. Notre vieux voisin disait qu'en 48, « on » avait « jeté en bas » le roi Louis-Philippe et que durant plusieurs jours, des « brigands » avaient tiré des coups de fusil dans les rues de Paris et tué beaucoup de gens. Et il avait eu bien peur. Telle lui apparaissait la Révolution de février.

Les idées qui meublaient l'esprit des paysans, ils les tenaient des parents et des anciens. C'étaient des idées vieilles comme la race et pieusement transmises d'une génération à l'autre, — idées simples, nettes, intangibles et sacrées, pareilles à des dogmes : respect absolu des choses de la religion, respect du nom de famille, respect du patrimoine, de la maison paternelle et des biens dont on avait hérité, respect des familles du pays. Et avec cela, quelques sentiments profonds et vifs : amour des champs, de la terre qni donnait sans compter et nourrissait la race; amour des aïeux, même de ceux qu'on n'avait point connus et qui, pourtant, vivaient dans le souvenir; sentiment d'étroite solidarité avec tous les membres de la famille, qui avaient la même souche et le même nom. Et c'était tout cela qui faisait l'amour sincère et solide du paysan pour son pays.

Il faut dire qu'en ce temps-là, chaque village avait son aristocratie de laboureurs. Aujourd'hui encore les vieux parlent de « maison », de « famille », et disent parfois d'un des leurs : « Oh! celui-là, il sort de famille », comme pour marquer la lignée, l'authentique noblesse. C'est que, pour les paysans, parmi toutes les familles rurales, n'avaient rang de « familles » que celles qui possédaient un bien suffisant, « un bon bien » et dont les chefs, depuis des années, étaient demeurés fidèles à la terre et au village qu'ils n'avaient point désertés pour courir le monde. Et le rude laboureur éprouvait une fierté légitime, de l'orgueil presque, à rappeler le souvenir des ancêtres. Noblesse oblige. Il ne fallait pas déchoir : le fils de « famille », ne devait prendre femme que dans une « famille » à peine de mésalliance qui entraînait honte et flétrissure. — Les enfants

étaient élevés dans le respect et l'amour de la terre, dans le respect et l'amour du métier de laboureur qu'ils regardaient comme le plus libre, le plus noble, le plus beau de tous. Aux jours de marché, quand un de ces campagnards aristocrates partait à la ville voisine, vêtu de drap de montagne et chaussé de sabots vernis, commodément installé dans son « cabriolet » tout neuf, claquant gaillardement son fouet, soyez sûr qu'à cette minute notre homme se sentait pénétré de son importance et se croyait le roi du monde. — Ainsi, l'on vivait sa vie au milieu des choses familières. Le « temps de soldat » n'était qu'une interruption et ne suffisait pas à déraciner la solide et robuste plante paysanne nourrie aux sèves du terroir. Au retour, le « libéré » retrouvait avec joie son « chez lui », gens et bêtes, son village paisible, les terres et les prés où il avait passé sa laborieuse jeunesse, et il s'attelait à nouveau courageusement, avec le ferme dessein d'être comme son père « un fort laboureur », d'amasser autant que lui, d'arrondir son avoir. Et bientôt le traintrain monotone et assoupissant de la vie quotidienne le reprenait; bientôt il redevenait paysan jusqu'aux moelles, fermé obstinément à toute idée neuve, à tout progrès qu'il regardait comme mauvais et dangereux.

D'ailleurs, la vie rurale avait ses charmes. Le bon vieux temps n'est pas un mot creux, vide de sens. Nos pères furent de joyeux gars, buvant sec, mangeant fort, aimant les festins plantureux et les beuveries interminables, où le vin du pays, le « piccolo », pétillant, raide et dur, met le diable au corps et à l'âme, joie, entrain, bonne humeur. Et les occasions ne manquaient pas. Aux longues soirées d'hiver, l'on se réunissait pour veiller, bavarder et « reciner »[1]. Et l'on se réunissait encore aux jours solennels, à Noël, au Carnaval, à Pâques, à la Pentecôte..., aux fêtes locales, Saint-Nicolas, Dône, Mais[2]... C'étaient de joyeuses bombances. Les paysans, à l'ordinaire sérieux et graves, s'animaient, devenaient expansifs : les plaisanteries hardiment gau-

1. Reciner, mot lorrain signifiant réveillonner.

2. Dône, fête lorraine qui se célébrait le dimanche gras. « Mais » avait lieu le premier dimanche de mai. On pourrait citer également les festins pantagruéliques que donnaient, en hiver, les cultivateurs qui « avaient tué le cochon ».

loises allaient leur train, et l'on riait d'un rire franc et sonore, qui écartait les mâchoires et secouait les ventres. Entendez les anciens. Ils répètent à l'envi que tout est changé, qu'on ne s'amuse plus aujourd'hui comme « dans le temps », que les jeunes manquent de gaîté. Eux, au moins, ont profité de leur jeunesse : il y avait bal chaque dimanche, et c'était l'âge des mascarades, des farces hilarantes et des tours pendables dont la cocasserie irrésistible déridait les plus moroses et les plus irascibles.

A ce moment, la ville n'avait point le prestige que nous savons. Les grandes villes étaient peu nombreuses. Nancy comptait 35 000 habitants, Épinal 9 800, Belfort 5 600, pour ne choisir des exemples que dans la région, et elles n'avaient ni le mouvement, ni le luxe criard, ni la débauche de plaisir qui en font à présent de puissantes et perfides séductrices. Et puis l'on connaissait mal la ville : point de romans et de journaux pour développer aux yeux des paysans émerveillés les séductions menteuses de la vie des cités et troubler les esprits. Le campagnard était trop solidement attaché à son village, la terre avait « pris » l'homme. Là, il était né ; là, il voulait vivre au milieu des siens ; là, il voulait vieillir et reposer à jamais avec ses morts, dans la « place de famille ».

*
* *

Aujourd'hui, tout est changé. Le hameau perdu au creux d'un val ou entre les bois épais du plateau participe à la vie du pays et du monde entier. Par les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, les automobiles, la poste, il est en contact étroit avec l'univers. Les journaux quotidiens, les livres (romans à bon marché et autres), les affiches envahissantes, y répandent les idées nouvelles, les inventions nouvelles, les produits nouveaux, les modes nouvelles, le luxe, le dernier cri. Maintenant l'on sait, au village, les crises politiques de la France et celles de la Chine, les conflits diplomatiques au sujet des Balkans et les révolutions qui bouleversent le Nouveau Monde, comme l'on y sait le chapeau qui se porte et la chanson en vogue. Et la gare toute proche permet au paysan de voyager : il a visité Épinal et Nancy au moment des concours agricoles ; pour un rien il part à la ville.

Ébloui par la vie trépidante des rues, le luxe des étalages, l'éclat et le faste des apparences, il n'aperçoit ni le mal, ni la misère. Un courant irrésistible d'idées et de sentiments neufs, modernes, emporte les traditions. L'homme mûr, aux fortes habitudes, résiste. Mais le jeune campagnard, attiré et séduit, rougit de sa naïveté, de sa simplicité. Il trouve vieillottes et ridicules les coutumes anciennes, les coutumes de ses pères : c'est trop « paysan », et le mot sonne, sur ses lèvres, injurieux et méprisant. Il est tout prêt à se détacher du village qui lui semble vide, triste, mortellement ennuyeux. On ne s'y amuse plus. Les bals, les fêtes, les veillées, les farces, tout cela tombe, s'en va. Constatation alarmante : la jeunesse dédaigne les divertissements naïfs, un peu gros, qui firent la joie et le bonheur des vieux; les jeunes gens se déracinent, la ville les attire, les enveloppe, les prend. Et la campagne se vide par désertion.

*
* *

Elle se vide aussi par volonté des habitants. Coupable certes le campagnard qui abandonne son village ; plus coupable encore, celui qui, volontairement, de parti pris, refuse d'avoir des enfants. La dépopulation est la plaie des régions agricoles, riches et pauvres. Quelques chiffres suffiront à le montrer.

Dans l'arrondissement rural de Neufchâteau, de gros villages, Lamarche, Châtenois, Bulgnéville, Coussey, ont vu, depuis soixante ans, leur population diminuer de plusieurs centaines d'habitants. Vers 1850, Lamarche comptait environ 1 750 habitants, — Châtenois, 1 480, — Bulgnéville, 1 060, — Coussey, 715. En 1911, le rencensement accuse : Lamarche, 1 412 habitants, — Châtenois, 1 201, — Bulgnéville, 785, — Coussey, 581. Et l'état civil permet des constatations effrayantes. A Coussey, chaque année, le chiffre des décès l'emporte de cinq ou six unités sur celui des naissances, — et cela est, dans beaucoup d'autres « communes » de la « plaine vosgienne » : nous pourrions citer un village, au terroir fertile, où les gros cultivateurs ont au plus deux enfants. Il y a cinquante ans, on y rencontrait des familles de quatre, cinq, six, et même sept enfants. A présent, on n'y trouve plus une famille de six enfants, presque pas de trois,

quatre et cinq enfants. Et la populations baisse, et, conséquence fatale et terrible, la terre manque de bras. La plainte est générale ; on ne peut plus se faire servir : plus de domestiques, plus de servantes, plus de journaliers, même à prix d'or. En vain a-t-on recours aux étrangers qui pullulent, Belges, Luxembourgeois, Polonais, les essais ne sont guère encourageants. Le travailleur français ne se remplacera pas.

Cette rareté de la main-d'œuvre explique les progrès rapides de la machinerie agricole. La machine fut pour le cultivateur le salut inespéré. A partir de 1895, faucheuses, faneuses, râteleuses, moissonneuses, lieuses, deviennent les auxiliaires indispensables du paysan : le gros propriétaire a ses machines, et le fermier l'imite. Dans un village de six cents âmes, sur une trentaine d'exploitants, vingt possèdent des lieuses, tous ont faucheuses et râteleuses mécaniques. Grâce à elles, plus de gens de fenaison, de moisson ; le cultivateur fait seul sa besogne, aidé par ses « manœuvres » quand il y en a.

Profondes furent les conséquences de l'emploi des machines. L'auxiliaire mécanique rendue indispensable par la dépopulation va, en retour, l'accélérer et chasser du village les quelques manœuvres qui persistaient à y vivre. Le phénomène est assez complexe : d'une part, la machinerie amène une transformation totale de la propriéte rurale ; d'autre part, elle bouleverse les rapports qui existaient entre le cultivateur et le manœuvre. C'est ce que nous voulons étudier.

Dès l'instant où le paysan emploie les outils mécaniques, il découvre les inconvénients multiples du morcellement de la propriété : nécessité de voyager à travers champs pour aller d'une parcelle à l'autre et souvent, nécessité de monter et de démonter les machines ; nécessité de préparer pour chaque terre le « dérayage » ; lenteur de la mise en train pour chacune des parcelles. D'où travail inutile et perte de temps considérable. Le cultivateur intelligent pensa aussitôt à réunir, à rassembler en cinq ou six vastes « pièces » les trente ou quarante morceaux disséminés aux quatre coins de la « saison[1] ». Dans certaines communes, à Mont-les-Neufchâteau par exemple, les habitants, d'un

1. Saison : terme d'agriculture désignant une « sole ». Il y a la saison des blés, des avoines, des jachères dans l'assolement triennal.

commun accord, décidèrent de faire le remembrement du cadastre. Une commission fut nommée à cet effet, qui procéda à l'estimation des terrains et fit un partage entre tous les propriétaires en évitant le morcellement. Cela, d'ailleurs, à la grande fureur de quelques-uns qui se prétendirent lésés. Mais dans beaucoup de villages, les cultivateurs opérèrent pour leur propre compte, par achats ou ventes d'immeubles et surtout par échanges amicaux avec les voisins. Et l'on vit se constituer de grandes propriétés, de vastes parcelles où le travail fut rapide et soigné, où la machine fournit plein rendement.

Un autre fait est a signaler, du moins en Lorraine. Le manque de bras, et l'accroissement continu de la consommation de la viande déterminèrent les cultivateurs intelligents à se tourner vers l'élevage, à « nourrir ». Les terres proches des cours d'eau, et même les champs des côtes, furent « mis en prés ». Partout des « clos » furent créés.

L'éleveur y trouvait gros bénéfice puisque le bétail récolte seul l'herbe des pâtures, et, seul, la transforme en espèces bien sonnantes et trébuchantes. Point n'est besoin de domestiques ni de journaliers. Mais la fermeture, fort coûteuse, n'offre de réels avantages que pour les grandes étendues. Et les propriétaires éleveurs cherchèrent à « réunir », afin de constituer d'immenses parcs où les animaux à l'engrais ont, et le parcours, et la nourriture en abondance.

Le manœuvre sans capital se vit enfermer de toutes parts : dans la « saison », le cultivateur l'enferme et, sans scrupule, traverse son champ avec chevaux et machines, d'où disputes et procès; dans la prairie, il est enfermé par l'éleveur riche qui, souvent, lui refuse le passage à la rentrée des foins, et ce sont d'interminables querelles. Partout, la petite propriété devient plus difficilement exploitable, et elle disparaît fatalement, absorbée et mangée par la grande, et partout la prairie s'accroît au détriment des terres labourables. Et lentement, par degrés, s'éteint la classe laborieuse des manœuvres ruraux.

*
* *

Le manœuvre, c'était l'ouvrier des champs par excellence, le collaborateur infatigable et dévoué du laboureur cossu. Il possédait à l'ordinaire une petite maison, quelques bouts de terre, quelques prés, un coin de vigne et deux ou trois têtes de bétail. Le manœuvre passait contrat avec un cultivateur, contrat à l'amiable dont les clauses étaient débattues en famille. Le cultivateur labourait les champs du manœuvre, rentrait les récoltes, faisait les charrois. En retour, le manœuvre « allait à journée » chez son cultivateur au moment des ouvrages, de la fenaison, de la moisson, de l'arrachage des pommes de terre et des betteraves, du bêchage des vignes, des vendanges.

Cette association avait quelque chose d'affectueux. Manœuvre et cultivateur se sentaient de la même famille. Ils festoyaient ensemble aux lendemains des rudes journées de moisson, quand on célébrait la rentrée de la dernière gerbe en un repas copieux et copieusement arrosé : c'était « tuer le chien », ou, à la Saint-Martin, quand après un plantureux souper on réglait les comptes de l'année en vidant une bouteille de vin de pays. L'on finissait par s'attacher d'une robuste et simple affection, et cela durait des années. Certains manœuvres restaient fidèles de père en fils à la famille de leur laboureur.

Bientôt cette classe de travailleurs aura vécu, car les rapports entre le cultivateur et son manœuvre sont changés singulièrement. De moins en moins celui-là a besoin de celui-ci. Les vignes qui demandaient une culture minutieuse et beaucoup de main-d'œuvre ont été détruites par le phylloxera. Les espaces semés en blé et en avoine reculent devant la prairie, et les machines permettent au cultivateur de faire seul une grande partie de sa besogne. Le manœuvre ne trouve plus à s'employer. Autrefois, de la Toussaint à Pâques, il fabriquait des échalas pour les vignes, il « faisait des fosses [1] ». A présent, il reste à la maison, inoccupé. Autrefois, il était « homme de fenaison et de moisson », de juillet à septembre. A présent, c'est tout juste s'il trouve quelques journées, lorsqu'on rentre les foins et les

1. « Faire des fosses », c'est provigner.

gerbes. D'où la gêne, la misère. Et l'inévitable se produit : l'ouvrier des champs va gagner sa vie ailleurs.

Les enfants du manœuvre abandonnent délibérément et sans regrets le village natal. Ils se débrouillent; ils cherchent des emplois. Quiconque a un peu d'intelligence et de moyens entre dans les bureaux ou devient fonctionnaire, ambition suprême. Les autres, moins bien doués, travaillent aux chemins de fer, ou finissent par obtenir une place de cantonnier ou de facteur. Les filles suivent le destin : elles sont bonnes dans de riches familles ou festonneuses à quinze sous par jour, mais elles ne vont plus aux champs. Et la petite maison rurale abandonnée se lézarde et menace ruine, et les bouts de terre qu'on ne peut vendre se couvrent de chardons et de folles herbes. Si les vieux revenaient!

Faut-il être surpris que dans certains cantons, l'on découvre encore à perte de vue des landes et des friches? Faut-il être surpris que le prix des terres et des maisons s'avilisse? Il n'y a plus d'acheteurs. Telle « fleur de terre » qui, il y a trente ans se vendait à raison de deux mille cinq cents francs l'hectare ne trouve pas preneur à cinq cents. Tel « bien » qui il y a trente ans, valait trente mille francs se vend onze mille aux enchères. Telle maison qui, il y a trente ans, était estimée dix mille francs atteint à grand'peine cinq mille; on pourrait multiplier les exemples. La campagne se meurt : elle est pareille à un grand corps anémié, d'où se retirent, par degrés, la vigueur, les énergies, la force, la vie. « Dès qu'on se voit pourvu de quelque moyen d'action, instruction, capital, relations permettant d'aspirer aux faveurs gouvernementales, on quitte, sans se retourner, les douces réalités du village natal pour les décevantes chimères des cités. Bourgeois de grande ou de petite fortune, ouvriers de l'atelier ou de la charrue, tous accourent au-devant de l'inconnu. L'un s'ennuie sur sa terre et veut connaître la joie de vivre : en dix ans, les champs sont hypothéqués et la ruine est venue. L'autre, appuyé sur son revenu, va chercher un surcroît d'aisance, lutte, misère, dépense parfois ses derniers sous, ou, s'il réussit, use prématurément sa vie dans le plus aride labeur. Ceux-là sont les heureux. Que dire des autres? » (G. Clemenceau. *La ville et les champs.*) — Et les fidèles mêmes, ceux qui demeurent au village,

par un misérable calcul de sot égoïsme se refusent à multiplier la forte race, travailleuse et robuste.

*
* *

Que faut-il pour empêcher le désastre, pour sauver les champs où s'élabore la plus grande part de la richesse nationale? Que faut-il pour donner à la terre les bras vigoureux qui lui sont indispensables et sans lesquels elle est condamnée à mourir? Est-il vrai, comme on l'a dit, que la modeste école de hameau puisse arrêter l'exode vers la ville, la débâcle paysanne? Est-il vrai qu'elle puisse inspirer au petit campagnard l'amour sincère de son village, et l'enraciner au sol? Est-il vrai qu'elle puisse montrer au paysan que son intérêt véritable lui commande d'avoir des enfants et de donner à la terre des ouvriers?

Ceux-là le pensent qui veulent tenir l'école en contact intime avec les réalités immédiates, qui prétendent que l'instituteur, pour ses leçons, doit choisir ses exemples autour de l'école, dans les champs où les paysans jouent et courent, dans les bois où ils vont chercher les fraises, les noisettes, et les coucous et le muguet, dans le ruisseau où ils pêchent les vairons et attrappent les « têtards » cachés sous les cailloux. Ceux-là le pensent qui veulent adapter l'école rurale aux besoins impérieux de la vie rurale et faire une large place à l'enseignement agricole, théorique et pratique. Ceux-là le pensent enfin qui demandent au maître de faire aimer la terre natale, de donner au petit paysan la légitime fierté et l'amour du « pays ». C'est le but de l'histoire et de la géographie locales. Il faut que le campagnard sache que son village est aussi beau, aussi fécond, aussi riche en souvenirs que n'importe quel autre village de France.

Dans toute la région lorraine, nous n'avons que l'embarras du choix : ces Marches de l'Est ont un passé tragique, une histoire douloureuse et glorieuse, écrite à chaque pas en lettres de sang.

L'on peut sourire de ces prétentions, et, sans doute, ce n'est pas parce que l'instituteur les aura fait vibrer d'enthousiasme et de patriotisme, ou qu'ils les aura émus jusqu'aux larmes, que les écoliers demeureront au village. Ces impressions et ces sentiments s'évanouiront vite. Pourtant, qui oserait soutenir qu'ils ne

laisseront point d'imperceptibles traces au fond de l'âme et du cœur de l'enfant? Qui oserait soutenir qu'ils ne revivront point, quelque jour, à l'heure des décisions graves et qu'ils ne pèseront point alors sur la volonté?...

Pour accomplir cette tâche délicate, il faut que l'instituteur soit un rural [1], qu'il connaisse les champs et les aime. Les réformateurs y ont pensé. Nos écoles normales ont le souci de préparer les élèves-maîtres à leur fonction d'instituteur de village : l'enseignement local y a sa place bien marquée et aussi l'enseignement agricole ; le programme prévoit des cours d'agriculture et des heures de jardinage, des travaux pratiques; mention est faite des résultats obtenus, au certificat de fin d'études. Donner aux élèves l'amour des choses de la terre et de la campagne, c'est à quoi l'on songe, surtout en troisième année : car serait-il possible au maître de développer cet amour chez l'enfant si, lui-même, ne l'avait pas au fond du cœur?

G. Uriot.

1. Pour que l'école rurale maintienne les enfants au village, il faut que le maître soit lui-même un villageois. Il serait donc nécessaire de recruter les instituteurs parmi les élèves des écoles rurales, d'ouvrir plus largement les écoles normales aux ruraux, d'encourager les maîtres des écoles rurales à y présenter des candidats, etc. [N. D. L. R.]

Les voix anglaises.

I

« Être Chateaubriand ou rien », écrivait, sur son cahier d'écolier, Victor Hugo, lorsque dans son cerveau de garçon de quinze ans s'éveillaient ses ambitions de gloire littéraire. « Être Napoléon ou rien », telle semble être la devise, adoptée par Guillaume II, mais formulée d'abord, affirme-t-on, par son fils aîné, le kronprinz, dans un impétueux accès de mégalomanie allemande.

On a recherché d'où venait cette exaltation. Dans un article de la revue anglaise *The Contemporary Review*, M. J. Holland Rose attribue à l'étude des grands exploits de Napoléon Ier, redevenu populaire en France et en Allemagne, nous assure-t-il, une influence décisive sur les événements qui se déroulent aujourd'hui. Selon lui, les Français auraient trouvé dans l'admiration des guerres de l'Empire un aliment pour l'idée de revanche. Il y a là sans doute une illusion, pour ne pas dire une erreur. Mais, selon lui également, — et, cette fois, il paraît être dans le vrai — les Allemands ont cru découvrir dans le fameux homme d'épée, qui prépara jadis une descente en Angleterre, qui essaya d'organiser contre la Grande-Bretagne le blocus continental, un impressionnant modèle à imiter pour l'écrasement projeté du royaume insulaire.

Renforcer la flotte jusqu'à obtenir la suprématie ou, tout au moins, l'égalité des forces sur la mer, conquérir promptement l'Égypte, annexer tour à tour le Cap de Bonne-Espérance, les vastes terres de l'Australie, l'Inde entière, ce fut le projet du général Bonaparte. C'était aussi, quand la guerre de 1914 fut déclarée, et c'est peut-être encore, malgré les difficultés formidables que le pangermanisme n'avait pas prévues, le rêve audacieux de ces derniers Hohenzollern, qui pourraient avoir préparé la déchéance de leur race. Dans la pensée de ces hommes de proie, qui se voyaient presque maîtres du monde, le plan de leur

devancier français n'avait pu échouer que faute de moyens assez puissants pour achever l'exécution. Ces moyens, l'Allemagne actuelle, avec sa supériorité incontestable d'armements, son organisation réputée infaillible, sa gigantesque avidité qu'elle appelait l'élan d'une âme grande, se croyait sûre de les posséder. Elle n'avait plus qu'à se ruer sur l'obstacle et qu'à le briser. Cet obstacle, le vrai, le seul, répétait-on d'un bout à l'autre de l'Etat Prussien, c'était l'Empire Britannique.

Pour frapper l'Angleterre au cœur, il fallait, avant tout, conquérir la Belgique. N'est-ce pas à constituer l'Union des Pays-Bas que les diplomates anglais, pendant les négociations de 1814 et de 1815, s'étaient sagement attachés? De la France vaincue, à part quelques droits de pêche, ils n'avaient exigé que l'acquiescement complet à cette création des *United Netherlands*, et, quand la Prusse réclamait déjà le démembrement de notre territoire, la Grande-Bretagne ne demandait que « l'addition des districts de Marienbourg et de Philippeville » au royaume constitué pour de discrets et durables desseins. En modifiant ainsi la carte européenne, il est permis de dire qu'Albion, la prudente, l'industrieuse, avait achevé de forger son bouclier continental.

Mais voici que surgit un émule turbulent, ou si l'on veut, un plagiaire simiesque des grands gestes de Napoléon. « Anvers, Ostende, Calais, Boulogne », s'offrent à ses regards comme les « portes » de son empire, enfin « ouvertes sur la mer ». Et, d'autre part, « Salonique, Constantinople » seront les avenues de la « fédération centrale » qui doit subjuguer l'Orient. C'est aux puissants vaisseaux de guerre, aux sous-marins, à la flotte aérienne des Zeppelins, à la voie ferrée s'enfonçant jusqu'au bout à travers les terres de l'Est, qu'est assigné le rôle essentiel pour réaliser cette victoire sans revanche et sans appel sur le peuple anglais, interdite à Napoléon. Et, s'il faut une force morale de premier ordre pour donner l'impulsion à cette entreprise qui doit anéantir une fois encore, mais à jamais, « la nationalité des petits peuples », cette force, l'Allemagne prussianisée ne l'a-t-elle pas? Cette force, n'est-elle pas fournie par l'asservissement volontaire et indiscuté de tout un peuple à « l'idéal de politique mondiale qui s'incarne dans le souverain »?

Heureusement, les instruments sur lesquels la Prusse comp-

tait, c'est-à-dire « le système militaire, la science appliquée, le fanatisme musulman », se sont assez vite faussés; ils seront mis, l'un après l'autre, hors d'usage. A la date où M. J. Holland Rose écrivait son étude, il pouvait encore se demander avec inquiétude, si le « militarisme impérialiste », appuyé de tant d'orgueilleuses ressources « en hommes et matériel », pourrait ou non prévaloir sur les « aspirations nationales » qui ont été « la gloire du XIXe siècle ». Il faisait observer pourtant que, dans tous les temps de l'histoire, les forces morales avaient fini par avoir raison de la puissance d'une armée, et il citait, fort à propos, cette parole du poète : « ... Tu as de grands alliés : — Tes amis à toi, ce sont les élans enthousiastes, les angoisses, — Et l'amour, et l'âme humaine que rien ne peut asservir. » C'est cette armée d'*amis* mystérieux, mais si agissants, qui lutte chaque jour auprès des soldats du bon droit, Serbes, Belges, Russes, Anglais, Français : elle imposera, elle hâtera, elle achèvera le triomphe.

II

Cette impression, que nous avons le droit de ressentir et d'exprimer, nos ennemis la dissimulent de leur mieux, mais ils l'éprouvent.

L'Allemagne, en prenant les armes, s'attendait à d'énormes et très prompts succès. Malgré son avance rapide du début sur le sol Belge et sur le sol Français, elle a surtout enregistré jusqu'à présent de douloureux échecs et des pertes irréparables : elle doit entendre venir le vent de la grande tempête. Devant la résistance invraisemblable des pays qu'elle envahissait, et la menace d'un péril, chaque jour si accru qu'elle ne peut déjà le mesurer, son enthousiasme guerrier s'est transformé en folie furieuse. L'Europe frémissante et tout l'univers indigné ont eu le spectacle d'horreurs que n'avaient jamais déchaînées les ravageurs les plus renommés pour leurs crimes. Les cruautés féroces ou immondes de cette barbarie disciplinée, aux préméditations savantes, ne se comptent plus. La statistique vengeresse en fixera le souvenir à jamais exécré.

Pour ne rappeler que les attentats contre les productions les plus merveilleuses de l'art, quel homme civilisé n'a frémi de douleur en apprenant la destruction systématique et forcenée de ce

chef-d'œuvre de la pensée chrétienne au Moyen Age, la cathédrale de Reims? Au lendemain de ce grand attentat, notre cher collègue et ami, Emile Hovelaque, exhalait son indignation dans le journal *le Times*, et il faudrait reproduire, dans le texte même, dans ce langage anglais si plein d'âpre vigueur, son cri de détresse éloquent. Il explique ce qu'était pour nous ce « berceau de nos rois », cet « antique autel de notre race », enrichi de tant de souvenirs, devenu sacro-saint pour toute imagination, aussi cher à chacun de nous que « sa chair et son sang ». Il parle, avec la tendresse la plus pénétrante, de ces rois, de ces chevaliers, de ces saints, de ces anges sculptés, il y a sept cents ans, par les imagiers, nos ancêtres, « à la ressemblance des hommes et des femmes qui les entouraient ». Ce monument perpétuait la tradition dans tous les sens du mot. L'âme de Jeanne d'Arc flottait encore sous ses voûtes. Je vais essayer de traduire : « Depuis bientôt huit siècles, ces falaises grises de pierre ciselée s'étaient dressées au-dessus des furieuses marées d'invasions sans nombre, intactes, épargnées par les plus sauvages assauts des mauvais temps, battues par toute tempête du ciel et de la terre; la plus noble sculpture de l'Occident restait entière jusqu'à l'arrivée de la culture allemande. Et alors, délibérément, avec méthode, avec lenteur, les princes et les capitaines d'une race de malédiction, non les brutes incultes qu'ils commandaient, déchiquetèrent l'édifice sacré jusqu'à ce que tout fût à bas, les plus belles, les plus humaines figures du monde entier, la forêt de colonnes géantes, les vastes toits voûtés de pierre, les murs majestueux, le vitrail aux couleurs célestes. Ce fut un meurtre accompli de sang-froid, le meurtre non d'une existence, mais d'une immortalité ».

L'auteur de cette plainte funéraire ajoute que les Français ne sauraient appliquer la loi barbare du talion. Même si l'Allemagne possédait des « otages » d'art à nous livrer qui eussent la beauté incomparable de la cathédrale de Reims, « nos mains les épargneraient ». Le grand Anglais Ruskin, qui n'avait pas été témoin des derniers forfaits de l'armée des Hohenzollern, écrivait déjà dans *Fors clavigera* : « Bienheureux seulement les doux et les pitoyables : un Allemand ne saurait être aucun des deux. » Ruskin avait raison. Entre la Germanie et notre France, il y a l'abîme sans fond de l'humaine pitié.

ERNEST DUPUY.

La vraie France.

Nous reproduisons ci-après la conclusion d'une conférence faite récemment à l'*Aula* de Genève par M. S. Rocheblave, professeur au lycée Janson-de-Sailly sur *La Vraie France*.

« Quiconque ira au fond des choses sentira que le ressort définitif de cette résistance victorieuse n'est pas seulement dans un sentiment patriotique exalté, tel qu'après tout chaque nation peut le connaître, ni même dans les qualités d'une race merveilleusement douée ; mais qu'il est, à un degré suprême et unique, dans la valeur morale de la cause que soutient la France, et dans la noblesse de l'idéal dont elle a fait son drapeau. Oui, du plus obscur soldat jusqu'au généralissime, du plus petit écolier jusqu'au plus notoire écrivain, tous savent, tous sentent qu'une civilisation, que la civilisation est en péril, que l'idéal humain est en péril, et que la France, héritière directe de Rome et d'Athènes, champion de cette civilisation et de cet idéal, est ici menacée dans son présent, dans son avenir, même dans son glorieux passé, dans son rôle séculaire d'éducatrice du monde, et dans les œuvres vives de l'humanité latine. Tous sentent, tous savent que comme on l'a dit, cette guerre gigantesque est avant tout une guerre d'idées, et que, s'il est beau de mourir pour le sol, il est saint de mourir pour l'idée. D'ailleurs, quand on meurt pour l'idée, l'idée tôt ou tard vous ressuscite. Car l'idée est la chose qui ne meurt pas, qu'aucune force matérielle, qu'aucune violation du droit des gens ne saurait anéantir. Tous savent, en France, et la France a de tout temps professé par ses actes, par sa « geste » historique, que la Force, loin d'être le Droit, en est, en principe, le contraire ; et que, dans son application, elle ne peut créer le droit qu'en se mettant au service du

bien. Tous, d'ailleurs, chez nous, savent faire la distinction de la force et de la violence, de la guerre et de l'assassinat. Tous savent aussi la différence de ce qui est grand avec ce qui n'est que colossal; de l'ordre-harmonie avec l'organisation-mécanisme; de la pensée désintéressée avec le calcul brutal; de l'obéissance libre et féconde avec l'obéissance passive et stérile, instrument aveugle des crimes les plus barbares quand elle est au service d'une idée injuste. Et ils savent aussi que la science n'a pas été donnée à l'homme pour opprimer le monde, mais pour le libérer; et que l'humanité, répartie dans ses groupes nationaux ou familiaux, n'est pas une carrière exploitable par le plus fort, mais une série de mondes, chacun respectable, chacun vénérable; et que ce n'est pas la dimension d'un peuple qui fait sa grandeur, et que le dernier par le territoire peut être le premier par le cœur et par l'esprit. Ils savent aussi que les nations vraiment cultivées n'ont que faire d'être « culturées »; et ils savent enfin que ni les armes, ni l'argent ne font la puissance vraie; qu'aucune race n'a reçu de la Providence la mission de dominer les autres pour faire leur bonheur malgré elles, et que la conscience des peuples, comme celle des individus, ne doit et ne peut relever que de la liberté. Liberté, sauvegarde pour chaque nation, de sa pensée, de son idéal propre, droit de s'appartenir et de régler sa vie sur ses aspirations, n'est-ce pas là l'héritage d'idées que la France a recueilli de l'antiquité la plus noble, et en y ajoutant de son fonds d'autres noblesses en accord avec l'esprit chrétien ou avec le libre esprit de la Renaissance, n'est-ce pas ce qu'elle a donné au monde, elle qui a proclamé les Droits de l'Homme, la fraternité des peuples, l'égal respect des religions et de la libre pensée, le respect du faible, bref, ce qu'hier en Sorbonne un des représentants de la Fédération latine appelait l' « Évangile latin »? A ces traits se reconnaît la France éternelle, celle dont la lumière présentée aux nations fut toujours un flambeau, jamais une torche! celle, enfin, dont le grand Michelet encore nous a figuré le rôle dans cette image pathétique si connue : « Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang, d'or et d'efforts de toute sorte pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel, et la vôtre,

ô nations, toutes, tant que vous êtes, l'entassement de vos sacrifices irait au genou d'un enfant! »

Voilà, Mesdames et Messieurs, au nom de quelle tradition la France à cette heure supporte ce qu'elle supporte. Elle continue son rôle de paladin, et aussi de nation-martyre; elle souffre en elle la passion des peuples, la passion de la Justice, de la Liberté, du Droit. Et c'est parce que cette grandeur de son rôle, naguère voilée par l'injuste défaite ou offusquée par des agitations superficielles, lui est tout à coup revenue à l'âme du fond des temps, sous la révolte provoquée par une agression sans nom, que le monde étonné la voit aujourd'hui si belle. Cette beauté, pour éclater de nouveau éblouissante, n'a eu besoin que d'une brutale menace. Et, dès lors, tout le reste à disparu, et les Français n'ont plus vu que la France. Messieurs, qu'en conclure?

Un jour, revenant de vos belles montagnes et retournant à Paris, je m'arrêtai, entre Dijon et Sens, au village des Laumes, le village « des larmes » dit une étymologie touchante, pour gravir la colline d'Alésia, cette acropole gauloise que sanctifie toujours le nom de son défenseur Vercingétorix. Le bronze colossal d'Aimé Millet se dressait, auguste et mélancolique, sur le plateau désert. Au loin, s'étalaient les collines en demi-cercle, et, à mes pieds, je voyais ce qui fut le camp de César. Je reportais mes regards de l'horizon à la statue, quand un rayon du soleil couchant vint frapper le socle et illumina une inscription. Je m'approchai, et je lus : « La Gaule, unie en un seul peuple, et animée d'un même esprit, peut défier l'univers. »

L'auteur de cette ligne? Le vainqueur lui-même, César! Cette ligne rayonne aujourd'hui dans le ciel de la France. Unie, jamais elle ne le fut à ce degré; animée d'un même esprit, j'en atteste nos morts! Et elle n'a défié ni l'univers, ni personne. Attaquée, elle se défend. Sentez-vous maintenant, Mesdames et Messieurs, dans cette lutte sacrée, dans cette union sacrée, vers quels horizons d'espoir splendide s'élance ma conclusion?

Lettres du Front.

I

Lettre de M. D..., professeur de philosophie du lycée d..., à un Inspecteur général de l'Enseignement secondaire.

20 février 1915.

Cher Monsieur,

Je ne puis m'empêcher de vous écrire de suite les événements que je viens de vivre; il y a dans mon empressement la preuve de l'affection respectueuse que vous me permettez de vous déclarer et que les épreuves de cette guerre ont contribué à renforcer.

Nous venons de livrer bataille pendant cinq jours durant. Les Allemands nous avaient pris par surprise une hauteur; nous avons contre-attaqué de nuit et en raison de ma connaissance du secteur j'étais chargé de guider une compagnie de renfort. Nous avons réussi à nous réinstaller dans les premiers boyaux et nous nous y sommes maintenus pendant trois nuits et trois jours, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à nous dégager. Les Allemands sont maintenant complètement repoussés. Je n'ai qu'une légère contusion au bras, provenant d'un éclat d'obus et une balle dans ma culotte. Le général m'a dit ce matin que j'étais cité à l'ordre du jour de l'Armée et proposé pour la Croix. Excusez ma fierté; je ne cherche pas à la cacher : je songe à ma femme et mes bébés et à l'Université que je représentais. Mon premier mouvement a été de vous en faire part comme un élève qui est content de sa tâche. Je souris moi-même de cette juvénilité; n'y voyez encore une fois, je vous prie, que le témoignage de ma profonde et respectueuse sympathie.

II

Lettre de M. M..., professeur au Collège de..., à un de ses collègues.

Le 7 février 1915.

Cher monsieur B...,

J'ai reçu ce qu'on appelle le fameux Baptême du feu. C'est assez intéressant. Je vais vous écrire comment cela s'est passé.

Je suis arrivé au village de X*** le 21 janvier. On m'a affecté au 3e bataillon qui se trouvait au repos pour deux jours encore. Le 23 janvier, à quatre heures du matin, ma compagnie s'est rendue dans les tranchées de deuxième ligne. A ce moment-là il gelait; le sol était tourmenté; nulle part le pied ne pouvait trouver assez d'espace pour s'y poser avec stabilité. Au bout de 4 ou 5 kilomètres d'un tel parcours j'étais complétement éreinté. « Voici notre château » me dit, en me montrant une tanière, un sergent.

Il fallut enlever le sac pour s'enfiler dans un boyau d'une quarantaine de mètres de long, 1 m. 50 de large et 1 m. 60 de hauteur. Des pare-éclats tous les vingt mètres empêchent d'être pris en enfilade. Le toit est formé de rondins de 15 centimètres environ de diamètre, recouverts d'une couche de terre et de branchages. Face à l'ennemi des créneaux. Du côté opposé, de gros trous, où, la nuit venue, on allume de grands feux.

Ma première nuit fut un martyre : par la suite j'allais trouver les nuits passées en deuxième ligne délicieuses. La largeur étant insuffisante on ne peut pas s'étendre pour dormir, il faut rester accroupis. D'autre part, les cheminées étant plutôt rares, une fumée épaisse et âcre, surtout au début, emplit la fosse jusqu'à faire croire à l'incendie. Vous devez penser qu'à défaut de confort on doit être à l'abri des morsures du froid? Il n'en est rien. Par les multiples trous il passe des courants d'air glacé, et tandis que la partie du corps qui se trouve à proximité du feu grille, le reste se gèle.

C'est en poussant des soupirs de soulagement que le matin, vers cinq heures, je fis mon sac pour aller faire la relève en première ligne. Pour ne pas m'exposer à voir ma lettre déchirée je

ne donnerai pas de détails sur la nature du chemin qui y mène; sachez seulement qu'on risque à chaque instant de faire une glissade et de se casser le cou. Tout le long de l'espace qui sépare les deux premières lignes de tranchées on est exposé au feu de l'infanterie ennemie : les balles vous sifflent aux oreilles un murmure doux et plaintif. Comme nous sommes sous bois, la plupart heurtent les arbres : leur enveloppe extérieure se déchire et l'on entend alors le bruit d'un pétard qui éclate. Les hommes, simplistes, expliquent le phénomène en disant que ce sont des balles explosives. Comme tout débutant j'ai salué les balles et leur ai rendu largement l'hommage qu'elles méritent.

Nos tranchées de première ligne sont à peu de chose près semblables à celles de seconde ligne, les rondins sont remplacés par des claies et les créneaux sont un peu mieux disposés. Une grande partie des tranchées sont à ciel ouvert. Nous sommes entre 30 et 60 mètres de l'ennemi; tout homme qui a envie de se suicider n'a qu'à lever la tête : les distractions sont mortelles. Dans les tranchées de première ligne on n'allume pas de feu; aussi le sol est-il toujours boueux; on piétine dans la fange. C'est toujours avec anxiété qu'on voit venir la nuit. L'ennemi peut à chaque instant, outre les coups de fusil, nous lancer des bombes, des grenades, des pierres, — il se fait la main avec celles-ci, — et même nous attaquer à la baïonnette. Mais tous ces dangers restent au second plan; ce que l'on redoute par-dessus tout, c'est le froid. La gaine de boue qui entoure les souliers, pour peu que l'on reste immobile, se glace : vous sentez les pieds mourir; les larmes jaillissent des yeux malgré la plus ferme volonté. On ne peut pas battre la semelle, car cela empêcherait les sentinelles d'entendre.

Les obus sont peu dangereux, leur effet est plutôt d'ordre moral. Depuis mon arrivée il m'en est éclaté plusieurs, bien près : on a un moment d'anxiété, puis on rit de la maladresse des Boches.

Après quatre jours passés en première ou seconde ligne, on a quatre jour de repos, si l'on peut appeler repos le temps passé à astiquer les armes, les effets, etc.

Ce sont surtout les fausses alertes qui nous éreintent. Y a-t-il une fusillade un peu nourrie? de nuit comme de jour il faut

s'équiper et se tenir prêt à partir. Le ciel est pur, le soleil luit : on va respirer, on va se réjouir; mais un aéroplane s'avance à l'horizon; le clairon sonne le « gardez-vous », une nuée de chefs vous font rentrer dans les granges : il faut s'équiper et être prêts à quitter le cantonnement, et, croyez-m'en, l'équipement n'est guère agréable avec ses cartouchières bondées de cartouches. Nous, sergents, nous restons sur la porte, et jetons un regard indiscret vers l'oiseau meurtrier. S'il est français on lui souhaite bonne chance; s'il est allemand le spectacle devient plus intéressant : il est entouré de légers flocons blancs qui lui apportent le salut de nos canons et quelquefois la mort

Au repos, on couche dans les granges, où les poux pullulent. Les débrouillards cherchent des *combines*. Le patron de la grange de ma section, avec qui j'eus l'occasion de causer plusieurs fois, me propose un jour — grâce à un habile petit cadeau — de me donner une couche très appréciable. Vous allez croire qu'il s'agit d'un chambre somptueuse, avec un lit moelleux, avec couvertures chaudes? Nenni! Il m'a offert une petite place entre son porc, sa vache et ses poules. J'ai accepté avec joie, car l'écurie est chaude, et les poux y sont rares. L'écurie étant relativement propre, le parfum y est de beaucoup plus tolérable que dans la grange.

Inutile de vous dire que toutes les routes, sauf quand il gèle, sont des ruisseaux de boue liquide : l'autre jour on a fait 12 kilomètres pour aller assister à une petite théorie; on en avait plus haut que la cheville — il paraît que cela nous entraîne. L'esprit est bon quand même; on rit de tout pour ne pas en pleurer.

A ceux qui restent dans les classes. — Dites leur bien que nous souffrons pour la France et que nous sommes prêts à tous les sacrifices pour qu'elle demeure grande et immortelle. Les jeunes doivent être dignes de ceux qui souffrent et meurent; ils doivent être sérieux et travailleurs : le *chahut* en ce moment-ci est une lâcheté et un crime. Il existe trop de sujets de douleur pour que les élèves s'amusent à en causer à certains de leurs professeurs. Le pays, anémié par l'abondante saignée du meilleur de son sang, attend d'eux les forces qui lui rendront avec son ancienne vigueur un renouveau de prospérité féconde.

III

Extrait d'une lettre de M. F..., agrégé de l'Université, tué à l'attaque du village de M... (Pas-de-Calais).

... Je m'attends à tout, mais peu importe. Si je succombe j'aurai fait mon devoir. En cela, mes chers parents, n'allez pas croire que je vous oublie. Je vois ce que je puis perdre et aussi la douleur que je vous cause involontairement. Cette douleur est celle de toutes les familles françaises, il ne faut pas penser qu'à moi, mais à la grande cause pour laquelle je vais me battre...

IV

Lettre adressée le 19 novembre 1914 par le capitaine T... à la veuve de l'adjudant D..., professeur au lycée de..., tué à l'ennemi.

Baccarat, le 19 novembre 1914.

Madame,

J'ai la douleur de vous annoncer la mort de votre mari, l'adjudant D... de ma compagnie, tué à l'ennemi dans les circonstances relatées sur la copie du rapport que j'ai fourni à ce sujet. Il est mort en brave. Vous pouvez être fière de lui; c'était un homme d'une haute valeur; son œuvre et son sacrifice ne seront pas inutiles : ils contribueront puissamment à la force morale de ma compagnie. Nous saurons venger sa mort et suivre le bel exemple qu'il nous a légué. Il eut été mieux à sa place comme officier, et comme tel il eût rendu les plus grands services. Je lui avait proposé de le faire passer sous-lieutenant; mais il avait refusé, préférant rester à ma compagnie. Son nom, son souvenir, son bel exemple resteront à jamais dans cette Compagnie qu'il m'a aidé si bien à former : tous le vénéraient et l'aimaient. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas eu le temps de lui témoigner plus d'affection, plus de cordialité.

Je verrai toute ma vie cette physionomie tranquille, sereine, courageuse, belle d'abnégation et de tendre mélancolie parfois, quand il pensait à vous et à sa chère petite fille. Comme il semblait heureux lorsque je lui en parlais!

C'était mon meilleur Chef de section; ses gradés et chasseurs

avaient en lui une confiance aveugle. Il m'a bien aidé dans mes efforts, bien compris dans mes travaux, et je n'ai pas eu de plus sûr auxiliaire.

Puisse cette lettre adoucir un peu votre peine, pour la perte cruelle que vous venez d'éprouver. Si je puis en quoi que ce soit vous être utile, je suis entièrement à votre disposition.

Je vous prie de vouloir bien agréer, Madame, avec l'expression de mes sentiments de condoléance, celle d'un profond respect et de mon plus grand dévouement

---

Les Colonies de Vacances par la Mutualité.

On sait les services rendus par les colonies de vacances, par les mutualités scolaires. On sait aussi avec quel zèle M. Édouard Petit s'emploie depuis 1906 à conjuguer leurs efforts. « La pénétration mutuelle de ces deux œuvres sociales, dans une compréhension plus large et plus haute de leurs intimes rapports, permet de multiplier les bienfaits de l'une et de l'autre ». A l'appui de cette conviction, M. Lépine a présenté un remarquable rapport au dernier Congrès des Colonies de Vacances. Son étude examine successivement : 1° la légitimité et la nécessité; 2° la légalité; 3° les modalités d'application de l'hygiène *préventive* dans la mutualité scolaire par le moyen de la colonie de vacances.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici *in extenso* son travail : en voici quelques extraits qui en montreront l'intérêt.

M. Lépine vient d'établir la légitimité et la nécessité de la pénétration dans le domaine de l'hygiène préventive.

Mais, si la cause est entendue, si, à tous les points de vue, le service de la prévention de la maladie s'impose comme une absolue nécessité à la mutualité scolaire, une première difficulté se présente. Est-il légal?

La mutualité tient-elle inconstestablement de la loi du 1er avril 1898 le droit d'assurer ce service?

La question est controversable, si l'on s'en tient à la lettre même de l'article 1er de cette loi, qui définit ainsi les buts permis aux sociétés de secours mutuels : « Assurer à leurs membres participants et à leurs familles des secours *en cas de maladie*, blessures ou infirmités, leur constituer des pensions de retraites, contracter à leur profit des assurances individuelles ou collectives en cas de vie, de décès ou d'accidents, pourvoir aux frais des funérailles et allouer des secours aux ascendants, aux veufs, veuves ou orphelins des membres participants décédés. »

L'enfant qui a besoin d'une cure d'air par la colonie de vacances n'est pas un « malade » proprement dit, mais bien plutôt un candidat à la maladie. Quand il s'agit de l'état simplement maladif, de la *débilité*, il n'est pas sûr, juridiquement, que ce soit là une *maladie*, au sens où le mot est pris dans l'article 1er. Et si elle était saisie de la question, nous ne savons trop en quel sens se prononcerait la juridiction administrative, c'est-à-dire le Conseil d'Etat. Mais il y a lieu d'observer que la rédaction de l'article ne vise pas expressément les mutuelles d'enfants, mais uniquement, semble-t-il, les sociétés d'adultes, et qu'à moins de déclarer les premières illégales, — ce à quoi personne ne pense ni sans doute ne se résignerait, d'autant qu'elles existaient depuis longtemps déjà en 1898 et que nul n'a voulu les exclure du bénéfice de la loi, — il faut bien s'inspirer de l'esprit de celle-ci, en l'interprétant. Or, quand il s'agit des enfants, *prévenir* le mal est une façon supérieure de le soigner.

L'administration compétente s'est déclarée toute disposée à considérer la débilité comme le premier stade de la maladie. Dès 1910, dans un rapport au Congrès de Paris, M. Mascle, alors directeur de la Mutualité, déclarait que la loi donne aux sociétés de secours mutuels la faculté d'envoyer les jeunes enfants à la campagne ou à la mer, sous la triple condition que les statuts précisent que les enfants à envoyer en colonie seront des enfants *débiles*, que leur état de débilité sera *reconnu par un médecin*, enfin, que ce nouveau service soit *prévu par les statuts*, les sociétés pouvant, soit prélever la dépense sur les économies laissées annuellement par le fonctionnement du service de la maladie, soit la couvrir au moyen d'une cotisation supplémentaire spéciale. Elles ne sont pas obligées, ajoutait-il, de recourir à des œuvres spéciales de colonies de vacances, régies par la loi du 1er juillet 1901. Elles peuvent créer elles-mêmes ces colonies, soit comme annexes de leurs services, soit comme service principal et unique.

Une circulaire du 21 juin 1913, signée de M. Henry Chéron, ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, a, sur l'avis conforme du Conseil supérieur des Sociétés de Secours mutuels, entièrement ratifié cette manière de voir.

Déjà d'ailleurs, les mutualités scolaires de plusieurs villes,

celles de Limoges, Boulogne-sur-Mer, Nantes, Narbonne, Saint-Denis, Vanves, Reims (2e circonscription), Méru (Oise), celles des 17e, 19e, 20e arrondissements de Paris... étaient entrées dans cette voie, en ajoutant à leurs statuts un article additionnel.

« Mais, observait mon distingué collègue et ami, M. André, dans son rapport à la conférence consultative des Mutualités scolaires de la Seine, en avril 1912, « pour avoir voulu aller trop de l'avant, plusieurs des Mutualités de ces villes ont dû rentrer dans leur repos : les dépenses consenties ayant été jugées trop onéreuses, eu égard au nombre restreint de bénéficiaires.

« C'est qu'en matière de progrès social, il faut marcher prudemment et ne pas vouloir faire trop grand au début. Nous pensons qu'il est sage de se borner, en général, à quelques unités bien choisies et, suivant l'expression du regretté professeur Grancher, de dépister surtout les candidats à la tuberculose, qui sont des malades et qu'il est de l'intérêt des sociétés mutuelles de guérir, si possible, par des mesures préventives. »

M. André touche dans ces lignes à la double difficulté de réalisation qui se dresse devant nous : celle des ressources à trouver, dont l'emploi au profit de la colonie de vacances échappe, du point de vue mutualiste, à toute contestation, et celle du choix des bénéficiaires. Déjà en 1910 M. Édouard Petit l'avait discrètement mais très nettement signalé.

« Ces ressources, écrivait-il, existent dans toutes les sections, surtout urbaines ; et ce sont celles-là seules qu'il importe de doter du nouvel organe. Chaque exercice social laisse en effet dans les sociétés qui comptent en moyenne de 2 à 4 000 adhérents, des bonis très importants de 4 à 5 000 francs que l'on répartit entre les ayants droit en les plaçant sur leurs comptes personnels (de retraite)... On peut, sans que la gestion financière en souffre, voter une somme de 1 000 à 1 500 francs au titre de secours pour les maladies, que l'on divisera en bourses coloniales de 40, de 50 francs, attribuées aux vingt, ou trente pupilles, *pour qui l'on redoute le plus les atteintes de l'hiver*, et que l'on veut assurer dans l'intérêt collectif contre des maladies coûteuses...

« Mais ces enfants, qui les désignera ? Le médecin — et aussi la feuille d'absences et de paiements dûment constatés.

« Mais, en société qui a pour fondement l'*égalité des droits*,

comment arriver à l'absolu de la justice? Comment se garder de réclamations qui pourraient avoir, par quelque côté, de légitimes raisons à faire valoir?

« La liste des élus, parmi trop d'appelés, sera dressée en séance du comité, en présence d'un médecin. Elle sera établie, *dans la mesure des moyens pécuniaires dont on dispose*, après le vote de la somme à affecter aux colonies.

« Mais il faut en convenir, comme dans toute institution humaine, la mathématique rigoureuse ne pourra faire valoir ses droits avec une inflexible précision. Il faudra que l'on fasse confiance au tact, à l'esprit d'équité, à la générosité des sentiments qui animent les administrateurs des mutualités scolaires. »

L'obstacle, signalé par M. Edouard Petit, veut qu'on s'y arrête. Car ce n'est rien moins que le principe fondamental de l'*égalité de droit* ou de *traitement*, que pose l'article 2 de la loi du 1er avril 1898, et dont la violation par les sociétés mutuelles les fait déchoir du bénéfice de ladite loi. Cet article est ainsi libellé : « Ne sont pas considérées comme sociétés de secours mutuels les sociétés qui, tout en organisant sous un titre quelconque tout ou partie des services prévus à l'article précédent, créent au profit de telle ou telle catégorie de leurs membres et au détriment des autres des avantages particuliers. Les sociétés de secours mutuels sont tenues de garantir à tous leurs membres participants les mêmes avantages, sans autre distinction que celle qui résulte des cotisations fournies et des risques apportés. »

Si donc la *prévention* de la maladie rentre *légalement*, par son objet, dans le cadre de la loi sur les sociétés de secours mutuels, il faut en outre que l'organisation de ce service ne favorise pas une catégorie de membres participants au détriment des autres, et que soit respecté pour tous le principe : à charges égales, droits égaux.

Comment résoudre ce problème?

Le point vif de la difficulté, l'écueil à éviter, c'est l'injustice et l'arbitaire dans le choix des jeunes colons mutualistes. Au fond, les *ayants droit*, ce sont, parmi les membres participants de la mutualité, tous ceux que le médecin considère, en toute conscience, comme ayant besoin de faire un séjour à la campagne, à la montagne ou à la mer. Restreindre *la liste* à la mesure des

moyens pécuniaires dont on dispose, c'est s'exposer à évincer des mutualistes très dignes d'intérêt. Ne retenir que ceux pour lesquels le danger est le plus grand, c'est un peu comme si la société ne servait l'indemnité journalière de maladie qu'à ceux qui ont été le plus gravement malades. Choisir les élus parmi les appelés, dans l'ordre de leur ancienneté d'inscription dans la société, jusqu'à concurrence du crédit disponible, ne serait pas plus acceptable.

Nous aurons vaincu ce premier obstacle, le plus grave, à mon sens, si nous faisons varier suivant nos ressources, non pas le *nombre* de nos colons, donnée *de fait* qui nous est imposée, et qu'aucun artifice ne nous permet de réduire valablement, mais la *durée uniforme*, à besoin égal, de leur séjour, au grand air, ou, si la mutuelle organise diverses colonies, l'une à la mer, l'autre à la montagne, la *dépense totale*, sensiblement égale pour tous, de chaque colon. Et, à la seule condition d'imposer à nos mutualistes un stage d'une année au moins avant de les faire bénéficier de l'envoi en colonie, les incitant ainsi à entrer le plus jeunes possible dans la société, et *avant* d'être atteints de débilité caractérisée, — condition d'une pratique honnête et loyale de la mutualité, — nous aurons réalisé l'égalité de droit, puisque tout participant aura, sans conteste, le droit d'être envoyé en colonie, s'il vient à se trouver dans les conditions physiologiques voulues, et constatées par le médecin.

J'entends l'objection. Ne vaut-il pas mieux concentrer notre effort et nos soins sur quelques-uns, de manière à rendre la cure *efficace*, au lieu de les disperser sur un trop grand nombre, et de nous condamner ainsi à un geste frappé d'avance de stérilité? Si les quelques semaines d'air pur et de soleil procurées à nos enfants sont déjà trop courtes, hélas! — de l'avis unanime des médecins, il fallait trop souvent pouvoir prolonger leur séjour, — combien *a fortiori* ne serait-il pas fâcheux et maladroit de le réduire encore!

Le raisonnement semble irréfutable. Il le serait, en effet, s'il ne reposait sur un postulat fragile. Il implique que le montant des ressources à employer est *fixe* et *étroitement limité*. Or, il dépend de notre foi et de notre volonté de l'accroître sans cesse, de l'élever à la hauteur de nos besoins, et ainsi de compléter

l'admission en bloc dans la colonie de tous les ayants droit, — ce qui est, semble-t-il, la solution la plus élégante et la plus simple de ce problème délicat, douloureux et ardu du choix des colons, — de compléter, dis-je, cette admission en bloc par une extension corrélative et proportionnée de nos ressources.

Nous ne craignons pas de l'affirmer avec une absolue conviction, la *généralisation* de l'œuvre des colonies de vacances par la mutualité, pour faire face, par une lutte préventive et méthodique, au fléau national et social de la tuberculose, réalisera bien plus largement encore cette prévision que formule M. André, en conseillant de borner le premier effort dans ce sens à quelques unités bien choisies : « Lorsqu'on verra, dit-il, la mutualité scolaire *s'engager résolument* dans cette voie, *elle s'attirera de nouvelles sympathies et de nouvelles ressources.* »

Car la méthode que nous préconisons, pour hardie ou même audacieuse qu'elle paraisse, aura cet avantage incomparable d'accuser d'abord toute l'étendue du mal à combattre, du danger à prévenir, qui doit être la *mesure* et le *ressort* de l'effort à accomplir. Lorsque avec les sommes recueillies nous pourrons assurer à tous nos petits malades en puissance, un séjour insuffisant de dix, quinze jours à la mer, de vingt jours à la montagne, et que nous pourrons chiffrer exactement ce qui nous manque pour assurer à tous le complément de séjour utile ou nécessaire, combien cette précision ne nous donnera-t-elle pas de décision et de force persuasive, pour frapper à certaines portes, et pour ouvrir certaines bourses ? Que dis-je ? Elles s'ouvriront souvent d'elles-mêmes, lorsque à la claire vision du mal s'ajoutera celle de l'intensité de notre effort, de l'étendue et de l'efficacité bienfaisante de notre œuvre. La générosité n'est pas morte dans notre beau pays de France. Et en face des misères sociales à combattre, les privilégiés de la fortune, les meilleurs du moins, ne restent pas sourds à l'appel des hommes de cœur, qui se confond avec la voix de leur propre conscience, si l'on sait, comme il convient, non pas les menacer de la spoliation, quelque forme qu'elle revête, mais persuader leur cœur et leur libre volonté !

D'ores et déjà, il est une ressource mutualiste qu'il est facile, par une simple précision des statuts, d'affecter intégralement à la colonie de vacances, ce qui, dans bien des milieux, permettrait

d'en élever singulièrement le montant. Ce sont les cotisations et dons des *membres honoraires*. J'ai critiqué jadis le défaut d'affectation spéciale pour ces dons, que les sociétés répartissent également, du chef de la maladie ou de la retraite, entre tous leurs participants sans distinction, véritable *assistance*, qui, pour nombre d'entre eux, n'a pas l'excuse de la nécessité. Cette critique tombe, quand il s'agit de l'œuvre vraiment sociale de la colonie de vacances, dont le bienfait est si nécessaire à tant d'enfants pauvres, — d'autant que le jeune mutualiste aisé a toujours la faculté, dont quelques-uns usent chaque année dans la deuxième circonscription de Reims, de payer lui-même ses frais de voyage et de séjour à la colonie.

Pour combien d'autres, appartenant à la classe ouvrière, la famille ne consentira-t-elle pas elle-même quelque sacrifice, afin de prolonger, au bénéfice de l'enfant, une cure d'air dont elle a constaté les bons effets ! Ici encore, les faits qu'enregistre tous les ans notre expérience personnelle, nous permettent d'affirmer avec une entière certitude.

Aux dons des membres honoraires, aux contributions volontaires des familles, il faut joindre l'obole de la solidarité enfantine, le *décime scolaire*, prélevé librement par nos écoliers sur leurs sous de poche, au profit de leurs camarades pauvres, connus ou inconnus, de la colonie de vacances. Une somme de 500 francs environ est ainsi recueillie chaque année dans la 2e circonscription de Reims, et elle procure un séjour à la mer, de trois semaines, à huit ou dix enfants.

Il y a lieu d'ajouter à ces diverses ressources la *cotisation spéciale* du mutualiste. Non pas une troisième cotisation se superposant à celles de la maladie et de la retraite. Certes, spécialiser les cotisations est un principe essentiel de technique mutualiste, et la condition première de tous les progrès d'une société mutuelle. Mais, dans nos mutualités scolaires, le taux de la cotisation globale doit nécessairement rester très modeste, si l'institution veut demeurer accessible à la masse des enfants du peuple. N'est-ce pas là une des grandes causes du succès des « Petites Cavé » ? Aussi bien, la cotisation-maladie suffit d'ordinaire, et au delà, au paiement de l'indemnité pécuniaire de maladie, puisque le boni annuel moyen réalisé est de 50 p. 100

(1 fr. 30). Ce boni, quel qu'il soit, peut être affecté statutairement à la colonie de vacances. Il donnera à tout mutualiste le droit de faire partie de cette colonie, au même titre que ses coassociés, si l'état de sa santé vient à l'exiger. La cotisation dont il s'agit *variera* donc chaque année, tout en restant *égale pour tous*. Elle assurera la parfaite légalité de notre service mutualiste d'hygiène préventive, et servira d'amorce, de pierre d'attente aux autres éléments de recettes de son budget.

Toutes ces modalités de fonctionnement se heurteront, il est vrai, à un obstacle qui, heureusement, n'est pas invincible, pour sérieux qu'il soit : la vieille manie de thésauriser, chère à la mutualité. Elle s'expliquait chez les mutuelles d'adultes par le caractère empirique, irrationnel, au point de vue technique, de leurs services de maladie et de retraite. En donnant des secours de maladie dont le taux était sans rapport défini avec les ressources correspondantes, elles se condamnaient parfois au déficit, toujours à l'accroissement progressif de leurs dépenses. De même le vice technique du fonds commun inaliénable, ce gouffre insatiable qui ne rend jamais le capital de retraite, mais seulement l'intérêt, les contraignait à y jeter le plus d'argent possible, sous peine de ne pouvoir servir, sans la réduire, à leurs membres âgés, une rente fixée arbitrairement, en l'absence de toute base sérieuse. Mais, grâce à l'ingéniosité avisée du regretté M. Cavé, nos mutualités scolaires sont affranchies de cette double servitude. En dehors de la constitution prudente, à l'aide d'une fraction du boni annuel de maladie, d'un fonds de réserve *limité*, devant faire face à l'imprévu, au risque d'épidémie, elles seraient sans excuse de thésauriser. Et elles ont vraiment mieux à faire que de répartir leurs excédents de recettes sur les livrets individuels de retraite de leurs membres. Encore une fois, il faut assurer le présent, l'avenir immédiat, avant l'avenir incertain et lointain, le capital-santé, comme dit M. Édouard Petit, avant le capital-retraite, qui, réduit à lui seul, n'offre plus aucun intérêt.

Cette voie nouvelle, si nous y entrons franchement, ne sera pas moins féconde pour la mutualité que pour l'œuvre des colonies de vacances. Leur commun essor, pour le plus grand bien de la famille, de la patrie et de la race, prouvera une fois de plus que, contrairement à une assertion fausse, et qui a gardé trop de

crédit, de notre vieux Montaigne, « le profit de l'un n'est pas le dommage de l'autre » ; qu'au contraire pour les œuvres, comme pour les sociétés et les individus, le bien de l'un, c'est le bien de l'autre. Tant et si bien, qu'en voyant accomplie la réalisation qu'avec M. Édouard Petit nous appelons tous aujourd'hui de nos efforts et de nos vœux, l'avenir se demandera s'il doit dire d'elle : « Les colonies de vacances par la mutualité », ou : « La mutualité par les colonies de vacances ». Car, en même temps qu'un facteur de paix et de concorde, de rapprochement et de progrès social, l'une et l'autre de ces œuvres sont également, dans leur essence, de la mutualité, — de cette mutualité qui « n'est pas l'épargne, dit M. Mabilleau, mais la défense active de la société contre les maux qui menacent la famille ouvrière », — ou plutôt, dirons-nous, de cette mutualité *qui est l'épargne par excellence*, celle de la vie humaine, le premier et le plus précieux des capitaux, pour la société comme pour l'individu, pour la famille aussi bien que pour la Patrie.

F. Lépine.

Henri Fabre.

... Votre œuvre m'instruit, m'inquiète, m'émeut. Car si vous n'avez pas découvert ce monde des insectes que de grands Français, vos devanciers [2], avaient découvert déjà, vous l'avez, du moins, pleinement révélé au grand public et à moi-même.

Je me défends consciencieusement contre l'esprit de système, et je n'aime pas ces disciples trop hardis qui, poussant à l'extrême la conséquence de mes hypothèses élargissent et simplifient ma doctrine, au point de la mettre tous les jours davantage en opposition avec les faits. Mais, sans vous, j'aurais été, en dépit que j'en aie, trop enclin à voir l'accord du réel et de mes théories. Vous me rappelez à plus de mesure et de prudence, vous, « l'inimitable observateur ». Je cite souvent aux généralisateurs hâtifs votre maxime : « Il faut de la naïveté en entomologie », et je vous envie cette patience admirable qui n'est pas, dites-vous, le génie, mais qui « constitue la vertu la plus indispensable de l'observateur ». Néanmoins, vous n'êtes pas le charlatan de l'observation. Vous n'observez, vous n'apercevez même que l'utile, que le significatif. Ce n'est pas vous qui, comme ce naturaliste [3], votre compatriote, vous évertueriez pendant vingt ans, à compter 236 tiges nerveuses secondaires, 1 336 branches, 2 300 rameaux innervant plus de 4 000 muscles, dans la chenille du saule. Vous vous moquez de l'anatomiste maniaque, sans cependant vous montrer trop injuste pour les méthodes d'analyse, car souvent, vous voyez, dites-vous, les résultats sans parvenir à comprendre le fonctionnement de la machine, et vous

1. Extraits d'un discours de M. Auriac, Inspecteur d'Académie de l'Aveyron, qui suppose une lettre de Darwin à Henri Fabre (on sait qu'ils correspondirent ensemble pendant deux ans).

2. Réaumur, Huber, Léon Dufour.

3. Lyonnet.

faites appel aux maîtres du scalpel et du microtome. Tant il s'en faut donc que vous dédaigniez l'analyse au profit de la synthèse. Seulement, vous n'expliquez pas, vous décrivez, vous racontez, car vous devenez « de jour en jour plus sceptique à l'égard des interprétations ».

Je me reconnais là dans ce respect passionné du fait, je me reconnais en vous, car cet ouvrage de « *l'Origine des espèces* » que vous avez parcouru, peut-être, mes amis l'ont arraché à mes hésitations, qui exigeaient de nouveaux documents, et même l'un deux [1] s'est étonné parce que, une fois, je m'étais levé au milieu de la nuit pour rectifier une erreur qu'il estimait insignifiante, — comme s'il y avait des erreurs insignifiantes pour un savant dont la vérité est le partage et le Dieu souverain. Je me reconnais encore en vous dans ce dédain, médiocrement français, il est vrai, de l'ordre, de la composition, des effets littéraires. Si vous vous abstenez de « cette prose scientifique qui, trop souvent, hélas ! semble empruntée à quelque idiome des Hurons », vous ne perdez pas non plus à rechercher l'admiration des puristes et des rhéteurs un temps précieux qu'il vaut mieux employer, disait votre Descartes, à la recherche des vérités. J'admire cependant votre virtuosité de chroniqueur familier, votre lyrisme épars dans les pages, les abstruses et qui force l'attention des incultes et des indolents, et jusqu'à ces confessions égarées dans vos histoires d'insectes, qui me font dire qu'on trouve dans vos livres, non pas un savant, non pas un auteur, mais un homme, — un homme qui a souffert de la pauvreté, de l'injustice de ses contemporains, — mais un homme qui a trouvé un refuge et une espèce de sérénité dans le commerce de ses « chers, de ses beaux insectes, de ses vieux amis », — au point de n'accorder, sous un ciel frémissant de mille splendeurs étincelantes, « qu'un regard distrait à la constellation du cygne, pour écouter, couché à terre, contre un abri de romarins, le délicieux concert de l'Harmas ». Ah ! je comprends que, dans l'enthousiasme de vos découvertes, vous n'ayez pas su garder secrètes les impressions dont votre cœur était plein, et que tout ait débordé, la joie et les larmes.

---

1. Romanes.

*
* *

Mais, telle quelle, lyrique et scientifique à la fois, difficile à classer et dépassant tous les cadres, votre œuvre est la magnifique illustration de ces vers de notre grand poète : « Il y a plus de choses, Horatio, sous le ciel et sur la terre, qu'il ne s'en trouve dans notre philosophie ! » Car vous avez singulièrement élargi notre connaissance du monde et multiplié, sinon résolu, les problèmes qui hantent l'esprit humain.

C'est vous qui nous avez révélé ces étranges hypermétamorphoses où la vie des êtres infimes s'exprime comme dans un effort trois fois renouvelé pour assurer sa propre perpétuité, — tels ces papillons qui sortent de la chrysalide uniquement pour se créer une descendance, qui ignorent toute nourriture, et succombent quelques jours après leur naissance, comme ces héros de la fable qui ne surgissent dans une lumière d'apothéose que pour accomplir l'œuvre prédestinée et disparaître aussitôt. Grande leçon et très mystérieuse, que cette docilité des insectes voués à une mort précoce ou à la nourriture même des mères de leur race, et que cette résignation des victimes et des proies elles-mêmes qui, plus puissantes et mieux armées que leurs ennemies, s'abandonnent cependant à eux comme à un destin inexorable. Chez les insectes, nulle joie, nul jeu, nul divertissement, nulle activité en dehors des efforts pour perpétuer la race ou trouver la nourriture, recherche forcenée chez la larve même, furieuse jusqu'au carnage. Les espèces apparaissent, dans leur rage de destruction mutuelle, dans leurs amours effrayantes, comme les moyens de la vie acharnée à se maintenir. Aussi, quelle philosophie attristée chez vous et chez moi ? « De par la loi de la force, de la ruse, du brigandage, ôte-toi de là que je m'y mette ; cède-moi ta place au banquet. Telle est l'inexorable loi dans le monde des bêtes, et quelque peu dans le nôtre, hélas ! » Mais vous m'arrachez cependant à mon pessimisme, lorsque vous dites que si la véritable humanité n'est pas encore, « elle se fait petit à petit, qu'elle progresse vers le mieux, bien qu'avec une désespérante lenteur », et lorsque vous marquez le fossé profond qui sépare l'animalité de l'humanité, l'instinct de « la

divine raison, soleil de l'intellect », vous relevez celle-ci en dignité et faites de l'homme le membre d'une cité idéale. Il y a au fond de vous un spiritualiste irréductible, et vous avez l'âme attendrie de Rousseau, parce que vous avez vécu comme lui plus près des choses que des hommes. « La méditation dans la retraite, a-t-il dit, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers, forcent un solitaire à s'élancer incessamment vers l'Auteur des choses, et à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit et la cause de tout ce qu'il sent. »

Mais ce n'est pas seulement le moraliste et le philosophe qui trouvent chez vous matière à penser; c'est aussi le pur savant. Car, ce sont choses étranges que ces larves de la lycose qui vivent de l'air du temps, de la lumière qui les baigne, — que ces insectes paralysés par leurs bourreaux et qui résistent à la mort sans nourriture dix-sept ou dix-huit jours — que ces vers indifférents au venin terrible du scorpion tandis que l'insecte adulte en meurt instantanément — que ces guêpes qui vivent du suc des fleurs et doivent cependant fournir à leurs larves des chairs fraîches et vivantes! — Dans toutes ces métamorphoses, au lieu d'un même être sous des formes diverses, ne faudrait-il pas voir plutôt une succession véritable d'êtres distincts, tant ils varient par la structure anatomique, par les besoins et par les instincts? Étrange monde que celui des insectes, que l'insecte même, « qui contient dans son corps plus de parties que l'animal le plus monstrueux » [1]. Ah! vous n'avez pas à vous défendre du reproche de vous attarder à l'infiniment petit. Votre œuvre est féconde par les horizons qu'elle nous a ouverts, bonne par ses conséquences pratiques, car « qui sait jamais ce qui pourra éclore du fait le plus humble », et grande par ses objets mêmes, parce qu'il n'y a rien de vil dans la maison de Jupiter.

*
* *

Mais, chez vous, le naturaliste est dépassé peut-être par le psychologue, car vous êtes le psychologue merveilleusement pénétrant des insectes et leur historiographe attentif. C'est ici

1. Réaumur.

surtout que triomphe votre génie. Vous avez eu conscience vous-même de votre originalité. « Établir expérimentalement la démarcation entre l'intelligence et l'instinct, dites-vous, démontrer en comparant les faits de la série zoologique, si oui ou non la raison humaine est une faculté irréductible, tout cela devrait bien avoir le pas sur le nombre d'anneaux de l'antenne d'un crustacé. »

C'est vous qui avez découvert la science déconcertante du pompile qui donne deux coups d'aiguillon à la tarentule, comme s'il « savait » qu'elle a deux centres nerveux, l'un pour les pattes, l'autre pour les terribles crochets venimeux, — du sphex qui plonge trois fois son dard dans le corps du grillon qui possède, en effet, trois centres nerveux largement distants — du ver luisant qui anesthésie l'escargot sans le paralyser pour qu'il reste vivant sur la plante où il est fixé, car le ver luisant ne se nourrit pas de chair qui traîne sur le sol, — de la larve de l'eumène qui est logée dans un fil de soie tubulaire au-dessus de la chenille à demi paralysée destinée à sa faim, et qui s'y retire dès que la chenille s'agite trop vigoureusement, — des nécrophores enfouisseurs frénétiques des cadavres de taupes ou de rats, — des mantes religieuses qui savent battre le liquide où sont noyés leurs œufs de manière à y loger un matelas d'air mauvais conducteur du froid, — des osmies qui disposent du pouvoir mystérieux d'attribuer à leurs œufs tel ou tel sexe suivant les nécessités du moment.

C'est vous encore qui avez découvert chez les insectes des sens nouveaux, car d'où vient aux chalicodomes la faculté de franchir des espaces énormes pour retourner au nid, sinon d'un sens de la direction, — et au grand Paon celle de découvrir sa papillonne, sinon d'un odorat spécial, apte à recueillir des effluves mystérieux, de même qu'au bolbocère, l'insecte chercheur de truffes, celle de pénétrer droit dans le sol jusqu'au champignon qui recevra ses œufs ?

Par là surtout s'établit la différence irréductible peut-être des insectes et des êtres vivants supérieurs. Qui sait si nous ne sommes pas impuissants à les comprendre, précisément parce que leur connaissance est subordonnée à des sensations que nous n'avons point, et si l'ineptie et l'aveuglement que nous

imputons à leur conscience prétendue rudimentaire ne viennent pas de ce que leurs sens leur découvrent un monde différent de celui que les nôtres nous représentent, en sorte que notre perception et la leur ne concordent pas, et qu'elles doivent rester éternellement étrangères l'une à l'autre?

*
* *

Voilà qui met dans l'embarras mon transformisme et surtout celui de mes disciples les plus intrépides. Encore n'est-ce rien à côté des problèmes que pose votre étude des instincts. Pour moi, tous les instincts ont une histoire, ils se sont formés peu à peu. Pour vous, ils font corps avec la vie de l'insecte, de l'activité biologique duquel ils ne sont que des formes. « L'insecte ignore ses merveilleux talents, de même que l'estomac ignore sa chimie savante. Il maçonne, il tisse, il chasse, il poignarde, il paralyse, comme il digère, comme il sécrète le venin de son arme, la soie de sa coque, la cire de ses rayons, toujours sans se rendre compte des moyens et du but. Bien plus, vous assimilez les actes instinctifs aux phénomènes de la vie végétale. Le nid des insectes est un coffret à germes, et la sacoche de satin de l'Epeire fasciée « se rompt sous la caresse du soleil, ainsi qu'une peau de grenade trop mûre ». Vous insistez sur le caractère absolument inconscient des actes instinctifs, mais cependant vous ne faites pas des insectes de pures mécaniques. Leurs instincts ne sont pas de simples effets de la disposition et de la structure des organes, puisque des organes identiques servent chez des insectes différents à des usages différents. « L'insecte obéit à une logique supérieure; il obéit, non moins inconscient de son art que ne l'est la matière cristallisable quand elle assemble, dans un ordre exquis, ses bataillons d'atomes. Mais les soins infinis qui président à la conservation des moindres nous témoignent d'une logique supérieure, attentive aux moindres détails. »

Ainsi, vous excluez de l'explication des instincts et des êtres le hasard, la volonté de progresser et la conscience. Je ne suis pas si loin de vous, car j'appelle hasard la cause inconnue des variations, et je n'explique pas par une volonté obscure ou par

la conscience de je ne sais quel intérêt les changements que subissent les êtres. Seulement, je constate les variations et les parentés, comme vous constatez les oppositions et les fixités. Je voudrais être jugé sur mes œuvres et non sur mes tendances ou sur celles de mes interprètes. Mais tout le monde parle de moi et personne ne me lit. Je suis à la fois connu et méconnu. C'est la conséquence de la gloire. C'est un accident dont vous souffrirez vous aussi. Mais de même qu'on met dans mon œuvre plus que je n'ai voulu y mettre consciemment, je vois dans la vôtre plus que vous ne voulez y voir vous-même. Car, résolu partisan de la fixité des espèces, vous fournissez cependant des arguments à vos adversaires et aux miens, c'est-à-dire à ceux qui admettent une évolution des êtres, ou plutôt des séries évolutives divergentes, mais qui donnent la pensée pour principe, à ces évolutions où la vie se cherche elle-même et se déploie de toutes les manières pour arriver à créer l'organisme le plus propre à libérer la pensée. Le monde matériel s'efforce vers la vie et la vie s'efforce vers la pensée. De là ces formes cristallines, premières ébauches des organismes, de là ces essais en nombre infini des organismes, conditions de plus en plus complexes d'une pensée de plus en plus haute et souveraine. C'est ainsi que dans la régularité fatale de l'instinct éclate la pensée elle-même et que votre étude des instincts est la glorification de l'esprit dans le temps même où elle visait à démontrer leur inconscience absolue. . . . . .

Causerie Géographique.

Suez et Panama.

A la nouvelle que le canal de Panama était achevé, l'on s'est souvenu, naturellement, de cet autre canal qui se terminait il y a environ un demi-siècle, le canal de Suez. Rapprochement légitime puisque ce sont deux entreprises gigantesques, d'une importance économique considérable, toutes deux filles de la pensée française, dues à l'initiative de Ferdinand de Lesseps. Cependant les deux œuvres présentent des caractères différents, non seulement par le fait que la première en date revient exclusivement à des Français, tandis que la seconde est achevée par des Américains, mais aussi parce que, de part et d'autre, les conditions géographiques n'étaient pas les mêmes et parce que les résultats économiques ne semblent pas pouvoir, non plus, être les mêmes ici et là.

I

Après avoir uni, par la mer Rouge et la Méditerranée, l'Océan Atlantique à l'Océan Indien, F. de Lesseps voulut relier l'Atlantique au Pacifique. Par ces deux coupures allait passer un nouveau circuit mondial, une sorte d'équateur économique. Sans doute la deuxième partie de cette tâche prodigieuse ne put pas être menée à bien par celui qui l'avait commencée; du moins le travail déjà accompli imposait une direction qu'il faudrait bien reprendre quelque jour.

Il réalisa ainsi ce que tant d'autres avaient rêvé. Comment, en effet, n'aurait-on pas songé, dès longtemps, à abattre cette mince cloison qui, séparant la mer Rouge de la Méditerranée, faisait de celle-ci une avenue sans issue? Barrière pas bien

haute, pas bien large, à laquelle venaient se heurter, de part et d'autre, les courants commerciaux ! Des Pharaons, des Empereurs romains, des Khalifes arabes, à diverses reprises, tentèrent de tourner l'obstacle : un canal coudé vers le Nil amenait les petits navires d'alors de la mer Erythrée à Alexandrie. Mais, lorsque l'Europe déborda sur le reste du monde, lorsqu'on eut trouvé les routes maritimes qui menaient « aux Indes », le détour par le Cap sembla bien long. Puis Colbert, Bonaparte, entre autres, projetèrent de couper l'isthme égyptien. Bientôt la vapeur, le machinisme triomphent, entraînant l'essor industriel et commercial de notre temps ; et l'on vient toujours se heurter à ces « échelles du Levant » où se nouent, médiocrement, lentement, les relations indo-européennes. Alors la question du canal se pose plus impérieuse[1].

La coupure de l'isthme américain était moins pressante. Les « conquistadores » avaient longtemps cherché[2], au sud, au nord des Antilles, le détroit qui permettrait d'atteindre l'Inde véritable à travers le continent nouveau, de passer, sans rompre charge, des Indes occidentales aux Indes orientales. Recherches vaines ! Pour éviter le détour du cap Horn, les produits précieux de l'Extrême-Orient, amenés par les galions des Philippines, devaient être transbordés à travers les isthmes, d'Acapulco à la Vera-Cruz, de Panama à Porto-Bello. Enfin, en 1825, lorsque les colonies espagnoles venaient de s'affranchir, Bolivar ordonnait, en vue d'un canal, la reconnaissance topographique de l'isthme panamien. D'autres études[3] suivirent, pour beaucoup françaises. Mais les républiques sud-américaines, vivant repliées sur elles-mêmes, souvent en proie à des troubles intérieurs, ne se préoccupaient guère de la coupure projetée ; quant aux États-

1. Pour les antécédents, pour l'histoire des projets et du percement, voir entre autres : Lepère : Mémoires... dans : *Description de l'Egypte*, t. I, Paris, 1809 ; — De Lesseps : *Le percement de l'isthme de Suez*, Paris, 1855-66 ; — De Lesseps : *Souvenirs de 40 ans*, Paris, 1887 ; — J.-Ch. Roux : *L'isthme et le canal de Suez*, Paris, 1891. — Cf. aussi, O. Noël : *Histoire du commerce...*, Paris, 1879 et 1891-94 ; — Chisholm : *Handbook of Commercial Geography*, Londres, 1908.

2. Cf. Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la Géographie*, Paris. 1873.

3. Entre autres, projet curieux de L. Napoléon, qui avait visité l'Amérique Centrale en 1837. Pour les divers projets, l'histoire des antécédents, cf. Fritz Regel : *Der Panamakanal*, Halle, 1909.

Unis du Nord, ils vécurent d'abord par leur façade atlantique. Vers 1848, lorsque, notamment, le Far-West se peupla, leur attention se tourna plus vivement du côté des isthmes[1]. Toutefois ce sont les chemins de fer qui priment alors; on se préoccupe des voies ferrées transcontinentales. D'ailleurs, de 1848 à 1855, se construit le chemin de fer Colon-Panama. D'autre part, pour l'Europe, c'est avec les pays atlantiques, surtout, qu'elle opère des échanges fructueux; bien moins nombreux sont les navires qui, par le cap Horn, assurent quelques relations avec les États Andins. En outre, les îles du Pacifique oriental attirent peu et l'Extrême-Orient, plus proche par la voie du Cap de Bonne-Espérance, ne s'ouvre guère encore.

Cependant de Lesseps s'attaquait, en 1883, à l'isthme américain, comme il s'était attaqué, en 1859, à l'isthme africain. Ici et là, il entreprit de réaliser de longs espoirs; après tant de projets imaginés, sa volonté active apparut.

II

Résolution bien audacieuse! Il fallait une ténacité rare pour ne pas se laisser rebuter par les difficultés que les hommes et la nature accumulaient.

L'épreuve de Suez, déjà, le prouve assez. Négociations avec le vali Saïd pour obtenir le droit de creuser le canal[2], recherche parfois pénible du crédit nécessaire[3], nombreuses difficultés dues à la défiance de l'Angleterre[4], voilà de quoi exercer la diplomatie, le courage de de Lesseps. En même temps le travail de creusement se poursuit, depuis le 25 avril 1859. Sûr des calculs de Bourdaloue qui réduisent à néant la différence de niveau de plus de 9 mètres attribuée par Lepère aux deux mers qu'il faut joindre,

1. Il suffira de rappeler le traité Clayton-Buwler (1850) qui met de compte à demi États-Unis et Angleterre pour tout canal transisthmique. On verra plus loin comment les Etats-Unis annulèrent ce traité en 1901.

2. 15 novembre 1854.

3. De Lesseps réussit à placer 400 000 titres à 500 francs : 220 000 furent souscrits en France; 176 000 par le Khédive; la Porte devait en prendre 90 000.

4. L'Angleterre, maîtresse du Cap, maîtresse de l'Inde, se défiait. Voir le discours de Palmerston au Parlement, 7 juillet 1857. L'Angleterre ne se fit pas représenter à la cérémonie d'inauguration.

de Lesseps prouve, contre Lepère encore, que les boues du lac Menzaleh n'empêchent l'établissement ni de Port-Saïd, ni du canal. Ni les seuils rocheux d'El-Guisr, du Sérapéum, de Chalouf, ni les sables de cette région désertique n'arrêtent l'entreprise, plus aisée quand on arrive aux lacs Timsah et Amers. Les progrès de la technique permirent à la volonté humaine de triompher. Le climat est dur, quasi saharien, l'eau manque : un canal, de Zagazig à Ismaïlia, apporte l'eau douce d'Égypte. Le chemin de fer transisthmique, établi en 1859, facilite la tâche. Enfin, le 17 novembre 1869, 130 navires inauguraient le canal terminé, de Port-Saïd à Suez, et les invités du Khédive admiraient cette œuvre prodigieuse, ce mince ruban d'eau qui, à travers le désert, grâce à la ténacité intelligente d'un Français, reliait deux mondes. Vrai détroit artificiel, qui rétablit une très ancienne communication naturelle[1], le canal maritime, de niveau, a 160 kilomètres de long, 100 mètres de large au plan d'eau, 8 mètres de profondeur. De ce côté de la Méditerranée un homme avait renouvelé l'exploit que la légende attribuait, pour la coupure occidentale, à Héraklès[2].

Ce triomphe fit désirer à de Lesseps d'autres victoires. A l'endroit où l'isthme américain ne compte plus qu'une soixantaine de kilomètres de largeur, une coupure était possible, souhaitable, souhaitée. Les projets de L. B. Wyse et A. Reclus[3] servirent de base. En 1881 (31 janvier), avec l'agrément de la République de Colombie, de Lesseps constitue une Compagnie internationale qui trouve en France, — comme en Amérique, — de nombreux souscripteurs ; et, en 1883, commencent les travaux. Mais ici la nature est plus difficile à vaincre qu'à Suez. Le massif de la Culebra est assez élevé (84 mètres) ; des argiles schisteuses

1. Au début de la période quaternaire, la communication existait. Peu après une oscillation du sol a amené le retrait de la mer et l'apparition de l'isthme.

2. On sait que les Anciens appelaient le détroit de Gibraltar les « colonnes d'Hercule » (Héraklès). Ils attribuaient au héros grec la création du détroit.

3. Cf. L. B. Wyse, *Le canal de Panama.* — Les États-Unis opposaient à ce tracé leur projet de canal par le Nicaragua. Mais, au Nicaragua, il faudrait un canal de 273 kilomètres, coupant des pays encore instables, sujets à des mouvements sismiques, et il devrait être nécessairement à écluses. Cf. E. Reclus, *Géographie Universelle,* t. XVII, Paris, 1891, *passim.*

glissent facilement ; il faut creuser des tranchées profondes parfois de plus de 100 mètres et menacées par des éboulements fréquents [1]. Il faut vaincre la forêt, reine de ce pays tropical maritime. Le climat est malsain, meurtrier : température constamment élevée, pluies fréquentes, atmosphère moite et déprimante [2]. L'Européen résiste difficilement. Les frais dépassent vite les prévisions. Sans doute les vallées du rio Chagres, du rio Grande offrent des dépressions favorables. Mais ce sont des cours d'eau capricieux, torrentiels [3], capables, en un jour de fureur, de bouleverser, par l'eau, par les alluvions, le travail de longs mois. On essaie de détourner le rio Chagres. En 1887 on renonce au canal de niveau ; un canal à écluses permettra de créer des lacs artificiels qui neutraliseront les crues des torrents. Déjà, sur 73 kilomètres prévus, plus de 13 sont achevés ; on a enlevé 30 millions de mètres cubes de terre [4]... Brusque arrêt ! L'argent manque ; c'est la crise financière, puis le scandale de 1888 [5]. Le 15 mars 1889 les travaux sont suspendus. De Lesseps tombe, vaincu, sans avoir pu terminer le combat.

L'Ancien Monde, étonné, écœuré par cette lamentable fin, se désintéressa de la question. Une compagnie nouvelle, à partir de 1894, ne put que sauvegarder les privilèges accordés et prorogés par la Colombie et maintenir en bon état les travaux accomplis.

---

1. Malgré tous les travaux de protection, on signale encore un éboulement, le 6 juin 1914. Un mois sera nécessaire pour remettre en état.

2. Cf. E. Reclus, *op. cité*, p. 586. — Température moyenne 25 à 27° ; oscille de 18 à 35°. Pluies : plus de 2 mètres et guère de saison sèche. La tradition, qui exagère, disait que le chemin de fer avait coûté autant de vies humaines qu'on avait posé de traverses. La mortalité, parmi les ouvriers employés au canal, fut, au début, d'au moins 98 pour 1 000. Plus tard les Américains, appliquant les méthodes qui leur ont permis, à Cuba, de supprimer, ou presque, la fièvre jaune, ont accompli, à Panama, une œuvre admirable d'assainissement. Cf. les Rapports de la Commission Isthmique.

3. Le débit du rio Chagres peut varier de 10 à 2 000 mètres cubes à la seconde ; il roule ordinairement de 21 à 75 mètres cubes. Cf. E. Reclus, *op. cité*, p. 579 et P. Denis dans *Annales de Géographie*, 15 mai 1909.

4. Cf. *Bulletin du Canal Interocéanique*, périodique analogue au *Bulletin Décadaire* du Canal de Suez ; donne les indications officielles sur les travaux, enregistre ce qui intéresse l'œuvre.

5. On sait combien l'enquête révéla de gaspillages, de compromissions. Les travaux mêmes furent loin d'absorber tout l'argent dépensé.

Pareille trouée, pourtant, ne pouvait pas demeurer inachevée, vouée à la ruine. Les États-Unis, convaincus que les transcontinentaux ne suffisaient pas à tout, persuadés qu'il devenait de plus en plus nécessaire à leur développement américain et mondial de pouvoir passer vite, par eau, de l'Atlantique au Pacifique, se préoccupèrent du canal intérocéanique à construire. Les circonstances servirent leurs desseins. En 1900, l'Angleterre, aux prises avec les Boers, accepte la revision du traité de 1850 et bientôt (traité Hay-Pauncefote du 18 novembre 1901) laisse le champ libre aux Etats-Unis. Ceux-ci, le 4 janvier 1902, achètent, pour la somme relativement modique de 200 millions, les droits de la Compagnie française. La Colombie renâcle. Mais, justement, les Panamiens révoltés se constituent en république indépendante et accordent aux États-Unis la concession du canal avec une bande de territoire de 16 kilomètres de chaque côté, cela pour 50 millions une fois payés et une indemnité annuelle de 1 250 000 francs (traité Hay-Bunau Varilla, 18 novembre 1903).

Aussitôt on se met à l'œuvre, sous la direction très ferme de la « Commission Isthmique[1] ». Travail prodigieux, qui profite, — on doit le reconnaître, — de l'expérience malheureuse de de Lesseps. 12 écluses, dont 6 doublées[2], avec leurs immenses portes métalliques, régleront le passage. Pour retenir les eaux du lac artificiel de Gatun (16 576 hectares), on construit une digue monumentale qui, sur 2 kilomètres 413 de long, a 805 mètres de largeur à la base, 30 mètres encore au sommet. On a enlevé 200 millions de mètres cubes de déblais et dépensé, depuis 1883, 2 milliards et demi[3]. Le canal, achevé au mois d'octobre 1913[4], sera bientôt inauguré. Il a 80 kilomètres de long, 100 mètres au moins de largeur, 14 au moins de profondeur.

Ici encore, d'après certains géophysiciens, l'homme a rétabli

1. Cf. *Annual Report of the Ithsmian Canal commission*; Washington. Ce rapport se double d'un Bulletin analogue à l'Ancien Bulletin français. Voir aussi A. Dumas, *Le Canal de Panama*. (*Annales des Ponts et Chaussées*, 1912, p. 157 et suiv.). *L'Année cartographique* de novembre 1913 (Paris, Hachette), donne 1 carte plaminétrique à 1/500 000.

2. 2 groupes principaux : 1° à Gatun du côté de Colon, 2° à Miraflorès du côté de Panama.

3. En 1897, le prix de revient du Canal de Suez est de 600 millions environ.

4. Juste 400 ans après que Nuñez Balboâ eut découvert le Pacifique.

une communication préexistante[1]. Mais, dans cette région exubérante et accidentée, il fut moins aisé de reproduire la nature d'autrefois qu'à travers l'isthme relativement plat et désertique de Suez.

III

Cependant, l'effort risque d'être moins récompensé à Panama qu'il ne le fut à Suez.

Il a suffi de trancher l'isthme égyptien pour que la vie économique du globe subît de profondes transformations. Le canal de Suez s'ouvrait juste au moment où la grande industrie, appuyée sur la houille et le fer, au moment où la vapeur appliquée aux moyens de transport valaient aux échanges un accroissement inouï de masse, de quantité, de vitesse, de diversité. C'est l'époque, aussi, de l'apparition de puissances nouvelles en Europe : Italie, Allemagne, bientôt prêtes à l'essor économique. Les circonstances favorisaient le trafic par Suez[2].

Or, grâce au canal, la sphère terrestre se trouva en quelque sorte rétrécie, comme si l'Inde venait se placer tout près de la presqu'île du Sinaï. De Londres à Bombay, on ne compta plus, par Suez, que 9 300 milles au lieu de 19 650 par le Cap; pour Yokohama, 11 250 au lieu de 14 570 : pour Sydney, 11 539 au lieu de 12 164; pour Auckland, 12 662 au lieu de 13 380[3]. *A fortiori* gain plus important encore pour les ports de la Méditerranée enfin débloquée. Sans doute il ne suffit pas de considérer les distances[4]; le taux du péage, le ralentissement de vitesse imposé

1. Pendant la période tertiaire? Il y eut certainement alors séparation entre les deux Amériques.

2. L'Angleterre persista d'abord dans son attitude défiante. Mais elle reconnaissait la valeur de la nouvelle voie. En 1875 elle n'hésitait pas à acheter les 176 602 actions du Khédive-Ismaël (cf. *Appleton, the Maritime Canal of Suez*, Londres, 1892); en 1882 elle occupait l'Egypte, en 1883 elle obligeait la Compagnie française à des réformes administratives, à des engagements de travaux selon les progrès du trafic. — Cependant le pavillon anglais prédominait à Suez : 74 p. 100 du tonnage total en 1874; 82 p. 100 en 1881; 67 p. 100 en 1896; 63 p. 100 en 1911.

3. Cf. *Journal of the Royal Statistical Society*, Londres, juin 1887; Geistbeck, *Der Weltverkehr*, Fribourg. 1895, p. 96 et suiv; Chisholm, *op. cité*. Questions Diplomatiques et Coloniales, 16 janvier 1911. — Chemin Dupontés, *le Canal de Panama et son trafic*. Le mille = 1 852 mètres.

4. Après le succès de Suez, se produisit une sorte de fièvre des canaux,

par la traversée du canal doivent entrer en ligne de compte. Mais, au départ de l'Europe, cette majoration de prix se trouvait compensée, au moins jusqu'à l'Extrême-Orient, par la diminution de longueur des parcours et celle des risques de mer, par la multiplication possible des voyages[1]. Même New-York économisait ainsi, pour Bombay, 7 317 milles; 2 010 pour Yokohama. De sorte que la zone de commandement du canal s'étend d'une part jusqu'au Japon, à l'Australie, à l'Afrique Orientale, de l'autre englobe l'Europe et même, en certains cas, la façade atlantique de l'Amérique du Nord[2].

A condition que la navigation à vapeur se développe. Car les voiliers, encore en majorité dans les flottes marchandes de 1870[3], ne peuvent guère naviguer dans l'étroite mer Rouge qui constitue, au moins jusqu'à Djeddah, une zone de calmes. Même s'il leur était aisé d'emprunter la nouvelle voie, il leur faudrait, pour y avoir bénéfice, obtenir une activité et une sécurité de navigation que la vapeur seule peut donner[4]. Le steamer, en effet, coûte plus cher, mais il rapporte davantage. Le canal de Suez contribua ainsi à déterminer le triomphe de la navigation à vapeur. Dès lors des navires plus nombreux, plus vastes, plus rapides suivirent cette voie commode. La concurrence entre jeunes et vieilles marines devenait possible; le trafic s'accrut

on prétendait couper tous les isthmes. Ainsi fit-on pour celui de Corinthe 1893. Ce fut une mauvaise affaire : raccourci guère compensé, absence de large trafic international. Il fut mis aux enchères en 1907.

1. Péage par tonne : 10, puis 13 francs, et abaissement progressif à 9 francs pour navires chargés, 6 fr. 50 pour navires sur lest. La durée de la traversée a été diminuée par une série d'améliorations : élargissement de 22 à 65 et 80 mètres, approfondissement suffisant pour les navires de 8 m. 84 de tirant d'eau, multiplicité des garages; éclairage électrique depuis 1886. Au lieu de 48 heures, 12 heures suffisent maintenant. — Cf. Bulletin Décadaire, *passim*. A Panama, on escompte 13 heures de traversée. Mais ce calcul semble un peu optimiste.

2. Notamment pour le transport des pétroles américains.

3. D'après les statistiques du Bureau Veritas, les voiliers jaugent 16 millions de tonneaux en 1870 et les vapeurs 2 790 000 tonneaux; en 1880 on a 13 870 000 tonneaux et 6 470 000 tonneaux; en 1909 : 9 700 000 tonneaux seulement pour les voiliers et 25 900 000 tonneaux pour les vapeurs.

4. Les voiliers sont rarement signalés à Suez, 1 ou 2 par an après 1879, moins encore aujourd'hui. Les voiliers, transformés d'ailleurs, agissent surtout dans la zone des grands vents d'Ouest de l'hémisphère Sud. Le canal de Suez a contribué aussi à la spécialisation des navires (frigorifiques pour la traversée de la mer Rouge).

tandis que le fret diminuait de prix, et la prospérité[1] du canal s'affirma. Sans lui, l'Allemagne[2] aurait-elle accompli des progrès aussi rapides? Sans lui la mise en valeur de l'Asie, de l'Afrique, de tant de colonies européennes se serait-elle effectuée aussi vite, aussi sûrement? La percée de l'isthme égyptien, c'est un peu comme une brèche dans la muraille de Chine, c'est l'invasion blanche vers l'au-delà de Suez. C'est aussi le reflux possible des eaux extrême-orientales vers la Méditerranée, le début des relations non plus subies, mais voulues entre le Japon et l'Europe[3]. Ainsi progressait le mouvement des navires à Suez : on enregistre 436 600 tonnes en 1870, 18 300 000 tonnes[4] en 1911, tandis que les recettes de la Compagnie passent de 67 millions en 1890 à 134 millions en 1911.

Malgré les difficultés, les incertitudes des premières années, on pouvait croire au succès prochain. Outre l'avantage des circonstances de temps, le canal de Suez devait bénéficier de sa situation privilégiée. C'est un passage entre deux mers fort animées, la Méditerranée, l'Océan Indien. De part et d'autre les terres prédominent, l'Europe, l'Afrique, l'Asie, qui étalent leurs façades variées, riches en multiples escales. Cause essentielle d'échanges fructueux et de trafic intense, chaque jour plus sollicité. On sait combien Marseille, combien Alger doivent de progrès à l'ouverture de la Méditerranée orientale. Et cette Méditerranée, qui offrait au négoce un domaine si favorable, c'est elle, maintenant, qui mène au pays des moussons, au pays des « épices ». L'Europe septentrionale cherche à percer jusqu'à cette opulente avenue : les tunnels alpestres se multiplient, ouvrant la voie vers Brindisi, vers Trieste[5]. Tandis que là-bas

1. Prix de transport d'une tonne de marchandises de l'Inde à Marseille : 335 francs en 1872, 86 francs en 1889, 45 à 50 francs aujourd'hui, parfois moins.

2. Cf. par exemple, *Revue Pédagogique*, mai 1914, page 479.

3. Dès 1896 la « Nippon Yusen Kaïsha » envoie un navire en Europe; en 1897 elle établit un service régulier entre Yokohama et Anvers.

4. Il s'agit ici du tonnage net. On sait qu'il faut distinguer le tonnage brut (volume des capacités intérieures du navire) du tonnage net (volume des capacités qui peuvent être utilisées commercialement). Le tonneau de jauge = 2 mètres cubes 83. En tonnage brut, le mouvement à Suez, pour 1911, serait de 24 400 000 tonnes.

5. Cenis (Fréjus), 1871, Gothard, 1882, Simplon, 1905, Gastein, 1909. Le Brenner date de 1867.

embranchés sur la grande voie internationale de navigation, les chemins de fer, les lignes de navigation pénètrent davantage au cœur des pays neufs[1]. Vrai « niveau de base » économique, le canal de Suez s'est donné de multiples affluents qui, par « érosion régressive » agrandissent son domaine, lui amènent un tribut de plus en plus riche et varié.

La voie de Panama jouira-t-elle de pareils avantages? Il ne le semble pas. D'abord le temps des grandes transformations économiques n'est plus. Certes, bien des voiliers qui viennent, par le cap Horn, chercher les produits des Etats Andins, se transformeront peut-être en vapeurs[2]. Mais l'on ne saurait croire, pour l'avenir, à des changements comparables à ceux qui se produisirent après l'ouverture du canal de Suez.

Ne surviendra-t-il pas, du moins, un déplacement des grandes voies de navigation au profit du nouveau canal? A ne considérer que les deux Océans ainsi réunis, quel bienfait inestimable que cette suppression du long et difficile détour par le cap Horn! Mais il faut voir jusqu'à quels marchés s'étend l'avantage. Il paraît probable que bien des voiliers continueront à profiter des grands vents d'ouest de l'hémisphère sud. Par ailleurs, de l'Europe vers l'Extrême-Orient, la voie de Suez conserve la supériorité : du Havre à Yokohama, 11 800 milles par Suez, 12 400 par Panama; pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande, on peut hésiter : du Havre à Sydney, 12 191 milles par Panama, 12 024 par Suez; à Auckland, 11 266 et 11 898 milles. S'il s'agit des îles du Pacifique oriental, des États Andins, Panama obtient un avantage marqué : Le Havre se trouve à 9 137 milles de Tahiti par Panama, à 15 088 par Suez; à 5 893 du Callao par Panama au lieu de 10 094 par le cap Horn[3]. Enfin si l'on considère les départs de New-York, Panama triomphe : de New-York

---

1. Chemins de fer de Haïphong, Hanoï, à Yunnan-Sen; Shang-haï à Nankin; Tsing-tsau à Tsi-nan, etc... navigation sur le Yang-tseu, sur le Si-Kiang, etc...

2. Jusqu'à présent, guère de vapeurs qui doublent le cap Horn : compagnie « Pacific Steam navigation » (Liverpool à Valparaiso); ex-compagnie « Kosmos » achetée par la « Hambourg-Amerika » (Hambourg, Callao, San Francisco); compagnie des « Chargeurs Réunis » (La Pallice à Valparaiso).

3. *Questions Dipl. et Col.*, 16 janvier 1911, *loc. cit.*

à San Francisco, 14 800 milles par le cap Horn, 4 700 par Panama; à Valparaiso, 9 700 et 5 400 milles, à Sydney, 12 900 et 9 800; entre New-York et Yokohama on compte 13 800 milles par Suez et 9 300 par Panama; entre New-York et Hong-Kong, respectivement 11 700 et 11 000 milles[1]. C'est donc l'Amérique qui profitera le plus de l'abréviation des distances, surtout les Etats ayant façade sur les deux mers et obligés, jusqu'à présent, à un détour énorme. Le canal de Panama pourra aussi absorber les échanges de l'Extrême-Orient, de l'Australasie, de l'Océanie avec New-York, attirer le commerce des pays andins, accélérer et amplifier le trafic entre l'ouest et l'est de l'Amérique du nord, augmenter les relations entre l'Europe et l'Océanie. Le taux assez bas du péage[2] facilitera le passage et la mise en valeur des pays andins apportera un contingent nouveau. A condition, toutefois, que s'abaisse beaucoup le prix du charbon dans les régions du Pacifique sud[3]. Les prévisions officielles, optimistes, annoncent déjà un mouvement capable au moins de couvrir les frais d'entretien du canal. Il semble, cependant, qu'elles exagèrent et des calculs plus prudents estiment que le transit pourra atteindre, au début, cinq millions de tonnes (tonnage net)[4], chiffre déjà important si l'on songe qu'il ne fut inscrit à Suez qu'en 1882[5].

Ce sont les chances de développement qui semblent moindres ici. De part et d'autre du canal de Panama, voici de vastes espaces océaniques, parsemés de quelques archipels qui ne semblent guère capables d'alimenter un fret très important. D'autant que les îles océaniennes ont des relations suivies avec

1. *Idem.* cf aussi : L. Aubert, *la Paix japonaise*, Paris, 1906, page 158.

2. Serait de 5 francs par tonne. On sait que les États-Unis ont renoncé à exempter de droits leurs caboteurs.

3. La tonne de charbon qui vaut 30 francs à Buenos-Aires en coûte souvent 80 sur le littoral du Pacifique.

4. Les prévisions de la Comission Isthmique ont été discutées. Cf. notamment : amiral Evans, *Hampton's Magazine*, janvier-mars 1910; colonel Church, *Geographical Journal*, 1902 : *Interoceanic communication on the Western Continent*; H. Pensa. *op. cité*; Ch. Dupontés, *loc. cit.*

5. Précisément parce que les circonstances de temps ne sont plus les mêmes (question de la vapeur entre autres), le canal de Panama jouira d'un afflux immédiat bien plus considérable que celui que pouvait réclamer le canal de Suez. Mais aussi le progrès postérieur risque de l'être moins.

San Francisco. Il faudra compter surtout sur le progrès des ressources, de l'intercourse proprement américains. Certes, le canal va solliciter l'essor de la marine marchande des États-Unis[1], va donner plus de valeur à la voie nord-sud qui mène des Grands Lacs aux Antilles par le Mississipi, voie longtemps délaissée pour les directions transcontinales ouest-est. Mais, d'autre part, il convient de prévoir quelque concurrence de la part des chemins de fer transisthmiques aujourd'hui bien organisés et capables d'un certain trafic, du moins pour les relations entre les deux régions côtières d'un même État[2]. Qu'on néglige, cependant, si l'on veut, cette concurrence — qu'un canal de niveau combattrait plus efficacement qu'un canal à écluses —, il reste toujours que le canal servira surtout l'Amérique. Les voies qui partent de l'Europe n'auront pas intérêt à s'allonger de ce côté, sans chance d'escales rémunératrices[3]. Il est bien vrai que le continent américain est susceptible de progrès économiques considérables; mais la zone d'attraction de Panama est autrement moins vaste que celle de Suez, alors que, pour rémunérer les capitaux engagés, il faudrait une emprise, des espoirs analogues.

IV

C'est pourquoi les Européens commirent une faute, semble-t-il, lorsqu'ils virent dans l'entreprise de Panama une affaire semblable à celle de Suez[4]. A Panama, l'intérêt est avant tout national et les États-Unis surtout doivent en tirer profit. Le canal est devenu nécessaire à l'impérialisme américain[5]. Maîtres

1. Comptait, en 1911, 5 000 000 tonnes vapeurs et 2 500 000 tonnes voiliers, ce qui la place au 2e rang, après l'Angleterre, marine employée soit sur les Grands Lacs, soit dans le Pacifique.

2. Voies ferrées de Limon à Punta Arenas (Costa Rica), Porto Barrios à San José (Guatemala). Le plus important, aux ports bien outillés, est celui de Tehuantepec, au Mexique, de Coatzatcaulcos à Salina Cruz.

3. Précisément les navires qui passent par le cap Horn font escale tout le long des côtes de l'Amérique du Sud.

4. Cf. H. Pensa, *op. cité*.

5. Cf. A. de Tarlé, Le canal de Panama et l'impérialisme américain, dans les *Questions Dipl. et Col.* du 16 janvier 1914. Le canal de Kiel fut, lui aussi, une œuvre d'impérialisme : date de 1895, coûta 200 millions; canal à écluses de 99 kilomètres avec garages; durée de la traversée 14 heures.

des Hawaï, des Philippines, d'une partie des Samoa, intéressés aux questions d'Extrême-Orient, les États-Unis devaient s'efforcer de faire passer rapidement leurs escadres de l'Atlantique dans le Pacifique. Rien de plus naturel. Imaginez Gibraltar fermé et l'Angleterre forcée d'ordonner à sa flotte le périple de l'Afrique! S'il est vrai que, pendant longtemps, l'isthme américain a protégé l'isolement de l'Extrême-Orient, il est vrai aussi que, battu en brèche par un autre côté, cet isolement a cessé. La puissance japonaise est apparue; l'impérialisme japonais peut inquiéter l'impérialisme américain [1]. La question du Pacifique importe beaucoup aux États-Unis. Et ce sont eux, alors, que l'isthme isole. La coupure s'impose. On l'achève. Alors certains archipels, ici ou là, prennent quelque importance comme premières escales possibles. Aussi, l'on se propose d'acheter les Antilles danoises, on intervient pour assainir les finances et la politique de Saint-Domingue, on a des vues sur l'îlot de Clipperton [2]. D'autre part, grâce au canal, il devient plus aisé de continuer l'œuvre de pénétration dans l'Amérique latine, d'y poursuivre des efforts intéressés [3].

Pour l'Europe il ne peut y avoir ni pareille nécessité ni semblables espoirs. Sans doute le canal de Panama permettra à

Travaux d'amélioration en cours : largeur portée à 100 mètres, profondeur à 11. En progrès; en 1910 : 7 500 000 tonneaux nets. Sert beaucoup à la marine allemande.

1. Rencontre déjà à propos des Hawaï convoitées par les deux puissances (1898). Contact encore, en 1907, à propos de la question des immigrants japonais en Californie. Plus récemment inquiétude causée par la nouvelle que le Japon négocierait avec le Mexique pour y obtenir un dépôt de charbon, une base navale. Cf. aussi : L. Aubert, *op. cité*.

2. En 1902 l'achat des Antilles danoises fut négocié. Mais l'opposition de l'opinion publique et du Parlement danois firent échouer le projet. Depuis 1905 (convention confirmée en 1907), les États-Unis administrent douanes et dettes d'Osmingue. Rappelons l'affaire de Clipperton. Cet îlot avait jusqu'à présent toujours été considéré comme français, dépendant des Établissements français d'Océanie (Tahiti) et régulièrement visité chaque année par un navire de guerre. Mais il est inhabité. En 1897 des Américains vendent à une Compagnie anglaise l'exploitation des phosphates de l'île; le Mexique proteste, réclame cet îlot, y fait hisser son drapeau en 1905. Protestations de la France qui a consenti à soumettre la litige à l'arbitrage du roi d'Italie.

3. Projets de grand chemin de fer transaméricain, d'une sorte de Zollverein, etc. Congrès panaméricains réguliers. Jusqu'ici l'Amérique latine, assez défiante, a résisté.

certaines puissances, à la France, entre autres, de se relier plus étroitement à leurs colonies océaniennes, parfois un peu oubliées [1]. Mais l'Europe ne saurait déborder par ici comme elle a débordé au delà de Suez.

Il est à peine besoin de rappeler comment, par Suez, l'Europe a pu, mieux et plus vite, conquérir, coloniser, dominer l'Afrique orientale, l'Asie tropicale.

Dès lors les diverses puissances de l'Europe avaient intérêt au libre passage, à la neutralité du canal de Suez. C'était d'ailleurs ainsi qu'au point de vue juridique, F. de Lesseps avait conçu son œuvre. Œuvre française, généreusement mise à la disposition de tous. L'Angleterre, naturellement susceptible dès qu'il s'agit des approches de l'Inde, résista d'abord; en 1888 elle se joignit aux autres États pour signer la convention de neutralité [2].

Il n'en va pas tout à fait de même à Panama. Passage libre, sans doute. Mais les États-Unis ont le droit, dans la zone qui leur est concédée, d'élever des fortifications et fortifient en effet les abords du canal, de « leur canal [3] ».

Les deux œuvres, cependant, doivent servir la cause de la civilisation et se présentent comme telles [4]. A ces rapports plus nombreux, plus constants entre peuples différents, on ne peut que gagner. Le mouvement des idées accompagne, plus ou moins, les progrès matériels et les faits de conquête politique ou économique ne doivent pas nous cacher d'autres événements plus difficiles à saisir par l'histoire ou par la statistique, non

---

1. Cf. note 1. Depuis que l'ouverture du canal est annoncée, la France s'est préoccupée de préparer l'escale de Tahiti. Nos intérêts, dans ces régions lointaines pour lesquelles l'opinion ne s'émeut guère, ne sont pas négligeables. Cf. P. Deschanel : *Les Intérêts français dans l'Océan Pacifique* (avec préface de Lesseps), Paris, 1886; G. Goulven : L'Océanie française et le canal de Panama, dans l'*Asie Française*, 1912, p. 475; L. Jacob : Le canal de Panama et les colonies françaises, *Questions Dipl. et Col.*, 16 février 1912.

2. Cf. P. Albin, *Les grands Traités politiques depuis 1815*, p. 378, Paris, 1912. Il ne faut pas oublier cependant que, par Gibraltar, Malte, Chypre, Aden, l'Angleterre « tient » la route; et elle occupe l'Égypte.

3. Cf. *Questions Dipl. et Col.*, 1er avril 1912, commandant Davin : Les Fortifications du canal de Panama.

4. Sur les conséquences de pareilles œuvres, voir, notamment, de Foville, *La Transformation des moyens de transport et ses conséquences économiques et sociales*, Paris, 1880.

moins réels pourtant. Mille liens, par ces canaux, se nouent, qui rendent les populations plus solidaires les unes des autres, bien des échanges s'effectuent qui ouvrent davantage les esprits et préparent, malgré des apparences trop souvent contraires, malgré des heurts inévitables, une meilleure entente, des progrès certains.

Ainsi Panama et Suez peuvent, en un sens, avoir des résultats semblables. D'ailleurs, dans l'histoire générale de la civilisation, les deux canaux serviront à caractériser une même époque. Deux coupures brèves à travers deux barrières longtemps gênantes, toutes deux conçues, entreprises par le même homme[1], toutes deux destinées à favoriser des communications plus courtes, plus sûres, plus amples. Œuvres diverses aussi, d'un travail plus pénible, plus coûteux à Panama qu'à Suez de par les conditions de sol et de climat, différentes surtout par la situation géographique de chacune au regard des grands courants économiques et des progrès possibles. Le canal de Suez, plus international, jouit de la variété, de l'abondance des ressources qui s'échelonnent, de part et d'autre, tout le long des routes de navigation. Le canal de Panama, d'un caractère plus national, vivra surtout de l'Amérique et pour l'Amérique. Ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, que l'Europe, que la France puissent s'en désintéresser.

ELICIO COLIN.

1. On sait que, se souvenant des efforts accomplis par la France, le gouvernement des Etats-Unis a décidé d'offrir en hommage à notre pays le navire la *Louise* qui a servi aux travaux du canal pendant la période française et qui, le premier, a parcouru le canal de bout en bout (juin 1914).

Chronique de l'Enseignement primaire en France.

Les débuts de la société gersoise des études locales[1]. — La *Revue pédagogique* a publié maintes fois déjà des articles sur l'enseignement de l'histoire et de la géographie locales : pour ne retenir que les plus récents, M. Petit-Dutaillis a revendiqué (tome LXIII, p. 20), une place pour l'histoire dans l'enseignement primaire; M. Le Cacheux (même tome, p. 28), a donné d'excellents conseils de méthode pour les recherches d'histoire locale. A côté de ces articles approfondis qui démontrent la nécessité d'une action et indiquent comment cette action doit être poursuivie, la *Revue* fait paraître de petits travaux dont l'ambition est moindre; ils signalent ce qui a été fait dans l'intérêt des études locales : M. Dufrenne, par exemple, qui a tenté une application très heureuse de la circulaire ministérielle du 25 février 1911, nous expose les résultats qu'il a obtenus (tome LX, p. 170); et ce récit est très suggestif. Je me propose, de même, de raconter comment dans le département du Gers s'est créée une filiale de la Société des Études locales dans l'enseignement public, d'énumérer ses moyens d'action, et de définir son but.

Au mois d'octobre 1912 je reçus une circulaire de la Société des Études locales dans l'enseignement public; elle contenait les statuts et le programme de la Société. J'en parlai à quelques professeurs et instituteurs : nous décidâmes d'essayer de constituer une section départementale. Je publiai la circulaire au Bulletin départemental de l'instruction primaire : peu de maîtres répondirent à mon appel. Trois mois plus tard je revins à la charge en insistant sur l'utilité de l'histoire locale; et je demandai aux instituteurs qui voudraient bien adhérer au groupe d'études locales de m'adresser, par l'intermédiaire de l'instituteur du chef-lieu de canton, leur cotisation avant le 1er mai. Cette fois je reueillis de nombreuses adhésions. Et le 29 mai 1913, la première assemblée générale des membres de la section gersoise de la Société des Études locales se tint à Auch, sous la présidence de l'Inspecteur d'Académie.

---

1. Note adressée à la *Revue Pédagogique* par M. J. Talbert, Inspecteur d'Académie du Gers.

L'assemblée nomma le bureau de la section gersoise et créa une commission d'études. Elle vota la constitution de groupes régionaux, la publication d'un *Bulletin départemental des Études locales* qui paraîtrait trois fois par an et la publication de petits volumes où seraient traités des sujets ayant trait aux études locales. Quelques jours après, le 13 juin, la commission d'études se réunissait, procédait à l'établissement des groupes régionaux, et étudiait la possibilité :

1° De constituer une collection de vues géographiques et artistiques à l'usage des écoles du Gers ;

2° D'établir une série de couvertures de cahiers dont les gravures représenteraient les hommes célèbres, les monuments ou les paysages les plus caractéristiques de la région.

Le Gers est un département où les communications sont difficiles et les voyages longs, onéreux et fatigants ; il n'aurait pas toujours été possible aux adhérents d'assister aux réunions tenues au chef-lieu. Il était donc indispensable de former des groupes régionaux. La commission d'études s'est efforcée de tenir compte à la fois des pays historiques et des communications. Elle a réparti le département en six groupes, comprenant chacun plusieurs cantons, et elle a désigné, pour organiser chaque groupe, deux instituteurs qui font de droit partie de la commission d'études. Les six groupes sont ceux d'Auch, Condom, Lectoure, l'Isles-Jourdain, Mirande, Riscle.

Le *Bulletin de la section gersoise des Études locales* compte actuellement trois numéros : juin et novembre 1913, février 1914. Le premier contient les procès-verbaux des réunions de mai et juin, des instructions, la lettre du Préfet du Gers, acceptant la présidence d'honneur de la Société, et la liste des membres (157). C'est dans le numéro 2 que commence vraiment la documentation, que se réalise le programme qui est maintenant suivi. Conformément à la circulaire de la Société des Etudes locales, nous nous proposons d'encourager :

1° Les études d'intérêt local (et nous entendons par là non seulement l'histoire, la géographie et le folk-lore, mais aussi l'agriculture) parmi les membres de l'enseignement à tous les degrés ;

2° L'adaptation des résultats des études de ce genre à l'enseignement, dans l'esprit de la circulaire ministérielle du 20 février 1911.

Beaucoup de maîtres, pleins de bonne volonté, ne savent comment classer les archives municipales, quels documents analyser et comment les analyser, quels livres consulter. Nous avons extrait de l'excellente étude de M. Ch. Jouanny parue dans l'*Annuaire de l'enseignement primaire* de 1912 (Comment intéresser à l'histoire locale) quelques pages sur les archives municipales et nous avons publié à la suite le cadre de classement recommandé par la circulaire du 20 novembre 1879. Dans l'article « Méthode et plan de travail » (*Bulletin* n° 2, 1913), nous avons conseillé aux instituteurs d'étudier d'abord l'histoire de la Révolution : il est plus facile de lire un texte du XVIIIe siècle qu'un texte du XVe et nos maîtres sont en général plus

familiarisés avec les institutions modernes qu'avec celles du moyen âge. Mais dans certaines communes, les documents sur la Révolution abondent; il fallait procéder méthodiquement : en 1913 les recherches ont porté sur la période de la Constitutuante; en 1914 elles ont pour objet la période de la Législative ; en 1915 elles mettront au jour les documents de la période conventionnelle. Il était utile de faire connaître à des historiens souvent inexpérimentés les règles de la méthode historique : le discours prononcé par M. Aulard à la séance générale du Congrès des sociétés savantes le 9 juin 1900, brièvement résumé, a fourni aux maîtres les indications essentielles. Enfin des travailleurs, qu'ils veuillent écrire ou simplement enseigner, doivent savoir s'il existe des livres qu'ils auraient intérêt à consulter : nous dressons des bibliographies.

Les répertoires historiques entrepris par la section gersoise de la Société des Etudes locales appartiennent à trois types :

1° Répertoires limités à une période chronologique : ainsi la bibliographie révolutionnaire du Gers, en cours de publication; la bibliographie préhistorique du Gers (en préparation);

2° Répertoires énumérant des travaux de même genre : telle est la bibliographie des monographies communales du Gers, publiée dans le *Bulletin* n° 1 de 1914;

3° Des répertoires particuliers à des branches spéciales de l'histoire, comme la bibliographie de l'histoire de l'instruction primaire dans le Gers (en préparation).

Le Gers étant un département agricole, il nous a semblé utile d'indiquer aux instituteurs les livres et les revues où sont traitées les questions les plus importantes de la culture régionale : la première bibliographie périodique des sources de l'enseignement agricole a paru dans le *Bulletin* n° 2 de 1913.

Cette bibliographie est rédigée par le professeur de sciences physiques et naturelles et d'agriculture de l'école primaire supérieure de Mirande, M. Cointre; les bibliographies historiques sont l'œuvre d'un érudit gersois, instituteur détaché au lycée, M. Brégail.

A côté de ces bibliographies prennent place dans le *Bulletin* des articles de fonds portant soit sur l'ensemble du département, soit sur une région, soit sur une ville importante : les noms de quelques communes du Gers sous la Terreur (n° 2, 1913), la société populaire de Fleurance en 1791 (n° 1, 1914), un Essai sur l'Adour gersois et une étude sur Auch au XVIe siècle (n° 2, 1914).

Ces articles fournissent aux instituteurs la matière de leçons d'histoire et de géographie locales; mais, comme ils sont parfois assez longs, le *Bulletin* ne peut pas en donner un grand nombre à la fois. Or, nous voulons que les maîtres possèdent assez rapidement une certaine quantité de textes relatifs à toutes les régions du département; à cet effet, nous publions dans chaque *Bulletin*, sous le titre « Lectures et dictées », une série de textes, naturellement courts,

grâce auxquels tous les instituteurs peuvent illustrer d'un exemple emprunté à l'histoire et à la géographie locales leurs leçons d'histoire et de géographie générales.

Il convenait d'adopter un ordre dans la présentation de ces lectures et dictées ; les cours moyens à une seule classe étant les plus répandus dans le Gers, le meilleur parti à prendre était de suivre leur programme. Le numéro du *Bulletin* correspondant au 1er trimestre de l'année scolaire est consacré au moyen âge (revision du cours élémentaire) et aux temps modernes; le suivant (second trimestre) à la Révolution et au XIXe siècle. Le numéro du troisième trimestre, c'est-à-dire de la saison des classes-promenades, est réservé à la géographie et au folk-lore.

C'est ainsi que le numéro de novembre 1913 a compris (en dehors de la publication exceptionnelle de sept textes géographiques) cinq textes pour le moyen âge, onze pour les temps modernes; celui de février 1914, trente textes pour la Révolution (dont la plupart, inédits, ont été extraits par les instituteurs des archives communales) et cinq pour le XIXe siècle (dont trois études économiques dues à un instituteur du Gers). Le numéro de mai contiendra une quinzaine de textes pour la géographie, une dizaine pour le folk-lore (des contes, une chanson, avec l'accompagnement composé par le professeur de chant de l'école normale, M. Luigini, et des études).

Il va sans dire que, notre publication étant exclusivement pédagogique, chaque texte est l'objet d'une mise au point. Dans les documents révolutionnaires nous n'avons pas conservé l'orthographe du XVIIIe siècle; si une phrase nous paraît de nature à embarrasser un maître, nous n'hésitons pas à lui donner, aussi discrètement que possible, une forme plus moderne; mais nous indiquons soigneusement nos sources, de manière à satisfaire la curiosité des érudits [1]. Les contes gascons sont publiés en français ; seules les chansons, qui, traduites, perdraient toute leur saveur, sont intégralement reproduites en patois ; elles sont d'ailleurs accompagnées d'une traduction française.

Ces lectures et dictées ne constituent encore pour les instituteurs qu'une faible ressource. Mais il dépend d'eux d'enrichir leur fonds : ils peuvent consulter les bibliographies rétrospectives ; ils sont tenus au courant des publications nouvelles par des comptes rendus qui paraissent dans chaque bulletin. Le *Bulletin* rend compte de tous les ouvrages concernant le département du Gers qui sont adressés à la section gersoise des Études locales. Il a analysé, depuis sa création, une dizaine d'articles ou d'ouvrages, presque tous composés par des instituteurs. Fréquemment l'analyse est conçue de telle sorte que l'instituteur peut en faire l'objet d'une lecture ou d'une dictée.

---

1. Les documents qui ne sont pas intégralement publiés dans le *Bulletin* sont conservés et classés. La Société constitue ainsi peu à peu une bibliothèque de sources manuscrites, où peuvent puiser les instituteurs et les érudits.

Comme on vient de le voir par les détails qui précèdent, le *Bulletin* est à nos yeux le moyen le plus efficace pour atteindre la masse des instituteurs et des élèves, pour encourager chez les premiers les études d'intérêt local, pour adapter à l'usage des seconds les résultats de ces études. Il a l'avantage d'être publié périodiquement, de s'occuper de toutes les études locales, d'être fait par tous et pour tous. Mais sa nature même lui interdit de recevoir des travaux étendus. La société reconnaissant l'intérêt que ces travaux peuvent présenter, a décidé d'entreprendre de temps en temps des publications spéciales qu'elle adresserait à ses membres. La première de ces études sera consacrée à une analyse des cahiers de 1789 dans les pays qui ont servi à constituer le département du Gers.

Pour enseigner l'histoire et la géographie locales, des textes ne suffisent pas : il faut des gravures. Le vice-président de la Société gersoise, M. Puech, professeur à l'école normale, a conseillé aux maîtres, dans le *Bulletin* n° 2 de 1913, de réunir des cartes postales de leur région et leur a indiqué comment reconnaître celles qui présentent un intérêt pédagogique. Nous en avons déjà reçu un certain nombre, et M. Puech montrera, dans un article d'un prochain *Bulletin*, le parti que les maîtres peuvent tirer des cartes postales qui nous ont été adressées.

Mais les cartes postales ne font que passer sous les yeux de l'enfant au moment de la leçon; il est bon qu'il ait entre les mains des gravures qui lui appartiennent, qu'il voit constamment, qu'il ne risque pas d'oublier. Nous avons dressé une liste de vingt-quatre gravures destinées à illustrer des couvertures de cahiers : trois représentent des hommes illustres du Gers, une un monument gallo-romain, huit des châteaux et des maisons anciennes, onze des églises et des abbayes, une la vue panoramique d'Auch. Ces gravures seront entourées d'une décoration composée par le professeur de dessin du lycée d'Auch, M. Barbier : en même temps qu'un document, nous fournissons à l'élève un bon exemple de composition décorative. La quatrième page de la couverture portera une notice explicative. Les cahiers ainsi recouverts, édités par la maison Vanin, de Saint-Gaudens, seront prêts pour la rentrée d'octobre.

Voilà dix mois que la société est fondée : grâce au zèle et à l'activité de ses membres, elle a pu déjà rendre quelques services. Elle compte faire davantage encore quand ses ressources se seront accrues. Dans la seconde assemblée générale, qui s'est tenue le 27 novembre 1913, le président faisait appel en ces termes à tous les amis de la Gascogne : « Il est impossible qu'une œuvre qui se propose d'inspirer aux Gascons l'amour de la Gascogne, la volonté d'y vivre, le désir impérieux d'y revenir, si les circonstances les forçaient à s'en éloigner, ne groupe pas tous ceux, et ils sont nombreux, qui déplorent sincèrement la désertion des campagnes. » Cet appel a été entendu : le nombre de sociétaires qui était de 157 au

29 mai 1913 s'est élevé à 350 au 20 avril 1914. La presse régionale a fait à la jeune société un accueil sympathique; le conseil général lui a accordé une subvention. Forte de ces encouragements, la Société gersoise des Études locales poursuit sa tâche avec confiance, convaincue que des efforts persévérants ne sauraient être inefficaces et que de jeunes Gascons lui devront un jour de ne pas céder à la séduction des villes et de revenir au pays natal.

❦

L'enseignement de la morale[1]. — *Place de la leçon.* — Peu importe cette place si la leçon atteint son but. Diverses opinions ont été exprimées sur le point de savoir à quel moment de la journée il convient de faire la leçon de morale. Pécaut veut réserver « pour cet objet le premier quart d'heure de la journée ». M. G. Maurice veut « le dernier quart de la dernière heure » (*Revue Pédag.*, avril 1914). Peut-être vaudrait-il mieux laisser chaque maître placer la leçon de morale à l'heure où il croit devoir la placer. Une seule chose importe, en effet; c'est que l'enseignement soit efficace. Le reste n'est rien, ou à peu près.

Quand l'enfant a passé quelques heures en classe, il a peiné, son esprit commence à se fatiguer. Aux approches de quatre heures il commence à ranger sournoisement ses livres; il « attend qu'on sorte »; il regarde si le temps ne change pas. A ce moment quelques élèves sont maussades à la pensée qu'ils vont être retenus après leurs camarades. D'autres sont en froid avec leur maître qui a eu le grand tort de ne pas tolérer leur étourderie ou leur paresse. La classe est un peu houleuse. L'instituteur lui-même est fatigué. Il a hâte d'aller respirer un peu d'air pur. Faut-il choisir ce moment pour prêcher la morale?

Au contraire, le matin, l'élève a oublié ses misères de la veille. La nuit l'a reposé. La marche, le jeu, la rencontre de ses camarades l'ont animé. Son esprit est ouvert. Il est dans les meilleures conditions pour recevoir la bonne parole et la retenir. Il peut prendre de bonnes résolutions; il aura toute la journée pour les mettre en pratique. C'est pourquoi l'habitude de commencer la classe par la leçon de morale semble devoir être maintenue. Et, si dans certaines écoles les retards, la mise en train du travail, nuisent un peu à la leçon, qu'on la retarde de quelques instants, mais qu'elle reste la première leçon de la journée, la première par la place comme la première par l'importance.

Du choix des lectures et des exemples. — Il importe d'éviter les histoires banales que l'on rencontre encore dans trop de livres de morale ou dans trop de journaux pédagogiques. Dans ces histoires le vice est toujours puni, la vertu récompensée. L'enfant qui touche une

1. Extrait du Rapport annuel de M. l'Inspecteur d'Académie de la Loire-Inférieure.

allumette met invariablement le feu à la maison. Le bord de la rivière est fatal aux imprudents qui s'en approchent sans une permission en bonne et due forme. C'est la niaiserie en action. Il faut donner à nos élèves une nourriture plus substantielle. Les bons écrivains, les comptes rendus des prix de vertu, parfois les journaux peuvent nous la procurer.

Une mention à part est due à la poésie. Les enfants ne la goûtent pas toujours. Il leur manque le vocabulaire, l'expérience ou la culture nécessaires. Un choix s'impose donc. Il est délicat. Il faut le faire avec soin et dans les œuvres de nos meilleurs poètes. La littérature française est assez riche pour que disparaissent de nos écoles primaires, ces auteurs inconnus dont le nom ne figure nulle part ailleurs que dans nos livres de morceaux choisis et dont les œuvres (?) n'ont qu'un seul mérite, la bonne intention. Et puis, il y a le commentaire. La poésie est une langue avec laquelle il faut être familier si on veut la faire comprendre aux élèves. Quiconque n'entretient aucun commerce régulier avec les poètes sera gêné pour expliquer un extrait de leurs œuvres. Ou il se contentera d'une paraphrase, lamentable fouillis qui ne cache pas le vide de la pensée, ou il remplacera l'explication par des exclamations répétées devant lesquelles les élèves restent légèrement ahuris. Le commentaire doit montrer l'importance d'une situation, la beauté d'un geste, la nature d'un acte. Il fait voir la vertu des héros, la pureté de leur intention, la générosité des mobiles auxquels ils obéissent. C'est une leçon de morale et non un exercice de littérature. Il ne saurait se passer d'une préparation solide et minutieuse.

Questions d'intelligence. — Il est très bon, pour voir si l'enfant a compris et pour voir s'il a l'esprit droit, de lui poser des questions d'intelligence, de véritables petits problèmes moraux. Ex. : Peut-on faire l'aumône avec un sou qui appartient à autrui? Dois-je révéler une erreur, à mon profit, faite par un fournisseur dont je viens de découvrir la mauvaise foi à mon égard? Ces problèmes étonnent l'enfant, le surprennent, et, en général l'intéressent. Elles le font réfléchir, ce qui vaut mieux que la récitation pure et simple de la leçon apprise. Ils conviennent bien pour l'étude de quelques cas typiques, de certains conflits de devoirs. Ils sont propres à éveiller le scrupule moral. Employés avec discrétion, sous forme d'exercices écrits ou d'exercices oraux, ils peuvent être utiles. Serait-il difficile de s'en faire une petite collection?

Proverbes. — Leur usage est fréquent dans l'enseignement de la morale. Leur explication tient lieu de leçon. Ils se retiennent facilement. Ce sont des résumés tout faits, ou tout au moins de solides noyaux de résumés.

Gravures. — Il y a des tableaux d'où se dégage une impression

morale. Les uns révèlent les sentiments délicats, les autres glorifient le dévouement; les vertus les plus modestes et les sacrifices les plus élevés y sont représentés. Rien de plus intéressant, pour un maître, que d'essayer de faire comprendre un tableau par les élèves. Et quelle bonne leçon de morale!

Chant. — Les paroles et la musique, l'une bien exécutée, les autres bien commentées, élèvent l'âme et lui révèlent, dans une certaine mesure, la beauté morale. Au cours élémentaire, voire au cours moyen, un chant bien rendu et bien compris peut tenir lieu de leçon de morale.

Préparation de la classe. — Il est d'usage de distinguer la préparation lointaine de la préparation immédiate. La première en ce qui concerne l'enseignement moral comprend : 1° l'étude du milieu; 2° l'interprétation des programmes. La seconde est la préparation particulière de chaque leçon.

Étude du milieu. — L'enseignement moral, comme tout enseignement, doit être adapté. A quoi bon trop prêcher l'économie aux paysans qui tiennent à leur argent comme à la prunelle de leurs yeux? La grossièreté des campagnards, parfois plus apparente que réelle, diffère beaucoup de la grossièreté de certains citadins, parfois singulièrement avertis et vicieux. Il y a des communes méfiantes. Il y en a qui doivent leurs caractères particuliers au voisinage de la grande ville, à une industrie importante, à l'affluence des touristes ou des baigneurs pendant la belle saison, etc. Il est évident que l'enseignement moral doit tenir compte de toutes ces contingences. La préface de tout cours de morale devrait contenir la liste des principaux défauts et des principales qualités des familles des élèves.

La classe fait partie du milieu. Le maître doit connaître chaque élève, chercher le moyen de s'en faire aimer et respecter, trouver la façon de pénétrer jusqu'à son cœur. C'est là une condition indispensable pour pouvoir trouver les paroles qui frappent et les accents qui émeuvent. Une bonne leçon de morale n'est pas transportable d'une classe à l'autre. Préparée pour des écoliers donnés, réunis en un groupe particulier, avec des besoins spéciaux, elle ne convient qu'à eux...

Préparation immédiate. — La classe n'est pas préparée :

1° Quand on reproduit pour la 10e ou 15e fois sans rien changer, des leçons rédigées une fois pour toutes;

2° Quand on se contente de prendre un manuel pour y lire un résumé dont on improvise le commentaire;

3° Quand on lit une histoire ou une poésie et qu'on se contente des questions posées dans le livre.

Dans ces trois cas on a seulement l'air d'avoir travaillé, et encore!

Une bonne préparation exige :

1° La prise en note, au cours de ses lectures personnelles des pas-

sages susceptibles d'être utilisés pendant les leçons de morale; chaque maître devrait se créer, peu à peu, un répertoire personnel;

2° L'usage de fiches, plus maniables que des carnets ou des cahiers. Tous les ans, au moment convenable, on complète certaines fiches, on supprime celles qui ne paraissent pas utiles à conserver, on en rédige de nouvelles. Incessamment on adapte le cours;

3° L'inscription sur une fiche, pour chaque leçon importante, du plan d'abord, consistant dans l'énoncé bref des idées essentielles du sujet et non dans quelques mots jetés au hasard sur le papier. Il doit permettre de ne rien oublier d'important et fournir les éléments d'une causerie de 20 minutes environ. Ensuite, il faut indiquer, par voie de référence, les exemples, les lectures (tel livre, telle page). Puis viennent les grandes lignes du commentaire qu'on ne saurait se dispenser de noter par écrit. Enfin, les exercices d'application (questions d'intelligence, proverbe à expliquer, lectures laissées aux soins des enfants...).

L'Enseignement agricole[1]. — *Saint-Gaudens* (1re circonscription). Une intéressante initiative a été tentée pendant le trimestre d'hiver dans trois écoles de la circonscription. A Cassagnabère, Mondilhan et Boudrac, une après-midi par semaine a été consacrée à un cours d'adultes spécialement agricole, ouvert aux jeunes gens et aux cultivateurs de la commune, les enfants étant, à ce moment, retenus chez eux. Dans les écoles précitées, dirigées par des maîtres expérimentés, au courant de la théorie et de la pratique agricoles, les auditeurs auraient dû être très nombreux, leur nombre a été relativement restreint : 20 à Cassagnabère, 16 à Mondilhan, 5 seulement à Boudrac. Les nouveautés étonnent toujours le paysan : un cours d'adultes dans l'après-midi, cela ne devait pas être. Tout le monde soulevait des objections; personne ne pouvait venir à cette heure : l'un devait labourer, l'autre avait des moutons à garder, un troisième « tirait la paire au Brabant », un quatrième travaillait à la forêt, etc. Il a fallu envoyer des notes manuscrites, voir les intéressés, supplier les propriétaires de laisser fréquenter le cours aux anciens élèves loués dans les fermes, en un mot, quémander des auditeurs, alors que le paysan, ordinairement inoccupé durant l'hiver, aurait dû être heureux de passer une après-midi par semaine dans une atmosphère bienfaisante, à apprendre ou à discuter les éléments scientifiques du métier qu'il exerce de père en fils.

Mais, même avec un effectif restreint, les cours ont été intéressants et féconds. Des rapports qui m'ont été adressés, il résulte que l'objet des réunions a été bien compris et que les causeries, faites sans prétention, mais pourtant avec toute l'ampleur nécessaire, ont été suivies et goûtées. Vie et nourriture des plantes, engrais, amendements asso-

1. Extrait du rapport annuel de M. l'Inspecteur d'Académie de la Haute-Garonne.

lements, semis, conservation des récoltes, drainage, sélection et hygiène des animaux domestiques, plantes fourragères, arbres fruitiers, greffage de la vigne, tout cela a été examiné en commun, discuté avec intérêt, étudié avec profit. Il est certain que les trop rares auditeurs y ont acquis des connaissances qui les étonnaient parfois, car l'agriculteur s'imagine, bien à tort, savoir tout de sa profession, alors qu'il ignore, en général, tout ce qui s'apprend autrement que par la routine. Peut-être ce qui leur paraissait impossible, cette année, leur paraîtra-t-il commode l'an prochain. En tout cas, nous ne devons pas nous laisser rebuter par l'insuffisance d'une première campagne; c'est à nous de combattre l'apathie, l'égoïsme ou l'intérêt mal compris des agriculteurs, sans quoi les fumiers embaumeront longtemps encore.

Saint-Gaudens (2e circonscription). — Conformément aux instructions de M. l'Inspecteur d'Académie, des leçons pratiques d'agriculture et d'horticulture ont été données aux adolescents et adultes de : Roquefort, Estadens, Gourdan, Chaum et Boutx. Dans cette dernière commune seulement, la tentative n'a pas réussi, faute d'auditeurs. Les jeunes gens, soldats ou voyageurs de commerce, étaient à peu près tous absents de la commune. Quant aux adultes, ils croient toujours n'avoir rien à apprendre.

Partout, le cours a été à la fois didactique et pratique. Le maître exposait une question (d'intérêt local de préférence) avec expériences à l'appui. Ensuite, on visitait des installations modèles et l'on faisait des exercices pratiques (de taille surtout) dans le jardin scolaire ou dans une propriété voisine.

J'ai cru m'apercevoir que les maîtres que nous avions choisis, étaient un peu surpris, un peu désorientés au début. Encore ici, nous constatons la part un peu trop grande faite au livre et à l'enseignement verbal au détriment des exercices pratiques tout spécialement désignés par M. l'Inspecteur d'Académie. Quelques directions précises publiées dans le *Bulletin*, par un agronome, rendraient à ce point de vue, de grands services.

En tout cas, nos maîtres ne sont pas découragés et ne demandent qu'à continuer, car ils espèrent mieux l'an prochain. Sachons, contrairement à notre défaut habituel de persévérance, poursuivre cette expérience qui présente un réel intérêt.

Muret. — Trois maîtres expérimentés, particulièrement compétents en la matière, et jouissant d'une grande autorité auprès des populations, ont été chargés de faire des cours du jour aux adultes sur les choses de l'agriculture. Je joins les rapports que tous trois m'ont adressés à la suite de la campagne entreprise. Il en résulte que l'essai, sans être absolument réussi, n'a pas été inutile, et pourra donner de précieuses indications pour l'avenir. J'estime qu'il y a quelque chose à tenter pour donner le goût de l'observation et du travail intelligent en agriculture; partout la jeunesse est sollicitée à

se réunir pour les exercices physiques, les sports, la préparation militaire. Toutes ces œuvres sont utiles, mais l'agriculture ne l'est-elle pas aussi? Les délégués cantonaux, tous bons propriétaires et jouissant d'une certaine considération parmi les cultivateurs, pourraient nous aider efficacement de leurs conseils et de leur activité; on créerait, dans chaque canton, une association de pupilles de l'agriculture, on leur ferait visiter des exploitations; les propriétaires donneraient eux-mêmes toutes les indications sur ce qui a été fait, sur les résultats qui ont été obtenus. Les instituteurs n'enseigneraient pas, ils accompagneraient simplement les jeunes gens, réuniraient les explications entendues, en feraient la synthèse; ces promenades seraient des parties de plaisir avec un but utile et les jeunes gens de plusieurs communes pourraient s'y réunir, apprendre à se connaître et échanger leurs vues personnelles.

L'Enseignement de l'Histoire naturelle et le cinématographe[1]. — L'histoire naturelle plaît infiniment aux jeunes élèves : ils sont émerveillés d'entendre de belles histoires sur les animaux; ils aiment à reconnaître les plantes, à en distinguer les différentes parties; il leur est agréable de démêler les causes des phénomènes géologiques qui s'offrent à leur vue. Cela est heureux, car les sciences naturelles sont éminemment propres à développer l'esprit d'observation; elles habituent aussi l'enfant à comparer, à raisonner et à conclure; les questions d'adaptation et d'évolution, en particulier, ont une haute valeur éducative. Et les leçons deviennent aujourd'hui captivantes comme un spectacle. Au reste, le mot spectacle n'est-il point parfaitement justifié par l'introduction dans nos salles de classe de la projection animée? La plupart de nos lycées parisiens possèdent un cinématographe et les établissements de province commencent à en être pourvus; avant longtemps le cinématographe complétera partout la lanterne de projection. Contre cette nouveauté à allure tapageuse il y a eu des protestations, mais elles s'éteignent; l'un de nos proviseurs, qui se déclarait hostile au cinématographe, l'an dernier, vient de faire amende honorable après avoir assisté à la présentation de quelques films scientifiques, et il demande un appareil pour son lycée. Je comprends cet engouement : au lieu de montrer un cadavre dans l'alcool ou un squelette, c'est l'animal vivant, fût-il très dangereux, que l'on fait voir, au milieu de ses semblables, s'il y a lieu, pour étudier ses mœurs. On peut assister aux métamorphoses de la grenouille, suivre les phases de la germination, observer la marche d'une coulée de lave : cela vaut mieux que les meilleures descriptions. J'entends bien un reproche : le cinématographe, me dit-on, n'est pas un instrument toujours fidèle puisque vous projetez parfois

1. Extrait du rapport présenté au Conseil Académique de Paris par M. Lamirand, inspecteur d'Académie.

des films truqués : c'est ainsi que vous faites germer une graine en quelques minutes et, dans le même temps, vous transformez une larve en papillon. Je vous avoue que je n'ai aucun scrupule à opérer ainsi, pas plus que je n'en éprouve à me servir d'un microscope qui amplifie ou d'un appareil photographique qui réduit; n'est-il pas légitime de choisir, au mieux de nos observations, une échelle des temps, à la condition de la connaître et de l'indiquer, ainsi que nous faisons en utilisant un grossissement déterminé dans le cas du microscope? Mais c'est vraiment trop parler du cinématographe dont il ne faut certes pas exagérer le rôle et qui, en l'état actuel, est beaucoup moins précieux que le microscope; je dis cela très sincèrement pour calmer l'impatience des professeurs, et ils sont nombreux, que tourmente le désir de montrer des films, tout comme leurs collègues mieux outillés.

J'ai assisté à des leçons puissamment intéressantes pendant lesquelles je n'ai pas vu, du reste, une seule projection, mais qui avaient pour base l'observation directe et l'expérimentation...

Conseils de rentrée[1]. — *Enseignement de la Lecture.* — Trop mécanique dans beaucoup d'écoles. Au C. P. ou à la section enfantine, on ne se sert pas assez ou on ne sait pas se servir du tableau noir; au lieu de s'attacher aux groupes de lettres dépourvues de sens, faire déchiffrer le plus tôt possible des mots, de petites phrases à la portée de l'enfant. — Certains maîtres *n'expliquent rien*, au C. P., au C. E., sous prétexte qu'il faut avant tout « *apprendre à lire couramment* ». C'est un tort, car encore est-il indispensable de comprendre ce qu'on lit.

Dans une classe, des élèves du C. M. lisent chacun un très long passage sans que le maître les reprenne une seule fois. Et cependant ils ne ponctuent pas, n'articulent pas, prononcent souvent très mal, et de l'expression ils n'ont cure. Je ne vois pas l'utilité d'un tel exercice. Les élèves pourraient lire ainsi fort longtemps sans être plus avancés. Ils liront peut-être « couramment » mais avec quelle monotonie pour eux et pour ceux qui les écoutent! Que la lecture soit toujours de la lecture *expressive* et surtout de la lecture *expliquée*.

Enseignement de l'Écriture. — Souvent les exercices ne sont pas gradués, surtout aux divisions inférieures. Pour occuper les commençants, on leur propose à la hâte n'importe quel mot, n'importe quel modèle.

On a la superstition de la page d'écriture. Le modèle étant tracé, rarement expliqué, l'enfant doit *écrire une page*. S'il a fini trop tôt, on lui impose une autre page. En règle assez générale, de la première ligne à la dernière, de cette façon on ne pourrait constater

1. *Bulletin scolaire* de la Haute-Loire.

que des progrès « à rebours ». Il faut toujours insister sur la nécessité de limiter et de mieux diriger l'exercice d'écriture.

La copie. — Il est permis d'en user, très discrètement, à la condition de la rattacher aux autres enseignements (leçon de la lecture faite au tableau noir, petits résumés de leçons orales) et de bien la préparer. Mais pour occuper les enfants, certains maîtres abusent de la copie. On prend un passage, au hasard, sur un livre de lecture; l'enfant qui parfois ne sait pas lire couramment ce qu'il écrit, doit copier une lettre après l'autre, coupe les mots n'importe comment et les transforme au gré du hasard ou de son imagination. L'exercice ainsi fait est fastidieux et, de plus, nuisible, car il rend les élèves *réfractaires à l'orthographe.*

Histoire. — Ici encore, le verbalisme sévit. Des étourdis m'apprennent que *Luther est né à Pinols*, qu'*Anne d'Autriche était la femme de Richelieu*, etc. — On parle volontiers d'*États généraux*, de *Maison d'Autriche*, sans comprendre parfois de quoi ou de qui il s'agit.

Géographie. — On abuse encore, de-ci et de-là, de la nomenclature aride et sèche. On ne sait pas frapper l'imagination des élèves, choisir le détail pittoresque, la particularité essentielle évoquant la région que l'on décrit. N'ai-je pas entendu parler des *Montagnes de l'Artois*; et nos enfants, habitués aux monts du Velay ou du Mégal, se figureront une géographie semblable à celle qui les entoure dans le nord de la France.

Une institutrice, qui exerce depuis trois ou quatre ans dans la même classe, est extrêmement surprise lorsque l'Inspecteur retourne l'unique carte de l'école (Vidal-Lablache, *France physique*): elle ne savait pas que la carte « était muette au verso ». Pour les interrogations, je recommande d'employer fréquemment la carte muette; l'exercice plaît aux enfants, il a l'allure d'un jeu, d'une série de devinettes; on s'applique, on est attentif.

Enseignements scientifiques. — Il y a des tentatives réelles pour rendre pratique et concret l'enseignement des sciences physiques et naturelles; des maîtres ont su créer des musées scolaires d'une réelle valeur. Mais lorsqu'on ne peut montrer les choses elles-mêmes, on ne sait pas utiliser le dessin au tableau noir; et cependant, si rien ne frappe les yeux de l'enfant, ses souvenirs s'effacent ou se mêlent. Au bout de cinq ou six jours, appareils digestif, circulatoire, respiratoire se fusionnent en un affreux chaos : l'air passe de la « bouche dans l'intestin, de là, dans le cœur, puis dans l'estomac! »

Système métrique. — D'ordinaire, on récite bien par cœur : *le décamètre vaut dix mètres, l'hectomètre...* Pas la moindre hésitation, instituteur et élèves rayonnent de joie; l'inspecteur demande un

mètre, le temps s'assombrit un peu...; un élève à qui on propose de mesurer la largeur de la table est embarrassé...; quelquefois après tâtonnements, il finit par trouver 52, 53...; mais il arrive que les choses se gâtent tout à fait lorsqu'on lui demande si ce sont des kilomètres ou des millimètres.

Cependant, faut-il rappeler que ce n'est pas d'hier que Rousseau a dit : *Les choses! Les choses!... Avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards...!*

❦

Examens du professorat des écoles normales. Sujets de composition donnés a la session de 1914.

Ordre des lettres. — Aspirants.

Littérature. — La Fontaine, dans ses fables, Leconte de Lisle, dans ses poèmes, se plaisent à décrire la nature et à peindre les animaux. Toutefois, considérés dans leurs analogies, fables et poèmes font au lecteur une impression dissemblable.

Par un examen bref et précis de la différence des temps, des genres littéraires, des dons poétiques propres aux deux écrivains, expliquez la diversité de leur peintures.

Histoire. — L'organisation de l'empire carolingien et son démembrement.

Géographie. — Le Japon.

Morale ou Psychologie. — Rien de plus divers et souvent de plus inconciliable que les théories des philosophes sur le véritable fondement du devoir.

Est-ce un obstacle à l'enseigement de la morale dans nos écoles?

Langues vivantes. — Rédaction en langue étrangère[1]. — I. Vous venez de perdre un animal favori. Dites comment il est mort. — II. Quel souvenir gardez-vous de lui? — III. Quel bien lui avez-vous fait pendant sa vie? — IV. N'avez-vous rien à vous reprocher à son égard? — V. Lui donnerez-vous un remplaçant? Si oui, dites comment vous vous proposez de traiter celui-ci.

Version allemande. — Der Landwirt. — Alles, was den Menschen stark, gesund und gut macht, das ist dem Landwirt zuteil geworden. Sein Leben ist ein unaufhörlicher Kampf, ein endloser Sieg. Ihm stählt die reine Gottesluft die Muskeln des Leibes, ihm zwingt die uralte Ordnung der Natur auch die Gedanken zu geordnetem Lauf. Er ist der Priester, welcher Beständigkeit, Zucht und Sitte, die ersten Tugenden eines Volkes, zu hüten hat. Wenn andere Arten nützlicher Tätigkeit veralten, die seine ist so ewig, wie das Leben der Erde; wenn andere Arbeit den Menschen in enge Mauern einschlieszt, in die Tiefen der Erde oder zwischen die Holzplanken des Schiffes, sein

1. Le canevas était donné en langue étrangère.

Blick hat nur zwei Grenzen, oben den blaue. Himmel und unnte den festen Grund.

Auch dem Städter ist die grüne Saat und die goldene Halmfrucht des Feldes, das Rind auf der Weide und das galoppierende Füllen, Waldesgrün und Wiesenduft ein Erquickung des Herzens; aber kräftiger, stolzer, edler, ist das Behagen des Mannes, der mit dem Bewusztsein über seine Flur schreitet, dies alles ist mein, meine Kraft erschuf es, und mir gereicht es zum Segen. (GUSTAV FREYTAG *Soll und Haben*).

Version anglaise. — *Kissing the stone.* — Blarney is only seven miles from Cork, in Ireland. The castle was built by Cornac Mc Carthy, about 1450, as recorded on the Blarney Stone. It underwent a siege by Cromwell, and has walls of extraordinary thickness. Its chief interest to the visitor, however, is centred in the historic « Stone », which is set in the battlements about 120 feet from the ground. Tradition has it that whosoever kisses it obtains the true gift of " Blarneying ", the " gift of the gab ", as the poet tells us :

There is a stone there, whoever kisses,
Oh, he never misses to grow eloquent;
Or become a Member of Parliament.
A clever spouter, he'll sure turn out,
Don't hop to hinder him, or to bewilder him,
Sure, he's a pilgrim from the Blarney Stone.

The kissing of the stone requires no little nerve, as it entails being suspended by the hands and legs, with a sheer drop beneath of 120 feet. The process, howerer, is not so difficult as it was some years ago, when people were let down head foremost over the battlements in order to reach the stone. (T. P.'s WEEKLY, April 10, 1914.)

Version espagnole. — En uno de mis libros he dicho que no hay en la Montaña una aldea sin su correspondiente bruja. Pues la vieja de quien voy hablando era la bruja de Cumbrales. Temida de los màs y aborrecida de muchos, raro era el día sin quebranto para la pobre mujer; unas veces porque con sus artes no hacía los imposibles que se le pedían, otras porque se la creía causante de todo lo malo que acontecía en el lugar. Así es que vivía de milagro, porque lo era y grande, vivir como ella, de limosna, con semejante fama, tantos años encima y tales tratamientos. ¡ Qué diferente vida la que pasó con su marído ! Entonces trabajaban unas tierras, tenían una vaca y moraban en buena casa en el mejor de los barrios. Pero, á lo mejor de la vida, acabóse la del hombre, de la noche á la mañana; y ya bien entrada en años la mujer, sola y sin valimiento, tuvo que dejar la poca labranza que trabajaba y buscar un agujero en que albergar le achacoso cuerpo. Halló la casuca solitaria que la muerte de otro pobre había dejado abandonada y allí se metió con el mísero ajuar que le quedaba. Mientras pudo trabajar, ganaba el pan que comía; pero agobiáronla los achaques y tuvo que vivir de limosna. En la Montaña no se muere

nadie de hambre, porque el más miserable parte un mendrugo con el vecino que carece de él; pero ni en la Montaña ni en región alguna del mundo, engorda la limosna á quien de ella vive, por abundante que sea. (J. M. de Pereda, *El sabor de la tierruca.*)

Version italienne. — Nel mezzo di questi avvenimenti giunse il secondo re Carlo in Firenze, liberato già dalla prigione del re Jacopo per passarne alla corte a Rieti, ove il papa si ritrovava, da cui dovea prendere la corona del reame di Napoli. Rinnovossi col nuovo re l'antica amicizia incominciata tre la Repubblica e il padre di lui, infin dalla sua prima venuta in Italia, confermando il re l'autorità di poter portar i Fiorentini ne' loro eserciti l'insegna reale, e contentandosi, essendo così da essi richiesto, di dar loro un capitano che con cento cavalli intervenisse in tutte le guerre e occorenze della Repubblica. Questi fu Amerigo di Narbona, uomo molto esercitato nelle opere della guerra, a cui, dopo averlo prima il re di sua mano creato cavaliere, diede il carico della capitania, comandandogli che non altrimenti si portasse in servigio dei Fiorentini di quello che farebbe per la corona sua propria; e ciò fatto, non essendosi più che tre dì fermato in Firenze, ove fu grandemente onorato e presentato, si partì per la corte. Appena s'era il re allontanato quando giunsono novelle come gl' Aretini s'erano messi in ordine per far il re prigione, sapendo non esser con lui tante genti che da lor non potessero agevolmente esser vinte. Ma i Fiorentini raggiunsono il re nè mai lo lasciarono finchè non l'ebbero condotto dì là dalla Bricola.

Ordre des lettres. — Aspirantes.

Littérature. — Même sujet que pour les aspirants.

Histoire et géographie. — Mêmes sujets que pour les aspirants.

Morale ou psychologie. — Que pensez-vous des doctrines qui prétendent supprimer toute règle et toute contrainte dans l'éducation? Est-ce en cela que consiste l'éducation libérale et comment l'école primaire supérieure et l'école normale peuvent la donner.

Langues vivantes. — Mêmes sujets que pour les aspirants.

Ordre des sciences. — Aspirants.

Mathémathiques. — I. — 1° Comment décomposer de toutes les manières possibles un nombre entier quelconque en un produit de deux facteurs premiers entre eux?

2° Quelles sont les conditions nécessaires et suffisantes auxquelles doivent satisfaire deux nombres entiers A et B pour que les deux équations

$$x + y = A$$
$$x - y = B$$

définissent deux nombres entiers x et y premiers entre eux?

3° Trouver tous les nombres entiers x et y premiers entre eux qui, vérifient l'équation :

$$x^2 - y^2 = A$$

A étant un nombre impair.

Application :

$$A = 7\,875.$$

4° Examiner le cas où A serait pair et égal à 360.

II. — On donne un cercle de centre O et de rayon R, et, dans ce cercle, une corde fixe $BC = a$ dont le milieu est le point I. En un point A variable pris sur le plus grand des arcs de cercle sous-tendus par la corde BC, on mène la tangente au cercle jusqu'au point D de rencontre avec la corde BC prolongée et on rabat la longueur DA de part et d'autre du point D sur la droite BC, en DM et DM'.

1° Montrer que les droites AM et AM' sont les bissectrices de l'angle BAC et que tous les cercles décrits sur MM' comme diamètres et qui varient avec la position du point A, ont même axe radical.

2° On considère la corde commune au cercle fixe et à l'un quelconque des cercles variables; trouver le lieu du point de rencontre de cette corde avec la ligne des centres OD.

3° Ayant supposé que $a = R\sqrt{3}$, déterminer le point D par la condition $\frac{\text{aire triangle MAM'}}{\text{aire triangle BAC}} = \frac{1}{2}$ et calculer au moyen de R les éléments suivants : La longueur DA; — le rapport $\frac{BM}{CM}$; — les côtés AB et AC du triangle BAC; — la surface du triangle BAC.

4° En supposant $R = 3$ m. 8, calculer à un décimètre carré près cette dernière surface.

Physique. — I. — Champ magnétique d'un courant.

II. — Un courant de 10 ampères passe dans une spire circulaire dont le rayon est 6 cm. 28. Quelle est en gauss l'intensité du champ magnétique produit au centre de la spire?

Quel rayon faut-il donner à la spire pour que ce champ égale précisément la composante horizontale du magnétisme terrestre, 0,21?

Disposer ce deuxième appareil de manière à en faire un galvanomètre (boussole des tangentes). Quelle déviation donnera-t-il pour un courant de 10 ampères?

Chimie. — Cuivre. — Propriétés. Usages.

(Nota. — On ne parlera pas de la métallurgie du cuivre.)

Histoire naturelle. — I. — Caractères généraux des mammifères. Leurs modifications dans les divers ordres de mammifères. — Insister sur les modifications adaptives.

II. — Fonctions de la feuille.

Morale ou éducation. — Les études scientifiques sont-elles aussi, à leur façon, des « humanités » au sens large du mot?

Apprécier et commenter.

Dessin géométrique. — Epure d'un solide composé d'une pyramide pentagonale et d'un cylindre de révolution ayant un axe vertical commun.

Dessin à vue. — Cinq croquis : 1° Frise grecque : n° 2942 du catalogue École des Beaux-Arts. — 2° Une lampe à alcool. — 3° Une fleur dont la tige plongera dans une carafe remplie d'eau.— 4° Une chaise. Une casquette sera accrochée à un des montants du dossier.

Ordre des sciences. — Aspirantes.

Mathématiques: — I. — On désigne par A le dividende, par B le diviseur, par Q le quotient et par R le reste d'une division (de nombres entiers).

1° De combien d'unités peut-on augmenter ou diminuer le dividende seul, sans changer le quotient?

2° De combien d'unités peut-on augmenter ou diminuer le diviseur seul, sans changer le quotient?

3° De combien d'unités peut-on augmenter ou diminuer simultanément le dividende et le diviseur, sans changer le quotient?

Application numérique : A = 583.813

B = 3.725.

II. — On donne un cercle (C) et deux points A et B sur sa circonférence. Soit DE un diamètre de la circonférence qui la coupe aux points D et E. On trace les droites DA, DB, EA, EB. Soient M le point d'intersection des droites DA, EB, et N le point d'intersection des droites DB, EA.

1° Le lieu géométrique des points M et N, quand on fait tourner le diamètre DE autour du centre du cercle (C), est une circonférence (C').

Les tangentes aux circonférences (C) et (C'), en un de leurs points d'intersection, sont rectangulaires.

La droite MN passe par un point fixe O' et la longueur du segment MN est constante.

Construire le point O' et calculer la longueur MN en désignant par R le rayon du cercle (C) et par $2a$ la longueur de la corde AB.

2° Le cercle (C) restant fixe, on suppose que la corde AB tourne autour d'un point fixe.

Trouver le lieu géométrique du point O' par lequel, pour chaque position de la corde AB, passent les droites MN considérées précédemment.

Pysique. — Mesure de la pression atmosphérique.

Chimie. — 1° Caractères essentiels de la fonction acide, en général.

Modes généraux de préparation des acides (les exemples seront pris exclusivement en chimie organique).

Étude particulière des principaux acides organiques du programme [acide acétique, acides gras; acides oxalique, lactique, tartrique].

On laissera de côté les applications et, en particulier, le vinaigre et les bougies.

2° L'analyse élémentaire d'un corps organique composé de C, O et H a été faite en brûlant, par l'oxyde de cuivre, 0 gr. 500 du corps.

On a obtenu 0 gr. 583 d'anhydride carbonique et 0 gr. 180 d'eau.

D'autre part, on sait que le corps étudié fournit comme produit d'hydrogénation maximum le carbure saturé C^4H^{10}.

Déduire de ces données la formule du corps.

Histoire naturelle. — I. — Indiquer sommairement la structure et les fonctions de la peau chez l'Homme. Principales modifications du tégument chez les Reptiles, les Batraciens et les Poissons.

II. — Expliquer, en prenant quelques exemples précis, la constitution des diverses sortes de fruits que l'on rencontre dans la famille des Rosacées.

Morale ou éducation. — Même sujet que pour les aspirants.

Dessin géométrique. — Une jardinière, en faïence peinte, composée de cinq plaques rectangulaires verticales reliées entre elles par des baguettes de section triangulaire, en bronze doré.

Dessin à vue. — Quatre croquis : 1° La rosace dans le caisson, n° 2938 de la collection des écoles normales primaires. — 2° L'appareil de Haldat. — 3° La mappemonde. — 4° Une plante fleurie dans son pot de terre (œillets, géraniums, fuchsias, pensées, reines-marguerites, etc.).

⚜

L'Éducation par l'image. — MM. Noulens et Gardey, députés ont adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique la lettre dont nous extrayons ce passage...

« ... Vers ce culte de la piété et du devoir patriotique, il n'est pas trop tôt de tourner les fidélités et les énergies. Une œuvre d'éducation s'impose, et il apparaît que l'école, grâce à sa puissance de rayonnement et à sa mission d'avenir, demeure, en cette matière encore, la grande initiatrice.

« Il ne s'agit pas seulement, dans notre pensée, de l'exposé oral du maître, qui, au cours des journées douloureuses que nous traversons, ne manque pas sans doute d'associer ses élèves aux angoisses et aux espérances de la patrie. Mais nous avons surtout en vue l'histoire de la guerre par l'image, qui, surgissant sous les yeux de l'enfance, laisserait la trace ineffaçable d'un enseignement vécu.

« Tandis que la tragédie se déroule, nous voudrions voir les murs des salles de classe s'orner d'estampes vulgarisant les compositions de nos meilleurs artistes, dont le talent est suscité et renouvelé par tant de scènes héroïques ou douloureuses. Quel moyen plus sûr, en vérité, que cette saisissante évocation, pour montrer et graver dans les mémoires les excès de la force, les atrocités allemandes, les deuils et les ruines de la guerre, aussi bien que les actes de dévouement et de vaillance, les sublimes élans de la France vibrante de foi et d'union patriotiques, l'entr'aide fraternelle des peuples dressés contre la barbarie germanique ?

« Nous désirerions également que de jeunes regards pussent contempler dans un album de photographies, documents irrécusables,

ce qui reste, après le passage de l'ennemi, en Belgique, dans nos départements envahis, d'humbles maisons de travailleurs, d'usines naguère bruyantes d'activité, de monuments prestigieux attestant le génie des hommes.

« Ne renvoyons pas à plus tard cette leçon de choses. S'il est bien vrai que la souffrance forme et trempe les caractères, nous pouvons espérer beaucoup des frémissements qui auront secoué l'âme des enfants de France. C'est parce que leur imagination en émoi les aura transportés auprès de leurs pères, de leurs frères aînés, combattant pour la sauvegarde du sol national, ou les aura conduits dans les foyers désolés des régions ravagées par la guerre, qu'ils comprendront mieux la valeur du sacrifice dont ils seront les bénéficiaires et des devoirs qu'ils auront à remplir envers la patrie.

Pour les mutilés de la guerre. — M. le principal du collège de Manosque a adressé au Président de la société instituée pour venir en aide aux mutilés de la guerre une lettre dont nous extrayons ce passage (d'après le Journal *L'Écho de Paris*) :

« Vous voulez apprendre un métier à nos chers et glorieux invalides de la guerre? C'est bien. Ne croyez-vous pas qu'il serait tout aussi bon de les préparer à une profession et de la leur faire acquérir dans le moindre délai?

« Je songe à la profession d'instituteur. Quelle autorité n'auraient-ils pas sur leurs élèves, nos héroïques mutilés devenus instituteurs! Quelle leçon vivante et continue, quel salutaire exemple que leur personne même!

« Parmi eux, se trouvent des sergents qui auraient travaillé pour entrer à Saint-Maixent et en sortir officiers. Ils ont déjà une certaine instruction et on les ferait arriver vite au brevet élémentaire, peut-être même, un peu plus tard, au brevet supérieur. Pourquoi n'en prendrait-on pas les moyens?

« Simples, d'ailleurs, sont ces moyens. Évidemment, il ne faut pas songer à ouvrir pour eux des écoles spéciales, ni même les verser dans les écoles existantes. On ne saurait s'enfermer comme élèves après avoir été soldats. Mais on pourrait très bien envoyer ces jeunes gens comme surveillants d'internat dans nos lycées et dans nos collèges. Il y recevraient l'instruction nécessaire pour passer leurs examens d'instituteurs; en même temps, ils seraient nourris, logés, et toucheraient un traitement qui, sans être élevé, est suffisant comme argent de poche.

« J'ajouterai que si dès maintenant vous pouviez m'envoyer deux de ces braves, je leur réserverais à chacun un emploi de surveillant dans l'établissement que je dirige et je les recevrais (sans métaphore) les bras ouverts, comme ils le méritent. »

A travers les périodiques étrangers.

Iles Britanniques.

The Journal of Éducation, janvier. — *Volontaires ou conscrits* ? — On vient de réimprimer « le dernier message à la nation » où Lord Roberts exhortait ses concitoyens à accepter la conscription comme une nécessité qui n'impliquait rien d'odieux ni d'humiliant. Le *Journal of Education* se déclare l'adversaire résolu de cette doctrine : « Qui peut garantir, s'écrie-t-il, que les quelques mois demandés par lord Roberts ne seraient pas étendus à la longue jusqu'aux trois années de la conscription française? Nous considérons le service militaire obligatoire, non pas, ainsi que lord Roberts, comme une éducation libérale, mais au mieux comme une détestable nécessité à laquelle nous pourrons être réduits, et la guerre actuelle comme un moyen de supprimer, ou au moins d'atténuer, ce fléau. Un million et demi d'hommes ont déjà répondu à l'appel aux armes, sans y être contraints et forcés. » Tant mieux! répondrons-nous, et, fidèle à notre rôle de chroniqueur, nous nous garderons d'engager une polémique. Mais notre confrère semble avoir oublié qu'il s'agit moins d'une question de principe que d'une question de fait. Nous nous contenterons de lui demander : « Qu'eût produit le régime volontaire anglais s'il n'eût pu s'abriter derrière notre service obligatoire? »

❦

L'enseignement dans les camps. — Le Board of Education publie un Plan d'Études qui permettra aux « soldats de Kitchener » de parfaire leur instruction proprement dite sans préjudice pour leur préparation militaire. Ce plan restera en vigueur jusqu'en mars 1916. Le Board pourvoira aux deux tiers des dépenses, l'autre tiers incombant à l'autorité locale qui assurera l'exécution du projet. En raison des fréquents mouvements de troupes, on devra évidemment se contenter de cours peu étendus et de conférences isolées portant sur les matières suivantes : dessin et lecture des cartes, téléphonie, télégraphie, cuisine de campagne, géographie et histoire dans leur relation avec la guerre, étude pratique des langues modernes et *last but not least*, chant.

Les Femmes et la Médecine. — Le Conseil de l'École de Médecine pour les Femmes de Londres, vient de lancer un appel au public, demandant une souscription de 25 000 livres sterling. Sur les mille femmes médecins déjà inscrites au Medical Register, l'École en a instruit 600. Elle compte actuellement 200 étudiantes. Fondée au XIXe siècle, privée des riches dotations d'établissements plus anciens, son utilité s'affirme et ses dépenses augmentent à mesure que se développent les œuvres d'assistance et d'hygiène publiques : si l'on discute encore en Angleterre sur le droit de la femme à plaider, nul ne conteste plus son droit de guérir, et la guerre élargira la sphère d'action de la femme-médecin. Déjà, à défaut d'hommes, un grand hôpital de province fait appel à des doctoresses pour trois places devenues vacantes parmi son personnel.

Les crèches. — Les femmes seraient tout indiquées pour le service des crèches, que vient de réglementer le Ministère. On y soignera les jeunes enfants au-dessous de trois ans dont les mamans ne peuvent s'occuper à la maison. Le *Board* offre une subvention de 4 pence (40 centimes) par enfant et par journée de neuf heures.

Conditions d'entrée dans l'enseignement secondaire. — Le Conseil de Comté de Londres vient d'examiner de 20 à 30 000 candidats aux bourses d'enseignement secondaire. 10 p. 100 environ seront choisis. Le *J. of Ed.* trouve que ce chiffre est insuffisant, et estime que l'enseignement secondaire devrait être donné à tout enfant capable d'en profiter; l'examen d'entrée devant toutefois rester assez difficile, car « c'est la lutte et le labeur des masses qui entretiennent leur vitalité, et c'est à cause du bien-être que les aristocraties s'étiolent et déclinent ».

Statistique. — L'âge moyen auquel les jeunes gens quittent le collège est de quinze ans sept mois pour les garçons, seize ans pour les filles. 24 p. 100 des jeunes filles fréquentant les collèges, et 16 p. 100 seulement des garçons ont plus de treize ans; les garçons sont retirés plus tôt parce qu'ils trouvent plus facilement un emploi rémunérateur. En général, les études secondaires sont beaucoup trop courtes. — Le même volume de statistique nous révèle un fait réconfortant : parmi les élèves payants, un très grand nombre viennent de l'école primaire; ce nombre est égal à celui des boursiers de même provenance; chez les jeunes filles, la proportion est de 3 à 4. Cela montre que l'enseignement secondaire est dûment apprécié dans la petite bourgeoisie et le monde des modestes « employés ». La proportion des élèves payants varie beaucoup selon les localités; elle est plus élevée à Birmingham, à Leeds et à Liverpool qu'à Londres. Sans

doute le même public maintient-il plus généralement les enfants à l'école primaire dans ces villes de province.

Situation des élèves-maîtres soldats. — Il a été décidé que les élèves-maîtres de seconde année qui se sont enrôlés dans l'armée pourront, ou bien compléter leur instruction après la guerre, ou être reconnus temporairement comme instituteurs brevetés (certificated teachers), cette situation ne devenant définitive qu'après un rapport favorable des Inspecteurs. Une session spéciale d'examen sera ouverte à Pâques pour les élèves qui désireraient s'engager l'été prochain.

Effets de la guerre en Amérique. — Le « National Commissioner », M. Claxton, se préoccupe d'assurer les études des jeunes gens qui fréquentaient jusqu'ici les universités européennes. « L'Amérique, dit-il, doit désormais prendre la tête du mouvement intellectuel du monde. » Les universités des États-Unis devront enseigner l'espagnol, ajoute un ancien chargé d'affaires au Pérou, « en raison de l'ouverture du canal de Panama, et de la ruine du commerce allemand avec l'Amérique du Sud ». Que pensera de ce programme de « l'Amérique neutre » le peuple qui avait rêvé l'hégémonie intellectuelle et commerciale?

Divers- — *Lycées français à Londres.* — Le 18 janvier se sont ouverts à Londres deux lycées français, un de garçons et un de jeunes filles. Les programmes sont ceux de l'Université de France; l'enseignement est gratuit pour les enfants des réfugiés français et belges, ainsi que pour les enfants des alliés servant dans l'armée.

Le *County Council* a pris des mesures pour que les élèves de ces lycées puissent participer aux jeux et sports des écoles municipales.

A. G.

États-Unis d'Amérique.

L'Athénée louisianais, octobre 1914. — *Le Concours 1914-1915.* — Comme chaque année, la revue soigneusement entretenue par la Société des habitants de la Nouvelle-Orléans, descendants de Français, organise un concours littéraire dont le sujet est, cette fois :

« L'influence de la France sur le tempérament louisianais. » Le prix consiste en une médaille d'or et 250 francs en espèces. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

En 1914, l'Athénée a conféré : 1 grande médaille d'or avec 250 francs en espèces, 2 secondes médailles d'or, plus trois médailles de ver-

meil à trois établissements d'enseignement secondaire, et dix-neuf médailles d'argent à dix-neuf écoles où le français est enseigné sous les auspices de l'alliance franco-louisianaise.

Dans la séance du 15 septembre 1914, le président déclarait : « L'année qui vient s'annonce bien, et tous montrent un grand zèle afin de pouvoir augmenter encore l'utilité de l'Athénée. »

Il est bon de constater qu'à la Nouvelle-Orléans, comme en beaucoup d'autres endroits d'ailleurs, des bons vouloirs et d'agissantes sympathies attendent les Français décidés à reconquérir l'influence et la situation à laquelle leur pays n'a jamais cessé d'avoir droit.

Educational Review, novembre 1914. — L'*Allemagne et la guerre présente*. — Le mois dernier l'E. R., à part quelques lignes, n'avait rien publié au sujet du grand déchirement européen. Le numéro de novembre, au contraire, lui est presque entièrement consacré. Le directeur « ne croit pas, dit-il, devoir s'en excuser. Il donne en effet à ses lecteurs des articles écrits par des hommes connus, honorés dans toute la république des lettres, et les événements qui se déroulent sont de telle importance, que non seulement des générations mais des siècles s'appuieront sur le résultat des luttes engagées ».

Le premier des articles reproduits est le texte d'un discours prononcé lors de l'assemblée germano-américaine tenue le 11 août 1914, dans la salle municipale des conférences de Berlin, par Herr von Harnack, professeur d'exégèse religieuse (D'après le directeur de la revue, il n'est pas d'homme en Allemagne et d'humaniste au monde plus honoré que le professeur von Harnack).

« Mesdames et Messieurs, s'est écrié le professeur s'adressant aux Américains et aux Allemands qui l'écoutaient, avant de répondre à cette question : *pourquoi êtes-vous bons amis*? il faut réfléchir un instant. Il n'y a que peu de jours, la réponse eût été, sans doute : nous sommes bons amis à cause de la parenté de notre sang. Mais aujourd'hui cette réponse n'a plus de valeur. Disons donc que vous êtes bons amis parce que vous possédez un esprit commun. Quel est cet esprit? C'est l'esprit de cette civilisation profondément religieuse et morale que nous avons acquise pendant une série de siècles, et où la forte souche américaine a pris ses racines.

« L'avenir de la civilisation due à cet esprit a été confié à trois peuples; à nous, Allemands, aux Américains et aux Anglais, oui, et à eux seuls! C'est tout ce que je veux dire. Je me couvre la tête. Deux sur les trois restent, tous deux doivent se soutenir d'autant plus étroitement qu'il s'agit de défendre le drapeau de la civilisation, surtout contre des tribus à l'organisation encore patriarcale, contre les Mongols-Moscovites. A cette défense nous, Allemands, promettons de consacrer notre dernière obole, et la dernière goutte de notre sang. Luther a dit : La mort subie volontairement tue la grande mort et assure la vie suprême; elle nous libère. » Bref, pour le professeur,

la source de toute civilisation réelle se trouve en Prusse; l'Amérique et l'Angleterre ont seules été admises au bénéfice de quelques gouttes de ses eaux, et c'est pourquoi l'orateur théologien termine par ce cri jeté à la divinité :

Père, prends soin de nos sources,
Et protège-nous contre les *Huns*!

La Russie et la guerre. — Comme réponse au discours qui précède, l'*Educational Review* insère un article du *Times* de Londres, numéro du 14 septembre 1914. L'auteur en est M. Paul Vinogradoff, depuis 1903 professeur de jurisprudence à l'Université d'Oxford. Par suite de conflit avec les autorités russes, il donna sa démission de professeur à l'Université de Moscou et gagna l'Angleterre. C'est l'un des plus éminents juristes de notre temps.

« A cette heure de crise aiguë, écrit le professeur Vinogradoff, je voudrais présenter quelques observations sur les conceptions respectives des Allemands et des Russes en matière de culture.

Je suis frappé par l'insistance avec laquelle les Allemands représentent leur cause, dans cette lutte mondiale, comme la cause de la civilisation à protéger contre la barbarie moscovite; je ne suis pas bien sûr, en effet, qu'un certain nombre de mes amis anglais n'aient quelque répugnance à combattre aux côtés des sujets du Tzar contre les concitoyens de Harnack et d'Eucken. Mais depuis quand les Allemands se montrent-ils si délicats et difficiles vis-à-vis des Russes? Ce ne fut point, à coup sûr, pendant les guerres napoléoniennes, alors que l'arrivée des Cosaques leur semblait si bienvenue. Serait-ce en 1849, alors que l'empereur Nicolas Ier abandonna les Habsbourg à leurs propres ressources, et, peu sagement, anéantit l'indépendance hongroise? Est-ce en 1870, alors que la bienveillante neutralité de la Russie préservait le flanc allemand d'une attaque portée par ses adversaires de Sadowa? Dire que les Moscovites sont simple « chair à canon » coupables de sacrilège dès qu'ils osent faire mine de résister à leurs patrons allemands, est une insuffisante explication des sentiments de l'Allemagne d'aujourd'hui.

Au vrai, ceux qui ont observé l'Allemagne pendant les années qui ont suivi 1870 ont perçu avec épouvante le développement de leur présomption arrogante. La froide barbarie prônée par Bismarck, la conception cynique des traités et de l'honneur particulière au chancelier, révèlent un esprit qu'il serait difficile de considérer comme le symbole d'une culture en progrès.

Les successeurs de Bismarck se sont aliéné leurs alliés. Ils ont entraîné l'Angleterre dans la conflagration malgré les intentions évidentes des radicaux anglais. Ils ignoraient ce que leurs écrivains ne leur avaient pas enseigné, à savoir qu'il y a en Angleterre un puissant esprit national, devant lequel disparaissent toutes luttes et que-

relles de partis, que, de même, il existe un amour de tous les Russes pour la Russie, et de tous les Slaves pour une civilisation qui est la leur, représentée par des hommes comme Pouchkine, Tourgueneff, Dostoiewsky, Tolstoï, Verestchagin, Tchaikowsky, Metchnikoff, Solovieff, pour ne citer que les plus célèbres.

Il est surprenant de lire les diatribes allemandes contre l'obscurantisme russe, alors qu'on se rappelle qu'il n'y a guère plus de cinquante ans, l'Autriche et la Prusse vivaient sous un régime qui, certes, n'était pas plus éclairé que le gouvernement actuel de la Russie, ennobli par son geste vis-à-vis de la Pologne. Les Italiens n'ont pas oublié les geôles autrichiennes, et les exploits de la garnison de Saverne suffisent à illustrer la valeur du militarisme prussien. Aucun Russe n'aurait jamais songé à faire d'une théorie de la violence la revendication d'un droit à la culture. On peut dire, au contraire, que le Russe est pacifique, cosmopolite et humanitaire à l'excès. C'est le philosophe mystique Vladimir Solovieff qui rêvait de l'union des églises ayant le pape comme chef spirituel, et la démocratie, au sens russe, comme base élargie de la chrétienté rajeunie et régénérée, et Dostoiewsky, dans un discours célèbre, définissait l'idéal russe comme la personnification d'un type humanitaire universel. Avec de telles aspirations, la Russie ne craint pas le glaive étriqué de l'Allemagne, elle aussi brandit un glaive, encore assez puissant pour assurer son triomphe dans ce qu'elle appelle sa guerre d'émancipation, *Befreiungskrieg* ! »

❦

La grande guerre et ses leçons. — Après avoir reproduit plusieurs autres articles du *Times*, l'un dévoilant l'influence belliqueuse des universités, notamment du professeur-député Heinrich von Treitschke, du philosophe Nietzsche dans cette guerre d'officiers et d'intellectuels allemands, l'autre, lu dans les lycées français, par ordre du vice-recteur, rendant justice à la noble modestie de la France nouvelle, le directeur de l'E. R., recherche les causes de cette guerre, dont chacun des belligérants refuse de se reconnaître l'auteur. Puis il s'efforce de dégager les leçons du terrible et meurtrier événement. Pour lui la cause première est le culte de la force ou militarisme sans vergogne. La leçon est que, quoi qu'il arrive, nous devons tous, les États-Unis aidant, comme le disait Jaurès, peu avant sa mort tragique, nous efforcer d'unir les nations par une confiance amicale et réelle, dans le droit et la justice.

GRICOURT.

Bibliographie.

Le Vocabulaire français : Etymologie, — Analogie, — Synonymie, par M. Bourne. 1 vol. in-8°, Bruxelles, Lebègue.

M. Bourne destine cet ouvrage aux élèves de l'enseignement primaire supérieur, des écoles normales, et à ceux de l'enseignement secondaire qui ne font pas de latin. « Supposez, dit-il, que les élèves connaissent bien les trois cents radicaux grecs ou latins les plus féconds, que leur attention ait été attirée sur le vrai sens de dérivés assez faciles, qu'on leur en ait expliqué quelques autres, qu'ils soient quelque peu familiarisés avec les synonymes; n'est-il pas évident que leurs études scientifiques seront facilitées, qu'ils goûteront mieux les œuvres littéraires, que leur style sera plus abondant, plus nuancé? » La réponse n'est pas douteuse. Seulement retenir trois cents radicaux de deux langues qu'on ne connaît pas, en connaître le sens avec précision, c'est là un travail qui exige un réel effort. Dans la pensée de M. Bourne, il ne s'agit pas en effet d'une étude faite occasionnellement, à propos d'un mot ou d'une famille de mots. Il préconise une leçon hebdomadaire de vocabulaire, qui sera en même temps une leçon de choses.

La matière ne manquerait pas pour cet enseignement méthodique; il suffit de parcourir l'ouvrage pour s'en convaincre.

Dans un premier livre, M. Bourne étudie les origines du français, la formation des mots, des doublets, et les tropes. Les suivants qui constituent à proprement parler l'étymologie, comprennent la dérivation des noms, des adjectifs, des verbes. Enfin, une dernière partie est consacrée à la pureté du langage et à la propriété des termes.

Il y a là un matériel important et bien ordonné. Peut-être aurait-il fallu serrer de plus près quelques définitions et établir plus nettement le sens général du radical latin ou grec. Mais tel qu'il est, le livre de M. Bourne rendra de réels services. Sera-t-il toujours utilisé comme il le voudrait? Je l'ignore. En tout cas, il aidera bien des maîtres dans l'étude si importante du vocabulaire, où l'étymologie et l'étude des radicaux grecs et latins introduisent une si vive lumière et intéressent si nettement les élèves. Un ouvrage qui apporte un tel secours à l'enseignement du français ne saurait être que le bienvenu.

M. Roger.

La lecture intelligente à l'École primaire. *Essai de technique pédagogique*, par E. Dévaud, 1 vol. in-16, Paris, Bloud et Gay.

M. Dévaud, professeur de pédagogie à l'Université de Fribourg (Suisse) a été d'abord inspecteur des écoles. Il semble bien que le souvenir de ses anciennes fonctions ne soit pas étranger au dessein de son livre. Dans mainte remarque, dans maint conseil, dans l'insistance parfois excessive à répéter les mêmes préceptes, on sent des réserves d'agacement accumulées dans la fréquentation des écoles. La lecture *intelligente!* Que d'éloquence dans cette épithète, et combien de fois M. Dévaud, dans l'exercice de ses fonctions, à dû assister à des lectures qui n'étaient pas intelligentes!

Un fait l'a frappé. Sorti de l'école, l'adolescent est incapable de lire par lui-même, de comprendre à lui tout seul, de dégager le sens ou la substance d'une page. Or, si l'école ne l'amène pas à pouvoir se suffire à ce point de vue, c'est que l'enseignement y est mal donné. Certes, il faut tout d'abord enseigner à l'enfant à lire mécaniquement; il faut lui enseigner ensuite la signification des mots, la valeur des idées, etc. Mais, le plus tôt possible, dès le cours moyen et dans le cours supérieur, il faut lui apprendre à faire lui-même ses découvertes. Il faut qu'il entre lui-même en contact avec l'idée, avec le sentiment, au prix d'un effort qui lui a révélé cette idée, ce sentiment. C'est la seule éducation qui lui permettra de se passer de maître et de pratiquer tout seul, et pour la vie, la lecture intelligente.

On comprend combien ainsi conçue la lecture en classe est un exercice délicat, combien il nécessite de tact de la part du maître, et que de conditions il demanderait pour satisfaire un juge aussi exigeant que M. Dévaud. Mais, s'il est rare de trouver toutes ces conditions réunies à l'école, du moins, parmi les préceptes donnés dans l'ouvrage, en est-il qui sont d'une application toujours possible. Le maître peut toujours choisir des textes ayant une valeur esthétique et morale, il peut toujours préparer la lecture; il peut toujours ne pas écraser l'œuvre sous le commentaire. Enfin il peut et il doit toujours se souvenir que son rôle est non de lire mais d'enseigner à lire, non de comprendre ou de juger mais d'enseigner à comprendre et à juger.

Ce dernier point est celui sur lequel M. Dévaud insiste par-dessus tout, et personne, ici, ne contredira l'exactitude de sa doctrine. Je ne sais si cette méthode de libre examen est tout à fait d'accord avec la foi que l'auteur souhaite rencontrer chez les jeunes gens : mais en la considérant au point de vue scolaire, nous ne saurions que l'approuver. Cet ouvrage sera utilement consulté pour l'étude de l'exercice si important et si difficile de la lecture. M. Roger.

Le gérant de la « Revue Pédagogique »,
Alix Fontaine.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

N^lle série. Tome LXVI. N° 4 Avril.

229.

REVUE
Pédagogique

La France et l'École

Pendant la Guerre — Après la Guerre.

ALLOCUTION DE M. PAUL DESCHANEL

Je remercie mon éminent ami M. Ferdinand Buisson de l'honneur qu'il m'a fait en m'offrant la présidence de cette brillante réunion.

Je suis heureux de me trouver encore une fois l'hôte de cette noble maison et de son très actif et dévoué président, mon honorable collègue M. Dessoye.

Je viens rendre hommage à l'héroïsme dont nos trente mille instituteurs mobilisés ont fait preuve depuis le début de la guerre. Citations à l'ordre du jour, promotions, décorations, exploits de toutes sortes, blessures, trépas magnifiques : ils se sont couverts de gloire; ils ont couronné leur enseignement par la plus haute des leçons, le sacrifice de soi-même à la Patrie et à la Justice; ils ont ajouté à l'histoire de l'Université de France une page immortelle.

Nos institutrices rivalisent de dévouement et de courage

1. Conférence faite le lundi 29 mars 1915, à la *Ligue de l'Enseignement*, par M. Ferdinand Buisson, sous la présidence de M. Paul Deschanel, de l'Académie française, président de la Chambre des Députés.

avec nos instituteurs. Partout elles prodiguent leurs forces, leur cœur aux blessés, aux malades, aux réfugiés, aux enfants.

Je saisis avec empressement l'occasion qui m'est offerte de remercier M. Buisson, M. Paul Strauss et les Amicales d'instituteurs et d'institutrices du concours si précieux qu'ils ont bien voulu apporter à la belle œuvre que Mme Deschanel est fière de présider, *la Sauvegarde des Enfants*.

Vous avez remporté une grande victoire, messieurs : l'école de la République, soumise à la plus formidable épreuve que puisse subir une institution humaine, a conquis dans cette crise l'admiration et la reconnaissance de tous les Français.

M. Ferdinand Buisson, après avoir parlé de l'école d'aujourd'hui, va nous parler de l'école de demain. Lui qui, aux côtés de Jules Ferry, a été le fondateur de l'école nationale, va nous dire, avec sa haute et scrupuleuse conscience, ce que doit être, à son avis, l'école future.

L'école de demain! Quelle pourra être sa tâche, sinon d'entretenir, de fortifier, de développer les vertus dont les maîtres de la jeunesse et la France tout entière donnent en ce moment le splendide exemple : le patriotisme exalté jusqu'à la mort, et cette solidarité qui, sous des noms et par des moyens divers, nous unit tous dans le même idéal?

Quel idéal? Il faut à l'éducation publique une pensée et une volonté supérieures.

Notre idéal commun, l'objet essentiel de nos efforts, c'est le salut de la France, pour le salut du droit.

Avant de savoir comment la France vivra, il faut d'abord assurer sa vie.

Vous, maîtres de la jeunesse, vous lui enseignez en premier lieu la France, sa géographie, son histoire. L'histoire naît de la géographie. La politique d'un État résulte de sa constitution physique.

Or, la France a trois bonnes frontières, la mer, les Pyrénées et les Alpes, et une mauvaise, du Nord à l'Est. De là, sa lutte contre ses voisins de l'Est, autrefois l'Autriche, aujourd'hui l'Allemagne. L'effort séculaire de sa diplomatie a tendu à contenir, à écarter le péril qui la menaçait de ce côté.

Depuis quarante-quatre ans, la paix entre la France et l'Alle-

magne était nécessairement précaire. La faiblesse du traité de Francfort, c'était la contradiction entre le principe des nationalités invoqué par le vainqueur jusqu'à sa victoire et les brutalités de la conquête; c'était l'antagonisme entre un principe sacré, le droit pour les peuples de disposer d'eux-mêmes, et la monstrueuse prétention de les asservir par la force.

La protestation des Alsaciens-Lorrains, obligés de quitter l'Assemblée nationale le 1er mars 1871 et, trois ans après, de quitter le Reichstag, qui ne leur permettait pas de voter sur leur incorporation à l'empire (20 février 1874), fit éclater cette contradiction au grand jour.

Lorsque l'Alsace avait été cédée à la France au XVIIe siècle, l'empire germanique n'était pas un corps de nation; lorsque l'Alsace nous fut ravie par la Prusse au XIXe, elle était partie intégrante de la conscience française.

Quand même un jour la France eût abandonné ceux qui avaient été la rançon de ses fautes, il n'eût pas dépendu d'elle d'effacer un problème éternel comme la morale et la justice.

Voilà le fond de la politique française et, par conséquent, le fond de l'éducation nationale : ici, la raison de vivre ne fait qu'un avec la vie; le droit se confond avec l'existence même du pays.

De là, plusieurs conséquences essentielles :

Il est indispensable de faire connaître à la jeunesse, non seulement la France, mais l'étranger, et en particulier l'Allemagne, son histoire, son caractère, ses desseins, ses ambitions. Il faut voir les Allemands tels qu'ils sont et ne pas leur prêter nos manières de penser et de sentir.

Les jeunes Français sauront alors, par exemple, que lorsque, à la Haye, les représentants de la France s'efforçaient de faire prévaloir les idées de paix et de justice internationale et d'obtenir l'extension de l'arbitrage, l'Allemagne s'y opposait.

Ils verront le danger qui résulte du contraste entre un peuple qui ne pense pas à la guerre, qui n'y croit pas et qui, n'y croyant pas, ne la prépare pas assez, et un peuple belliqueux, qui ne pense qu'à cela et qui toujours a fait de la guerre son industrie maîtresse.

Ils comprendront que la guerre n'est pas seulement affaire

de courage, mais qu'elle est aussi affaire de production industrielle; qu'il y faut, pendant la paix, une longue préparation, une vigilance de toutes les heures, auxquelles les plus surprenantes improvisations ne sauraient suppléer.

Nous devons détruire dans l'esprit de la démocratie française, et cela dès les jeunes années, des sophismes mortels, qui ont tué de très grands peuples.

Par exemple :

Parce qu'on prévoit la guerre, on veut la guerre, on la provoque.

Et :

Parce qu'on déteste la guerre, il faut détruire l'instrument de la guerre, l'armée, les armements.

« C'est pitié, nous dit-on, d'engloutir dans les œuvres de destruction et de mort, le fruit du labeur des peuples. » — Oui, c'est pitié; mais c'est pitié bien plus grande de voir son territoire envahi, ses villes brûlées, des milliers d'hommes tués ou mutilés, des ruines sans nom.

Rappelez-vous le grand rêve de paix du XVIIIe siècle aboutissant aux guerres de la Révolution et de l'Empire; rappelez-vous Bonaparte, après le traité d'Amiens, acclamé comme le dieu de la paix; rappelez-vous les Adresses de la *Ligue de la Paix* aux étudiants d'outre-Rhin à la veille de 1870, au moment même où Bismarck nous jouait une fois de plus dans l'affaire du Luxembourg!

Avant tout, il faut voir la réalité. L'illusion, c'est le mirage, qui égare. Les illusions les plus généreuses coûtent trop cher, comme certaines économies.

Lors de la guerre des Balkans, j'écrivais que cette guerre n'était que la préface d'une guerre européenne. Et l'on peut se demander aujourd'hui quels seront dans l'avenir les contre-coups de la rivalité entre Germains et Slaves.

A travers ces orages, il faut d'abord que la France vive; il faut qu'elle vive dans la dignité, dans l'indépendance, dans l'honneur.

Il faut qu'elle puisse repousser toutes les agressions, défier toutes les convoitises, braver toutes les insultes.

Il faut qu'elle soit forte, non seulement moralement, mais

matériellement, non seulement par les sciences, les lettres, les arts, par l'agriculture, l'industrie, le commerce, mais par les armes.

Il le faut, et pour nous, et pour l'humanité tout entière; car les nobles cœurs qui veulent faire triompher dans le monde un idéal de justice et de paix savent bien qu'ils ne peuvent pas compter, pour cette œuvre, sur un peuple de ruse, de violence et de conquête.

Une France toujours puissante, une France toujours prête : voilà la première garantie du droit et, par conséquent, le premier objet de l'enseignement national.

CONFÉRENCE DE M. FERDINAND BUISSON

Mesdames, Messieurs,

Nul ne s'étonnera que la Ligue de l'Enseignement ait fait une place à la question de l'école dans ses *Conférences patriotiques*. Mais ce titre même marque d'avance le point de vue d'où nous allons l'envisager. Depuis de longs mois nous ne savons plus voir autrement. Ni les choses ni les idées ne nous apparaissent plus qu'en fonction de la patrie : elles ne nous intéressent qu'autant qu'elles touchent à l'épopée contemporaine. Est-ce une obsession ? Nous plaindrions celui qui aurait l'esprit assez libre pour y échapper.

Mais nous n'avons pas besoin de cette excuse quand il s'agit de l'école. Ce serait une erreur de parler d'elle comme d'un petit monde indépendant. Elle n'a ni sa fin ni sa loi en elle-même. Faite par le pays, pour le pays, en tout temps elle lui doit des comptes. Combien plus, dans celui que nous traversons !

La question est double :

Comment l'école a-t-elle servi la France pour la guerre actuelle ?

Comment la servira-t-elle après cette guerre ?

I

La guerre.

Depuis plus de trente ans la France poursuit, sous les yeux du monde, une grande expérience.

Le système français d'éducation nationale : l'école publique laïque. — Elle a entrepris d'organiser, par des moyens purement civils, une éducation nationale. Elle l'a voulue exclusivement laïque, non pas, comme une observation superficielle a pu le faire croire, par passion anti-religieuse, mais par conscience d'un devoir de la Nation.

Ce devoir, toutes les démocraties le reconnaissent, en principe. Toutes conviennent qu'elles doivent aux futurs citoyens un minimum de connaissances indispensables, sans lesquelles ils ne pourraient pas remplir leur fonction d'hommes libres dans un pays libre. Mais seule la démocratie française a fait entrer dans ce minimum, à côté du « lire, écrire et compter », certains éléments de la vie morale, véritable ABC d'un art que tous ont besoin d'apprendre, l'art de vivre comme doit vivre un homme.

Seule, elle a cru assez à l'importance de cette partie morale de l'éducation populaire pour la détacher de la religion et pour la faire enseigner, indépendamment de tous les catéchismes, comme une sorte de catéchisme naturel de la conscience humaine.

Seule, elle a soutenu qu'il existe des règles de conduite si communes et si générales, si impératives à la fois et si banales que la plus humble école ait le droit de les prescrire, que le premier venu parmi les honnêtes gens soit en état de les énoncer comme des axiomes pratiques, qu'enfin pas un père de famille ne puisse s'offusquer qu'on les enseigne à ses enfants.

Tentative sans précédent, acte de foi d'un nouveau genre, où éclate tout l'idéalisme, — d'autres disent l'idéologie — de la Révolution française.

Qu'un tel mode d'éducation puisse convenir à une élite, peut-être. Mais aux multitudes populaires ! La plupart des étrangers et même beaucoup de Français ont vu là sincèrement un défi à la tradition universelle. Tous les peuples ont cru prudent de renforcer les préceptes moraux ; païens, par la suprême autorité des

Dieux, disait Cicéron ; juifs et chrétiens, par la crainte ou l'amour de Dieu. Et les sceptiques, c'est-à-dire à peu près tout le monde, avaient coutume de dire : « tout ira bien à l'école, dans la famille, tant que durera le train normal de la vie terre à terre ; mais vienne une grande épreuve, une de ces catastrophes qui mettent à nu l'âme d'un homme ou celle d'un peuple : c'est alors qu'on verra ce que vaut toute cette philosophie de surface et ce qui restera de tant d'abstractions, pour sauver du naufrage le pauvre être désemparé. »

Eh bien! Elle est venue, la grande crise. Le coup de tonnerre a éclaté sur la France, plus terrible qu'on ne pouvait l'imaginer. L'épreuve suprême, voilà huit mois qu'elle nous étreint, sans une heure de répit. Et c'est en pleine tourmente, sous la rafale de fer et de feu, que nous en appelons au témoignage du monde.

La grande épreuve de 1914. — Le monde entier sait comment la France s'est conduite. Il l'a vue se lever, au premier signal de la mobilisation, surprise, mais non affolée, émue de la gravité de l'heure et prête à y faire face, sûre d'elle-même. Il l'a vue, depuis, affirmant partout son courage par un sang-froid illuminé de cette bonne humeur, rayonnement d'une bonne conscience. Il y eut des heures d'angoisse sans nom, il n'y en eut aucune où la France ait douté d'elle-même. Après la bataille de la Marne, le Valmy de notre temps, quand il fallut apprendre un mode de guerre extraordinaire et l'étendre dans le temps et dans l'espace au delà de toute prévision, la France encore se révéla capable d'efforts si nouveaux qu'ils supposent chez tout un peuple une immense réserve d'énergies accumulées.

Mais n'essayons pas de retracer ce tableau de l'armée et de la nation. Il a été fixé pour toujours, devant le Parlement, en quelques mots qui sont d'avance le jugement de l'histoire :

« Jamais la France ne fut plus grande, jamais l'humanité ne monta plus haut. Soldats intrépides, joignant à leur naturelle bravoure le courage plus dur des longues patiences ; chefs à la fois prudents et hardis, unis à leurs troupes par une mutuelle affection ; saintes femmes, versant aux blessures leur tendresse ; mères stoïques ; enfants sublimes, martyrs de leur dévouement ; et tout ce peuple impassible sous la tempête, brûlant de la même

foi : vit-on jamais en aucun pays, plus magnifique explosion de vertus [1] ? »

De telles vertus ne s'improvisent pas. Pourraient-elles éclater avec cette force invincible chez un peuple que l'éducation aurait, je ne dis pas démoralisé, mais seulement démuni en quelque mesure des grands principes et des grands ressorts de la vie morale ?

Ces soldats de vingt ans qui meurent en héros, ces ouvriers, ces paysans, ces employés, qui trouvent sans le savoir des mots sublimes, pareils à leurs actes, c'étaient hier, avant hier des écoliers. Ils viennent, pour un cinquième à peine, des écoles confessionnelles, tout le reste de l'école laïque. A-t-on vu qu'au feu, sur le champ de bataille ou dans la tranchée, il y eût entre les uns et les autres différence d'âme, inégalité de valeur ? Personne n'en a eu l'idée : tous l'auraient repoussée avec la même indignation, tant ils se sentaient animés du même souffle, frères d'armes, frères de cœur ! Pas un n'a pensé à revendiquer pour sa petite chapelle le monopole de bien mourir. Ils en faisaient tous honneur à la patrie. N'est-ce pas elle dont la mystérieuse puissance, au plus fort de la tempête, souleva cette immense vague de fond qui a d'un coup emporté tous les égoïsmes ?

Ainsi tombent les inquiétudes qu'avait pu faire naître la hardiesse des nouveautés scolaires de la France. La preuve est faite.

Un inspecteur d'académie qui est sur le front depuis le premier jour, résume ainsi son impression :

« Oui, elle a reçu le baptême du feu, l'école de Jules Ferry, et elle l'a victorieusement essuyé.

« Le pays sait aujourd'hui si elle était capable de lui donner des défenseurs, si avec le citoyen elle pouvait former le soldat aussi.

« Oh ! sans doute c'est le soldat de la République, champion du pays et champion de l'idéal que ce pays représente dans le monde.

« La France se reconnaît dans cette attitude de ses fils, dans

---

1. Discours du Président de la Chambre des députés à la séance du 22 décembre 1914.

cette volonté de vivre, donc de vaincre, dans cet élan d'héroïsme anonyme qui caractérise l'entrée en scène de la nation armée, longtemps traitée de chimère. Cette chimère tient tête à la plus formidable puissance qui ait jamais menacé de broyer la démocratie! »

Nous ne voudrions pas insister. Pourtant est-il possible de ne pas ouvrir ce Livre d'or, chaque jour accru de pages nouvelles, où s'inscrivent par centaines des noms qui appartiennent à la reconnaissance publique? Instituteurs publics et instituteurs libres, officiers, sous-officiers ou soldats cités à l'ordre du jour de l'armée pour des traits pareils aux plus beaux que l'histoire connaisse, décorés ou promus sur le champ de bataille, plusieurs fois blessés au cours d'équipées dignes des preux, tombés enfin glorieusement au champ d'honneur : le ministre de l'Instruction publique avait promis d'avance au pays « qu'ils donneraient l'exemple de l'héroïsme ». Ont-ils assez tenu parole! S'il est vrai qu'il n'y a pas en France une seule corporation qui n'ait fait son devoir et tout son devoir, il est vrai aussi qu'aucune, en fait, n'a payé à la mort un plus large tribut que la grande famille universitaire.

Ne relevons donc plus rien du passé, oublions des polémiques périmées, des accusations que personne ne voudra reprendre. Arrêtons-nous plutôt, les uns et les autres, sur quelques détails du spectacle que donne la France. Il en est qui attestent peut-être une heureuse influence de l'école.

La notion du devoir, devenue la foi commune dans l'armée et dans le pays. — N'avez-vous pas remarqué, jusque dans le langage courant, certains changements significatifs? Ainsi, dans l'armée même, on parle beaucoup moins de *gloire*, beaucoup plus de *devoir*. C'est le mot qui revient sans cesse dans les ordres du jour, et ailleurs. « Et l'on marche, sous les balles, vers le devoir », écrivait hier dans *le Temps* un capitaine d'infanterie. Le mot revient surtout, avec une simplicité impressionnante, dans les lettres écrites du front aux mères et aux femmes. Le mot, ou l'idée. Et ce n'est pas une idée abstraite. Beaucoup de nos soldats essaient de l'animer par des précisions, écrites parfois avec une gaucherie touchante. Témoin ce cuisinier dont on a cité la dernière lettre à sa femme : « Si par hasard il m'arrive quelque chose,

j'espère que tu seras courageuse; tu élèveras mon fils en homme, en homme de cœur; tu lui diras, quand il sera grand, que son père est mort pour lui, ou tout au moins pour une cause qui doit lui servir à lui et à toutes les générations à venir. »

Vous pourriez de cet essai d'explication en rapprocher dix autres, celui-ci par exemple d'un des jeunes savants que pleure l'École normale : « Tu lui diras — lorsqu'il sera en âge de comprendre — que son papa a donné librement sa vie pour un grand idéal, celui de notre patrie reconstituée et forte. » Ou encore ces lignes d'un lieutenant partant pour le combat d'où il ne devait pas revenir : « Avant de me plonger à corps perdu dans l'action, l'évocation de ceux que j'aime m'est une ultime douceur. Ils me disent : Va et fais plus que ton devoir! S'il m'arrive malheur, n'oubliez pas que les morts de 1914 ne veulent pas être pleurés. Dites seulement aux jeunes, plus tard, que pour eux, pour l'avenir du pays, nous avons donné gaiement notre vie : ils auront le devoir de faire que ce sang n'ait pas coulé en vain[1] ». Ou encore — oh! ne nous plaignons pas de ces répétitions, écoutons-les pieusement : nous n'avons rien de plus précieux à recueillir — ou encore ces lettres de quelques instituteurs taxés d'anti-militarisme et qui s'en sont vengés en tombant les premiers face à l'ennemi : « Ne savons-nous pas pourquoi nous nous battons? C'est pour la défense de nos foyers, d'un patrimoine de beauté et de liberté et surtout pour le triomphe de la fraternité universelle. »

Il ne s'agit pas de comparer toutes ces formules ni de les juger. Mais, à travers tant de versions différentes, une même pensée s'accuse chez tous ces hommes, et c'est le secret de leur force; tous, ils croient à un devoir ou plutôt ils le sentent, ils le respirent, ils le vivent jusqu'à en mourir s'il le faut.

Tout à l'heure on me communiquait une lettre d'instituteur-sergent qui répondait à une fort belle lettre de son recteur : « Même sous le canon (je suis en tranchée de première ligne) même sous le canon nous n'oublions pas l'idéal pour lequel nous combattons. De savoir que l'accomplissement de notre devoir actuel dépasse en partie et notre personne et notre temps et

1. Page 13 de la plaquette *A la mémoire du lieutenant Paul Delpech.*

même notre pays, puisqu'il intéresse l'humanité au sens profond du mot, nous est un stimulant d'une vigueur incalculable. Ce sentiment, vous ne le trouverez pas seulement chez ceux qu'une certaine culture a rendus pleinement conscients du rôle qu'ils jouent. Vous le retrouverez très puissant, même s'il est nécessairement un peu vague, chez les plus humbles et les moins cultivés de nos camarades. »

Je vous le demande, cette conviction de savoir pourquoi ils se battent et ce besoin de l'expliquer aux leurs, n'est-ce pas un des résultats de cette large diffusion de l'instruction populaire qui a déjà changé tant de choses en France?

Depuis un tiers de siècle, il n'est pas un de nos hameaux où l'enfant n'entende parler de morale et d'instruction civique. Humbles éléments, certes. Mais ne les avons-nous pas trop dédaignés? Et ne sont-ils pour quelque chose dans le langage de nos soldats?

Il faut ajouter : et dans les réponses de leurs femmes. Car plus d'une aussi parle de la patrie et du devoir comme on lui en a parlé à l'école. On a cité des lettres dignes de mère spartiate ou romaine. Le mot : « Fais ton devoir » a été écrit par des millions de femmes qui ont retenu leurs larmes pour ne pas l'effacer.

Mais ce n'est pas par des paroles que la femme française a payé sa dette au pays. Ce n'est même pas par cet admirable esprit de dévoûment qui lui est inné.

Ce que la guerre de 1914 a mis en lumière chez nos femmes de France, c'est une capacité d'organisation, d'administration, de discipline, de direction à la fois souple et méthodique, hardie et prudente, généreuse et réfléchie, que nous ne leur soupçonnions pas, ni elles non plus peut-être. Si vous voulez vous en faire une idée, lisez les belles pages de la *Revue pédagogique* où un bon juge, M. le directeur de l'enseignement primaire, résume et caractérise l'activité patriotique des institutrices françaises [1].

On a pu le dire sans exagération, la mobilisation générale des femmes a valu celle des hommes, et elle était plus imprévue. Elles se sont enrôlées dans l'armée des œuvres de secours, dont

1. *Revue pédagogique*, février 1915. *L'instituteur et la guerre*, par M. Paul Lapie.

la variété défie l'énumération, et aussi dans cette armée du travail où on les a vues, aux champs et à la ville, remplacer courageusement l'homme, même dans des tâches rudes, pour sauver le pain de la famille. Et partout elles ont déployé la même volonté d'union, le même esprit d'ordre, la même persévérance stoïque et souriante. Depuis le poste où pleuvent les obus jusqu'au chevet contagieux où l'on frôle la mort, de l'ambulance à l'ouvroir, des missions les plus périlleuses aux travaux les plus obscurs, partout la Française s'est chargée de la plus décisive des réponses à ceux qui croyaient notre éducation en décadence.

Grâce à vous, mesdames, le féminisme a beaucoup gagné en France depuis quelques mois. Je ne sais pas si nos législateurs se préparent à vous donner enfin, comme en Amérique, le droit au suffrage qu'on nomme à tort universel. Mais ce que je sais bien, c'est que pas un d'eux n'ignore maintenant que vous êtes capables de l'exercer : vous ne l'avez pas attendu pour faire acte de citoyennes.

En somme donc, à quelque point de vue que nous considérions l'école et sa responsabilité envers la France à l'heure de la crise, il faut conclure que, loin d'avoir failli à ses devoirs, elle les a remplis de manière à justifier pleinement la confiance du pays.

II

Après la guerre.

Que va devenir l'école populaire en France après la guerre?

Instruit par cette leçon tragique, le pays procédera sans doute à bien des réformes. Quelles sont celles qu'il apportera à son régime scolaire? Que demandera-t-il d'autre ou de plus aux maîtres, aux parents, aux élèves? Qu'y aura-t-il de changé dans les lois et dans les règlements, dans les programmes et dans les manuels?

Deux réponses trop absolues. — A ces questions, si nous avions conservé la mentalité qui était la nôtre il y a moins d'un an, on pourrait prédire les deux réponses qui éclateraient sur l'heure avec une égale impétuosité.

L'une :

« On va, de fond en comble, tout changer. L'expérience a montré de quelles illusions dangereuses se repaissait tout ce monde primaire. Sans doute les maîtres se sont ressaisis, ils ont fait leur devoir magnifiquement : des syndicalistes, des anarchistes sont morts en patriotes. Oublions donc les erreurs du passé, mais ne les laissons pas recommencer. Il va falloir restaurer la discipline, élaguer les utopies, assagir l'instituteur d'école. Le pays réclame une éducation moins ambitieuse et des éducateurs moins révolutionnaires ».

L'autre voix dirait au contraire :

« Rien à changer. L'école laïque a fait ses preuves. Le pays lui doit son salut. Qu'elle reprenne sa tâche, mieux défendue seulement contre ses détracteurs. Et par-dessus tout que l'on se garde bien, sous prétexte de réformes, de rétrécir ses horizons. Il serait déplorable de briser son élan. Il faut qu'elle reste à l'avant-garde de la nation. »

Ainsi aurions-nous parlé, naguères, les uns et les autres.

Mais, après les longs mois que nous venons de vivre, nous ne le pouvons plus : sans qu'on puisse dire comment, nous avons appris à nous défier un peu moins des autres, un peu plus de nous-mêmes. Je ne sais quoi nous avertit de ce qu'il y a de factice dans ces deux attitudes d'intransigeance. Fussions-nous tentés d'y persister, les soldats qui reviendront du front auraient tôt fait de nous en détourner. Ils ont appris là-bas un autre langage, et ils nous l'apprendront.

Ce qu'il y a de changé en France et ce qui ne change pas. — D'abord ne prenons pas à la lettre les prophètes qui, bruyamment, nous annoncent une « France nouvelle ». Ce serait, peut-être, une France très ancienne.

Mais non. Demain ce sera la même France avec une nouvelle conscience d'elle-même.

On a dit que la guerre avait révélé la France aux Français. Soit. Mais elle n'a pas changé l'âme du pays. C'est toujours le pays de la Révolution, le pays des Droits de l'Homme. Demain comme hier, nous serons une grande démocratie républicaine : nous ne pouvons pas être autre chose. Et il n'est vraiment pas à prévoir que ce peuple, qui aux plus sombres heures n'a pas

désespéré de lui-même, en désespère au lendemain de la victoire.

Seulement, ce peuple sait maintenant, et il n'oubliera plus, quel ennemi le guette, quels périls le menacent.

Trop longtemps la France, généreuse et confiante, s'était comportée comme si tout le monde autour d'elle respectait le droit et voulait la paix comme elle. Elle a vu son erreur, elle n'y retombera pas. Échappée par miracle à l'abîme, elle ne s'y laissera plus pousser, même sous les prétextes les plus séduisants.

Elle restera donc, quoi qu'il advienne, la grande messagère des idées de progrès et de liberté, de paix et de droit pour tous les hommes et pour tous les peuples. Elle n'effacera pas une ligne du credo républicain, pas même celles qui se prolongent par delà l'horizon. Mais, à la suite de chacun de ces articles qui déclarent au monde la paix, le droit, la liberté, elle écrira fermement ces mots : « Et pour que cela soit possible un jour, il faut d'abord que la France vive ! »

Addition nécessaire, sans laquelle tout le programme de l'idéalisme républicain ne serait qu'un vain cliquetis de mots. Cet indispensable complément, nos armées, à coups de prodiges, l'écrivent en traits immortels sous les yeux du monde. Le pays tout entier a compris le devoir : à son tour l'école va le graver à jamais dans l'âme des enfants.

L'école de demain : inanité de l'idéalisme républicain, s'il ne se traduisait en patriotisme agissant. — Tâchons de nous la représenter, cette petite école, à la ville ou au village, à la rentrée prochaine, quand les maîtres si longtemps absents y auront repris leur place.

Croyez-vous sérieusement qu'il y ait besoin de leur recommander l'enseignement du patriotisme ? Qui donc prétendrait s'y connaître mieux qu'eux ?

Il est vrai pourtant que beaucoup de ces instituteurs-soldats reviendront tels qu'ils sont partis, imprégnés autant et plus peut-être qu'au départ de ce que nous appelions tout à l'heure l'idéalisme républicain. Ils croient toujours à la puissance des idées. Ils opposent le droit à la force, comme l'esprit à la matière. L'humanité, se disent-ils, n'est pas faite pour vivre indéfiniment sous le même régime que le monde animal. Dans le monde des hommes la force brutale doit finir par disparaître, remplacée par

une force supérieure que seul connaît l'être pensant, celle de la raison, qui a pour application sociale la justice. Comment donc la guerre, expression suprême de la brutalité, même perfectionnée par le machinisme, serait-elle à tout jamais l'instrument régulateur des grands conflits entre nations, comme elle l'a été pendant tant de siècles entre les parties d'une même nation ? Là du moins on a bien réussi à l'abolir définitivement. Pourquoi la civilisation renoncerait-elle à étendre un jour aux différends internationaux la solution rationnelle de l'arbitrage, déjà reconnue en principe par tous les peuples civilisés et dont l'organisation est au moins ébauchée dans les institutions de la Haye?

Pour ma part, je l'avouerai sans détour, ni ces aspirations ne me semblent coupables ni ces espérances insensées, pourvu qu'elles ne fassent pas un instant perdre de vue les grands devoirs du présent. Et je n'ai nulle peine à comprendre qu'elles trouvent facilement accueil chez des hommes chargés par profession d'étudier et d'enseigner sans cesse la Grande Charte de la Révolution française. Qu'ils soient les premiers à s'en éprendre, quoi d'étonnant ? On leur reproche d'aller sans méfiance jusqu'au bout de ces beaux alignements d'idées pures. Mais n'oublions pas qu'ils passent leur vie dans ce petit monde enchanté, république idéale en miniature, où rien ne vient jamais contredire ces idées pures de justice et de bonté. Pardonnez-leur, vivant sans cesse avec des enfants, d'en prendre un peu les illusions et de se complaire comme eux dans l'avenir.

Ce n'est donc pas moi qui viendrais dire à ces instituteurs : Renoncez à votre beau rêve.

Je leur dirais plutôt : C'est mieux qu'un rêve, c'est un idéal. La différence? Oh! elle est bien simple. Pour un idéal on lutte, on souffre, on meurt. On ne se fait pas tuer pour un rêve.

Il n'y a rien de plus divin dans l'homme qu'un idéal. Mais à une condition, c'est que l'homme ne se contente pas de le voir en songe. Il faut le faire descendre des nuages sur la terre. A toutes les apothéoses de « l'idée, reine du monde » il y a un sous-entendu : c'est qu'on essaiera de lui faire prendre corps. Un grand artiste n'est pas celui qui a été ému par une vision flottante de la beauté, c'est celui qui essaie de la fixer : un chef-d'œuvre, c'est un fragment d'idéal saisi par le génie et incorporé dans le marbre.

Il en faut dire autant de cet autre idéal qui s'appliquerait aux sociétés humaines à titre national ou international. L'important et le difficile, ce n'est pas de l'avoir aperçu et salué avec frénésie, c'est d'avoir fait quelque chose pour qu'il cesse d'être un mot.

« Voilà ce que nous voulons », s'écrient des enthousiastes du droit des peuples, du respect des traités, de l'institution de l'arbitrage. — Qu'est-ce, au juste, que vous voulez ? Le faire ? ou le dire ?

Si votre volonté sérieuse est que l'image entrevue à la lueur d'un éclair se change en une réalité durable, il faut ceindre vos reins. Car la réalité n'éclora pas toute seule. Il en coûtera pour la mettre au monde.

En tout domaine, passer du possible à l'être, du projet à l'exécution, c'est l'opération décisive : elle veut un suprême effort, et parfois il y va de la vie.

Ici plus qu'ailleurs. Car cet idéal de démocratie pacifique, il ne se heurte pas seulement aux difficultés que rencontre toute ascension vers le mieux : il a des ennemis, et quels ennemis ! Et il n'a qu'une chance d'échapper à leurs coups : c'est qu'il y ait une France debout, pour le faire, tôt ou tard, triompher.

Vous vous dites soldats du droit, soldats de la liberté, soldats de la paix. Vous ne serez rien de tout cela, si vous n'êtes d'abord des soldats : les soldats de la France.

C'est l'honneur de la République de se voir aujourd'hui entourée d'alliés dont l'idéal est le même que le sien. « Nous revendiquons, disait hier un grand ministre anglais, pour les différentes nations le droit à la souveraineté, le droit à l'indépendance. Nous revendiquons le droit de poursuivre nos existences nationales non pas à l'ombre d'une hégémonie prussienne, mais dans la pleine lumière de la liberté égale pour tous. » — Ainsi donc les droits de l'homme et le droit des peuples, ce n'est plus un mot d'ordre français, c'est le cri de ralliement de la croisade. Oui, croisade, car quel autre nom donner à cette guerre de la délivrance européenne ?

Mais proclamer ces principes, ce n'est rien. Les introduire dans le monde, voilà l'œuvre. Toute œuvre semblable requiert des hommes ou des peuples qui s'y dévouent. Tels au moyen âge les

montagnards suisses secouant le joug autrichien, ou nos communes le joug féodal. Tels les volontaires de 93 sauvant la République. Tel aujourd'hui le peuple belge « offrant à l'univers, sur ses ruines fumantes, un exemple souverain de grandeur morale ». Pas une réforme n'a été arrachée, pas une liberté conquise, pas une Bastille détruite sans ce sacrifice de milliers de vies humaines.

Puisque tout progrès des sociétés est scellé dans le sang des héros, quelles légions de héros ne faudra-t-il pas pour conquérir ce progrès final, la substitution de l'arbitrage à la guerre!

Nous n'en arriverons là — nous ou quelqu'un de nos descendants — que si d'abord nous avons abattu le colosse germanique, et si, pour le tenir à jamais en respect, nous dressons contre lui, plus haut que lui, un génie de la Paix et de la Liberté qui ait figure de vainqueur et non pas de suppliant.

Il n'est défendu à personne d'admirer par avance — image enchanteresse — les États-Unis de l'Europe ou du monde. Mais qui veut travailler à leur avènement, proche ou lointain, sait maintenant à quoi s'en tenir. Il a un moyen, il n'en a qu'un : contribuer à sauver la France. Elle délivrée aujourd'hui, elle victorieuse demain, elle a jamais inviolable et invincible, c'est la porte ouverte à tous les grands espoirs de l'humanité.

N'est-ce pas ce que voulaient dire ces hommes tombés au champ d'honneur qui soutenaient, paradoxe sublime, que se battre et mourir ainsi c'était précisément obéir à leur devise : *guerre à la guerre?*

Laissons à chacun sa langue, à chacun sa foi. Et sous tant de formes diverses, à travers les plus graves divergences d'interprétation, félicitons-nous de sentir ainsi palpiter, dans l'école comme dans le pays, une seule âme, celle de la France.

De là notre inébranlable confiance. Après la guerre, instituteurs publics et instituteurs libres, croyants ou libres penseurs, de tel parti ou de tel autre, n'auront qu'à se souvenir et à laisser parler leur cœur : il parlera mieux que tous les livres.

Il y aura bien peu de familles où la guerre n'ait laissé un souvenir parfois funèbre, toujours glorieux. Il y aura peu d'écoles où ne se lisent, sur un modeste tableau mural, les noms de maîtres et d'élèves tués ou blessés dans l'accomplissement du

devoir militaire. N'est-ce pas assez pour nous faire pressentir qu'aux nouvelles générations la patrie apparaîtra comme l'objet non d'un enseignement, mais d'un culte également cher à tous les Français?

Faut-il prévoir d'autres transformations profondes dans l'organisation de l'école ou dans son fonctionnement?

Essayons de répondre.

Maintien de l'instruction obligatoire, de la gratuité et de la laïcité de l'école publique. — D'abord, pour ce qui est des cadres légaux de nos institutions, il ne semble pas qu'ils doivent être modifiés. « La triple étoile », comme l'appelait Jules Ferry, continuera de briller sur l'école française.

L'instruction primaire restera *obligatoire*. Et puisse-t-elle le devenir plus effectivement!

L'école publique restera la maison commune de l'enfance, ouverte à tous par la *gratuité*, qui efface dans l'école les différences de fortune, par la *neutralité laïque*, qui efface dans l'école les différences de religion.

L'école *privée* restera libre, sans privilège et sous réserve du respect dû aux lois du pays.

Les familles resteront maîtresses de choisir entre les deux écoles; et, si elles choisissent l'école publique, on ne les autorisera pas seulement, on les invitera à se rendre toujours mieux compte de ce qu'y apprennent leurs enfants.

Tel est le gros œuvre de l'édifice. On ne voit guère ce qui pourrait l'ébranler. Mais ce qu'on voit bien, surtout depuis la guerre, c'est l'intolérable exiguïté de l'édifice encore inachevé.

Nécessité de rendre obligatoire une instruction complémentaire et professionnelle de l'adolescence. — Lorsque Jules Ferry et Paul Bert, au lendemain de nos malheurs, commencèrent l'œuvre scolaire réparatrice, ils eurent raison de concentrer leurs efforts sur un premier point : l'école élémentaire des enfants. Mais depuis? Depuis, nous en sommes restés là, tandis que presque tous les pays nos voisins et nos rivaux étendaient à l'adolescence le même plan d'éducation nationale.

Comment une société qui dépense des centaines de millions pour instruire l'enfant jusqu'à douze ou treize ans peut-elle

arrêter brusquement à cette minute son action tutélaire? S'imagine-t-elle que ce petit est hors de danger, qu'il peut s'avancer seul dans la vie? Hélas, que restera-t-il de son pauvre savoir rudimentaire et chancelant, si au sortir de l'école rien ne vient l'entretenir?

L'écolier d'hier est-il mis tout de suite au travail manuel avec ses rudes exigences, celui des champs ou celui de l'atelier : en quelques mois, il a tout désappris, il passera un an sans toucher une plume, il ne saura bientôt plus la manier.

Reste-t-il dans sa famille, occupé à des besognes de hasard qui lui valent quelques sous et ne lui apprennent rien : son sort est pire; il va laisser passer le seul temps où il pouvait apprendre un état; il ira ainsi, gaspillant journées et soirées, gâchant sa vie, jusqu'au service militaire, d'où il reviendra sans profession, manœuvre, homme de peine, ouvrier manqué.

C'est l'histoire de milliers, de millions d'enfants du peuple.

Et c'est un désastre pour la nation, à peine atténué par des cours d'adultes insuffisants malgré les services qu'ils ont rendus, et par un trop petit nombre d'excellentes écoles spéciales.

Il y a longtemps que des hommes autorisés de tous les partis, ouvriers, patrons, économistes, parlementaires, ont signalé avec la plus émouvante insistance ce déchet du capital humain, faute d'un mode général d'éducation technique de l'adolescence ouvrière. Il y a dix ans qu'un projet de loi, contenant un plan monumental d'enseignement professionnel, attend le bon plaisir du Parlement. Et pendant ces dix ans-là, de l'autre côté de la frontière, nous avons vu s'étendre et se perfectionner sans relâche deux systèmes complets d'enseignement obligatoire effectif : l'un primaire pour les enfants, mais allant jusqu'à *quatorze* ans révolus; l'autre professionnel, de quatorze à dix-sept ans, menant de front — avec l'apprentissage pratique — des cours théoriques qui entretiennent l'instruction générale en l'appropriant à chaque profession.

Le mal a si cruellement frappé tous les yeux, pendant la guerre, que dans Paris on a tenté d'y obvier par des moyens de fortune. Ainsi sont nés les nombreux cours d'apprentissage ou de préapprentissage qui, dans plusieurs arrondissements, ont rendu déjà à des centaines d'adolescents le double service de les

soustraire au désœuvrement et de leur faire prendre goût à un commencement d'éducation professionnelle méthodique.

Un des maires de Paris, qui a pris la plus grande part à cette initiative, voudrait la compléter. Il a pour cela une idée ingénieuse, que je lui emprunte pour lui donner des imitateurs. Il demandera aux instituteurs de parler plusieurs fois aux grands élèves, dans leur dernière année de scolarité, de la profession qu'ils se proposent d'exercer en insistant sur l'importance de ce choix, en leur disant : « C'est une grosse affaire, pensez-y ». Beaucoup n'y ont pas pensé, ils y penseront, ils y feront penser leurs familles. Chez eux, on en parlera en l'air d'abord, puis on s'en préoccupera plus sérieusement. On finira par aller en causer avec le maître, avec le directeur. Combien d'enfants devront peut-être à ces causeries de n'avoir pas perdu leur temps et d'être heureusement guidés vers la carrière qui leur convient!

Souhaitons donc que cette leçon de la guerre lui survive et qu'à une heure peut-être terrible pour nos industries on leur prépare au plus vite l'élite ouvrière qui menace de faire défaut.

Il y a d'autres avertissements que l'école recueillera.

Développement de l'éducation physique, des jeux athlétiques et de la préparation militaire de l'adolescence. — Cette guerre devait être, pensait-on, une lutte par masses énormes, avec des procédés foudroyants d'attaque et de destruction. Elle fut ce qu'on attendait, et elle fut autre chose. Un de ses effets imprévus a été de remettre en honneur, comme une condition indispensable du succès, la valeur personnelle du combattant, et d'abord sa valeur physique.

Nous n'avions certainement pas apprécié à sa juste mesure l'éducation corporelle dans toutes nos institutions scolaires, au degré primaire notamment. Il faut regagner le temps perdu, faire comme nos vaillants alliés les Anglais, dont les habitudes sportives ont fait l'admiration de nos troupiers.

Ce que les jeux athlétiques font acquérir à la jeunesse, ce n'est pas seulement l'endurance, la vigueur, la souplesse, la vertu d'acharnement qui peut valoir à l'armée une étonnante supériorité d'attaque et de résistance. C'est aussi, c'est surtout peut-être cet « esprit d'équipe », cette habitude de ne pas « jouer son jeu » à soi et pour soi, mais le jeu de l'équipe. Le bon joueur

ne pense plus à lui, mais à l'unité dont il fait partie; il subordonne tout, même sa petite gloriole, au succès collectif, règle tous ses actes en fonction de l'action commune et arrive à cette abnégation de se mouvoir volontairement comme un simple rouage d'une grande machine.

D'instinct nos soldats ont découvert cette loi, et ils l'ont appliquée dans cette guerre : les chefs, comme les hommes, ont pratiqué l'anonymat de la gloire, qui est un degré de plus dans le sublime. Nos écoles normales n'auront qu'à s'inspirer de cet exemple : elles ont là tout un chapitre d'éducation non pas à créer, mais à animer d'une vie nouvelle.

Dans l'éducation intellectuelle, les principaux changements à prévoir porteront sur l'enseignement historique.

Développement de l'enseignement de l'histoire à l'école primaire. — Ce fut toujours un des points les plus difficiles du programme primaire. Et, si l'on prend la peine de rechercher les livres d'histoire employés dans l'enseignement primaire il y a soixante ans, au lieu de se répandre en critiques sur les imperfections de nos modernes manuels, on sera stupéfait du progrès : on mesurera la portée d'une transformation que seule la démocratie pouvait entreprendre. C'est une œuvre qui se continuera.

Il y a eu des excès, nous ne l'avons jamais nié. Contre l'abus de l'histoire-bataille, qui jadis réduisait toute l'histoire à celle des guerres, certains ont réagi avec une telle violence qu'ils ont presque réhabilité les premiers. Le bon sens public a fait justice des uns et des autres.

Mais aujourd'hui le problème se complique.

Il n'est plus permis, même à l'école primaire, de tout ignorer de la terre sauf la France. Il faut que le peuple de demain sache beaucoup mieux que celui d'aujourd'hui : que nous ne sommes pas seuls au monde; que la vie des peuples modernes est, même sans guerres, une lutte constante et d'une terrible âpreté; que le sort des nations se joue surtout désormais dans des batailles économiques. Assurément il faudra qu'auteurs et maîtres s'ingénient singulièrement pour rendre accessibles aux plus grands de nos élèves tant de notions complexes. Mais il n'est plus possible de s'en passer.

Il faut qu'ils sachent qu'il y a, qu'il y aura une Allemagne et

que nous ne devons pas lui permettre de recommencer le crime de 1914. Est-ce à dire que nous nous préparions à commander toute une littérature scolaire pareille à celle de nos ennemis? Allons-nous systématiquement distiller la haine, surexciter les passions sauvages, dresser nos enfants, comme l'ont été ceux de l'Allemagne, à une mentalité de peuple de proie? Il n'est pas besoin de combattre de telles suppositions : notre tempérament national suffit à les écarter. Il n'en sera pas moins nécessaire d'insister par la leçon et par le livre, par les propos et par les actes, sur les devoirs d'un pays qui ne doit plus se laisser surprendre et risquer de périr avec son idéal.

Antialcoolisme; hygiène sociale; accroissement de la natalité. — La défense nationale veut autre chose que des mesures militaires. L'école, en partie, pourra, devra y contribuer. Par exemple par la lutte contre l'alcoolisme. Ou encore par la diffusion attentive et l'application rigoureuse des prescriptions de l'hygiène, par la défense contre la tuberculose, par une organisation, qui est presque toute à faire chez nous, de l'inspection médicale des écoles, d'où dépendrait, disent de bons juges, une notable amélioration de la santé de la race.

Un autre problème — qui ne touche pas l'école, mais qui ne laissera pas les maîtres indifférents, ne fût-ce que dans leurs entretiens avec les familles — c'est celui de la population française. Inutile de se leurrer ou de se taire : si la France continue à se dépeupler, sa disparition, violente ou non, est une question de temps et de très peu de temps. Peut-on supporter la pensée que la fleur de notre jeunesse, l'élite de la France, se soit immolée pour un pays qui lui-même, par je ne sais quelle monstrueuse lâcheté, renoncerait à vivre? Chassons ce hideux présage. Mais que ce ne soit pas en fermant les yeux.

Les causes de la baisse accélérée de la natalité française sont connues. Si l'on veut les attaquer sérieusement, il faut se préparer à demander à ce pays, aux riches, aux pauvres, aux citadins, aux paysans, une révolution dans leurs habitudes de vie, dans leur manière d'entendre le travail, le bonheur et le devoir. Il faut remettre en honneur la vie simple, celle qui permet de s'accorder le luxe d'une famille et d'une famille nombreuse, celle qui met au-dessus des jouissances d'un bien-être égoïste et plat

l'honneur et la joie d'être à son rang un des auteurs de la prospérité nationale. A cet ordre d'ambitions, à cette conception du patriotisme, les enseignements moraux de l'école ne manqueront pas d'ajouter leur force; ils peuvent avec le temps aider ce pays à rentrer dans les conditions de l'existence normale, disons mieux de l'existence tout court.

Nous ne pouvons qu'effleurer toutes ces réformes.

J'ai hâte d'arriver à la dernière. Elle est à mes yeux capitale.

L'union sacrée à l'armée, dans le pays, dans l'école. — Je veux parler de ce qu'on a nommé d'un terme aujourd'hui classique, « l'union sacrée ». Ma conviction est que « l'union sacrée » doit avoir un profond retentissement dans le monde scolaire.

Ce n'est pas l'opinion commune, permettez-moi donc de motiver la mienne.

L'union sacrée se faisant sentir jusque dans l'école, même l'école publique! Quoi donc? On va substituer à l'éducation franchement laïque avec ses affirmations et ses négations nécessaires une sorte de régime d'apaisement qui ne permettra plus d'aborder que des sujets de tout repos. Les autres vous paieront-ils de réciprocité? C'est douteux. Mais en supposant que la courtoisie les y oblige, qu'y gagnera l'enseignement républicain? Nulle conviction vive n'osera plus s'exprimer, de peur d'en blesser une autre. Où est l'avantage moral de ce parti pris de fade tolérance?

Il ne serait pas grand, en effet, si l'union sacrée n'était que cela. Mais c'est une vue tout à fait superficielle de la considérer ou comme une trêve des partis ou comme un pacte de savoir-vivre. Elle recouvre un phénomène plus grave et plus profond. Observons-le de plus près.

A l'armée d'abord.

Des hommes que tout séparait jusque-là, leur éducation, leur genre de vie, leurs intérêts, leurs convictions de tout ordre sont rapprochés, soudain, par la fatalité de la guerre. Les voilà pêle-mêle, les uns à côté des autres, tous en face du danger suprême. Et cela pendant des semaines et des mois. Là, ils se sont connus et ils se sont jugés. Ils ont fait une découverte, la voici :

Au moment où l'un, obéissant à une force mystérieuse, accomplissait, sans une seconde d'hésitation, l'acte commandé par le devoir et qui pouvait lui coûter la vie, il voyait l'autre, mû par la

même force, en faire autant sans plus hésiter. De sorte que ces deux hommes, qui croyaient n'avoir rien de commun, se trouvaient avoir en commun ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré au fond d'eux-mêmes. Et, à force de refaire ensemble ce geste non appris, ils ont senti leurs cœurs se fondre en une seule âme.

Le juif et le chrétien, le prêtre et le libre penseur, le camelot du roi et le syndicaliste révolutionnaire n'ont pas seulement versé leur sang ensemble, ils ont ensemble communié dans l'héroïsme ou simplement dans le devoir. Et, quoi qu'il arrive, ils ne l'oublieront plus.

Voilà le fait nouveau.

Par contre-coup, il s'est reproduit dans des sphères moins tragiques. Partout le pays a vu, réunis et coopérant avec la plus sincère cordialité, des adversaires, semblait-il, irréconciliables. Discordes politiques, religieuses, sociales, chez les hommes, comme chez les femmes, tout s'est évanoui au premier appel de la patrie.

Portée morale et sociale de l'union sacrée. — Ce rapprochement n'eût-il d'autre effet que de couper court aux aberrations de l'esprit de parti et de rendre impossibles dans les luttes futures l'outrance et l'injustice des luttes anciennes, ce ne serait pas un résultat à dédaigner. Il y a dans la haine une forte part d'ignorance. Que de préjugés tombent quand vous avez vu de près le monstre que vous vous représentiez ! Et que sera-ce si, après une longue et intime collaboration, vous êtes forcé de l'estimer, et s'il vous le rend ? Or c'est ce qui est en train de se faire entre tous ceux qui ont fraternisé au feu ou fraternisé dans les œuvres de secours. C'est donc à peu près la France entière qui est menacée de changer de ton. A vous de dire si vous le regretterez pour les mœurs politiques de ce pays.

Mais qu'il nous soit permis d'aller plus loin dans nos espérances.

Ces deux soldats que nous envisagions tout à l'heure, qu'est-ce qui les rapproche, en dépit de toutes leurs divergences ? Ce n'est pas un laborieux effort de sagesse, de modération, de tolérance réciproque. C'est une puissance incomparablement plus haute. C'est la communauté ou plutôt l'identité d'inspiration qui, dans une minute tragique, les a transfigurés l'un comme l'autre. Ils ont

agi de même, sans penser de même. Si vous leur demandiez, après coup, l'explication de leur acte, ils vous en donneraient de très différentes sans doute. Mais l'acte lui-même — acte de bravoure, de dévouement, de sacrifice, de fidélité au drapeau, d'abnégation, de générosité, nous n'avons que l'embarras du choix — ils l'ont accompli d'un élan, d'un seul bond et comme par instinct. La flamme sainte du devoir s'est allumée au foyer de chaque âme sans que personne puisse dire exactement d'où a jailli l'étincelle divine. C'est l'exécution instantanée d'un ordre direct de la conscience. Elle a commandé sans intermédiaire, et ils n'en ont pas demandé pour obéir.

Nous n'avions donc pas tort de dire que d'elle-même, de son autorité propre, la conscience peut commander et se faire obéir; de dire qu'il y a un fait moral *sui generis* comme il y a un fait religieux; qu'il y a un idéal moral dont la vertu propre agit sur l'âme humaine par une opération naturelle, mystérieuse comme tout ce qui est naturel. Nous ne nous trompions donc pas en soutenant que, tout comme le beau s'impose à notre cœur et le vrai à notre raison, de même le bien s'impose à notre volonté.

Quelle confirmation, quelle illustration de notre foi à la morale et à sa puissance naturelle nous arrive des tranchées et des champs de bataille! Voilà des millions d'hommes qui attestent par leur vie et par leur mort la réalité, la toute-puissance souveraine de cette force invisible. Elle leur fait faire, à tous, les mêmes prodiges à travers la variété des doctrines et la contrariété des raisonnements.

C'est ce que prophétisait, il y a trois ans, le plus illustre de nos savants en inaugurant à la Sorbonne une société d'éducation fondée sur cette autonomie de la morale; Henri Poincaré disait :

« Faire de la morale avec des raisonnements, c'est perdre sa peine.

« Expliquez au soldat combien de maux engendre la défaite et qu'elle compromettra même sa sécurité personnelle : il pourra toujours répondre que cette sécurité sera encore mieux garantie si ce sont les autres qui se battent.

« Si le soldat ne répond pas ainsi, c'est qu'il est mû par je ne sais quelle force qui fait taire tous les raisonnements.

« *Ce qu'il nous faut, ce sont des forces comme celle-là*[1]. »

Elles ont surgi, ces forces-là, dans la tempête de 1914, et ce sont elles qui ont sauvé la France.

Allons-nous donc à notre tour nous évertuer à faire tourner cette incomparable expérience au profit d'un système?

Notre joie, au contraire, c'est de pouvoir laisser à tous toute liberté pour les théories, qui sont l'accessoire, sans cesser d'être tous d'accord sur l'acte moral, qui est l'essentiel.

La religion du bien. — Cette intuition du Bien, cette foi au Bien, cet élan vers le Bien, c'est une religion aussi, sous-jacente à toutes les autres. Elle n'en exclut aucune, n'en implique aucune. Elle admet des interprétations nombreuses, que nous ne songeons pas à faire rentrer dans une formule à nous.

Besoin de croire, ou besoin de comprendre, certitude absolue des croyances religieuses, douceur mystique des pratiques de piété, poésie des symboles, belle harmonie des constructions métaphysiques, hardiesse des hypothèses de la science, enivrement d'un nouveau monde social, futur royaume des cieux sur la terre : tout cela est humain, et rien de tout cela ne nous doit être étranger, odieux et insupportable.

Qu'y a-t-il au monde de plus respectable, après tout, que cette longue suite d'efforts par où la pensée tâtonnante de l'humanité tente de percer le mystère des choses, de déchiffrer l'énigme de l'homme et de l'univers? La diversité de ces conceptions ne serait effrayante que si elle détruisait l'unité humaine, si elle faisait de nous des nations différentes, des humanités différentes incapables de se comprendre et de se pénétrer. Mais il n'en est rien. Toutes ces oppositions soi-disant irréductibles s'arrêtent, nous venons de le voir, au seuil de la conscience : à la minute où le devoir parle, elles ne nous empêchent pas d'entendre cette voix d'en haut qui est aussi la voix du dedans. Elles n'enlèvent rien à la majesté de la loi morale, puisque toutes la supposent en s'efforçant de l'étayer, chacune à sa manière. Que prouve donc cette diversité des pensées? Qu'il est plus facile de s'accorder pour faire son devoir, fût-ce jusqu'au sacrifice suprême, que

1. Discours de M. Henri Poincaré à la séance inaugurale de la Ligue française d'éducation morale (26 juin 1912) dans le n° 1 de l'*Union morale*, organe de la Ligue, p. 45.

pour en donner les raisons démonstratives ou en déduire les conséquences dans ce monde et dans l'autre.

De cette pluralité d'opinions, la France a pris son parti. Elle a décidé non plus d'essayer de réduire les esprits à l'unité, mais de leur apprendre à s'en passer. Elle a cherché et elle a trouvé un mode d'éducation nationale qui respecte cet état d'extrême division intellectuelle sans avoir à en souffrir.

Il est entendu que la nation n'intervient pas dans l'éternel combat des idées. Que l'homme croie, doute, rêve, elle n'a point à lui donner raison ou tort. Elle le laisse, suivant les inspirations de son cœur, espérer, pleurer, prier. Elle veut ignorer à quelle porte chacun ira frapper pour chercher des consolations dans sa douleur ou des lumières dans ses ténèbres.

Mais elle dit à tous :

« Puisque vous avez ce patrimoine commun de croyances et de règles purement morales que chaque génération est tenue de transmettre à la suivante, réunissez vos enfants pour recueillir fraternellement ce legs précieux. A aucun d'eux il ne sera dit une seule parole de haine, de mépris ou de défiance pour aucune des convictions qui vous divisent. Mais celles qui vous rapprochent jusqu'à la parfaite unanimité, il serait étrange qu'elles ne leur fussent pas enseignées, en votre nom à tous, sous l'autorité de la nation. »

Ainsi la modeste école ouverte par la France à tous les petits Français est elle-même le foyer enfantin, mais pourtant le premier foyer de cette union sacrée qui en ce moment rayonne de si haut sur le pays.

L'école met en action la vieille et touchante parole : « Petits enfants, aimez-vous les uns les autres ». Cela ne les empêchera d'aimer ni leur religion ni leur parti. Mais formons d'abord le faisceau de la famille française : ils auront bien le temps de se parquer ensuite d'après les opinions, les croyances et les intérêts.

Tel est le lien qui, pour aller du plus petit au plus grand, rattache aujourd'hui l'école à l'armée, l'union sacrée des petits enfants à l'union sacrée des pères.

Un grand visionnaire avait entrevu ce spectacle. Un des tableaux qu'a le plus souvent évoqués Michelet, c'est celui de l'école, « atelier national où se forge la fraternité française ». Et, se

demandant tout ce qu'il faudrait enseigner à nos enfants pour les former à tant de vertus que réclame la liberté, Michelet répondait : « Vous leur enseignerez la France! »

Ah! puissions-nous voir cette prophétie s'accomplir! Puisse, après la victoire, « l'admirable amitié des tranchées » laisser dans notre ciel une longue trace lumineuse qui éclaire et embellisse tout en France, la vie publique, la vie privée, le forum et les camps, la cité, la famille, l'église, l'école!

*
* *

M. Paul Deschanel remercie vivement le conférencier :

Il rend hommage à la mémoire de Jules Ferry, — de Jules Ferry qui repose « en face de la ligne bleue des Vosges, d'où monte la plainte des vaincus », et dont la cendre glorieuse tressaille, là-bas, en ces heures de combats et d'espérances.

Puis, il salue la présence de M. Steeg, « qui a laissé, dans l'Université comme partout, le souvenir d'un homme de cœur, d'un noble esprit, d'un patriote éclairé ».

Enfin, il conclut en ces termes :

Résumons les émouvantes paroles que nous venons d'applaudir par ces mots, que nous envoyons, avec nos vœux fervents, à tous les maîtres de la jeunesse française : « N'oubliez pas! N'oubliez rien! Et faites en sorte que les générations futures, elles non plus, n'oublient jamais! »

Et, en attendant, ne doutons pas de l'issue de la guerre présente : tant de vaillance, tant de vies sacrifiées méritent et nous vaudront la victoire!

Les Serbes chez eux.

Vers la fin de 1910, l'auteur de ces lignes reçut du Gouvernement mission de rechercher la situation faite en Serbie et en Bulgarie à la langue française, sa place dans les Ecoles et dans les programmes, son extension dans le public, ses ressources, ses obstacles. Cette tâche le mit en rapport avec des hommes de tous rangs, et partout il trouva l'accueil le plus empressé. On a pensé qu'il y aurait dans les circonstances présentes intérêt à savoir quelle impression il rapporta de Serbie. L'attention ne se portera jamais trop sur ce pays. Comme la Belgique, il donne le spectacle rare d'un grand peuple dans un petit Etat, et lui aussi, il a, par son héroïsme, conquis un prestige rival des plus orgueilleux.

I

En pleines Alpes orientales, à 100 kilomètres environ au nord de Trieste, parmi le jaillissement de rivières qui s'élancent en éventail, la Save prend naissance. Bientôt elle traverse dans le sens du sud-est toute la Croatie; puis, après avoir reçu l'Una descendue des Alpes Dinariques, elle se tourne franchement vers l'est jusqu'à son confluent avec le Danube sous les murs de Belgrade. Le fleuve, déjà imposant à Vienne et à Buda-Pesth, grossi ensuite de la Theiss et de la Drave, après Belgrade abandonne la direction nord-sud qu'il suit dans sa traversée de Hongrie, et, comme la Save qu'il prolonge, il se dirige sur l'est. Il se heurte aux ramifications des Alpes de Transylvanie, s'y creuse sur une longueur de 80 kilomètres, entre d'étroites parois souvent à pic, un couloir étranglé et profond; aux Portes de Fer il retrouve la plaine, s'y étale tout au long de la Valachie

pour aller se perdre dans la Mer Noire. Save et Danube, à partir de l'Una, sur une largeur variable de 200 à 1 500 mètres, sur une longueur de plus de 1 400 kilomètres, forment une puissante ligne d'eau qui sépare deux mondes, au nord l'Europe centrale, au sud la péninsule Balkanique.

La péninsule presque en entier appartient à trois races : les Turcs, de tout temps les moins nombreux, mais aussi les conquérants, les maîtres jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, depuis lors continuellement refoulés vers Constantinople qu'ils semblent à la veille de perdre; les Grecs qui, après une longue guerre, conquirent en 1829 leur indépendance, avec le concours de la Russie, de l'Angleterre et de la France, la « Triple-Entente » avant la lettre; les Slaves, les plus nombreux de beaucoup, à leur tour subdivisés en deux branches, Bulgares à l'est, Serbes à l'ouest, les premiers croisés de Mongoles, les seconds moins mélangés, dont les veines pourtant charrient un peu du sang des vieux colons de Rome.

La Serbie proprement dite, celle d'avant le traité de Bucarest, occupe une surface de 48 000 kilomètres carrés; la Morava, descendue du Rhodope, est son axe principal; la Save et le Danube forment sa base; la Drina la sépare de la Bosnie. Sa superficie est onze fois moindre que celle de la France; la population atteignait à peine trois millions d'habitants, à peu près, comme on l'a observé, celle de Paris. Toutefois il s'en faut que tous les Serbes soient en Serbie. Celle-ci jusqu'en 1912 n'était qu'un noyau dont tout le pourtour au sud, à l'ouest, au nord-ouest, longeait une large zone que peuplaient des frères de race, restés tous, sauf le Monténégro, sous le joug de l'étranger. Déjà la guerre balkanique, en annexant une partie de la Macédoine, avait ébauché, mais ébauché seulement, l'œuvre de libération. Cinq à six millions de Serbes occupent le territoire qui va du nord de l'Albanie à la Bosnie et à l'Herzégovine, plus loin jusqu'à la Drave en pleine Autriche. Avec la Serbie, c'est un total de 9 à 10 millions de Slaves qui ont même structure ethnique, mêmes origines, même langue. En dehors des États qui les séparent, la religion les distingue. La Serbie pratique le christianisme orthodoxe : la Bosnie est plutôt musulmane, la Croatie et la Slavonie sont catholiques.

Peu d'histoires sont tourmentées à l'égal de la leur. Elle se réduit à trois phases : la première, la plus longue, jusqu'en 1389. C'est l'indépendance, la guerre souvent heureuse avec Byzance, l'empire d'Étienne Douchan ; c'est la Serbie triomphante, du Danube et du Vardar à l'Adriatique, maîtresse de Durazzo et de Scutari. La sanglante bataille de Kossovo en 1389 inaugure la seconde période, la plus sombre, la domination musulmane qui durera quatre siècles, traversée d'incessantes révoltes toujours étouffées dans le sang. Les Serbes ne se résignèrent jamais ; vaincus, ils restèrent indomptés. La légende de Marko et la tour des crânes de Nisch symbolisent la glorieuse résistance des uns, l'implacable férocité des autres.

Mais déjà à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, la Turquie plie sous les coups du plus grand homme de guerre de l'Autriche, le prince Eugène, un Français d'origine et d'éducation ; elle plie également sous la pression de la Russie ; elle recule derrière le Danube et la Save. Ce mouvement de retraite devait, tout au long du XIXe siècle, se continuer et s'étendre ; il commença par Belgrade. En 1804 la révolte éclata sous le commandement de Karageorge, fondateur de dynastie, fondateur d'État. La lutte avec des alternatives et des intermittences dura plus de vingt ans. Un rapport du gouvernement de Belgrade a l'Exposition universelle de Liége en 1905, en rappelle le terme dans des lignes auxquelles les événements actuels donnent une tragique grandeur : « La même année, 1830, où la Belgique obtenait son indépendance, la Serbie devenait une province autonome de l'empire ottoman. »

La province devint royaume ; mais la plus grande partie des peuples de même race fut maintenue sous le joug. En attendant, le jeune royaume s'organisa au prix de longues luttes entre deux forces rivales tour à tour triomphantes ou proscrites, les Karageorge, descendants du premier héros de l'indépendance, et les Obrenovitch, dont le plus grand eut aussi vers 1815 un rôle glorieux. Depuis 1903, la dynastie des Karageorge, dans la personne du roi Pierre, règne sur le pays.

II

Cet État modeste a une capitale elle-même modeste. De Semlin, ville autrichienne de la frontière sur la rive gauche de la Save, le regard embrasse Belgrade bâtie en amphithéâtre sur la rive opposée. Une rampe assez raide mène de la gare à la crête que longe l'avenue principale. Sur celle-ci ou dans son prolongement se dressent les principaux édifices, palais royal, ministères, théâtre, plus loin Palais de Justice, Université; tout au bout à l'est le jardin public d'où la vue plonge par delà le Danube sur le large horizon de Hongrie.

Belgrade compte un peu plus de 90 000 habitants, à peu près Nîmes, Reims ou Angers en France. Le premier coup d'œil reconnaît en elle, à part les tramways électriques, notre savoureuse ville de province d'il y a soixante ans. Les grandes circulations commerciales d'à présent veulent les larges avenues de bois ou de macadam, sillonnées de rails, ouvertes au tourbillon et aux multitudes, tramways, camions, automobiles. Ici au contraire, sur les deux versants, au nord et au sud, les rues dévalent paisibles, contentes de leur vieux pavé cahoteux, où elles secouent gaîment fiacres et voyageurs. Comme autrefois chez nous, le commerce est surtout local, fait d'échanges avec la province. Encore les articles de vente en ville, dans ce pays à l'industrie à peine naissante, sont-ils des articles d'importation. C'est du dehors, principalement d'Allemagne, que la Serbie jusqu'alors les a fait venir. En 1906, l'ensemble des échanges commerciaux s'élevait à 164 millions; sur ce chiffre, 112 millions représentaient le mouvement des affaires avec les pays germaniques.

La grande industrie a façonné la vie fébrile, la production effrénée, l'activité haletante de nos capitales; Belgrade connaît encore la joie du labeur mesuré et la sagesse du repos. Le soir venu amène le spectacle, non pas des usines d'où s'évadent les fourmilières prolétaires, mais du magasin ou du bureau qui se ferme, de la famille où des amis qui s'abandonnent dans la rue ou sur le boulevard au charme de causer en flânant.

A la nuit les promeneurs rentrent; pas tous cependant. Un

certain nombre se rendent dans les cafés; ils y consomment peu; c'est plutôt le plaisir de la conversation, ou le journal, ou encore le concert, qui les attirent. Le Serbe est sobre, curieux des affaires publiques ou des jeux de l'esprit. Manifestement nous ne sommes pas très loin de la Grèce.

Le marché est le quartier qui découvre le mieux la physionomie véritable d'une population. Celui de Belgrade se tient sur une large place, à ciel découvert. Les marchands de la campagne y apportent les denrées et les costumes de leur pays. Laitage et fromage se vendent beaucoup, et aussi les fruits. Comme à Marseille, la tomate règne. Parmi les épices, un certain poivre rouge, la Paprica, redoutable à des intestins d'Occidental, jouit d'une faveur incontestée.

Mais les hommes intéressent plus que les produits. La race est grande et belle. Je ne sais pourquoi certains écrivains parlent avec insistance du « petit soldat serbe. » Dans plusieurs cantons, les conscrits donnent une moyenne de 1 m. 73 au lieu de 1 m. 66 en France. Les tailles de 1 m. 80 et au delà ne sont pas rares. La femme a une robuste charpente; les traits du visage ont plus de force que de grâce. La couleur brune domine, et les yeux ont souvent la teinte de châtaigne ardente qui se rencontre en Corse.

Comme dans beaucoup de pays neufs, la toilette est le triomphe des couleurs voyantes; le rouge et le rose s'étalent souvent sur des fonds bleus. La pièce maîtresse est le tablier brodé, non pas léger et souple comme dans notre midi, mais richement étoffé, d'une trame épaisse et forte : le tablier dans les Balkans c'est un peu un tapis d'Orient sur une jupe. Au corsage on croit voir des rangées de médailles; ce sont en réalité des pièces d'or. En Serbie, et pareillement en Bulgarie, la monnaie, même en temps normal, est l'exception. Les « coupures » de 5 et de 20 francs, que chez nous la guerre a fait naître, sont là-bas d'un usage constant. L'or est le signe par excellence, le plus envié, de la richesse. La jeune fille, désireuse de se faire valoir, étale sur sa poitrine le plus précieux de sa dot.

L'homme a un costume de tous les jours, le même partout, à Belgrade pour les porte-faix ou au Rhodope pour les bergers : au pied le chausson de feutre fixé par des lacets qui croisent sur le mollet; aux jambes la culotte courte et ample, continuée par

des molletières; au corps un veston-gilet; par-dessus, la pièce la plus curieuse de l'accoutrement, un plastron double qui abrite la poitrine et le dos, en peau de mouton avec la laine à l'intérieur, véritable cuirasse contre le froid, contre la pluie, mais non pas, à ce qu'il m'a semblé, contre le soleil. La tête se recouvre du bonnet fourré qui, avec des modalités variables, reste, des bords de l'Adriatique au fond de l'Oural, le type immuable de coiffure.

En France, pays de vieille civilisation, des divergences profondes de manières et de goûts séparent le parisien du paysan. Pour celui-ci la capitale est un monde étrange où lui-même se sent étranger. Ce contraste ne s'observe pas en Serbie; dans la capitale aussi bien qu'à travers champs, sous sa tenue indigène, le Serbe se sent chez lui. Sur le boulevard il promène son allure aisée, sans cet air de surprise défiante qui s'observe ailleurs. Il tient la tête haute, le regard droit, l'abord facile, sans affectation, sans raideur. Dans sa pensée le costume européen est celui des étrangers, Allemands, Grecs ou Juifs, qui résident; ou encore, parmi ses compatriotes, de ceux à qui leur profession en fait une nécessité; mais cette nécessité est un peu une déchéance. Le rural se sent l'égal du citadin, le citadin ne se sent pas d'une autre essence que le rural. Une même atmosphère morale les baigne et les anime.

Pas davantage on ne surprendrait cette sourde hostilité qui ailleurs excite le commerçant ou le cultivateur contre le fonctionnaire. Tout au contraire, dans cette société jeune où tant de choses attendent de se créer, on comprend son utilité, on reconnaît sa raison d'être. Le professeur en particulier possède la confiance et l'estime; souvent il occupe le pouvoir, et il est peu de ministères où il n'ait sa place. Dans ce pays de vie à bon marché, le corps enseignant a une situation décente : l'instituteur part de 800 francs et va à 3 000, sans compter les indemnités. Le professeur de gymnase débute à 2 400 et finit à 6 000; il commence comme chez nous le professeur de collège, il finit comme le professeur de lycée. Enfin la retraite est égale au traitement des dernières années.

L'instruction est obligatoire et gratuite dans l'enseignement primaire, presque gratuite dans l'enseignement secondaire. Nos tarifs scolaires, variables de 60 à 300 francs, là-bas sont

inconnus. En Serbie, en Bulgarie aussi, ils se réduisent unifor mément à 20 francs. Le régime de vie est l'externat; les élèves du dehors prennent pension dans les familles.

L'enseignement supérieur, fondé en 1838 sous le nom de Haute École, fut en 1905 converti en Université. Il a eu des progrès rapides : les étudiants, au nombre de 400 en 1900, passent à 800 en 1906, à 1 100 en 1911. La distribution des Facultés est d'inspiration germanique; la Faculté de philosophie englobe Sciences et Lettres. Une autre, la Faculté technique, prépare les « ingénieurs des communications », les « architectes », les « constructeurs de machines » qui en France se forment dans des Écoles spéciales et fermées et déjà dans nos Instituts d'Université.

A la Faculté de philosophie, la Serbie et son histoire occupent une place souveraine. Les études qui correspondent à notre licence se répartissent en groupes de trois sections, 5 à la Faculté des sciences, 10 à la Faculté des Lettres. Par exemple le groupe VII a la composition suivante :

1° Grammaire comparée, langues slaves, serbe;
2° Principes de linguistique générale;
3° Au choix : russe, grec ou latin.

Groupe XII :

1° Histoire du Peuple serbe;
2° Histoire universelle et byzantologie;
3° Histoire de la langue serbe.

Groupe XIII :

1° Histoire universelle;
2° Littérature comparée et histoire de l'art;
3° Histoire du peuple serbe, ou ethnographie.

Présente partout dans les études, au premier plan comme au second, la Serbie, d'une puissance égale et constante, domine la pensée, gonfle le cœur de ses enfants. Elle le fait sans jactance, sans raideur, sans mépris. Elle ne semble pas s'entendre à la haine; elle se plaît à l'aisance et au sourire. La gaieté est naturelle au Serbe; elle ne se confond pas avec l'exubérance sonore de notre Midi; elle exprime plutôt une harmonie intérieure des sentiments. Ailleurs des tendances héréditaires et discordantes

se contrarient et se heurtent; en Serbie l'idéal de l'individu et l'idéal de la cité se complètent en une solidarité organique. Aussi les rapports sociaux sont-ils à tous les degrés empreints de cordialité et de bonne humeur. Maîtres et étudiants, commerçants, ouvriers, ont leurs partis, leurs luttes, qui ne menacent jamais l'identité foncière des aspirations ni la joie de se sentir en communauté essentielle d'ambitions et d'espoirs. Accueillants les uns aux autres, ils le sont pareillement aux étrangers. La Bulgarie, plus orgueilleuse, est plus soupçonneuse aussi. Vers 1908, la France avait, au prix de longs efforts, installé deux maîtres à l'Université de Sofia, ils ne purent s'y maintenir. A Belgrade au contraire, depuis plusieurs années, il y a un lecteur anglais, un lecteur français. Le nôtre, jeune homme très distingué, M. Gravier, auteur d'articles remarqués dans la *Revue de Paris* sur les problèmes balkaniques, a entretenu, affermi, développé, au milieu de sympathies unanimes, avec un succès chaque jour grandissant, le goût de notre langue.

Belgrade est une grande famille. Le Serbe de toute condition se sent partout chez lui, dans une antichambre de palais comme dans un magasin de négociant. Et les puissants ne font rien pour refouler ce sentiment. O candeur des pays jeunes! N'ai-je pas vu dans les Balkans des ministères sans huissiers, des ministres qui ouvrent eux-mêmes leur porte! Cette atmosphère de fraternelle démocratie, dominante en temps de paix, se retrouve aux heures graves. En décembre dernier, sur les hauteurs de Roudnick, alors que, la bataille à peine commencée, la nation semblait à la veille de succomber, le vieux roi Pierre, couvert de rhumatismes, vint prendre place familièrement au milieu de ses soldats. En tous se réveillaient les âmes sœurs, compagnes ardentes et fières, qui furent celles des ancêtres dans les luttes déjà lointaines de la première indépendance. De la même manière jadis les Thermopyles entendirent le sublime tutoiement des Spartiates et de leur roi Léonidas.

III

Nous n'avons encore démêlé de l'âme serbe que ses contours; il reste à remonter à la source. Pour cela, il faut quitter la ville et atteindre aux profondeurs de la vie paysanne.

Un dimanche d'octobre, M. Gravier vient me prendre. Il s'agit d'aller voir un vieux propriétaire rural de sa connaissance. Le chemin de fer nous dépose à une cinquantaine de kilomètres sur la ligne de Nisch. La commune où nous nous rendons est à dix kilomètres environ de la gare. Nos premiers pas nous jettent dans une noce de village, où costume indigène et costume occidental se mêlent. Les musiciens sont des tziganes, nomades très répandus aux Balkans. Rien qu'en Serbie ils sont près de 50 000, en marge du pays, tout ensemble méprisés et acceptés. On voit en eux les restes d'une peuplade de l'Inde, arrachée jadis à son pays par un cyclone mongole. Leur teint est bronzé; les femmes ont de grands yeux dans un masque aux traits fins. Ces parias semblent avoir trouvé dans leur insouciante misère, comme d'autres dans des loisirs d'aristocratie, un principe d'affinement et de grâce.

Bien entendu nous faisons à pied la route. La route! c'est une manière de parler. Les chemins dans la campagne renforcent et complètent l'impression des rues de la ville. Ils ignorent les lois du nivellement; ils épousent tous les accidents du sol, fidèles à ses caprices, hérissés ou effondrés, indulgents aux ornières qui se creusent sans scrupule. Ils répondent à ce que nos cultivateurs de l'Est appellent les chemins de « desserte ». Les routes carrossables sont l'exception. Il n'y a pas lieu de s'en étonner; les pays neufs vont au plus pressé; comme les États-Unis, ils commencent par les chemins de fer. Pour le moment en Serbie, comme dans tous les Balkans, bicyclette et automobile ont un rôle réduit. On voyage à pied, à cheval, ou en charriot. Au commencement de la guerre balkanique, en 1912, les périodiques illustrés, à la grande surprise de notre occident, figurèrent les chariots à bœufs parmi les principaux véhicules de mobilisation. L'explication en est tout simplement dans l'état des voies de communications.

Le paysage a une douceur enveloppante qui repose des verts crus de l'Allemagne du Sud, des infinités grises et mornes de Hongrie. Mouvementé plutôt qu'accidenté, il se déploie en vallonnements que dominent des collines aux pentes molles, aux contours arrondis. Je crois retrouver certaines physionomies régionales de chez nous, telle la Bourgogne des hautes vallées

de la Seine. Les produits de la terre sont en partie les mêmes, céréales ou pâtures; le maïs est la grosse différence. Sa production dépasse toutes les autres. En 1906 la récolte donna 65 millions de francs contre 60 millions seulement pour toutes les céréales. Les arbres fruitiers prospèrent, notamment le prunier, qui donne lieu à un commerce important.

La commune où nous nous rendons est étendue; elle compte près de 3000 habitants. Dans ce pays qui n'a ni les villes énormes ni certaines communes squelettiques de France, la moyenne est de 1 900. Les habitations couvrent une superficie considérable, dispersées comme en Bretagne, isolées, entourées de cours et de vergers. Chacune est, dans le sens étymologique du mot, une *villa*, une ferme.

Celui que nous voulons voir est à l'auberge; nous nous y rendons. C'est une longue pièce au pavé rudimentaire; au long des murs une rangée de tables en bois et de bancs. Quelques hommes déjà âgés sont réunis; comme au café à Belgrade, ils semblent s'intéresser plus à la conversation qu'à la boisson. Un verre de bière suffit pour des heures. Affaires locales, politique, journaux, captivent les curiosités. Rien qui rappelle le « zinc » meurtrier, l'assommoir où lentement s'éteignent les énergies. C'est un club plutôt, club modeste, sans prétention, club néanmoins; ou encore une Agora en miniature, abritée des intempéries fréquentes et rudes en hiver. Décidément nous ne nous étions pas trompés; le Serbe est sobre, et, en dehors du travail professionnel, sa distraction favorite est la discussion des affaires publiques.

Notre hôte a reconnu mon jeune compagnon. Il se lève et nous emmène chez lui. C'est un vieillard de soixante-dix ans, de belle taille, resté ferme et droit. La physionomie est digne, d'allure sérieuse et calme. Il va de son pas lent et sûr, sans hâte impatiente, sans affectation.

On le classe parmi les riches propriétaires. Un de ses fils est professeur, les autres sont restés; ils aident à l'exploitation agricole. En Serbie, 95 p. 100 du sol appartiennent à près de 300 000 familles qui possèdent moins de vingt hectares, la plupart même moins de cinq. Notre hôte en possède plus de 50; c'est donc une grosse maison. Ni la tenue cependant du maître,

celle du pays, ni l'abord ne dénoncent la vanité satisfaite ou la morgue naïve. Ils frappent au contraire par un mélange de grand air et de simplicité, une simplicité seigneuriale.

L'hospitalité est à l'avenant. L'habitation, comme il est de règle, est à l'abri de la rue. Une première clôture en bois se dresse, la porte s'ouvre sur un verger où la basse-cour et les porcs vivent en liberté. Une seconde ouverture conduit à la cour intérieure : au fond, la maison principale, à gauche une autre plus petite, à droite les hangars pour le matériel et les récoltes.

La maîtresse de maison attend sur le pas de la porte; à défaut de la mère qui n'existe plus, c'est la fille aînée. Elle s'incline et porte à ses lèvres la main de l'étranger. On nous conduit à la pièce de réception, tout ensemble salle à manger, salon, chambre à coucher. Les murs sont peints; tout autour, les lits-sofas et leurs couvertures brodées, œuvre des femmes. Le maître nous invite à prendre place à table et donne l'exemple. Ses fils, grands jeunes gens, restent debout et prennent part à la conversation. Une jeune fille offre d'abord la coupe de fruits, les confitures, le verre d'eau, par où commence toute collation; celle-ci se continue, variable suivant les circonstances et les heures, laitage, viandes, eau-de-vie, mais toujours des produits de la maison.

La famille qui nous reçoit est un exemplaire complet de la *Zadrouga* [1], caractéristique la plus frappante de la vie serbe. La Zadrouga est la communauté domestique, vieux parents, fils et filles mariés ou non, petits-enfants; elle peut comprendre une dizaine de membres, elle en peut comprendre trente ou quarante. Elle se veut intacte, intact aussi le domaine; dans ce double dessein, unique au fond, elle retient par devers elle l'autorité et les droits. A Rome le père était le seigneur et son pouvoir était absolu; la France de l'ancien régime veillait au maintien de l'héritage par le droit d'aînesse, source d'iniquité. En Serbie, il n'y a ni héritage, ni partage des biens; le père meurt, le domaine reste indivis. Si la mère elle-même a disparu, le fils aîné devient le *représentant* de la famille. Père ou frère aîné, le chef a une autorité morale, tirée de l'âge, de l'expérience, environnée de

1. La Zadrouga a donné lieu à de nombreuses études. En France on peut signaler une thèse de doctorat à la Faculté de droit de Paris, par M. Dragolioub Novakovitch, 1905.

déférence; elle ne va pas au delà. Chez nous, il peut vendre ou acheter à son gré; la femme à l'occasion lui reprochera sans ménagement son imprudence, sa maladresse, elle ne mettra pas en question son droit. Là-bas, la Zadrouga seule a pouvoir d'aliéner des immeubles ou d'en acquérir de nouveaux. Le père est moins un maître qu'un tuteur; autour de lui, la famille est véritablement le conseil de famille. Par là elle se préserve du double péril qui ailleurs la guette, émiettement des personnes, émiettement des biens.

D'ordinaire la fille qui se marie quitte la maison paternelle, le fils au contraire y amène sa jeune femme. Il arrive que la place manque pour tout le monde; en ce cas on bâtit tout à côté et, selon les besoins, une ou plusieurs demeures plus petites pour les jeunes ménages. Celle que j'avais vue en entrant en était une. Mais son office est étroitement limité; ceux qu'elle abrite y passent la nuit seulement; elle n'est guère qu'une tente dressée pour le sommeil. Les repas continuent de réunir tout le monde à la table commune : travaux des champs, intérêts domestiques, espérances aussi et inquiétudes, joies et deuils, la vie économique, la vie du cœur, se déroulent, s'avivent, se mesurent, se décident en commun. Tout conspire contre les instincts de rapacité, tout concourt au don aisé de soi.

La famille est encore le centre de la vie religieuse. Le corps sacerdotal n'a ni prétention à une vie à part ni dessein de domination. Par ailleurs, catholicisme et protestantisme aiment les vastes rassemblements de fidèles, temple ou église. L'église serbe attire peu de monde; en ville même, le dimanche, elle est à peu près déserte. La religion est surtout une religion du foyer. Auprès de lui le pope célèbre les principaux événements de la vie chrétienne, baptême, mariage, mort. Les fêtes sont celles de la famille; chacune a son saint dont l'anniversaire annuel est objet de culte. Une seule fête, celle de Noël, universelle en Serbie, s'accomplit partout à la même date avec les mêmes rites. Encore faut-il observer que la principale cérémonie, celle de la Bûche, coupée dans la forêt, apportée à la maison, recouverte de miel, déposée par le père sur le foyer, allumée par lui, est pareillement une cérémonie domestique.

La famille est enfin le centre de la vie civique. La Serbie est

avant tout un peuple de paysans. Sur ses trois millions d'habitants, le sixième à peine vit à la ville; la masse reste fixée à la terre natale, et sa fidélité est toute de liberté intérieure, nullement de contrainte; elle est spirituelle, non point matérielle. Nulle trace ici de la sombre féodalité de Prusse qui prosterne devant le seigneur hautain et dur le paria du sol. Sur les deux millions et demi de Serbes, deux millions au moins répartis en trois cent mille familles, ont leur domaine à eux : nous avons plus haut donné quelques chiffres. De même qu'en France, le régime dominant est la petite propriété, et de même encore qu'en France le paysan y trouve le principe de son indépendance. Là où il n'y a point de puissants pour écraser les voisins, la possession du sol, et non pas son étendue, crée la vertu par excellence des démocraties. Parmi ceux qui possèdent, aucun ne domine réellement, aucun non plus n'abaisse sa dignité. Tous se sentent, se traitent en hommes libres, en égaux; ils sont des citoyens, non des sujets. Leur dévouement au roi est sincère et profond, mais il reste un don volontaire, non point une aliénation. L'état est dans sa forme une monarchie, en son esprit une république.

Aussi, qu'une menace, du Nord ou du Midi, se lève à l'horizon et mette en péril le « mariage de l'homme et de la terre », cher également à un Serbe ou à un Français, d'instinct tout ce peuple entraîné à la vie du grand air, aux intempéries, sobre et fort, hanté du cauchemar des tyrannies séculaires, se jettera d'un seul élan sur l'ennemi prêt à détruire le foyer, l'État, le sol des ancêtres. Décidément la famille est bien le sanctuaire où brûle la flamme sainte au triple rayon, vertu privée, vertu domestique, vertu nationale.

IV

La position géographique d'un pays ajoute à sa vie intérieure une vie extérieure; il transporte dans celle-ci ses instincts et ses goûts, il la colore du reflet de ses rêves. En Serbie, les idées maîtresses se tirent des rapports avec la Russie, avec l'Autriche, avec la France.

Les sentiments envers la Russie sont trop clairs pour avoir besoin d'être définis : Pétrograd est dans le péril le recours

suprême. Jadis, il est vrai, on conçut à certaines heures quelque inquiétude; des esprits prompts à l'alarme, peut-être aussi égarés par de subtiles menées, purent se demander si la grande Sœur n'était pas une menace autant qu'un appui; on n'a pas vécu impunément quatre siècles de servitude! Avec le temps ces appréhensions s'apaisèrent; avec la guerre actuelle elles ont fini de s'évanouir.

Jusqu'au commencement du dernier siècle, Vienne fut contre le sultan la protectrice et l'asile. Les révoltes vaincues franchissaient la Save ou le Danube et se réfugiaient chez le voisin. Ainsi les « confins militaires » se peuplèrent peu à peu. De plus dans une Turquie rebelle à toute action civilisatrice, avec une Russie encore informe et ignorée, l'empire austro-hongrois était la seule société possible à une race éveillée, alerte, avide d'une vie supérieure. Les universités allemandes étaient les plus proches et les plus accessibles. Les échanges commerciaux firent le reste. C'est ainsi que la force des choses donna à la culture germanique une prépondérance que la vitesse acquise prolongea jusqu'aux dernières années du XIXe siècle. Les étudiants obtenaient beaucoup de bourses pour Vienne et pour Gratz. A Belgrade tout le monde entend l'allemand. Tandis que, dans le royaume, il n'y a guère que deux mille Albanais, à peine deux mille Grecs, tout au plus un millier de Turcs, il y a dix mille Germains. Nous avons donné plus haut le chiffre du mouvement d'affaires avec l'Europe centrale. Manifestement celle-ci jusqu'en 1900 était maîtresse du marché, maîtresse des esprits.

Pourtant à partir de 1866 une transformation s'ébauche, destinée avec le temps à se précipiter. L'amie des anciens jours de plus en plus prend figure d'ennemie; son vieux rêve de domination balkanique reprend corps; Salonique devient le terme de ses ambitions. Le protectorat de la Bosnie en 1878 fut le premier pas, l'annexion de 1909 le second; l'asservissement de la Serbie devait être le dernier. Les Serbes au contraire voulaient, outre leur propre indépendance sauvegardée, leurs frères encore sous le joug affranchis. Ainsi un concours fatal de circonstances préparait dans les deux pays une guerre de conquête pour l'un, une guerre de libération pour l'autre, pour l'un et l'autre un choc suprême.

Les rapports avec la France ont suivi une évolution inverse, incertains d'abord, plus tard et progressivement élargis, précisés, affermis. Une première cause, d'ordre négatif, a, sinon provoqué, du moins permis le rapprochement. La France n'a jamais été ni un péril ni une menace; les curiosités qu'elle éveillait pouvaient en toute sécurité se donner libre cours. Depuis une quinzaine d'années elles n'y ont pas manqué. Aux environs de 1900, très peu de personnes à Belgrade, une cinquantaine peut-être, parlaient le français; dix ans après, il était répandu dans les classes instruites, dans l'armée, même dans le commerce. En 1910, les gymnases lui donnent dans leurs programmes une large place; l'Université appelle un lecteur. Depuis lors le mouvement n'a fait que s'accentuer. M. Gravier s'est fait le porteur de la bonne parole; il a circulé; à Nisch, à Chabatz, il a allumé des foyers. Au témoignage d'un ministre plénipotentiaire, la situation pouvait se résumer ainsi : l'ancienne génération fut allemande, la nouvelle est française.

Une bonne part du mérite revient à l'*Alliance française* et à son effort persévérant. Mais si elle a donné la graine, la Serbie a donné le terrain. Celui-ci était préparé par de secrètes et profondes affinités.

D'abord le tour d'esprit. Le Serbe aime la France littéraire parce qu'il a comme elle l'imagination vive, le goût des récits d'aventure. Sa littérature, une des plus brillantes, est épique. Depuis Kossovo, la poésie n'a pas cessé de se renouveler, et ses chants sont ceux de toutes les voix de l'âme. Le cycle de Marko, comme le cycle de Roland, retentit du fracas des batailles, et la mort du héros national a inspiré un poème d'une grandeur antique. Ailleurs la construction de Scutari a donné naissance à une légende d'exquise tendresse maternelle en qui Gœthe saluait « une des plus émouvantes chansons de tous les peuples et de tous les temps[1] ». Les ressemblances se poursuivent plus loin. M. Victor Bérard, dans sa belle étude, racontait les chanteurs de « Pesmés » qui, accompagnés de la viole, rappellent dans les tranchées, en face des Autrichiens, les hauts

1. *Grande Revue*, février 1915, Leo d'Orfer, la Poésie nationale serbe. — On y trouvera les deux récits, la Mort de Marco et la construction de Scutari.

faits des aïeux. De la même manière chez nous un Botrel, sur le front, exalte les cœurs et de partout monte le chant épique par excellence, *la Marseillaise*.

La France littéraire a un grand prestige, celui de la France politique le dépasse encore. Elle est le plus ancien État de l'Europe et elle n'a jamais subi à demeure aucune domination étrangère ; elle a eu des invasions, toutes se sont retirées. Le pays « des défaites et des relèvements » n'a jamais cessé d'être le maître de ses destinées. Depuis un siècle, il est le plus vaste théâtre des entreprises de liberté. Son parlement, qui, en ces dernières années, semblait avoir lassé l'opinion, au dehors continuait d'attirer les regards émerveillés des foules. En 1910, les hommes de premier plan, un Ribot, un Deschanel, un Jaurès, un Clemenceau, un Briand, étaient aussi familiers à un étudiant de Belgrade qu'à un journaliste de Paris. Et puis, quelle maîtrise souveraine de ce pays sur ses gouvernements ! Tant d'autres luttèrent en vain pendant des siècles contre les despotismes ! Celui-là au contraire, d'un coup d'épaule, jette à bas ceux qui prétendent le mener à la férule ; 1789, 1830, 1848, autant de dates éclatantes qui font de la France le génie des révolutions libératrices. Elle-même enfin répand au dehors ses trésors d'émancipation ; elle bouleversa l'Europe, mais pour refondre, non pour détruire. Ensuite et en moins de trente ans, elle a ressuscité la Grèce, la Belgique, l'Italie. Le langage que me tint le Recteur de l'Université de Belgrade, résume avec force cette manière de voir : « Nous aimons la France, parce qu'elle aime tout ce qui est liberté, tout ce qui est justice. Ce qui la diminue diminue tous les peuples. Ce qui est pour elle profit est profit pour l'humanité. »

Enfin la France militaire n'est pas moins aimée que la France politique et littéraire. Napoléon y est l'objet d'un culte fervent. En pleine paix, à une devanture de magasin, sur trente-cinq cartes illustrées, j'en comptai seize qui représentaient l'Empereur, et non pas seulement l'Empereur triomphant, au plus haut de sa puissance et de sa gloire, mais l'Empereur malheureux, plus grand encore dans ses rêves effondrés.

Pourtant s'il est notre plus haute figure, il n'est pas la seule, et les Serbes savent les apprécier toutes. Ils en ont donné des

preuves rares. En 1870, un de leurs princes, qui n'est autre que le roi actuel, s'engagea dans nos troupes. Il y fit toute la campagne, où il contracta peut-être le germe des rhumatismes dont souffre sa vieillesse. Plus tard, il eut avec les siens le mérite d'une fidélité pieuse. L'un après l'autre, les peuples, tournés vers le nouveau soleil levant, se prosternaient devant sa jeune gloire; les états-majors se mettaient à l'école de Berlin, et Krupp, le grand maître des matériels de guerre, régnait. Belgrade et quelques autres eurent assez de grandeur d'âme pour résister à la fascination; les fils de ministres restèrent dans nos lycées, les officiers persistèrent à suivre nos écoles; enfin, suprême audace! Le ministère de la guerre préféra le Creusot à Essen! Notre récompense est dans l'éclatant succès de ce choix. Au lendemain de la victoire finale, nous n'oublierons pas que la Serbie fièrement resta l'amie des mauvais jours, et que pas un instant elle ne fut de celles qui renièrent la crucifiée.

Ce que notre amitié lui valut, on le sait : avec le matériel d'artillerie, avec notre 75 qu'ils appellent « le Français », la victoire en 1912, en 1913, en 1914. Si ce peuple en a fait un si bel usage, c'est qu'il a révélé d'incomparables vertus guerrières. La campagne de 1914 notamment restera un des plus beaux exemples d'élan, de ténacité, d'héroïsme. Au commencement d'août, les troupes se massent au sud de Belgrade, d'où elles voient venir l'ennemi. L'invasion s'annonce à l'ouest sur la Drina, à 150 kilomètres. L'armée serbe s'ébranle; en trois jours, malgré une chaleur torride, malgré le mauvais état des chemins, dans un raid magnifique elle franchit la distance et elle se concentre près de la frontière sur les hauteurs du Tser. L'Autriche croyait à une promenade militaire : les batailles de la Drina en août, plus tard en septembre et en octobre celles de la Save, se tournèrent pour elle en sanglantes défaites. Elle renouvelle son effort, lance une troisième armée plus forte que les deux premières; les Serbes plient, les munitions s'épuisent, les menaces d'enveloppement se précisent, le découragement commence. Soudain de France, de Russie, de nouvelles munitions arrivent, le « Français » se retourne, le miracle s'accomplit : c'est le coup de foudre de Roudnick.

L. Gérard-Varet.

Les Voix anglaises.

I

Peu de Français connaissent les aspirations secrètes ou même les espoirs très avoués des populations de l'Inde anglaise. La grande colonie asiatique, avant toutes les autres, a jeté, de tout cœur, ses troupes dans notre Europe pour le salut ou pour l'honneur de la couronne britannique, et ces troupes versent leur sang avec un magnifique orgueil pour la même cause que les soldats des peuples alliés : ils défendent le Droit, la Liberté et l'idée de Patrie. Notre ignorance de l'état d'âme des Indiens paraîtra à demi excusable, puisque l'opinion des Anglais, il n'y a pas encore un an, avait besoin d'être éclairée sur l'état moral de ces êtres si dévoués aux intérêts de la race, qui les a soumis, mais qui les a faits peu à peu « participants » de son empire.

Comme nous l'apprend un écrivain bien informé, Henry Cotton, dans une remarquable étude du périodique *The contemporary Review*, le témoignage de plusieurs Anglo-Indiens retirés dans le milieu anglais, quelques correspondances anglaises venues de l'Inde, certains livres, beaucoup d'articles, de télégrammes, d'interviews de journaux, accréditèrent un moment cette conviction que « l'Inde était dans un état d'ébullition qui aboutirait à la révolte » et rendrait nécessaire l'intervention d'une forte armée de soldats de la Grande-Bretagne pour maintenir les possessions d'Asie dans la fidélité. Il va sans dire que la Germanie exploitait de son mieux, après l'avoir probablement forgé, ce péril tout imaginaire. On sait l'effet que produisit sur ces peuples calomniés la déclaration de guerre entre l'Angleterre et l'empire allemand. Un enthousiasme sans exemple les souleva, et ce ne fut, dans l'Inde entière, qu'un acte de foi, qu'un cri de loyauté, qu'un miracle de dévouement, d'esprit de sacrifice.

La première explication qu'on doit donner de cette attitude un peu imprévue, c'est, au dire d'Henry Cotton, l'esprit belliqueux

de ces races. Cet esprit ne s'est affaibli, nous assure-t-il, que dans des populations comme celles de Bombay ou de Madras, et c'est en tenant l'œil fixé sur elles que Sir Richard Temple a pu dire : « La prédilection pour la guerre et l'instinct de l'effort physique ne sont plus ce qu'ils étaient. » Mais la restriction n'a rien d'exact, lorsqu'il s'agit soit « des races de l'Inde Haute, telles que les Pathan, le Sitch et le Rajpout », soit de la singulière espèce « à part », les Gurkhas, qui ne sont pas « sujets anglais ». La passion de combattre est encore, pour eux, comme « la moelle de leurs os », et l'auteur anglais cite le mot d'un de ces soldats basanés, un mot recueilli sur le front : « Toute guerre est un bien et la plus dure est la meilleure. »

L'inquiétude est donc pour longtemps dissipée. Mais ce serait, pour l'opinion anglaise, s'acheminer vers l'erreur opposée, que de faire honneur de semblables dispositions uniquement à la parfaite habileté du service civil dans l'Inde. C'est le témoignage flatteur que n'a pas hésité à lui rendre lord Creeve, et tout n'est pas à rejeter, il s'en faut, dans une semblable opinion. Mais ne semble-t-on pas, selon le mot piquant de Henry Cotton, « se décerner un certificat de complaisance »? Si l'Inde, en ces conjonctures, où toute incertitude eût été grosse de péril, a fait preuve, partout, d'une si ferme loyauté, c'est moins par gratitude du présent que par confiance dans l'avenir. Cette foi profonde, fervente, s'alimente aux paroles du roi. Dans un de ses discours aux Indiens, il leur disait : « Je vous laisse un héritage d'espérance. » L'Angleterre a fait sienne la formule du souverain. Le parti réactionnaire lui-même s'est départi de son hostilité traditionnelle aux vœux très légitimes des Indiens, et Charles Roberts, sous-secrétaire d'État pour l'Inde, a pu dire aux Communes, qu'après la guerre il y aurait à se préoccuper de ces aspirations. Ce que l'Inde a toujours voulu, affirme-t-il, c'était non pas « s'affranchir » de l'Empire, mais « s'y associer ». Cette communion de cœur et cette entrée dans la partie (partnership) sur les champs de bataille, ne pouvaient, dit-il nettement, que « modifier l'angle sous lequel notre devoir, à tous, était d'envisager les problèmes du gouvernement de l'Inde ».

Henry Cotton a mis cette vue en pleine lumière. Si le dévouement à la couronne anime dans l'Inde « les classes éduquées »,

si le sentiment des incontestables bienfaits que le régime anglais a rendus aux populations leur inspire, avec l'admiration, avec l'amour du grand empire britannique, la belliqueuse terreur de le voir s'affaiblir, à ces dispositions s'est ajouté l'appel, plein d'énergie, d'un développement national propre, et, tout d'abord, « le désir passionné du *self-government* provincial ». Le premier succès dans cette direction, c'est lord Hardinge qui a eu l'honneur de le décider. Dans des conditions qui réservent, en cas de mauvaise gestion, l'intervention du gouvernement et le retour de son action réparatrice, il a constitué l'autonomie des provinces. C'est le premier pas. Le second, qui doit suivre, est l'admission graduelle de l'Inde dans une fédération de l'Empire. Voilà l'espoir qui exalte les cœurs indiens. Ils se voient déjà dans une condition assez voisine de celle « des Dominions, qui se gouvernent eux-mêmes ». En attendant, l'Inde présente aux nations alliées et aux ennemis, quels qu'ils soient, le spectacle d'un « empire uni, au service de l'Angleterre ». Dans le congrès national indien, tenu à Madras, il y a peu de temps, Surendro Nath Banerjea, celui que Henry Cotton appelle « le patriote vétéran du Bengale », souleva de joie l'auditoire, en se disant tenu de proclamer « à la face du kaiser et des ennemis de l'Angleterre, que derrière l'armée anglaise était le peuple indien, qui, comme un seul homme, défendrait l'Empire et mourrait pour lui ». Les actes ont déjà vérifié cette parole.

II

Il ne faut pas se lasser de rendre hommage aux Russes. Un Américain, correspondant de guerre du journal *The Times*, M. Stanley Washburn, qui les a vus de près il y a dix ans, mais en les observant des rangs de l'armée japonaise, se trouve encore plus près d'eux en ce moment, puisqu'il a pu se joindre aux troupes énergiques du grand-duc Nicolas et qu'il est le témoin oculaire de leurs exploits. Il nous renseigne avec une réelle précision, et son témoignage actuel a doublement de la valeur, puisqu'il est appuyé sur une double expérience.

Stanley Washburn rappelle et raille les illusions de la presse alliée au début de la grande guerre. Coup d'œil superficiel sur la frontière polonaise : distance de Berlin, cent soixante-dix milles.

« Cinq jours de marche », s'écriait un journal parisien ! Même façon d'évaluer les forces. Les plus modérés ne parlaient que de cinq millions d'hommes ; d'autres allaient, de confiance, à vingt millions. Qui ne se souvient du « rouleau à vapeur » ? Au bout d'un mois d'exagération et de puérile jactance, désappointement, aussi peu réfléchi, des faiseurs de prédictions, mais mine longue des peuples neutres, qui avaient affecté d'abord de sympathiser avec nous.

L'illusion des Allemands ne fut pas moindre que la nôtre : elle leur a coûté très cher. Ils escomptaient la révolte immédiate de la Pologne, « cette péninsule énorme qui se dresse et s'allonge dans une mer d'ennemis ». Ils étaient convaincus que la mobilisation russe, avec l'obligation de transporter des troupes de certains points du vaste empire à « des milliers de milles » de distance, prendrait des mois et des mois pour se réaliser. Elle s'effectua en deux semaines. L'entrée des Russes en Prusse Orientale produisit un effet de stupeur. Et nous savons ce qui s'est fait déjà, nous prévoyons ce qui ne peut manquer de se produire.

L'aspect de l'armée russe est, à lui seul, une source d'étonnement. Tout s'y cotoie : Polonais, Sibériens, Juifs, paysans de la Russie d'Europe, Cosaques d'espèces nombreuses — on en compte douze variétés, — guerriers du Turkestan, d'Astrakan, de Transcapienne, du Caucase, des steppes de Bessarabie font « bouclier » à l'empire du tzar. Mais, depuis le conflit terrible avec les Japonais, les progrès accomplis par l'armée russe sont peu croyables. La colonne dorsale de ce corps géant, c'est l'infanterie, formée avant tout par le paysan soldat. Ce qui fait de lui un champion incomparable, c'est la vie qu'il a menée dès l'enfance. Fatigues, privations ? Il a connu pis que cela : rien ne lui paraît lourd, dans l'existence militaire. Les rudesses d'un âpre hiver qui affectent profondément une armée de l'Ouest, le mettent plutôt en liesse. La pitance la plus vulgaire, ou même la plus réduite — mais ce serait ici une épreuve d'exception — vaut bien, dans tous les cas, les ressources du foyer natal. Ce fantassin endure tout, et son insouciance du danger, son dédain de la mort, deviendront légendaires.

Rien n'est plus faux que la réputation de cruauté du soldat russe. Les Japonais, sur la foi peut-être des Allemands, croyaient à ses instincts barbares, et attendaient de lui d'hor-

ribles traitements. D'après ce témoin oculaire, et il n'est pas le seul qui parle ainsi, on ne trouverait pas au monde de « cœur plus tendre », plus affectueux, plus « gentle », dans le sens profond du terme anglais. Derrière son aspect fruste et son allure rustique, le soldat russe a des instincts qui n'ont rien de grossier. Chez lui, le sentiment est noble : il est alimenté surtout par la foi religieuse. D'après Stanley Washburn, les prêtres lui donnent l'exemple, « à l'arrière, aux points de liaison, dans les tranchées et dans les hôpitaux ». Les Allemands le savent bien : ils se vengent monstrueusement de ce qui n'est pour eux que fanatisme ou fétichisme digne de mépris.

Après avoir décrit d'une façon plus brève, mais avec la même vivacité d'évocation, la cavalerie russe si diverse et si colorée, l'intimité des Cosaques et de leurs montures, la qualité peu commune de l'artillerie, enfin la figure imposante et surtout rassurante du généralissime, homme de guerre de premier rang, vrai conducteur de ces masses puissantes, le chroniqueur militaire résume en quelques mots pleins de sens et de force l'œuvre accomplie en ce moment par notre allié de l'Orient : retenir, inutiliser, décimer toutefois, le plus d'armées allemandes qu'il est possible, achever la ruine des forces à moitié détruites de l'Autriche-Hongrie, alléger, seconder, à chaque effort et à chaque succès, la tâche méthodique et ininterrompue des troupes belges, anglaises et françaises : « Ni la presse, ni le public de l'Europe occidentale ne devraient éprouver aucune de ces inquiétudes sans fondement sur les mouvements de retraite des Russes ou les prétendues victoires des Allemands. La Russie a les hommes, l'organisation, et une capacité sans limites d'absorber la défaite. » L'expression est d'une justesse extrême. Il faut y joindre celle-ci : « Chaque pas en arrière de l'armée russe doit faire penser à l'obstacle d'un simple « caillou sous le pied », comme retard à la « suprême avance ».

Ainsi voyait les choses, il y a déjà quelques semaines, le correspondant de guerre du *Times*. Depuis ce temps-là, Przemyzl a capitulé, et l'effort magnifique sur les flancs et les cols neigeux des Carpathes fait présager d'autres succès. L'image du « rouleau » pourrait, avant peu, redevenir exacte.

ERNEST DUPUY.

Lettres du Front.

I

*Lettres de M. S..., professeur au lycée de B***.*

Les deux lettres qui suivent, nous ont été communiquées par M. R. Thamin, recteur de l'Académie de Bordeaux, à qui elles ont été écrites par un professeur du lycée de Bordeaux en réponse à sa lettre « aux professeurs et instituteurs mobilisés de l'Académie ».

Dans cette lettre M. R. Thamin montrait les raisons pour lesquelles, aussi bien du côté des « civils » que du côté des combattants, chacun accomplissait son devoir dans le même sentiment envers sa Patrie.

« Ce qui fait, écrivait-il, la beauté du spectacle offert au monde, c'est l'union, qui n'avait jamais été réalisée à ce point, de la grandeur de la cause à défendre et de la valeur de ses défenseurs. Car je veux aussi vous parler de vous. Toutes les formes du courage vous ont été demandées et vous ont trouvés prêts. Faut-il plus admirer votre courage dans l'attaque, votre courage dans la retraite, votre courage dans la reprise triomphale de l'offensive, votre courage enfin dans la lutte continue de ces derniers mois, au cours de laquelle, la remarque a été faite, vous avez livré autant de combats et gagné autant de chevrons que les soldats légendaires de Napoléon? Poilus, vous ne le cédez en rien aux grognards. Vous avez élargi et enrichi la définition classique du soldat français. Vous avez ajouté de l'inédit à l'histoire de l'héroïsme humain. Votre adversaire est brave aussi, non toutefois avec la même spontanéité et la même bonne humeur. Il ne semble pas avoir non plus le même goût de la prouesse; il n'a surtout pas cette bravoure « guidée par l'honneur et épurée par le respect de la faiblesse », comme on définissait la vôtre hier. Mais ce qui exhausse vos âmes au-dessus même de leurs dons héréditaires, et achève le portrait du soldat français des années 1914 et 1915, c'est la pensée toujours présente en vous de ce que vous défendez : avec la France quelque chose de plus, comme si ce n'était pas assez d'elle pour l'épopée que vous vivez. La France n'est tout à fait elle-même et ne se bat jamais mieux que quand elle ne se bat pas pour elle seule. Cela lui est arrivé souvent, qu'elle servît l'idéal chevaleresque ou l'idéal révolutionnaire; elle servait toujours un idéal. L'histoire de la civilisation et l'histoire de la France ont donc souvent coïncidé, mais jamais aussi pleinement qu'aujourd'hui. Et c'est pourquoi, se sentant reliée à tout son passé

et sûre de suivre sa vraie destinée, elle n'a pas bronché au plus fort de l'orage qui a foncé sur elle. Tout au contraire ses poumons puissants semblent aspirer déjà l'air purifié qu'il laissera derrière. Une des douleurs supplémentaires que la défaite nous avait léguées et dont j'ai encore dans la mémoire l'amertume, c'est que cette défaite avait fait douter les esprits les plus sages de notre mission, et nous avait ramassés sur nous-mêmes, retraite nécessaire d'ailleurs et dont il ne nous faudra pas oublier les leçons. La France, trop souvent dupe de sa générosité, ne devait plus penser qu'à elle. Plus d'apostolat d'aucun genre, ni de cette charité mal ordonnée qui ne fait que des peuples ingrats. Ces propos entendus avaient meurtri dans ma jeunesse l'idéal qui, au premier éveil de mon patriotisme, m'avait fait si fier d'être Français. Et voici que les bienfaits semés dans le monde lèvent aujourd'hui comme un blé enfin mûr, et voici que, même si nous ne le voulons pas, la fortune nous impose de défendre, avec la vie de la France, tout ce qui a donné à cette vie dans l'histoire une valeur sans pareille. »

Cette belle lettre se terminait ainsi :

« ... Mais vous la raconterez à vos élèves, quand vous serez revenus, cette histoire que, pour votre part d'hommes, vous aurez faite. Et quels admirables professeurs vous serez! Quel accent auront vos paroles pleines, à en déborder, de vos souvenirs, et qui auront reçu la consécration suprême de l'action! Vous serez des exemples vivants pour toute une génération, cette génération bénie qui grandira dans le rayonnement de la victoire. Il y a du professeur dans le soldat que vous êtes; il restera du soldat dans le professeur. N'y pensez pas encore, mais j'y pense pour vous, après le retour au foyer, à ce retour fêté aussi dans la cour de votre école ou de votre lycée, à cette première rencontre avec des élèves qui vous attendent et se préparent déjà à vous écouter. »

Avant-postes, 9 mars 1915.

Monsieur le Recteur,

Nous étions hier deux poilus assis face à face dans un trou de tirailleur, derrière un grand chêne, à guetter, par-dessus les haies, les maisons d'un village occupé par l'ennemi. Il faisait un froid glacial : la neige nous envoyait des flocons dans les yeux, le vent nous cuisait les mains et les oreilles. J'ai tiré de mon pantalon de velours la lettre que vous avez adressée aux professeurs de votre Académie, et je l'ai lue à mon camarade X..., acteur de tournées Baret, actuellement engagé volontaire et soldat de 2e classe. Elle nous a fait chaud au cœur, nous vous en remercions tous deux, et, comme j'ai repos aujourd'hui après

trente-six heures sans sommeil, je veux me donner le plaisir de vous répondre point par point, en vous parlant d'homme à homme, de Français à Français, et non pas du tout de professeur à recteur. Vous nous parlez de l'Université, de la France, du droit éternel, et des raisons que nous avons de croire que nous sommes les champions du droit aussi bien que les défenseurs du pays. Je vais vous dire ce que j'en pense.

L'Université, j'en suis très fier, et vous nous en donnez d'excellentes nouvelles. Mon lycée, je l'aime mieux, depuis que j'en suis loin; il me semble plus près de mon cœur....

Je suis content aussi de mes anciens élèves. Une demi-douzaine d'entre eux m'ont écrit, m'ont dit la fidélité du souvenir qu'ils me gardent et l'impatience qu'ils avaient d'aller au feu. L'un m'a cité les belles paroles d'Hypéride dans son Oraison funèbre des guerriers morts pendant la guerre Lamiaque : « Ne les pleurez pas, Athéniens : en échange d'une vie mortelle, ils ont acquis une gloire immortelle, » et l'admirable développement qui suit. En voilà un pour qui les versions grecques ne sont point perdues, et qui sait retrouver et rajeunir et tirer de la cendre du passé, pour la faire grandir, comme une flamme, l'âme généreuse et frémissante qui dormait, emprisonnée dans les vieux textes de l'Hellade. D'autres souhaitent de devancer l'appel, d'autres se présentent à l'examen institué pour recruter les futurs officiers de réserve. Oui, de vous aussi, mes élèves, je suis content. Vous m'avez compris, et, mieux, vous avez compris à quoi servait la littérature. Traduire, c'est comprendre, et comprendre c'est réaliser en actes les sentiments dont on a une fois reconnu la généreuse vertu.

Je n'oublie pas que j'étais l'an dernier professeur au lycée de jeunes filles, que j'y ai traduit du Tite-Live, du César, et nombre de textes de ce grand Cicéron « qui aimait bien sa patrie ». J'ai été profondément touché, et touché jusqu'aux larmes, de recevoir, au jour de l'an, les vœux de Mme la Directrice, et ceux de toutes mes anciennes élèves, sans exception, avec leurs signatures. Je ne doute pas qu'elles ne se soient mises, comme vous le dites, au service des blessés, des réfugiés, « qui sont des blessés à leur manière », des orphelins, et des soldats, qui grâce à elles, à leurs envois, aux cartes qui les accompagnaient,

ont connu, au cœur de l'hiver, dans les tranchées, le doux sourire de la bonté unie à la grâce, et la tiède chaleur du foyer, tout entière retrouvée au contact d'un ouvrage de laine sorti de leurs mains.

Mais ma grande joie, monsieur le Recteur, ma plus légitime fierté, la pensée, en laquelle j'ai mis toutes mes complaisances, m'est venue de ce qui est notre famille personnelle et intime à nous, normaliens, dans la grande association universitaire. Si l'Université de France a bien mérité de la patrie, que dire de l'École, de notre École ? Chaque semaine, dans les journaux qui nous arrivent, je lis des noms de jeunes normaliens tombés à l'ennemi....

... J'ai discuté, avec un lieutenant de génie, auquel je servais d'homme de corvée, la question dont vous parlez. Pourquoi la France semble-t-elle exposer de préférence à la mort aveugle le meilleur, la fleur de sa jeunesse intellectuelle? D'abord parce qu'elle ne peut empêcher précisément les meilleurs de courir au feu comme à une fête, puis parce qu'elle ne peut nous dénier le droit à nous qui l'aimons plus que les autres, qui savons mieux du moins les raisons et la force de cet amour, de faire aussi pour elle, si possible, plus que les autres. Que c'est juste! Elle nous a donné bien plus que la vie matérielle. Ma pensée, ma langue, mon cœur, les chefs-d'œuvre de l'art, les beautés de la nature, par elle, grâce à elle qui fit de moi d'abord l'enfant de l'école primaire, puis le boursier du lycée, puis le normalien, puis le professeur, toujours guidé par sa main, toujours animé par son esprit dont je pressentais de plus en plus la merveilleuse beauté, avant de voir éclater cette beauté dans toute sa splendeur, par elle, j'ai vu, j'ai senti, j'ai aimé. Je lui dois tous les élans de mon âme, toutes les gouttes de mon sang. Le vieux Corneille l'a dit :

> Il est de tout son sang comptable à sa patrie.
> Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie.

Et l'on voudrait nous dire de ménager ce sang que la simple reconnaissance, si l'honneur ne parlait pas, nous ferait un devoir de verser! Non, c'est à nous, à nous les premiers, de donner l'exemple. Cela ne coûte guère. Nos classes manquaient d'air et d'espace. En voici!

Vous parlez encore des maîtres de la pensée, des écrivains, des

orateurs, des journalistes, de nos anciens professeurs que leur âge empêche d'être autre chose que « les généraux de la pensée ». Ils nous font grand bien. Barrès est un admirable Français, Boutroux, Lavisse, Bergson, tant d'autres que je lirai plus tard, si la guerre le permet, « servent » vaillamment. D'autres, moins grands, aussi dévoués, m'émeuvent encore et stimulent le zèle patriotique. Je ne les envie pas. Ma place est la meilleure. Le petit soldat qui meurt auprès de son fusil, après s'en être bien servi, est le premier, le nécessaire ouvrier de cette œuvre. Les autres ne parlent, n'écrivent, ne vivent que parce qu'il s'est battu.

Les civils tiennent, dites-vous. C'est très bien. Les soldats, eux, tiendront et avanceront. Nous ne trouvons pas que « c'est long ». Peu importe le temps. Le but est tout.

Il y aurait encore beaucoup à dire, — surtout sur le dernier point : la mission historique et actuelle de la France dans le monde. Mais ma lettre est longue déjà et on appelle « pour la soupe ».

*
* *

Avant-postes, 11 mars 1915.

Monsieur le Recteur,

Avec votre permission, je reprends mon bavardage où je l'ai laissé avant-hier. Aujourd'hui nous avons repos encore. Hier nous avons fait douze heures de patrouille, nous avons subi un feu violent de l'ennemi, nous l'avons chassé de notre bois, mais nous avons eu un homme tué. Mon ami, X..., au risque de sa vie, car les balles sifflaient bien dans ce coin-là, a tiré le corps du fossé où il était tombé. Il faut que je vous fasse connaître mon ami X.... C'est un acteur, il avait été réformé pour faiblesse de constitution. Il n'a jamais fait de service. Le premier jour de la guerre, laissant là son gagne-pain (il était de la troupe du casino de M...), ses camarades et toutes ses affections, il est parti, uniquement désireux de se battre pour la France. Il était poussé par le patriotisme, comme nous tous, par l'honneur, par la volonté de se dévouer à une noble cause, mais encore par quelque chose de plus, comme il me l'a expliqué. Dans ce quelque chose, je démêle un grand sentiment et un grand hommage à la France. Le sentiment, c'est qu'étant Juif, il a voulu venger sa

race d'un mépris injuste et prouver, par son exemple, que les Juifs sont disposés à se battre aussi vaillamment, plus vaillamment, que ceux qui leur déniaient un cœur français. L'hommage, c'est qu'il a voué à la France une reconnaissance et une admiration, inspirées par la certitude que l'homme y est plus libre, plus fier, plus heureux, plus humain que dans tous les autres pays. Cette certitude lui vient des tournées qu'il a faites en Allemagne, et c'est ici que j'arrive à la comparaison que vous faites dans votre lettre entre l'esprit français et l'esprit allemand, entre les sentiments qui animent nos adversaires et ceux que nous nous glorifions d'avoir.

Nous, nous combattons pour une tradition dans laquelle se mêlent et s'unissent, vous l'avez dit, l'idéal chevaleresque et l'idéal révolutionnaire. Nous sommes la France des Croisades et de Jeanne d'Arc, la France de la Fayette et de Danton. Nous avons travaillé à l'affranchissement des États-Unis, de la Grèce, de toutes les nationalités opprimées. Eux, pourquoi donc ont-ils lutté, sinon pour l'oppression, eux qui ont bâillonné l'Alsace. Notre tradition est antique et généreuse. La leur est récente, violente et barbare. Ils ont patronné l'espionnage, et fait de la déloyauté une institution d'État. Nous, nous avons toujours aimé la franchise et la lutte à ciel ouvert. Honte à eux! ils ont déshonoré la guerre, et, s'ils l'avaient pu, ils auraient déshonoré la science. Leurs intellectuels, leurs historiens, leurs professeurs ont vendu leur probité intellectuelle à un patriotisme haineux et agressif. Ils n'ont ni goût ni honneur. Déjà, il y a deux ans, c'est avec un frémissement que j'ai subi dans ma classe la présence d'un professeur allemand, autorisé par le Ministère à visiter les lycées. Il est venu une semaine entière, et n'a trouvé à me dire que ceci : « Nos élèves sont plus forts en thème latin que les vôtres; ils traduisent en latin les mémoires de Bismarck. »

Désormais, nous serons délivrés de toute cette vermine, comme disait mon ancien professeur de rhétorique à Condorcet. Ils avaient même faussé nos méthodes universitaires et fait perdre à quelques-uns le goût de la simplicité élégante, de la bonne humeur mesurée, étouffées par le lourd pédantisme et leurs monceaux de fiches.

Ce que je dis, je ne l'entends pas de toute l'Allemagne, ni par

exemple de l'Allemagne qu'aimèrent Mme de Staël et Michelet. Mais je le dis de l'Allemagne actuelle, empoisonnée tout entière par l'impérialisme prussien — qu'on l'en délivre : nous rendrons service à elle et au monde.

Tout ceci est bien emphatique pour le griffonnage d'un caporal. Excusez-moi, monsieur le Recteur, croyez à ma respectueuse sympathie et au plaisir que j'ai de causer avec vous.

II

Lettre de M. V..., instituteur de l'Isère, au Directeur de l'École normale [1].

10 mars 1915.

Monsieur le Directeur, permettez à un de vos anciens élèves de venir se rappeler à votre souvenir. Dans un des nombreux moments de repos qui sont inévitables dans une guerre de tranchées qui dure depuis près de cinq mois et qui acquiert de ce fait une régularité inattendue, c'est un plaisir très doux pour moi, de causer un instant avec vous et de réveiller ainsi le souvenir des années passées à l'École normale.

Je me souviens, et à ma grande confusion, des idées ultra-pacifistes que j'exprimais dans les causeries du samedi soir. Et je reconnais maintenant combien vos paroles étaient profondes et justes, quand vous me reprochiez mon manque de réflexion et de justesse lorsque j'émettais de timides idées sur la paix universelle, sur le désarmement, sur les idées généreuses de l'Allemagne.

Je suis revenu de tout cela, car j'ai touché de près la réalité. J'ai vu le bombardement d'Arras. J'ai causé avec des zouaves blessés, victimes de la perfidie teutonne. J'ai lu les déclarations des ministres allemands sur les traités, « chiffons de papier », j'ai constaté l'unanimité du peuple allemand pour la guerre

1. Un ancien élève de l'École normale de Grenoble, également au front, écrivait au Directeur, au sujet de cet instituteur : « V..., blessé d'abord à Mulhouse, est reparti volontaire dans le Nord, où son régiment a été fortement secoué et où je l'ai rencontré, sous un uniforme crotté, mais superbe avec sa grande barbe. »

d'agression. Et je reconnais la fausseté de mes idées, issues de moi-même, plutôt que de la constatation des faits. J'ai fait amende honorable depuis, je vous assure, et suis résolu plus fort que quiconque à la guerre à outrance. J'ai comme de la joie à vous le dire, à vous qui tentiez si fortement de me détourner de ces idées utopistes.

Ce n'est pas sans émotion que je songe, lorsque la canonnade fait trêve, aux jours heureux passés à l'étude à Grenoble. C'est maintenant que je songe combien on est heureux de travailler bien tranquille, à son avenir, à sa perfection morale et intellectuelle. Et je me prends à regretter les gaspillages irréfléchis d'un temps précieux. Si je reviens de cette guerre, ce sera, croyez-le, pour une vie de labeur et de dévouement complets.

En attendant la décision du destin je vis au jour le jour, faisant le plus possible mon devoir pour la Patrie. La vie est rude. Nous sommes à 80 mètres des tranchées ennemies. Et les nuits sont longues, et froides, et humides. C'est angoissant, car si les Boches arrivent, c'est une mêlée à la baïonnette; le feu étant impuissant à les arrêter à cause de la proximité des tranchées. Nous sommes arrosés d'obus à chaque relève. Même au repos, à l'arrière, nous sommes à la merci de la première « marmite » venue. Somme toute, on risque sa vie à chaque minute. Tout cela aboutit, dirai-je à une diminution du sentiment de la conservation. On ne baisse plus la tête quand sifflent les balles ou les obus, comme au début de la guerre. On s'attend à chaque instant à mourir et c'est ce qui fait la force des hommes. J'ai plus que jamais espoir en la victoire et peu m'importe d'y rester. Ce serait une souffrance aiguë, s'il m'était donné d'assister au triomphe de Guillaume.

Ma promotion a déjà payé son tribut à la guerre...

Toutes ces morts semblent nous montrer le chemin : En avant! En avant toujours! Notre génération saigne et souffre. Celles qui viendront après seront heureuses.

III

Lettre de M. L..., instituteur du Gers, à son inspecteur primaire.

14 mars.

Mon cher Inspecteur,

Après une dizaine de jours de besogne intense, il m'est enfin permis de pouvoir disposer d'une petite après-midi. A quoi puis-je bien la consacrer, sinon à ma correspondance? Vous ne serez pas oublié. Vous m'avez fait un gros plaisir en m'écrivant. J'éprouverai encore de douces émotions à vous dire un peu de ma vie de campagne, un brin de ma pensée sur la guerre.

Le 27 janvier, le 2e bataillon du ...e territorial a été subitement arraché à ses tranchées, assez paisibles, qu'il tenait depuis quatre mois environ. Il fut mis à la disposition d'un beau corps d'armée. Les hommes travaillèrent de suite de la pelle et de la pioche à la préparation des attaques qui n'ont pas cessé encore dans ce secteur champenois depuis le 16 février. Nous sommes devenus quelque chose comme des auxiliaires du génie pour des travaux secondaires, c'est vrai, mais toutefois pénibles et périlleux. Les soldats creusèrent en plein terrain découvert et pendant des nuits entières, des boyaux de cheminement larges et profonds, des tranchées de 2e ligne, pour permettre le ravitaillement, l'avance des renforts, la sécurité des troupes actives au moment des bombardements. Ces travaux économisèrent beaucoup d'existences. Ils furent exécutés avec une ardeur et une conscience que n'altérèrent ni le mauvais temps, ni les dangers courus. Notre 2e bataillon eut de la casse : 50 tués ou blessés environ. Notre compagnie eut sa part trop élevée hélas! de morts surtout.

L'heure des attaques sonna. Une croupe se dressait, naturellement formidable, sur 15 kilomètres de front, devant nos troupes, dont les tranchées sillonnaient le bas de la pente de 2 kilomètres environ qui mène à la crête. Le sol nu se prêtait merveilleusement à la défense. Sa nature crayeuse, favorable aux travaux de sape et de mine, fut bien mise à profit par l'ennemi qui créa des fortins, perça des souterrains. Pendant la deuxième quinzaine de février, les troupes se lancèrent héroïquement à l'assaut de ces positions. Ce fut dur. Les communiqués vous ont dit l'acharnement, l'am-

pleur et la réussite des attaques en Champagne. Pendant ce temps nos travaux furent de peu d'envergure. Notre rôle fut effacé et réduit presque à celui de cantonniers.

Mais aujourd'hui la crête est en partie atteinte, des côtes importantes sont tombées en notre possession ; des fortins ont été enlevés. Il ne faut pas, à aucun prix, perdre l'avantage chèrement acquis. Il faut consolider les positions gagnées, et se hâter. Le 2e bataillon donne de nouveau du collier. Il transporte des engins défensifs en avant : bombes, pétards, fusées, mitraille de toute nature. Il fait rouler pendant la nuit des canons en des endroits dissimulés de la crête, où ils attendront le moment convenable pour cracher, et pour rompre plus vite la résistance de l'ennemi. Les territoriaux installent aussi des lignes téléphoniques pour relier infanterie et artillerie; ils transportent les rondins, péniblement, sur les points où des abris sont nécessaires, et où les bois ont disparu, le terrain étant devenu chauve sous les rafales de notre 75.

La besogne est lourde et dangereuse. Mais nous savons que tout effort mène plus vite au succès, à la délivrance, et qu'avec l'adversaire merveilleusement organisé d'en face, renforcé en effectif et en matériel, il ne faut pas s'endormir. Rien ne doit être entrepris à l'aventure. Le Boche s'aperçoit aujourd'hui qu'il ne peut plus aller de l'avant mais il veut garder le terrain souillé; et à son attitude ferme, résolue, nous opposons une offensive méthodique, scientifique.

Des appoints nouveaux viendront peut-être bientôt alléger le poids de la lutte que soutient l'armée française. Ils seront les bienvenus, évidemment. Mais le moral de la troupe et du pays, s'il reste toujours ferme et intact, constituera vraiment le principal facteur du triomphe. On s'efforce, de l'autre côté du front, d'ancrer dans la cervelle teutonne que les Français vont se rendre. Je crois que dans le pays, dans la troupe même, on a tort de laisser paraître le moindre sentiment de lassitude. C'est vrai que la guerre est longue; c'est vrai aussi que nous avons, dans ce secteur, le spectacle de pertes élevées. Mais nous constatons aussi que les Boches sont très heureux quand ils sont faits prisonniers; qu'ils se rendent même volontiers quand ils le peuvent faire; qu'ils sont aussi peu dignes, battus,

qu'ils étaient lâches, victorieux. Je fais toutefois exception pour ceux de la Garde, soldats de métier, favorisés par les honneurs et les douceurs, qui luttent bravement en général, jusqu'au moment où ils ne sont plus que des loques.

En ce moment, l'ennemi est refoulé de tranchée en tranchée; il recule de peu, c'est vrai; mais un recul, si faible soit-il, s'il se répète fréquemment, le découragera. Notre 75 terrifie et fauche les Boches dont l'usure est peut-être supérieure à la nôtre. Les sympathies du monde vont à nous, ses produits aussi. L'adversaire doit, malgré tous les subterfuges, se lasser bientôt; qu'il nous suffise de tenir le cœur haut et confiant, et de savoir durer seulement cinq minutes de plus que lui.

Notre tâche d'éducateur reste sur le front intacte. Elle s'embellit même devant la glorieuse réalité. Il arrive quelquefois que les hommes au milieu desquels je vis se laissent amollir par des considérations égoïstes de propriété, de bénéfices. Une petite causerie s'allume instantanément, familière; et bientôt dans les esprits, s'affermissent les idées de confiance, de solidarité, de victoire, de grandeur du pays, de paix durable.

Mon cher Inspecteur, notre retour est peut-être plus proche qu'on croit; et je souris déjà à la pensée de vous revoir, d'entendre encore le son des voix enfantines, de reprendre auprès d'eux ma tâche sous votre fraternelle direction.

IV

Lettre d'un Instituteur du Pas-de-Calais au directeur de l'École normale.

... Le 5 octobre, je fus forcé d'abandonner mon école qui reçut 7 obus. Ce qui me resta de linge et de mobilier fut pillé. Prévoyant que l'École normale ne pourrait se rouvrir de sitôt, je me décidai à présenter mon fils [1] au concours des postes où il vient d'être admis avec le n° 122 sur 994 reçus. C'est là un beau succès et cependant combien j'aurais préféré le voir élève-maître!

1. Ce jeune homme avait été reçu, en juillet 1914, au concours d'admission à l'École normale.

J'ai quatre enfants. Mon rêve était de les voir tous suivre la carrière de leur père, à la condition qu'ils passent par l'École normale. Était-ce une idée fixe, une marotte ? Non. Certes il y a des professions moins pénibles, plus avantageuses que la mienne. D'aussi belles, jamais ; pas une même n'en approche. A chaque pas, dans la vie, l'instituteur trouve l'occasion de rendre service. S'il aime réellement son métier, il trouvera des satisfactions que nulle part il n'aura.

J'ai trente-cinq ans et demi de services ; j'ai travaillé de mon mieux et j'ai eu bien des fatigues. Combien d'heureux jours il m'a été donné de goûter !...

... Serait-ce abuser que de vous dire deux mots sur notre pauvre village où j'ai passé presque toute ma carrière et où je vais la terminer ? Le 5 octobre, la population fuit devant l'avalanche d'obus. Ceux qui restent sont mis en demeure d'évacuer la commune. Sur nos instances, le docteur, ma femme, notre institutrice, qui est ici depuis vingt-neuf ans, et moi, nous fûmes autorisés à rester. Nous venons de passer notre 148e nuit dans la même cave. 120 maisons environ sont démolies ou au moins inhabitables ; pas une des autres n'est intacte. D'animaux domestiques, de récoltes, de meubles, de linge, il ne reste rien.

A quoi je passe mon temps ? A écrire dix, quinze lettres chaque jour à nos malheureux évacués, à nos soldats qui furent mes élèves, et aussi aux mères ou épouses bretonnes dont les fils ou maris sont tombés sur notre terroir. J'ai des réponses touchantes par les sentiments d'énergie et de résignation qui y sont exprimés. Je réconforte de mon mieux tout ce monde, si malheureux et si intéressant, et tout me fait espérer que le village prendra bien vite un air de résurrection. Je rêve aux initiatives à prendre ou à seconder, et projette de créer un comité en vue d'aider les plus malheureuses familles. Les orphelins de ceux qui sont morts en combattant et qui furent mes élèves seront un peu ou plutôt beaucoup mes enfants. Que la mission des instituteurs en activité ou en retraite va être belle !

A propos d'un livre de pédagogie :

« Pour l'école vivante[1] ».

« Ce ravissant petit volume, écrit M. Buisson, n'avait pas besoin de préface. » Pourtant le nom d'un homme qui fut jadis à la tête de l'Enseignement primaire et qui fait autorité en matière de pédagogie, n'est pas pour déplaire sur le frontispice d'un livre qui se ferme sur une lettre de M. Maurice Barrès, lettre assez flatteuse — qui l'eût dit! — pour les maîtres de nos écoles.

Sans doute les fervents de pédagogie, les amis de l'école et de l'enfance, avaient déjà lu dans le *Manuel général*, dans l'*Éducation enfantine*, dans l'*Éducation*, la plupart des morceaux ici recueillis en volume par M. Blanguernon. De ces articles épars on sentait déjà le charme et aussi la portée; on y goûtait cet « art d'animer tant de scènes prises sur le vif à l'école et au village, l'amusante vérité de ces portraits d'enfants et de grandes personnes, maîtres ou parents, tous ces riens de la vie enfantine et scolaire qui, sous une main délicate, deviennent de si jolis petits poèmes en miniature » (*Préface*, p. VII). Mais en feuilletant le livre, on comprend mieux encore : « Sous l'apparence de rapides et familières causeries au fil des jours et au hasard des rencontres, savez-vous ce qui se déroule? Tout un plan d'éducation. C'est un programme, c'est un manifeste de réforme pédagogique, c'est un *Traité des études* primaires qui se cachait sous ces pages fraîches et rieuses, que vous avez accueillies sans méfiance. »

Volume certes à signaler à « ceux qui se représentent encore l'école primaire comme un domaine connu, misérablement plat et banal, où il n'y a plus rien à découvrir ». Combien de préventions peut-il dissiper! Combien de ridicules légendes propagées,

1. Edmond Blanguernon, *Pour l'école vivante*, 1 vol. in-16, Paris, Hachette et Cie.

sans critique, ou même de mauvaise foi, s'évanouiront au contact de la réalité qu'il fait revivre sous nos yeux.

S'il est entendu, « dans un certain monde, que le jeune instituteur arrive à la caserne bouffi d'intellectualisme, dédaigneux des besognes militaires; et prêt à tenter, auprès de ses camarades de chambrée, une sournoise désagrégation de l'instinct patriotique », récusera-t-on le colonel d'un régiment de l'Est signalant à l'attention d'un inspecteur d'Académie les qualités supérieures d'ordre intellectuel et moral dont ont fait preuve de futurs instituteurs, sous-lieutenants, sous ses ordres, pendant six mois? Cette lettre, on la trouvera, sobrement commentée, p. 72 (*Sous les armes*).

Et voici, sous le titre *Écoles et clochers*, une lettre ouverte à Maurice Barrès, adressée comme un applaudissement au vibrant plaidoyer qu'il avait prononcé, à la Chambre, pour la conservation des vieilles églises de France. « Vous devez avoir l'instituteur avec vous, y lit-on, s'il perpétue par l'école son influence sur les générations du village, sensibles par lui ou insensibles à la beauté d'un clocher aspirant au ciel, sensibles ou insensibles aux souvenirs qui flottent autour des vieilles pierres; vous devez l'avoir avec vous encore, s'il peut, secrétaire de mairie, conseiller de la municipalité, incliner l'assemblée communale au respect, à la conservation, à la restitution des monuments, des reliques du passé. »

« Ne vous a-t-on pas dit le renouveau des études d'histoire régionale et locale dans nos écoles primaires? Nos instituteurs vivifient l'histoire de France par celle de la région, du petit pays, avec ses métiers, ses arts, et tout ce qui a caractérisé sur leur coin de terre la vie des ancêtres, qui a contribué à former lentement la physionomie de la race. Ils sortent de leurs écoles — allusion aux classes-promenades que M. Blanguernon, puis plusieurs autres inspecteurs d'Académie ont organisées, en s'inspirant de l'esprit plus encore que de la lettre des règlements; — ils sortent de leurs écoles, et là où persistent de vieilles maisons, un vieux château, des restes de remparts, une vieille église, ils mènent leurs élèves, et font, devant leurs témoins, le commentaire des siècles. » Et M. Blanguernon a raison de dire qu'on doit compter pour la garde et l'intelligence de *toutes les beautés françaises* sur les instituteurs primaires des communes de France.

Dans ce livre de pédagogie vivante et vécue l'enseignement de la morale, — pour répondre aux soucis de l'heure, n'est pas oublié. La « *prière du matin* », profession vivante et forte d'un idéalisme d'action volontaire et joyeuse, véritable élévation morale, y est évoquée avec conviction — avec une conviction qui fera réfléchir ceux-là mêmes qui prétendent au monopole de l'enseignement moral, et qui ne veulent pas croire à une morale laïque, à la profession de foi faite en toute simplicité de cœur à l'école laïque.

Que de judicieux conseils, fruits d'une expérience avisée et délicate, trouvons-nous au fil de la lecture, et notamment dans les chapitres intitulés : *La dénonciation des défauts*, *L'apprentissage de la justice*, cette vertu sociale qui est l'armature d'une démocratie, *La gaieté, vertu professionnelle*, et aussi dans l'étude plus étendue : *L'enseignement de la morale à l'école publique !* Ici les plus graves problèmes sont posés, sans affectation savante, mais avec prudence, clairvoyance et bonne foi. On ne peut qu'y renvoyer ceux qui n'ont pas encore lu ces pages.

Ce que peut être l'école d'aujourd'hui, ce que devra être l'école de demain, on se le représente mieux après avoir lu *Pour l'école vivante*. L'école c'est la maison du travail — intellectuel, mais aussi manuel — la maison du travail proportionné aux forces et aux capacités de l'enfant, du travail attrayant et joyeux; c'est la maison de la propreté et de l'ordre — de l'ordre où le Xénophon de l'*Économique* voyait la première beauté; maison de la beauté simple aussi. Sur le bureau du maître, quelques fleurs en chaque saison; quelques gravures sur les murs, nets et blancs, — judicieusement choisies, cela va sans dire; quelques moulages artistiques, puisque la statuaire, moins conventionnelle, parle plus à l'œil de l'enfant. Et que tous les écoliers chantent, les petits dansant en rond, fleurs animées, de ces « jardins d'enfants », s'initiant insensiblement au rythme et développant au mieux leur être physique. Pour les grands « de la musique avant toute chose », serait bien près de dire M. Blanguernon, car la musique c'est *l'art à l'école*, sans budget et sans matériel.

Mais la poésie fait si peu oublier la prose, que nous relevons avec le plus vif intérêt certains conseils relatifs à l'enseignement pratique et direct de la cuisine. N'est-il pas indispensable de

donner à des fillettes souvent chargées, après la classe, de préparer le repas de la famille, quelques préceptes d'hygiène alimentaire et aussi quelques recettes de cuisine simple? A l'enseignement ménager, simple et pratique, il faut tailler une large part. Que l'écolière puisse s'écrier, rougissante de fierté : « Et moi aussi je suis ménagère! » C'est pour le foyer que l'école doit former l'enfant et l'école doit ambitionner d'apprendre « tout ce qu'il faudrait que sache et pratique, dans la maison ouvrière ou paysanne, pour qu'on y vive en santé et joie, la maîtresse de maison, la mère de famille. » Pâtisseries de ménage, conserves de légumes, confitures, plats régionaux, recettes de toutes sortes, feront mieux accepter des parents, parfois un peu méfiants, les petits préceptes d'hygiène alimentaire et d'économie domestique. La jeune ménagère qui a bien réussi un « *roux* » ne sera-t-elle pas mieux écoutée, que si elle débitait, sans mettre la main à la pâte, ou en manquant tous les plats auxquels elle s'essayerait, de beaux conseils lus dans les livres! La satisfaction des parents n'est-elle point pour l'institutrice un encouragement des plus précieux?

Pensons aux parents! Ouvrons l'école aux parents! Ce serait une triste consolation que de se dire : « On ne peut contenter tout le monde... et *les pères!* » Il est trop naturel qu'on cherche à contenter, dans la mesure du possible, les parents qui confient leurs enfants à l'école publique. Et les réunions familiales, organisées simplement, permettront aux maîtres de mieux connaître le milieu où ils exercent leurs délicates fonctions. Certains malentendus regrettables, mais parfois inévitables, se dissiperont d'eux-mêmes à mesure qu'on se connaîtra mieux. L'école publique doit être une maison de verre : et l'instituteur n'a rien à perdre à s'appuyer sur l'opinion publique, avec confiance dans le bon-sens qui reste encore « la chose la mieux partagée », sur nos vieux terroirs.

Attention cependant! Il se peut que certains pères de famille — trop dociles à un mot d'ordre donné à voix haute, ou même glissé à voix basse — élèvent des prétentions abusives. Sous prétexte de neutralité, on voudra exiger du maître une abdication. Certes la prudence s'impose, mais dans certains cas un scrupule excessif, une docilité exagérée pourraient s'interpréter comme

une défaillance. Qu'il s'agisse par exemple de l'assistance des enfants à une cérémonie publique, le vrai moyen d'observer, dans son esprit même, le principe de neutralité, ne serait-il pas de déclarer l'assistance facultative, non strictement obligatoire ? Ajoutons d'ailleurs que le maître peut et doit en référer à ses supérieurs hiérarchiques, ses guides naturels, pour trancher une question de ce genre.

Il est au contraire des questions sur lesquelles il est meilleur juge que quiconque : sur le choix des sujets de rédactions françaises par exemple. Il connaît ses élèves, il sait quel effort de réflexion on peut demander aux grands — même si ces grands n'ont que dix ou douze ans. « L'économie et ses avantages », voilà un sujet que M. Blanguernon trouve trop difficile, parce que trop abstrait. Le maître qui avait pu le donner l'estimait à coup sûr *traitable*... au pays du bas de laine, au pays de l'économie, cette vertu des humbles de France. Sur cette question l'enfant consultera son père et sa mère, il réfléchira, selon l'habitude qu'on lui en aura donnée, sur les petits faits de la vie quotidienne. Et quel sujet moins rébarbatif, pour peu que le maître guide les démarches de l'intelligence encore hésitante de ces « grands » !

Mais à quoi bon s'arrêter à de telles vétilles. Un livre est bon malgré les quelques faits ou opinions discutables qu'il présente, quand il s'affirme vivant et sincère. Sachons gré à l'auteur de *Pour l'école vivante* d'avoir signalé, sans indignation outrancière, certains symptômes, certains faits regrettables. Il y aurait tant à dire sur le mauvais vouloir de certains officiers municipaux, vrais tyrans de villages. Dans *La classe reblanchie*, ne croit-on pas entendre ce maire marmonnant sa mauvaise humeur contre l'article 13 du règlement scolaire : « La classe sera blanchie ou lessivée tous les ans », et son mépris dégoûté de cette école publique *où on reçoit la vermine du pays*.... « C'est elle qui vous amène toutes ces maladies », répond-il à l'institutrice qui insiste, comme c'est son devoir, pour faire détruire, par un simple badigeonnage à la chaux, les germes malsains qui se sont accumulés, tout au long de l'année, dans une classe enfantine. « Il faudrait continuellement dépenser de l'argent pour vos classes ! » Dans cette commune, ajoute M. Blanguernon, les locaux mal aérés, les

parquets délabrés, les murs noircis de la laïque font la réclame de l'école libre. Et l'on songe que ce même maire — tiré à de trop nombreux exemplaires — se trouve chargé de tenir la main à la fréquentation scolaire.

Mais le mal signalé dans le chapitre si bien intitulé *Les enfants sacrifiés aux bêtes* demeure lamentable, angoissant. Il est pourtant de ceux auxquels une démocratie devrait appliquer une médication héroïque; surtout dans un pays où le chiffre de la population reste stationnaire et où la qualité des citoyens doit compenser la quantité qui fait défaut. L'humoriste Jean-Paul Richter, pédagogue fort avisé, songeait jadis avec mélancolie aux « capacités champêtres qui se perdaient dans les granges, dans les casernes et dans les ateliers » faute d'instruction. Que penser, un siècle après lui, devant ces enfants « prisonniers auprès des vaches et des moutons qui paissent »?

« C'est, d'avril à novembre, le sacrifice des intelligences, enlevées aux claires leçons de l'école, mises aux pacages à ruminer à vide.... Les enfants sont sacrifiés aux bêtes.... »

On lit dans un bulletin d'inspection : « Trois grands élèves ne viennent plus à l'école : deux gardant les vaches, un troisième... *les poules!* »

« Ailleurs, sur 40 garçons d'âge scolaire, 19 — j'ai le tableau sous les yeux — 19 ont déserté l'école. 4, parmi eux, gardent le bétail de leurs parents; 15 dont 2 de neuf ans, et 1 qui n'aura *huit* ans que le 7 juin, sont *loués, partis à maître*..... Ils sont loués de 5 à 12 francs par mois. »

« Le *remplacement* existe encore : un fermier loue un petit pâtre, pour que son fils à lui puisse fréquenter régulièrement l'école.... »

A ce mal quels remèdes apporter? « Comment condamner les parents pauvres qui louent leurs enfants, et escomptent leur entretien et leur maigre salaire? » Certes le cas est grave, et seule une caisse des écoles suffisamment garnie pourrait subvenir à des misères réelles. Mais bien souvent il n'y a que routine et négligence; et des solutions bien simples résoudraient le problème. Il faudrait fermer les pâturages d'une clôture de ronces artificielles, ou louer à frais communs un berger qui réunirait le bétail épars. Dans son dernier rapport sur la situation de l'en-

seignement primaire dans le département de la Haute-Marne[1], M. Blanguernon indique bien que trois familles d'une commune du département ont créé des « parcs » pour le bétail, afin de laisser leurs fillettes à l'école. Mais que c'est peu !

Autre remède préconisé et qu'on a tenté d'appliquer, non sans résultats. « Une scolarité réduite à sept mois peut-être, du 1er novembre au 1er juin, la rentrée et les vacances annuelles restant d'ailleurs fixées aux dates ordinaires pour les enfants à qui les parents pourraient laisser le bénéfice complet de l'école. Pour les autres, le temps de la fenaison, de la moisson, de la vendange, seraient libres. » Mais quel optimisme incorrigible il faut nourrir en son cœur pour penser que les employeurs des petits « envoyés à maître » consentiront à se priver, ne fût-ce que quelques heures par jour, pour les laisser à l'école, des petits pâtres qu'ils ont loués. M. Blanguernon se félicite que quatre fermiers aient donné cette marque rare d'intelligence patriotique et de désintéressement. Mais feront-ils école ? On en peut douter ; et la philanthropie ne saurait être rendue obligatoire.

Remèdes précaires et, pour dire vrai, inopérants. Dans ce plaidoyer pour l'école vivante il manque donc à notre avis un chapitre qui s'intitulerait *Pour que l'école vive*. Or en certaines communes, M. Blanguernon le reconnaît courageusement dans son rapport, l'école se meurt. Qu'il nous permette encore de le citer : « La fréquentation est encore bien mauvaise en certains endroits. J'hésite à citer les communes rurales où l'école est désertée du commencement d'avril à la fin de novembre. Je plains les maîtres obligés au perpétuel recommencement d'une tâche ingrate, mais surtout les enfants à qui tout développement intellectuel est ainsi refusé.... » La « plaie scolaire » il l'étale délibérément dans ce rapport : un tiers environ des élèves d'âge scolaire (de 6 à 13 ans) manquent à l'appel, au mois d'octobre et dès le mois d'avril : sacrifice abusif des intelligences enfantines !

Pourquoi ne pas consacrer quelques pages aux remèdes héroïques qu'exige le mal, qui n'est point, hélas ! particulier au département dont M. Blanguernon a l'honneur d'être inspecteur

1. Rapport de l'Inspecteur d'Académie sur la situation de l'enseignement primaire dans le département de la Haute-Marne (Conseil général, session ordinaire d'août 1913), Chaumont, 1913.

d'académie. N'y aurait-il pas un peu trop d'optimisme dans ce volume destiné au grand public? Comme on y regrette l'absence de certaines conclusions du rapport que nous avions déjà cité sur la situation de l'enseignement primaire dans la Haute-Marne! Il s'agit de l'abus manifesté dans le louage des enfants pendant la saison des travaux agricoles : l'exode de ces petits pâtres de dix et parfois de huit ans commence dès le 15 mars et leur retour ne se produit guère avant décembre. Aussi fallait-il hardiment répéter dans ce plaidoyer *Pour l'école vivante* cet « appel à la conscience de la démocratie, et qui doit être entendu », ce simple extrait d'une lettre d'un inspecteur primaire : « L'inspection du travail fait respecter la loi du 2 novembre 1892 qui a fixé à treize ans l'âge avant lequel l'enfant ne peut être employé à l'usine; les instituteurs sont unanimes à demander que cette inspection s'exerce aussi dans les pays agricoles, pour qu'on ne puisse plus citer des propriétaires qui font de la non fréquentation des enfants une condition facile du contrat de métayage [1]. »

Et ne fallait-il pas redire encore bien haut qu'il était absolument illusoire de s'en remettre exclusivement au maire, élu par ses concitoyens, pour faire observer strictement dans la commune la loi sur la fréquentation scolaire? Ne faudrait-il pas, dans bien des villages où ce n'est pas une plaisanterie, hélas! de répéter que « l'agriculture manque de bras », que le maire fût un héros, prêt d'avance à sacrifier son écharpe à un principe, pour se rendre à plaisir impopulaire en tracassant, en dépit des nécessités économiques les plus pressantes, — fût-ce pour le bien des enfants et l'avenir même du pays — ses électeurs d'hier et de demain? La loi, suprême tutrice de l'enfant, devra choisir, de par la force des choses, d'autres subrogés-tuteurs. Sans empiéter sur les attributions du législateur, un pédagogue autorisé et écouté ne pouvait-il pas dire son mot sur ce sujet bien actuel, sur ces questions elles aussi vivantes?

Pourquoi aussi M. Blanguernon se résigne-t-il si vite à la disparition des Universités populaires, lui qui en a gardé l'optimisme incorrigible, l'idéalisme quand même, la foi dans le peuple, dans son bon sens et son bon cœur. Elles n'ont pas

1. Rapport cité, p. 20.

réussi, dit-il. — Pourtant il y en a qui vont très bien, malgré la concurrence que leur font auprès des adultes, il faut l'avouer, le café-concert, et auprès de tous le cinématographe, dont l'ère est arrivée. Ce n'est pas le moment, à l'heure où l'on sent la nécessité de les développer, sous le titre moins ambitieux d'œuvres post-scolaires, d'enterrer ces universités d'antan. Pour que les patronages laïques vivent et prospèrent, il faudra faire appel à toutes les bonnes volontés, à tous les dévouements — qui ne demandent qu'à s'employer, — mais il faudra rendre les séances de plus en plus attrayantes : aux projections, il y aurait lieu d'ajouter, si possible, le cinéma, sans négliger aucun élément de succès. Si les U. P. ont vu baisser le nombre de leurs auditeurs, c'est à cause du dédain de la méthode expérimentale que Sainte-Beuve préconisait déjà, sous le second Empire, pour les lectures publiques. Il faut s'adapter au public, et rendre moins austères des séances qui gagnent beaucoup à être plus récréatives. Tout cela, pourquoi M. Blanguernon ne nous le dirait-il pas un jour ?

Ainsi donc, en résumé, malgré les lacunes presque inévitables dans un ouvrage de cette nature, malgré certaines idées qui appellent la discussion, *Pour l'école vivante* constitue un bel exemple de neutralité et fait honneur à la compétence, à la pédagogie vivante, à la largeur de vue de son auteur. M. Buisson a raison de le dire : « Dans ce livre, il n'y a pas une page qui prêche la laïcité, mais toutes la montrent à l'œuvre, elle vit sous nos yeux dans un exemplaire authentique. »

L'éclectisme même de l'auteur, qui prend les arguments et les exemples où il les trouve, ne serait pas non plus pour déplaire. Il cite Maurice Barrès, académicien peu suspect de tendresse pour l'école laïque, Henry Bordeaux, un des plus orthodoxes de nos écrivains *académisables*, aussi bien que Renan, Anatole France, Gabriel Séailles, qui sentent bien un peu le fagot. Mais toujours il reste lui-même.

Avec grand plaisir aussi, disons-le pour finir, on retrouve en l'auteur de ce plaidoyer vivant pour l'école vivante le délicat poète de *La vie orgueilleuse*. « Même quand l'oiseau marche.... » Du poète, M. Blanguernon garde dans sa prose une pointe de coquetterie et de préciosité, quelque superstition du Verbe, il est de ceux pour qui « le mot est un être vivant » et qui laissent

volontiers un instant le chemin de leur pensée pour cueillir un joli vocable, comme une fleur rare. Qui s'en plaindrait? Il sait voir et peindre, il sait raconter. Ce volume de pédagogie fait penser, par instants, — ce n'est pas un mince éloge — au maître écrivain nivernais qui nous a laissé les *Histoires naturelles*, le *Vigneron dans sa vigne* : à Jules Renard.

JEAN GIRAUD.

Un Essai d'Éducation morale sous la Révolution.

Le premier « Manuel » en usage dans les Écoles.

Aucun gouvernement n'a été l'objet d'appréciations aussi passionnées que la Convention Nationale. Et cependant aucun gouvernement par ses actes politiques, par ses institutions, n'a fait œuvre plus utile.

Attaqué de tous côtés, au dehors comme au dedans, il refoule l'envahisseur, il met fin à la guerre civile.

En même temps, semblant oublier l'heure grave du présent, il songe à l'avenir et s'occupe longuement de l'éducation nationale. Comme le dit E. Quinet, « les enfants préoccupent la Convention plus que les hommes ». Romme, Fourcroy, Bouquier, Chénier, Lakanal, Robespierre se succèdent au Comité d'Instruction publique et échafaudent tout un système nouveau d'enseignement. « Spectacle unique, dit encore notre grand écrivain, que l'enfant ainsi protégé par les rudes mains qui s'appuient à l'échafaud ! » Il ajoute : « L'évêque Grégoire est le Fénelon de ce nouveau Télémaque[1]. »

Le célèbre conventionnel, en effet, non seulement intervient dans toutes les discussions relatives à l'enseignement, mais tente un véritable essai pratique d'éducation nationale en présentant, les 28 septembre et 8 décembre, un projet de « Recueil des traits de vertu civique », destiné à servir de livre de lecture dans les écoles primaires. Le Comité approuve, encourage la publication de ce premier manuel de morale et il en confie la rédaction à l'un

1. *La Révolution.*

de ses membres, Léonard Bourdon, un ancien instituteur. Tous les décrets qui seront alors votés mentionneront ce Recueil.

A la date du 21 octobre 1793, dans le projet de Romme nous lisons qu' « on fera connaître les traits de vertu qui honorent le plus les hommes libres... ». Dans le décret de Bouquier du 8 décembre, on parle nettement, « pour former les citoyens », d'un « tableau des actions héroïques et vertueuses ». Et plus tard, enfin, le décret de Lakanal du 18 novembre 1794 prescrit d'enseigner aux élèves « la morale républicaine » et indique qu' « on leur fera apprendre le recueil des Actions héroïques... ».

A cette époque, ce dernier Recueil semble déjà partout répandu. Dès le 30 décembre 1793 il est présenté à la Convention par son auteur, au nom du Comité d'Instruction publique. L'impression en est votée. L'assemblée, aussitôt, arrête que « les numéros du *Recueil des Actions héroïques et civiques des républicains français* (tel est son vrai titre) seront envoyés en placards et en cahiers aux municipalités, aux armées, aux sociétés et à toutes les écoles de la République; qu'ils seront lus publiquement les jours de décade [1] et que les instituteurs seront tenus de les faire lire à leurs élèves ». Prenant ensuite en considération une décison du Comité de Salut public en date du 17 février 1794, la Convention décrète qu' « il sera tiré 150 000 exemplaires de chaque numéro du *Recueil des actions héroïques et civiques des républicains français* ». L'arrêté ajoute : « Les administrateurs du département sont autorisés à le faire réimprimer selon les besoins des administrés. » Puis le Comité d'Instruction publique précise le but poursuivi par la Convention. On nous saura gré de citer textuellement les considérations de ce Comité : « L'intention de la Convention nationale, en décrétant l'envoi de ce recueil à toutes les écoles de la République, a été de donner à tous les jeunes citoyens un livre élémentaire de morale qui, substitué aux catéchismes, aux livres bleus [2] dont on obscurcissait leur imagination, et avec le secours desquels on

1. Dans le calendrier républicain, le *décadi*, dixième jour de la décade, remplaçait le dimanche.

2. Petits livres populaires, almanachs, recueils de contes, etc., fort répandus à cette époque. La « Bibliothèque bleue » était imprimée à Troyes, principalement.

les préparait à l'esclavage en les éloignant de la vérité, pût leur inspirer une généreuse émulation et les enflammer du désir d'imiter les vertus des fondateurs de la République. Les Instituteurs rendront ce Recueil encore plus utile à leurs élèves si, en le leur faisant lire, ils leur donnent quelques explications, soit sur la signification des mots, soit sur la position des lieux, et s'ils les mettent à portée de discourir entre eux sur le degré d'estime que chacun croira devoir accorder à chaque trait. »

Que conclure de tout cela sinon que la Convention, à une époque bien agitée de notre histoire, se préoccupe activement de l'éducation des futurs citoyens? Sans se contenter de discours stériles, de rapports oiseux, elle fait œuvre de réalisation. Par son initiative, on met entre les mains des enfants un véritable livre de morale. Répandu dans toute la France, il est expliqué, commenté par tous les instituteurs.

Mais qu'est ce recueil? Comment est-il rédigé? Que renferme-t-il?

Si nous en jugeons par les cinq numéros parus successivement en décembre 1793, en février, mars, avril et mai 1794, et dont nous avons pu avoir connaissance, c'est un recueil périodique, in-8°, de 24 à 30 pages, édité dans le format du *Bulletin de la Convention*. Une vingtaine de traits d'héroïsme et de civisme y sont contenus; à la première et à la dernière page de chaque brochure est inséré un chant patriotique. Mais laissons le Conventionnel Léonard Bourdon nous entretenir de son ouvrage. D'ailleurs quelques extraits permettront aux lecteurs d'en juger eux-mêmes, et d'évoquer un peu cette époque qui enfanta bien des héros. Les récits qui seront reproduits (nous aurions désiré pouvoir les communiquer presque tous) ne pourraient-ils pas encore utilement servir de lectures patriotiques ou morales aux jeunes élèves?

Voici donc ce qu'écrit l'auteur du *Recueil des actions héroïques et civiques des républicains français*, en tête du premier fascicule :

« Nous aurions pu remplir ce numéro, et beaucoup d'autres ensuite, de récits plus saillants; nous aurions pu y réunir un ensemble de traits plus héroïques les uns que les autres, de ces traits qui provoquent d'autant plus l'admiration qu'ils paraissent

surpasser les forces ordinaires de la nature. (L'énergie des républicains français, le sublime enthousiasme de la Liberté qui élève l'homme au-dessus de lui-même, nous garantissaient que les matériaux ne nous manqueraient pas.) Mais nous avons voulu ménager les jouissances de nos lecteurs : nous avons pensé que des traits de probité, de désintéressement dont la Convention nationale avait entendu le récit avec intérêt, figureraient sans désavantage, à côté des traits d'héroïsme, dans ce Recueil, dont l'objet est de présenter à la jeunesse française le tableau des vertus de ses pères, de ses contemporains; d'exciter et d'entretenir la sensibilité si naturelle à cet âge ».

Nous savons maintenant de quelles actions sera rempli le *Recueil*. Par ailleurs, Léonard Bourdon indique comment elles seront rapportées : « Notre Recueil, dit-il, doit avoir le mérite que l'on désire dans les livres élémentaires vulgairement appelés classiques; les traits cités doivent être assez bien choisis pour se louer eux-mêmes. Aucun terme hyperbolique, aucune expression triviale ou ampoulée ne doivent défigurer un style dont la pureté, la simplicité et le choix des mots propres sont les qualités principales. »

Enfin, notre auteur, achevant de présenter le Recueil, nous montre qu'il suit un plan méthodique : « Voici, écrit-il, la marche que nous avons suivie. Chaque numéro contiendra d'abord un récit des premiers événements de la Révolution; les différents traits d'héroïsme et de civisme seront variés de manière à éviter l'uniformité; tantôt, ce sera un trait de désintéressement; une action héroïque lui succédera et sera suivie d'un sentiment de piété filiale. Les actions vertueuses des corps, des individus, des vieillards, des femmes, des enfants, tracées successivement, nous fourniront un nouveau moyen de varier nos récits. »

Evidemment ce n'est pas là toute la morale. Notre recueil de 1793-94, tout incomplet qu'il paraisse, n'en constitue pas moins un manuel de morale, de morale vécue, de morale en action, celle qui porte les meilleurs fruits.

Aussi les éducateurs reliront-ils avec intérêt et profit, je pense, ces « pages oubliées » que nous ont laissées nos glorieux ancêtres.

La première lecture du Recueil, c'est une page d'histoire; elle relate un épisode du 30 juin 1789 :

« Lors de la séance du 23 juin (de cette séance si bien appelée royale, puisque, dans les intentions perfides de la Cour, elle devait faire échouer la Révolution), les gardes françaises de service à Versailles sont commandés pour agir offensivement contre le peuple : promesses, menaces, offres d'argent, tout est successivement employé pour obtenir d'eux l'assurance qu'ils serviront les projets sanguinaires du Tyran. Tous les moyens de séduction sont inutiles. Ces braves défenseurs de la Patrie, qui dès lors ne reconnaissent d'autre souverain que le peuple, déclarent hautement qu'ils ne tremperont pas leurs mains dans le sang de leurs frères. Cette sainte résistance aux ordres infâmes du despotisme excite la rage des vils esclaves qui les commandent. Les plus zélés d'entre eux sont précipités nuitamment dans les cachots de l'Abbaye[1]. Cet acte de tyrannie transpire ; il provoque l'indignation publique. Le 30 juin, sur les six heures du soir, un jeune homme monte sur une table au ci-devant Palais-Royal et s'écrie : « Citoyens, ces généreux soldats qui, le 23, à Versailles, ont refusé de faire feu sur le peuple, sont maintenant chargés de chaînes ; ils gémissent dans les cachots. Souffrirons-nous qu'ils y restent plus longtemps ? Non, mes amis, nous irons les délivrer. Marchons à l'Abbaye. » A peine a-t-il terminé cette courte harangue, qu'il s'élance vers la porte du jardin ; une foule de citoyens se précipitent sur ses pas ; ils arrivent à l'Abbaye, les gardes françaises sont rendus à la liberté, on les porte en triomphe au jardin de l'Égalité. Après y avoir reçu les expressions de la reconnaissance publique, ils sont conduits à la maison de Genève où l'affluence du peuple empressé de jouir de leur vue les retient plusieurs jours. Les citoyens leur apportent des vivres en abondance et se disputent le plaisir de pourvoir à leurs besoins. Tous sont jaloux de leur offrir le produit de leurs travaux. Ces offrandes civiques partagées entre ces généreux ennemis de la tyrannie produisent une somme de plus de 800 livres à chacun d'eux, et ils étaient plus de onze. Telle fut l'aurore des beaux jours de liberté. »

---

1. La prison de l'Abbaye, située à Paris, près de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, théâtre des massacres de septembre 1792, fut démolie en 1854.

Sous ce titre : *Patriotisme républicain*, avec la date du 11 novembre 1793, nous lisons cet intéressant récit :

« Deux voitures de fourrage destinées à l'armée du Rhin sont arrêtées à Saussure, district de Remiremont, département des Vosges, par le manque de chevaux. Seize braves sans-culottes, la plupart pères de famille, abandonnent leurs travaux et se présentent pour y suppléer. Huit d'entre eux s'attachent à chacune des deux voitures. Ni la difficulté des chemins presque entièrement rompus, ni les rochers qu'il faut gravir, ni la pluie qui ne cesse de tomber, ne peuvent arrêter leur marche. Ils conduisent les deux chariots dans l'espace de quatre jours à Colmar, distant de 22 lieues de Saussure. Les représentants du peuple délégués dans le département vont au-devant de ces braves républicains, les serrent dans leurs bras et veulent leur faire recevoir la juste indemnité de leur travail. « Ça ne se paie pas, répondent-ils unanimement; nos fils versent leur sang à la frontière; ne sommes-nous pas trop heureux de travailler en même temps pour eux et pour la République ? » Les noms de ces hommes libres recueilleront les hommages de la postérité.

« Première voiture : Nicolas Romaré, Adam-Jean-Nicolas et J.-B.-Dominique Lambert, Joseph Laharte le vieux, Joseph-Jean Laharte le jeune, Bernard Zrichebeu, Jean-Nicolas Laharte et Jean-Nicolas Noël.

« Deuxième voiture : Nicolas, Antoine, Joseph et François Mathieu, Nicolas Guérin et Sébastien Grandemange, François et Marin Lambert. »

C'est en ces termes que le *Recueil* rapporte les actes de bravoure de Bara et sa mort héroïque :

« Novembre 1793 : Toute l'armée a vu avec étonnement Joseph Bara, équipé en hussard, à peine âgé de treize ans, affronter tous les dangers, charger toujours à la tête de la cavalerie. A Trémentine[1], dans le fort du combat, une balle casse l'un de ses pistolets, une autre traverse son manteau, Bara, inaccessible à la crainte, continue de se battre jusqu'à la fin de l'action.

« Toute l'armée a vu le jeune héros terrasser et faire prisonniers deux brigands qui avaient osé l'attaquer.

1. Près de Cholet (Maine-et-Loire).

« Ce généreux enfant, entouré par les rebelles, a mieux aimé périr que de se rendre et de leur livrer deux chevaux qu'il conduisait. Il est mort en criant : « Vive la République ! »

« Pendant tout le temps qu'il a servi dans les troupes de la République, se bornant aux dépenses d'une absolue nécessité, il faisait passer à sa mère, chargée d'une famille nombreuse et indigente, tout ce qu'il pouvait économiser.

« La Convention Nationale a décerné à ce jeune héros les honneurs du Panthéon français [1]. »

Nous sommes maintenant au 20 septembre 1792, à la veille de Valmy. La France est envahie, la patrie en danger. « Un citoyen de la section des Lombards (Paris), veuf et avancé en âge, avait quatre enfants, appuis de sa vieillesse. Deux se présentent à lui d'un air triste et inquiet : « Qu'avez-vous, mes enfants, leur « dit-il ? — Mon père.... — Je devine ce qui vous agite, vous « voulez aller aux frontières ? — Cela est vrai, mon père. Mais ce « qui nous embarrasse, c'est que nous voudrions partir tous « quatre. — Quoi ! pas un de vous ne veut rester près de moi ? » Ces jeunes républicains baissent les yeux.... « Mes enfants, ne « vous chagrinez pas ; j'approuve votre zèle ; quelque peine que « j'aie à me séparer de vous, je sens que je vous dois tous à la « Patrie, marchez à son secours.... »

« Au moment du départ, le bon vieillard se rend au lieu de rassemblement ; il cherche ses fils dans les rangs, il les aperçoit, il les presse encore contre son sein. « Adieu, leur dit-il, adieu, « mes bons amis ; allez, et surtout battez-vous bien. » Le bataillon se met en marche. Le vieillard a bientôt perdu de vue ses enfants, mais il suit encore des yeux leur étendard ; des larmes roulent sur ses joues. « Mon Dieu, dit ce bon père, comme ce drapeau « s'éloigne vite ! Ah ! si je n'étais pas si vieux, ils ne partiraient « pas sans moi ! »

A la date du 28 novembre 1792, on lit : « Michau, canonnier, du département de l'Yonne, est blessé mortellement, dans un combat ; son frère, qui servait dans la même compagnie, vole à

1. Par décret en date du 28 frimaire an II (9 décembre 1793), la Convention avait accordé à la mère de Bara, qui habitait alors Palaiseau (Seine-et-Oise), « une pension viagère de 1000 livres et une somme de 300 livres payable immédiatement ».

son secours : « Laisse-moi, lui dit Michau; retourne à ta pièce « et venge ma mort ». Il expire. »

Le 20 décembre 1793 :

« 10 000 soldats français passent par Verdun, la plupart sans souliers; les sans-culottes de la société républicaine régénérée arrêtent unanimement qu'ils offriront leurs souliers à leurs frères et qu'ils porteront des sabots. »

Le 27 mai 1793 :

« Un dragon du 5e régiment de l'armée du Nord avait fui devant l'ennemi. Son père répond à une lettre dans laquelle il lui demandait de l'argent : « J'avais économisé 50 livres que je te destinais. J'apprends ton infâme conduite dans la plaine de Mons.... Oublie que tu avais un père.... Mon fusil est chargé, lâche! et si jamais tu approches de ma maison, la terre de la liberté sera purgée d'un traître. »

Voici maintenant un épisode, bref mais impressionnant : l'acte héroïque d'un enfant de quatorze ans qui nous rappelle si bien celui de Cynégire, l'un des combattants de Marathon. C'était le 6 août 1792 :

« A l'affaire de Bulsheim, un tambour de chasseurs, natif de Strasbourg, battait la générale. Un uhlan lui abat le poignet. Ce brave jeune homme le regarde sans perdre connaissance et bat de l'autre main. L'Autrichien l'assassine.... »

Des femmes aussi furent stoïques.

Le 5 novembre 1792 :

« Les ennemis s'étaient rendus maîtres de Saint-Milhier. Une jeune femme, entourée de ses enfants, était assise tranquillement dans sa boutique, sur un baril de poudre. Elle tenait deux pistolets à la main, disposée à faire sauter sa maison et toute sa famille plutôt que de tomber au pouvoir des brigands. Son courage et cette mâle contenance leur en imposèrent et son asile fut respecté. »

En octobre 1793 :

« Le second bataillon du Tarn, fameux dans l'armée des Pyrénées-Orientales, est commandé pour aller attaquer une redoute espagnole : Leyrac et Liberté Barrau, son épouse, tous deux grenadiers, marchent à l'ennemi à côté l'un de l'autre. Le frère de Liberté Barrau est aussi dans les rangs; le combat s'engage, l'ar-

tillerie tonne de toutes parts. Barrau voit expirer son frère. Elle reste à son poste; Leyrac, son époux chéri, tombe auprès d'elle, la poitrine percée d'une balle. La vertu républicaine triomphe de l'amour comme elle venait de triompher de la nature. Barrau presse sa marche, elle entre la troisième dans les retranchements et la redoute est emportée. Dix-neuf cartouches qu'on lui avait remises avant le combat sont épuisées, elle s'empare de la giberne d'un ennemi qu'elle venait d'abattre à ses pieds et poursuit, avec ses camarades, les Espagnols fuyant de toutes parts devant les troupes de la République. Enfin, le bataillon s'arrête, et le champ de bataille ne retentit plus que des cris de : « Victoire! Vive la République! » Alors, Liberté Barrau retourne auprès de son époux, bande sa plaie, le presse dans ses bras et le porte avec ses frères d'armes à l'hospice militaire. Là, en lui prodiguant les soins de la tendresse conjugale, elle prouve qu'elle n'a pas renoncé aux vertus de son sexe, quoiqu'elle ait déployé toutes celles qui ne semblent être l'apanage que de l'autre. »

Voici, enfin, à la date du 5 septembre 1791, un arrêté pris par « les élèves d'un collège, enflammés du génie de la Liberté » :

« Au moment du danger de la Patrie, et quand nos frères aînés volent tous aux frontières pour la défendre, nous, élèves du collège de Gondran, à Dijon, ne pouvant encore, vu notre âge, verser notre sang utilement pour elle, mais non moins impatients de nous montrer ses enfants; persuadés que le cours de nos études ne peut être plus dignement couronné qu'en contribuant à soutenir notre mère commune, nous avons unanimement résolu, aussitôt après que les grands prix nous auront été distribués, d'aller les déposer sur l'Autel de la Patrie pour en consacrer le produit à ses défenseurs, en attendant l'heureux instant où nous pourrons le devenir nous-mêmes. »

J'arrête sur ce dernier récit cette série d'*Actions héroïques et civiques des républicains français* et je ferme à regret ce premier livre élémentaire de morale. Traits de dévouement, de générosité, de probité, dons patriotiques, actions d'éclat, y sont vraiment trop nombreux; et tout en les signalant je renvoie les lecteurs au *Recueil* qui dort certainement dans bien des bibliothèques.

J'ai dû détacher quelques épisodes; beaucoup d'autres, cependant, auraient mérité d'être reproduits.

Ces récits dignes des temps héroïques de la Grèce et de Rome ont sans aucun doute, au cours de la Révolution française, enthousiasmé les jeunes élèves et contribué à leur éducation civique et morale.

N'en est-il pas de même aujourd'hui à la lecture des faits glorieux accomplis chaque jour par nos vaillants soldats?

André Boudier.

Chronique de l'Enseignement primaire en France.

SITUATION DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE AU 1er MARS 1915.

I. — LOCAUX.

Écoles normales supérieures d'enseignement primaire. — L'école de Saint-Cloud demeure fermée; mais l'école de Fontenay a pu s'ouvrir, le 11 janvier, au « Foyer des Dames », 37, rue des Marguettes. Les trois années (section littéraire et section scientifique) ont repris leurs cours.

Écoles normales primaires. — Le nombre des écoles normales réquisitionnées n'a pas varié. Mais celui des écoles ouvertes s'est accru : il est de 152 sur 166 (au lieu de 138 au début de décembre).

Des 14 qui ne fonctionnent pas, 10 se trouvent dans les départements envahis. Celles du Pas-de-Calais viennent de trouver asile à Berck-sur-Mer.

78 élèves-maîtres ou élèves-maîtresses des écoles fermées reçoivent l'hospitalité des écoles ouvertes. Celles-ci comptent, en outre, parmi leurs listes, 3 Belges et une douzaine d'Alsaciens.

Écoles primaires supérieures. — Un grand progrès a été réalisé dès le mois de décembre. A l'heure actuelle, 416 écoles sont ouvertes sur 468.

Des 52 écoles qui demeurent fermées, 43 se trouvent dans les départements envahis.

La réouverture est d'ailleurs incomplète, faute de locaux suffisants, dans un certain nombre d'écoles. Aussi les effectifs sont-ils moins élevés que l'an dernier (en chiffres ronds 46 000 élèves au lieu de 58 000).

Plus de 400 enfants des régions envahies ont été accueillis dans les écoles primaires supérieures des autres départements.

Écoles primaires élémentaires. — Le nombre des écoles réquisitionnées a continué à décroître. Il était, au 1er mars, de 1209.

Sur ce nombre, 1 123 écoles, dépossédées de leurs locaux, continuent à fonctionner dans un logis de fortune (710 avec leur organisation pédagogique habituelle, 413 avec un service réduit ou à demi-temps).

86 seulement demeurent fermées, avec 425 classes et 19 400 élèves (Au 1er décembre, 167 écoles étaient fermées, avec 748 classes et 30 000 élèves).

Ne sont pas comprises dans ces chiffres les écoles fermées dans la zone des opérations militaires (591 avec 1 116 classes et 39 648 élèves).

II. — Personnel.

Inspection. — 19 inspecteurs d'académie (sur 90) et 166 inspecteurs primaires (sur 424) sont mobilisés.

Écoles normales et écoles primaires supérieures. — Le nombre des directeurs, professeurs et maîtres auxiliaires mobilisés s'élève à 1 323 (sur 2 792).

Écoles primaires élémentaires. — 21 545 instituteurs sont sous les drapeaux, non compris ceux des Ardennes, du Pas-de-Calais et de la plus grande partie du Nord (1 500 environ). Le nombre total doit dépasser 23 000.

Encore faut-il ajouter à ce nombre des normaliens des classes 1911 à 1915, les instituteurs de ces mêmes classes qui se trouvaient en congé lors de la déclaration de guerre, enfin des jeunes gens qui, depuis le début de la guerre, occupaient des emplois d'intérimaires mais qui viennent d'être, à leur tour, appelés sous les drapeaux.

On a dû recourir, durant le mois de février, à 9 210 intérimaires, dont 230 sont des réfugiés étrangers.

En outre, 3 278 stagiaires ou titulaires (dont 1 773 réfugiés français) remplacent leurs collègues mobilisés.

8 880 emplois sont provisoirement sans occupant (suppression momentanée d'écoles désertes, réunion de classes ou d'écoles).

A l'ordre du jour du pays. — Le *Journal Officiel* a enregistré la citation « à l'ordre du jour du pays » de M. et Mme Bougreau, instituteur et institutrice publics, à Sablonnières (Seine-et-Marne), qui « ont, au péril de leur vie, aidé quatre cavaliers français d'arrière-garde, surpris par l'arrivée de l'ennemi, à se cacher dans leur propre maison, puis à s'enfuir pour rejoindre leur régiment. Contraint de rester debout pendant un combat au milieu des Allemands couchés, M. Bougreau fut blessé et gardé comme otage jusqu'au départ des ennemis. »

La Collaboration des parents et des maîtres[1]. — Six heures par jour, trente heures par semaine, c'est insuffisant pour élever des enfants, parce que l'éducation est une œuvre délicate, continue, qui ne souffre ni relâchement, ni contradiction. D'où la nécessité d'une collaboration des parents et des maîtres.

1. Extrait du Rapport annuel de M. l'Inspecteur d'Académie de la Meuse.

Cette collaboration existe réellement aujourd'hui grâce à la fusion du cahier mensuel, du cahier de compositions et du carnet de correspondance.

Chaque semaine, une composition est faite sur le cahier mensuel. Le dernier samedi du mois, le maître résume, à la suite des compositions, ses appréciations sur la conduite, le travail, l'exactitude, les progrès intellectuels et moraux de l'élève. Le cahier est porté à la maison le soir même, présenté aux parents qui doivent y apposer leur signature, et rapporté à l'école le lundi suivant. Les parents ont vu le travail et les notes de leur enfant, puisqu'ils ont été obligés de signer à la suite des observations du maître; ils se sont fait une idée exacte de son savoir, puisque les devoirs sont des compositions, ils savent comment il se conduit, quelles fautes il a commises, quels défauts il a montrés; il leur est par conséquent facile de lui faire des observations motivées, de le conseiller, de le guider, en un mot de seconder les efforts de l'instituteur.

Tous les maîtres sont unanimes à reconnaître les excellents effets de cette innovation qui facilite leur tâche et rend leurs efforts plus fructueux.

L'an prochain, une nouvelle tentative sera faite. Quelques maîtres, choisis parmi les meilleurs, réuniront les parents au début de l'année scolaire et leur exposeront, dans une causerie familière, le but qu'ils poursuivent, les moyens qu'ils comptent employer et ce qu'ils attendent d'eux. Ces réunions seront certainement plus utiles que celles qui, à la fin de l'année scolaire, sous le nom pompeux de distributions de prix, ne servent guère qu'à flatter la vanité de quelques familles.

La loi de l'oubli[1]. — De la déperdition de l'effacement et de l'abolition d'une grande partie des connaissances acquises à l'école, dans tous les milieux on s'étonne et l'on s'attriste à tort. Cette déperdition, cet effacement et cette abolition sont inévitables, nécessaires. Ils sont l'effet d'une grande loi psychologique, la loi universelle et éternelle de l'oubli. Il est plus que jamais fatal qu'une partie considérable de notre savoir, dans quelque milieu et dans quelque circonstance de la vie, même dans les milieux et les circonstances les plus favorables, soit irrémédiablement abolie en un bref espace de temps. Cette abolition est plus grande et plus rapide qu'ailleurs de toute nécessité, là où l'homme est plus complètement pris et pris de meilleure heure par les exigences matérielles de la vie. Nous ne pouvons rien et nous ne pourrons jamais rien à l'encontre de cette fatalité de la nature humaine, de l'organisation même de la vie.

Mais ce qui dépend de nous et est à notre portée, c'est de faire porter l'effort à l'école là seulement où il doit porter, c'est de ne mettre dans l'esprit de l'enfant que les connaissances strictement indispensables, et ces connaissances une fois déterminées, de les y mettre

1. Extrait du Rapport annuel de M. l'Inspecteur d'Académie de la Manche.

de telle manière, par notre persévérance, qu'elles subsistent jusqu'au bout de l'existence, qu'elles échappent à toutes les causes de destruction et, même dans les natures les moins bien douées, sur les sols les plus ingrats, survivent. Dans l'impossibilité où nous sommes actuellement, où nous serons vraisemblablement toujours de construire pour l'éternité un édifice très vaste, construisons du moins sur des fondations résistantes, un abri suffisant pour chaque être humain. Faisons mieux que de donner à chacun une instruction toute faite, presque aussitôt détruite que réalisée, mettons chacun à même de s'instruire plus tard, de réparer les brèches de son savoir, d'ajouter quelque modeste étage, à l'heure de l'adolescence ou de la maturité, aux fondations de l'enfance. Que tout le monde, sans nulle exception, sache lire, écrire, compter, à la fois pour soi-même, car un homme qui aujourd'hui ne sait ni lire, ni écrire, ni compter n'est plus qu'un barbare ou un sauvage parmi les civilisés, et pour autrui, pour le pays lui-même. Dans notre pays essentiellement démocratique, où les volontés individuelles se convertissent en volonté générale et où la volonté devient des lois, des institutions, c'est une question de développement, de progrès et de vie.

Le livre et l'enseignement oral [1]. — A l'école primaire, l'adaptation, l'accommodation des notions de tout genre à l'âge et à l'avancement intellectuel des enfants est tout. Cette adaptation ou accommodation, l'enseignement oral seul peut la réaliser, parce que seul il a assez de souplesse pour l'effectuer. Le livre le plus parfait perd la meilleure partie de ses vertus quand il n'est point commenté, éclairci, expliqué non seulement dans l'enchaînement de ses idées, mais jusque dans sa terminologie. L'œuvre du maître n'est point de substituer un cours manuscrit au cours imprimé. C'est de faire parler le livre là où il est muet ou insuffisamment explicite, c'est de le vivifier par la parole. De là l'importance de la préparation de la classe, réelle, consistant en autre chose qu'en une rédaction de notes matérielles analogue à la rédaction d'une table des matières ou d'un résumé de chapitre. Il est visiblement impossible d'arrêter à la fois dans la forme et dans le fond toutes les questions de tout ordre. Il faut et il suffit que chaque année apporte sa part contributive, tantôt sur certains points, tantôt sur certains autres.

L'Éducation a l'école maternelle [2]. — Le séjour dans nos écoles serait plus agréable et plus utile, la tâche si lourde de nos institutrices serait facilitée, si les villes consentaient à des sacrifices.

L'ingéniosité des maîtresses ne peut remédier à tout et bien des installations demeurent insuffisantes, malgré les louables efforts que

1. Extrait du Rapport annuel de M. l'Inspecteur d'Académie de la Manche.
2. *Idem.*

font les institutrices pour tirer le meilleur parti possible des locaux mis à leur disposition.

Elles font aussi — ou du moins la majorité — des efforts pour adapter, de plus en plus, leur enseignement à l'âge de leurs élèves.

Elles se sont appliquées à réaliser les conseils donnés, en conférence pédagogique, à propos des occupations manuelles. Les sujets sont plus variés, l'ordre des exercices mieux établi et les exercices eux-mêmes conduits avec plus de méthode.

Des jeux propres à développer la rectitude du mouvement, la justesse du coup d'œil, la souplesse du corps, l'acuité de la vue, de l'ouïe, s'introduisent peu à peu dans l'emploi du temps, en même temps que se crée un matériel de jouets appropriés, matériel très simple, coûtant plus d'ingéniosité et de travail que d'argent.

Mais les institutrices confondent encore trop souvent l'*éducation morale* avec l'*enseignement* de la morale. S'il convient de supprimer ce dernier, parce qu'il ne saurait être fructueux à l'école maternelle, même s'il y est donné sous forme d'historiettes (encore que quelques-unes, « Le petit voleur..., L'enfant malpropre... », aillent à l'encontre du but qu'on se propose), l'éducation morale doit être l'œuvre de tous les instants. Sans jamais se lasser, il faut redresser une mauvaise tendance au moment où elle apparaît, encourager un bon sentiment au moment où il se manifeste, faire acquérir, par la répétition et en mettant à profit toutes les occasions opportunes, les habitudes de politesse, d'obéissance, de serviabilité, d'entr'aide, qui constituent la moralité du petit enfant, créer dans l'école une atmosphère de joyeuse activité, d'ordre, de sérénité, qui favorise l'épanouissement des jeunes âmes. Ce n'est pas là la partie la plus facile de la tâche de l'institutrice maternelle.

On n'a pas eu à relever, cette année, les erreurs signalées l'an dernier en matière d'enseignement proprement dit. On n'a plus entendu de leçons sur la girafe ou la fabrication des fourneaux, mais il a fallu signaler aux institutrices une tendance qui leur est générale : le désir de s'évader trop vite du domaine des choses, le seul qui soit accessible aux tout petits, pour entrer dans le monde des idées et des idées générales, forcément abstraites. Elles croient volontiers que leurs élèves (les aînés n'ont pas six ans) connaissent ce qui les entoure et elles vont chercher bien loin le sujet de leurs causeries. Qu'elles se détrompent! L'enfant a vu sans doute des fleurs; les a-t-il jamais regardées? Il a entendu probablement le chant des oiseaux; l'a-t-il souvent écouté? Il a vu des papillons; sait-il, sur leur vie, une foule de détails aussi intéressants que vrais? A-t-il jamais senti le puissant intérêt que présente le milieu même dans lequel il vit? Et ne convient-il pas d'essayer de lui donner des idées nombreuses et précises sur les choses qui l'entourent, idées sur lesquelles on pourra se baser, à l'école primaire, pour élargir progressivement et avec fruit le cercle de ses connaissances?

Les programmes de l'enseignement primaire supérieur[1]. — Trop vastes, trop compréhensifs et trop élevés, les programmes de l'enseignement primaire supérieur ne sauraient être parcourus avec profit dans un cycle de trois années, et il semble nécessaire ou bien de les réduire, ou bien de leur accorder une année de plus. La culture pratique, utilitaire, immédiatement adaptable aux exigences propres du commerce, de l'industrie, de l'agriculture y étant à l'excès dominée par une culture générale trop étendue et trop intense qui sous une dénomination primaire est une véritable culture secondaire moderne, c'est plutôt à la réduction nécessaire du plan d'études qu'à une prolongation de la scolarité qu'il faut en venir. L'histoire, la géographie, la littérature telles qu'elles y figurent ont pris des proportions exagérées, en même temps que certaines parties des sciences physiques et naturelles. Certaines matières qui devraient être facultatives en même temps que particulières à telle ou telle école sont au contraire obligatoires et communes à toutes les écoles. L'effort que l'on exige d'enfants de douze à treize ans insuffisamment préparés par l'école primaire élémentaire pour recevoir du jour au lendemain un enseignement aussi élevé est vraiment exagéré. Ils n'ont ni assez de réflexion, ni assez de maturité pour être à même de comprendre la plupart des questions historiques non pas seulement françaises ou européennes, mais même mondiales qui constituent comme un tableau d'ensemble de notre monde contemporain au triple point de vue économique, politique et social. La pure littérature avec toutes ses finesses, toutes ses délicatesses, toutes ses nuances, la littérature d'observation, d'imagination comme la littérature de jugement, de pensée n'est pas non plus accessible sans une initiation de la veille, non plus que profitable sans une continuation du lendemain. Les langues vivantes trop tard commencées sont trop tôt abandonnées et ne rendent point tous les services qu'on serait en droit d'en attendre.

Il semble donc que le moment soit venu de revenir à un autre type d'enseignement primaire supérieur, au type d'un enseignement primaire supérieur plus réel, plus orienté vers les nécessités immédiates de la vie, vers un enseignement où l'on ne demanderait aux sciences physiques et naturelles que ce qui est strictement nécessaire pour l'exercice intelligent et conscient des diverses professions et plus spécialement de la profession d'agriculteur, aux mathématiques que ce qui est le plus usuel, le plus immédiatement susceptible d'adaptation et d'accommodation, aux lettres que ce qui tend le plus directement au maniement de la langue, à l'expression de la pensée, à l'intelligence des faits sociaux les plus élémentaires.

C'est d'ailleurs dans ce sens et de cette manière qu'évoluent les

1. Extrait du Rapport annuel de M. l'Inspecteur d'Académie de la Manche.

écoles primaires supérieures de garçons et de filles de la Manche. A la rentrée prochaine, l'école primaire supérieure de Granville disposera de magnifiques ateliers lui permettant d'abriter ses nombreux élèves et de leur donner une solide instruction professionnelle. L'école primaire supérieure de Saint-Lô, très bien dotée elle aussi depuis quelque temps, est à même d'en faire autant. Tournée du côté de l'agriculture, l'école primaire supérieure de garçons de Périers a à sa porte une véritable ferme modèle avec un outillage agricole de premier ordre. L'école supérieure de Carentan, avec sa jeune section de pêche et de navigation, s'efforce de donner le goût et la connaissance des choses de la mer dans la région où s'exerce son action. Les sections ménagères des écoles primaires supérieures de jeunes filles de Saint-Lô et de Valognes n'ont pas à un autre point de vue une moindre utilité non seulement par l'apprentissage particulier des professions de la femme, mais par l'apprentissage général du foyer. La section ménagère agricole de l'école primaire supérieure de jeunes filles de Périers, en familiarisant les jeunes filles du pays avec tous les travaux de la fromagerie, de la laiterie, du petit élevage de la ferme spécialement attribués à la femme, constitue une des plus heureuses et des plus fécondes innovations de ces dernières années.

Sur l'examen du certificat d'aptitude pédagogique [1]. — Mais venons au sujet lui-même. En voici le texte complet :

« L'Enseignement élémentaire des sciences, appelé à jouer désormais un rôle prépondérant à l'école primaire tunisienne, ne peut avoir de valeur pratique et éducative que s'il est fondé sur l'observation. « Ce qu'il faut, dit la circulaire du 30 juin 1909 au sujet de cet enseignement, c'est que l'initiation scientifique de l'enfant s'opère sous l'aspect familier de la vie quotidienne ; c'est un pli à lui donner, un désir de savoir à faire naître en lui.... Ce sont, au début, les objets de la classe, de la cour, du jardin, de la rue qui doivent donner prétexte à des observations précises reliées par des raisonnements simples.

« Après avoir étudié succinctement la faculté d'observation chez l'enfant, dire comment vous avez organisé dans votre classe — ou comment vous organiseriez — les *exercices d'observation* en vue de l'enseignement élémentaire des sciences et quelle place vous leur réservez — ou leur réserveriez — pour que cet enseignement soit profitable et pour qu'il réponde à l'esprit des instructions qui précèdent. »

Le premier soin des candidats devait être de délimiter le sujet à traiter, donc de le lire et le relire très attentivement, et de réfléchir, au lieu de se mettre tout de suite à écrire. C'était d'autant plus nécessaire que le canevas était long ; ainsi certains candidats ont pu se

1. Extrait d'un rapport de M. Astier, inspecteur primaire, sur les épreuves écrites de l'examen du certificat d'aptitude pédagogique à Tunis.

demander si le sujet était contenu dans le 1er paragraphe ou dans le second. Dans l'incertitude, il y en a qui les ont développés tous les deux.

En lisant et relisant le texte, qu'auraient-ils vu ? D'abord qu'on leur demandait *d'étudier succinctement la faculté d'observation chez l'enfant* (1er point), puis de dire *comment ils avaient organisé les exercices d'observation en vue de l'enseignement élémentaire des sciences* (2e point), avec *la part qu'ils lui réservaient pour que cet enseignement soit profitable et pour qu'il réponde à l'esprit des instructions officielles* rappelées dans le premier paragraphe (3e point). Avec un bref *début* et une courte *conclusion*, toute la composition est là.

Je n'aurais vu aucun inconvénient — au contraire — à ce que le début fut le 1er paragraphe du texte; on aurait même pu écourter ce paragraphe, n'en retenir que la première et la dernière phrase; la seconde aurait formé la conclusion. Une transition retenant le mot *observation* pour se demander si l'enfant est capable d'observation, faisait entrer ensuite les candidats au cœur de la question.

Mais ici il n'était peut-être pas inutile de faire remarquer que la faculté d'observation diffère chez l'enfant et chez l'homme — chez l'homme de science en particulier où elle est développée à son maximum et où elle devient l'*esprit d'observation*. De cette façon aurait commencé un parallèle entre l'enfant et l'homme sous le rapport de la faculté d'observation et on en aurait induit, implicitement ou explicitement, quels développements, quelles qualités, il convenait de donner, élément par élément, à la faculté d'observation de l'enfant pour qu'elle se rapproche de l'esprit d'observation.

Le point de départ de la faculté d'observation chez l'enfant est, sans doute possible, la faculté d'étonnement ou *curiosité naturelle*, venant du besoin inné de faire connaissance avec ce qui l'entoure, avec le monde physique et moral (*étonnement* devant ce qui est nouveau, démontage de jouets, questions nombreuses). Cette curiosité, cette faculté d'étonnement est vite satisfaite chez l'enfant; elle ne fait que des réponses insuffisantes, elle se contente le plus souvent des *apparences*; elle est plus durable, plus profonde chez l'homme fait et surtout chez le savant qui tendent aux causes mêmes. De par ailleurs, la curiosité de l'enfant ne s'attache guère qu'aux choses qui intéressent directement sa vie matérielle et sa vie artistique (le jeu est de la nature de l'art). La curiosité du savant est tout autre; elle s'attache à des choses parfois totalement indifférentes sous le rapport de la pratique; elle fait élection d'objets, de faits déterminés par son genre d'études, il ne voit que ceux-là.

L'élément actif essentiel de l'observation est l'*attention*, une attention très peu soutenue chez l'enfant et même chez le savant au début, mais se renforçant vite chez ce dernier de l'intérêt même qu'il puise dans la découverte. C'est pourquoi il est indiqué de donner à l'enfant l'*illusion* au moins *de la découverte*.

L'enfant conclut tout de suite d'une façon souvent grossière et il s'en tient là, car la *persévérance* dans l'attention, dans l'observation n'est pas son fait, n'est pas de son âge; il ne rectifie pas, comme le savant, sa première conclusion par additions ou réductions successives. De là l'impossibilité pour lui de se faire une juste idée, une idée adéquate des choses et la nécessité de se contenter d'une explication quelconque, superficielle. D'ailleurs il n'emploie pas de *mesures;* aussi l'analyse qu'il fait des choses est toute *qualitative*; celle du savant, au contraire, est principalement *quantitative.*

Un autre élément de l'observation qui manque presque chez l'enfant est l'*analyse*, et le plan, l'ordre, la *méthode.* L'enfant n'observe que superficiellement, il ne divise pas l'objet de son étude, ne se fixe pas un ordre à suivre. Toujours la tendance à conclure très vite.

L'enfant est peu apte à la généralisation et ses généralisations sont, ou superficielles comme lorsqu'il classe les choses en utiles et nuisibles, ou imprudentes, parce qu'il ne sait pas manier l'abstraction, parce qu'il ne sait pas aller aux *caractères dominants* pour classer les êtres; il se fait encore là une opinion sommaire basée sur une vue superficielle qui lui cèle la vérité, et non sur des caractères généraux qui lui feraient connaître le fond des choses. C'est pourquoi il attache tant d'importance à la couleur.

Un dernier caractère du véritable esprit d'observation est l'*esprit d'hypothèse* ou d'invention qui fait que le savant est guidé par des prévisions, par une *idée préconçue* que ses observations vérifient ou éliminent, sans qu'il s'en laisse jamais imposer par elle. Il en résulte que l'observateur s'attache à l'objet de son étude, car ses observations sont accompagnées d'une *émotion* parfois intense en présence de faits ou de phénomènes qui vont confirmer ou démentir ses prévisions. Son attention en est rendue plus vigoureuse, elle se concentre par crainte d'être en défaut; l'observateur véritable se défie même de lui, de ses impressions, et il invente des instruments, des appareils enregistreurs, pour que ses observations soient impersonnelles. L'enfant sous ce rapport a tout à apprendre.

On peut distinguer, d'autre part, l'observation ordinaire de l'*observation expérimentale*, la première s'appliquant, à l'aide ou non d'instruments, aux choses et aux phénomènes tels qu'ils se présentent à nous dans la nature, ou aux choses seulement telles que nous les obtenons en les disséquant, la seconde s'appliquant à des phénomènes reproduits volontairement dans des conditions déterminées (expériences). Il est bien certain que l'enfant n'a que vaguement l'idée de l'observation expérimentale, quoiqu'il s'y essaye (multiples tentatives pour faire tenir debout une poupée).

L'observation du savant est donc, à la fois, *attentive*, *persévérante*, et *suivie*, *exacte*, *méthodique*, *prudente*, *inventive*, *impersonnelle*; elle *élit* les objets d'étude et *reproduit* les phénomènes pour les étudier plus à loisir. Il n'est pas besoin de répéter que chez l'enfant l'art

d'observer n'a pas tous ces caractères ou qu'il ne les a qu'à un degré bien moindre.

Cependant, plus tard, quelle que soit la profession qu'il choisira, il aura besoin de se rendre compte, d'observer; car bien observer est la première condition pour bien juger. C'est précisément à l'école à essayer de développer la faculté d'observation de l'enfant, à la diriger vers l'étude sérieuse, à la cultiver par des exercices répétés, à apprendre enfin à l'enfant à être *attentif*, *persévérant*, *méthodique* et *prudent* dans ses investigations, et nous voici au second point du sujet.

Je ferai remarquer encore, pour certains candidats, qu'il ne fallait pas confondre la *culture du sens* de l'observation avec la *culture des sens proprement dits*. Que les exercices d'observation aient, par surcroît, pour résultat l'affinement des sens, personne n'y contredit. Mais l'esprit d'observation ne tient que d'une façon indirecte à l'acuité des sens, car il remplace au besoin, je l'ai dit, les sens par des instruments; il est surtout dans la *discipline de l'attention* et dans la *méthode*.

Les exercices d'observation appliqués aux sciences n'ont rien de commun, non plus, avec l'*enseignement par l'aspect*, l'aspect n'étant pas objet de science.

C'est une nouvelle délimitation du sujet qui commence et qui nous est imposée par le texte : il ne s'agissait pas de parler de tous les exercices d'observation externe et interne, exercices dont peuvent et doivent être l'occasion toutes les matières du programme, langue française, dessin, arithmétique, géographie, histoire, morale, éducation des sens, mais des seuls exercices d'observation *externe* appliqués à l'enseignement élémentaire des sciences, le but étant que l'initiation scientifique de l'enfant lui donne ce *pli*, ce *désir de savoir et d'apprendre*, dont parle la circulaire du 30 juin 1909, et la *méthode* pour pouvoir continuer seul à s'instruire.

On ne demandait pas non plus aux candidats de parler des exercices d'observation scientifique *à l'école en général*, mais à chacun d'eux de dire comment il les avait organisés dans sa propre classe; on réservait cependant aux candidats qui n'étaient point chargés d'une classe (soldats, surveillants d'internat) et aux candidats embarrassés par le peu de développement de l'enseignement scientifique dans leur classe (maîtresses des écoles maternelles) la faculté de parler des exercices d'observation dans une classe de leur choix, cours enfantin, élémentaire, moyen ou supérieur.

Il ne s'agissait donc pas d'inventer, pour la majorité des candidats au moins, mais de dire simplement, clairement, comment ils conduisaient, *tous les jours*, les exercices d'observation. On a dit que la meilleure manière de se préparer à l'examen du C. A. P. est de bien faire sa classe, en raisonnant ses procédés; en voilà une preuve.

... Ce qui était excellent, c'était de donner un *exemple d'exercice*

d'observation, mais encore en choisissant bien un sujet d'observation scientifique et en ne s'attardant pas aux caractères superficiels de l'objet choisi. Ainsi la noix peut fort bien, dans certains pays de France, donner lieu à un excercice d'observation; mais le fait qu'elle est *ronde*, le fait qu'elle *roule*, ou ne roule pas, sur une table inclinée, suivant la position qu'on lui donne (copie n° 58), ne constituent pas des caractères ou des faits scientifiques et n'intéressent pas l'enseignement élémentaire des sciences. Ce qu'il faut faire observer, au contraire, c'est le court *pédoncule* (la queue) de ce fruit, correspondant au pédoncule de la fleur femelle (il faudrait en leur temps avoir observé cette fleur et les chatons mâles), c'est l'*enveloppe charnue* appelée brou, se fendillant puis s'ouvrant à la maturité, puis la *coquille* à deux *valves* réunies par une *suture* circulaire qui s'élargit au point de jonction du pédoncule, puis l'amande ou *graine* (la noix) en deux parties et quatre lobes qui s'enfoncent dans quatre *loges* ou compartiments incomplets. On ferait remarquer encore que l'amande, à l'état frais, se dépouille facilement de sa *pellicule* (peau), qu'on peut aussi dépouiller les noix sèches de leur pellicule en les mettant quelques jours dans l'eau. On ferait voir ensuite que cette même amande, mise à nu, se divise aisément en deux *cotylédons* charnus, à deux lobes irrégulièrement bosselés; qu'entre les cotylédons existe un *embryon* présentant une courte *radicule* et une *tigelle* à deux feuilles (à notre aide la loupe). On écraserait ensuite l'amande sur du papier pour faire observer que le papier se tache, devient transparent, comme si on y faisait tomber une goutte d'huile; d'où cette conclusion que la noix contient de *l'huile*. On ferait goûter une amande de noix pour rappeler que ce fruit est *comestible*. On aurait aussi de vieilles noix et on ferait observer que l'amande de certaines d'entre elle est plus ou moins verdâtre ou brune, que la chair des cotylédons n'est plus blanche ou légèrement jaune; on en ferait apprécier le goût qui est détestable; on conclurait que les noix trop vieilles ne sont plus comestibles, qu'elles ont ranci et qu'elles donneraient de l'*huile rance*. On peut encore faire voir que le brou frais contient un liquide qui tache en brun (ceux qui écalent les noix ont les doigts tout bruns), que la coquille est très dure et brûle facilement quand elle est sèche, ce qui prouve que ce n'est en somme que du bois.

C'est exprès que j'ai indiqué de très nombreuses observations à faire sur la noix; cet exercice, tel quel, ne conviendrait qu'au cours moyen ou supérieur. Au cours élémentaire, il faudrait se limiter, éviter en partie les termes scientifiques; de même et à plus forte raison dans la section enfantine, où l'enveloppe, le brou serait *l'écorce verte* et où l'amande se dirait *le fruit*.

Toutes les autres observations qu'on pourrait faire sur la noix ne seraient plus des observations scientifiques, mais seulement des observations d'ordre littéraire. Si donc on donne des exemples de ces dernières observations, comme celle de la noix qui roule, on sort nécessairement du sujet imposé.

Nous voici à la *conclusion*. Conclure, c'est généralement *résumer*, embrasser dans une ou deux phrases tout ce qui a été dit, ou une partie de ce qui a été dit, la conclusion ne devant jamais être étrangère au sujet, mais le présenter en raccourci sous l'une de ses grandes faces. Que pouvait-on dire dans le cas présent? Que l'observation intéresse vivement l'élève et le rend réellement actif dans les leçons (méthode active); qu'elle meuble son esprit de l'image même des choses et non pas seulement de mots vides de sens pour l'enfant et qu'elle éloigne du verbalisme vain; qu'elle fait des esprits capables de comprendre et de raisonner sainement, exempts dans une certaine mesure de préjugés et de superstitions; qu'elle donne aux facultés de l'élève un « pli » qui ne s'effacera pas, qu'elle lui communique le « désir de savoir », de s'instruire encore davantage par lui-même, qu'elle met dans ses mains la clef magique que possèdent tous les autodidactes, c'est-à-dire ceux qui continuent seuls à s'instruire.

Les candidats n'avaient qu'à choisir. Mais qu'une autre fois ils fuient les lieux communs, les banalités vagues et ronflantes dans le genre de celle-ci (n° 42): Cela (les notions élémentaires de science) ne peut que développer en eux (les élèves) cet esprit d'observation *qu'ils possèdent déjà* (?) *et qui leur sera utile pendant toutes leurs études* (?) *et plus tard aussi dans la vie!*

La lutte contre l'alcoolisme. — I. — *L'influence de l'École*[1]. — Dans le département de la Manche ainsi que dans les autres départements normands, l'École ne cesse de poursuivre avec calme mais avec ténacité sa lutte contre l'alcoolisme. L'alcool est partout autour d'elle, mais elle a entrepris de vacciner l'enfant contre lui. Comme de l'usage, par une pente insensible et inaperçue, on passe partout fatalement à l'abus, elle proscrit un usage qu'il est impossible de limiter et de restreindre. Abandonnant à leur sort les générations anciennes sur lesquelles elle n'a point de prise, elle fait porter exclusivement son effort sur les générations nouvelles encore exemptes de tout germe morbide mais prédisposées par les multiples influences ouvertes ou latentes du milieu à contracter le mal.

C'est surtout dans les années où le cidre abondant est presque partout converti en eau-de-vie, qu'il faut monter courageusement la garde, la garde morale. Refuser un petit verre, un tout petit verre que vous tend une main amie, parfois même une main fraternelle ou maternelle, est un grand acte de courage, presque un acte d'héroïsme dans certaines circonstances. Ce geste, déjà certains enfants le connaissent et l'exécutent. On se moque du petit bonhomme, on le traite de dégénéré, d'abâtardi. Mais le petit bonhomme qui aura su vaincre le respect humain, s'élever au-dessus des railleries de l'assistance,

1. Extrait du Rapport annuel de M. l'Inspecteur d'Académie de la Manche.

fera souche de gaillards solides, résistants. L'avenir le vengera en même temps qu'il le récompensera lui-même.

Continuons donc le bon combat. Enseignons à l'enfance à ne plus entendre la voix de la grande sirène, de la sirène perfide et homicide qui endort dans une sécurité trompeuse ceux qui ont écouté son appel, pour les tuer ensuite impunément d'une main sûre. Réalisons un paradoxe, le paradoxe de l'homme sur lequel la tentation n'a plus de prise parce qu'il est plus fort que ceux qui le tentent, parce qu'il a forgé sa volonté, introduit dans la société où il vit une tradition nouvelle née par lui et avec lui. Tout ce qui s'est jamais fait de grand dans le monde a eu les plus humbles commencements. Au fond et à l'origine de toute réforme collective, nationale, il y a toujours eu et il y aura toujours une réforme individuelle, semence infinitésimale mais efficace de la réforme familiale.

II. — *L'action des pouvoirs publics*[1]. — L'Académie des Sciences morales et politiques,

Considérant que l'alcoolisme est un des plus grands dangers qui menacent notre pays, que le fléau s'étend chaque jour, que dans certaines régions les femmes contractent elles-mêmes à cet égard des habitudes déplorables;

Considérant que l'alcoolisme est une des causes de la dépopulation et de l'affaiblissement de la race;

Tout en rendant hommage aux dispositions prises récemment par le Gouvernement en ce qui concerne l'absinthe et l'ouverture de nouveaux débits, et en félicitant les sociétés privées qui luttent avec énergie pour la cause de la tempérance :

Émet le vœu que le Gouvernement présente et que la Parlement adopte le plus promptement possible les mesures nécessaires pour enrayer le mal, à savoir :

Application rigoureuse des lois existantes, notamment de la loi sur l'ivresse de 1873, de la loi de 1881 qui interdit l'ouverture de débits dans le périmètre de certains établissements et de la loi de 1889 sur la protection des enfants maltraités et moralement abandonnés;

Réduction du nombre des débits;

Élévation du droit de licence à payer par les débitants;

Suppression du privilège des bouilleurs de cru;

Augmentation notable du droit de consommation;

Interdiction aux concessionnaires de bureaux de tabac de vendre de l'alcool;

Interdiction d'ouvrir de nouveaux débits et de rouvrir ceux dont l'exploitation aura été momentanément suspendue.

Assemblée Générale annuelle de l'Œuvre de l'Orphelinat de l'enseignement primaire. — Le dimanche 28 mars, s'est tenue, à la

1. Vœu émis par l'Académie de Sciences morales et politiques.

Sorbonne, dans l'amphithéâtre Richelieu, sous la présidence d'honneur de M. Léon Bourgeois et sous la présidence effective de M. Lapie, directeur de l'enseignement primaire, l'assemblée générale annuelle de l'Œuvre de l'Orphelinat de l'enseignement primaire.

Les rapports ou discours des divers orateurs ont, comme d'ordinaire, mis en lumière les services rendus par cette bienfaisante association.

Environ 45 000 adhérents, membres actifs — instituteurs, conjoints d'instituteurs ou d'institutrices — versent une minime cotisation annuelle, trois francs. A la mort d'un adhérent, ses orphelins sont adoptés par l'Œuvre jusqu'à l'âge de dix-sept ans, et la famille reçoit pour chacun d'eux une indemnité qui varie avec le nombre des enfants secourus, et aussi selon que le pupille est ou n'est pas doublement orphelin, et qu'un seul de ses parents, ou les deux, étaient inscrits à l'Œuvre. Au cours de l'exercice 1913 [1], l'association avait distribué 194 135 francs d'allocations, tandis que le montant des cotisations des membres actifs s'élevait seulement à la somme de 119 950 francs. Et cependant, comme les années précédentes, des économies d'une vingtaine de mille francs venaient grossir le capital appartenant à la Société, et qui atteint actuellement près de 1 300 000 francs. Au revenu de cet important capital s'ajoutent d'autres ressources : cotisations des membres honoraires, libéralités de donateurs généreux, subventions, parmi lesquelles il convient de mentionner celle du Ministère de l'Instruction publique et celles de quelques Conseils généraux ou municipalités, ou caisses des écoles. Mais il faut encore considérer le zèle désintéressé des membres du Comité Central et des Comités locaux, leur constant souci de ménager ces deniers dont ils ne sont que dépositaires, si l'on veut s'expliquer comment les fonds encaissés par l'Orphelinat arrivent presque intégralement à ses pupilles. En dépit des complications d'une comptabilité lourde et minutieuse, les frais généraux de Paris et de province ne dépassent guère 3 p. 100 du total des recettes, c'est dire quels administrateurs avisés et quels admirables dévouements a su grouper autour d'elle l'Œuvre de l'Orphelinat.

Une œuvre de solidarité ne doit pas rechercher exclusivement les satisfactions que procure une situation financière florissante : elle ne doit pas perdre de vue le bien à faire, en vue duquel elle a été instituée. En fait, deux mesures prises depuis six ans, augmentation du tarif des indemnités allouées, élévation de la limite d'âge au delà de laquelle elles cessent d'être versées, avaient marqué la volonté du Comité Central de poursuivre des améliorations dans les avantages assurés aux orphelins. De nouveaux progrès étaient à l'étude, quand

1. Les comptes de l'exercice 1914 n'ont pu être tous fournis (il y a des comités sur les territoires envahis et, sur d'autres points, les comités locaux ont été parfois désorganisés par le départ simultané du président et du trésorier).

la guerre a éclaté, multipliant les deuils dans les familles d'instituteurs, accroissant brusquement les charges de nos budgets : 100 instituteurs, adhérents à l'Œuvre, étaient signalés le 28 mars comme tombés à l'ennemi, et ils laissaient derrière eux plus de 150 orphelins. Le Comité Central n'en estimait pas moins que le geste d'adoption exigé par les statuts en faveur de ces malheureuses victimes de la guerre devait être accompagné d'un secours immédiat aux familles : celles-ci reçoivent, sans délais ni formalités, une indemnité de cent francs.

« Voulez-vous savoir les sommes versées par les parents de nos premiers pupilles de la guerre, demandait le trésorier, le jour de l'assemblée générale, alors que ses calculs ne portaient que sur les 93 décès alors connus de lui ? Et voulez-vous savoir les sommes que nous aurons à verser pour ces pupilles ? — Les parents nous ont donné 1 416 francs ; et nous aurons à donner, nous, 208 691 francs. »

Pour combler les vides qui correspondront à de tels déboursés et qui exigeront des emprunts au capital, le Comité Central escompte des adhésions nouvelles (le nombre des adhérents pourrait et devrait être de 100 000), et des concours financiers nouveaux, spontanés ou sollicités. C'est ainsi du reste que, il y a quelques semaines, tout le personnel d'une circonscription d'inspection primaire se faisait inscrire en bloc à l'œuvre. C'est ainsi que plus récemment, un instituteur, trésorier d'un comité local, et président de l'Amicale d'instituteurs de son département, la Drôme, mettait à la disposition du Comité Central, au nom de ses collègues, la somme de 500 francs. Mentionnons en outre qu'au lendemain de l'Assemblée générale, MM. les inspecteurs et Mmes les inspectrices des écoles primaires et maternelles de la Seine ont souscrit une somme de 500 francs, qui a été immédiatement versée dans la caisse de l'œuvre. M. Lapie a rendu hommage a une activité féconde en heureux résultats. Cette activité, M. Alfred Mézières, président et fondateur de l'Œuvre, l'a toujours inspirée et guidée depuis près de trente ans : c'était le sentiment unanime de tous les membres de l'Œuvre de l'Orphelinat de l'enseignement primaire, qu'a traduit M. Lapie, quand il a envoyé, en leur nom, à M. Mézières, actuellement retenu en pays envahi, l'hommage de leur reconnaissance et de leur vénération.

A travers les périodiques étrangers.

Iles Britanniques.

The Journal of Education, février. — *Comment on enseigne la haine en Allemagne.* — Une feuille anglaise a publié la lettre adressée par un écolier allemand à son père, sur le front. Que ce document respire le feu et le carnage, notre confrère ne s'en montre pas surpris ; à cet égard on trouverait plus d'une lettre d'écolier anglais à mettre en parallèle. Ce qui est triste, dit-il, c'est de voir que l'esprit de haine et de méchanceté est inspiré par le gouvernement et attisé par les maîtres. Ainsi, Hans apprend à son père qu'il vient de traiter ce sujet, prescrit par le ministre pour toutes les écoles de Prusse : « Comment l'Allemagne peut-elle s'assurer l'empire des mers, et imposer sa loi à l'Angleterre ? » et qu'il a obtenu le second prix pour son « plan d'un raid de zeppelins ». On enseigne trois fois par semaine, ajoute-t-il, en leçon d'histoire, que l'Angleterre est cause de la guerre, et qu'on doit faire payer cela à tous les Anglais jusqu'au dernier. « Par conséquent, cela doit être ainsi, conclut le docile Hans, et notre haine pour l'Angleterre s'étendra jusqu'à la prochaine génération ; c'est ce que veut notre grand Kaiser. » Le *Journal of Education* met les Allemands au défi de trouver une pareille lettre en Angleterre, où l'on continue d'enseigner, si on ne la pratique toujours, la morale du « Sermon sur la Montagne ».

Mars. — *Disette de maîtres.* — La disette du personnel masculin commence à se faire durement sentir dans les écoles anglaises. A Londres seulement, 840 instituteurs et professeurs se sont enrôlés, et le Comité d'Enseignement se trouve, d'ici au 30 juin, en présence d'un déficit de 440 unités pour les chaires à pourvoir. Il a provisoirement décidé que, pendant la première quinzaine, les collègues de l'absent se partageraient sa tâche, et que l'on nommerait ensuite un suppléant. Le *J. of. Ed.* craint que les maîtres restés en exercice ne succombent ainsi au surmenage ; il estime que l'emploi de femmes dans les classes inférieures des écoles de garçons serait un bien meilleur remède.

Le traitement des maîtres devenus officiers. — La plupart des autorités locales continuent de servir au maître enrôlé le montant de son traitement diminué de sa solde. S'il est simple soldat, sa situation pécuniaire ne s'amoindrit donc pas sensiblement; mais, s'il a la chance d'obtenir une « commission », il en va tout autrement : sa paie est juste suffisante pour son entretien comme officier, sa femme ne touche aucune allocation gouvernementale, et se trouve ainsi réduite à un reliquat de traitement plus que modeste. La *National Union of Teachers* proteste contre cette mesure, et, dans une lettre aux autorités locales, elle leur demande de ne plus faire de différence entre l'officier et le simple soldat : la solde et le genre de vie de l'officier supposaient jusqu'ici qu'il sortait de la classe aisée et jouissait d'une fortune personnelle; or, l'armée de Kitchener est la plus démocratique qui se soit vue en Angleterre depuis celle de Cromwell.

A. G.

Suisse.

Schweizerische Lehrerzeitung, 6 février 1915. — *Instruction civique dans les programmes des écoles moyennes.* — Depuis quelque temps, une société de Zurich comprenant des personnalités de tous les partis s'occupe de cette importante question. Les professeurs d'histoire se prononcèrent pour le rattachement à l'histoire des leçons d'instruction civique. Le conseiller du gouvernement Dr O. Wettstein soutint la thèse d'un enseignement ayant sa place à part dans les programmes scolaires. Cette thèse rallia les suffrages de la majorité et une pétition dans ce sens fut adressée aux autorités.

La guerre et l'école en Belgique. — Au mois de novembre dernier, deux instituteurs hollandais qui dirigent le Bureau international des sociétés d'instituteurs entreprirent un voyage à travers la Belgique pour se rendre compte de l'état des écoles. D'après leur rapport, une partie des autorités communales verraient avec plaisir les écoles rouvrir leurs portes, afin d'enlever les enfants à la rue. Les autorités militaires allemandes secondent leurs efforts. En revanche, d'autres municipalités, redoutant les vicissitudes de la guerre, refusent de se soumettre aux autorités allemandes et de rappeler les instituteurs dont beaucoup servent dans l'armée. Elles continuent à leur assurer leur traitement. Ailleurs enfin, on paraît content que les maîtres soient restés. A Bruxelles, la situation est presque normale. A Anvers, l'École réale supérieure allemande fonctionne à nouveau depuis le premier janvier.

13 février 1915. — *Passage d'internés français en gare de Schaffouse.* — Un instituteur de Schaffouse décrit le passage d'un train d'internés français se rendant à Genève pour rentrer dans leur patrie. La scène est particulièrement douloureuse et émouvante. « Ces internés, originaires de la région de Verdun, accusaient toute la misère de la guerre. Celui qui a vu ces gens privés du pays natal se rend compte des blessures terribles causées par la guerre. Les hommes sont au-dessous ou au-dessus de l'âge du service militaire; les femmes appartiennent à tous les âges et sont escortées d'enfants. Le travail ne manque pas pour les âmes charitables. Des hommes et des femmes affaiblis par l'âge ont besoin d'être soutenus; des enfants encore incapables de marcher sont portés sur les bras. Les petits s'agrippent anxieusement à leurs protecteurs. Un garçon de dix ans est sans famille; il s'est sauvé à grand'peine en sautant par la fenêtre d'un hopital en flammes et il n'a aucune nouvelle des siens. Une femme est suivie de quatorze enfants, vrai troupeau de petits moutons. « Je n'en ai que six à moi, dit-elle, les autres me sont « venus en cours de route; ils n'ont plus personne. » Une dame se déclare prête à adopter un enfant de cinq ans; elle est sur le perron de la gare; on le lui passe; l'enfant enlace le cou de sa grand'mère; la mère est morte il y a quelques semaines laissant trois enfants. La pauvre vieille a de la peine à satisfaire au vœu de la dame: Mais que peut-elle faire des petits? Les formalités nécessaires sont aussitôt réglées; la grand'mère veut se séparer de l'enfant et le remettre à sa bienfaitrice; il éclate en sanglots et enfonce ses petits doigts maigres dans les mailles du fichu de la grand'mère, comme une petite plante qui ne veut pas se laisser déraciner. Elle ne peut donner l'enfant et croit devoir s'en excuser. Après avoir reçu des soins empressés dans un hôtel voisin, les pauvres gens retournent à la gare. Le bâtiment de la douane est rempli de vêtements; chacun en sort avec un présent, un habit, une couverture ou un pardessus; les enfants ont leurs poches et leurs sacs bourrés de fruits, de gâteaux, de chocolat. Mais toutes les paroles de compassion et les plus riches présents ne peuvent pas faire oublier tant de misères qu'emporte le train. Et les pauvres gens s'en vont au-devant d'autres calamités. »

Non moins touchante que ce récit est la générosité d'âme témoignée par les Suisses à nos infortunés compatriotes.

E. Simonnot.

Le gérant de la « Revue Pédagogique »,
Alix Fontaine.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

N^lle série. Tome LXVI. N° 5 Mai.

REVUE
Pédagogique

L'Inspection pendant la guerre.

I

Qu'a été, que pouvait être l'inspection des écoles en temps de guerre?

Elle a dû sans doute varier avec les régions, et il n'est possible à chacun de ceux qui l'ont exercée que d'en donner un aperçu forcément enfermé dans les limites du cercle où s'est concentrée son action.

Mais certains traits généraux se dégagent qui peuvent être fixés.

Dans dix-huit départements, des Alpes-Maritimes et des Pyrénées-Orientales à la Côte-d'Or, partout le spectacle était réconfortant, partout, de Menton d'une part, de Perpignan de l'autre, à Lyon et à Dijon, en des régions aux idées, aux mœurs, d'ordinaire contrastantes, s'affirmait même sentiment de fière et calme dignité dans l'épreuve, de confiance en la victoire. Partout on pouvait constater la même ardeur de foi, la même intensité de labeur patriotique et l'on sentait toutes les petites patries se fondre dans le même amour, dans la même espérance. Et partout, en Provence, en Languedoc, dans la région lyonnaise et stéphanoise, aux côtes, aux monts et aux plaines, l'école

apparaissait nettement comme le foyer dont la flamme réchauffait les cœurs, l'institutrice, l'instituteur, comme les forces vivantes qui, le plus souvent, donnaient l'impulsion aux initiatives, découvraient les compétences, stimulaient les dévouements, organisaient contre la misère, le découragement, la lassitude, la défense à l'intérieur, si étroitement unie à la défense sur la frontière.

L'inspection a été mise en mouvement, dès le mois d'août, au lendemain de la déclaration de guerre.

Mais s'est-il agi d'abord d'inspection dans la forme ordinaire?

Au vrai, à lire les instructions, si nettes et si sûres, si étroitement adaptées aux circonstances, rédigées par la Direction de l'Enseignement primaire, il ne pouvait être question d'assister à des leçons, de se pencher sur les travaux des maîtres et des élèves dans les garderies que l'on ouvrait pour les filles, les fils des mobilisés.

Que demandait-on à l'inspection, à quoi devait-elle essayer de s'employer?

Ce fut d'abord une mission d'assistance qu'il fallait remplir, et d'urgence.

Ce fut aussi une mission d'organisation.

La tâche fut facilitée par la prompte et vive façon dont les circulaires ministérielles, ardents appels à une collaboration ardente, furent appliquées.

Tout surgit et s'ordonne et se précise. La mobilisation scolaire s'effectue avec la même rapidité, la même méthode que la mobilisation militaire. Grâce aux efforts combinés des administrateurs et des enseignants qui vraiment font de l'enseignement une amitié, l'École répond vite et bien à la destination que lui assigne la loi militaire. Ici elle est École-cantonnement, là École-refuge, ailleurs Gardiennage de vacances, ailleurs École-hôpital.

De constater la subite et nécessaire métamorphose, d'aller porter remerciements et encouragements aux institutrices, aux instituteurs, remplaçant leurs collègues partis pour le front, c'eût été tâche douce et prenante, consolante même, car elle était comme un dérivatif aux angoisses de l'heure présente, si, malgré le laissez-passer officiel, dûment estampillé par l'État-major

général, dont on avait eu soin de munir les « missi dominici », la circulation des trains n'eût été si souvent interrompue.

Que de temps perdu en arrêts, en piétinement sur place dans les gares ! Quel manque de confort aussi dans les hôtels qui étaient simplement entrebâillés, car le personnel manquait! Ce fut à grand'peine que, pour trois journées seulement, et pour pouvoir pénétrer dans des villages sis aux premières pentes des Alpes, fut obtenue l'une des innombrables automobiles qui n'ont cessé de transporter, pendant des mois, d'innombrables personnages munis de brassards. Encore, la nuit venue, combien de fois la baïonnette fut-elle croisée aux carrefours des chemins devant les étranges fonctionnaires qui se risquaient au paradoxe de voyager sans uniforme !

Mais qu'importaient incommodités et désagréments que l'on eût malaisément acceptés en temps ordinaire! Songeait-on à exprimer un regret, une plainte, quand par la pensée on vivait avec ceux qui, en Belgique, dans le Nord, dans l'Est, subissaient tant de douloureuses épreuves? La fatigue, poussée parfois jusqu'au surmenage, on l'acceptait comme une part, une toute petite part de la dette de reconnaissance et d'affection contractée envers les collaborateurs et les disciples d'hier, luttant aujourd'hui en héros. A se priver un peu, à souffrir un peu, avec eux et pour eux, pour les absents auxquels on est attaché par les liens du sang ou bien de l'amitié, l'on portait encore en soi, avec une tristesse un peu atténuée, le regret, presque le remords, d'être éloigné du danger, par l'âge, par la diminution des forces.

Et l'on allait, malgré les difficultés de la route, malgré gêne et contretemps, dans l'impatience anxieuse de lire nouvelles et communiqués n'arrivant que le lendemain de leur apparition.

L'on allait, étudiant, favorisant de son mieux, — et sans s'exagérer certes le peu qu'on pouvait faire soi-même, — tant d'efforts modestes et ingénieux, réalisés par les hommes et les femmes d'école, pour doter les évacués, les réfugiés, les mères et les enfants, de toutes les institutions temporaires, surgissant comme par enchantement, afin de loger, vêtir, nourrir des milliers d'exilés accourus de toutes parts.

II

La tâche à remplir.

L'inspection, ou plutôt la mission de contrôle scolaire et d'assistance, a évolué avec les saisons, avec les phases de la guerre.

Pendant les vacances, tout entières consacrées à l'organisation des secours locaux par les institutrices, les instituteurs, et par les inspecteurs d'Académie et les inspecteurs primaires, non appelés sous les drapeaux, démarches, visites se sont succédé.

Le mot d'ordre que, sans indulgence, et sans doute bien à tort, l'on dit être d'invention et d'habitude administratives : « Pas d'affaires », ne pouvait être de mode. Que d'affaires à traiter, et qu'il fallait aborder, ou de biais ou de front! Quelle dépense de diplomatie! Que de palabres! Quel recommencement d'efforts, que d'assauts et de contre-attaques pour disputer, classe par classe, tranchée par tranchée, une école, réclamée parfois sans grande utilité, à bonne intention sans doute, mais par une interprétation étroite des règlements! Et quand l'on croyait avoir sauvé des locaux qui ne convenaient d'ailleurs pas à l'affectation imposée par erreur, quelle reprise constante de négociations, car il fallait courir à un autre point menacé!

L'été passe. L'automne vient, puis l'hiver. Le travail scolaire reprend. L'on peut alors, selon le rythme habituel, assister à la classe, et, de son mieux, juger et comparer les mérites.

Le travail d'assistance ne chôme pas, mais se transforme. Hier, dans les cours, sous les arbres, en plein air, à la ville comme au village, les mères et les filles, groupées dans l'école, coupaient et enroulaient des bandes pour les pansements. Aujourd'hui elles manient la laine, font des sous-vêtements, épais et chauds. Et l'inspecteur dont le métier se transforme aussi, voit plus de chandails, plus de passe-montagnes, plus de gilets et de bas que de cahiers et de livres.

Les premiers blessés arrivent. De quelle façon les locaux scolaires ont-ils été aménagés? Il faut s'en rendre compte, et, de commis en confection, se muer en une manière de commis d'architecte.

Mais comment traverser, examiner dortoirs, salles de pansements et d'opérations, sans s'intéresser aux hôtes douloureux qu'abrite l'École-hôpital?

Tout se tient, tout s'enchaîne. Dans 102 hôpitaux, au cours d'une longue tournée, et en marge de la tâche accoutumée, des instituteurs, ou malades ou blessés, ont confié librement leurs désirs, leurs espérances à un voyageur parfois connu d'eux, vu par eux dans une école, dans une conférence, ou bien dans un congrès, et à qui souvent, en échange d'une parole d'amitié, ils offraient le réconfort d'un héroïque stoïcisme.

De toutes ces courses, d'école en hôpital, d'asile en réfectoire populaire, de cours d'adolescents en patronages, — car l'école prolongée rouvrit ausssi, — j'ai souvent fixé le souvenir, le soir, au gîte d'étape. Il m'eût semblé injuste de ne pas noter tant d'actes de solidarité, de dévouement dont j'ai été le témoin, de ne pas relater les traits de courage dont j'ai été le confident, par la révélation qui m'en était faite, si souvent, par d'autres que par l'auteur. Et voici quelques feuilles détachées d'un carnet de route où sont consignés, à côté d'impressions personnelles, quelques récits, quelques scènes prises sur le vif, quelques documents aussi essayant de montrer le rôle capital joué par l'enseignement primaire pendant la guerre. Comme je voudrais qu'on y pût voir, par un simple fragment de preuves, quel vigoureux appui, en exerçant une saine et féconde influence, dans les cités, comme dans les plus humbles villages, en organisant l'aide morale à côté de l'aide matérielle, en devenant la conseillère de l'âme populaire, en exaltant le sentiment patriotique, en dissipant le découragement et la peur, l'école nationale a prêté à l'armée nationale!

III

Où est l'École?

La question n'est pas posée pour piquer la curiosité, pour jouer au paradoxe. Le point d'interrogation qui la suit est vraiment mis à sa place pour être, comme disait Dumas père, une « lanterne qui demande à être éclairée ».

Dans nombre de villes, c'est comme une gageure. Pendant la guerre, souvent pour des nécessités réelles, mais souvent aussi pour des raisons fort étrangères à des services, d'ordre soit hospitalier, soit militaire, l'école n'a pas été dans l'école. Par contre, dans l'école, par une interprétation littérale d'instructions parfois très anciennes, des services annexes qui auraient pu être installés commodément ailleurs, sans gêne ni pour eux ni pour autrui, ont souvent entravé un service public.

Pendant la période de la mobilisation, des troupes de passage étaient-elles logées, pendant quelques jours, dans une école? L'école, les premiers occupants partis, devenait un cantonnement, par intervalle, et la classe, par intermittence, devait céder la place tout à coup au régiment qui eût pu recevoir un abri dans tel monument, tel édifice non utilisés et fermés obstinément.

L'école a été souvent un hôpital, et l'est encore. Quand il s'agit de donner asile aux blessés, là où elle réunit les conditions de confort, d'hygiène, d'aménagement que réclame une formation sanitaire, c'est avec un patriotique empressement qu'instituteurs, enfants et familles s'imposent gêne et incommodité qu'il faut éviter à tout prix aux victimes de la guerre. Et dans l'École-hôpital, les institutrices se font un devoir et un honneur de s'inscrire comme infirmières, de veiller les frères et les pères, après avoir instruit les sœurs et les filles.

Mais y a-t-il ombre d'utilité à opérer des chassés-croisés, d'une bizarrerie souvent étrange, qui faussent les rouages d'organismes patiemment montés? Pourquoi, dans telle ville, l'école est-elle occupée par des soldats d'intendance qui viennent seulement y coucher et qui transforment les classes en dortoirs, et pourquoi, tout auprès, les enfants sont-ils obligés de se rendre dans une salle de café, sise en un jeu de boule, qui ferait une chaude et confortable chambrée? Pourquoi des réfugiés, des évacués, sont-ils casernés dans une école dont les écolières et les écoliers sont, ou à la rue, ou difficilement hospitalisés en d'autres écoles surpeuplées, quand une salle de spectacle voisine, d'où l'on déménagerait les stalles et fauteuils, comme on a fait des bancs dans l'école, offrirait un asile aux malheureux exilés? Pourquoi retient-on l'école pour recevoir des « services auxiliaires », l'école, dont le

mobilier n'est guère respecté, et pourquoi la population enfantine prend-elle le chemin d'un atelier, d'une usine où des ballots de marchandises seraient mieux, et plus au large? Pourquoi?...

Je clos la série des « pourquoi », et l'on comprendra sans doute pourquoi.

Il faut faire à contre fortune bon cœur, et, à la descente du train, demander : « Où est l'école? » — et la chercher le plus souvent ailleurs que là où on l'a vue et où il serait logique qu'elle fût.

Où est l'école?... Les amateurs de pittoresque, d'imprévu, en quête d'impressions originales, la trouveraient, ici, dans un magasin prêté bénévolement, là, dans une salle de gymnase.

Où est l'école? L'école primaire de jeunes filles est, à X..., dans une Bourse du Travail, et l'école normale d'institutrices, dans un lycée de garçons.

Où est l'école? Vous la découvrirez, à Y..., dans la salle du Conseil général, ou bien dans un salon de style pompéien, ou bien encore dans une Orangerie.

Où est l'école? J'ai failli la voir dans la crypte d'une église désaffectée, dans un magasin de décors, où l'on songeait à l'installer. Et je l'ai vue dans une Justice de paix, dans un Musée, dans une Bibliothèque publique, dans une Maison de la Mutualité. Heureux, quand je l'y trouvais, toutes classes groupées, et quand il ne fallait pas courir après des divisions, dispersées aux quatre coins d'une ville!

Mais, par bonheur, où qu'elle fût, malgré tribulations et contretemps qu'elle causait à qui partait à sa découverte, chacun, professionnels et volontaires, s'y activait à l'ouvrage, et y faisait son devoir. Malgré les obstacles, l'école a pu s'ouvrir à peu près partout, s'organiser, opérer le rassemblement des écolières et des écoliers et, dans des conditions défectueuses, faire œuvre utile.

IV

La classe en 1915.

A la suite d'Alphonse Daudet qui a dépeint naguère la dernière classe faite en Alsace, en 1871, l'on a beaucoup écrit sur la pre-

mière classe faite, en Alsace, en 1914, par un sergent-instituteur, sur la première classe faite, en France, par le ministre de l'Instruction publique, par des recteurs, des inspecteurs, et qui a revêtu un caractère d'ardent patriotisme.

Mais qu'est la classe, la vie scolaire, celle de tous les jours, à l'heure actuelle, et que sera-t-elle sans doute pendant toute la durée de la guerre ?

Quiconque a visité des écoles, depuis la rentrée, n'a pas laissé d'être frappé par l'air de sérieux, de gravité, empreint sur les visages des enfants déjà en âge de comprendre la grandeur tragique des événements.

Les professeurs, les maîtres, constatent que, si dans les écoles de garçons, la récréation est parfois bruyante, car l'on joue volontiers aux soldats, et que si la vibration nerveuse se prolonge un peu quand se forment les rangs, en classe, la discipline est plus facile, l'obéissance plus sincèrement consentie. Et eux-mêmes se font plus doux, plus tendres, plus paternels. Ils tiennent à entourer de soins plus affectueux les générations qui montent et qu'il faut rapidement former pour la vie.

Dans les écoles féminines, les sentiments éprouvés par l'enfance s'accusent en net relief, et sur les traits et dans les attitudes. Une directrice me disait. « La classe a changé d'aspect chez mes grandes filles. Elles ne donnent pas dans la mélancolie, car elles ont du courage au cœur et ce sont de braves petites Françaises, fières de savoir que leurs pères et leurs frères se conduisent bravement. Mais elles rient moins. L'entrée et la sortie se font sans bruit et sont comme glissées, comme ouatées. Elles travaillent certes, mais souvent leur pensée est au loin. Sur 30 élèves, 25 ont des parents au front. Leur imagination les évoque dans les périls. Problèmes et dictées ont moins de prise sur elles, car elles s'arrachent malaisément à des soucis, parfois d'ordre matériel, que suscite, à la maison, le départ du chef de famille. Le deuil a frappé aussi plus d'une d'entre elles qui, par fierté patriotique, refoule en soi les larmes, mais n'en souffre pas moins au profond du cœur. Cette jeune fille qui tout à l'heure s'efforçait de répondre aux questions d'histoire qu'on lui posait, a reçu récemment la médaille de son frère, mort dans une tranchée. Cette autre, dont le devoir vous a satisfait, est sans nouvelles d'un père disparu

depuis deux mois, et, ni du dépôt régimentaire, ni de Genève, ne reçoit aucune réponse à ses demandes inquiètes. »

Et il en est ainsi dans combien d'écoles de villes et de villages, car il n'est guère d'écolières et d'écoliers que l'anxiété ne tourmente.

Les institutrices, les instituteurs entretiennent dans les âmes la flamme de l'enthousiasme et de la confiance, raniment le courage, consolent la douleur. Eux qui, de leur côté, sont atteints parfois dans leurs plus chères affections, puisent de l'énergie dans l'idéal qu'ils se font de leur mission éducatrice.

Mais malgré leurs efforts passionnés pour amener l'enfance et l'adolescence inquiètes à trouver dans le travail, dans une tâche impérieuse et absorbante, une diversion, soit à leurs appréhensions, soit à leurs certitudes, ils ne peuvent les soustraire que malaisément, par le rythme et l'ordre des occupations ordinaires, à l'influence des événements extérieurs.

Avec une infinie délicatesse, ils s'ingénient à faire la part que réclame l'amour de la famille. Au-dessus des peines individuelles, ils montrent l'image de la patrie s'élançant, malgré les ruines et les pleurs, vers la joie de la victoire. Et peu à peu entre dans l'âme des éprouvés le sentiment des nécessaires sacrifices.

L'on communie, entre maîtres, maîtresses et disciples dans le même amour et la même foi et la tristesse se dissipe dans les jeunes cœurs que soulève une immense espérance.

C'est l'heure consacrée au culte de la France immortelle, c'est la lecture, le commentaire des dépêches, l'étude de la carte, l'annonce d'une avance, même légère, le déplacement d'un petit drapeau, qui, le plus souvent, accomplit ce miracle de sécher les pleurs, de chasser pour un instant soupirs et regrets, d'incliner les âmes vers un salutaire apaisement.

Mais le réconfort le plus sûr, dans les classes de fillettes et de jeunes filles, c'est le travail manuel qui détient le secret de le procurer, le travail collectif, réclamé, attendu, recherché, pour vêtir, chausser, défendre du froid, blessés, convalescents, réfugiés, mères et enfants pauvres, soldats connus et inconnus. On tricote et l'on est pris d'émulation, car on veut faire plus et mieux et plus vite que les voisines. On tricote avec une sorte de ferveur, par besoin d'être utile, de s'associer, si peu que ce soit,

à l'œuvre de défense et de libération. On tricote et l'obsession des douloureuses pensées s'éloigne...

V

Œuvres locales.

La guerre a vu surgir des Œuvres fortement organisées centralisant, à Paris, ressources et influences, et rendant d'utiles services par l'aide qu'elles prêteront aux soldats, aux blessés, aux orphelins, aux prisonniers, aux évacués, aux rapatriés, à tant d'infortunes et de misères, provoquées ou par l'invasion dévastatrice ou par la bataille meurtrière. La clef de voûte en est le *Secours national.*

Mais, en province, combien d'institutions locales, singulièrement vivantes, sont nées qui d'ailleurs ne se sont jamais adressées en vain à la généreuse Société, dispensatrice des libéralités qu'elle reçoit et qui a eu longtemps son siège dans la Maison des Œuvres : la Ligue de l'Enseignement.

Ce sont des groupements modestes, dont la sphère d'action est limitée, peu riches d'argent, mais toujours riches de labeur patient et aussi de générosité morale.

Elles font, ces Œuvres locales, œuvre vraiment excellente. Elles naissent quand naissent les besoins. Elles font le bien, non sur rapports et documents, par intermédiaires, et sans contrôle, mais directement, sur un terrain bien connu et exploré, après enquêtes effectuées sur place. Pas de frais de gestion. Rien d'administratif et d'officiel. Des compétences, des dévouements se rapprochent. Et selon les nécessités de l'heure, on s'unit pour venir en aide, ici aux orphelins, là aux veuves, ailleurs aux convalescents, aux réfugiés, aux rapatriés.

La bienfaisance est précise et comme localisée, exactement adaptée au milieu. Telle ville a été la garnison de tel régiment. C'est pour ce régiment dont les officiers sont connus et que l'on peut suivre dans ses déplacements, qu'on travaille; c'est à lui qu'on adresse vêtements, cadeaux, gâteries. C'est pour la soupe populaire du quartier, c'est pour l'asile où sont des Alsaciens-Lorrains et où l'on peut pénétrer, que l'on se concerte, que l'on

trouve argent, denrées, chandails, chaussures. C'est pour des veuves dont on connaît le mari, pour des orphelins dont on a vu partir le père, qu'on consent des sacrifices allant droit où ils doivent aller, que l'on proportionne les secours aux besoins.

De ces Œuvres qui ont poussé en vivace et riche floraison, l'École a été comme le terrain d'élection. Elle avait des cadres, des organisations singulièrement souples et actives : Amicales d'instituteurs, Associations d'anciennes et d'anciens élèves qui, depuis un long temps, exerçaient une influence plus profonde qu'on ne le soupçonnait.

L'École a été l'inspiratrice d'initiatives prises par ses maîtres, adoptées par ses disciples du jour et de la veille, par les familles qui, aux heures de crise et d'attente, se sont tournées vers elle, lui apportant ou lui demandant un appui.

Il n'est pas de département où, en correspondance exacte avec le milieu, l'école n'ait donné l'impulsion à des Œuvres qui, tout en adressant une large part de leurs recettes au *Secours national*, n'aient consacré une portion importante de leur avoir et de leur activité au soulagement des maux constatés dans la petite patrie.

Dans tout le pays, l'École a rempli sa mission d'assistance et d'entr'aide. Les rapports reçus par la Direction de l'Enseignement primaire en font foi.

Là où j'ai localisé mon enquête, j'ai constaté quels bienfaits l'École avait pu réaliser par la fondation d'œuvres locales. Il en est de curieuses qui ont un caractère d'ingéniosité touchante et qui relèvent presque de l'anecdote.

A Perpignan, dans une école de faubourg, dans un quartier des chiffonniers où les enfants sont sans fortune et appartiennent à des familles nombreuses, l'instituteur désire vivement envoyer un peu d'argent au *Secours national*, venir en aide aux soldats blessés hospitalisés dans une école voisine, remettre un colis de linge et de provisions aux soldats des régions envahies qui sont à l'ambulance voisine. Qu'imagine-t-il ? Il invite ses élèves à ramasser les objets d'étain, de plomb, de cuivre, de zinc, de fer qui traînent dans les greniers, les caves, la rue. Il les recueille dans des corbeilles où s'entassent vite cuillères et fourchettes cassées, feuilles d'étain, capsules de bouteilles, bielles, tuyaux de plomb. Il vend tous ces vieux matériaux et, avec le produit

qui, chaque mois, forme un joli total, réalise son rêve et le fait réaliser par ses petits associés.

Vienne et Berlin ont eu leur Semaine de l'or et leur Semaine du cuivre pour faire de la mort. Dans une humble école de France, l'Année du métal fait de la vie.

N'ai-je pas vu, à Marseille, des enfants qui, chaque jour, se privaient de dessert et apportaient qui une orange, qui une pomme, d'autres des biscuits pour les blessés ? N'en ai-je pas remercié qui avaient fondé l'*Œuvre du morceau de sucre* et ne sucraient plus leurs aliments, pour sucrer le café des soldats soignés dans les hôpitaux ?

A Narbonne, n'ai-je pas félicité un universitaire qui a imaginé l'*Œuvre des Béquilles*, a, pour elle, trouvé des ressources et qui, de ses mains, dans l'atelier scolaire, fabrique de souples et solides appuis pour les amputés ? Et que dire de « l'*Œuf hebdomadaire*, recueilli par les fillettes à Carcassonne et qui, pendant tout l'hiver, a accru de cent cinquante œufs par semaine le menu des blessés ? Dans l'Aude, le *Colis de Noël* venait à peine d'être expédié que déjà l'on songeait à l'*Œuf de Pâques*. Un instituteur a réalisé même une touchante idée : il a fait envoyer, à Pâques, un colis individuel à chaque soldat, enfant de la commune, par un élève appartenant à l'école de cette même commune.

L'énumération serait longue des tentatives originales qui sont issues de l'école, la fonction créant l'organe comme par enchantement.

Mais ce sont là simples faits divers et curiosités. L'école donne d'ordinaire naissance à des Œuvres dont le champ d'action est plus étendu.

Dans la foule de celles que j'ai notées dans les dix-huit départements visités d'août à avril, j'en retiens un tout petit nombre, dans des régions différentes. Si l'on ne les cite pas toutes, c'est à grand regret, car toutes sont excellentes, seulement pour éviter la monotonie des redites et des variations sur le même thème. Mais à peu près partout l'activité a été la même, et le même le dévouement.

« En Avignon », grandit chaque jour le *Petit Paquet vauclusien* qui, de l'école part pour l'armée et qui, grâce aux

souscriptions des instituteurs, l'intense travail des institutrices, par les dons de toute la population urbaine et rurale, fait véritablement merveille.

A Carcassonne, l'*Œuvre des Vêtements chauds*, celle des *Vieux vêtements* rivalisent d'entrain et doivent leur succès à l'initiative des institutrices, devenues directrices d'ouvroirs, couturières, lingères, tailleuses.

Dijon lance la *Pelote de laine* qui, au 25 février, n'avait pas envoyé moins de 40 734 objets, du bonnet au caleçon, du cache-nez à la genouillère et à la chaussette. Il va de soi que, partout ailleurs, si l'on n'a pas systématisé et centralisé l'effort, il n'a pas été moins vif et continu. L'étiquette manque, mais la marchandise gratuite va gratuitement à son adresse.

Les Amicales d'instituteurs ne sont pas restées en arrière dans le mouvement. C'est 3, 4, et même 5 pour 100 que, tant à Nice qu'à Perpignan, tant à Mâcon, à Valence, à Montpellier, qu'à Lyon, à Marseille, dans tous les départements visités, elles ont tenu à prélever sur les traitements, pour subvenir à l'entretien de lits dans les hôpitaux, pour fournir des subventions à différentes Œuvres, et générales et régionales, pour venir en aide aux veuves des enseignants morts pour la patrie, pour faire quelques gentils dons aux collègues blessés. Grâce à un roulement, comme à Marseille, à Lyon, etc., on leur rend visite, l'on apporte journaux et livres, l'on donne des sous-vêtements, quelque argent, puis, au départ, un viatique, quand ils sont de « l'active » et n'ont pas droit à la mensualité d'État, ou bien quand ils viennent des pays envahis et ne peuvent recevoir aucune subvention de leur famille, prisonnière de l'ennemi.

Que de fois il m'a été donné de me trouver, au chevet d'un blessé, avec le délégué de l'Amicale et de voir avec quelle délicatesse tendre et charmante il s'excusait presque d'apporter l'obole, offerte, en pleine cordialité de cœur, à l'ami qui était en proie à la souffrance!

Ah! si l'on voulait dresser le bilan d'actes si noblement réconfortants, que de pages il faudrait consacrer à l'inventaire! Quel Livre d'or dédié à la bonté grossirait le Livre d'or dédié au courage! Et ce qui ajoute au mérite de l'élite qui a fait tant de bien au front du Devoir civique, tandis que les instituteurs soldats et

les générations de jeunes gens formés par eux accomplissaient d'héroïques exploits au front du Devoir militaire, c'est que ce dévouement à formes multiples mis, dans villes et bourgs, au service des blessés, des exilés, des pauvres, des femmes et des enfants, s'est plu à demeurer secret, ignoré, presque anonyme.

Comme me l'écrivait un inspecteur d'Académie : « Les dons les plus méritoires m'ont été remis à la condition que leurs auteurs ne seraient pas cités. Les traits de dévouement de toute nature, vraiment admirables, accomplis soit par tel maître dans sa commune, soit par telle institutrice dans son hôpital, ont fui l'éloge et évité le grand jour. »

Qui n'a pu se conduire héroïquement s'est noblement conduit.

VI

Patriotisme d'écolières.

Ce sont de grandes écolières, les élèves d'une importante école primaire supérieure qui, à Marseille, porte comme sa sœur parisienne le nom d'Edgar-Quinet. Je leur ai fait, à la rentrée, « la première classe » avec la Directrice Mme Collombel. Je les avais vues au travail. Je les ai revues en récréation, et le repos, pour elles, était travail, car elles se promenaient en tricotant pour les soldats. Filles du soleil et de la lumière, elles songent à ceux qui luttent dans le froid et le brouillard.

Dans toutes les écoles de France, fillettes et jeunes filles ont senti la gravité de l'heure présente, ont donné temps et peine et argent pour les combattants.

Dans la région que j'ai parcourue, combien d'écoles-ateliers pourraient et devraient être signalées et décrites? Je revois en pensée des ruches toutes bourdonnantes d'activité à Nîmes, à Cette, à Carcassonne, à Montpellier, à Perpignan, à Lyon, à Bourg, à Mâcon, etc. Toutes les ouvrières improvisées s'activent à l'ouvrage. Des milliers de petites mains cousent, taillent, assemblent, font du vieux neuf, et du neuf aussi, pour sauver du froid ceux qui luttent au loin.

L'école Edgar-Quinet s'est imposée à mon attention parce qu'elle a eu le bonheur rare et délicieux que lui envieront d'autres

écoles, tout aussi méritantes, d'avoir pu fournir un effort particulièrement utile.

Non que le labeur vaillamment consenti, le don de soi et le dévouement n'aient partout réalisé de vraies merveilles de générosité matérielle et morale. Mais les circonstances, le milieu, la préparation antérieure, la science et l'art d'organiser et d'innover peuvent produire sur un point un rendement exceptionnel.

L'école Edgar-Quinet compte 300 élèves, encadrées par une Association : les *Sœurs Aînées*, fondée depuis 18 ans, qui a son bulletin, sa bibliothèque, son budget et qui réunit tout un ensemble d'Œuvres mutualistes adaptées aux besoins d'un quartier populeux.

Quand la guerre a éclaté, École et « Petite A » étaient prêtes à faire besogne utile.

Pendant les vacances, l'école a été un *Asile de réfugiés* venant ou de la banlieue parisienne ou des Vosges.

Même elle a servi d'abri passager à une troupe d'acrobates africains regagnant la côte des Somalis, qui ont fait mille tours, mille gambades dans cour, préaux et corridors.

En même temps « la Petite A », maîtresses, élèves et anciennes élèves unies, se transformait en *Ouvroir* qui fournissait de linge, de cache-nez, de chaussettes, d'objets de pansement la Croix-Rouge, les soldats sur le front, et aussi les enfants pauvres, les orphelins de la guerre. En août et septembre, le grand atelier scolaire put offrir plus de 2 000 dons : chemises, flanelles, vêtements. Ajoutez à cela des paquets remis à la presse locale.

Mais à côté de l'école Edgar-Quinet, des écoles élémentaires sont transformées en hôpitaux qui bientôt s'emplissent de blessés. Aussitôt, à Edgar-Quinet, on ouvre une *École d'infirmières* et les professeurs MM. Cepé et Cottalorda peuvent délivrer 145 certificats à des volontaires, vite et utilement employées.

A la rentrée des classes, l'école Edgar-Quinet cesse d'être une *école refuge*, une *école de préparation sanitaire*. Elle revient à sa destination précise. Mais élèves et anciennes élèves continuent à exécuter la fourniture gratuite de travaux pour les œuvres hospitalières, pour les œuvres des réfugiés, des combattants, des prisonniers. En octobre, la petite fabrique a fait don de 1 335 vêtements ou objets divers pour les soldats. Elle n'a pas

oublié les asiles, les crèches, la Mutualité maternelle qui ont reçu 414 vêtements. Elle a habillé de deuil les orphelins de la guerre.

Elle fait plus. Elle est devenue une petite *Usine* fabriquant des imperméables. Par la voie des journaux, l'école a demandé des étoffes usagées que l'on transforme en couvre-képis et pèlerines. Les ouvrières improvisées offrent aussi de couper, de faufiler, de préparer, de coudre la moleskine apportée par les familles qui enverront l'objet achevé à « l'enfant », pour qu'il ne grelotte pas sous la pluie.

Le succès a été grand. La *Maison de confection* qui travaille et livre pour rien a été vite achalandée.

Les *Sœurs Aînées*, les grandes élèves coupent et faufilent. Les plus jeunes cousent, et la besogne est dure : elle ne ressemble en rien aux délicats travaux de broderie qu'affectionnent les jeunes filles.

L'ouvrage fini, les petites mains sont un peu endolories. Mais on ne se plaint pas. C'est pour les soldats.

La Maison est fort bien organisée. Trois jeunes filles de quatrième année reçoivent dans le salon d'attente qui précède le cabinet de la directrice. Elles prennent les commandes, marquent la moleskine et rendent le travail fini. C'est un va-et-vient incessant. Parmi les pratiques, j'ai vu une pauvre journalière qui avait ses quatre fils au feu, une autre, trois. Beaucoup de bien est réalisé pour ces intéressantes mères dont le temps est absorbé par les soins du ménage.

L'école Edgar-Quinet fait plus. Les élèves se privent de dessert, se refusent tout ruban, toute parure, toute vaine distraction et consacrent leurs économies à entretenir sept lits dans un hôpital. Les professeurs sont inscrits pour un, les *Sœurs Aînées* pour deux, les élèves pour quatre.

L'école François-Masson est toute proche qu'on a transformée en hôpital. Là est la Salle Edgar-Quinet contenant les sept lits de l'école. Tous les samedis, la directrice, des professeurs, avec quelques élèves désignées par chaque classe vont visiter les blessés à qui l'on apporte du tabac, des friandises. Tout récemment les pensionnaires qui sont des demi-convalescents étaient descendus dans la cour de l'hôpital. Les petites

visiteuses ont vite profité de leur absence pour décorer leur salle, pour la fleurir, pour lui donner un air gracieux et riant. La surprise des soldats fut joyeusement émue. C'étaient des réservistes, des pères de famille, qui diront un jour à leurs filles de quelles délicates et charmantes attentions les ont entourées d'autres filles de France et comment elles ont atténué dans leur cœur les regrets qu'inspire l'absence des êtres chéris.

Une *Maison d'exportation* qui a une telle clientèle, a besoin pour la contenter d'être stimulée et de ne pas exercer un monopole, fût-ce celui de la charité. Si la concurrence est l'âme du commerce, l'émulation est l'âme de la bienfaisance. L'originale manufacture a en face d'elle une autre *Manufacture scolaire* qui lui dispute le succès, qui rivalise avec elle de désintéressement.

L'*Ecole Edgar-Quinet* est, en matière de production gratuite, serrée de près, même égalée par l'*école primaire supérieure* de la *rue Sainte-Victoire* qui se recrute, elle aussi, parmi des jeunes filles appartenant à des familles d'ouvriers, de modestes fonctionnaires et qui, elle aussi, dès le premier jour, a fait autour d'elle le rassemblement des activités et des dévouements. Elle a prouvé quelles merveilles pouvait réaliser la richesse des humbles. Par dons, cotisations, les professeurs, les élèves, les anciennes élèves obtiennent près de 1 300 francs par mois. Aussi l'école a-t-elle pu prendre à sa charge sept lits chez les Femmes de France, pourvoir de quatre lits les ambulances du front et constituer un beau budget d'ouvroir où les petites ouvrières sont entraînées par la directrice Mlle Angle, et par un professeur Mme de la Souchère.

C'est par milliers que pièces de pansements, chemises, tricots, chandails, ont été distribués aux hôpitaux, à l'Assistance. Et le Noël des Réfugiés, le Noël des Soldats, le Noël des Enfants assistés ont été largement pourvus.

Et ce qui est obtenu dans ces deux grandes écoles de grande cité, prises comme types, est réalisé partout. Dans chaque petite ville, dans chaque quartier d'agglomération urbaine, et de village à village, il y a émulation vive et constante entre les écoles qui, toutes, veulent faire plus et mieux que leurs voisines, rendre plus de services, affirmer la ferveur de leur patriotisme par plus de dons, plus d'envois, plus de sacrifices : émouvant

et pacifique tournoi suscité par la guerre qui provoque de généreuses initiatives, qui permet de découvrir quels trésors d'ingénieuse bonté contient l'âme profonde de l'enfance populaire.

VII

L'École et l'Assistance.

Patronages féminins, Associations d'anciennes élèves ont, dès la déclaration de guerre, subi une complète métamorphose. Avec une précise entente des mesures répondant aux besoins qu'imposait une lutte, implacable et de longue durée, et qui exigeait l'organisation de la défense intérieure contre la misère morale et matérielle, tous les groupements nés, depuis vingt ans, autour de l'École, ont, sans bruit, modestement, réalisé l'action nécessaire, l'action sacrée.

Dans les villes que j'ai visitées, j'ai pu constater quelle ingéniosité, quelle fertilité de ressources, quelle facilité toujours renouvelée d'adaptation, pouvait traduire en actes l'union des disciples et maîtres.

Groupements fraternels et petites A, qui, la veille, s'adonnaient à la récréation, donnaient, surtout dans le Midi, bals et concerts, se cotisaient pour des excursions, et où l'on chantait, et où l'on dansait, se sont métamorphosés. Mis subitement en face d'événements graves, ils ont, avec une sincère gravité, accompli, à l'égard de l'infortune, le devoir urgent qui leur incombait.

Où j'ai pris contact avec Patronages et Amicales de jeunes filles, j'ai constaté avec quel sérieux la jeunesse féminine s'était mise à l'ouvrage. L'école prolongée est devenue un *Atelier national*, avec des milliers de succursales, des milliers de filiales travaillant d'un vif élan.

A Cette, la Petite A de la *Renaissance*, où j'ai assisté naguère à de si jolies fêtes, a changé d'aspect. Elle n'a pas perdu de temps pour rendre service. Le 10 août elle a tenu une assemblée fédérale. Le 11 août le travail commençait. L'ouvroir est rempli de travailleuses et les armoires aussitôt pleines de travaux exécutés par les infatigables sociétaires. 60 dames, patronesses et

anciennes élèves se sont inscrites comme infirmières, veilleuses, et elles remplissent leur tâche avec dévouement et... discrétion. Les objets confectionnés forment un riche tableau. Les pantoufles, les traversins, les oreillers y figurent à côté des moufflons, des gilets de chasse et des serviettes de toilette. Les tabliers de classe ne sont pas oubliés qui sont offerts aux fillettes de l'école dont le père est mobilisé. La bibliothèque de l'Amicale est mise à la disposition des formations sanitaires. Les livres sont confiés par paquets de 5 ou 6 aux anciennes élèves qui se chargent d'en assurer le roulement et l'échange. Les réfugiés, nombreux à Cette, ne sont pas oubliés. La petite A a ouvert des cours de couture et de français en faveur des jeunes filles belges....

A Nîmes, l'ouvroir de l'École primaire supérieure m'a montré, non sans une légitime fierté, le bilan toujours en bénéfice... moral d'un exercice qui n'est pas clos. La petite A, dès le début, a consenti un prélèvement de mille francs sur son budget pour l'achat de fournitures destinées à la confection de vêtements pour les soldats blessés, et aussi, — car les pauvres ne doivent pas être oubliés, — pour les enfants des familles éprouvées par la guerre. L'école a ajouté 50 francs au don de l'Amicale. Et deux *ouvroirs* ont fonctionné parallèlement, où l'on a travaillé entre élèves de la veille, entre associées volontaires, à un double objet. Le premier ouvroir était, pour ainsi dire, l'ouvroir militaire. Et il y avait l'ouvroir civil qui a constitué des équipes allant visiter les familles pour se rendre compte des objets qu'il fallait exécuter et offrir. L'enfance malheureuse a été secourue — comme a été aidée la jeunesse combattante. La cité avait sa part comme l'armée. Et il va de soi que des dons en argent ont été faits aux Soupes populaires, aux ambulances locales.

A Nîmes encore, dans l'école de filles rue Hôtel-Dieu, la guerre a fait surgir une Amicale à la fin de septembre 1914, — sous ce titre : *Le Tricot Militaire*. Un atelier s'est ouvert et j'ai sous les yeux une incroyable liste de plastrons, de chandails, de cache-nez, pèlerines, manteaux, couvre-képis, avec la date de l'envoi au front. Des dons, des quêtes ont produit 4 000 francs. 3 500 vêtements ont été offerts aux soldats.

Vous direz : « Mais on en a fait autant ailleurs. » Oui. Mais

Le Tricot Militaire et scolaire a innové. Comment? Élèves et anciennes élèves ont travaillé, — comme partout, puis elles ont fait travailler des ouvrières qui, dans une ville où l'on s'occupe de bonneterie, chômaient et n'avaient pas l'espoir de recouvrer leur gagne-pain. Elles ont protégé, encouragé le travail à domicile. La directrice de l'Amicale-atelier me disait : « Le prix de revient d'un chandail fait à la main est assez élevé. Sa confection demande une certaine adresse et beaucoup de temps. Toute femme désireuse de le faire ne peut donc tricoter un chandail. D'autre part, de nombreuses ouvrières de fabrique sont sans emploi. Faisons exécuter des chandails à la machine. Notre Œuvre sera ainsi doublement utile. » Ainsi dit, ainsi fait. Et voilà en quoi la Petite A des tricoteuses patriotes est vraiment originale.

Le Patronage féminin de Dijon, fondé par le Cercle de la Ligue de l'Enseignement, se rapproche de l'Amicale nîmoise du Tricot. Il s'est transformé, dès le 20 août, en atelier de chômage. Il a beaucoup émigré car, à mesure qu'il occupait un local, la place était réclamée et réquisitionnée. Il a fonctionné à la Bourse du Travail, puis dans une école d'apprentissage prêtée par la Chambre de Commerce. Mais partout l'aiguille a dû s'incliner devant la baïonnette. J'ai trouvé l'Ouvroir laïque dans l'école d'un Diaconnat!

Les chômeuses, au nombre de 60, sont en plein travail et reçoivent un salaire qui n'est pas de « famine ». Le 25 février, 10 780 journées avaient été payées. Et le Patronage-école fait œuvre d'éducation comme d'assistance, en payant des spécialistes qui forment des apprenties capables de gagner leur vie.

Les jeunes filles sont fort inexpérimentées et elles appartiennent à combien de spécialités de métiers : chaussures, pastilles, bisauterie, dactylographie, modes, lingerie, etc., et nombre d'entre elles doivent être initiées au travail de la lingerie et de la confection, apprendre à se servir de la machine à coudre.

Le patronage-atelier est en perte et très fier de sa coûteuse entreprise que soutiennent des dons et souscriptions — et l'aide du *Secours National*. En deux salles les pupilles sont rangées et s'activent à faire vite et bien chaussons, objets de pansement, couvertures piquées, vêtements pour les blessés, les femmes des

mobilisés, les émigrés traversant Dijon. Le patronage-atelier a des commandes faites à bas prix, mais qui alimentent un peu la caisse! L'*Office des Blessés*, les cheminots, les entrepreneurs qui ont soumissionné pour l'Intendance s'adressent à lui, y trouvant leur compte. Ils creusent le « gouffre de l'affreux déficit », comblé tant bien que mal par les amis de l'œuvre qui la font vivre pour qu'elle continue à assurer la vie de 60 jeunes filles arrachées à la misère, à la rue, à l'oisiveté.

L'on ne saurait croire quel réconfort l'on éprouve, à visiter ainsi de ville en ville les Œuvres, si variées, si attachantes, que le patriotisme féminin a suscitées et qu'il réchauffe de sa flamme. Là on peut constater que la femme sait organiser, faire preuve de méthode et d'esprit de suite, descendre au détail de l'application, ajuster nettement les moyens exacts aux fins précises.

La plupart des Directrices, des Présidentes de ces ateliers improvisés appartiennent ou bien touchent de près, — comme à Dijon, — au monde de l'enseignement. Elles ont montré d'exemple qu'elles savaient allier au savoir théorique le sens pratique le plus délié. Elles ont, sur l'école, sur ses Œuvres annexes, greffé des institutions relevant du domaine économique, avec un ordre, une souplesse, une habileté que leur envieraient des commerçants et des industriels de profession.

Sans doute le gain est nul. Les patronages-ateliers sont au-dessous de leurs affaires, mais la gestion est excellente. On atteint au minimum de perte, au maximum de rendement. Et le profit moral pour l'école est grand de même que le profit matériel pour l'armée. L'École, après la guerre, bénéficiera des services qu'elle a su rendre à l'Assistance.

VIII

Les adolescents (au sortir d'un cours d'adultes).

Les adolescents, en raison de la guerre, doivent être entourés de soins jaloux, d'une protection n'admettant ni retard ni relâche. Comme la mort fauche leurs aînés, sur les champs de bataille, ils auront demain à les remplacer dans la mêlée économique.

Déjà on les dispute aux cours complémentaires, aux écoles primaires supérieures. Le commerce, l'industrie, qui ne veulent et ne peuvent chômer, se tournent vers eux, leur offrent les places laissées libres par la génération que moissonne la mitraille. C'est sur eux que l'on compte pour combler les vides, pour assurer la continuité du travail national.

Les adolescents acquièrent, dans le champ de la production et des affaires, une importance qui, la veille, leur était refusée. Ils « valent » beaucoup, comme on dit aux États-Unis. Et plus l'on appelle de classes sous les drapeaux, plus la « jeunesse » est décimée, plus l' « adolescence » est recherchée, attirée, et même accaparée. Les adolescents étaient l'avenir. Ils sont le présent et, au foyer domestique, assurent la succession du père, du frère aîné qui ont disparu. On devient tôt chef de famille quand sévit la guerre. Dans les bureaux, dans les ateliers, de tout jeunes gens sont appelés subitement à fournir un service improvisé qu'on hésitait auparavant à confier à leur inexpérience.

Sans doute les adolescents, qui ont passé par des heures d'angoisse, ont mûri dans l'épreuve. Ils savent ce qu'on attend d'eux, le comprennent et le sentent profondément. Ils ont reçu le coup au cœur des événements tragiques dont ils sont les témoins. Ils ont acquis du sérieux et de la réflexion. Ils exercent sur eux-mêmes la discipline qu'exigent les heures d'histoire qui se précipitent sous leurs yeux. Ils se rendent compte des responsabilités qui tout à coup leur incombent, les acceptent, tâchent à se rendre dignes des postes qu'on leur confie et qui ne sont plus de début et d'attente.

Les adolescents de 1915 ne connaissent pas les lenteurs de l'apprentissage. Il faut qu'ils mettent la main à l'œuvre, dans les diverses spécialités du labeur humain, et fassent vite et bien.

Mais quels que soient leur bon vouloir, leur jolie vaillance, ils ont d'autant plus besoin d'être aidés, encouragés, soutenus qu'ils sont forcés de plus et de mieux faire.

Plus le devoir au-devant duquel ils s'élancent est urgent et impérieux, plus les éducateurs ont, eux aussi, l'obligation de les préparer, de les façonner, de les armer pour la lutte.

Il importe que les adolescents de la Grande Guerre trouvent devant eux des organisations souples, pleines d'initiative, à la

recherche de méthodes pratiques et rapides qui les instruisent, leur donnent, en leur évitant tout surmenage, et les connaissances générales et le savoir professionnel dont ils ont été brusquement privés.

Cours officiels, cours tenus par les Sociétés d'enseignement, associations, doivent modifier horaires, programmes, les adapter aux besoins d'une élite dont il faut ménager la santé, abréger le temps de formation intellectuelle et manuelle.

Toute une pédagogie nouvelle doit être élaborée qui joue un rôle et d'instruction et d'assistance, qui exerce un affectueux patronage sur la Nation nouvelle.

Plus la « seconde adolescence » devient une valeur rare et précieuse plus la seconde instruction, la seconde éducation doit intensifier son action, prendre une influence active et précise à côté de la famille, du bureau, de l'atelier.

Mais on peut être assuré, car le passé répond de l'avenir, que si l'effort des adolescents est grand, grand sera le dévouement des maîtres qui, de disciples, hier encore des enfants, sauront faire des hommes sur qui pourra compter la Patrie, en paix comme en guerre.

IX

L'École de la Guerre.

La guerre, la guerre du Droit, laissera après elle plus d'un enseignement.

Survenue à l'improviste, le premier coup au cœur passé, le saisissement de « l'attaque brusquée » dissipé, elle a révélé la France à elle-même.

La guerre a été École d'énergie, de volonté consciente, d'initiative organisatrice. Elle a prouvé que ce peuple qu'on disait impressionnable, mobile, prompt à l'enthousiasme comme au désespoir, excessif dans ses joies comme dans ses colères, savait se raidir contre les difficultés, posséder la maîtrise de ses nerfs, et, confiant dans la victoire finale et durable, accepter les plus durs sacrifices, faire l'offrande de son travail, de ses ressources et de son sang.

La guerre a été École de patience, de calme, au moins apparent, encore que l'angoisse étreignît souvent les cœurs. J'ai vu avec quel sérieux, quel sang-froid, les foules, et des foules très différentes, que j'ai pu observer à la ville comme au village, supportaient l'attente du Communiqué Officiel, souvent rédigé comme une énigme par un Œdipe adroitement subtil. La nouvelle paraissait-elle bonne? La promenade se prolongeait par la rue et aussi l'échange de vues entre les stratèges locaux. Avait-on quelque peu fléchi, cédé une tranchée? Nul commentaire, nulle plainte. Chacun rentrait s'enfermer dans sa maison, la rue devenait silencieuse. L'éducation de la raison et du sentiment se faisait chaque jour davantage parmi ces populations que n'animait pas une simple curiosité s'exprimant en cris et en gestes inutiles, mais que soulevait une immense espérance, jamais complètement déçue, noblement silencieuse, malgré les déconvenues de l'heure, car elles avaient foi dans les destinées de la France éternelle.

La guerre a été École de simplicité. L'on a compris, tout superflu manquant au début, combien le luxe était inutile, comme il était facile de se passer de petites commodités, de riens coûteux dont on embarrasse et complique l'existence. On s'est habitué à se guérir des besoins factices, et pour beaucoup qui ont mûrement réfléchi, la cure aura des effets durables.

La guerre a été École de bonté et l'on a partagé spontanément le peu qu'on avait avec ceux qui souffraient, les évacués, les réfugiés et du Nord et de la Belgique, tous si près de notre cœur, car l'on aurait eu honte de jouir d'un bien-être relatif quand les soldats combattant pour la conservation de leur foyer et du nôtre, quand les infortunées victimes de l'invasion, auraient eu faim et froid.

La guerre a été École de solidarité nationale, chacun se sentant frappé, comme par une épreuve personnelle, dans la ruine, dans les souffrances, dans les deuils de ses concitoyens.

La guerre a été École d'union, de concorde intérieure, et les intérêts de la politique ont fléchi devant l'intérêt de la nation, qui, le danger du dedans écarté, a pu conjurer le danger du dehors.

La guerre a été École d'égalité fraternelle car le sang du riche

et le sang du pauvre se sont mélangés sur les champs de bataille, les larmes des mères et des sœurs se sont confondues et les cœurs ont battu à l'unisson, partageant mêmes tristesses et mêmes espoirs.

Ce sont là les vertus que la guerre, fléau exécré des mères, a fait naître et qui forment comme une vivante antithèse aux vices détestables qu'elle a déchaînés : la ruse, la violence, la haine, la férocité, le retour aux instincts sauvages et bestiaux.

Les maux disparaîtront. Les jours de colère passeront. La paix refleurira sur la terre. Estimons-nous assez pour espérer que les vertus demeureront, que, malgré elle, et par une étrange contradiction, a suscitées la guerre.

ÉDOUARD PETIT.

La Guerre et la Pensée allemande.

A coup sûr, aux heures héroïques et tragiques que nous vivons chacun éprouve une sorte de scrupule et comme de pudeur à spéculer au lieu d'agir; volontiers on ne se reconnaîtrait pas le droit de réduire en idées et de comprendre simplement une histoire qu'il s'agit d'abord de faire, à force de sang, de sacrifices et de volonté; et ceux à qui l'âge ou les circonstances interdisent l'honneur de servir, sont tentés de se laisser au moins emporter dans la grande tourmente, au gré des sentiments collectifs, fiertés, deuils ou colères, — en silence :

Honte à qui peut *penser* à l'heure où Rome brûle!

Et pourtant, il est digne de remarque que, de tous côtés, les interprétations philosophiques de la guerre se multiplient; penseurs et historiens s'y essayent à l'envi [1]. Nul ne veut, dirait-on, qu'elle ne soit qu'un choc de forces et d'égoïsmes, comme les annales humaines en ont tant vus, une lutte pour l'hégémonie d'un peuple ou la satisfaction orgueilleuse d'un souverain; on prétend que chaque adversaire y représente quelque chose, une idée ou un principe; en présence d'un conflit aussi formidable, plus qu'européen et vraiment universel, comparable presque aux bouleversements cosmiques, à toute force on veut lui trouver ou

1. Cf. entre autres : la Lettre de M. Émile Boutroux, *Rev. des Deux Mondes*, n° d'oct. 1914; — Ernest Lavisse, La Guerre, *Rev. de Paris*, n° du 15 nov. 1914; Henri Bergson, Discours prononcé le 12 déc. 1914 à l'Acad. des Sc. morales et polit.; — Paul Appel, Discours prononcé le 26 oct. 1914 à la séance annuelle des Cinq Académies; — Émile Hovelaque, Les Causes profondes de la Guerre, *Revue du Mois*, 10 déc. 1914; — Denis, *La Guerre*, 1 vol., Delagrave, etc., etc. — Voir encore les discours de M. Asquith et de M. Lloyd George au Parlement anglais.

lui donner un sens. — Seulement, ces interprétations sont dès maintenant divergentes; et l'on aurait pu s'y attendre : aucune ne saurait être entièrement satisfaisante, pas plus peut-être qu'aucune n'en peut être entièrement erronée, tant sont complexes les événements auxquels nous assistons, tant ils dérivent de causes diverses et lointaines, tant ils mettent en jeu d'intérêts et de passions : affinités ethniques et haines nationales, entraînements populaires et ambitions dynastiques, intrigues de diplomates et besoins économiques, forces enfin, occultes et collectives, de civilisations en travail, luttant pour se développer selon leur logique intérieure et leurs destinées instinctives.

Or, c'est pour cela justement qu'à la réflexion se découvre une nécessité et presque un devoir véritable de réfléchir sur la guerre présente, comme si c'était une manière encore d'y collaborer : car, selon la manière dont on se représentera les partis en présence, selon l'idée que chaque peuple se fera de lui-même, il contribuera à se rendre tel qu'il s'imagine, et à infléchir en un sens ou en un autre son élan primitif; en rendant conscient tel principe d'action, on le rend plus précis et plus efficace; si les idées sont des forces, la guerre pourra prendre, partiellement au moins, le sens que nous voudrons vraiment lui donner; et, parmi les mille virtualités contraires qu'enveloppe un si formidable mouvement, celle qui triomphera dans nos âmes et nos volontés aura quelque chance de triompher aussi dans les faits, d'en débrouiller la confusion originelle, d'en déterminer la direction définitive; quitte à apparaître, après coup, comme vraiment nécessaire, comme seule capable d'éclairer la suite entière des événements et d'en exprimer, pour l'histoire, la signification et la portée.

*
* *

De toutes ces interprétations, une des plus séduisantes en elle-même, une des plus considérables par le nom de son auteur, est celle qu'a exposée récemment à l'Institut M. Bergson; elle se résume en une antithèse frappante et lumineuse : l'antithèse du mécanisme et de la vie, d'une science matérialiste et de la spontanéité de l'esprit. L'Allemagne prussianisée, forte et riche,

organisée et armée, puissante par toutes les énergies de la matière asservie, confiante en cela seul qui se compte et se mesure, s'est éprise de tous les biens de la terre et en est venue à dédaigner tout ce qui révèle et entretient l'énergie de l'âme, l'idéal et le droit; aussi ses ressources, si considérables qu'elles soient, sont de celles qui s'épuisent sans se renouveler. De notre côté, au contraire, se trouveraient, avec moins de puissance accumulée peut-être, ces forces qui renaissent d'elles-mêmes et s'accroissent en se dépensant, ces forces que la science positive risque toujours d'ignorer ou de méconnaître, parce qu'elles expriment l'élan même de la vie spirituelle et sa fécondité créatrice, parce qu'elles naissent de la liberté. — Un tel contraste semble propre à expliquer bien des traits de la guerre actuelle; il a sans doute sa large part de vérité, et, ne fût-ce que parce qu'il nous représente l'Allemagne comme une sorte de principe diabolique dans l'histoire du monde moderne, il serait naturel que nous nous y complaisions. Mais, dans sa simplicité extrême, — le corps et l'âme, la matière et l'esprit, Caliban et Ariel, — il risque de nous faire méconnaître d'autres aspects de la multiforme réalité; à l'envisager sous un autre angle, la physionomie de nos adversaires nous apparaît toute différente; et sans doute n'est-il pas inutile de la considérer sous tous ses aspects : ce n'est que par ces vues multiples et complémentaires prises sur le réel qu'on a quelque chance de le saisir en son intimité, c'est M. Bergson lui-même qui nous l'a enseigné; par là seulement on évitera de s'hypnotiser en une vision trop étroite, où nous pourrions perdre l'intelligence et des autres et de nous-mêmes.

Car est-il vrai que le trait dominant de l'Allemagne moderne et son vice radical, ce soit le matérialisme scientifique? — La formule prête d'abord à des équivoques, contre lesquelles M. Bergson a dû s'élever déjà. Il est bien entendu qu'il ne peut s'agir d'arguer contre l'Allemagne de la confiance qu'elle met dans la science positive, ou de s'enorgueillir d'une moindre préparation scientifique, qu'à tort ou à raison on nous attribuerait. A coup sûr, le mécanisme, « l'organisation », où M. Oswald aussi veut voir la supériorité essentielle de sa race, sont indispensables dans la préparation et la conduite d'une guerre moderne; les Allemands lui ont dû leurs premiers succès;

nul n'en oserait méconnaître la nécessité pour nous-mêmes; et si nous avons eu, sur quelques points, à en regretter chez nous les insuffisances ou les lacunes, nous sommes fiers aussi de ce que nous avons su en réaliser, de la force qu'elle nous a donnée et nous donnera de plus en plus : n'est-ce pas une œuvre de mécanisme et d'organisation que notre mobilisation et notre service de ravitaillement? et c'est bien mécanisme et science, j'imagine, et non jaillissement de vie et sympathie intuitive, que notre admirable 75! — Il n'y a donc aucun doute à cet égard : ce qu'on veut considérer comme le vice profond de l'Allemagne contemporaine, c'est le matérialisme pénétrant la conception même et la conduite de la vie, c'est l'inspiration, la volonté matérialiste.

Le matérialisme serait-il donc, comme d'autres le proclament, un trait original et ineffaçable de la race? Simple interversion des thèses mêmes d'outre-Rhin, l'explication serait bien simpliste encore : car, si l'on ne peut nier chez l'Allemand un fond de tempérament lourd et grossier, cette brutalité native qui a fait les reîtres et les soudards, il serait absurde d'en borner là le portrait; et l'on ne saurait lui dénier davantage, semble-t-il, une certaine sensiblerie, une manière de bonté larmoyante; s'il y a bien de la duplicité sous ses apparences de bonhomie, il y a sans doute aussi chez lui une indéniable naïveté; et si le réalisme de l'Allemagne, épais et calculateur, nous répugne à bon droit, il ne peut pas, même aujourd'hui, nous faire oublier tout à fait qu'elle fut la terre élue de la rêverie, de la musique et du lyrisme. — Dira-t-on, comme l'a fortement indiqué M. Hovelaque dans sa magistrale étude, que le matérialisme est chose spécialement prussienne, mais que, de Prusse, il a gagné l'Allemagne entière? Et l'on nous montre la monarchie des Hohenzollern n'ayant jamais eu d'ambitions que conquérantes et de goût que pour la force; et l'on nous fait voir dans la Prusse entière, sol, habitants et institutions, comme un produit du dur effort de l'homme tendu à dompter la nature en une création nationale elle-même mécanique et artificielle. Mais, outre que cette longue ténacité suppose déjà, peut-être, autre chose encore que de la pure brutalité, il reste toujours à expliquer comment la conception prussienne a pu envahir et « intoxiquer » l'Allemagne; comment elle

a pu y prendre cette forme pleinement consciente et systématique qui nous déconcerte aujourd'hui; comment elle s'est fixée, définie et durcie depuis un demi-siècle jusqu'à cette cruauté froide et raisonnée, à ce mépris affiché du droit, à cette indifférence avouée aux moyens, à ce pédantisme dans la barbarie, qu'aucune guerre, même allemande, ne nous avait encore permis de prévoir. Là est le problème, semble-t-il, et l'idée seule du matérialisme ne paraît pas le résoudre.

Aussi bien, et si peu d'importance qu'on attache aux idées pures ou aux doctrines, au moins faut-il y voir des documents et des symptômes. Même si l'on est persuadé que les philosophies n'exercent sur les mœurs ni sur les actes aucune action, encore faut-il admettre qu'elles les reflètent, et ne présentent à un peuple ou à une génération qu'une image où ils aient quelque chance de se reconnaître. — Or, aucune nation, même aux périodes où de telles tendances semblaient dominer ailleurs, ne fut plus loin de s'avouer matérialiste que l'Allemagne, ni plus loin d'y trouver sa conception propre de la nature et de la vie. Buchner ou Hæckel n'y représentent que des exceptions, vite dépassées, sans influence réelle; notre positivisme n'y eut guère de disciples ni d'équivalents, et nulle part la tradition métaphysique n'est restée plus puissante et plus honorée, dans l'enseignement officiel comme dans le respect des classes cultivées. N'oublions pas que le mécanisme comme philosophie scientifique s'est défini et formulé pour la première fois en France dans la pensée cartésienne, que le positivisme anti-métaphysique est la doctrine du XVIIIe siècle français avant même d'être celle de notre Auguste Comte : et nul reproche n'est plus fréquent et plus banal chez les critiques germaniques à l'égard de notre philosophie que d'aboutir, de Gassendi à d'Holbach ou à notre XIXe siècle, au pur matérialisme. Bien plus, c'est en réaction contre notre esprit et « la philosophie des lumières », contre son produit nécessaire, la Révolution, que s'est élaborée la philosophie romantique, traditionnaliste et idéaliste, qui est devenue la philosophie proprement allemande des temps modernes : or, c'est dans cette philosophie même qu'on trouve incontestablement au moins les germes des conceptions actuelles de nos ennemis, M. Boutroux comme M. Hovelaque l'ont mis

également en lumière. — Veut-on considérer, non les idées qui s'élaborent chez les penseurs ou les savants, mais celles qui se répandent dans les classes moyennes ou populaires, une constatation analogue s'impose : chez nous, les ennemis de notre enseignement public ont bien pu, avec plus ou moins de bonne foi, mais en prenant prétexte au moins de notre scrupuleux souci de tolérance et de neutralité, le taxer de matérialisme et d'athéisme; nul ne pourrait songer à porter la même accusation contre l'éducation germanique. Elle est à base religieuse, voire confessionnelle; elle met au service des Églises établies, protestantisme ou catholicisme, toutes les forces de l'enseignement officiel et d'une exacte et stricte discipline. Nulle part ailleurs, et les carnets des soldats allemands en portent témoignage, les croyances religieuses ne sont plus générales, plus naturelles, plus réglementaires dirait-on volontiers, et ne se mêlent davantage, sans à coup sûr l'élever sensiblement, à la vie de tous les jours : c'est au chant des hymnes liturgiques et sous l'invocation constante du vieux Dieu allemand, que s'est faite, outre-Rhin, la mobilisation[1]; c'est au nom de Dieu que les généraux allemands adressent à leurs hommes leurs ordres du jour; c'est au pas de parade et en service commandé que les soldats sont menés au culte ou aux offices; et ce qu'on trouve le plus ordinairement sur eux, avec la théorie militaire, les bombes incendiaires ou les chants de guerre et de haine, ce sont des recueils de cantiques. Aussi bien l'opinion des neutres est, à cet égard, significative : ce n'est pas sans raison, certes, que le parti clérical, dans tous les pays d'Europe, et pour ne rien dire de la papauté elle-même, s'est montré comme d'instinct, au début de la guerre, favorable au groupement austro-allemand, et a redouté dans la France le foyer même de la libre pensée et de l'athéisme...

On peut, après cela, continuer à dire, en un sens légitime, mais très large du mot, que l'Allemagne contemporaine est matérialiste : elle l'est comme toute nation qui s'enorgueillit sans mesure de sa richesse et de sa puissance, qui met ses intérêts matériels

1. Voir dans *Le Temps* du 2 mars et jours suivants les « Souvenirs vécus de la guerre de 1914 », journal de guerre du sous-lieutenant de réserve Erich X....

au-dessus du droit, et estime la force plus que la justice; mais elle l'est à coup sûr à son insu, et se fait d'elle-même l'idée la plus opposée. Il semble bien que l'Allemand de toute classe et de toute opinion, du Kaiser à l'intellectuel, du militaire ou du pasteur au commerçant et à l'industriel, estime très haut, certes, la puissance matérielle, mais croit n'estimer pas moins la « culture »; il se considère certainement lui-même comme au service de tout autre chose, par la force, que la force seule. Fiers de leurs comptoirs, de leurs usines, de leurs cuirassés et de leurs canons, nos ennemis le sont en même temps, ne séparant pas une chose de l'autre, de leurs savants, de leur érudition, de leur philosophie, de leur musique; Krupp et Hegel, Bismarck et Beethoven leur apparaissent comme frères par l'esprit autant que par le sang; non comme se contredisant les uns les autres, mais comme collaborant à une même œuvre, mystique et sacrée : la grandeur allemande. — Un tel état d'esprit, fait avant tout d'enthousiasme national et d'assurance dogmatique, et que nous avons à coup sûr beaucoup de peine à comprendre, n'est-il pas très imparfaitement exprimé par les termes de matérialisme ou de mécanisme?

*
* *

Lorsque la pensée du XVIIIe siècle, cartésienne d'origine et rationaliste essentiellement, eut abouti, dans l'ordre pratique, à la conception morale d'un Kant et à la Révolution de 1789, une réaction contre elle se dessina chez tous les peuples qu'avait menacés le jacobinisme français, devenu conquérant avec Napoléon; et une philosophie s'élabora, propre à soutenir et à justifier cette réaction. C'est donc en contraste avec la pensée française classique que se définit la nouvelle philosophie allemande : complexe et diverse par la multiplicité des doctrines, mais une par l'inspiration et par la constance de certains traits; et c'est là qu'on peut retrouver comme les premiers linéaments de la mégalomanie germanique, et le vice de méthode par où elle croit pouvoir se légitimer à ses propres yeux.

Avant tout, la doctrine française est celle des idées claires : le mécanisme cartésien, l'idéologie des Encyclopédistes ou d'un

Condillac, et également le spiritualisme classique, prétendent à distinguer les divers aspects de la nature ou les différents ordres de phénomènes et à en présenter à l'esprit une idée avant tout définie et intelligible. L'Allemagne voit là autant de conceptions simplistes et superficielles, qui ne peuvent aboutir qu'à des négations desséchantes : pour elle, elle prétend à l'esprit de profondeur, elle s'attribue le sens du mystérieux et du complexe, elle se complaît dans une obscurité où se réconcilient, dans l'indistinction parfois ou l'équivoque, les multiples aspects de l'être. Le dualisme radical de la matière et de l'esprit lui apparaît illusoire et artificiel, et par là, loin de tomber au matérialisme, elle croit retrouver le sens religieux et de la nature et de toutes choses : c'est dans la matière même qu'il faut savoir discerner comme un principe de vie et une signification spirituelle, de même que c'est l'office propre de l'esprit de se réaliser dans la matière et dans le monde. Kant avait découvert dans tout ce que nous connaissons comme objets et comme nature, l'immanente activité du sujet connaissant et créateur : mais il avait cru devoir, en conséquence, restreindre timidement aux phénomènes notre savoir; maintenir la religion dans les limites de la raison; soumettre enfin à la loi morale, catégorique mais universelle, la pluralité des volontés libres et raisonnables, égales en droits et en devoirs. Avec Fichte, avec Hegel, l'immanence de la pensée créatrice ne laisse plus rien en dehors d'elle, le Moi s'élargit jusqu'à l'Absolu et à Dieu; et par là l'individu tend à se confondre dans le tout. Pour eux la pensée est divine en même temps qu'humaine; animant du dedans et produisant par sa vivante dialectique tout ce qui est, elle donne à tout une signification mystique, une valeur de symbole; en leur fond se relient et s'identifient la science avec l'art et la religion; on entrevoit la parfaite rationalité de tout; et l'individu qui pense vraiment l'univers, rejoint la divinité, se sent Dieu. — Le vitalisme romantique et l'idéalisme dialectique s'opposent par bien des traits essentiels : au moins se rapprochent-ils en Allemagne par le sentiment commun de l'immanence, par la tendance panthéistique; mettant à la fois le mystère, la vie et la pensée au fond de tout, ils aboutissent à confondre ces divers aspects de la réalité ou ces diverses classes d'êtres que le cartésianisme séparait, et à ne se distinguer presque

plus de ce qui aurait pu sembler d'abord leur contraire, le réalisme pur; tour à tour et indifféremment, ils semblent réaliser l'idéal ou idéaliser le réel.

Cette divergence de points de vue entraîne une opposition de méthode. Visant à la clarté, le Français ne l'obtient, au dire des penseurs d'outre-Rhin, qu'en mutilant la réalité, qu'en la séparant en compartiments factices autant que nets, qu'en y substituant des concepts abstraits : c'est en laisser échapper tout ce qui en fait l'originalité et la vie. L'Allemand prétendra donc saisir chaque chose avec tous ses caractères, avec toutes ses contradictions, et la penser dans son intégralité, comme individuelle et unique. C'est « l'universel concret » de Hegel, où le sens de la solidarité intime de tous les phénomènes va jusqu'à ne nous permettre de penser chacun qu'en fonction de tous les autres et de la nature entière. Dès lors, comme en toute chose se retrouve l'infini, l'intelligence complète s'en confondra avec la description exhaustive, l'intuition totale, l'expérience même; chaque réalité est unique en son genre, et la connaître, c'est la vivre. De même, dans l'ordre pratique, les préceptes moraux, les jugements sur le bien et le mal ne pourront plus, au fond, être conçus comme des règles générales, valables pour tous les cas; devant replacer chaque acte, pour le comprendre, dans tout le processus qui l'a préparé et rendu possible, la philosophie pratique ne peut aboutir qu'à une *histoire :* chaque époque, chaque peuple, à la limite chaque individu, ne s'expliquent que venant à leur heure, à tel stade de l'évolution universelle, comme réalisant telle nécessité de fait, qui est, en même temps, une nécessité de droit, étant une exigence dialectique. Toutes les philosophies germaniques semblent tendre ainsi à une philosophie de l'histoire, où le réel acquiert une signification idéale, une valeur absolue. De nouveau, l'idéalisme rejoint son contraire, et se distingue à peine par ses conséquences du pur naturalisme : c'est un naturalisme mystique.

Mais ce n'est pas tout : parce qu'en pensant la nature et l'histoire le philosophe allemand croit y retrouver l'intuition vivante et ineffable de la Pensée suprême, une avec lui, et le débordant pourtant de tout l'infini, par là cette philosophie, dont le point de départ semblait individualiste et subjectiviste — forma-

tisme kantien, moi fichtéen, idée hégélienne, — se transfigure proprement : car, au fond de soi l'individu retrouvant autre chose et plus que soi, ne peut pas se comprendre ni se vouloir hors de la race, qui l'a formé, de la tradition, qu'il continue, de la nation et de l'État, où il se complète et se réalise. Ainsi, à l'individualisme français, atomistique, déclare-t-on, et une fois encore abstrait, à l'individualisme des « Droits de l'homme », l'Allemagne féodale oppose le traditionalisme anti-démocratique et anti-égalitaire, elle oppose ces entités : la race, l'esprit national, l'État, l'État surtout, plus réel que chacun de ses membres, ayant une nature et des lois propres, ayant son génie et ses destinées, justifiant ses démarches et ses exigences moins par les raisons claires de la courte intelligence individuelle, moins par les verdicts de la conscience commune, que par les séculaires et collectives nécessités de l'histoire. Dès lors, de même que la notion précise de ses droits, l'individu perd peu à peu la conscience nette de son libre arbitre et de sa responsabilité propre, toujours si présente aux préoccupations des penseurs français; et, dans une philosophie où l'on doit reconnaître, à bien des égards, une philosophie de la liberté spirituelle, c'est de plus en plus le sentiment des nécessités impersonnelles qui domine, nécessités naturelles, ethniques, historiques, et du même coup logiques et idéales. Le fait, en fin de compte, y devient sa justification à lui-même; tout succès, ayant ses conditions d'intelligibilité, est légitimé par cela seul; si tout, profondément, est rationnel, et d'ailleurs se développe par les contradictions provisoires, les thèses et les antithèses de la dialectique hégélienne, c'est par la force et la guerre que se manifestent, s'éprouvent et s'imposent les hautes idéalités humaines, et toute victoire est sainte : Nietzsche rejoint Hegel.

Il s'ensuit enfin que, de même que le penseur de génie par l'intuition intellectuelle, de même le peuple élu par l'intuition de sa force triomphante se sent en plein contact avec l'absolu : « Dieu est avec lui. » La mentalité des intellectuels comme des généraux de l'Allemagne contemporaine s'éclaircit donc : non certes qu'il faille voir dans des déductions d'ordre philosophique l'origine des appétits, des convoitises, des ambitions qui poussent les Allemands à envahir les pays voisins; mais

parce que par là semble s'expliquer l'énigme la plus étrange que nous posent aujourd'hui leurs agissements : ce caractère de pleine conscience, de parfait contentement de soi, et, dirait-on, de complète innocence dans la perpétration des actes de banditisme les mieux avérés et des pires forfaits. Au fond, l'Allemagne nous présente une forme modernisée et inattendue, mais authentique, du fanatisme religieux. Ce qui caractérise l'âme allemande telle que ses penseurs comme ses victoires l'ont faite au cours de tout le XIXe siècle, c'est de se sentir, comme celle du croyant du moyen âge, penser et agir dans l'absolu; de se fonder sur une autre révélation; de mettre au service d'une Vérité et d'une Bonté en soi tout le dogmatisme pédant d'une scolastique nouvelle, toute l'assurance d'une foi qu'il y aurait sacrilège à critiquer. Le romantisme comme l'idéalisme hégélien ont donné à l'Allemand contemporain une mentalité d'Inquisiteur.

C'est qu'en effet, se sentir poussé par l'inspiration divine, être assuré que l'on va dans le sens de l'évolution et qu'on en exprime l'étape dernière, n'est-ce pas aussi avoir la certitude entière de son bon droit? — Mais pourtant comment justifier une si extraordinaire assurance? — C'est ici qu'intervient le rôle propre de la science germanique, de l'érudition, du folklore, des éditions savantes et du plus lourd et du plus imposant appareil critique : toute l'histoire du Germanisme ne nous le montre-t-elle pas, avec évidence pour des yeux de Germains, comme prédestiné à la domination universelle et à l'organisation définitive, matérielle et morale, de la planète? La Germanie n'a-t-elle pas représenté, à trois reprises au moins, la revanche de la moralité contre la corruption latine : avec Hermann contre Varus et l'Empire romain en décadence; avec Luther contre les débauches et la décomposition de la Rome papale; avec les purs guerriers de 1870 contre l'immoralité française du second Empire? Les Germains de Tacite ne sont-ils pas la première apparition en Occident du peuple fort, innocent et juste? Le Saint-Empire n'a-t-il pas, au moyen âge, presque réalisé une première fois déjà l'unité de l'Europe, et le génie germain n'a-t-il pas suscité alors, au moins nul Allemand n'en doute, toute la civilisation moderne, des chansons de gestes aux cathédrales gothiques? La langue allemande n'est-

elle pas, au dire de Fichte, la seule langue vivante, c'est-à-dire indéfiniment susceptible d'accroissements spontanés ? Ces triomphes éclatants du passé sont les sûrs garants de triomphes plus éclatants encore dans l'avenir. « Il faut que vous ayez la ferme conviction, disait en 1903 l'Empereur allemand, que le bon Dieu ne se serait jamais donné tant de peine pour notre patrie allemande et pour son peuple s'il ne nous réservait pas une grande destinée.... Dieu nous a appelés à civiliser le monde. » Et, à propos de la guerre présente même, M. Eucken écrit : « Cette lutte de notre peuple pour l'existence est en même temps une lutte pour toute l'humanité, pour les profondeurs et l'âme de sa vie. Car au peuple allemand, — plus qu'à aucun autre peuple dans l'histoire, — est confié le soin de l'âme intérieure et de la valeur propre de l'existence humaine [1]. » — « La victoire de l'Allemagne, disait hier encore la *Gazette de Cologne*, est une nécessité métaphysique. » — Et aussi bien, n'oublions pas que les Hohenzollern ne sont que les héritiers de l'Ordre teutonique, guerriers et prêtres en même temps, directement au service de la Providence elle-même; et nul souverain n'a continué plus complaisamment que l'actuel Kaiser à se proclamer roi de droit divin : de même le peuple allemand doit être, entre tous les peuples, souverain par droit divin.

Comment la science allemande, qu'on nous présentait comme rigoureuse et sévère, se contente-t-elle de pareilles raisons ? Ici se révèle tout entière la mentalité dogmatique : M. Ribot a analysé chez nous cette démarche constante de la logique des sentiments qui, au rebours de la logique véritable, procède des conclusions préalablement acceptées au choix des principes, arguments ou faits propres à les justifier : ce qui n'exclut pas, par après, la rigueur dans leur systématisation. Ainsi la Scolastique se piquait de la plus extrême logique dans le raisonnement, pour retrouver au bout de ses syllogismes les vérités de foi sans lesquelles ses prémisses n'auraient jamais pu être posées; ainsi, aujourd'hui encore, la critique religieuse, chez les théologiens, prétend bien justifier les vérités de foi par les textes ou l'histoire, mais n'admet pas que l'exégèse de ces textes ou de cette histoire puisse être

1. Cité par M. Gérhard-Gran : Guerre, Science et Patrie, *Revue du Mois*, 10 mars 1915.

entreprise d'un esprit entièrement libre, par une méthode de libre examen total, et elle exige la foi au dogme comme préalable à l'examen critique de ses preuves : *fides quaerens intellectum*; les miracles prouvent la vraie foi, mais la foi permet seule de reconnaître les vrais miracles. C'est tout de même que l'érudition germanique est irréfutable et impeccable pour qui en a, au préalable, la révélation germanique, et nul autre n'est recevable à en juger avec autorité. Chesterton l'écrivait avec humour : « Le Prussien convie tous les hommes à admirer la beauté de ses grands yeux bleus. S'ils le font, c'est donc qu'ils ont des yeux inférieurs; s'ils ne le font pas, c'est qu'ils n'ont pas d'yeux[1]. »

De là les plus singulières déviations du jugement moral. « Il n'y a pas de droit contre le droit », disons-nous volontiers, en bons juristes et en rationalistes impénitents : « il n'y a pas de droit contre la bonne cause, il n'y a pas de droit à l'erreur », disent les croyants de toutes les fois, les fervents de toutes les révélations, et « la fin justifie les moyens ». Tout ce qui sert le bon parti, tout ce qui en assure et en hâte le triomphe, d'ailleurs inévitable, est bon, conforme aux intérêts réels, définitifs, de l'humanité; au but excellent il faut aller par les chemins les plus courts ; la guerre la plus horrible est la plus humaine, puisqu'elle est la plus rapide; les moyens les plus durs sont les plus doux, puisqu'ils préparent le bonheur universel. Et l'individu ne compte pas quand il s'agit du triomphe du peuple, de la race élue ; l'Allemagne ne ménagera pas plus le sang de ses propres soldats que celui des adversaires; peu importent les erreurs, les massacres inutiles, les victimes innocentes : « Dieu reconnaîtra bien les siens. » — Le droit commun subsiste à vrai dire : il s'impose aux autres, qui ne sauraient se croire autorisés à le transgresser, et on est tout prêt, à en réclamer le bénéfice, au besoin, lorsqu'il semble devoir s'appliquer d'une manière favorable aux intérêts germaniques. Il y a là sans doute plus de naïveté que d'hypocrisie : le droit est fait pour régler les questions communes, dans les circonstances ordinaires; il vaut pour ceux qui doivent se soumettre à une loi égale pour tous : mais le propre de la révélation directe, c'est de n'admettre nulle parité, nulle réciprocité

1. La Barbarie de Berlin, *Rev. du Mois*, 10 janv. 1915.

entre la vérité et l'erreur, entre la vraie foi et les hérésies, entre le peuple saint et les peuples coupables. Chesterton[1] marque spirituellement comme un trait de la mentalité germanique contemporaine, ce sentiment nul de la réciprocité dans les obligations ou les manières d'agir; et il s'en étonne, et y voit une marque indélébile de barbarie : peut-être; on peut y voir aussi la certitude d'une intuition transcendante. La sainteté de sa mission ne met-il pas, en vérité, le peuple allemand hors rang parmi tous les peuples? Ne lui donne-t-elle pas des privilèges qu'il tient de sa prédestination même, comme César de son droit divin? Mais, après cela, tous les autres peuples restent bien soumis aux conditions communes : respect des traités, fidélité à la parole donnée, obligations d'humanité ou de justice. — N'est-ce pas exactement de même que les théologiens distinguent la thèse et l'hypothèse? Et, dans l'hypothèse, réclament des autres le respect de droits, qu'ils se réservent de ne pas reconnaître eux-mêmes le cas échéant, si jamais les circonstances permettent d'appliquer la thèse dans toute son intransigeance idéale, jamais renoncée ni atténuée en principe.

*
* *

Encore une fois, il ne s'agit pas ici de rendre telle ou telle doctrine métaphysique, telle méthode spéculative, responsable de faits aussi complexes, aux causes aussi positives et diverses, que ceux auxquels nous assistons : il s'agissait seulement de comprendre comment ces faits se systématisent et se justifient aux yeux de nos ennemis. Or, on peut reconnaître, je crois, que la métaphysique allemande du XIXe siècle a une profondeur réelle; que, même en dehors de Kant, — lequel sans doute la prépare, mais appartient essentiellement à une autre tradition et est tout imbu encore de l'esprit du XVIIIe siècle, — le vrai patriotisme ne sera jamais intéressé à nier le génie d'un Fichte ou d'un Hegel, voire d'un Schopenhauer ou d'un Nietzsche, ni même la grandeur du mouvement national de 1813; que même l'adoration orgueilleuse, exclusive et outrancière du génie germanique tire, à la veille ou au lendemain d'Iéna, son excuse et sa noblesse de

1. *Loc. cit.*

la profondeur de l'abaissement où l'Allemagne était alors tombée. On peut avouer encore que cette revendication des droits du sentiment, du mystère, de la tradition, de l'histoire, de « l'universel concret », contre ce qu'il pouvait y avoir d'un peu sec, étriqué et négatif dans l'idéologie du XVIIIe siècle finissant, a eu, à son heure, sa légitimité : aussi bien, la pensée française l'a reconnu en fait, en s'élargissant et en s'approfondissant elle-même au contact des penseurs d'outre-Rhin ; et plus d'une de ces idées nouvelles ont été accueillies, clarifiées, assimilées par nous, puisque nous les retrouvons aujourd'hui encore, retournées contre l'Allemagne mais facilement reconnaissables, dans toute une brillante école de littérateurs et d'écrivains politiques de chez nous, de M. Barrès à M. Maurras ; puisqu'on n'en peut pas nier aussi les affinités, sur bien des points, avec les plus récentes et les plus originales de nos doctrines métaphysiques. — Mais peut-être est-il possible, après cela, de prendre conscience de ce qui, dans cette manière de philosopher, reste profondément antipathique à la pensée française, moins encore par les idées qu'elle affirme que par la méthode qu'elle emploie. Notre vraie tradition, dans l'ordre de la pensée comme dans l'ordre de l'action politique et morale, c'est avant tout, croyons-nous, cela même qui n'a cessé, depuis un siècle, de susciter les dédains des penseurs allemands, comme la marque irrémédiable de notre superficialité : je veux dire notre goût de la clarté, qui n'est qu'un autre nom de la sincérité intellectuelle, de la parfaite bonne foi avec soi comme avec les autres : ce que nous avons de foncièrement cartésien. La foi religieuse elle-même garde chez nous quelque chose de mesuré, de net, de franc, de raisonnable, et, au pays de Bossuet, s'est toujours défiée des entraînements du mysticisme. Sans doute la réalité est obscure, mystérieuse en son fond, et nulle idée définie n'en peut épuiser la richesse : mais les notions obscures, qui ne sont le plus souvent que des idées confuses ou équivoques, de pseudo-idées, ne l'épuisent pas davantage, et risquent en outre de nous égarer. Guérie de son étroitesse, la pensée française peut rendre clair et distinct ceci même, qu'elle est nécessairement incomplète, que la réalité la déborde : mais l'effort vers la clarté et la distinction n'en reste pas moins la seule méthode intellectuelle légitime, la seule

garantie des conquêtes et des progrès de la connaissance. Tout ce que la philosophie germanique a pu apporter de précieux et de durable à la pensée universelle, est susceptible d'être clarifié et traduit en concepts précis; tout ce qu'elle enveloppe de brume et d'obscurité n'a de valeur que s'il contient à l'état virtuel des idées capables d'acquérir un degré supérieur de distinction, et se révèle, en attendant, sous son aspect originel, comme inachevé encore et proprement informe.

Mais l'idée claire et distincte est nécessairement, dit-on, une idée abstraite, un concept, donc quelque chose de mort, d'artificiel, de factice. — N'a-t-on pas assez ressassé, même chez nous, cette critique du concept, et ne serait-il pas temps de tenter hardiment un plaidoyer « pour l'abstraction », et de contester qu'il faille y voir la tare de notre rationalisme français? Pour notre part, nous le croyons, mais l'heure en serait sans doute mal choisie. Certes, la réalité est concrète, le fait est complexe, l'expérience directe est intuition et vie : mais ni la réalité ni le fait en tant que tels ne sont encore de la pensée, et pas davantage de l'action; et l'intuition vitale qui ne s'analyse et ne se réfléchit pas elle-même à quelque degré, n'est même pas consciente. Ici encore, il n'y a pas deux méthodes pour penser vraiment, il n'y en a qu'une : c'est d'analyser, de distinguer, de définir, de considérer tour à tour chaque élément de la réalité, quitte à les rapprocher plus tard, à les combiner, à tenir compte de tout ce qui peut résulter de nouveau de leur synthèse : et tout cela, c'est abstraire. Pas de pensée, pas de science, sans abstraction. Mais, ce qui nous importe plus ici, sans abstraction, pas de règle morale non plus, ni de droit, ni de justice. Sans doute, à les prendre dans leur intégralité, chaque circonstance particulière, chaque acte est unique; il n'y a pas, à la rigueur, de commune mesure entre deux choses quelconques; chaque événement doit être remis à sa place, dans sa série, en son lieu et à son heure, pour être pleinement compris et jugé : mais comment donc en saisir, dans la mesure du possible, et l'heure et le lieu et les particularités mêmes, sinon par des analyses et des distinctions successives? Comment le caractériser, sans le comparer? et en quoi en consistera l'idée, sinon en des approximations, des rapprochements de concepts, si bien que seulement par des

abstractions répétées, combinées, qui s'additionnent et qui se coupent, on peut arriver à concevoir en quelque façon l'individuel et le concret lui-même?

Or, dans l'ordre pratique, moral et juridique, ces exigences sont plus essentielles encore. L'injuste se définit comme tel et reste injuste, quelles que soient les circonstances; conçu dans sa pureté abstraite, le devoir acquiert son caractère impérieux et saint; nulle bonne intention, nulle fin supérieure, nul résultat favorable ou même bienfaisant, nulle nécessité, ou stratégique ou mystique, ne change la nature d'un acte : un meurtre est un meurtre, une forfaiture une forfaiture, comme un triangle ne saurait prendre la nature d'un cercle : quitte à tenir compte, à leur tour, et en les considérant abstraitement, des divers motifs de l'agent ou des occasions de son acte comme d'autant de circonstances atténuantes ou aggravantes, et sans oublier que notre pensée n'épuise jamais la réalité. — Ainsi la raison nous apparaît, à nous, Français, non comme intuition d'un vrai inexprimable et indéterminable pour le simple entendement, mais comme aperception de rapports simples, partiels sans doute, mais connus comme tels, accessibles à tout autre comme à nous-mêmes, et s'imposant à tout examen de bonne foi en vertu de leur évidence propre.

Et par là encore se définit peut-être notre manière de concevoir l'individualisme, en métaphysique comme en politique. La personne humaine est, pour nous, le sujet réfléchissant et responsable qui, connaissant ses devoirs, s'attribue par là même des droits; la personnalité n'est rien moins dès lors que l'anarchique affirmation d'appétits ou de prétentions individuelles, mais la conscience d'un caractère moral, impersonnel par essence, qu'il faudra reconnaître et respecter en autrui comme en soi-même. — On a souvent remarqué l'attachement très particulier qu'a toujours manifesté la philosophie française pour la notion du libre arbitre. La question n'est pas ici de savoir si cette notion se justifie ou non en dernière analyse, au point de vue métaphysique; mais, elle apparaît comme l'équivalent, dans l'ordre pratique, de ce qu'est l'abstraction dans l'ordre scientifique : la nécessité de distinguer les responsabilités, de faire un départ, pour nous y reconnaître et les pouvoir juger, entre les conséquences de nos

actes, les unes devant être imputées à l'agent, et non pas les autres. Le libre arbitre, c'est la nécessité d'un point d'arrêt et d'un point d'appui : point d'arrêt pour la pensée qui juge, point d'appui pour la volonté qui s'efforce et décide. — Notre notion du droit, à son tour, liée à la liberté, produit de l'abstraction, est l'affirmation d'une règle intelligible, et donc impersonnelle et égale pour tous, permettant de comprendre la distribution des avantages ou des charges de la vie sociale, établissant une règle commune dans le rapport des causes aux effets, qu'il s'agisse des relations entre les individus ou entre les peuples, et en dehors de laquelle il n'y aurait plus que combinaison purement fortuite d'événements, variable et inintelligible succession de faits et chocs de forces, dans les sociétés humaines comme dans les bouleversements naturels. — Et par là même la nécessaire contradiction hégélienne en thèses, antithèses et synthèses ne nous apparaît plus comme un principe nécessaire de guerre éternelle et sainte, mais comme un principe seulement de diversité, de richesse et d'harmonie, dans le droit et la liberté, par le respect mutuel et par la paix.

*
* *

Si telle est, dans leur procédure naturelle, l'opposition de la pensée germanique à la pensée française, on peut admettre qu'à un moment donné elles apparurent propres, dans l'ordre spéculatif, à se compléter et à se corriger l'une l'autre : l'Allemand ayant surtout l'intuition de la complexité obscure des choses, le Français ayant avant tout le goût du distinct et du défini; et l'un, par là même, risquant davantage de se perdre dans le vague, la confusion, le verbalisme ; l'autre, de se stériliser par excès de simplicité et de précision. Mais nul doute qu'au point de vue moral et pratique, la conscience française ait toujours été et demeure mieux armée contre les sophismes de l'intérêt ou de la passion, plus avertie contre la secrète duplicité, l'équivoque hypocrite, la mauvaise foi à demi consciente; mieux défendue contre soi-même, par son bon sens, son goût inné de la mesure, son esprit de finesse; plus éprise à coup sûr de sincérité

et de franchise. Nos adversaires parlent volontiers de vertus qui seraient spécialement allemandes : la justice est une vertu française.

L'opposition que révèle cette guerre n'est donc pas, peut-être, celle de deux races, fatalement figées en leurs caractères corporels hérités, mais plutôt celle de deux méthodes spirituelles, qui se sont développées et définies au cours de l'histoire; opposition non pas du matérialisme au spiritualisme, nous semble-t-il, mais de deux manières d'entendre la vie de l'esprit : c'est, essentiellement, le contraste d'une mentalité mystique à une mentalité rationaliste; de la foi aveugle au bon sens clairvoyant. La foi détache son objet, comme unique et supérieur, de l'ensemble des choses, lui prête une nature ineffable, et n'admet aucune commune mesure entre lui et tout le reste; elle ne se soucie de rien moins que d'être juste. La raison, grâce aux abstractions convenables, pose une loi commune, veut une bonne foi, un droit, une justice. Par là, parce qu'elle n'idéalise pas la force et estime quelque chose au-dessus d'elle, elle est elle-même une force d'un autre ordre, invincible à la force brute; et elle se montre, s'il le faut, capable d'accepter et de vouloir la guerre, avec d'autant plus de ferme courage et d'inépuisable énergie qu'elle est essentiellement, par elle-même, un principe de paix.

D. Parodi.

Les voix anglaises.

Les journaux d'Angleterre, à l'heure présente, ont gardé cet avantage sur les nôtres de ne pas se réduire à ne présenter aux lecteurs que le compte rendu plus ou moins exact des événements militaires, que le commentaire plus ou moins heureux, plus ou moins opportun, de ces événements. Je viens de relire, sous prétexte de les classer, un bon nombre de numéros du *Supplément littéraire* du *Times* (Weekly Edition) et j'ai ressenti, une fois de plus, autant d'estime qu'il se peut pour plusieurs de ces nobles études, d'un caractère, non pas abstrait, mais général et rationnel, pour ne pas dire philosophique, sur des sujets qui sont, en quelque sorte, le support de l'actualité : *On Freedom* (De la Liberté); *Peace* (La Paix); *War and Religion* (La Guerre et la Religion); *On national moods* (Caractères des nations); *Mourners and Death* (Le Deuil et la Mort); *German and English sins* (Péchés allemands et péchés anglais); *A word for freedom of thought* (Un mot en faveur de la liberté de penser); *On national madness* (La folie d'une nation).

Quelques-uns même de ces articles nous ramènent à la critique littéraire pure, par exemple, celui qui a pour titre : *Erckmann-Chatrian, 1815-1915*, ou bien celui qui nous fournit, à propos de publications récentes, une définition mesurée et intéressante du génie poétique de *Burns*, ou encore, à l'occasion de ce fameux recueil de vers *Leaves of Grass*, et du chapitre belliqueux, *Drum Taps* (Battements de tambour), que chaque guerre rajeunira, des pages d'analyse et de citations qui nous ramènent au poète le plus populaire de l'Amérique du Nord, l'étrange, l'indiscret, l'abusif, mais l'émouvant, le grandiose et, par endroits, l'irrésistible Walt Whitman.

Une de ces études, *The revival of the Pamphlet* (La renais-

sance du Pamphlet) nous montre bien comment le genre littéraire le plus foncièrement anglais, le genre qu'avaient illustré les Swift, les Daniel de Foë, et tant d'autres, s'est réveillé, dès la proclamation de la guerre avec l'Allemagne : on a vu les brochures ardentes, agressives ou défensives, armées lourdement ou à la légère, pulluler chez les libraires londoniens. Me permettrai-je de remarquer que l'art des *essaysts* (auteurs d'essais), celui des Addison, des Hazlitt et des Charles Lamb, sans avoir jamais cessé de se produire avec succès, s'épanouit aujourd'hui de plus belle? Je voudrais en fournir une preuve. J'analyserai en partie, je citerai, dans les limites permises, *The new youth* (La jeunesse nouvelle), méditation en prose, dont l'auteur anonyme semble être quelque maître, d'âge déjà mûr, des universités anglaises.

Il compare sa génération des sous-gradués d'Oxford ou de Cambridge à la génération présente. Au temps passé, indolents ou studieux, tous ces nourrissons des Universités, vrais privilégiés, vivaient séparés du reste du monde. Des besognes artificielles, pour les occuper; des parties de jeu, pour les divertir; mais aussi peu d'attention à la vie, chez cette jeunesse, que de préoccupation, pour les faits de la rue, chez les marmots de la *nursery*, ou chambre des enfants. « Quant à la lutte pour l'existence, quant à toutes ces anxiétés, ces héroïsmes, ces bassesses qui en dérivent, nous n'en avions pas le moindre souci. » Assister à la comédie du monde et en critiquer les acteurs, comme si leur devoir était de plaire, exclusivement, c'était la commune façon d'envisager son propre rôle.

Ce n'est pas ainsi qu'est entré dans le train du monde le sous-gradué de l'an dernier. Brusquement arraché aux charmes du rêve, il s'est trouvé face à face, et sans préparation, avec des réalités qu'il n'avait jamais eu l'occasion même de prévoir. Il arrivait à elles, moins apte à les envisager et à les manier, que tant d'autres garçons, ses « pauvres » compagnons, formés à l'endurance par l'apprentissage du besoin. Il lui suffisait, naguère encore, de chercher tout le succès du monde dans un classement de premier joueur, de voir dans « l'incompétence athlétique » la faillite de son destin. Il vivait dans « le Jardin d'Eden » et « malédiction originelle » ne l'effleurait pas. « Et maintenant, il a laissé son paradis, non pas en pleurant comme nos premiers

parents ni traîné par un ange contre son gré, mais ardent et léger de cœur, comme si un ange l'appelait à quelque joie plus aiguë. Maintenant il doit peiner et endurer comme les plus pauvres, sans certitude de répit, quand il n'en pourra plus. C'en est fini pour lui de tout ce privilège qui l'abritait si complètement qu'il ne s'en doutait même plus ; et toutefois il le rejette au loin comme s'il en avait été déjà lassé, comme si ce n'était que servitude, et comme si l'effort, le risque des blessures, la mort étaient la liberté. »

Suit une analyse fine et pénétrante du sentiment nouveau qui emporte l'étudiant anglais. On ne l'a pas soumis chaque jour, comme le jeune Allemand, aux formules d'un catéchisme de patriotisme belliqueux : il eût ri de cette doctrine, comme « il sourit volontiers de l'amour ». Chez lui, pas plus « de précocité morale que sexuelle » ; mais, pour tout dire, il a l'œil attentif et au devoir et à l'amour, « comme à une chose qui l'attend dans l'avenir, splendide, mystérieuse, et la bienvenue, quand elle viendra ». Et voici la belle aventure qui s'est produite. Il s'est épris du plus rude devoir, mais sans que son cœur perdît rien de son humeur vive et heureuse, sans cesser de rire, au besoin, « et de lui-même et des camarades et même des ennemis ». Car, en regard de cet état d'allégresse, exprimé par ces mots : « prêt à donner sa vie », est-il rien, en somme, qui puisse compter ?

La profonde erreur de l'ennemi allemand, c'est d'avoir cru que tous ces jeunes gens bien nés du peuple anglais se cramponneraient à leur privilège, comme des couvées d'hirondelles à la boue sèche de leurs nids. La plupart d'entre eux sont partis très résolument. C'est que si le jeu n'a appris au sous-gradué qu'une chose, cette chose est sans prix, et elle a nom : « le désintéressement ». Cette vertu de l'état de paix, l'état de guerre l'a exaltée. Adieu, les divertissements de luxe. « Le temps du devoir est venu.... C'est le moment de faire ce qu'on a lu dans les livres, de devenir une unité dans une armée non moins glorieuse que l'armée de Marathon. »

Les étudiants d'Oxford et de Cambridge — ils seraient les premiers à le reconnaître — n'ont pas déployé plus de cœur, ni mérité plus de gratitude de leur pays que les jeunes universitaires français, qui n'étaient pas tous encadrés, il s'en faut de

beaucoup, par le service obligatoire. Appelés ou engagés volontaires, ils ont donné l'exemple le plus digne de notre admiration et de notre respect. On ne peut pas dire de nos normaliens, de nos professeurs de lycées et collèges, de nos instituteurs qu'ils soient allés au devoir, au suprême péril, le cœur léger, « light-hearted », comme les bons garçons anglais, « good fellows ». L'âme des plus vaillants d'entre eux était plutôt remplie, à déborder, de pensées graves. Tout ce qu'il y avait de sourde douleur et d'inéluctable espérance chez les acteurs ou les témoins des déchirements de 1870, tout ce que les générations suivantes avaient ressenti, depuis bientôt trente ans, de regrets étouffés, d'inquiétudes accrues, de généreuses rancœurs, s'était mystérieusement mué, chez ces nouveaux venus, en un trésor de virile résolution, d'absolu dévouement devant le sacrifice. Entre autres témoignages immortels de cet état d'esprit si noblement, si simplement héroïque, il ne faut pas se lasser de relire la lettre du professeur Chatanay à sa jeune femme. Les maîtres, chargés de traduire à leurs écoliers les vies des grands hommes de Plutarque, l'épopée homérique, le théâtre grec, de leur faire comprendre Virgile et Tacite, de leur commenter les tragédies de Corneille, l'œuvre lyrique, épique, satirique de Victor Hugo, et les réflexions qu'a formulées sur le devoir l'officier-poète, l'auteur des *Destinées*, l'auteur de *Servitude et Grandeur militaires*, joignent sans doute à ces chefs-d'œuvre des documents comme celui qu'une simple allusion nous remet à tous sous les yeux. Ces documents expriment, sans effort et sans dessein prémédité, ce qu'il y a de plus impérissable et de plus accompli dans l'âme française.

ERNEST DUPUY.

En Captivité.

(Récits et Lettres de Prisonniers.)

I

Deux récits de captivité.

Deux institutrices des Ardennes, Mme B... et Mlle M..., emmenées comme prisonnières à Zwickau (Saxe), le 7 octobre 1914, et rapatriées en France le 10 février 1915, ont fourni de leur captivité les intéressants récits qui suivent et qui sont, ainsi que l'a écrit M. l'Inspecteur d'Académie des Ardennes, « un témoignage accablant de l'inhumanité allemande ».

Ces relations montrent que si aucune souffrance n'a été épargnée aux malheureux, femmes, vieillards, enfants, dont Mme B... et Mlle M..., ont partagé l'exil, « l'énergie et le courage de nos institutrices furent à la hauteur de l'épreuve ».

Récit de Mme B..., institutrice à T....

Le 7 octobre dernier, à huit heures du matin, à T...., arrondissement de Vouziers, vêtue d'un vieux peignoir de coton et d'un tablier de grossière toile bleue, coiffée d'un bonnet de nuit, chaussée de gros sabots, je traversais la rue, revenant de porter à déjeuner à un voisin. Il m'avait paru prudent d'adopter ce négligé, pour que la suffisance allemande n'y vît pas le moindre désir de plaire. Tout à coup, je suis arrêtée par deux gendarmes qui me somment de me rendre à la mairie. Je les suis, et quel n'est pas mon étonnement de trouver là un rassemblement d'une quarantaine de personnes de la localité ! Notre anxiété est grande ; nous nous demandons quel sort nous est réservé. Nous interrogeons inutilement les sentinelles allemandes, qui nous répondent vaguement que nous ne tarderons pas à rentrer dans nos maisons

respectives. Les heures nous semblent des siècles, aux plaintes des uns succèdent les lamentations des autres.

Vers deux heures de l'après-midi paraît un officier allemand qui nous ordonne de nous aligner par rangs de quatre et de marcher vers Grandpré, distant de quatre kilomètres. Je sollicite l'autorisation d'aller me vêtir plus décemment et de prendre mon argent, ce qui m'est refusé. Arrivés à Grandpré, nous sommes enfermés dans l'église. Vers six heures du soir, la faim se fait violemment sentir et nous nous hasardons à réclamer de la nourriture. Sur l'ordre du commandant allemand, le boulanger apporte du pain et nous en achetons une bonne provision, non sans raison, car le lendemain personne ne devait nous demander si nous avions besoin de nous restaurer. Nuit longue et froide; rien pour se couvrir; tout le monde grelotte. Le lendemain, 8 octobre, vers onze heures du matin, le commandant nous aligne sur la place principale de Grandpré; les habitants nous font comprendre, par signes, qu'il leur a été interdit de nous adresser la parole. Un chariot à échelles est mis à la disposition des infirmes et des vieillards, et nous sommes dirigés sur Buzancy. — Au moment du départ, je m'enhardis, je m'approche d'un officier allemand et lui demande poliment quel est le motif de notre arrestation. Il me répond qu'il est nécessaire de nous éloigner, de crainte que nous ne parvenions à renseigner l'armée française. Je lui objecte l'énorme difficulté qu'en auraient les paysans que nous sommes. — « Si j'étais à votre place, ce serait pour moi, s'exclame-t-il, chose aisée! Ne savez-vous pas que les boîtes à horloges sont parfois d'excellents postes téléphoniques? »

Parvenus à Buzancy, je me trouvais avoir fait 17 kilomètres en sabots. Nous couchons trois nuits dans le foin et, pendant trois jours d'arrêt dans la localité, les Allemands nous restaurent deux fois seulement.

De Buzancy, on nous dirige, toujours à pied, sur Stenay (Meuse), distant d'une vingtaine de kilomètres, où nous demeurons trois jours sans pain, à peine un maigre potage tous les soirs et du biscuit de soldat. Dans une vaste cour, avoisinant la caserne, je fus écœurée de voir des monceaux d'ustensiles aratoires absolument neufs et disposés pour être emportés en Allemagne. Il a dû falloir y employer un train spécial entier. Nous

sommes entassés dans des chariots et conduits à Montmédy. Autour de la ville, une centaine de travailleurs civils sont occupés, sous la surveillance des Allemands, à l'établissement d'un chemin de fer à voie étroite semblant devoir lui faire ceinture.

La station suivante est Longuyon, où on nous fait séjourner trois jours. Toujours pas de pain; simplement quelques gamelles de riz; pour nous coucher, de la paille. Des civils viennent nous causer de temps en temps, ils nous racontent qu'après l'incendie d'une partie de la ville, les Allemands y ont fusillé le curé, 17 jeunes gens et 30 hommes. On nous embarque en chemin de fer pour Thionville. De la caserne à la gare, il y a 2 kilomètres. Les Allemands se pressent sur notre passage, échangeant des sourires ironiques; des gamins nous insultent au point que les sentinelles doivent intervenir pour le maintien de l'ordre.

Après trois jours d'angoisses et de jeûne prolongé, on nous embarque définitivement pour la Saxe dans des wagons à bestiaux. Le voyage dure trois jours et trois nuits; on nous réconforte en nous donnant un repas par jour et du pain noir!

Enfin, nous atteignons le but de notre pénible voyage : Zwickau, de triste mémoire! — Je ne crois pas que la langue française renferme d'expressions assez énergiques pour faire une description véridique du casernement où l'on nous interne : c'est une ancienne fabrique de malt composée de vastes salles à perte de vue, basses d'étage, garnies de piliers mal équarris, soutenant des poutres massives; des ficelles, allant de poutre en poutre, servent de séchoirs et supportent vêtements en guenilles, linge troué et frangé, etc., etc.

Le parquet est comme enduit d'une épaisseur de crasse telle qu'elle ne semble pouvoir être enlevée que par la pioche! Le long de la pièce sont alignées six rangées de paillasses malpropres et infectes; c'est sur ces misérables grabats que nous sommes appelés à nous reposer pendant quatre mois; ce sont ces paillasses qui constituent notre unique mobilier et nous serviront de tables et de sièges tout à la fois!

Dans chaque salle, environ 200 prisonniers sont casés; hommes, femmes, enfants, tous pêle-mêle.... Quel souvenir

navrant et inoubliable! En entrant, on est suffoqué par un air lourd et malsain, s'échappant au dehors en bouffées nauséabondes; il faut faire appel à tout son courage, et surtout à l'obéissance d'un prisonnier, pour ne pas reculer.

Plus morte que vive, je vais occuper ma place. Fatiguée du long et pénible voyage, brisée par les terribles émotions qui l'avaient précédé et accompagné, atteinte de neurasthénie, je tombe malade. Cependant la crainte de mourir en exil et surtout d'être inhumée en terrain ennemi ranime mon courage. Je parviens à me ressaisir, promettant que, si je recouvrais la santé, j'emploierais toute mon énergie et mon influence à remonter le courage de mes infortunés compatriotes. Je me suis rétablie et ai tenu parole. Une grande partie de mon temps s'est passée alors à la recherche des militaires, des prisonniers et des émigrés. Quel bonheur chaque fois que je suis parvenue à mettre un peu de baume au cœur par la découverte de quelque proche [1]!

Je ne passe pas sous silence le menu de notre alimentation exécrable et insuffisante; c'est surtout sur ce point que nos ennemis ont assumé une terrible responsabilité, c'est certainement ce défaut de régime qui a causé une mortalité effrayante dans le camp : sur 1 800 prisonniers civils, 300 ont succombé!

Menu du matin : Une gamelle de malt.

Repas de midi : Dimanche : nouilles (sentant le moisi).
— Lundi : riz sucré.
— Mardi : riz au gras.
— Mercredi : orge perlé.
— Jeudi : graine de millet.
— Vendredi : féverolles.
— Samedi : choucroute vinaigrée.

Il faut ajouter que toutes ces graines, propres aux volailles et aux oiseaux, voire même aux chevaux, souvent mal cuites, sont assaisonnées de déjections de souris.

1. « Dès que la situation de ces prisonniers fut connue en France, de tous côtés on vint à leur aide. Le département des Ardennes leur fit parvenir de l'argent et des effets, une institutrice de l'Aube, des institutrices de la Seine-Inférieure, l'inspection académique de la Somme leur adressèrent de nombreux colis de vêtements. On s'ingénia pour leur donner, dans la mesure du possible, des nouvelles des événements.... » (Note de M. l'Inspecteur d'Académie des Ardennes.)

Au riz au gras et à la choucroute sont ajoutés 10 à 15 grammes en moyenne, par personne, de menus morceaux de viande.

Collation du soir : alternativement du potage aux pelures de pommes de terre, de la bouillie de farine ou du malt.

Complétons ce menu par l'addition quotidienne de deux morceaux d'un grossier pain noir, et nous aurons l'idée de la délicieuse table d'hôte qui nous restaura pendant quatre mois.

Conséquemment, bon nombre de captifs infortunés, manquant d'argent et ne pouvant se procurer aucun adoucissement, succombèrent au cours d'un régime aussi insuffisant et bestial.

Cependant, sur la fin de notre captivité, nous remarquons une certaine amélioration dans l'alimentation; on nous sert des pommes de terre, des harengs, des choux-navets, de la confiture, voire même du chocolat; ceci une quinzaine avant notre départ, ce qui nous donne à penser que notre libération est prochaine; on pense à nous laisser une impression moins défavorable.

Quant à la décence et à la pudeur, elles sont mises à rude épreuve. Les cabinets, posés dans un coin de la pièce, ne sont protégés ni par une cloison, ni par le moindre rideau. Certaines dames doivent-elles se résigner à se présenter ainsi publiquement à la garde-robe en présence d'hommes et d'enfants? Quelle horreur!! La nécessité l'exige cependant. On recourt d'ailleurs à un stratagème qui, pour insuffisant qu'il est, améliore pourtant une situation aussi critique : les dames se groupent et se disposent de manière à former un arc de cercle dérobant un peu le malencontreux coin; on se détache du groupe une à une et tant bien que mal on échappe un peu à la confusion. Même inconvénient pour changer de linge; même stratagème. On est quelquefois bien en peine, mais, quand on a trouvé l'expédient nécessaire pour se tirer d'affaire, on finit par rire.

Notre épreuve n'est pas à son comble; nous devons lutter contre des ennemis non moins redoutables que les Allemands : la vermine! Pouah! Faut-il donc encore passer par cet immonde et abject supplice? Il faut le subir! Et ce n'est qu'à force d'efforts et de vigilance que nous parvenons à nous préserver du fléau. Nous trouvons, malgré tout, un bon côté à notre malheur, nous disons que nous avons de la chance de chasser sans nous être munis de permis de chasse....

Pour faire disparaître les parasites en question, le docteur allemand se met en devoir de faire subir des inspections de propreté aux prisonniers. Mais, par excès de zèle et surtout par haine pour la nation captive, il s'avise (chose qu'il aurait pu certainement éviter) de tondre au moins le tiers des femmes et des jeunes filles. Quel spectacle navrant à la vue de toutes ces têtes dépourvues de chevelure! Si quelqu'une de ces malheureuses victimes hasarde une objection, le bourreau réplique : « Madame, vous êtes pleine de poux de France; vous en avez apporté en Allemagne, et vous devriez être heureuse que je vous en débarrasse. » Et crac! les affreux ciseaux opèrent leur infâme besogne!

Lorsque nous désirons suivre le convoi funèbre de quelque malheureux compatriote, les sentinelles nous conduisent à travers des rues détournées et s'opposent à ce que nous suivions les trottoirs; en nous séquestrant ainsi, les Allemands affirment qu'ils préservent les populations contre les épidémies françaises que nous pourrions communiquer.

Pour nous libérer, on nous fait passer par Rastadt, où nous séjournons dix jours. — En quittant notre prison de Saxe, je me disais : « Pourvu que nous n'ayons pas à regretter Zwickau! » Je ne m'étais point trompée. Nous devions tomber de Charybde en Scylla. Notre premier camp était un palais en comparaison du réduit où on nous entasse. Nous sommes serrés, comme on dit vulgairement, à la façon des harengs dans une caque. Là, plus même de paillasse; une simple brassée de copeaux pour se reposer. Aussi, après dix jours d'arrêt à Rastadt, nous sommes broyés, moulus, et, plus que jamais poursuivis par la vermine, qui pullule là davantage encore qu'en Saxe.

Enfin sonne l'heure de la délivrance! Nous quittons cette terre hostile et inhospitalière pour reprendre le chemin de la Patrie tant regrettée! Aux chars grossiers du départ, servant aux invalides, succèdent des automobiles, et des wagons-couloirs remplacent les wagons à bestiaux; les Allemands cherchent à nous laisser une bonne impression de leur pays!

L'accueil bienveillant et hospitalier des Suisses achève de nous réconforter[1].

1. Nos lecteurs savent déjà quel accueil fut fait aux rapatriés par les

Récit de Mlle M..., institutrice à A....

C'était au commencement de septembre, les derniers convois de ravitaillement s'étaient dirigés vers la frontière dans le courant de la semaine. Depuis un mois, nous logions les troupes françaises dont le passage avait épuisé nos provisions, aucun train de marchandises ne fonctionnant pour nous. La mobilisation terminée, nous espérions nous réapprovisionner. Nous ne pensions pas voir les nôtres traverser l'Allemagne sans coup férir; mais nous ne songions jamais à un pareil débordement en si peu de temps du côté de la Meuse. Dans la nuit du samedi au dimanche, vers deux heures du matin, entendant un passage de voitures, nous courûmes à la fenêtre en toute hâte, toutes les portes s'ouvrirent en même temps. Les chevaux étaient tournés du mauvais côté, une même angoisse nous étreignit tous : la retraite commençait. Elle dura toute la journée et une partie de la nuit du dimanche au lundi. Les troupes se dirigeaient sur Olysy, Autry, Montcheutin, Lançon, Senuc, Mouron, Termes. Toute la nuit du lundi au mardi, les habitants de Grandpré et des villages environnants se sauvèrent; en voiture, en chariots, le plus grand nombre à pied. Des lueurs d'incendie du côté de Chevière éclairaient leur exode. Le matin, les habitants de Termes les suivirent entravant même la marche de l'armée.

N'ayant trouvé aucun moyen de locomotion pour enlever ma tante paralysée et ma grand'mère âgée de quatre-vingt-six ans et atteinte d'une très forte bronchite, nous résolûmes de rester tous autour des malades. Il y avait peut-être une trentaine de personnes au village.

Les derniers soldats français étaient encore dans les rues, que la canonnade commença. Les Français étaient concentrés du côté de Montcheutin, Lançon, Autry, Senuc; les Allemands devaient occuper les hauteurs entre Termes et Grandpré.

Entendant le sifflement des obus et le crépitement de la fusillade, des fantassins retardataires nous crièrent en courant :

Suisses, à Schaffhouse; nos compatriotes furent là l'objet d'une affectueuse sympathie, d'attentions délicates et touchantes qui méritent d'être signalées. (N. D. L. R.)

« Vite, descendez dans les caves! » Nous y transportâmes nos malades sur des fauteuils et des chaises longues. Jusqu'à dix heures du soir, les bombes s'entre-croisèrent au-dessus de nos têtes. Les éclats abattaient des cheminées, défonçaient des toits, brisaient les vitres, s'enfonçaient dans le sol. Une bombe entière tomba dans un lit heureusement inoccupé. Il n'y eut ni incendie, ni accident de personnes. A quatre heures, le bombardement devint intense; nous nous préparâmes à enlever ma tante sur une brouette, si la maison s'enflammait ou s'écroulait.

A ce moment, je montai dans les chambres prendre nos vêtements, c'était imprudent, mais pas une minute je ne songeai au danger de l'heure présente; une seule idée me terrorisait : l'arrivée des Allemands.

A sept heures, bon gré, mal gré, il nous fallut, sous le sifflement continu des obus, remonter les malades qui ne voulaient plus rester dans la cave. Le canon grondait, la maison tremblait; n'importe, exténués, sans nous dévêtir, nous nous jetâmes sur un lit.

A onze heures, un formidable coup de crosse nous fit bondir. A peine avions-nous eu le temps de nous mettre debout, nouveau coup de crosse accompagné d'un : « Ouvrez donc! » en excellent français. Ma mère ouvrit : 30 ulhans, lance en main et pistolet au poing firent irruption dans le vestibule : « Madame, dit le capitaine, logez-vous des soldats français? — Non, répondit ma mère. — Dites la vérité ou l'on vous tue! — J'ai dit la vérité. — Alors, nous allons perquisitionner. » Les 30 ulhans envahirent la maison. Caves, greniers, armoires, dessous de lits, écurie, grange, fenil fouillé à la lance, pas un coin ne fut oublié. Deux soldats seulement entrèrent dans les chambres des malades et restèrent moins longtemps.

Les Allemands, pendant une semaine, traversèrent le pays comme un torrent, pillant les immeubles abandonnés. Les maisons habitées étaient à peu près respectées, à part les perquisitions sans cesse renouvelées pour trouver des provisions depuis longtemps épuisées.

Huit jours après, nos conquérants battaient en retraite, ce ne fut plus alors le calme relatif des premiers jours, mais une ruade sans nom sur tout ce qui leur tombait sous la main. Le vin était

la première chose qu'ils cherchaient; ils surent le trouver partout où il était caché : jardins fouillés à la baïonnette, caves défoncées à la pioche, rien ne leur échappa. En cherchant du vin, ils trouvèrent de tout : argent, titres, bijoux. Dieu sait ce qu'ils ont emporté.

Par un temps épouvantable, 4 000 hommes occupèrent le village ou cantonnèrent à l'entrée. Les soldats trempés entraient dans les maisons, allumaient des feux si intenses que les flammes sortaient par les cheminées. Ils ne se dérangeaient pas pour aller chercher du bois, mais brûlaient les meubles qui leur tombaient sous la main. Ils prenaient tout ce qui leur convenait, piétinaient le reste. Les granges comme les habitations débordaient d'hommes et de chevaux. L'église était convertie en une immense écurie, les chevaux attachés jusqu'à la grille du chœur. Ils transportèrent les meubles d'une maison dans l'autre, introduisirent les animaux dans les appartements; dans une salle à manger, on trouva un veau couché entre deux pianos. Ce jour-là, pour notre part, nous logeâmes les officiers de l'état-major du général. Aux plus humains, nos malades inspiraient la pitié et le respect. Un capitaine de hussards nous dit : « Je vais essayer de protéger votre maison. » Il ferma lui-même les portes à clef avec défense de les ouvrir sans son ordre. Il fit déloger cinq stères de bois de la grange, pour les faire empiler contre la porte de communication de la grange à l'écurie, plaça son automobile au milieu de la grange, et deux sentinelles baïonnette au canon dans le jardin. Malgré cela, il eut bien du mal à repousser les soldats qui faisaient irruption de tous côtés (en dépit de la discipline de fer de l'armée allemande). Sans lui, la maison, habitée ou non, était au pillage.

Après le départ de cette horde, ce furent d'autres, puis d'autres encore qui se succédèrent; pas un jour nous ne pûmes respirer. Nous nous cachions pour manger, faisant disparaître le malheureux morceau de pain qui nous restait quand une bande faisait irruption au milieu d'un repas. Ils avaient saboté le moulin, il restait cinq sacs de farine au village. Il fallait cuire la nuit et ils trouvaient encore le moyen de prendre le pain dans le four.

Vers le soir d'une journée de vive canonnade à quelques kilomètres, les mitrailleuses firent rage. Un aéroplane français sur-

volait les positions allemandes. Il était poursuivi par deux taubes, nous pûmes assister à une chasse dans l'air. L'aéroplane lança des projectiles. La panique s'empara de la colonne allemande, composée de 3 000 hommes qui se réfugièrent dans Termes, forçant les portes des granges et des écuries qu'on n'avait pas le temps d'ouvrir. Les barres de fonte ne résistaient pas à la violente poussée des chevaux.

L'aide de camp du général vint presque s'abattre dans notre corridor en criant : « Une chambre pour le général ! » Il poussa son chef dans la maison, qui, cette fois, fut envahie par officiers et soldats. Ces derniers allèrent chercher des gerbes de blé qu'ils étendirent dans les pièces pour se coucher. Depuis ce jour, il nous resta les lits des malades et un sommier. Mon père passait la nuit sur un fauteuil, ma mère sur une chaise longue, nous nous reposions tour à tour.

Un officier accompagnant le général voulut du vin à toutes forces ; n'ayant pu lui en donner que deux bouteilles disponibles, le lendemain, il fit forcer les portes des caves. Les soldats cassèrent les bouteilles vides, déplacèrent les tonneaux, défoncèrent le sol à coup de pioche et tombèrent sur une cave murée dans laquelle nous avions enfermé une partie du mobilier et du linge en prévision de l'incendie. — Le mur fut démoli, tout ce qui était dans la cave, jeté pêle-mêle, cela pour trouver 25 bouteilles de vin vieux. Après la cave, ce fut le jardin fouillé à la baïonnette. Ils mirent la main sur notre dernière réserve : 50 bouteilles.

Nous gardâmes ceux-ci trois jours. Ils partirent le soir vers six heures ; à minuit, ils étaient remplacés. Nous logeâmes des Wurtembergeois. Officiers et soldats étaient des réservistes plus calmes. Ils occupèrent la plus grande partie de la maison, mais furent convenables et ne touchèrent à rien. Ils restèrent dix jours pendant lesquels ils nous nourrirent : viande et pain, nous n'avions plus rien. Leur séjour se prolongeant, il était question de rétablir le moulin et l'électricité, nous espérions quelques jours de tranquillité relative, quand le soir, l'ordre arrive aux Allemands d'évacuer complètement le village pour le lendemain matin.

*
* *

Le 7 octobre, à sept heures du matin, les derniers Allemands quittaient le pays, il ne restait que les gendarmes. A huit heures, une patrouille de uhlans arriva, fit le tour des maisons (quelques émigrés étaient rentrés après le bombardement) et ordonna aux habitants de se rendre à l'école. La chose s'était produite une fois déjà. Les femmes avaient été enfermées deux heures, pendant que les hommes étaient forcés de nettoyer les rues du village. (Depuis ce temps, nous étions même prisonniers dans nos maisons.) Personne ne s'émut beaucoup de cette nouvelle mesure, nous étions loin de nous attendre à un enlèvement. Les hommes valides étaient employés à rétablir la ligne du chemin de fer. Il restait les femmes, les enfants, les malades et les vieillards.

Entrant chez nous, les Allemands nous envoyèrent à l'école, ma tante et moi. Ils laissèrent volontairement ma mère auprès des malades. Mon père, souffrant depuis plusieurs jours (depuis plus de deux semaines il ne s'était pas couché), exempté même de la corvée par le major, se trouvait, avec ma cousine, dans une chambre où ils n'entrèrent pas.

Bientôt, les cultivateurs et les fermières en costume de travail vinrent nous rejoindre. Au bout d'une heure on nous dit : « Vous allez venir à Grandpré, aller et retour. » Le retour devait avoir lieu quatre mois plus tard. Nous étions tous en sabots. Habitant en face l'école, je demandai vivement pour ma tante et pour moi, l'autorisation d'aller nous chausser. Cinq minutes nous furent accordées pendant lesquelles 2 uhlans nous gardèrent jusque dans la chambre. Nous ne nous doutions pas encore de ce qui nous attendait; c'est cependant le cœur atrocement serré que nous dîmes adieu aux nôtres tout éplorés. Pour ne pas trahir la présence de mon père et de ma cousine, je partis même sans les embrasser; les reverrai-je jamais?

Il était peut-être deux heures du matin quand nous quittâmes la mairie, tous à pied, les femmes portant leurs enfants, les vieux se traînant comme ils pouvaient. Les ulhans nous chassaient devant eux comme un troupeau de bêtes.

A Grandpré, après une station d'une demi-heure sur la place, on nous fit entrer dans l'église. Le commandant, très dur, refusa d'abord du lait pour les petits enfants qui n'avaient rien pris depuis le matin; il se laissa toucher enfin, et en fit apporter par les habitants qui le donnèrent sans oser nous adresser la parole; on sentait qu'ils étaient terrorisés.

On laissa le boulanger nous fournir du pain que nous payâmes. On ne s'inquiéta nullement de notre nourriture. La nuit arriva, on ne parlait ni de nous interroger, ni de nous renvoyer. Les hommes de Termes et de Grandpré travaillant sur la voie nous rejoignirent. On accorda une demi-heure à ceux de Grandpré pour aller prendre leur repas. Quant aux hommes de Termes, si nous ne leur avions donné de notre pain, ils n'auraient rien eu après leur journée de travail. Deux Allemands se mirent à l'orgue et, pendant un bon moment, jouèrent un morceau tellement triste, que les notes nous tenaillaient le cœur. L'obscurité étant complète, on apporta une lanterne sourde dans le chœur de l'église. Les sentinelles allaient et venaient dans les nefs latérales. Leurs silhouettes, surmontées du casque à pointe dépassé par la baïonnette, s'allongeaient lugubres et fantastiques jusqu'à la voûte, ou se détachaient effrayantes sur le portail.

Jamais, je suis sûre, les murs de la belle vieille église n'avaient été témoins d'un tel tableau et les cendres des ducs de Joyeuse auraient frémi dans leur tombeau, s'ils avaient pu voir leur sanctuaire foulé aux pieds par une soldatesque barbare, gardienne de femmes sans défense et d'enfants au berceau.

Jamais je n'oublierai cette nuit passée dans ce décor impressionnant, rappelant quelque scène de l'Inquisition. Nous attendions un jugement nocturne, basé sur des faits imaginaires et aboutissant à la mort si bon leur semblait.

Cependant, la nuit s'écoula sans que les officiers et sous-officiers groupés près du porche, autour d'une table surmontée d'une petite lampe, nous adressassent la parole. Le silence n'était coupé que par les cris des enfants pleurant de froid, de faim ou de peur.

Le matin nous trouva transis et brisés; les soldats allemands apportèrent à chacun une tasse d'eau roussâtre. Deux prêtres allemands se succédèrent à l'autel et célébrèrent un service

funèbre; nous crûmes qu'il nous était destiné. Je dis en moi-même un dernier adieu à tous ceux que j'aimais, et je rassemblai tout mon courage pour, s'il fallait mourir, le faire sans faiblesse. Mais notre heure n'était pas venue.

Après le service, les hommes valides rejoignirent leur travail et nous attendîmes jusqu'à onze heures. La journée était radieuse. Un beau soleil d'octobre semblait nous dire à travers les vitraux : résignation et courage.

Les portes de notre geôle improvisée s'ouvrirent enfin. Ce n'était pas le retour promis, mais l'acheminement vers l'exil. Un chariot attelé attendait sur la place. On y fit monter les vieillards et les enfants. On leur jeta quelques vêtements et quelques coupons d'étoffe volés dans les maisons et dans les magasins. Un cultivateur en sabots et en pantalon de coutil, endossa une redingote neuve. Les femmes se partagèrent une pièce de lainage bleu ardoise dont elles s'enveloppèrent la tête; d'autres enfilèrent sur leur jupon de coton des robes qui n'avaient aucun rapport avec leur taille. Deux ou trois draps de fine toile brodée furent découpés pour servir de langes aux enfants. Quel tableau! quel spectacle! Nous étions la risée de nos ennemis commodément installés dans nos maisons, abusant de notre confort et insultant à notre malheur.

Sur la place, un jeune lieutenant, frais, gros et gras, témoin de notre désespoir, nous dit en riant : « De quoi vous plaignez-vous, vous allez être bien logés, bien nourris, vous serez mieux que dans votre Patrie. » Nous la quittions donc notre malheureuse Patrie et dans quelles conditions!

Le chariot s'ébranla, nous suivîmes à pied : 18 kilomètres. Nous arrivâmes à Buzancy vers cinq heures. Nous n'avions pris aucun repas depuis notre départ de Termes. Un soldat, brandissant en l'air la crosse de son arme et nous parlant comme aux derniers des animaux, nous fit mettre en rangs. Il nous conduisit dans une cour de ferme. Il fallut attendre une heure pendant laquelle les Allemands bottelèrent une voiture de foin, pour pouvoir entrer dans la grange. On nous apporta un bouillon infect, dans des assiettes sales qui gardaient la trace d'aliments desséchés depuis plusieurs jours.

La nuit tombant, nous nous étendîmes dans le foin. Les enfants

criaient, les mères n'avaient rien pour les apaiser; elles n'y voyaient pas pour les changer.

Le commandant, méchant et brutal, portant à travers la figure une balafre provenant probablement d'une récente blessure, arriva à cheval dans la grange, son cheval touchant nos pieds. Il brandissait sa cravache dans un mouvement de colère, criant : « Silence ! » aux enfants qui, terrorisés, finirent par se taire. Deux jeunes femmes sur le point d'être mères deux mois plus tard, brisées par l'émotion et le cahotement du chariot, gisaient dans un coin, en proie à de violentes douleurs. Il envoya tout de même un médecin qui vint pour la forme, ne leur apportant aucun soulagement, pas même un léger réconfortant. Vers huit heures, on nous servit à chacun des pommes de terre bouillies à demi crues, et ce fut tout. Le lendemain, les habitants de Buzancy obtinrent l'autorisation de venir nous faire à manger. Les femmes nous préparèrent une soupe au mouton. Elles cherchèrent ce qu'elles purent rassembler de linge et de vêtements pour nous les apporter, se privant du nécessaire pour nous le donner. Le soir, elles voulaient nous faire rôtir le reste du mouton, le commandant s'y opposa : nous ne devions pas recevoir deux repas de viande.

Nous restâmes trois jours à Buzancy. Puis, tous sur des chariots, nous partîmes pour Stenay, où nous fûmes enfermés à la caserne. Une partie des hommes de Grandpré nous rejoignit en chemin.

A Stenay, on nous servit de l'orge comme nourriture et comme pain du biscuit laissé par les soldats français.

De Stenay, notre calvaire continua vers Montmédy, toujours sur les mauvais chariots allemands composés de deux planches étroites posées sur les essieux. Il fallait se tenir debout, on était atrocement cahoté. Nous avions l'air de condamnés à mort perchés sur la fameuse charrette de 1793.

Quelques soldats français prisonniers suivaient derrière nous. Il leur était interdit de nous parler. Par l'un d'eux, je sus tout de même qu'ils avaient été pris dans les bois de l'Argonne, où ils étaient restés plusieurs jours sans manger. Les Allemands les avaient fouillés et leur avaient enlevé tout ce qu'ils avaient d'argent.

Tombes surplombant les fossés, monticules au bord des champs,

indiquant que de nombreux cadavres reposaient là, bêtes mortes dans les parcs, tel était le spectacle qui s'offrait à nos yeux. Sur tout cela un silence de mort, rompu par le grondement du canon et le croassement des corbeaux s'abattant en troupes aux endroits où ils devinaient pouvoir satisfaire leur voracité. La campagne était déserte, à peine vîmes-nous deux ou trois cultivateurs, tentant de rentrer quelques pommes de terre qu'on leur laissait arracher, mais que certainement ils ne mangeraient pas.

Nous gravîmes à pied la rude côte de Montmédy. Un froid de glace nous tomba sur les épaules en franchissant le pont-levis ; quand nous nous trouvâmes entre les épaisses murailles des vieilles fortifications.

A Montmédy, depuis deux jours, les habitants de Mouron nous avaient devancés. Le logement du gardien de la prison nous fut abandonné. On nous servit du riz et de la viande. Nous fûmes mieux traités particulièrement par deux sous-officiers parlant fort bien le français, et qui nous avouèrent habiter la France, d'où la mobilisation les avait rappelés.

Quand, le lendemain, on nous fit monter de nouveau sur les fameux chariots, il n'y eut de la part des soldats ni moquerie, ni insultes, le ton de Grandpré et de Buzancy était changé, nous avions affaire à des réservistes que ces convois ne laissaient pas insensibles. Plusieurs sortirent des rangs pour apporter aux enfants du pain ou un morceau de chocolat.

7 chariots quittèrent Montmédy. Nous pûmes constater avec quelle rapidité les ponts étaient reconstruits, les lignes de chemin de fer rétablies. Dans les villages, peu d'habitants, les maisons étaient pleines de soldats allemands. Surpris, ils sortaient, ils nous demandaient ce que nous avions fait et où nous allions.

A chaque instant, nous croisions des convois ou des régiments ennemis ; un moment, nous restâmes interdits, quand un soldat nous cria en patois du milieu des rangs : « D'où est-ce que vous allez donc comme ça. » Celui-là devait connaître le pays.

La distance est longue de Montmédy à Longuyon ; appuyés aux montants du char, malgré la gravité de la situation, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer le magnifique panorama qui se déroulait sous nos yeux. A droite de la route s'étendaient de

vastes prairies dominées par les côtes de Meuse, couvertes de leurs bois en habit d'automne. Toute la gamme des verts, des jaunes et des rouges se confondait. Le sang giclant de tant de blessures n'avait-il pas rejailli sur ces admirables buissons couleur de pourpre ?

Nous étions surpris de la merveilleuse fortification naturelle qu'offre cette région de la Meuse, boisée et accidentée à souhait, et nous répétions à chaque instant : « Est-ce possible qu'ils aient pu passer là. »

Sur tout notre parcours, nous avions pu constater les ravages de la guerre. Villages à demi ou complètement brûlés, instruments agricoles sabotés, voitures brisées et abandonnées, automobiles hors d'usage, tordues et laissées dans les fossés, literie sur les fumiers, partout ruine et désolation.

La nuit nous surprit pendant cette dernière étape sur les routes françaises ; à la lueur des lanternes de nos chariots, petits points lumineux dans la sombre profondeur des bois, nous traversâmes Noërs ; du village, il ne restait pas pierre sur pierre, pas une maison n'avait été épargnée. Le corps de l'église, surmonté de son clocher ajouré par la mitraille, dominait seul cet amas de ruines.

Nous arrivâmes à Longuyon vers neuf heures du soir. On nous fit descendre à l'école des filles. Elle était pleine de paille ayant servi aux Français, aux Allemands, aux blessés. Nous étions brisés, force fut de nous étendre là. Les habitants obtinrent l'autorisation de nous apporter une boisson chaude. Eux aussi avaient passé de terribles moments, assistant à des batailles acharnées, voyant leur ville en partie incendiée pendant qu'on fusillait sous leurs yeux une centaine de civils, parmi lesquels le curé, son vicaire et des enfants de treize ans. Ces pauvres gens osaient à peine respirer dans leur ville décrétée allemande et régie par l'autorité ennemie.

A Longuyon, nous fûmes peu gardés (il n'y eut pas de baïonnettes dans l'école) et suffisamment nourris. Nous y restâmes deux jours après lesquels des wagons à bestiaux nous emmenèrent jusqu'à Thionville. Là, les casemates des fortifications nous étaient destinées. Quand nous descendîmes dans ces réduits, où ne pénétrait qu'un mince filet de lumière, et que nous

vîmes ces épaisses portes de fonte aux serrures monumentales, un moment de désespoir s'empara de nous, vite surmonté cependant; l'épreuve n'était qu'à son début et il fallait en sortir.

Le lendemain de notre arrivée, nous eûmes l'autorisation de sortir par groupes de cinq personnes accompagnées d'un soldat, pour nous procurer les choses indispensables. L'accueil de la population nous fut des plus sympathiques. Ceux-ci non plus ne disent pas tout haut ce qu'ils pensent, on sent qu'un rude poids les oppresse.

Après deux jours d'attente à Thionville, des wagons ordinaires cette fois, nous voiturèrent pendant soixante-douze heures à travers l'Allemagne, nous promenant de gare en gare avec des détours inutiles, nous laissant parfois trois heures à la même place. Les habitants venaient nous considérer comme des bêtes curieuses. En Alsace, l'on apportait du pain, même des gâteaux pour les enfants. Plus loin, à part quelques exceptions, il y eut peu de marques d'hostilité.

De place en place, les dames de la Croix-Rouge nous distribuèrent quelques tasses de café et un peu de pain. Nous reçûmes deux repas immangeables d'orge et de piment.

*
* *

Arrivés à Zwickau dans la nuit, nous restâmes dans le train comme de vraies marchandises en transit jusqu'à six heures du matin.

Quand, littéralement moulus, nous descendîmes sur un quai de garage, nous étions enveloppés d'un épais brouillard duquel émergeaient de nombreuses cheminées d'usines. Nous foulions un sol charbonneux (Zwickau est un centre houiller). Devant nous, s'élevait un bâtiment carré en briques rouges noircies par la fumée. Des fenêtres sortaient des têtes hâves, celles de malheureux qui nous avaient devancés.

Ce bâtiment, une ancienne fabrique de malt, devait nous servir de prison. Ceux qui n'ont pas franchi le seuil de ce bouge, ne peuvent se faire une idée du tableau qui nous attendait.

Après avoir monté quelques marches, nous nous trouvâmes dans une pièce occupée par un poste de 15 à 20 soldats. A l'inté-

rieur, le parquet, les murs, les escaliers, tout était noir et sombre. La bâtisse a quatre étages, comprenant chacun une immense chambrée contenant plus de 200 personnes. A chaque palier, une odeur nauséabonde vous saisissait à la gorge. Lits de soldats, paille, paillasses, matelas apportés par les populations de la Meuse, tous les modes de couchage étaient réunis là. Des cordes suspendues de poutre en poutre supportaient linge et vêtements. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous, pêle-mêle grouillaient dans ce décor.

Là, l'égalité ne fut pas un vain mot. Prêtres, docteurs, étudiants, commerçants, instituteurs, professeurs, propriétaires, fermiers, ouvriers, classés et déclassés, tous ceux qu'un devoir, un grave intérêt, ou l'espoir de tirer parti de la situation avait empêché de fuir, se trouvaient réunis là. Toutes les classes de la société étaient représentées. Tout le bétail de même provenance était parqué sur la même paille, respirait le même air empesté, avalait les mêmes microbes, vivait la même vie abrutissante. Il n'est pas besoin de commentaires pour penser ce qu'on a souffert physiquement et moralement dans un pareil milieu. C'est une page de Zola à tourner vivement.

Pour ma part, je fus logée dans un séchoir à orge. Nous l'occupions à 17. On aurait pu y être moins mal!... Pendant trois semaines, j'eus la paille une comme lit. Au bout de ce temps, je reçus une paillasse, ma collègue de la Meuse me prêta une couverture et un édredon. Par le grillage servant de parquet, l'air arrivait des deux séchoirs placés en dessous; jamais il n'y eut là un air de feu. (Le reste de l'établissement était chauffé au chauffage central.) Du moins, étions-nous dans une atmosphère moins malsaine, et le froid ainsi que les ablutions à l'eau glacée, tous les matins à la cave, nous aida à éviter la vermine qui des sales passa aux plus propres, les autorités, malgré les réclamations, se refusant à changer de place ceux qui étaient susceptibles de contaminer tout un quartier.

Ceux qui ont été soignés à l'hôpital militaire n'ont pas eu à se plaindre. Le docteur était doux, le personnel bienveillant, la nourriture convenable. Ma tante y a passé trois semaines, elle en a gardé un bon souvenir.

Par contre, l'infirmerie de la fabrique fut le cauchemar de tous

pendant notre captivité. Beaucoup ont laissé leur mal s'aggraver, de peur d'y descendre. Le docteur avait des colères terribles. Les malades et les pauvres vieux ont passé de mauvais quarts d'heure. Souvent malmenés et bafoués ils furent la risée de gens sans pitié.

L'opium et la morphine furent les médicaments en honneur. Nous avons laissé là-bas près de 300 morts; ils se sont tous éteints en peu de temps et sans agonie.

Les humiliations ne nous furent pas épargnées. Quand on pensa que les poux s'étaient suffisamment propagés, on fit des visites de cheveux.

Les chignons qui ne se détachaient pas assez vite, étaient empoignés plus ou moins doucement. Presque toutes les têtes furent *inondées* de pétrole, beaucoup sans raisons. Quantité de chevelures furent ciselées par mèches, là où un redoublement de soins ou surtout une nourriture moins débilitante eût suffi. Plusieurs têtes passèrent à la tondeuse. Les pellicules étaient appelées « poux de France » par l'aide du docteur, et, pour cette raison, une femme âgée et propre vit ses cheveux complètement coupés. Ces visites étaient passées sur un palier, tous s'avançaient pêle-mêle suivant l'ordre établi.

De tout le personnel préposé à notre garde, le docteur fut le seul de qui l'on eut à se plaindre. Officiers et sous-officiers se montrèrent corrects et polis. Les soldats furent patients avec les enfants qui couraient du haut en bas de la maison, ne se souciant pas plus des baïonnettes que d'un sabre de bois. Personne ne peut se plaindre d'un mauvais traitement pendant la durée de la captivité.

La nourriture fut très mauvaise, les trois premiers mois; elle se composait presque exclusivement d'orge, de millet, d'une espèce de farine délayée dans l'eau que nous avions baptisée « colle ». Si nous n'avions pu nous procurer l'indispensable, il nous eût été impossible de résister. Bien des vieillards, certainement, sont morts d'épuisement. Chacun recevait par jour deux fines tranches de pain noir; c'était insuffisant, il fallait en acheter. Nous payions un pain blanc d'environ une livre et demie un demi-mark (douze sous et demi). Huit jours avant notre départ, la fabrication du pain blanc avait cessé en Allemagne.

Nous pouvions encore nous procurer du sucre, de la graisse et du beurre (nous l'avons payé 2 fr. 70 et même 3 francs la livre), mais on ne nous vendait plus ni confitures, ni chocolat, ni cacao. Le quatrième mois, les graines furent remplacées par des légumes, cela pouvait passer.

*
* *

Quand, au mois de novembre, nous eûmes l'idée de demander l'autorisation (par l'entremise de deux dames de la Croix-Rouge qui apportèrent plusieurs fois des vêtements aux prisonniers) de faire classe à tous ces enfants abandonnés à eux-mêmes, elle nous fut immédiatement accordée.

On nous demanda où nous comptions nous installer. Nous désignâmes un palier en haut de l'escalier du troisième étage. Le carré fut séparé de l'escalier par un rideau. Les hommes, nos compagnons d'infortune, clouèrent des planches sur quatre piquets pour faire des bancs et des tables. Un linoléum noir, cloué au mur fut le tableau. Un sous-officier allemand (professeur de français) nous prêta trois grammaires françaises et quelques livres roses pour les petits. Chaque enfant reçut une ardoise et un crayon. Ce matériel restreint nous suffit. J'empruntai à la bibliothèque des prisonniers quelques livres prêtés par le prince de Saxe : les *Contes du Lundi*, les *Lettres de mon Moulin*, de Daudet, les *Mémoires d'outre-tombe*. J'expliquai un texte que chacun ensuite lisait à haute voix pendant que les autres faisaient un devoir sur l'ardoise. Environ 75 enfants fréquentèrent l'école ; nous prenions les grands le matin, les petits après midi ; il n'y avait ni jeudis, ni vacances.

Calcul, orthographe, conjugaison, rédaction, récitation, lecture, causeries ; tel fut le programme de notre enseignement. On ne peut certainement pas en comparer les résultats à ceux obtenus dans une école ordinaire ; mais les enfants ont travaillé ; ils ont fait des progrès ; nous avons regretté de ne pas avoir de cahiers permettant de les constater. Les officiers qui les trouvaient si terribles dans la maison, étaient très surpris de les voir si attentifs et si dociles aux leçons.

Les deux lieutenants assistaient un moment aux classes du

matin et du soir; nous eûmes de nombreux visiteurs; jamais il ne nous fut fait de réflexion sur notre enseignement. Nous fîmes cependant apprendre comme récitation : *Ma Patrie* et les *Morts pour la Patrie*, de V. Hugo.

Les enfants furent récompensés et reçurent à Noël des bonbons et des gâteaux.

La plus grande politesse nous fut toujours témoignée par les officiers et les sous-officiers, en partie tous instituteurs.

Il ne nous a été fait aucune faveur, mais dans les circonstances où nous nous trouvions, une attitude respectueuse nous fut très sensible.

Tous les dimanches, un service était célébré dans les trois chambres de la caserne par les prêtres internés. Une planche placée sur deux lits servait d'autel; le linge suspendu aux cordes remplaçait les oriflammes : n'importe, les assistants étaient les statues vivantes de la supplication et de l'énergique espoir, et jamais voûte de cathédrale ne retentit de cantiques patriotiques plus expressifs et plus ardents. Ces jeunes gens et jeunes filles de la Lorraine et de la Meuse chantaient à pleins poumons leur Patrie et leur espoir. Les Allemands écoutaient bien, comprenaient-ils toujours ?

*
* *

Le 27 janvier, on nous prévint de notre rapatriement. Nous devions attendre quinze jours à Rastadt, notre joie fut bien tempérée, n'allait-on pas nous changer seulement de camp?

Le lendemain, les pieds dans la neige, et sous la neige, nous attendîmes l'appel deux heures dans la cour. Nous quittâmes Zwickau vers quatre heures. Le lendemain, à la même heure, nous descendions à Rastadt. Là, il nous fallut traverser la ville entre deux haies de curieux; de la gare à la forteresse, il y a près de 3 kilomètres.

Rastadt est une fourmilière de prisonniers civils auxquels se trouvent mêlés quelques militaires. Une armée de jeunes gens de quinze à vingt ans, hâves et déguenillés, occupait les sous-sol froids et humides. Là, la paille fut remplacée par des copeaux jetés sur le plancher. Nous reçûmes l'ordinaire des militaires; le voilà sans commentaires :

Matin : 250 à 300 grammes de pain noir pour la journée et une gamelle de malt (soi-disant café);

Midi : nouilles ou riz avec une petite tranche de viande;

Soir : malt seul.

Il fallait faire queue à 4 000 dans la cour (aux toits de la citadelle pendaient des glaçons d'un mètre) pour recevoir cette maigre pitance. Nous laissâmes de nouveaux morts à cette dernière étape; on voyait tout le monde changer, heureusement nous n'y restâmes que dix jours.

Le jour du départ, nouvelle pose dans la cour, les pieds dans la glace, de cinq à sept heures du matin en attendant l'appel qui pouvait très bien se faire dans les chambres.

Embarqués enfin, nous traversâmes la magnifique Forêt Noire, splendide sous la neige étincelant au soleil; ce spectacle fut une légère compensation. A la dernière station allemande, un consul vint prendre livraison du convoi, et avec un soupir de soulagement facile à comprendre, nous dîmes adieu aux baïonnettes allemandes. Quelques minutes après nous étions à Schaffouse.

Nous reçûmes dans cette ville un accueil des plus sympathiques. Bien réconfortés, beaucoup complètement habillés, les prisonniers, libérés à onze heures du soir, partirent pour Genève. Malheureusement, nous traversâmes la Suisse de nuit et le lever du jour nous trouva sur les bords du fameux lac de Genève. A Genève, un tramway nous conduisit à Annemasse. Nous étions en France! La première personne que nous aperçûmes fut une fillette portant une corbeille aux couleurs nationales et vendant au profit des blessés l'insigne du « 75 ».

Nous arrivions donc dans une heureuse région de la Patrie où les canons n'étaient qu'en carton.

Quand, dans les malheureux pays de là-bas, le vrai « 75 » aura-t-il dit son dernier mot? Quand aura-t-il grondé assez fort pour bouter hors de notre territoire l'orgueilleux teuton?

II

Les « Amicales universitaires » dans l'exil.

Le ministre de l'Instruction publique a reçu, en janvier, une lettre qui montre à quel point les universitaires prisonniers des Allemands conservent leur esprit de solidarité, leur amour de leur profession et leur courageuse sérénité. Voici quelques extraits de cette lettre dont le timbre porte la mention : *Amicale Universitaire* « l'Exil », *Friedrichsfeld.*

« Les Universitaires français prisonniers au camp de Friedrichsfeld se sont groupés, au nombre de 105, dans l'Association universitaire « l'Exil ». Outre diverses œuvres, cette association organise des conférences et des cours élémentaires. Les conférences sont faites aux instituteurs par les professeurs de l'enseignement secondaire et les sommités intellectuelles du camp. Les cours primaires sont faits par les instituteurs à leurs compagnons de captivité qui désirent compléter leur instruction primaire; dans chaque baraque, à des heures déterminées, sur la table qui tout à l'heure servira aux repas, de grands élèves viennent s'installer avec un bout de papier et un crayon et demandent à l'instituteur de leur donner une leçon de lecture, une dictée, un problème. Entre divers avantages, ces cours contribuent, en occupant les hommes, à lutter contre la démoralisation qui les guette sans cesse.

« Malgré le manque absolu d'installations, ces conférences et ces cours fonctionnent régulièrement depuis trois mois; nous avons contourné bien des obstacles mais le manque de livres scolaires entrave particulièrement notre action. »

Quelques semaines plus tard, le ministre recevait une lettre analogue du camp de Zossen. Elle contenait le compte rendu des séances de l'Amicale fondée par les Universitaires.

---

1. Il va sans dire que des livres furent expédiés sans retard aux prisonniers de Friedrichsfeld.

« Le lundi 15 février 1915, les membres de l'Instruction publique, actuellement prisonniers au camp de Zossen-lez-Berlin, se sont réunis pour former une association amicale et en ont offert la présidence à M. Michel, inspecteur primaire à Doullens, qui a accepté. M. le Président expose d'abord que l'Association ne peut évidemment pas avoir de statuts, et souhaite qu'elle soit de courte durée. C'est seulement une preuve de la solidarité morale qui, à Zossen, unit d'un même lien tous les enseignements. Elle se compose de 109 membres, y compris ceux qui avaient déjà donné au groupement leur cordiale adhésion, avant d'être brusquement expédiés vers d'autres camps. On passe ensuite à l'ordre du jour. »

L'Assemblée examine quelques questions d'intérêt corporatif, émet des vœux auxquels M. le Ministre s'est depuis efforcé de donner satisfaction, envoie, à l'unanimité au ministère les « remerciements collectifs[1] » de ceux qui ont reçu une partie de leur traitement. Et « la séance se termine par les adieux que M. le Président adresse à ceux des camarades que l'autorité allemande emmène vers d'autres camps ; il leur souhaite de continuer leur association tout amicale sur la terre libre des pères ».

Quinze jours après, nouvelle séance.

« Le dimanche 28 février, l'Association amicale des membres de l'Enseignement public, prisonniers à Zossen, a tenu sa seconde séance sous la présidence de M. Michel.

« On donne lecture du compte rendu de la dernière séance. Le Président adresse ensuite un souvenir aux absents, qui, s'ils tiennent leur promesse, doivent, à la même heure être réunis à Zwickau. Puis il expose le motif de la réunion. Dans plusieurs compagnies, les membres de l'enseignement public ont déjà, sous l'aiguillon des loisirs dont ils disposent, commencé des cours de toute nature, les uns groupant à certaines heures quelques illettrés, pour leur apprendre à lire ; d'autres se réunissant

1. Dans le même ordre d'idées, voici les remerciements d'un instituteur prisonnier dans un autre camp, qui avait reçu, lui aussi, par mandat international, un mois de traitement et qui ne l'a pas gardé pour lui seul :

« M. le Ministre, je vous remercie beaucoup (pensez quelle joie pour un prisonnier de recevoir pareille aubaine !).

« Un heureux hasard m'a réuni à mon ami d'enfance, mais lui aussi est habitant du Nord... et nous sommes deux à profiter des douceurs que vous nous avez permises ».

pour rafraîchir leurs connaissances scientifiques ou les communiquer à leurs camarades; d'autres enfin enseignant les langues vivantes, allemande et anglaise. Il y a même à signaler que des sous-officiers étrangers à l'enseignement apprennent les éléments de français à quelques Russes.

« Ne pourrait-on pas grouper toutes les bonnes volontés, les organiser sans encourir le reproche de zèle intempestif ou de ridicule, de façon à pouvoir dire bien sincèrement avec une satisfaction d'amour-propre français : nous avons continué notre métier dans notre camp de prisonniers, et ouvert pour ceux qui ont besoin de savoir et d'apprendre des cours scolaires et post-scolaires?

« Tous les membres présents acceptent cette proposition à l'unanimité. »

Un professeur de la Sorbonne, un professeur de lycée, un inspecteur primaire se sont unis pour organiser cette association et ces cours. En les félicitant, souhaitons que leur retour en France leur permette bientôt d'exercer dans des conditions plus heureuses leur esprit d'initiative et de solidarité.

III

Lettre d'un professeur prisonnier[1].

Camp des prisonniers, Darmstadt, le 1er avril 1915.

Au fond de l'exil inactif mes plus grandes joies me seront venues de l'Université. Mes élèves, en grand nombre, m'ont écrit lorsque je fus blessé les lettres les plus touchantes, mes collègues m'ont fidèlement tenu au courant des événements glorieux de notre chère maison, M. le Proviseur n'a cessé de me témoigner son affectueuse sollicitude. Enfin je reçois aujourd'hui votre admirable et vibrante lettre. Cette lettre adressée à vos professeurs, cette voix de France parvenue jusqu'ici, combien elle nous dépasse. J'en ai fait la lecture à haute voix devant mes compagnons et c'est avec tout leur cœur qu'ils l'écoutaient.

Ah! comme vous nous comprenez bien, comme vous devinez bien tout ce qui en août nous jetait à la frontière. Le sort m'a trahi ou m'a trop gâté; il a fait un miracle et, au milieu de tous les morts de ma section, la balle qui devait m'apporter la fin la plus douce et la plus belle s'est contentée de me broyer un bras que deux mois d'hôpital ont réparé. Et depuis ma guérison, j'éprouve cette angoisse et ce remords de me sentir inutile et aussi cette nostalgie du front, cette hantise du combat qui sont la plus grande souffrance de la captivité. Je pense peu au retour, à ma famille; la brave petite Lorraine qui est ma compagne ne me pardonnerait pas de ne penser qu'à elle : on n'est pas jaloux de l'adorable France. Mon cœur est avec mes camarades des tranchées; les deuils du lycée et ceux de l'école (tous mes coturnes sont tués!) m'emplissent moins de douleur que d'orgueil; je suis moi aussi de la maison et j'ai moi aussi essayé de

1. Lettre adressée à M. le Recteur de l'Académie de Bordeaux par M. E. M., professeur au lycée de cette ville.

mourir en archicube[1]. Et j'attends avec patience, confiance et fermeté l'heure décisive et glorieuse.

A tout prendre, cette captivité n'est pas inutile. Outre que j'ai ici le devoir précis de remonter les cœurs et de redresser les volontés, cette longue inactivité est un peu ce que les religieux appellent une retraite : on s'y replie, on médite, on se prépare. Il me semble que je prends un élan ! Ah ! quelle joie de rentrer dans la vie, de ressusciter, plus fort d'avoir regardé la mort en face, plus sûr de se connaître mieux, plus fier de soi, de son pays, de sa mission. Vraiment, je fais ici ma quatrième année d'école.

1. Expression empruntée, comme celle de coturne, à l'argot des élèves de l'École normale supérieure : les *archicubes* sont les anciens élèves de l'École ; les *coturnes* sont les élèves qui occupent la même salle d'études (ou *turne*).

Lettre du Pr Baldwin [1].

Au Dr Hugo KUBACH, secrétaire archiviste de la Ligue des Universités allemandes à New-York.

New-York, Février 1915.

Cher Monsieur,

J'ai reçu la lettre par laquelle vous me demandez, en ma qualité d'ancien étudiant en Allemagne, d'adhérer à la Ligue des Universités allemandes aux États-Unis, dont l'objet est de « prendre conjointement l'initiative de faire connaître la vérité et de comprendre les aspirations de l'Allemagne » en considération du « conflit dans lequel l'Allemagne a été provoquée par des forces très supérieures ».

Vous avez raison de penser que, pour avoir été étudiant en Allemagne et pour avoir étudié dans ce pays, je ne suis pas sans autorité pour parler des aspirations de l'Allemagne, et que je suis désireux de répandre la vérité. C'est pourquoi je vous envoie l'expression de mon opinion. Je l'ai formée après mûre réflexion, en dépit de mes préventions antérieures favorables à l'Allemagne, dues à mon séjour dans ce pays et à l'amitié que j'ai entretenue pour de nombreux Allemands durant ma longue carrière académique.

1° *En ce qui concerne la vérité.* — Selon moi, la vérité est que jamais pays n'ont eu plus de motifs de réunir « des forces très supérieures » contre un autre pays que n'en ont eu l'Angleterre, la France et la Russie contre l'Allemagne et l'Autriche. Les documents diplomatiques échangés avant la guerre témoignent, de la part de l'Allemagne, d'une malhonnêteté honteuse de cynisme et de calomnie. L'Allemagne a lancé un défi que la dignité et l'honnêteté obligeaient de relever.

Le devoir et la nécessité de lutter s'imposaient à la France et

1. D'après la *Gazette de Lausanne* du 7 mai 1915.

à la Russie. Le devoir seul s'imposait à l'Angleterre, devoir envers la Belgique et la civilisation. C'est l'honneur de l'Angleterre qu'elle ait accepté le devoir alors qu'elle était quitte de la nécessité.

2° *Autre vérité.* — L'Allemagne a fait la guerre comme une nation de bandits et de pirates, tirant parti en toute occasion des sentiments de chevalerie et d'honneur de ses adversaires. A moins de posséder l'âme d'un sauvage primitif, il n'y a pas moyen de sympathiser avec elle. Son appel aux savants et aux professeurs américains n'est rien moins qu'un affront. Ces hommes sont, en effet, au premier rang de ceux qui entretiennent le feu de l'enthousiasme moral, qui travaillent à maintenir dans leur intégrité les idéals humain et chrétien, qui sont responsables de l'opinion publique et de l'esprit de la jeunesse. Leur réponse, la voici : Honte à vous et à votre maison! Que les professeurs allemands de morale et de vraie science osent « justifier » les méthodes allemandes de faire la guerre et les ambitions de l'Allemagne telles que ces méthodes les révèlent, cela est une honte dont le corps universitaire allemand ne se remettra jamais. A nos yeux, la déchéance morale de l'Allemagne paraît fatale.

3° *Encore une autre vérité.* — Les prétentions et les façons d'un groupe d'Allemands d'Amérique, au nombre desquels vous me semblez vous compter, commencent à lasser tous les bons Américains. D'avoir étudié en Allemagne ne nous a pas rendus moins patriotes américains ni moins passionnés d'idéals anglo-saxons : nous n'avons pas été « made in Germany ». Nous allons demander qu'on répudie ici certains savants, journalistes et politiciens de fabrication allemande et qu'on remette leurs passeports (leurs passeports allemands, non de faux passeports américains) à ces gens, afin qu'ils cessent de faire des Etats-Unis le siège d'une propagande qui n'est ni neutre ni patriotique. Conduite par l'ambassadeur d'Allemagne, dont l'activité récente eût justifié la demande de son rappel, poursuivie au moyen de journaux, de circulaires et de conférences, il n'y a rien d'étonnant à ce que cette campagne se manifeste par la bombe, l'incendie et le complot politique. Ces Allemands-là sont des traîtres à leur patrie adoptive. Notre peuple a fait preuve envers eux d'une tolérance égale au mépris qu'ils ont pour lui. Tous les bons citoyens d'ori-

gine allemande devraient s'associer aux autres Américains pour protester contre ces abus de notre générosité. Que les Allemands qui vivent en ce pays prennent garde que le nom d'Allemand-américain ne devienne désormais le synonyme d'intrigant et de déloyal. Déjà un grand nombre d'Américains se méfient des Allemands, — même de ceux qui sont naturalisés Américains — qui n'ont pas donné des preuves manifestes de leur patriotisme. Votre organisation devrait se donner avant tout pour but de montrer de quelle manière les Allemands transgressent les lois américaines. Vous laveriez ainsi les Allemands d'Amérique de l'opprobre qui pourrait devenir pour eux dans la suite un sérieux inconvénient.

4° *Quant aux aspirations de l'Allemagne* que vous souhaitez qu'on fasse connaître, elles ne sont que trop évidentes. Le terme de pangermanisme les définit et la guerre fait assez voir ce qu'il signifie. Les prétentions se révèlent aux moyens adoptés pour les réaliser et ces moyens sont honteux : violation du droit public et privé, destruction des plus beaux monuments, *bluff* impudent, bravoure de mines flottantes et de sous-marins construits pour détruire les innocents et les faibles. Je connais moi-même des exemples de méchanceté systématique. L'*Hymne à la haine* est chanté à la table de l'empereur! Ce qu'on se propose d'atteindre par ces moyens-là, disent les apologistes de l'Allemagne, est de répandre partout la culture. Une culture qui se sert d'armes pareilles ! Leur victoire allemande détruirait pour des générations toute possibilité de résoudre pacifiquement les problèmes de la politique mondiale — problèmes dont le militarisme allemand a d'ailleurs retardé la solution.

Voilà, mon cher Monsieur, brièvement exposé, ce que je pense de la vérité allemande et des aspirations allemandes. J'espère, si vous désirez sincèrement la coopération des professeurs américains qui ont étudié en Allemagne, que vous donnerez à cette lettre la plus large publicité.

Sincèrement à vous,

Signé : J. Mark Baldwin,

Docteur en philosophie et en sciences, licencié en droit, ancien président d'un Congrès international de psychologie, correspondant de l'Institut de France, etc., ancien étudiant aux Universités de Berlin, de Leipzig et de Freiburg.

Chronique de l'Enseignement primaire en France.

Au tableau d'honneur. — Le Gouvernement a porté à la connaissance du pays, pour leur belle conduite au cours des hostilités :

M. *Foureur*, directeur d'école publique, membre de la Commission municipale de Vitry-le-François : pour avoir, par son attitude énergique au cours de l'occupation allemande de cette ville, contribué à assurer la protection de ses habitants et empêché partiellement son pillage par l'ennemi.

Mme *Chéron*, institutrice publique à Bouffignereux (Aisne)[1].

Mlle *Sudre*, institutrice publique à Senones (Vosges) : au moment de l'entrée des Allemands à Saint-Dié, et alors qu'on se battait encore dans la rue d'Alsace, s'est proposée comme parlementaire. A été tuée ensuite pendant le bombardement de Saint-Dié du 29 septembre, dans les conditions suivantes : réfugiée dans une cave avec d'autres personnes, a tenu, au plus fort du bombardement, à aller chercher des couvertures pour un petit enfant qui se plaignait du froid. C'est en quittant la cave qu'elle a été mortellement frappée par un éclat d'obus, victime de son dévouement.

M. *Delsériès*, inspecteur primaire à Arras : a exercé ses fonctions malgré les périls de tous genres qui pouvaient le menacer.

Mlle *Marie*, directrice de l'École normale d'institutrices d'Arras : installa une ambulance dans son établissement et, lorsque celle-ci fut fermée, resta bravement dans son école en pleine ligne de feu.

Mlle *Bouret*, institutrice publique aux Mérêts (Seine-et-Marne) : restée presque seule pendant l'occupation allemande, a sauvé les registres de l'état civil de la commune, au milieu de la bataille qui détermina la retraite de l'ennemi et pendant l'incendie qui dévora la mairie. Elle a recueilli en outre un blessé français qu'elle a soigné avec le plus grand dévouement.

M. *Pateyron*, instituteur public à Saint-Martin-du-Boschet (Seine-et-Marne) : se trouvant à Montceau-les-Provins au moment de l'arrivée des Allemands, a recueilli divers renseignements, puis a traversé les lignes ennemies afin de les porter à l'état-major français.

M. *Hubert*, instituteur public à Sancy-les-Provins (Seine-et-Marne) :

1. Voir *Revue Pédagogique* du 15 décembre 1914, p. 291.

grâce à son insistance et à son sang-froid, a obtenu du général allemand l'autorisation d'éteindre un incendie en utilisant même le concours des ennemis.

M. *Saindenis*, inspecteur primaire honoraire, maire de Clermont (Oise) : du 28 août au 2 septembre, date de l'arrivée des Allemands, a fait tous ses efforts pour arrêter la panique de sa population ; lors de l'occupation a évité par sa fermeté et son sang-froid le pillage et l'incendie de la ville et a forcé même les officiers allemands à se départir de leurs exigences. S'est opposé à l'ouverture des magasins dont les devantures étaient fermées, refusant quoi qu'il dût lui en coûter « à violer la loi française qui lui interdisait de pénétrer dans le domicile des citoyens absents ».

M. et Mme *Bougréau*, instituteur et institutrice publics à Sablonnières (Seine-et-Marne)[1].

Mlle *Humbert*, institutrice publique à Commercy (Meuse) : s'est distinguée par les soins continus qu'elle a donnés aux blessés militaires avec un dévouement absolu. Elle a contracté dans son service d'infirmière une blessure qui a entraîné l'amputation du médius de la main droite.

Discours de M. Léon Bourgeois a l'assemblée de la Société de secours mutuels des instituteurs de la Marne. — « Et voici maintenant, que notre pensée s'élève plus haut, vers ceux qui sont sur le front, vers ceux qui combattent, et que nos vœux vont vers eux avec toute l'ardeur de notre cœur. Nos vœux vont vers eux avec le même élan que notre souvenir profondément reconnaissant va vers ceux qui ont été là-bas et qui maintenant ne sont plus.

« Ils sont nombreux, ceux qui ont pensé que l'appel fait à tous les hommes valides d'aller à la frontière risquer leur vie était un appel qui devait être plus profondément entendu par les maîtres de la jeunesse, par ceux qui ont reçu du pays le dépôt sacré de ses traditions et l'obligation de communiquer le sentiment et l'amour de la patrie aux enfants, aux hommes de demain.

« Ils se sont dit, ces instituteurs, qu'ils partaient à la fois pour leur pays et pour leur classe, c'est-à-dire pour tous les citoyens de la nation et en particulier pour les enfants de leur école.

« Ils se sont dit qu'ils allaient là-bas leur donner un suprême exemple, car, en véritables instituteurs républicains, ils ont pensé qu'ils devaient non seulement donner des leçons, mais aussi des exemples, — ce qui est une autre façon de faire sa leçon, mais plus éloquente et plus sublime, et qui laissera dans l'esprit des jeunes élèves une trace plus profonde, puisque ces enfants pourront dire : Aujourd'hui, la chaire est vide, et peut-être que le maître qui l'occupait est mort là-bas pour la patrie.

1. Voir *Revue Pédagogique* du 15 avril 1915, p. 312.

« Ceux qui ont donné cette leçon sont nombreux dans le département de la Marne. Ainsi, sur 268 instituteurs mobilisés de notre société, 53 sont tués, blessés ou disparus, c'est-à-dire qu'un sur cinq a payé sa dette suprême à la patrie.

« Messieurs, quand un corps comme le vôtre, simplement, sans phrases, offre à la France de tels sacrifices, je crois qu'il n'est pas possible, dans l'ensemble du pays, d'en trouver un plus digne du respect, de la confiance et de l'admiration de la nation.

« J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec des hommes éminents des pays neutres. Quelques-uns m'ont dit : « Expliquez-nous bien pourquoi la « France se bat, comment il se fait qu'elle se soit lancée sans regarder « en arrière dans la lutte formidable où toute son existence est engagée. »

« J'aurais pu répondre aux neutres, auxquels j'ai donné les explications que vous devinez, quelque chose de plus simple :

« Regardez l'école nationale, regardez ce qu'elle enseigne à nos enfants, les idées de justice, de droit et de vérité qu'elle a fait pénétrer dans leur esprit et dans leur cœur, regardez comment leurs maîtres savent mourir pour ces idées, et vous saurez pourquoi la France se bat et pourquoi la victoire de la France sera la victoire du droit, de la civilisation et de la liberté. »

Les conférences pédagogiques[1]. — L'objet de ces réunions n'est pas, à mon avis, de tracer autour de l'instituteur un cercle qui enferme son initiative. Même si, pour la partie du programme qu'elle étudie, la conférence aboutit à des conclusions, à des résolutions, il importe qu'elle ne décide rien avec étroitesse et qu'elle ne laisse pas dans les esprits cette opinion : « Toute la vérité est trouvée; hors de là point de salut. » On ne se propose pas la découverte d'un dogme; qu'on sache, bien plutôt, faire réfléchir les maîtres sur ce qu'ils font, sur ce qu'ils pourraient faire, sur les améliorations possibles de leurs procédés. Entre pédagogues pratiques, ce n'est pas tant par des raisonnements que par des constatations que l'on s'éclaire. « Comment fais-tu ? Voici comment je m'y prends. A quelles difficultés nous heurtons-nous ? Quels résultats obtenons-nous chacun ? » Méthodes diverses, procédés variés, résultats qui peuvent s'équivaloir. Certes il y a de mauvaises méthodes : mais, parmi les bonnes, la meilleure est celle qui convient au tempérament du maître. Notre pédagogie est science un peu, art beaucoup. Celui qui « sait » trouve encore à se perfectionner. Notre grande ennemie d'ailleurs n'est-elle pas la routine ? Et comment lui échapper, comment ne pas répéter toute sa vie ce qu'on a fait une première fois et trouvé bon, si ce n'est en cherchant toujours le mieux ?

Je conçois donc la conférence comme une comparaison des expériences individuelles, une critique des procédés en usage, une mise

1. Extrait du Rapport annuel de M. l'Inspecteur d'Académie de Seine-et-Oise.

en valeur de ceux qui comportent une part d'originalité. J'ai insisté pour que les instituteurs fussent actifs et non auditeurs passifs dans les réunions, et, en beaucoup d'endroits, ils l'ont été. Ils avaient, au préalable, discuté en petit comité la question mise à l'étude, « la composition française », émis leurs idées, nommé des rapporteurs, choisi des travaux d'élèves. De-ci, de-là, on m'a exposé des méthodes qui paraissaient nouvelles ou fait connaître des publications intéressantes. On avait même pris la peine, en plusieurs cantons, d'aller voir à l'œuvre, dans un département voisin, tel collègue dont la méthode s'annonce comme fort recommandable. Et ces rapports, ces exposés, ces livres, ces méthodes, on les a discutés, éclairés, goûtés aussi. Voilà la vie! Et les conclusions? Elles ont pu différer. Celle-ci, par exemple : « Nous prêtons un serment de Romain : désormais, nous ferons tous de telle manière.... » Mais les serments, qui est-ce qui y pense? Et pourquoi tous de même manière? J'apprécie davantage cette sortie tumultueuse d'une foule qui discute encore, et où je saisis ce dialogue : « La méthode d'un tel est bien curieuse; j'ai envie de l'essayer l'an prochain. » — « Moi, j'aime l'autre; je fais un peu comme lui, mais je vais retoucher mon système. » Voilà certes des gens qui n'ont pas perdu leur temps.

La plus utile découverte qui ait été faite dans ces conférences est peut-être celle du programme officiel. Un très grand nombre de maîtres ne le connaissaient pas. Il ne peut être que profitable de s'y reporter de temps à autre et de se dire : On ne nous demande pas tant. Peu mais bien. Nos élèves sont des enfants; ne soyons pas trop ambitieux pour eux, traitons-les comme des enfants, ainsi que nous y convient les programmes officiels. Méfions-nous des méthodes, des livres faits par les spécialistes qui visent à faire en chaque matière l'éducation complète de l'élève. La culture de nos écoliers sera profonde, variée, étendue même, mais seulement dans la mesure où peut l'être la culture d'enfants de cet âge. » Réflexion salutaire qu'on ne fait pas assez souvent. Nous nous condamnons trop vite, même quand nous ne faisons pas de mal; nous ferions souvent beaucoup mieux si nous ne voulions pas trop faire.

La leçon de choses[1]. — Beaucoup de maîtres ne savent pas exactement ce que c'est que la leçon de choses; ils la conçoivent comme un enseignement scientifique destiné à faire acquérir prématurément des notions que l'enfant ne peut pas assimiler avant le cours moyen. Double faute : on retire par avance son attrait à l'enseignement du cours moyen qui n'aura plus sa fleur de nouveauté; d'autre part, on néglige l'occasion de faire acquérir aux jeunes enfants les habitudes

1. Extrait du Rapport annuel de M. l'Inspecteur d'Académie de Seine-et-Oise.

d'attention et d'observation précise qui sont le réel bénéfice de la leçon de choses bien comprise. J'ai été très frappé d'entendre célébrer comme une découverte récente, et cela à propos de la composition française, l'observation sensorielle qui est précisément l'exercice scolaire appelé leçon de choses. Dès l'école maternelle, il nous faut habituer l'enfant à observer avec précision, à discerner les qualités, les nuances, les formes des corps, à se garder des jugements inexacts fondés sur les données des sens, à employer en même temps les mots convenables pour rendre des idées distinctes. C'est donc exclusivement sur les choses qu'on lui présente que l'élève doit exercer ses sens et son jugement; il n'est pas utile, il est prématuré et il peut devenir fâcheux d'étendre la leçon au delà de la limite des objets étudiés et de la transformer en enseignement scientifique. A moins que l'usine à gaz ne soit sous les fenêtres de l'école maternelle, n'allez pas, dans la leçon sur le bec de gaz, parler de l'usine à gaz.

Aux classes élémentaires, nos enfants ont déjà dans l'esprit des connaissances relativement étendues sur l'usage que nous faisons dans la vie des objets dont nous leur parlons. La leçon de choses peut donc ajouter à l'étude d'un objet par les sens une conversation sur l'utilisation pratique dudit objet; mais ce n'est là que l'accessoire, et c'est pourtant le plus souvent ce qui devient le principal. Quand on est venu nous dire — excellemment du reste — à propos de la composition française : « Nos élèves n'auront de style que s'ils savent minutieusement, scrupuleusement observer ce qui tombe sous leurs sens », j'en ai conclu, non pas qu'il fallait transformer en leçon de choses chaque composition française, mais qu'il fallait d'abord — comme les programmes nous y invitent — faire la culture de l'attention, de l'observation sensorielle, et même, dans une petite mesure, de l'observation psychologique, avant d'exercer nos élèves à écrire, et avant d'attendre d'eux du style. Au demeurant, le style vient tout seul à celui qui sent vivement. Mettons chaque exercice à son heure

On n'ignore pas, à l'ordinaire, que l'enseignement scientifique doit être expérimental, et l'on se plaint de n'avoir ni le matériel, ni le temps, ni parfois l'habileté manuelle ou l'ingéniosité d'esprit toute spéciale que requiert l'expérimentation scientifique. Des conférences où un instituteur exposerait rapidement et simplement devant ses collègues quelques leçons de sciences vaudraient ici beaucoup mieux que toutes les théories pédagogiques. Le maître qui comprend bien l'enseignement scientifique sait faire « bonne chère avec peu d'argent » : il fait peu d'expériences de laboratoire et pourtant ses leçons restent concrètes.

Il ne faut pas trop compter sur « l'expérience de laboratoire ». Elle est souvent nécessaire pour démontrer ou vérifier l'application que nous donnons d'un phénomène : elle n'en doit pas être l'origine. Il y a danger véritable à laisser croire à l'enfant que la science est extérieure à la vie; que les phénomènes qu'elle étudie ne se rencontrent

que dans les flacons ou les éprouvettes. Le domaine de la science, nous y vivons : les phénomènes que nous sommes à même de remarquer tous les jours sont précisément ceux qui sollicitent le savant, et c'est pour les isoler, les mesurer, les comparer qu'il invente des machines de plus en plus perfectionnées. Nous qui ne sommes point savants, commençons donc par voir les phénomènes : rendons-nous compte que des milliers d'énigmes nous sont posées par eux, et puisque les savants en ont expliqué un certain nombre, tâchons de comprendre par quelles voies ils y sont arrivés. Cela nous donnera et le respect de la science et le sens de notre ignorance, grandes vertus qui font l'homme modeste et perfectible.

Conseils pédagogiques[1]. — *Enseignement moral.* — Il est de mieux en mieux compris. Beaucoup de maîtres terminent heureusement leurs courts résumés par des maximes, qui, bien choisies et bien expliquées s'oublieront moins vite et « soutiendront l'enfant à l'heure du danger, lui rappelleront son devoir et le préserveront de la défaillance ».

Mais on ne comprend pas partout que cet enseignement ne doit pas être une matière d'études comme les autres, qu'il ne suffit pas de s'en occuper vingt minutes par jour pour l'oublier ensuite. Tous les instituteurs ne sont pas assez fermement convaincus que ce qui importe, c'est de créer des habitudes morales, de faire prendre des résolutions à leurs élèves et de veiller à ce qu'elles ne restent pas lettre morte. Certains mêmes écartent les occasions qui s'offrent de mettre les enfants en présence d'un devoir à remplir. « Ici, dit M. l'Inspecteur primaire d'Issoudun, on fait une belle leçon sur la sincérité et aussitôt après on fait échanger les cahiers pour la correction des dictées, parce que l'on semble craindre que toutes les fautes ne soient pas comptées par chaque intéressé ; là on exige que les corrections soient faites au crayon pour que les élèves ne puissent cacher leurs erreurs de calcul. Procéder ainsi c'est leur donner à entendre qu'on les tient pour incapables de sincérité, c'est encore les accoutumer à se montrer sévères pour les fautes... des autres. Douter de l'enfant et le lui dire c'est le décourager. C'est en lui faisant confiance que nous le rendrons meilleur. »

La Composition française. — Les progrès en composition française sont appréciables. Les sujets sont en général concrets, pratiques, et pour ainsi dire vécus par les enfants. Presque partout nous trouvons des rédactions assez correctement écrites. Elles sont soigneusement corrigées... par les maîtres, qui s'imposent un travail digne d'éloges, mais qu'il y aurait profit intellectuel et profit moral à demander en partie aux enfants. Que de fautes, en effet, dans beaucoup de devoirs où l'élève s'est contenté de l'à peu près, que de fautes qu'il aurait pu

1. Extrait du Rapport annuel de M. l'Inspecteur d'Académie de l'Indre.

éviter avec un peu d'attention, et qui dénotent l'absence d'efforts et le manque de conscience! En exigeant des enfants qu'ils découvrent et corrigent eux-mêmes ces fautes, les instituteurs les habitueraient plus sûrement à faire leurs devoirs consciencieusement comme un bon ouvrier fait son travail et leur apprendraient ainsi à faire leur métier d'honnête homme.

La Récitation. — Les morceaux de récitation sont de mieux en mieux choisis. Ils sont pris, pour la plupart, dans les plus belles pages de notre littérature. Les élèves les comprennent. Dans quelques écoles ils récitent intelligemment; dans presque toutes, la diction est en progrès.

Nous demandons au certificat d'études primaires que chaque candidat sache par cœur 400 lignes de vers ou de prose. Il doit sur un cahier, ou mieux sur un livret de récitations, présenter au jury la liste de ses « morceaux choisis », en indiquant les titres de chaque passage et le nombre de lignes de chacun d'eux, ainsi que le total formé par l'ensemble.

A ce propos, qu'il soit bien entendu que ce chiffre de 400 est un minimum. Il faut récompenser par une meilleure note ceux qui dépassent ce minimum. Il ne faut pas hésiter à réserver les notes les plus élevées à ceux qui savent 500, 600 ou 800 lignes et même à donner la note 10 à ceux qui sont prêts à réciter 1 000 lignes de vers ou de prose, comme cela vient d'arriver cette année dans plusieurs centres.

Un procédé de correction des compositions. — Dans la *Revue de l'Enseignement des Sciences* (décembre 1914), M. Ch. Bioche a indiqué le procédé suivant employé par lui avantageusement dans sa classe de Mathématiques, pour la correction des compositions :

« Tout d'abord, au lieu de marquer des observations ou des notes sur les copies de composition, je n'écris absolument rien sur celles-ci, me bornant, après la lecture de chaque copie, à inscrire, sur une feuille que je conserve pour moi, les notes que j'attribue à chaque partie du problème traité, et au besoin quelques remarques spéciales.

« Cette première opération terminée, je distribue les copies aux élèves, chacun ayant la sienne; puis, après avoir indiqué aux élèves le nombre maximum de points que j'attribue à chaque partie du problème, je fais au tableau la correction de celui-ci, en signalant les considérations de détail qui peuvent influer, en plus ou en moins, sur la fixation de la note.

« Chaque élève doit alors écrire, sur une feuille qu'il joint à sa copie de composition, les différentes observations que lui suggèrent les explications données par moi; c'est-à-dire qu'il doit indiquer les fautes, signaler les maladresses ou les lacunes de la rédaction; et finalement, l'élève doit se marquer une note.

« Je fais ensuite un contrôle du travail des élèves en comparant

leurs notes avec celles que j'avais inscrites sur ma feuille de correction; je relève les erreurs qu'ils ont laissé échapper et les écarts d'appréciation; en particulier, il arrive quelquefois qu'un élève, étant arrivé à un résultat de calcul exact, s'en trouve satisfait, quoique l'exactitude du résultat dépende d'une compensation d'erreurs.

« Ce procédé me semble avoir l'avantage d'obliger les élèves à prendre bien nettement conscience de la valeur de ce qu'ils ont fait; à ce point de vue, je crois qu'il est vraiment éducatif. Au début de l'année 1913-1914, à peu près la moitié des notes marquées par les élèves étaient d'accord avec les miennes, ou n'en différaient — en plus ou en moins, assez généralement en plus — que d'un point (sur 20); à la fin de l'année, la moitié des notes des élèves ne différaient des miennes que de 1/2 point, et les écarts de plus de 1 point devenaient exceptionnels; et je ferai remarquer que les écarts dépassant 1 point ne se manifestaient que pour les copies les plus faibles.

« Avec ce procédé de correction, je me trouve employer plus de temps que si je ne faisais pas appel à la collaboration des élèves, à cause de la revision nécessaire. Mais l'intérêt que je trouve à quelques observations psychologiques et le profit que me semblent retirer les élèves de la correction qu'ils doivent faire, m'empêchent d'avoir le moindre regret de ce supplément de travail.

A travers les périodiques étrangers.

Iles Britanniques.

The Journal of Education, mars. — *La crédulité allemande et l'éducation.* — D'où vient la singulière mentalité des Allemands à l'heure actuelle? Nous y voyons, d'une part, une force cérébrale, un esprit de ressource, une « intellectualité » qu'il est difficile d'égaler; d'autre part, une crédulité, une facilité à vivre de mensonges, dont il n'est pas d'autre exemple en ce temps. Ainsi, après le raid des zeppelins sur le Norfolk, le comte Reventlow justifie le lancement de bombes par cet argument, que la population civile a tiré sur les dirigeables! Où eût-on trouvé ailleurs qu'en Allemagne un journal pour publier de pareilles sornettes, un public pour y ajouter foi? Comment se fait-il que le peuple le plus instruit du monde ne soit plus qu'une masse d'ignares sauvages lorsqu'il s'agit d'exercer son jugement? Y aurait-il un vice radical dans l'enseignement qu'il reçoit? Gardons-nous de trop attribuer à l'enseignement, répond notre confrère. La crédulité de l'Allemand n'est qu'un aspect de son manque d'indépendance d'esprit, et cette faiblesse est due à plusieurs causes : tendance du Teuton à s'enfermer dans sa petite sphère, à s'absorber dans sa vie intellectuelle, et ainsi à recevoir des autres sa connaissance du vaste monde; absence, jusqu'à la dernière ou avant-dernière génération, de la libre discussion politique — le stimulant le plus efficace pour la formation de l'opinion personnelle; enfin, prédominance de l'esprit militaire, le plus grand ennemi du libre examen.

❦

Culture et Courage. — Un médecin du front, qui a été témoin des combats d'Ypres, déclare que « seuls nos soldats modernes étaient en état de soutenir les rafales d'obus de l'ennemi, qui ébranlaient les nerfs à un degré inconcevable ». Il attribue cette trempe à toute épreuve à l'éducation — qui fortifie au lieu d'amollir. Le courage de l'homme cultivé est d'une qualité plus haute que celui de l'homme

inculte : l'homme cultivé comprend le danger et le craint, et son courage consiste à vaincre cette crainte ; ce n'est plus une force brutale, c'est la suprématie de l'esprit sur la matière. A. G.

États-Unis d'Amérique.

Columbia University Quarterly, décembre 1914. — *La vie universitaire en Autriche.* — Mr. G. S. Fullerton, professeur échangé par l'Université de New-York avec les universités autrichiennes, donne sur ces dernières quelques impressions que la situation politique rend plus intéressantes que jamais. L'universitaire américain a d'abord été frappé par le caractère traditionaliste — voire même antique, — du pays, des gens et des coutumes. Les vieux palais des vieilles familles nobles, la courtoisie imposante et formaliste des fonctionnaires (le cérémonial de la présentation d'un ambassadeur à l'empereur, cérémonial réglé par Marie-Thérèse elle-même, exige la collaboration de quelque cinq cents personnes), vous entourent d'une atmosphère qui ne manque ni de pittoresque ni de charme.

Pour ce qui est des universités elles-mêmes, fort anciennes, — il convient de reconnaître que le niveau des études s'y est maintenu élevé, malgré les obstacles, sans cesse renouvelés, que constituent des races d'origines diverses chez qui de continuels froissements semblent exacerber le sens de la nationalité.

Des huit établissements d'enseignement supérieur de l'empire austro-hongrois, cinq sont allemands, ceux de Vienne, Gratz, Innsbrück, un des deux situés à Prague, et celui de Czernowitz, en Bukovine, où les classes élevées sont surtout allemandes ; deux sont polonais, à Cracovie et à Lemberg, et très florissants. Enfin, Prague renferme une université tchèque, où, comme en Pologne, la langue nationale est seule usitée, bien que tout le monde y comprenne parfaitement l'allemand. Mais Polonais et Tchèques tiennent extrêmement à leur propre idiome. Lorsque M. Fullerton arriva à Cracovie, on lui demanda, avec une insistance courtoise, de parler pendant les cinq premières minutes de sa conférence, non allemand, mais anglais. « L'auditoire comprend-il donc l'anglais ? » demanda-t-il. — « Non, lui répondit-on, pour le plus grand nombre, mais votre intention sera fort appréciée. » Le temps n'est pas oublié, en effet, où les cours se faisaient, de force, en allemand.

Un jour que son aimable cicerone, le comte Mycelski, autorité en histoire artistique, menait M. Fullerton à un bal de l'aristocratie polonaise, tous ceux à qui il fut présenté lui parlèrent, non dans la langue qu'il devait employer pour ses conférences, mais en anglais ou en français. Le nombre des élèves à Cracovie est de 4 000, et à Lemberg de 6 000.

Très hospitalière, l'Université de Gratz rappelle, par l'étendue de ses bâtiments, une université américaine. Celle d'Innsbrück ravit le visiteur par sa situation romantique et ses très anciens monuments.

L'université de Vienne est, pour le nombre de ses étudiants, la première, avec Paris, des universités européennes. Les professeurs, aux traitements modestes comparés avec ceux d'Allemagne et surtout d'Amérique, sont fort honorés, et remarquablement indépendants. Les diverses facultés, les étudiants eux-mêmes jouissent de libertés très étendues et jalousement conservées. Certaines grèves, organisées par les étudiants, ont eu pour cause la lenteur administrative à pourvoir de titulaires des chaires momentanément vacantes !

Le laboratoire de recherches Crocker. — Il y a quelques années, la *Revue Pédagogique* a annoncé qu'un don considérable avait été légué à l'université de New-York par M. Crocker, à charge pour celle-ci d'organiser un laboratoire destiné à rechercher les causes et les remèdes du cancer. Le laboratoire existe, le bulletin de décembre en donne la photographie. La richesse des découvertes faites dans ce monument compensera largement, sans doute, son aspect pauvrement architectural. Dix mille souris, destinées aux expériences, y ont déjà trouvé asile. Une grande quantité de rats et de poulets leur tiennent compagnie. Pour l'observation clinique, les hôpitaux de la ville suffisent — largement hélas ! — et l'introduction de malades humains dans l'édifice n'a pas été jugée indispensable.

D'autre part, les collections du laboratoire Crocker possèdent déjà plusieurs milliers de vues pour projections des différentes variétés connues du cancer.

Educational Review. — *L'Angleterre.* — Le 19 novembre 1914, le *London Times* publiait une étude sur l'Angleterre et les Anglais. Les habitants de la Grande-Bretagne, y est-il dit, aiment passionnément leur pays, et, s'imaginant que leur affection patriotique est universellement connue, ils ne se gênent pas pour critiquer très vivement, devant des étrangers, les moindres défauts de leur contrée natale. Ce faisant, ils espèrent rendre les Anglais, dont l'ensemble, en définitive, constitue l'Angleterre, toujours meilleurs. Certains visiteurs exotiques, — les Allemands surtout, pour qui l'Allemagne est une entité abstraite et sacrée, ayant toujours raison même quand elle a atrocement tort, — prennent de telles critiques non seulement au sérieux, mais aussi comme une preuve de désaffection envers un pays réellement inférieur, et agissent conséquemment en parfait contresens.

L'Angleterre est-elle bien le seul pays sur le compte duquel l'Allemagne se soit ainsi lourdement trompée, malgré la prétention de sa culture ?

Une nouvelle université allemande. — Le 18 octobre 1914 s'est ouverte, à Francfort, la 22e université allemande, disposant d'un capital de fondation qui s'élève à 25 millions. Bien que la nomination des professeurs soit réservée au ministère allemand de l'Instruction publique, la ville est représentée de telle façon au conseil d'administration que la nouvelle Université peut recevoir l'épithète de municipale, et mérite, par suite de ce caractère original, d'être particulièrement suivie dans son futur développement.

La Société « germanistique » américaine. — Le rapport présenté à l'assemblée annuelle, tenue le 30 novembre 1914 à son siège central, le *Deutsches Hans* de l'Université de New-York, est une revue de la première décade de son existence.

Le but de la Société est le rapprochement intellectuel des États-Unis et de l'Allemagne. Grâce à une vigoureuse propagande, à l'aide de brochures, de conférences et d'un périodique spécial, grâce à la « suprême importance de l'impartialité » et à une « patience pleine de dignité », la société espère préparer ce que le rapport appelle « la Grande Restauration. »

A. Gricourt.

Pays scandinaves.

Vor Ungdom (Copenhague), janv. 1914. — le Dr Aoge A. Weisling attribue à *l'enseignement manuel*, tel qu'il est actuellement pratiqué *dans les écoles de jeunes filles*, nombre de méfaits au point de vue hygiénique, tels que : troubles nerveux, déformation du corps et surtout myopie, loucherie, etc. Pour les éviter, il recommande, selon la méthode Schallenfeldt, l'emploi de modèles de grande dimension, et de ne mettre entre les mains des enfants que des aiguilles, des broches, des agrafes, etc., relativement gigantesques. Un autre avantage de ce procédé, c'est que la maîtresse peut ainsi s'adresser à toutes les élèves à la fois et les diriger toutes en même temps; tandis qu'autrement il faut qu'elle s'occupe de chacune en particulier, cependant que les autres s'amusent ou restent oisives.

Février. — Nous trouvons, comme toujours, nombre d'intéressantes remarques dans les *Lectures d'un maître d'école* de George Brum. Par exemple, il observe, à propos du projet de loi scolaire proposé par le gouvernement saxon en 1911, et qui donnait comme but à l'école primaire de développer par l'éducation et l'enseigne-

ment les qualités intellectuelles et physiques de l'enfant, afin d'assurer à celui-ci pour la vie une solide base morale et religieuse, que les conservateurs de la seconde chambre surent remplacer cet idéal des libéraux de la première chambre par leur idéal à eux et qui est « d'éveiller et d'entretenir chez l'enfant l'amour du roi et de la patrie, de l'Empereur et de l'Empire ». — Il note, d'autre part, l'insistance des instituteurs allemands à demander, pour des raisons à la fois sociales et économiques, non plus seulement leur formation dans des écoles spéciales, mais la véritable formation universitaire. — En France, il constate que la fréquentation scolaire n'est point satisfaisante. La cause n'en est pas seulement à la loi, qui n'est pas suffisamment observée, mais à un certain manque d'enthousiasme pour l'école, aussi bien chez les maîtres que chez les parents. Les instituteurs français ne manifesteraient plus le même zèle qu'autrefois. Leur recrutememt serait aussi plus difficile : sans doute, parce que leur traitement n'est pas assez élevé. Deux dangers menaceraient actuellement l'école laïque : l'enseignement libre et le syndicalisme, dont l'esprit révolutionnaire fait de plus en plus de progrès dans le corps enseignant. — Il ne lui échappe point que, si l'on parle, chez nous, beaucoup de l'enseignement des adultes, nous restons, à ce point de vue, très en retard sur certains pays comme la Suisse, l'Allemagne, etc... Il reprocherait enfin à notre jeunesse de devenir trop réaliste, plus sportive qu'intellectuelle : l'école manquerait à sa mission si elle négligeait, précisément, de munir l'enfant du fonds d'idéalisme qu'il faut pour dominer l'existence. — En Amérique, le nombre des illettrés décroît de plus en plus. Cependant, on a, depuis quelques années, en Allemagne surtout, vivement critiqué l'école américaine : un cinquième à peine des maîtres possède une formation normale ; lorsque les parents ne se soucient pas d'envoyer leurs enfants à l'école, ils les gardent chez eux, sans plus ; l'enseignement y est des plus défectueux : pour la géographie et l'histoire, par exemple, on ne dépasse pas l'Amérique du Nord : on ne fait pas d'histoire naturelle : certains maîtres seraient incapables de reconnaître les différentes sortes de blé dans les champs ; le chant y fait songer aux cris des Indiens ; le travail manuel y est enfantin ; de religion il n'est question, non plus que de gymnastique. Les attaques sont particulièrement violentes contre l'école mixte où chaque gamin de onze ans aurait son « amie » à qui il offre des gâteries et qu'il conduit au cinéma : aussi, assure l'auteur de l'article cité, n'est-il point rare que des jeunes filles soient obligées de quitter l'école pour cause de couches et n'y a-t-il point de pays où les manœuvres abortives soient plus répandues. Je répète que c'est un Allemand qui porte ces accusations (V. *Die deutsche Schule*, 1913, p. 774) que M. G. Brum, qui les relève, qualifie de « malveillantes ». — A propos d'un article du professeur Lehmann, reprochant à l'école danoise de négliger la formation du caractère dans l'enfant, M. K. Bredsdorff résume une

remarquable conférence de M. Leslie Pond sur *L'école nationale anglaise*. Ce qui fait la valeur de l'école anglaise, à laquelle on peut d'ailleurs faire tant de critiques au point de vue de l'enseignement, c'est que, avant et par-dessus tout, elle s'efforce non pas tant d'inculquer à ses élèves les connaissances nécessaires pour être un bon ingénieur ou un parfait employé de commerce que de développer en eux les qualités qui font l'homme. Un homme peut-être moins instruit qu'en France et en Allemagne, mais qui possède à un très haut degré le sens de la vie pratique et qui se distingue par cet esprit de corps si particulier aux Anglais, dont, en vérité, il fait la force. Ce résultat est dû à plusieurs causes. D'abord au caractère traditionaliste de l'éducation, mais surtout au système des préfets ou moniteurs. Les élèves des écoles anglaises sont constitués en sociétés qui se gouvernent elles-mêmes. Ils choisissent, avec l'agrément de leurs maîtres, leurs *moniteurs* ou *préfets*, qui sont chargés de tout ce qui concerne la discipline. Double avantage : pour ceux-ci, de développer en eux le sentiment de la responsabilité; pour les autres, de leur apprendre à obéir volontairement à leurs pareils. Le maître n'intervient que rarement, dans les cas les plus délicats ou les plus difficiles. On ne s'imagine pas l'influence que peut avoir un groupe de moniteurs bien choisis. Autre avantage encore, c'est de créer entre eux et les maîtres de véritables liens de confiante amitié. Enfin, il ne faut pas oublier la part, la très grande part, des sports dans la formation du jeune Anglais. Dans la plupart des pensionnats, un certain nombre d'heures leur sont journellement consacrées; dans certains on leur réserve trois après-midi par semaine. Tout le monde est obligé d'y prendre part et de jouer soit au foot-ball, soit à la crosse. On s'est demandé si les sports devaient être obligatoires ou facultatifs. Obligatoires, à peu d'exceptions près. Nombreux sont les enfants qui éprouvent, au début, une assez vive répugnance pour les jeux de grand air, les exercices un peu violents, et qui en deviennent plus tard tout à fait amateurs. Ces sports ne fortifient pas seulement le corps des jeunes hommes, ils dressent admirablement leur volonté.

L. P.

Nécrologie.

Maurice Pellisson.

L'Université vient de perdre dans la personne de Maurice Pellisson, inspecteur d'Académie, ancien élève de l'École Normale supérieure, un des hommes qui l'ont honorée, et qui lui laisseront le souvenir le plus profondément respectueux.

I

Né le 15 octobre 1850, à Chateauneuf (Charente), Maurice Pellisson acheva ses études de lettres au lycée Charlemagne, sous la direction des professeurs de la Coulonche et Aderer. Il entra à l'École de la rue d'Ulm, le 5 août 1870. Il en sortit en septembre 1874 avec le titre d'agrégé des lettres. Dans ce concours difficile de l'agrégation, il avait obtenu le deuxième rang, à côté de Louis Bompard, l'inspecteur général de l'Enseignement secondaire, qui fut reçu le premier, et de Charles Lafont, le professeur de Première supérieure du lycée Louis-le-Grand, qui fut classé le troisième. Le président du jury reconnaît dans ce deuxième agrégé un esprit « très distingué, très littéraire » et il définit par avance le jeune maître : « c'est un futur professeur de rhétorique très brillant ». Cette prédiction fut aussitôt vérifiée. Agen, Périgueux, Pau, Poitiers, Angoulême n'ont pas oublié les débuts remarquables de ce normalien. En 1879, à Angoulême, il professait la rhétorique avec le succès que pouvaient lui valoir non seulement ses ressources d'esprit, sa parole vive et charmante, mais encore son zèle pour les élèves et son art de gagner leurs sentiments d'affection. On avait organisé, hors du lycée,

des conférences publiques. Il y produisit ses premiers essais de critique, deux études d'excellente vulgarisation : un *La Bruyère*, remanié plus tard pour la *Collection des classiques populaires* de Lecène et Oudin, et un *Vauvenargues*, qu'il revoyait, qu'il annotait, çà et là, très peu de temps avant la maladie à laquelle il a succombé. Ces pages, déjà anciennes, mais charmantes, mériteraient d'aller dans une de nos revues d'éducation, ou de se placer en tête d'un recueil de Morceaux choisis de l'officier-philosophe.

En 1884, Maurice Pellisson était appelé à Paris, au lycée Janson de Sailly. De septembre 1884 à novembre 1887, il y tint l'emploi de professeur de troisième, de seconde; la rhétorique lui semblait réservée. Mais des raisons de santé l'obligèrent à prendre un congé d'inactivité. Lorsqu'il fut en état de se remettre au travail, il demanda et il obtint une nomination dans l'inspection académique. Il occupa cette fonction pendant huit années, à Mende d'abord, ensuite à Périgueux. Le recteur de l'Académie de Bordeaux, Auguste Couat, apprécia pleinement la droiture de son caractère, la sûreté pénétrante de son jugement, le charme de sa bonté, aisément « indulgente ».

Si laborieux administrateur qu'il ait toujours été, et quelques services qu'il ait rendus à l'Université dans cette condition, Maurice Pellisson aurait mieux donné toute sa mesure, s'il eût été, comme il le souhaitait, chargé de cours, puis professeur dans une Faculté des lettres. C'était sa vraie vocation. Voici ce qu'en pensait l'inspection générale, représentée par un de nos maîtres les plus clairvoyants et les plus vénérés : « Tout en s'acquittant en conscience de ses fonctions administratives, M. Pellisson a conservé son goût dominant pour l'étude. » M. Jules Lachelier s'associait donc au « désir » exprimé par l'inspecteur d'Académie d'être admis dans l'enseignement supérieur. Auguste Couat, si qualifié pour démêler les aptitudes de cet ordre, et qui eut le mérite d'attacher, par le lien d'une conférence supplémentaire, à la faculté de Bordeaux, lorsqu'il en était le doyen, le professeur de lycée Émile Faguet, portait, comme recteur, sur candidature de son subordonné ce jugement, très expressif de la part d'un homme ennemi des exagérations : « M. Pellisson désire une chaire de faculté; il a, en effet, toutes les qualités nécessaires pour

réussir dans l'enseignement supérieur, la haute culture de l'esprit, une parole fine et distinguée. » Il doit être permis d'exprimer ici le regret que les circonstances n'aient pas pu réaliser ce vœu. Dans une faculté des lettres, Maurice Pellisson n'eût pas été seulement un professeur très écouté et très goûté du grand public; il fût devenu, je n'en doute pas, le plus sûr, le plus autorisé, le plus heureusement suggestif des chefs de laboratoire.

La surdité commençante, qui l'avait forcé de renoncer à sa classe de lycée, s'accrut encore et le mit enfin dans la nécessité de laisser de côté la tâche de l'inspecteur. De 1896 jusqu'à sa mort, il a été, faute de mieux, un des auxiliaires du Musée Pédagogique. Dans une occasion exceptionnelle, j'ai pu mesurer par moi-même toute l'étendue des services qu'il y a rendus. En 1900, il eut l'idée de constituer, pour l'Exposition Universelle, un musée d'art de l'enseignement primaire. Il rassembla les estampes, les lithographies, les photographies et autres documents figurés, relatifs à l'école, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Il forma, en très peu de temps, le noyau d'une collection qu'on aurait dû non seulement garder avec un zèle scrupuleux, mais compléter ensuite au jour le jour, et accroître indéfiniment, en confiant surtout à l'initiateur le soin de poursuivre cette œuvre.

Un témoignage plus éloquent, et plus digne d'être rappelé, de l'activité de Pellisson pendant l'année 1900, se retrouve dans les *Rapports du Jury International*. L'Introduction générale de ces rapports fut rédigée pour la première partie (Instruction publique) par M. Louis Liard et par M. Ch.-V. Langlois. M. Louis Liard s'était chargé du rapport sur la France, et M. Langlois du rapport sur l'Étranger. Ces deux documents sont d'une valeur rare, et c'est un plaisir que de revoir cette forte prose, sans une ride, plus de douze années après l'impression. Sur la première feuille du livre, avant les pages qu'il écrivit alors sur l'Instruction publique en France pendant la Révolution, le Consulat et l'Empire, la Restauration, le gouvernement de Juillet, le second Empire et la troisième République, M. Liard a fait imprimer cette mention : *France, par M. Louis Liard, membre de l'Institut, vice-recteur de l'Académie de Paris, avec la collaboration de M. Maurice Pellisson, inspecteur d'Académie*. Cette mise à l'ordre

du jour honore grandement le collaborateur, et, tout autant, le chef plein d'équité, qui a publiquement proclamé et mis en belle lumière les services du bon soldat.

Il faut rappeler encore la part très active que prit Maurice Pellisson à l'œuvre entreprise ou du moins organisée avec une grande vigueur par M. Ch.-V. Langlois : cette œuvre est devenue l'*Office des Universités*. Pellisson lisait bien l'anglais, si je ne me trompe, mais, comme beaucoup d'autres professeurs de sa génération, il n'avait appris l'allemand qu'au lycée et à l'École normale supérieure, c'est-à-dire assez superficiellement. Il se remit à l'étude, et poussa si avant son effort que non seulement il prit possession de la langue allemande, mais se trouva un jour en état de lire et de traduire les auteurs danois. M. Langlois sut bien vite jusqu'à quel point il pouvait compter sur le dévouement et l'intelligence d'un tel homme. Quand il voulut mettre au jour « sous les auspices de la Bibliothèque de l'Enseignement public et de l'Inspection générale des Bibliothèques » ce périodique remarquable et trop peu connu, le *Bulletin des Bibliothèques populaires*, avec des rédacteurs comme Andler, Berthélemy, Brunot, Gallois, Herr, Lemonnier, Lévy-Brühl, R. Périé, Pottier, Georges Renard, etc., et, plus tard, Blaringhem, Maurice Bouchor, Gustave Lanson, Salomon Reinach, et bien d'autres, c'est à Maurice Pellisson qu'il demanda d'assumer la charge de secrétaire de la rédaction. Lorsque le *Bulletin* se transforma et devint la *Revue Critique des Livres Nouveaux*, c'est à Maurice Pellisson qu'en fut confiée la direction. Il s'adjoignit Gustave Rudler.

Tout en conduisant, avec un extrême désintéressement, cette délicate besogne, Pellisson dressait, pour la *Première Partie*, le catalogue des *Manuscrits conservés à la Bibliothèque pédagogique*, catalogue continué par Adenis, Chervet et Vigneron.

II

Toute sa vie, Maurice Pellisson se délassa de ses travaux professionnels en écrivant de beaux ouvrages littéraires. On voudrait les analyser ; mais cette notice prendrait des dimensions démesurées. Une énumération complète, si sommaire qu'elle

puisse être, donnera peut-être une idée approximative de sa contribution aux recherches érudites et à la production critique de ce temps-ci.

Le libraire Degorce-Cadot s'avisa d'enrôler le jeune professeur de Janson de Sailly dans une équipe de travailleurs, chargés d'assurer le développement de la *Librairie Générale de vulgarisation*. C'est là que Pellisson, bien formé par Gaston Boissier, publia *Rome sous Trajan : Religion, Administration, Lettres et Arts*, et *Les Romains au temps de Pline le Jeune*. A côté de ces essais élégants sur une période d'histoire ancienne, il rééditait le *Discours de la Servitude volontaire*, par Étienne de la Boétie, et le faisait précéder d'une belle étude sur la vie et l'œuvre de cet écrivain, porté à la postérité par l'amitié de Michel de Montaigne. A cette date (1886), l'humaniste universitaire est peut-être plus incliné vers les lettres latines que vers la littérature française elle-même. Il publiait, chez Hachette (1887), une habile *Histoire sommaire de la littérature Romaine* à l'usage de l'Enseignement secondaire des jeunes filles, et il lisait volontiers Cicéron, sans doute un peu parce qu'il était tenu, par le règlement de l'ancien doctorat, d'écrire une thèse en latin. La connaissance précise de l'orateur antique se manifestera dans l'étude intitulée *Cicéron* (1894), que publia l'éditeur Lecène et Oudin dans la *Collection des Classiques Populaires*.

Mais les écrivains de notre langue ne tardent pas à le retenir tout entier. Il écrit pour la même collection un *La Bruyère*, qu'il faut relire, et il donne à la librairie Delagrave une suite d'éditions de pièces de Molière, *Le Malade imaginaire*, *Les Femmes Savantes*, *Tartuffe*, *Le Misanthrope*, *Les Précieuses Ridicules*, *L'Avare*. Dans ces travaux scolaires, il apporte une fine, une précise érudition, et des mérites de lettré qui, pour tout regard perspicace, le mettent à part.

Ne voulant laisser de côté aucun de ces ouvrages destinés aux classes, je citerai les volumes assez nombreux des *Morceaux choisis du* XVIe *au* XIXe *siècle*, publiés chez Delagrave : le nom de Pellisson s'y trouve associé au nom de Brunetière. Deux électricités de signe contraire se sont rapprochées pour cette collection. Chez le même libraire, Pellisson a seul édité, comme on le pense bien, les *Œuvres choisies* de Ferdinand Fabre, pré-

cédées d'une Introduction de la meilleure qualité. Notons enfin les *Extraits des Orateurs politiques de la France* (Hachette), *des origines à 1830* (remaniement du travail d'Albert Chabrier), et le recueil plus original, *les Orateurs politiques de la France de 1830 à nos jours* (1908). Ces deux recueils sont publiés sous le patronage d'A. Aulard.

La thèse principale de Pellisson pour l'obtention du doctorat ès lettres a pour sujet : *Chamfort. Etude sur sa vie, son caractère et ses écrits.* Elle est de l'année 1895. Une biographie, pleine, nette et vivante, une étude subtile et approfondie sur l'observateur et le moraliste, un essai d'histoire politique, neuf et vigoureux, sur le rôle du révolutionnaire, voilà, en moins de mots qu'il ne conviendrait, le résumé de cet ouvrage plein d'accent, de mouvement, de force logique; ce qui lui donne, avant tout, sa valeur, c'est la « conviction », ou pour reprendre l'expression de Chamfort lui-même, « la conscience de l'esprit ». Cette expression, que M. Pellisson applique à son auteur, s'applique pleinement à son beau commentaire.

Maurice Bouchor entraîna Maurice Pellisson vers l'œuvre de propagande populaire et il n'eut pas à lui faire violence. C'est ainsi que parurent, en tête d'*Extraits des Mémoires de Saint-Simon*, trois « conférences-lectures » qu'il serait regrettable de ne pas rappeler. Je rattacherais au même ordre de préoccupations deux brochures d'un intérêt qui ne s'est pas effacé : *Les Œuvres auxiliaires et complémentaires de l'École en France* (1903); *Les Bibliothèques populaires à l'étranger et en France* (1906).

Et peut-être songeait-il encore à nos écoliers quand il se mit à traduire en vers les œuvres poétiques de Henri Heine. La *Revue Pédagogique* rendit compte des *Chansons et Poèmes*, l'année de leur publication (1910). Le succès de ce premier travail engagea le traducteur à versifier de la même manière le *Romancero*, *Atta Troll*, *l'Allemagne*. La souplesse singulière du texte original se transforme, dans la version française, en un équivalent qui, par l'habileté symétrique et régulièrement rythmée, rappelle l'auteur des *Emaux et Camées* encore plus que le poète d'outre-Rhin. Malgré cette transposition de ton, peut-être nécessaire, cette « transcription en rimes françaises » des poèmes de Henri Heine par Maurice Pellisson abonde en res-

sources et en effets : elle est un titre durable à l'attention des lecteurs qui savent l'allemand et surtout de ceux qui l'ignorent.

En 1911, Maurice Pellisson édita chez Armand Colin un livre, *Les Hommes de lettres au XVIIIe siècle*, dont je pense que, dans une époque plus attentive aux études « d'ordre moral », ou mieux encore « d'ordre social », on eût beaucoup parlé. Il s'agit des rapports des hommes de lettres du siècle *des philosophes* avec la loi, le pouvoir, les libraires, les comédiens, le monde, l'opinion, entre eux-mêmes enfin, dans la vie privée, et dans la vie au grand jour, où quelques journaux commençaient à les introduire. L'une des idées chères à l'auteur de ce livre, c'est que, derrière l'action des écrivains très illustres, les Montesquieu, les Voltaire, les J.-J. Rousseau, des gens de lettres d'un niveau moins élevé, mais intelligents, mais actifs, mais doués d'initiative, ont agi sur leur temps et ont préparé l'avenir, d'une façon parfois plus profonde et plus persistante. Mais ce n'est pas en deux lignes qu'on peut expliquer l'idée originale et les aperçus si divers de ce travail, annoncé par l'auteur dans les termes les plus modestes : « Nous nous sommes donné quelques soins pour apporter, sur certains points, du nouveau et même de l'inédit. Mais le XVIIIe siècle, depuis cinquante années, a été si étudié dans tous les sens que nous ne pouvons flatter le lecteur de l'espoir que ce qu'il trouvera ici, il ne l'aura jamais vu ailleurs. Pourtant, parce que nous avons rapproché et groupé des traits que l'on a jusqu'ici laissés isolés et épars, nous nous croyons permis de penser qu'un certain air de nouveauté ne manquera pas à ce travail. » Ce n'était pas trop dire! Les lecteurs de ce livre le mettront à un haut rang.

Le sujet de *Molière* avait toujours eu pour ce critique, homme d'esprit, un attrait des plus vifs. L'étude de la littérature danoise lui fournit une occasion de revenir à notre grand auteur comique. En 1908, il traduisit pour la librairie Armand Colin le *Molière* de Karl Mantzius. Quel que soit l'intérêt de cette introduction en France du curieux et bon travail de critique d'un étranger, Maurice Pellisson devait se faire encore plus d'honneur en écrivant, pour son propre compte, le livre *Les Comédies Ballets de Molière*, publié chez Hachette en 1914. Ce livre m'arrivait quelque temps avant les formidables événements qui ont détourné

l'esprit de tout Français des préoccupations littéraires. L'auteur y démontre, avec des preuves minutieusement assemblées, mais présentées sans ombre de pédantisme, que la moitié de l'œuvre de Molière perd beaucoup de son intérêt, lorsqu'on la sépare de la musique, de la danse, des figurations artistiques de toute sorte, qui donnaient à certaines pièces de circonstance une véritable splendeur. La plupart de ces comédies à grand spectacle célébraient la victoire, c'est-à-dire la paix. Chacun des traités de la première moitié du règne, Pyrénées, Aix-la-Chapelle, Nimègue, semblait clore l'ère des conquêtes. La France ne voyait dans le jeune roi Louis XIV, comme dans son aïeul, Henri le Grand, qu'un libérateur du territoire, qu'un artisan de civilisation. C'est à cette lumière-là, qui s'est bien longtemps éclipsée, qu'il faut examiner la *Princesse d'Élide* et les *Amants magnifiques*.

Quand la Paix, précédée de l'essaim des Victoires et des Gloires, nous sera rendue, les éducateurs reviendront aux traditions les plus françaises. Ils remonteront à Molière. Ils rentreront dans son intimité, et ils découvriront une face trop peu connue de son génie, en lisant attentivement le dernier, le très bon, le très noble livre de M. Maurice Pellisson.

ERNEST DUPUY.

Le gérant de la « Revue Pédagogique »,
ALIX FONTAINE.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

N^lle série. Tome XLVI. N° 6 Juin.

REVUE
Pédagogique

La Science française
à l'Exposition de San Francisco [1].

Le ministère de l'Instruction publique de France a accepté avec joie l'offre aimable qui lui était faite de participer à l'Exposition internationale de San Francisco et il s'est efforcé d'apporter à cette haute manifestation de l'activité humaine une contribution digne à la fois de ces deux grands pays amis, les États-Unis et la France.

L'exposition qu'il présente est sans doute d'un aspect un peu sévère; on n'y voit rien de ce qui attire d'ordinaire l'attention du visiteur superficiel cherchant dans les vastes spectacles offerts à sa curiosité une impression agréable ou une sensation inconnue; on espère cependant qu'elle paraîtra d'un intérêt véritable à qui voudra bien s'arrêter un instant et réfléchir.

Elle consiste, cette sérieuse exposition, en une bibliothèque assez abondante où se trouvent réunis des livres jaunis par le temps et des publications où l'encre est encore fraîche, de gros volumes et de petits opuscules. Dans ces ouvrages de dates si

1. Préface d'un ouvrage : « La Science française » où sont réunies les diverses notices scientifiques écrites pour l'exposition de San Francisco et qui paraîtra prochainement à la librairie Larousse.

variées, d'aspects si divers, se trouve, pour ainsi dire, concentrée la pensée de tout un peuple ; voici la part essentielle que la France a apportée au progrès scientifique ; voici l'exposé, par les auteurs eux-mêmes, des grandes découvertes dues à son génie créateur.

Pour chaque science, on a essayé de remonter au moment où, en France, un ordre d'études, importantes par le profit intellectuel ou moral qu'elles procurèrent aux hommes, fut abordé pour la première fois et devint l'objet de recherches systématiquement conduites. On a voulu marquer l'origine, le point d'où sont partis tant de hardis explorateurs pour l'éternel voyage à la recherche de la vérité ; on a indiqué, sur les chemins tracés par leurs glorieux efforts, les sommets d'où ont été aperçus de nouveaux horizons ; on a signalé enfin, avec quelque insistance, l'étape actuellement atteinte qui sera dépassée par le travail de demain poursuivi dans des directions que l'on a cherché à préciser.

On verra donc, dans la bibliothèque, des livres vénérables et illustres par où une grande idée fut semée dans le monde ; puis les publications principales, grâce auxquelles les rameaux puissants d'une doctrine se développèrent ; enfin, pour l'heure présente, un choix assez large d'ouvrages individuels ou de recueils collectifs où l'on trouvera la preuve tangible de l'activité scientifique de la France, et où l'on pourra apprécier la luxuriante floraison produite par une habile culture.

Afin de faciliter un tel jugement on a pris soin de présenter pour chaque science une courte mais substantielle notice résumant l'œuvre accomplie par la France dans la discipline correspondante, ainsi qu'une liste bibliographique des principaux ouvrages cités dans cette notice, en signalant par un astérisque les publications qui figurent en tout ou en partie sur les rayons de la bibliothèque. Les diverses brochures ainsi tirées à part sont mises à la libre disposition des visiteurs qu'elles intéressent spécialement.

On a aussi organisé des conférences qui seront faites à l'Exposition, pour les différentes sciences, par des savants particulièrement autorisés ; le programme de ces conférences sera ultérieurement publié.

Il a paru bon, d'ailleurs, de réunir en un volume les brochures qui prennent leur véritable signification et acquièrent leur pleine valeur quand elles sont vues dans leur ensemble et apparaissent dans une impressionnante synthèse.

Lorsqu'il fallut procéder à l'assemblage de ces précieux matériaux, un problème redoutable se posa. Quelle règle de classement convenait-il d'adopter, selon quels principes fallait-il les ranger? Aujourd'hui où tant de systèmes anciens sont périmés, où tant de relations imprévues se sont établies entre les connaissances humaines, séparées autrefois en des compartiments sans communication les uns avec les autres, on ne peut songer à une classification rationnelle, entraînant l'adhésion de tous les esprits. L'entreprise tentée par un Auguste Comte ou par un Ampère peut conserver un intérêt historique, elle ne conduit plus à une conséquence pratique.

Ce n'est pas dans ce livre qu'il faudra chercher un mode rationnel de classification des sciences; on s'est prudemment abstenu de tenter une telle œuvre, et l'on n'a eu d'autre prétention que de présenter les richesses dont on disposait dans un ordre qui, bien qu'arbitraire et sans aucune visée philosophique, permît au lecteur de trouver commodément les endroits vers lesquels il désire se diriger.

Les explications qui précèdent étaient nécessaires pour que fût facilement compris le dessein dont on a poursuivi l'exécution. Est-il utile d'ajouter que le but n'a pas été tout à fait atteint et ne suffit-il pas de définir une trop ambitieuse intention pour faire comprendre dès l'abord qu'elle ne saurait trouver une intégrale réalisation?

Alors même que les circonstances actuelles n'auraient pas réclamé de tous les Français le meilleur de leur activité pour une noble tâche plus pressante, alors que le temps aurait été moins étroitement mesuré entre l'heure où fut conçu le plan de ce travail et celle où il fallut achever l'entreprise, on eût dû néanmoins s'attendre à ce que des imperfections apparussent, rendues plus évidentes par la réunion des documents : lacunes, redites, manques de proportion, absence d'homogénéité.

Il n'y a pas lieu de dissimuler ces imperfections : elles sont inhérentes à la construction même; peut-être pourra-t-on, sans

être taxé de paradoxe, prétendre qu'elles sont légitimes et nécessaires, parce qu'on les peut considérer comme représentatives de la position de la Science elle-même, qui n'est pas arrivée à l'état d'une œuvre achevée et qui, sans doute, progressant sans cesse, ne saurait atteindre jamais le complet équilibre.

Dans les diverses notices rassemblées en volume, dans les listes bibliographiques, les inégalités d'étendue sont évidentes; on n'a pas cherché à les faire disparaître, non seulement parce que l'on a cru devoir respecter l'œuvre des savants éminents qui avaient bien voulu accepter d'exécuter le travail, mais encore parce que ces inégalités correspondaient souvent à la nature des choses. Toutes les sciences ne sont pas parvenues au même point de leur développement; pour certaines, il est plus difficile d'élaguer à coup sûr, on ignore encore quelles sont les branches où pousseront les plus beaux fruits et l'on ne peut discerner avec certitude celles qui seront fécondes et celles qui demeureront stériles. Le choix est plus difficile là où l'ordre et la méthode n'ont pas encore entièrement triomphé, et l'on comprend qu'il n'y a pas lieu de mesurer l'état d'avancement des études scientifiques en France par l'ampleur de la notice qui est consacrée à chaque spécialité.

Les lacunes, qu'il serait très aisé de signaler, s'expliquent et s'excusent, elles aussi, par de très simples raisons. Quelques-unes ne sont pas volontaires, elles sont attribuables à des causes accidentelles et l'on ne saurait s'étonner, à l'heure présente, de certains retards ou de certaines impossibilités qui ont privé l'œuvre de collaborations désirées. D'autres sont systématiques et correspondent à une limitation, arbitraire sans doute, mais nécessaire.

Comment tracer aujourd'hui les frontières du terrain scientifique?

Que si l'on définit la Science par son but et qu'on la considère comme la recherche de la vérité, ne doit-on pas penser que ceux-là furent des savants qui donnèrent aux hommes le fruit de leur pensée créatrice, et un Rabelais, un Voltaire ou un Victor Hugo n'apparaissent-ils pas comme des génies scientifiques, lorsqu'ils font apercevoir dans un éclair lumineux un domaine nouveau pour l'esprit?

Que si l'on cherche dans la méthode le caractère essentiel d'une œuvre scientifique, ne devra-t-on pas délibérément éliminer, au contraire, des disciplines qui ont récemment cherché à se ranger sous le drapeau de la Science et dont l'ambition doit être tenue comme prématurée alors qu'elles procèdent encore par des moyens incertains, des observations subjectives, des expériences incomplètes et arbitrairement conduites et qu'elles réservent une part trop considérable au sentiment personnel? Et, par ailleurs, les grandes applications d'un côté, les œuvres d'art de l'autre, ne participent-elles pas de l'œuvre scientifique et convient-il de les éliminer de sa souveraineté?

En vérité, ne pouvant résoudre de si vastes problèmes, on s'est arrêté à une solution très simple et sans aucune prétention philosophique. On a compris dans la bibliographie tous les ouvrages qui se réclament eux-mêmes de la science pure, ou qui ne sont pas des œuvres d'imagination, et l'on a, dans d'autres locaux, disposé par d'autres soins les livres que l'on range d'ordinaire dans la production littéraire et les résultats des efforts qui se sont consacrés aux riches conséquences des découvertes théoriques.

On demande au visiteur qui ne trouverait pas ici ce qu'il y viendra chercher de se montrer indulgent. Qu'il ne conclue pas surtout d'une lacune que l'œuvre de la France fut insignifiante dans la spécialité qui peut n'être pas représentée. Qu'il n'accuse des imperfections de cette présentation que celui à qui les circonstances ont valu l'honneur et imposé la lourde tâche de l'organiser et qu'il veuille bien aussi tenir compte des difficultés particulières du moment actuel.

Telle quelle, on espère pourtant que cette exposition ne sera pas trop indigne de la France et qu'elle pourra intéresser le public américain.

Il appartient aux visiteurs de l'exposition et aux lecteurs des notices de tirer de leurs visites et de leur lecture les conclusions particulières et les enseignements convenables. Mais on permettra sans doute d'indiquer brièvement ici l'impression générale que semble devoir produire dans tous les esprits l'ensemble des livres exposés.

D'abord apparaît nettement l'ancienneté de la Science fran-

çaise; on a sous les yeux son passé illustre, on constate ses traditions plusieurs fois séculaires.

Elle ne date pas d'hier, cette Science glorieuse; et si l'on remonte aux origines lointaines, comme si l'on arrive aux temps voisins du présent, on constate que, souvent, à la source même d'où est sortie une nouvelle catégorie de connaissances humaines, est attaché un grand nom français.

Il est arrivé bien des fois dans l'histoire des grandes découvertes qu'une science, complètement insoupçonnée la veille, est, nouvelle Minerve, sortie tout armée, munie de sa méthode propre et de ses moyens d'action, du cerveau puissant d'un homme de génie. De ces hommes-là, la France a été la mère féconde; elle a enfanté, elle a instruit, elle a préparé, par sa douce et profonde culture, les Descartes, les Lavoisier, les Champollion, les Ampère, les Lamarck, les Claude Bernard, les Pasteur.

Mais alors même qu'elle ne fut pas l'initiatrice, elle sut toujours se montrer originale, dès qu'elle entra dans un domaine nouveau, elle y apporta de nouvelles méthodes et ceux-là aussi furent des créateurs qui rendirent possible, par leurs ingénieux efforts, l'exploitation rationnelle d'une région encore inculte.

Partout où elle porta son activité, elle sut mettre l'ordre, la netteté, la précision, qui sont dans son génie. La Science française se pourrait comparer à ces monuments grecs, dont les lignes hardies et sûres excitent l'admiration par la fermeté gracieuse, et leur pureté élégante; rien d'inutile, rien de disproportionné, tout est simple, tout est intelligible, et les éléments donnent, par leur harmonieux assemblage, l'impression d'une chose solide et voisine de la perfection.

La clarté est un besoin de cette Science, elle ne comprend que ce qui est, par elle, ramené à l'évidence. Elle ne saurait se contenter de poser des définitions abstraites, puis d'en déduire, par des procédés logiques, des conséquences lointaines; elle veut, à chaque pas qu'elle fait, confronter ses progrès avec la réalité. Constamment elle découvre, elle fait œuvre créatrice, parce qu'elle ne consent jamais à user, dans ses raisonnements, de moyens mécaniques et que son effort d'intelligence reste toujours tendu.

Elle a le goût du général, mais elle sait que ce qui est nuageux

et obscur n'est pas nécessairement profond; elle reste sage et prudente dans ses conclusions; la modération et la modestie lui plaisent et ajoutent encore à sa force; elle n'a pas l'outrecuidante pensée qu'elle connaît tout et qu'elle a le droit de s'imposer même par la violence.

Elle a pour principe de choisir; elle distingue dans les fruits qu'elle cueille les bons et les mauvais; elle ne s'appesantit pas inutilement sur d'inutiles constatations et va directement à l'essentiel. Comme telle autre, elle pourrait accumuler les faits, les cataloguer, les réunir, mais elle ne saurait se contenter d'une telle besogne et elle veut trouver au milieu de la gangue le métal fin qu'il convient de travailler et, par une habile présentation, elle le fait briller en pleine valeur.

Ses qualités sont trop évidentes pour qu'on ait jamais pu les lui contester, et ceux-là mêmes qui la jalousent vantent volontiers sa simplicité et sa limpidité, mais il est arrivé que ces éloges cachaient parfois d'indirectes critiques. On laissait volontiers entendre que son élégance était une faiblesse, que sa belle simplicité provenait d'une certaine indigence. Le souci qu'elle a de la forme est-il vraiment le signe qu'elle ne s'attache pas assez au fond? Il semble bien, au contraire, que ce besoin impérieux de ne pas rester dans le vague et cette obligation d'arriver à une exposition nette et précise entraînent la nécessité d'entrer très profondément dans le sujet pour y asseoir solidement la construction que l'on veut édifier.

A travers les siècles, la Science française a su conserver les caractères distinctifs de son génie et elle fut fidèle à son idéal. Il ne faudrait pas croire cependant que ce respect pour ses traditions, cet attachement à ses habitudes aient gêné sa marche en avant et paralysé ses progrès. Elle a bien souvent, au contraire, montré une extraordinaire facilité d'adaptation et une souplesse parfaite. Sur le terrain scientifique, comme sur d'autres, la France a été la plus révolutionnaire des nations; elle a brisé des cadres anciens, institué des régimes nouveaux et, sans préjugé, sans parti pris, elle s'est solidement installée sur les positions conquises.

De tels changements sont la condition même du progrès : la fécondité d'une méthode s'épuise, elle pouvait être bonne en elle-

même, elle pouvait avoir conduit à d'importantes découvertes, mais elle ne correspondait pas à la seule manière d'atteindre la vérité; il convient, à un certain moment, de savoir se placer à un autre point de vue, de chercher d'autres perspectives et d'autres aspects. Cette modification dans le travail doit, pour être vraiment fructueuse, s'accomplir radicalement, en quelque sorte révolutionnairement.

Le visiteur qui parcourt certaines villes anciennes est souvent attristé par le regrettable spectacle que lui offrent les rues modernes; là s'élèvent des édifices appartenant à un style nouveau, mais où l'on trouve une trace persistante des règles suivant lesquelles avaient été bâtis les beaux monuments du passé. Le contraste est d'autant plus laid que des méthodes d'autrefois on a généralement conservé les plus médiocres et les plus fâcheuses; sur un palais neuf qui imite maladroitement le splendide édifice gothique, ornement de la cité, on a ajouté de grossiers motifs en ciment armé; l'ensemble, ainsi constitué, donne une impression pénible par un manque d'harmonie, par un désolant mélange d'éléments qui hurlent d'être ainsi artificiellement associés. La Science française quand elle a construit, le long de voies nouvelles, a su être plus franche, plus originale; elle a fait table rase et, complètement, largement, sur les ruines anciennes elle a bâti des monuments d'une inspiration entièrement inédite.

Elle a évolué sans regrets et sans hésitations, elle comprend les besoins d'aujourd'hui et s'adapte aux conditions modernes de la recherche; individuelle autrefois, elle devient collective, elle s'organise, elle établit de vastes laboratoires, elle réclame et elle obtient l'association des bonnes volontés et la solidarité des intelligences.

Mais sous des formes entièrement nouvelles, elle garde de sa tradition une partie immatérielle qui n'est pas un fâcheux reste du passé; elle est toujours tolérante, sympathique; elle ne prétend pas être la seule de par le monde, elle sait seulement qu'elle a toujours eu et qu'elle conserve une très grande place et, généreuse et hardie selon sa coutume, elle a, sans arrière-pensée d'imposer sa domination, la volonté d'être parmi les premières dans la marche triomphale de l'esprit humain vers la Vérité.

LUCIEN POINCARÉ.

La Patrie
et le droit de l'Enfant.

« La guerre, disait récemment M. le Ministre devant la Commission parlementaire de l'Enseignement, aura d'autres répercussions sur les programmes et la méthode d'enseignement.... Les événements actuels ont encore appelé notre attention sur le domaine de notre activité à l'extérieur. » C'est l'annonce de tout un plan de réformes ou, tout au moins, de remaniements pédagogiques. Chacun sera tenté de les concevoir selon sa propre pédagogie; mais ce ne pourra être qu'une mise en œuvre de ce qui dès maintenant nous est commun. Il sera naturel, et nécessaire, que l'éducation publique traduise dans ses programmes le consensus de l'esprit public. Ce sera son devoir, et le droit de l'enfant : il faut toujours en revenir à ce principe essentiel de toute éducation.

Que l'enfant ait droit à sa patrie comme à sa famille, tout le monde l'admet à présent, puisque tout le monde se dévoue à assurer aux enfants d'aujourd'hui la conservation ou la restauration de la patrie. Par instinct ou par réflexion nous sommes tous patriotes, et ceux qui, hier, affirmaient ne pas l'être ne sont pas dans la grande œuvre commune les moins résolus, les moins héroïques. Mais cet héroïsme même veut que sur la patrie les leçons de demain ne soient pas identiques à celles d'hier. Et sans doute il y en avait hier d'excellentes, et qui donnaient dans l'école vivante un vivant enseignement de la patrie. Il y en avait d'autres aussi, sinon contraires, du moins plus incertaines, plus hésitantes, réservées, pleines de réticences, où manquaient l'entrain et la vie, surtout la fermeté, l'assurance de la doctrine. L'action d'aujourd'hui, si divers qu'en soient chez les hommes

qu'elle rapproche les principes métaphysiques, traduit l'unanimité sur la patrie. Il importe que la leçon ne soit pas perdue, qu'elle ne soit pas aussi vite oubliée que celle de 1870. Tandis que nos ennemis se sont souvenus pendant un siècle de la leçon d'Iéna et des *Discours* de Fichte, nous avions après vingt-cinq ans laissé singulièrement s'affaiblir la mémoire de l'Année terrible. Nous avions oublié les atrocités de la guerre, les aveux de Michelet, de Taine, de Renan reconnaissant qu'ils s'étaient trompés sur l'Allemagne, l'orgueilleuse ambition de nos voisins. On avait renoncé à la revanche; l'émotion d'Agadir était sans lendemain. On avait autre chose à faire que d'écouter ceux qui dénonçaient les arrière-pensées allemandes ou prédisaient, avec de singulières précisions, la guerre prochaine. Ce sont des faits. Tous les jours on découvre qu'elle a été annoncée, par des Allemands ou par des Français; on n'a prêté attention ni aux uns ni aux autres : « Ceux qui parlaient de guerre possible étaient des gêneurs et des trouble-fête[1]. » Les voix les plus éloquentes félicitaient la jeunesse de répudier l'idée de revanche, la pressaient de substituer l'alliance allemande à l'alliance russe. D'autres, moins résolus, et continuant de gémir platoniquement sur le passé, prêchaient les résignations nécessaires à la paix définitive, apaisaient leurs propres scrupules en se réjouissant de voir ou de croire l'Alsace elle-même plus disposée à renoncer au passé, comme si ce sacrifice, qui tout de même manquait de courage, devait garantir à jamais l'avenir. Et que disait l'École publique ? Elle ne pouvait être insensible ni étrangère au mouvement de l'esprit général. Après avoir enseigné les espoirs héroïques, elle hésitait, elle aussi, de plus en plus. Ses maîtres, partagés entre des idéals divers, parfois gênés par la leçon de morale ou d'histoire, semblaient redouter avant tout de paraître chauvins, comme les accusaient cyniquement de l'être des « savants » allemands qui prétendaient juger sur les faits notre enseignement civique.

Nous étions loin du nationalisme de Fichte, qui appelait l'Allemagne à l'exaltation de l'orgueil allemand, ou de celui de Michelet pour qui l'essentiel était de sauver la race. Et pourtant,

---

1. *Manuel général*, 23 janvier 1915, à propos du livre du Commandant Chenet. Et que d'autres à citer!

je le répète, l'enseignement de l'école, dans ses timidités et incertitudes, ne faisait que traduire une théorie ou le conflit entre des théories diverses sur le droit de l'enfant. Car l'école ne s'en tient pas volontiers chez nous aux intuitions de l'instinct qui, dans les crises, renversent toutes les abstractions; elle veut des raisons logiquement déduites. Elle n'a pas tort sans doute; il faut toujours tâcher de voir clair. Il faut voir juste aussi. La défense de la patrie est-elle donc la négation du droit de l'enfant? Il importe de s'en rendre compte pour fixer la doctrine et le programme de demain. Car si les flottements de la théorie n'ont pas amorti l'héroïsme de l'action quand elle s'est imposée, il est évident aussi que nous avons dû improviser bien des choses et perdu ainsi beaucoup d'hommes et de millions. Une doctrine plus ferme nous aurait assuré une préparation plus complète, nous aurait peut-être sauvés de la guerre. Et en tous cas c'est un devoir pour l'éducateur de mettre d'accord, si possible, et surtout sur ce point, l'instinct et la réflexion.

La question n'est pas simple. Point de difficulté, sans doute, quand il s'agit de la vie matérielle; l'enfant a droit à recevoir tout ce qui est nécessaire à ses besoins physiques. Il a droit aussi à cet héritage de savoir objectif que chaque génération transmet à la suivante après l'avoir enrichi. L'accord cesse quand on en vient aux croyances, qui sont l'essentiel de la vie morale. Et on se plaît à opposer ou on échoue à concilier rationnellement les droits de l'enfant, ceux des parents, ceux de l'État, de la patrie. En particulier le débat paraît, ou plutôt paraissait insoluble entre l'Étatisme, qui refuse tout droit à l'individu, et l'Individualisme, pour qui la patrie même ne tient son être que d'une convention, plus ou moins artificielle, toujours révocable. Et dans le loisir de la paix nous hésitons tous plus ou moins entre les deux thèses. L'optimisme, pratiquement nécessaire, se réfugie dans un éclectisme imprécis qui suffit mal à l'ordinaire de la vie, et qui, théoriquement, fait faillite à l'heure des grands devoirs. Attachons-nous à l'opposition des deux idées extrêmes, qui exprime nettement la difficulté.

L'une demande à l'éducateur du xxe siècle — siècle de

l'enfant, a-t-on dit — de définir le droit de l'enfant, d'accord avec le progrès des idées modernes, sur le modèle de la Déclaration des Droits de l'homme. Avant tout il importe de respecter en lui la liberté de penser, l'autonomie du libre esprit qu'il est déjà, ou qu'il ne manquera pas d'être si on ne le fausse pas en le rétrécissant ou l'orientant de force. Tantôt, avec un intellectualisme qui se réclame de Montaigne ou de Descartes, mais qui reste un peu simple, on attribue à l'enfant une raison déjà capable de penser par soi-même — la raison étant une et tout entière là où elle est — « capable de philosophie au partir de la nourrice », dit Montaigne. Et on récite (nous les savons tous par cœur) ces textes intangibles du grand classique de notre pédagogie : « Que le précepteur lui fasse tout passer par l'étamine, et ne loge rien en sa tête par simple autorité et à crédit.... Qu'on lui propose la diversité des jugements (des philosophes) : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute. La vérité et la raison sont communes à un chacun. » Tantôt on reconnaît que l'enfant est enfant avant que d'être homme et philosophe; mais on réclame pour lui le droit d'être un jour un homme, une personne libre, capable de choisir entre les doctrines et opinions en pleine autonomie. L'éducation libérale, rationnelle, est celle qui l'y prépare. Rien ne semble plus plausible. Mais qu'on prenne à la rigueur chacune de ces deux formes du « libéralisme », que l'enfant soit déjà un petit Descartes ou qu'on lui ménage les moyens de l'être plus tard, ne va-t-on pas lui reconnaître le droit de choisir sa patrie, comme il faudrait sans doute qu'il pût choisir ses parents, ou de n'en choisir aucune, de « demeurer en doute »? C'est l'esprit critique qu'on forme en lui; il faut qu'il reste, comme le savant, sans parti pris, pleinement libre de se prononcer entre les hypothèses qui s'offriront à lui, juge de l'évidence ou de la probabilité qui fera de l'une d'elles une vérité, définitive ou provisoire, maître du doute qui les écartera toutes. Son droit est de ne recevoir aucune empreinte, aucun préjugé. Il fera sa vérité, son idéal, ses croyances, sa vie. Nous n'enseignerons que le fait, le fait démontré et prouvé. Dès lors, enfermer l'enfant dans une patrie, lui enseigner un patriotisme, n'est-ce pas l'enchaîner, attenter à sa liberté, à son droit?

J'entends bien que cette méthode positive, critique, libérale ne va pas, tant s'en faut, jusqu'à nier la patrie, et qu'en fait on veut préparer résolument ce libre esprit à être citoyen, père de famille, honnête homme, patriote enfin. Mais n'est-ce pas au prix d'une inconséquence, ou par un compromis qui lui prend une partie de sa liberté pour sauver le reste? Le droit à l'autonomie proprement dite ne va-t-il pas logiquement jusqu'à la formule de Stirner : Sois toi-même, il n'y a pas d'autre loi? Et l'enfant ne doit-il pas pouvoir librement choisir soit l'anti-patriotisme qui se réclame de la liberté, soit cette foi au doute que prêchent en se jouant les dilettanti.

Ce sera donc la liberté, en théorie de l'anarchisme, en pratique de l'insoumission ou de la désertion! Autant dire tout de suite qu'il n'y a plus de loi, ni de patrie. Contre cette thèse s'élève le Nationalisme, pour qui le seul droit est ici celui de la Patrie. La Patrie avant tout, *über alles!* Que ce nationalisme soit positiviste ou mystique, hégélien ou pragmatiste, peu importe : la patrie est la seule réalité, ou la réalité supérieure devant laquelle s'efface ou dans laquelle se perd l'autonomie de l'individu. Sa personnalité, c'est l'âme collective qui absorbe toutes les âmes. Chacun n'a qu'un droit, celui de faire son devoir, de sacrifier non seulement son agrément, mais son jugement, sa vie, plus que sa vie : sa liberté. Disons mieux; il n'a pas de droit, et l'enfant est dès la naissance une simple cellule de l'être social. Il appartient à sa patrie qu'il n'a pas plus le droit de juger que de déserter. L'éducation sera donc avant tout nationale et nationaliste, chargée d'imprimer sur l'enfant une marque ineffaçable, telle qu'il ne puisse pas vouloir ni concevoir une autre vie. « C'est l'éducation, dit Rousseau dans les *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*, qui doit donner aux âmes la forme nationale, et diriger tellement leurs opinions et leurs goûts qu'elles soient patriotes par inclination, par passion, par nécessité. Un enfant en ouvrant les yeux doit voir la patrie, et jusqu'à la mort ne voir plus qu'elle.... Je veux qu'en apprenant à lire il lise des choses de son pays, etc. » Tout le morceau serait à citer ici. Et l'on sait comment la pédagogie révolutionnaire prétendit à certaines heures faire de tout enfant une chose d'État, un pupille de la Nation. On sait aussi comment Fichte renia en 1807, sous

la leçon de la défaite, et en n'y voyant plus qu'un relâchement, le « libéralisme des Français » où il avait d'abord reconnu une loi de salut. Le salut était désormais dans l'œuvre d'éducation nationale. « L'État, disait-il, est le tuteur des enfants mineurs dont il n'est responsable que devant Dieu et sa conscience. » Et c'est une culture nationale qui devait délivrer l'Allemagne de toute sympathie pour l'étranger, de toute imitation, enseigner à tous l'éminente, exclusive supériorité de l'Allemagne, seule douée de l'esprit de vie, seul peuple encore primitif, originel, par sa langue, sa moralité, sa religion, sa philosophie, seule capable d'un progrès indéfini, et destinée par Dieu à sauver l'Humanité. Faut-il rappeler enfin que Michelet, sévère lui aussi aux imitateurs, déclarait que le problème capital de l'éducation était de sauver la France? Mais ces textes marquent assez l'opposition des deux thèses qui, si souvent voisines dans l'esprit des éducateurs, paraissent pourtant bien inconciliables. L'enfant appartient-il à la patrie? S'appartient-il à lui-même? Faut-il l'élever à l'autonomie d'une raison sans patrie, ou le soumettre de force à une patrie sans raison? Il faut pourtant choisir.

Non, dira-t-on, car la patrie lui appartient, et tout devient clair. C'est sa liberté même qu'on défend en lui enseignant la patrie, en le préparant à la défendre; car elle n'est pas la terre de nos pères, mais la terre de nos enfants. Ils sont l'avenir, et c'est à l'avenir que tout est dû, puisque le passé ne peut rien recevoir. C'est le droit de l'avenir qui réconcilie, ou plutôt identifie les deux droits qui semblaient s'exclure. Rien de plus séduisant et, en un sens, de plus juste. Mais il faut aller plus loin, sans quoi le conflit n'est qu'ajourné. L'avenir en soi est une notion vide; lui attribuer des droits, cela n'a aucun sens. Le droit n'apparaît qu'en des personnes et avec des principes, la vie des unes, l'autorité des autres dominant la succession des moments du temps. Que dira donc l'enfant devenu grand si la patrie, pour assurer son propre avenir, lui demande le sacrifice du sien? Gardera-t-il le droit de refuser? Ou dira-t-on que l'idée vaut toujours parce qu'il se sacrifiera à l'avenir de ses propres enfants, ou de ceux des autres? A ce moment donc il n'aura plus que des devoirs : son droit aura cessé avec l'enfance, et n'était

qu'un mirage. Ne l'a-t-on pas dupé, et l'antinomie ne reparaît-elle pas entre les deux droits?

Oui, si la liberté dont on fait le droit de l'enfant est cette attitude de l'esprit pur, du pur spectateur, de l'observateur, du critique, plutôt encore du dilettante. Mais cet intellectualisme si simple est-il vraiment rationnel, libéral et libérateur? Nous l'avons cru longtemps. Nous avons, quitte à nous rejeter ensuite vers l'instinct et l'intuition, cru à la souveraineté de l'analyse et de la réflexion. Nous avons conçu l'autonomie, morale ou intellectuelle, non comme le privilège pour l'homme de *découvrir* en soi la loi qui le domine et en même temps l'élève à ce qui le dépasse, mais comme le pouvoir pour chacun de *se faire* à soi-même sa loi et son idéal, dans la liberté et l'égalité absolues. Chacun se sentirait donc détaché de tous les liens et traditions du passé, maître de dire oui ou non à chacune des possibilités de l'heure présente, et refuserait de s'engager à être le même demain qu'aujourd'hui. Pour le savant, pour l'esprit critique la vérité d'aujourd'hui n'est-elle pas l'erreur de demain? Je ne puis savoir ce que je penserai ou voudrai après une nouvelle réflexion; mon jugement reste libre, et ma croyance.

C'est la thèse, non plus seulement de la contingence ou de la liberté, mais du discontinu, où se juxtaposent les actes du moi comme les moments du temps. C'est la négation de toute solidarité et de toute durée, donc de la patrie; mais c'est aussi la négation du moi lui-même. Est-ce l'attitude du savant? est-ce l'autonomie *morale*? Non. Le savant n'est pas libre de choisir entre les hypothèses; il ne *fait* pas la loi, ni la vérité, ni l'évidence. Il s'y soumet quand elles s'offrent. Toutefois il n'est tenu que par des nécessités logiques. L'action en comporte d'autres, rationnelles aussi. Et sur ce terrain l'homme n'a pas le droit, tant s'en faut, de se détacher des solidarités qui, en le tenant, le soutiennent; l'autonomie n'est pas le pouvoir de se faire sa loi en niant la loi universelle. A plus forte raison est-il inconcevable qu'on définisse le droit de l'enfant comme une affirmation de soi, et de sa force contre d'autres forces, un droit de se suffire, une indépendance? C'est un faible, et qui a besoin de tous ceux qui l'entourent. Les droits civils que lui reconnaît le Code n'affirment que le principe de la continuité familiale, qu'il représente à son

insu et sans pouvoir la défendre. Il a besoin qu'on le défende lui-même, qu'on le sauve de tous les périls en l'adaptant à la vie, naturelle et sociale, qu'on le munisse de toutes les prévoyances et assurances pour l'avenir. Il a, non pas comme un fort, un droit *d'*agir et *de* choisir, mais comme un faible un droit *à* recevoir; c'est tout autre chose. Et dans cette grande œuvre d'assistance, de secours, d'éducation enfin, il n'est pas possible, ni souhaitable, qu'il ne soit pas marqué de nombreuses empreintes. On ne peut que choisir. Toute éducation est empreinte, plus que toute autre l'éducation purement critique qui tend, si elle n'y réussit pas toujours [1], à rendre l'esprit même et surtout le cœur incapables de leurs plus hautes fonctions. Quelle illusion de voir là un respect de l'enfant, une émancipation, une libération! C'est une tyrannie, qui l'appauvrit, et une injustice. Rien n'est plus opposé à son droit.

Qu'il doive, une fois adulte, pouvoir se suffire et administrer sa vie, cela est trop certain. Mais son droit, ni son intérêt, ne sera pas d'être préalablement déraciné de son milieu et de ses origines, posé à part dans une sorte de splendide, stérile, et mortel isolement. Et que sera donc ce droit, sinon le rapport entre un *principe*, transcendant ou non, sans lequel il n'y a que des faits de force, et la nature même de l'enfant? Il exprimera le sens normal de son être, qui est le lien, naturel et moral, entre les générations qui se succèdent. La grande faiblesse de la thèse intellectualiste est de l'oublier, en le posant à part comme une unité numérique abstraite, sans voir d'où il vient, où il va, sans voir les faits et leur signification profonde. Cet être qu'on élève n'est pas un pur commencement, ni une fin à quoi tout se terminerait; il porte le passé vers l'avenir; c'est en lui qu'ils ont leur réalité. C'est pour lui que vivent et durent ces deux grandes solidarités, la famille et la patrie : ou plutôt c'est par lui qu'elles sont. Mais aussi c'est en elles et par elles qu'il est, et qu'il devient ce qu'il sera. Les deux droits s'affirment ensemble, et non pas l'un contre l'autre. Sans doute, si la patrie doit vivre il faut bien qu'elle ait droit sur l'enfant; il ne sera pas libre, comme dans une association volontaire, de cesser sa collabo-

1. Voir les *Mémoires* de S. Mill.

ration, de donner sa démission[1]. Mais n'est-ce pas dans sa patrie (comme dans sa famille) qu'il se réalisera lui-même le plus pleinement, et que ses puissances natives, y compris sa raison, passeront le plus sûrement à l'acte? Son droit est donc d'abord de grandir dans une patrie. Les cellules artificielles de M. Leduc ne peuvent pas se propager et donner la vie parce qu'elles manquent de traditions. Telle est bien l'image de ces raisons individuelles qui se croient libres et fortes quand elles s'isolent de leur passé.

Au fond, le problème est celui du rapport entre la raison et la personnalité. Concevoir comme impersonnelle la raison universelle ou suprême, c'est sans doute lui refuser l'existence; mais il est plus étrange encore de penser que la raison de chacun de nous est impersonnelle. Nous sommes tous capables, sous les mêmes lois et nécessités, de comprendre les mêmes vérités évidentes; et par là nous sommes rapprochés, normalement unis. Nous ne sommes pas identifiés. Mystère ou non, la participation à l'universel n'exclut pas la personnalité. Ma raison est à la fois *raison* et *mienne*, le meilleur de moi, mais moi encore. Il n'est pas possible qu'il faille que je cesse d'être moi pour être raisonnable, pour compter juste ou démontrer. Et plus manifestement dans le domaine de l'action il y a, sous une même loi, cent façons d'être raisonnable; il y en a mille, il y en a une infinité, autant que d'individus possibles. La vertu est à la fois une et diverse, universelle et individuelle chez tous les hommes vertueux. C'est donc une grave erreur d'opposer raison et vie, raison et tradition, raison et patrie. Non seulement il est raisonnable, mais c'est en principe une obligation rationnelle de rester attaché à sa patrie; car la patrie est pour chaque homme le point de vue, le centre de perspective d'où il aperçoit l'humanité, la patrie universelle. C'est le poste où il peut le mieux la servir. Il y a une façon française, une façon belge, une autre anglaise ou russe de servir l'humanité. Il y en aurait une allemande si on la définissait comme une attitude de raison, non de brutal orgueil. Voilà pourquoi ce n'est pour l'individu ni un intérêt ni un droit de renier

1. Sur le caractère « irrationnel et immoral » de l'analyse anarchique qui décompose l'humanité en individus proprement dits, voir A. Comte, *Système de politique positive*, vol. II, p. 180.

sa patrie ou de la juger du point de vue de Sirius. Et pour l'enfant, c'est un droit d'être inséré dans la vie nationale, initié à la raison nationale, nourri des plus durables traditions nationales; il y puise le meilleur de sa force. Il va sans dire que le devoir viendra pour lui, sans quoi il n'aurait pas eu de droit, de mettre sa volonté au service de cette raison même, sa force au service de la patrie. En s'y attachant il enrichira sa propre vie; il découvrira ses ressources profondes et son vrai moi. Et si le sacrifice est un jour nécessaire — tout devoir comporte sacrifice — c'est qu'il y a des heures où il n'y a pas d'autre assurance de sauver ce moi supérieur qui vaut et dure au delà des bornes de l'égoïsme. La formule de Stirner redevient vraie : Sois toi-même. Mais ce moi n'est plus un produit artificiel de l'analyse. La réflexion n'a fait que rendre consciente et libérer l'originalité individuelle en l'associant à la conscience nationale. Nous ne sommes acculés ni à une antinomie, ni à un compromis. Il n'y a pas de raison sans patrie, ni de patrie sans raison.

L'artifice, c'est le choix, si libre qu'il soit, d'une nouvelle patrie. Plausible dans certains cas, et légitime, il est toujours dangereux, et d'autant plus que le pays qu'on renie est une patrie plus vieille, dont la personnalité est fixée depuis plus longtemps. A moins qu'il ne s'agisse d'une patrie dégénérée en qui meurt la volonté d'être, cette répudiation a toujours quelque chose de choquant, et d'inquiétant. Les difficultés de la naturalisation en sont la preuve la plus tangible. La guerre en a fait réapparaître les risques, dont on ne se souciait plus assez ; elle a jeté dans le trouble et l'angoisse bien des consciences et des familles. C'est que, mise à part la fourberie érigée en système par la loi allemande, la naturalisation sincère doit être une dénaturation, puis la formation d'une nouvelle nature. Les calculs de la réflexion n'y suffisent pas. C'est une véritable conversion, et qui doit atteindre non seulement le fond des sentiments, mais l'instinct, le tempérament. Que d'obstacles! Celui qui en a pris la décision n'y réussit jamais pour lui-même. Il y faut plusieurs générations; encore retrouve-t-on souvent chez des descendants lointains la patrie originelle. Les conflits balkaniques le démontrent assez.

L'auteur d'un article fort intéressant paru dans la *Revue de métaphysique et de morale* à la veille de la guerre (n° de juillet

1914), M. Siméon, veut écarter de l'analyse de l'idée de patrie tout ce qui n'est que « littérature », pour aller jusqu'à la réalité psychologique. Or, ce qui tient au fond de nous-mêmes, ce sont les croyances, morales, sociales, religieuses ; et elles sont pour des compatriotes, pour les Français en particulier, diverses et inconciliables. Nous n'avons donc pas la volonté de la même patrie idéale, et la patrie actuelle n'est pour chacun de nous que la condition, primordiale et négative, d'autre chose. C'est simplement la permanence du champ où il travaillera à réaliser son idéal. Elle se réduit donc au territoire et au mécanisme de lois où chacun voit un moyen de le servir. Tous ces patriotes ne sont donc compatriotes que « par le dehors, par accident ». Il y a dans cette thèse, avec un besoin de précisions positives, une idée fort juste. La patrie, disions-nous tout à l'heure, est pour chacun le centre de perspective d'où il entrevoit la cité supérieure. Mais ces précisions sont tout de même trop simples ; et la crise où nous sommes, sans réconcilier, tant s'en faut, toutes nos croyances, nous fait pourtant vivre la vie d'une patrie plus large, plus substantielle si j'ose dire. Admettrons-nous que dans les tranchées et même dans les œuvres de l'arrière il n'y ait que des Frances diverses, juxtaposées pour l'action commune, irréconciliables au fond, et sans rien de cette unité, de cette union morale qui serait la France ? Admettrons-nous que demain nous devions nous retrouver aussi divisés qu'hier, aussi ennemis les uns des autres, chacun restant libre ou plutôt obligé d'aller servir ailleurs son idéal s'il croyait trouver dans un autre pays des conditions plus favorables ? En se battant ensemble contre les Allemands, en mêlant leur sang dans le sacrifice commun de tous les jours, nos soldats ne défendent-ils que le champ clos où ils se battront demain les uns contre les autres et d'où chaque parti voudrait pouvoir chasser les autres, le champ des batailles civiles, de la guerre civile s'il le faut ? Il faut aller jusque-là, et n'est-ce pas aller à l'encontre de la réalité ? La patrie que nous défendons ensemble n'est-elle pas aussi, et d'abord, un être moral très positif, le faisceau des idées, sentiments, croyances qui nous sont communes, et qui font une conscience, une âme collective ? Sommes-nous, oui ou non, convaincus que nous défendons, avec la justice et la liberté, la réalité d'une vie commune plus morale,

plus belle, plus humaine, notre civilisation française enfin, que ruinerait le triomphe de l'Allemagne? Et sans doute de ces croyances chacun trouve où il peut, aussi haut qu'il peut, des principes qui les dominent et lui rendent sa patrie plus chère encore et plus sacrée. Mais dans ce qui nous appartient à tous et pour quoi nous sommes prêts à mourir, il y a plus qu'un terrain commun de luttes intestines et un mécanisme de législation. Que cette assurance soit le bienfait de la guerre, qui nous a donné cette grande leçon de choses!

Il y a donc un enseignement rationnel de la patrie, et toute éducation rationnelle est patriotique. Tout enfant a droit à sa patrie, comme à sa raison. De cet enseignement le programme ne sera pas difficile à tracer; ou plutôt nous aurons à peine besoin de modifier nos programmes. L'essentiel est, d'abord, que l'enseignement soit soutenu par l'esprit public. L'enfant a droit à l'union nationale, à l'union sacrée, le mot restera; et il faut que la chose reste, inoubliable leçon de la guerre. Au lendemain de la victoire, on l'a fort bien dit[1], « il ne peut être question de reprendre la vie nationale comme elle était avant la bataille.... Tous, tant que nous sommes, Français, il nous faudra mieux vivre. » Il nous faudra vivre plus unis dans ce qui doit nous être commun, moralement meilleurs, comme nous le sommes depuis le début de la guerre, assainis par l'épreuve. La France où les enfants qui grandissent allaient vivre s'enlizait dans l'amour du bien-être, ou s'oubliait à rêver une vie à la fois belle et facile, « s'endormait sous l'influence d'une maladie mystérieuse provenant de l'excès même de sa civilisation, divisée contre elle-même par une horreur instinctive de la violence.... Eh bien! cette France, elle est morte; les barbares l'ont tuée; elle est tombée dans les tranchées d'Alsace, de Lorraine et de Belgique.... Mais le miracle, le voici : De son cadavre ensanglanté a surgi une France nouvelle qui éblouit nos yeux et nos cœurs, une France au regard assuré, au bras robuste, au cœur vaillant, à la pensée fraternelle, la France de demain[2]. »

---

1. M. Lavisse, *Discours à l'Assemblée générale des Anciens élèves de l'École normale supérieure*, 12 janvier 1915.

2. M. Joubin, Lettre à M. l'Inspecteur d'Académie concernant le livre d'or de l'Académie de Lyon, *Bulletin départemental du Rhône*, nov. 1914.

C'est à cette patrie, à ce miracle chaque jour renouvelé que le petit Français a droit. Il faut que l'éducateur n'ait qu'à la lui montrer dans l'image que nous dresserons et maintiendrons sous ses yeux. L'esprit national fera la moitié de la tâche des maîtres; cette grande leçon, sans laquelle les autres ne porteraient pas, se mêlera d'elle-même à toutes les leçons. Elle imposera au respect de tous certaines conditions essentielles de l'éducation nationale. On saura, pour l'avoir profondément senti, que l'enfant et la patrie ont droit ensemble à l'hygiène, non seulement scolaire mais publique, à la moralité, non seulement scolaire mais publique. Ce serait un crime contre l'un et l'autre que de laisser subsister ou reparaître l'alcoolisme et la pornographie ; ce serait un crime que d'assister à la dépopulation, à la ruine de la famille sans leur opposer toute la force de l'opinion dirigeante et des pouvoirs publics, sans être résolu à aller jusqu'au bout de l'œuvre de salut. Car c'est le problème de demain, problème angoissant dont la victoire facilitera sans doute, mais ne fournira pas la solution. Nous devons à l'enfant une patrie saine et nombreuse. La lui donnerons-nous? S'il y avait eu cinquante millions de Français, la guerre n'aurait peut-être pas eu lieu; elle ne se serait certainement pas faite sur notre sol. Si dans un demi-siècle la France ne devait avoir que trente millions d'habitants, son sol n'appartiendrait plus sans doute à nos enfants ou petits-enfants. Les soldats d'aujourd'hui, qui demain feront la loi et les mœurs, ne le voudront pas.

C'est leur volonté que l'école devra traduire dans ses leçons de patriotisme. Le programme en est, par là même aussi, tout indiqué : la guerre de 1914-1915. Il suffirait amplement à toute l'instruction civique et même morale. La guerre ! les émotions et les inquiétudes de la première heure, les angoisses de l'invasion, les souffrances, les ruines, les sacrifices, les deuils qui n'épargnent aucune famille, mais aussi la conscience du péril national élevant ou relevant d'un coup la France à la hauteur de tous les héroïsmes, l'élan unanime et le dévouement résolu de tous, soldats et civils, l'union de tous les partis, l'invincible foi trempée par l'épreuve et trouvant sa joie dans l'espoir grandissant puis dans la certitude de la victoire; d'autre part, au point de vue technique, le prodige de la mobilisation, la perfection du service

de ravitaillement, la supériorité de notre artillerie, les prouesses de nos aviateurs, l'incomparable souplesse militaire et résistance de notre infanterie si vite adaptée à la guerre de tranchées, par-dessus tout la grande œuvre du haut commandement sauvant la France et la menant à la victoire par une méthode scientifique; à l'arrière, l'organisation dans le pays tout entier des secours aux blessés, des envois aux soldats du front, de l'assistance aux familles des mobilisés, aux sinistrés et aux réfugiés; l'administration des ressources financières du pays suffisant à tout; au point de vue moral les miracles de vaillance et d'endurance, de sublime audace et de sublime patience qui, innombrables et obscurs, surpassent tous les exemples des temps anciens auxquels la littérature a assuré la gloire immortelle; mieux encore, peut-être, le respect et la confiance qu'inspirent les chefs aux soldats et les soldats aux chefs, le dévouement réciproque et l'affection qui les lient dans le péril et dans la mort; l'observation des lois de justice, d'humanité, de pitié dans une guerre que nos ennemis ont voulu faire sauvage et terrifiante; enfin la collaboration qui unit sans un dissentiment les alliés, la fraternité d'armes qui les révèle les uns aux autres et dissipe des préjugés séculaires, la sympathie et l'admiration des neutres du monde entier se portant vers la France comme un hommage à son immortel génie, n'y-a-t-il pas là de quoi fournir matière à tout l'enseignement patriotique dans toutes les écoles et de tous les degrés ?

Dira-t-on que ces leçons n'enseigneront que la France d'aujourd'hui? Non pas; car elles auront au fond pour objet ce qu'il y a d'éternel dans la patrie, et dont la guerre, avec ses antécédents et ses suites, aura donné l'illustration la plus émouvante et la plus instructive. Et l'histoire est là pour enseigner la France d'hier, tout le passé de la France, et toutes ses gloires, sans faux scrupule d'impartialité soi-disant scientifique. Non, il n'est pas besoin de fausser l'histoire pour lui faire enseigner la patrie. Il y a partout, chez toute nation, petite ou grande, dont l'effort a soutenu jusqu'ici l'épreuve de la vie, il y a une richesse, à laquelle l'enfant a droit, de glorieuses et fortifiantes traditions; il y en a dans notre pays autant et plus qu'ailleurs. Et, la guerre nous l'a rappelé, on mentirait à la réalité si on n'affirmait pas

l'unité et la continuité nationales, si l'on voulait faire finir ou commencer la France à 1789 ou à 1793, retrancher ou esquiver ce qui déplaît à tel ou tel parti, omettre dans l'enseignement ce qui est dans les faits, « l'amitié française ». Qui donc reprendra cette plaisante et sotte idée de supprimer dans l'histoire les batailles et de refuser la gloire aux généraux qui ont sauvé, agrandi, illustré le pays? Devant les enfants ou petits-enfants des soldats de 1914-1915 hésitera-t-on un jour à compter la bataille de la Marne parmi les grands faits, le nom de Joffre, pour n'en citer qu'un, parmi les grands noms que retiendra l'histoire de France, la positive et scientifique histoire?

Et qui voudrait aussi, par esprit de parti, disqualifier dans nos gloires littéraires un génie ou un siècle, leur marchander leur place dans les programmes, refuser d'y admettre Bossuet ou Voltaire? Là aussi, l'enfant a droit à tout ce qui nous rapproche, à tout ce qui peut former, élever son esprit, son goût, sa conscience nationale aussi. Dans la mesure du temps de ses études il a droit aux classiques, à tous les classiques français, et même à la littérature patriotique, si souvent tenue en disgrâce. Ce sentiment doit animer toutes les leçons de langue maternelle, des plus modestes aux plus savantes. Certes il n'est pas un maître qui n'enseigne avec conviction la langue française; mais il ne faut pas seulement que nos élèves la sachent bien, chacun selon ses moyens; il faut qu'ils aient pour elle un tel respect et en elle une telle foi qu'ils la veuillent ensuite défendre et propager au delà de nos frontières comme la plus belle et la plus digne d'être la langue internationale. En négligeant parfois cette défense à laquelle des étrangers même nous appelaient, n'avons-nous pas cédé à je ne sais quelle faiblesse d'internationalisme et méconnu les droits de nos enfants [1]?

Il est à peine besoin d'indiquer tout ce que l'enseignement de la géographie devra aux leçons de la guerre. Il n'y en a pas, y compris la morale et l'histoire, qui soit plus important pour la formation du sentiment national. Pratiquement il y a toujours servi; Raoul Frary proposait d'en faire le centre de tous les enseignements. Mais quelle ampleur nouvelle il va prendre, et

1. Voir P. Hazard, *Discours sur la langue française*, p. 45.

quel intérêt! Non seulement tous les pays qui auront servi de théâtre à la guerre seront pendant longtemps l'objet d'une curiosité passionnée; non seulement la carte du monde sera transformée, les livres et les cours renouvelés; mais il faudra donner une idée tout autre de la France, de sa situation dans l'univers, de sa capacité d'expansion économique, intellectuelle, morale, de ses devoirs aussi à l'égard de tant de peuples qui se tournent vers elle comme vers la lumière et à qui elle ne donne pas toujours toute l'attention qu'ils méritent. Ce sera une France non plus vaincue et timide, mais forte, rajeunie, noblement et généreusement ambitieuse qui s'enseignera. Il sera facile de montrer aux jeunes gens qu'ils auront non seulement à soutenir sa réputation, mais à porter au dehors et au loin l'industrie, la science, les idées françaises, et qu'en faisant leur devoir de patriotes, ils trouveront eux-mêmes l'honneur et le profit. Car rien n'est plus vrai. Chez les alliés et chez les neutres il nous reviendra une part, une large part de la clientèle de l'Allemagne, si nous savons et voulons la prendre. Personne ne sera accueilli mieux que nous, en particulier dans l'Amérique latine, où les Allemands sont si nombreux et si encombrants, et où les Français qu'on souhaite sont si rares. Nous ne le savons pas assez. Il faut que cette démonstration soit, après la victoire, une partie essentielle du programme de géographie. Ce ne sera pas la moins captivante.

Et dans l'enseignement des sciences on voudra sans doute avec une curiosité nouvelle mettre en évidence nos gloires scientifiques, et la part qui revient à nos savants dans la découverte de la vérité ou de ses applications. On le fait souvent pour notre grand Pasteur. Il y a bon nombre d'autres exemples, et il suffit que les maîtres en aient l'idée pour trouver à chaque instant l'occasion de les rappeler. Cela encore est dû aux jeunes Français.

Enfin, il y a deux enseignements auxquels il est inévitable que la leçon de la guerre donne un intérêt qui leur a été refusé jusqu'ici. Depuis de longues années l'initiative de quelques groupements s'est efforcée, mais en vain, d'obtenir l'organisation de l'éducation physique à l'école. Nous n'avions pas réussi à gagner cette cause devant l'opinion du corps enseignant, ni

auprès des pouvoirs publics. C'est hors de l'école, malgré l'école, car elle refusait le *temps*, l'*espace* et sa *bonne volonté*, que les sports, puis la préparation du brevet militaire entraînaient un certain nombre de jeunes gens à la vie physique. Aujourd'hui, c'est tout un mouvement officiel qui y appelle les écoliers. Il importe que demain on ne l'oublie pas, comme on l'a fait après 1870, et que le programme d'éducation physique ait sa place, avec tout le temps suffisant, dans les écoles. C'est le droit des enfants aussi bien que celui de la patrie; rien ne saurait nous justifier de l'avoir si longtemps méconnu[1].

La guerre nous aura persuadés aussi, sans doute, que le chant patriotique a droit de cité dans l'école. Nos soldats chantent dans les tranchées ou en allant à l'assaut. Combien savent seulement tous les couplets et l'air véritable de la *Marseillaise*? Comparez avec la nôtre — peut-être n'en avons-nous point — la liste des chants ou poésies patriotiques qu'on trouve dans les livres allemands. A vrai dire, c'est toute l'éducation artistique qui devrait, sans pédantisme mais sans fausse honte, faire sa place au sentiment patriotique. N'est-il pas étrange que dans les fêtes scolaires il ait été si souvent, ou plutôt presque toujours omis[2]? Car on ne saurait prendre au sérieux la formalité qui consistait à saluer de la *Marseillaise*, jouée par une fanfare dans l'indifférence générale, l'entrée et la sortie du cortège officiel. Ces fêtes comportent souvent une partie dramatique, quelques morceaux de déclamation. On n'en écartait pas toujours les plaisanteries scabreuses, puisqu'il a fallu que des sociétés se fondent pour épurer les programmes. Mais quelle part faisait-on à la littérature patriotique? Aucune: on redoutait le ridicule. Et sans doute le ridicule est mortel à l'éducation. Mais la lâcheté aussi. Et s'il faut éviter la pédanterie et les fautes de goût, il est inadmissible que

1. Il faut pourtant rappeler la très heureuse décision qui devait faire passer tous les futurs professeurs et instituteurs par la remarquable École de Joinville : mesure excellente et féconde, et qui, il faut bien y compter, restera en vigueur.

2. Mon ancien maître, M. Joseph Fabre, éloquent et infatigable apôtre de la fête de Jeanne d'Arc, a pourtant, mais au prix de quels efforts, obtenu qu'ici ou là fût jouée cette belle œuvre, et si émouvante, où il exalte le patriotisme le plus pur : *Le mystère de Jeanne d'Arc*. On ne saurait trop souhaiter qu'il ait enfin cause gagnée, d'abord et tout au moins dans les fêtes de l'école.

la foi à la patrie soit ridicule et n'ose pas s'exprimer. Les sentiments profonds, dit-on, ont leur pudeur. Or, le seul auquel on n'applique pas cette règle dans notre littérature, même scolaire, est celui à qui elle serait le plus nécessaire, à l'école surtout : c'est l'amour, qui de sa nature est tout intime, et dont l'étude prématurée a tant de risques. La vérité est que la conviction patriotique, on le voit assez sur le front de bataille, écartera le ridicule, et que les sentiments les plus généraux, les plus unanimes, le sentiment national comme les autres, ne sauraient être tenus secrets. On ne le développera pas chez l'enfant sans lui apprendre à le traduire, à le manifester à certaines heures. C'est encore une fois, et sous un autre aspect, le droit de l'enfant à sa patrie, le droit de la patrie à l'éducation nationale de l'enfant.

CHARLES CHABOT.

Les Programmes de l'Enseignement primaire et la Guerre[1].

Dans tous les départements, l'enseignement de l'école primaire a été modifié par la guerre. Je me suis proposé de rechercher comment ont été appliquées les instructions que j'ai données à mes collaborateurs pour que les événements actuels constituent dans chaque classe le principal « centre d'intérêt ». De l'étude qui va suivre j'ai puisé les éléments, soit dans les cahiers que j'ai examinés et les devoirs que j'ai lus, soit dans les bulletins d'inspection des inspecteurs primaires qui restent, ou dans les notes que j'ai prises au cours de mes tournées, soit enfin dans les rapports que j'ai demandés à tous les instituteurs et institutrices du département : voulant en effet assurer à mon travail toutes les qualités désirables d'exactitude et de précision, je les ai invités à me faire connaître ce qui avait été tenté et fait dans leurs écoles pour se rapprocher du but proposé à leurs efforts.

Pour plus de clarté, je passerai en revue les principaux enseignements et montrerai ce qui a été fait pour chacun d'eux.

1. Cet article est en fait un rapport adressé à la direction de l'enseignement primaire. Bien que l'auteur ne parle que de ce qu'il a observé dans son département, il semble bien que ses constatations soient vraies pour beaucoup d'autres départements (la presse pédagogique a fait connaître les initiatives heureuses, bien vite suivies grâce au zèle de nos instituteurs, et a répandu dans toutes les régions les exercices scolaires adaptés aux événements actuels). D'une manière générale on a continué presque partout à se conformer au développement régulier des programmes — sauf dans les écoles de filles, où des heures plus nombreuses ont été réservées aux travaux manuels. — Mais, sous l'influence de la guerre, l'enseignement proprement dit s'est transformé assez profondément et les transformations ressemblent beaucoup à celles qui vont être indiquées pour le département du Finistère. (N. D. L. R.)

I. — Morale.

Pour l'enseignement de la morale, les instructions, quand elles n'ont pas été devancées, ont été suivies d'enthousiasme. — « La chose allait de soi, m'écrit-on de différents côtés ; qu'avons-nous besoin de nos livres ? La matière de notre enseignement est ailleurs : elle est là-bas, sur le front ; elle est ici, elle est dans les régiments qui partent, dans les hôpitaux qui s'emplissent, dans les foyers qui se vident, dans les secours qui s'organisent, les œuvres charitables qui se fondent. Jamais matière ne s'est offerte aussi abondante, jamais exemples aussi nombreux et aussi probants. » — Aussi dans cette matière on puise à pleines mains : récits, citations, lettres, discours, gravures, exemples vivants, tout est mis à contribution. Les exemples vivants surtout. Quand ils se présentent, on les prend tout vifs ; en leur honneur et pour qu'ils produisent un effet immédiat, on ose « faire un accroc » à l'emploi du temps. Une lettre d'un maître mobilisé vient d'arriver du front ? Vite, on la lit, on la commente, une leçon de morale s'improvise. — Une jeune réfugiée de Malines a pris place sur les bancs de l'école du village : on lui demande de faire le récit des scènes d'atrocités auxquelles elle a assisté, des souffrances endurées. La petite martyre devient pour un instant le meilleur professeur de morale. L'oncle d'un élève, fusilier marin qui se bat à Dixmude a été proposé pour la médaille militaire : voilà un sujet de leçon tout trouvé. « Mon petit élève était fier de son oncle, toute la classe en est fière avec lui. » — « Justement c'est aujourd'hui l'enterrement de G..., jeune couvreur du bourg, tué à l'ennemi, allons-y tous. Le colonel du e de ligne est présent ; en peu de mots il montre ce qu'il y a de gloire et d'honneur à mourir pour la France. Les enfants ont les larmes aux yeux. Bon ! nous pourrons nous comprendre désormais lorsque nous chanterons en chœur : Mourir pour la Patrie... [1]. » — Les enfants ont une

1. Dans un département du Sud-Est, la classe du matin débute par un hommage rendu aux enfants du pays morts « au champ d'honneur ». C'est le titre du tableau qui a été dressé pour cet objet dans chaque école. Il se trouve partout affiché, en bonne place, sous un faisceau de drapeaux. Le maître lit les noms des martyrs. Un élève dit ensuite la première strophe

tendance à se moquer de leurs camarades mal doués. L'histoire qui suit les a fait réfléchir (les faits se sont passés dans le village même). Un jeune soldat de la e Compagnie du e Régiment, cantonné à P..., paraissait si lourd, si endormi que tous ses camarades le tournaient en dérision. Il veut suivre le peloton des élèves caporaux; le lieutenant l'en dissuade. Il part au front. Dans la même journée, il charge sept fois à la baïonnette; la septième fois il est fait prisonnier. Pendant la nuit, il tue les deux Allemands qui le gardent et rejoint les lignes françaises. Le lendemain, nouvelle charge. Il est blessé et décoré de la médaille militaire. — « Il y a un mois environ je vis entrer dans la cour de l'école un soldat blessé qui apportait une note de la part du maire. Nous étions en récréation. Quand il se fut acquitté de sa mission, je donnai un coup de sifflet et les élèves formèrent la haie de chaque côté de la porte d'entrée. Je priai le blessé qui se traînait péniblement de s'arrêter, et, d'une voix forte, je criai : « Tout le monde chapeau bas ». Le soldat, aussitôt, porta la main à la visière de son képi, l'y tint longuement et rendit le salut. Puis, sur ma demande, il fit, en termes forts et touchants, le récit de sa campagne. Il nous transporta d'abord en Belgique, retraça la bataille de Charleroi, la retraite précipitée de l'armée française.... Puis, soudain, il s'exalta : « Nous approchions de Paris, mes « enfants, et, un beau matin, nous avons dit aux Boches : Halte-là ! « vous n'avancerez plus. C'est la glorieuse bataille de la Marne où « les soldats français se sont conduits comme des héros. C'est « dans cette bataille que j'ai été blessé. » Puis il montra sa capote trouée : « une balle est entrée par là, dit-il ; elle est toujours « dans ma poitrine ». Et relevant son pantalon et la manche de sa veste, il nous montra les plaies faites par des éclats d'obus. « C'est pourquoi, continua-t-il, vous me voyez marcher comme « un vieillard, appuyé sur une canne, et répondre à votre salut de « la main gauche. » Je le remerciai chaleureusement et en quelques mots je fis comprendre aux enfants qu'en ce brave ils honoraient

---

de l'Hymne du souvenir : Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie.... L'ensemble de la classe, debout, têtes nues, scande la deuxième strophe : Gloire à la France éternelle !...

Comme le déclare une de nos vieilles maîtresses, qui est une femme de grand cœur, « le moment est très impressionnant ». Extrait d'un rapport de M. Tapie, inspecteur primaire (N. D. L. R.)

la Patrie mutilée. Mon auditoire était silencieux et ému, et quand le blessé franchit la grille, un cri partit de toutes ces poitrines d'enfants : Honneur aux blessés! Vive la France! Le lendemain matin, je n'eus pas de peine à obtenir des réponses à ma leçon de morale. Tous voulaient répondre à la fois. Je ne reconnaissais plus ma classe. »

Ce sont là des exemples, choisis entre beaucoup, des libertés que nos maîtres savent heureusement prendre avec le programme et l'emploi du temps. Certains, même, emportés par un beau zèle, vont plus loin. On les a autorisés, engagés même, à modifier le programme : ils le suppriment. On renonce aux « traditionnelles leçons » sur la famille, l'école, les devoirs envers les maîtres et soi-même et, pour être plus sûr de ne pas manquer le but, on les remplace par l'explication de « maximes relatives à la guerre », par la lecture et le commentaire d'articles de journaux ou de revues, de pages empruntées à nos meilleurs écrivains. L'intention est bonne, le procédé n'est pas mauvais. Le programme n'autorise-t-il pas cettte liberté d'allure, ne dit-il pas : « La force de l'éducation morale dépend moins de la précision et de la liaison logique des vérités enseignées, que de l'intensité du sentiment, de la vivacité des impressions, de la chaleur communicative de la conviction » ? On ne peut, par suite, qu'approuver le choix des lectures suivantes qui ont servi de thèmes à autant de leçons de morale :

1. Haut les cœurs, et vive la France! (adresse de M. Buisson).
2. Au-dessus des haines (sacrifice héroïque d'un officier anglais pour un blessé allemand).
3. Le courage des Françaises (lettre d'une paysanne lorraine à son mari soldat).
4. L'économie : l'offrande d'un petit Français (lettre au Président de la République).
5. L'ambulance prisonnière : leçon de courage et de grandeur d'âme.
6. Amour maternel (lettre d'une mère russe à son fils).
7. Devoirs envers les réfugiés : derrière les armées, de G. Helsey (*Journal* du 28 octobre).
8. Une famille unie : l'aveu, de Frapié (*Matin* du 9 novembre).
9. Nos braves : conduite de l'instituteur de Méricourt-sur-Somme (*Manuel général* du 14 novembre).
10. Leçon de stoïcisme et de belle humeur : bombardement de Reims et d'Arras (*Manuel général* du 26 novembre).

11. Fraternité : un brave petit Breton, Isidore Colas (*Manuel général* du 21 novembre).
12. La solidarité française : appel à la solidarité, de E. Lavisse.

On ne peut davantage désapprouver cette autre série de leçons faites dans une école, et en dehors du programme :

1. *Le drapeau.* — Ce que représente le drapeau. Lectures : ce qu'est le drapeau (J. Claretie). Devoir du soldat : honneur et patrie. Devoir des civils : saluer le drapeau.
2. *Les conférences de la Haye.* — Comment la guerre aurait pu être évitée. Efforts de Nicolas II pour instituer le tribunal d'arbitrage. L'arbitrage obligatoire. Le droit des nations.
3. *La force prime le droit.* — Explication de la devise allemande. Le loup et l'agneau. Commentaires : l'Autriche et la Serbie ; l'Allemagne et la Belgique ; les Alliés, soldats de la justice et du droit.
4. *Nos soldats sur le front.* — Les turcos et la garde impériale (récit). Nos chasseurs alpins dans les Vosges : récit, gravures, les diables noirs. Les fusiliers marins à Dixmude, récit et gravures. Les marins : perte du torpilleur *Mousquet*, les sous-marins *Curie* et *Saphir*.
5. *La charité et la bienfaisance.* — La manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne. Donner aux soldats, ce n'est pas faire l'aumône, c'est payer une dette de reconnaissance. La délicatesse dans la charité. Lecture : composition d'une fillette, communiquée par M. Liard au journal *Le Temps*.

Toutetois, si heureux que soit le choix de ces sujets de leçons et des lectures qui les ont inspirées ou qui les illustrent, il est à craindre que cette façon de faire n'ait, avec les avantages, les inconvénients de ce que l'un de ses partisans appelle « une méthode à bâtons rompus ». Me semblent mieux inspirés (et ce sont les plus nombreux), ceux qui ont essayé de concilier ce que demandent les nécessités présentes et ce que le programme recommande. Ils y ont réussi par un travail d'adaptation toujours ingénieux, souvent heureux. Ils ont retranché ici, ajouté là : mais ils ont tenu à coordonner leçons et lectures d'après les indications du programme, si bien qu'avec ces additions et soustractions méthodiquement combinées on peut faire comme l'esquisse d'un programme de l'enseignement de la morale pendant l'année 1914-1915.

I. *L'enfant dans la famille.* — Le sentiment de la famille avivé par l'idée du danger qui menace ceux qui lui sont chers et la grande

famille qu'est la France. Devoirs d'obéissance, de respect, de reconnaissance, plus impérieux que jamais. Devoirs nouveaux que la guerre crée aux enfants dans la maison au foyer diminué.

II. *L'enfant dans l'école.* — Le devoir de l'écolier est un devoir patriotique. En travaillant pour lui, il travaille pour la patrie. Comment l'école a préparé des hommes capables de la défendre. Comment elle doit faire la France de demain, une France plus grande, plus heureuse.

III. *La patrie.* — La France, ses grandeurs et ses malheurs. Son rôle dans le monde : son idéal de justice, de liberté, de fraternité. L'amour de la patrie dominant tout : l'union sacrée. Comment ce sentiment grandit dans l'épreuve. Comment le témoigner. Devoirs envers la patrie : le citoyen, le soldat, la femme française. Devoirs des enfants, ce qu'ils peuvent faire. Les grands Français. Les grandes luttes pour la défense du droit et de la liberté.

IV. *Devoirs envers soi-même.* — La propreté : soldats en campagne, à l'hôpital. La tempérance : interdiction de la vente de l'absinthe. L'économie : l'heure est à l'économie, à la vie simple, aux toilettes modestes. Le courage : le soldat dans les tranchées, l'endurance, la patience, la ténacité, gages de la victoire.

V. *Devoirs envers autrui.* — Respect de la liberté d'autrui : les Allemands veulent asservir le monde; nous, nous défendons la liberté, le droit des gens. Respect de la propriété : bombardement des villes ouvertes, pillages, incendies, contributions de guerre. Respect de la vie d'autrui : les blessés, les brancardiers, les civils. Respect de la parole donnée : le « chiffon de papier ». Charité : devoirs envers les réfugiés, les blessés, les soldats du front, etc....

Ces leçons ont été faites dans la plupart des écoles. Les réponses que j'ai obtenues aux questions posées m'ont prouvé qu'elles avaient porté leurs fruits. Souvent j'ai été émerveillé de la façon dont de petits bonhommes de dix ans me montraient comment en travaillant sur les bancs de l'école, ils défendaient la France à leur façon, de la précision, de la netteté avec laquelle des élèves de cours supérieur ou complémentaire faisaient devant moi la comparaison de l'idéal allemand et du nôtre. Le bon grain, jeté à pleines mains, a levé. Il a levé d'autant mieux qu'à cet enseignement est venu s'en joindre un autre, non moins efficace, celui de la morale en action : visites aux blessés — distributions de vêtements, fruits, gâteaux[1] — confection de vêtements,

1. « En visitant une école, je trouve un jour, dans un coin de la salle, des corbeilles chargées de pommes, de poires, de noix, de châtaignes, etc. J'apprends alors que l'instituteur avait organisé l'œuvre du dessert aux

tricots, chaussettes, gants — souscriptions, sou de l'école, sou du dimanche, etc.... Les leçons se traduisaient ainsi immédiatement en actes. Jamais l'enseignement moral n'est allé plus droit à son but qui est de « chercher avant tout à produire l'acte moral, à le répéter, à en faire une habitude qui gouverne ». Jamais il n'a davantage été « l'art d'incliner la volonté vers le bien ».

II. — Instruction civique.

L'organisation et le fonctionnement des administrations publiques doivent aux circonstances d'offrir un intérêt particulier, la plupart ayant dû s'adapter aux besoins créés par l'état de guerre et fonctionner dans des conditions nouvelles et plus difficiles. Cet intérêt, quelques maîtres l'ont senti ; ils ont vu qu'il y avait là une occasion à ne pas laisser échapper, un moyen de rajeunir cet enseignement et d'en augmenter la portée. « Avouons-le, écrit une directrice, hier l'instruction civique nous intéressait médiocrement ; mais comme nous saisissons mieux aujourd'hui le rôle du maire, du préfet, depuis qu'il nous a été permis d'admirer la conduite du bourgmestre de Bruxelles, du maire de Crépy, du préfet de Meurthe-et-Moselle ! »

Éclairés, inspirés par les événements, ces maîtres ont imaginé un certain nombre de sujets de leçons, parmi lesquels je relève les suivants :

I. *La commune.* — Le maire, ce qu'il a fait pour la mobilisation. Feuilles de route, passe-ports, réquisitions. Part prise au ravitaillement des troupes par les communes. Les maires restés à leur poste devant l'invasion. Les maires héroïques. La garde civique.

II. *Le département.* — Devoirs des fonctionnaires en temps de paix et en temps de guerre. Les préfets, les sous-préfets des départements envahis. Comment le Finistère vient en aide aux départements envahis par l'ennemi. Vote de crédits. Accueil fait aux réfugiés. Allocations aux familles des mobilisés.

III. *L'état, les pouvoirs publics.* — Siège du pouvoir exécutif : le

---

blessés et qu'il y avait là la récolte d'une semaine. Chaque enfant se privait volontairement de son dessert et tous les dimanches, le maître accompagné d'une délégation d'élèves allait faire des heureux dans les différents hôpitaux voisins. » Extrait d'un rapport de M. Cabois, inspecteur primaire à Argelès. (N. D. L. R.)

transfert à Bordeaux. Le chef de l'État : son rôle n'a-t-il pas grandi depuis le début des hostilités? Le Président et les Ministres se rendent sur le front. Le pouvoir législatif. La guerre et le Parlement : séance du 4 août 1914; les députés et les sénateurs : les lois. L'armée : budget de la guerre, pensions aux blessés, aux veuves, aux orphelins. Les loyers, le moratorium.

IV. *L'impôt.* — Le budget en temps de guerre. La dette publique : emprunt de 9 milliards. Les bons de la défense nationale. Pourquoi l'impôt doit être payé avec plus d'empressement que jamais.

V. *Le service militaire.* — Le service militaire depuis un siècle. Le service militaire chez nos alliés et en Allemagne. Les armées de terre et de mer. Les différentes armes : rôle et importance de chacune d'elles; l'artillerie, les avions, l'intendance, le service de santé.

Ce programme témoigne de l'effort sérieux fait par quelques maîtres pour appliquer à l'instruction civique les instructions données. Je regrette qu'ils ne soient pas plus nombreux. Je me réserve de les proposer en exemple à leurs collègues moins avisés et moins clairvoyants.

III. — Histoire.

Le programme de cet enseignement a été le plus souvent organisé en deux parties : 1° l'histoire de la guerre actuelle, 2° l'histoire de France suivant les programmes, mais enrichie de rapprochements et de comparaisons avec les événements actuels. Pour la première, on a réservé une leçon qui se fait, ou tous les huit, ou tous les quinze jours; dans les écoles les plus importantes, les élèves des classes supérieures (cours supérieur et cours complémentaire) sont réunis de temps à autre et des leçons spéciales leur sont faites. L'histoire de la guerre est exposée avec plus ou moins d'art et de méthode suivant les maîtres. La plupart donnent à leurs leçons la forme d'une causerie sur les événements de la semaine et ont recours à des moyens accessoires plus ou moins ingénieux : ce sont les journaux illustrés que l'on fait circuler parmi les élèves; c'est la lecture et le commentaire des communiqués officiels, d'articles de revues ou de journaux; c'est la mise au point d'une carte polycopiée que chaque élève a entre les mains et sur laquelle il trace la marche des armées; ce sont des récits envoyés du front, récits des combats

auxquels ont pris part des enfants du pays; c'est aussi parfois la leçon faite par des maîtres pour lesquels on est tout yeux et tout oreilles parce qu'ils racontent ce qu'ils ont vu. C'est ainsi qu'un instituteur revenu de Gand, Dixmude, Dunkerque, en permission de quelques jours dans la localité où il exerçait, a donné à ses anciens élèves une idée de la vie des tranchées et des combats auxquels il a pris part; qu'un instituteur de l'Ouest, sergent d'infanterie a fait deux leçons, l'une sur les causes de la guerre, l'autre sur les opérations militaires qui se sont déroulées devant lui; qu'une institutrice d'un département envahi a décrit à ses élèves les scènes vues et vécues au début de la guerre, passage de troupes se rendant en Belgique, entrain des soldats, accueil qui leur fut fait, honneurs rendus au drapeau attaché au poteau de la frontière franco-belge, fuite des habitants devant l'ennemi pillard, assassin, incendiaire.

Certains maîtres ne se contentent pas de ces entretiens, si intéressants qu'ils soient. Tenant à suivre de plus près les instructions, ils ont fait un effort pour donner à leurs leçons plus de suite et de méthode. « C'est peut-être en histoire, écrit le directeur d'une école importante, que les premières instructions ont été le moins bien comprises, et il a fallu l'arrivée du dernier bulletin pour nous mettre dans le bon chemin. Certes les élèves connaissent, au moins de nom, le siège de Liége, la bataille de Charleroi, la victoire de la Marne, mais la guerre actuelle n'a pas été étudiée comme elle aurait dû l'être. On n'a pas su en rechercher les causes, mettre en relief les principaux événements, en montrer la suite et l'enchaînement; on s'est contenté de parler des faits les plus importants à mesure qu'ils se produisaient sans chercher à les rattacher les uns aux autres. Là tout est à refaire et à reprendre à pied d'œuvre. Mes collaborateurs et moi l'avons reconnu et hier même, au cours d'une réunion, nous avons arrêté le programme suivant :

1re leçon. — L'Europe au début de juillet 1914. Causes de la guerre. Les ambitions austro-hongroises.

2e leçon. — La déclaration de guerre. L'Autriche et la Serbie. La mobilisation européenne. Violation de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique.

3e leçon. — Les désillusions du germanisme. L'Allemagne a voulu

la guerre. Premières déceptions : l'Italie reste neutre; l'Angleterre avec nous; l'héroïsme des Belges. Tous unis contre les Allemands.

4e leçon. — Les opérations militaires. Le plan allemand. La campagne de Belgique. La bataille de Charleroi. La marche sur Paris.

5e leçon. — La bataille de la Marne.

6e leçon. — Les batailles de l'Aisne, de la Woëvre, de la Picardie et de la Flandre.

7e leçon. — Russes contre Austro-Allemands. La mobilisation russe. Les opérations en Galicie, en Prusse orientale, en Pologne.

8e leçon. — L'Autriche contre la Serbie et les Monténégrins.

9e leçon. — La guerre sur mer. Services rendus par les flottes. La prise des colonies allemandes.

10e leçon. — Les atrocités allemandes.

Des programmes analogues ont été établis et suivis dans plusieurs écoles. Au cours de ces leçons, on fait appel aux événements passés pour éclaircir ceux d'aujourd'hui. Tout de même, pour les leçons ordinaires de l'histoire de France, l'histoire d'aujourd'hui vivifie l'histoire d'autrefois. Ces rapprochements ne sont pas tous également justes : il arrive qu'on force la note; d'où des erreurs ou des déformations fâcheuses. En voici en revanche quelques-uns qui m'ont paru assez heureux :

1. Les tranchées devant Alésia et les tranchées d'aujourd'hui.
2. Les invasions barbares du ve siècle ; invasion de la France en 1914.
3. Campagne d'Attila. Marche sur Paris ; crochet ; bataille des Champs Catalauniques. La marche sur Paris et la bataille de la Marne en 1914.
4. La féodalité en France et en Europe; un empire féodal moderne : l'Allemagne.
5. Othon, empereur d'Allemagne; Bouvines 1214.
6. Guerre de Cent ans. La France envahie, pillée, ruinée. Les Anglais pendant la guerre de Cent ans ; les Anglais aujourd'hui.
7. L'artillerie au XVe siècle ; l'artillerie aujourd'hui.
8. François Ier et Charles-Quint. Le rêve de Charles-Quint; le rêve de Guillaume .

« Aujourd'hui 29 janvier, m'écrit un maître, j'ai étudié les guerres du règne de Louis XV. La guerre de la succession de Pologne m'a fourni l'occasion de rappeler ce qu'était le royaume de Pologne, comment il fut partagé, et en regard j'ai montré le beau geste des alliés décidés à reconstituer ce royaume, à rendre enfin leur patrie aux millions de Polonais qui depuis si longtemps attendent l'heure de la réparation. La guerre de la succes-

sion d'Autriche m'a permis de mettre en relief le caractère de Frédéric II, le grand ancêtre de Guillaume II. Comme ce dernier, il renie sa parole et déchire les traités. Comme Guillaume il ordonne à ses officiers d'avoir recours à la trahison « si on ne peut faire autrement ». En regard de cette conduite, j'ai montré l'attitude chevaleresque des Anglais et des Français à la bataille de Fontenoy. J'ai rappelé l'histoire du chevalier d'Assas et fait connaître aux enfants la belle conduite de son émule, le sergent Jacobini. »

Peut-être ces rapprochements dont l'intérêt est incontestable amèneront-ils les maîtres à tenter quelque chose de plus intéressant encore ; peut-être, prenant ainsi l'habitude de voir plus haut et plus loin, seront-ils conduits à faire un choix parmi ces rapprochements et à mieux sentir l'importance de quelques-uns ; peut-être se rendront-ils compte que la guerre de 1914 étant la dernière des grandes crises de notre histoire, il y aurait intérêt à expliquer avant elle et grâce à elle les grandes crises qui l'ont précédée, l'histoire de notre pays devenant ainsi surtout l'histoire des assauts qu'il a subis, des victoires qu'il a remportées, l'histoire de ses chutes et de ses relèvements, des péripéties qui l'ont tantôt éloigné, tantôt rapproché de son idéal. C'est ce que semblent avoir au moins entrevu quelques maîtres. « L'enseignement de l'histoire montrera aux élèves, écrit une directrice d'école, par quelle suite d'événements notre France est devenue ce qu'elle est ; il convient par suite de se servir de la guerre actuelle comme d'un terme de comparaison qui fera ressortir aux yeux des enfants l'importance de ces événements. » Un directeur abonde dans le même sens : « Les grandes invasions, les Normands, la bataille de Bouvines, la guerre de Cent ans, Louis XI et Charles le Téméraire, François Ier et Charles-Quint, la guerre de Trente ans, autant de sujets qui permettront de montrer la France éternellement menacée, et de montrer qu'il s'est toujours trouvé des émules des Grand-Ferré, des Duguesclin, des Jeanne d'Arc, des Bayard, de bons Français et de bonnes Françaises pour sauver la patrie en danger. » L'idée est excellente ; elle vaut d'être creusée. Grâce à elle nos maîtres pourront déterminer ces points « essentiels » sur lesquels le programme les invite à insister exclusivement.

Dans mes dernières instructions j'avais appelé l'attention de

mes collaborateurs sur la nécessité de faire plus que le programme ne demande, au moins au cours moyen. « Il faut, leur disais-je, que nos élèves connaissent dans ses grandes lignes l'histoire de nos amis et celle de nos ennemis; il faut qu'ils sachent comment et pourquoi l'Angleterre est devenue notre alliée, elle qui a été si longtemps notre ennemie, pourquoi et comment la Prusse nous a toujours poursuivis de sa haine. » Peu ont répondu à cet appel. On me dit bien : « Je fais une étude approfondie de l'histoire des nations belligérantes »; mais on ne m'en apporte aucune preuve, on ne me dit pas en quoi consiste cette étude, trop approfondie d'ailleurs pour qu'elle m'inspire confiance. Dans deux ou trois écoles, des leçons spéciales ont été faites sur la question d'Orient, sur l'Unité italienne, le partage de la Pologne, l'Unité allemande. C'est tout et ce n'est pas assez. Je reviendrai à la charge. J'espère cette fois être suivi.

Je signale enfin une très heureuse initiative. Un instituteur m'écrit : « Peut-être conviendrait-il de donner à chaque élève un cahier spécial dit « cahier de la guerre » où seraient mentionnés les faits saillants, résumés les récits, reproduits les contes et les croquis intéressants de cette lutte gigantesque. Ce cahier serait *gardé dans la famille, lu, relu, consulté par les grands et les petits.* » Je me suis empressé d'engager ce maître à mettre sans plus tarder son projet à exécution, ajoutant que plusieurs de ses collègues l'avaient précédé dans cette voie. Dans l'une de ces écoles on a même eu l'idée de partager ce cahier en deux parties; les pages de gauche sont réservées aux extraits de lettres, de discours, de poésies; celles de droite à l'histoire de la guerre.

IV. — Géographie.

En géographie, on paraît avoir compris que l'étude détaillée des régions où se passe l'action s'imposait. La frontière du Nord, celle de l'Est, la grande voie naturelle suivie par les invasions, les Vosges, l'Argonne, les Hauts de Meuse, le bassin parisien, ont fait l'objet d'autant de leçons spéciales. On a fait un usage plus général, plus attentif, des cartes et surtout de la carte du théâtre des opérations. On s'est procuré des cartes imprimées,

on en a dessiné, on les a reproduites au polycopie. De nombreuses gravures contribuent à rendre la géographie vivante. Tout irait pour le mieux si les recommandations faites au sujet de l'étude des pays des nations belligérantes avaient été suivies. Elles ne l'ont pas été partout, il s'en faut. Un nouvel effort s'impose.

V. — Français.

Ici, au contraire, je n'ai aucune réserve à faire. Mes directions ont été suivies à la lettre et dans leur esprit de point en point. La matière s'y prêtait-elle davantage? est-il plus facile de choisir un texte de dictée et de composition française que d'établir un programme d'histoire, de géographie ou de morale? ou bien sachant que de tous les enseignements, l'enseignement du français est celui qui s'adresse et parle le plus directement au cœur, mes collaborateurs lui ont-ils donné à dessein le meilleur de leur effort? ou encore ont-ils été aidés dans cette partie de leur tâche par l'entraînement auquel les ont soumis mes directions dans ces deux dernières années qui ont été spécialement consacrées à cet enseignement, et ont-ils recueilli le fruit de l'expérience acquise, d'un lent et sérieux travail? Quoi qu'il en soit, le fait est là : c'est dans les exercices de français que se fait le mieux sentir, et de la façon la plus heureuse, l'action des événements actuels.

Partout c'est aux sources indiquées qu'on est allé puiser les textes de dictées, les pages à expliquer, les morceaux à faire apprendre. Les uns sont empruntés aux relations de guerre, aux récits d'actions héroïques, aux lettres, discours publiés dans les journaux et les revues :

Agonie du beffroi d'Arras. Comment la garde prussienne fut décimée. La résurrection du village. Une paysanne héroïque. La vie de nos soldats dans les tranchées (un instituteur). Aux soldats de France (Viviani). Le Droit prime la Force (Deschanel). Un convoi de prisonniers allemands en Bretagne. Denise Cartier. Vive la France! (composition d'un élève de lycée). Sur la France éternelle (conférence du recteur de l'Académie de Nancy).

D'autres ont été extraites de pages publiées par les écrivains qui ont mis leur plume au service de la patrie :

Les deux patriotismes (Boutroux). Appel aux enfants de France (J. Aicard). Éloge du peuple français (Lavisse). Le drapeau caché (Bazin). Mépris de la mort (Haraucourt). La lettre à celui qui n'en reçoit pas (Brieux). La grande tâche (A. France). Les blessés (H. Lavedan).

C'est à ces récits d'actualité, à ces pages toutes frémissantes de vie, qu'on s'est d'abord adressé. Puis on s'est souvenu des pages immortelles, de celles qui, écrites avant, bien avant la guerre, chantent, elles aussi, le patriotisme et racontent l'héroïsme; on a repris les livres de lecture expliquée, de morceaux choisis, et on a fait une anthologie de ceux à qui les circonstances présentes donnent un regain d'actualité, un renouveau d'intérêt :

Les adieux d'Hector et d'Andromaque (Homère). Le sang-froid intrépide de Racine (Racine). Le soldat français (Voltaire). La mort de Turenne (Sévigné). Le récit de Rodrigue (Corneille). Le vieil Horace (Corneille). Oui, mon colonel (Chevert à Prague). Condé à Rocroi (Bossuet). Les Français au bivouac (général Foy). La France en danger (E. About). La charge de la cavalerie à Waterloo (V. Hugo). La patrie française et son rôle civilisateur (Gambetta). L'enlèvement de la redoute (Mérimée). Les soldats de l'an II (V. Hugo). Chant de guerre des Francs (Chateaubriand). La patrie en danger (Danton). Les paysans de l'Argonne (Theuriet). Fleurs de sang (Sully-Prudhomme). Les halles d'Ypres (Michelet). La forêt d'Argonne (Taine). Au siège d'Arras (Rostand). La guerre sainte (J. Claretie). Arrivée des gardes mobiles du Finistère à Paris en 1870 (J. Sandeau). Patriotisme et humanité (Bersot).

Conformément aux conseils maintes fois donnés, ces textes dictés ou lus ont tous fait l'objet d'une explication; ces explications ont toutes été suivies d'un exercice consistant le plus souvent en des questions. Une fois de plus, j'ai demandé aux maîtres de donner tous leurs soins à la rédaction de ces questions, de ne pas accueillir celles qui ne font appel qu'à la mémoire, de s'ingénier à en trouver qui, s'adressant à l'intelligence et surtout au cœur, obligent l'enfant à faire un effort utile et à fournir la preuve que le texte a été compris et senti. J'ai constaté avec plaisir qu'un nouvel effort a été fait dans ce sens un peu partout, et qu'il a donné de meilleurs résultats que par le passé.

Il en est de même pour le choix des sujets de compositions

françaises. L'on a fait le meilleur accueil aux sujets que les circonstances offrent tout faits. On a regardé autour de soi, on en a cherché et on en a trouvé. On a regardé des gravures et après s'être intéressé aux scènes qu'elles reproduisent, on a songé à y intéresser les élèves à leur tour. On a feuilleté les livres et procédé à une mise au point des sujets d'antan. Mieux encore : on a tenté une œuvre difficile entre toutes, on a essayé d'en imaginer de nouveaux ;

1. *Sujets d'actualité portant sur des faits directement observés.* — L'arrivée du journal au village. Description de la place du village au moment de la lecture du communiqué. Racontez la visite que vous avez faite samedi aux tranchées établies dans le jardin de Terinon. Plantation d'un arbre dans la cour pour les réfugiés belges : racontez la scène. Grand'mère lit son journal : dites ce qu'elle fait et pourquoi elle paraît tant s'intéresser actuellement à sa lecture. Votre dé à coudre : à quoi il servait avant la guerre, à quoi il sert maintenant. Ma première paire de chaussettes pour les combattants. L'heure de la soupe dans un cantonnement. Promenade à la campagne en août 1914. Écrire à un parent ou à un ami pour lui dire comment fonctionne votre école dans les circonstances actuelles. Vous avez vu arriver l'autre jour deux batteries d'artillerie : dites ce que vous avez observé. Un blessé est venu à l'école : racontez sa visite. Décrire l'arrivée en gare des réfugiés. M. le Maire est venu en classe mercredi et vous a montré plusieurs gravures ; l'une d'elles a attiré particulièrement votre attention : décrivez-la. Les soldats du 72e ont cantonné hier dans la cour de l'école : vous les avez observés à l'exercice, puis au repos : rendez compte de vos observations. Une vieille voisine ne sachant pas lire est venue vous demander de lui lire une lettre qu'elle vient de recevoir de son fils actuellement à la guerre : racontez la scène. La soirée en famille cet hiver. Votre mère a recueilli une petite Belge ; faites le portrait de la petite réfugiée, racontez ses malheurs, dites ce que vous faites pour elle. Le soir en famille, on compose une lettre en commun pour le fils soldat : que lui dit-on ? faites parler la mère, le père, les frères, les sœurs [1]. Votre papa est sur le front ; il a écrit ;

1. Dans les Hautes-Pyrénées quelques instituteurs ont eu l'idée touchante d'écrire eux-mêmes ou de faire écrire par les enfants une lettre périodique destinée à tous les soldats de la commune et qui leur donne des nouvelles du village.

L'instituteur de G... a également fait écrire à « ses » soldats par ses écoliers, pour le jour de l'an. Beaucoup ont répondu.

« J'ai cherché à généraliser cette heureuse idée, et désormais, dans toutes nos petites écoles, la « lettre aux soldats » occupera une séance de composition française et une séance d'écriture. » Extrait du rapport de M. Cabois, inspecteur primaire à Argelès. (N. D. L. R.)

votre maman vous charge de lui répondre; vous donnez à votre père des nouvelles de la famille, vous dites ce que vous faites pour rendre la vie supportable à votre mère, quelle est votre conduite, votre application à l'école. Dans un des champs où les jeunes ne travaillent plus, vous avez vu un vieillard qui conduisait la charrue; quelles pouvaient être les réflexions du vieux laboureur, quelles ont été les vôtres à sa vue? Il pleut, il pleut constamment. Ah! comme la pluie est triste cet hiver! A quoi et à qui pensez-vous en la voyant tomber? Ces jours derniers on a enterré à Brest un jeune soldat mort à l'hôpital. Vous êtes allé déposer un bouquet sur sa tombe : racontez votre visite au cimetière. La vie que je mène depuis que papa est à la guerre.

2. *Sujets d'après des gravures.* — Fidèle jusqu'à la mort (chien sur la tombe de ses amis soldats). Arrivés trop tard (visite à l'hôpital de deux pauvres vieux qui viennent de perdre leur fils). Un soldat blessé. L'adieu. Les fusiliers marins à Dixmude. On leur donne à boire. La *Marseillaise* de Rude.

3. *Sujets imaginés.* — Lettre à une écolière de la Haute-Alsace à qui vous envoyez quelques livres de français. Parallèle entre la défense nationale en 1792 et en 1914. Le grain de la moisson de 1915. Un train de soldats français se rendant à la frontière doit rencontrer un train de prisonniers allemands. « Mes amis, dit l'officier français à ses hommes, gardez-vous de toute manifestation hostile à l'égard des prisonniers ennemis. N'oubliez pas que ce sont des vaincus. » Commentez ces paroles. La soirée du 24 décembre dans les tranchées. Dans une page de M. Barrès on trouve cette phrase : Tout plaisir cette année est une vilenie. Dites quel en est le sens; puis, songeant à vous-même, dites dans quelles circonstances et pour quelles raisons cette pensée a dû vous paraître vraie depuis la guerre. Commentez cette pensée : toute souffrance non endurée est une dette envers ceux qui souffrent. Les hommes se découvrent devant le drapeau : les femmes ne pourraient-elles pas le saluer? Pourquoi et de quelle manière? Vous avez vu une de vos voisines attendre avec impatience le passage du facteur, elle est sans nouvelles de son mari qui est sur le front : dites ce que vous avez observé. Le lieutenant X (citation à l'ordre du jour) : racontez sa mort. Une route du nord de la France raconte ce qu'elle a vu depuis trois mois. Dites quelles transformations se sont opérées en vous depuis le début de la guerre, quels nouveaux sentiments sont nés dans votre cœur, quels sont ceux qui ont été renforcés, ceux qui se sont amoindris. Deux bonnes vieilles tricotent des bas pour les soldats : décrivez-les et faites-les parler.

Enfin il est une source à laquelle j'avais invité nos maîtres à puiser, c'est la lecture expliquée. Je leur avais conseillé de demander aux textes étudiés en classe de leur suggérer des sujets de composition qui en seraient comme la suite et le pro-

longement. J'avais spécialement recommandé ces sujets parce qu'ils ont pour les élèves le même genre d'attrait que l'exercice qui leur donne naissance, parce que les maîtres trouvent dans l'explication des textes la meilleure des préparations, enfin et surtout parce que ces sujets resserrent le lien qui unit l'un à l'autre ces deux exercices, la lecture expliquée et la composition française et que ce lien-là, on ne le resserra jamais trop. De ces recommandations on s'est souvenu en la circonstance. De là, un certain nombre de sujets donnés à la suite ou de dictées faites, ou de lectures expliquées, ou de morceaux récités :

Vous supposez que vous êtes l'un des deux enfants dont il est parlé dans la dictée (odyssée de deux enfants) et vous racontez votre fuite de votre village envahi, votre arrivée dans une batterie française, votre vie de jeune troupier. Le Capitaine du *Saphir* : vous avez appris par les journaux la fin du *Saphir*. Tâchez de décrire cette scène comme vous vous la représentez depuis que vous avez lu : le Capitaine du *Normandy* (V. Hugo). Vous avez fait la dictée intitulée : le Sac du soldat, par V. Margueritte (un soldat oblige son commandant à prendre son sac comme bouclier). Commentez la réponse du soldat à son commandant : Moi, je ne compte pas ; mais nous, nous avons tous besoin de vous. Lorsque l'état de Jean Oberlé s'est amélioré, il remercie le douanier des bons soins qu'il lui a donnés et lui explique les raisons pour lesquelles il s'est sauvé en France. Les soldats de l'an II et ceux de 1914. La Prusse a passé par là (A. Theuriet) : dans la solitude de la chambre que de bonnes âmes lui ont offerte, l'enfant réfléchit à ce qu'il a vu et aux paroles de sa mère. Faites-nous part de ses pensées.

VI. — Autres enseignements [1].

Voilà ce qui a été tenté ou fait dans les enseignements cardinaux. Les enseignements accessoires ne sont pas restés en dehors du mouvement. Le dessin au premier rang. Jamais les

1. L'enseignement des sciences physiques et naturelles a lui aussi, dans beaucoup de départements, pris une physionomie spéciale. On a donné des notions nouvelles ou plus précises en entretenant les élèves de l'antiseptie, des eaux potables, de la conductibilité thermique et des vêtements chauds, de la teinture d'iode et de la pharmacie du soldat, de l'absence d'épidémie en 1914, de l'imperméabilisation des vêtements, de la fabrication des poudres et explosifs, du canon de 75, du tir, des aéroplanes et hydroplanes, de leurs moteurs, des cuirassés, des mines flottantes, des

enfants n'ont dessiné ou peint autant de soldats de toutes les armes et de toutes les armées; les plus hardis ou les mieux doués s'essaient à reproduire les gravures de la guerre ou même à en imaginer. Parfois, les compositions françaises sur des sujets d'actualité s'illustrent de croquis ou de pastels. A l'entrée d'une classe et à la sortie on continue de chanter, mais on chante surtout des chants patriotiques au préalable expliqués : La Marseillaise — le Chœur des Girondins — Sambre-et-Meuse — La Marche lorraine. — La Brabançonne — L'hymne anglais — Le Rhin allemand — Aux Morts pour la Patrie — Les Soldats de France — Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine.

Il n'est pas jusqu'à l'arithmétique qui, dans quelques écoles, n'ait tenu à se mettre au ton du jour. Témoin le problème suivant :

Un cuirassé poursuit un paquebot. A 10 heures du matin il en est séparé par une distance de 14 kilomètres. Le cuirassé file 15 nœuds et le paquebot 346 m. 1/3 par minute. Après une heure de chasse le cuirassé augmente sa vitesse de 4 kilomètres à l'heure. Trouver à quelle heure le cuirassé lance son premier obus sur le paquebot, en supposant qu'il ouvre le feu à une distance de 1 800 mètres. *Ou bien encore ceux-ci* : Il y a dans une place forte 8 000 hommes qui ont des vivres pour 49 jours. La ville est sur le point de subir un siège qui peut durer 150 jours. Combien doit-on faire sortir d'hommes pour qu'en diminuant la ration de 1/5, les vivres puissent être suffisants pour ce temps? — 25 soldats du génie sont occupés à creuser une tranchée. Ils doivent faire ce travail en 8 jours, travaillant 16 heures par jour. Après 3 jours de travail, 4 soldats tombent malades et s'en vont. Combien les autres mettent-ils de jours pour achever l'ouvrage, si après le départ des malades ils ne travaillent plus que 12 heures par jour.

*
* *

De tout cela il ressort que dans toutes nos écoles la guerre est bien devenue le principal centre d'intérêt; c'est plus qu'un

---

sous-marins, des auto-mitrailleuses, des trains blindés, de la vitesse des fléchettes en arrivant au sol, de l'infiltration de l'eau dans les tranchées, du biscuit de soldat, des viandes frigorifiées, de l'alcoolisme.... (Rapport de M. Vayssière, inspecteur d'académie du Lot.)

Et les instructions officielles relatives à l'enseignement des travaux manuels dans les écoles de filles ont été suivies partout avec un zèle digne des plus grands éloges. — Voir p. 12, n° de la *Revue Pédagogique*, intitulé : l'Instituteur et la guerre. Janvier-février 1915. (N. D. L. R.)

écho de la guerre qui a pénétré dans nos classes, c'en est l'idée toujours présente, presque l'obsession. Une âme nouvelle y est entrée avec elle, une âme qui anime la parole des maîtres et le travail des élèves, une âme qui tient constamment « les cœurs haussés vers la patrie ». Sans doute tout n'a pas été fait et tous les maîtres n'ont pas été également heureux dans leur effort; tous d'ailleurs ne sont pas partis en même temps et n'ont pas marché du même pas; il y a eu des hésitants et des retardataires. Mais dans l'ensemble la bonne volonté, la docilité, le zèle sont certains. Je n'ai eu à relever que de très rares défaillances, d'exceptionnelles inerties. Partout ailleurs j'ai eu la joie de constater que tous les élèves « sont présents » à ces idées, à ces préoccupations, à ces sentiments (les allusions sont immédiatement saisies, les réponses aux questions se pressent rapides et précises dès qu'il s'agit de la guerre). Les maîtres, d'autre part, mettent cette année dans leur enseignement, sinon plus d'art, au moins plus de conviction, plus de vie que par le passé. Les devoirs que j'ai lus, s'ils continuent à malmener la langue nationale, ont très souvent un accent de sincérité et témoignent d'un effort, qui marquent chez les élèves une volonté de bien faire, de se montrer courageux, eux aussi, à leur manière.

C'est de bon augure pour l'avenir. Ce qui n'a pas été fait le sera. Dans le prochain bulletin, je mettrai sous les yeux du personnel le bilan des quatre premiers mois de l'année. Ce que les meilleurs ont trouvé sera proposé en exemple; chacun fera son profit de l'expérience de tous, marchera d'un pas plus assuré et sera plus en mesure de se rapprocher du but fixé. Et ainsi la seconde moitié de l'année achèvera ce que la première a somme toute bien commencé.

P. Duval,
Inspecteur d'Académie du Finistère.

Les Montagnards dauphinois et la Guerre de 1914-1915.

Notes prises par les instituteurs et les institutrices de l'Académie de Grenoble.

I

Comment nos paysans ont-ils accueilli, le 1er août 1914, la nouvelle de la mobilisation, et apprécié les raisons du sacrifice qu'on leur demandait? Comment ceux qui sont restés au foyer ont-ils soutenu l'effort de la vie civile pendant la terrible lutte? Il faudra que les historiens de la grande guerre puissent répondre à ces questions. Lorsqu'ils voudront expliquer pourquoi la France, nation pacifique et démocratique, a pu résister à l'agression la plus terrible peut-être qu'un peuple ait jamais subie, ils ne devront point négliger les faits significatifs de la vie paysanne, depuis l'appel aux armes jusqu'à la paix.

Ces faits ne sont pas difficiles à connaître. Encore faut-il être assez étroitement mêlé à la vie populaire pour les saisir, et assez cultivé pour noter ceux qui sont dignes d'attention. Les maîtres et les maîtresses de nos écoles rurales étaient désignés pour rédiger cette chronique du village français pendant la grande guerre.

Au mois d'août 1914, les instituteurs et les institutrices de l'Académie de Grenoble ont été invités à prendre des notes sur les événements dignes de mémoire auxquels ils assistaient. On leur a indiqué quelques questions d'ordre social et économique qui mériteraient particulièrement leur étude, en ce pays que l'amitié italienne a préservé des horreurs de la guerre. On leur a demandé de rédiger leurs fiches sur un modèle uniforme et à deux exemplaires : l'un sera versé aux Archives du Département,

pour être mis à la disposition des historiens; l'autre sera conservé dans les Archives de la Commune et de l'École, pour rappeler aux écoliers de l'avenir ce qu'on a fait dans leur pays et les beaux exemples de solidarité, d'abnégation, de calme et de courage qu'ont donnés les Français de 1914.

M. le Ministre de l'Instruction publique a jugé utile, par une circulaire du 18 septembre 1914, de communiquer ces instructions à tout le personnel primaire français, et le versement aux Archives départementales a été réglé par une circulaire du 27 décembre aux Préfets. Il y a lieu de croire que dans beaucoup de régions cet appel aura été entendu.

Je reproduirai ou résumerai ici une trentaine de fiches, traitant de divers sujets qui peuvent intéresser l'historien et le sociologue. Les instituteurs de toutes les régions de la France trouveront dans cette publication, je l'espère, un encouragement à écrire leur journal, et quelques directions. Les notes qu'on va lire concernent trois des départements de l'Académie de Grenoble, ceux qui correspondent à l'ancien Dauphiné.

II

Les récits des premières journées de mobilisation sont, me semble-t-il, très intéressants. Si nous avions de pareils documents sur l'état d'âme populaire au commencement de toutes nos grandes crises nationales, combien ils seraient réputés précieux!

La stupeur produite dans les campagnes par le décret appelant les Français aux armes; la virile attitude de nos paysans, reprenant vite leur calme de solides montagnards; la noble émotion des départs; tous ces poignants souvenirs, nos institutrices et nos instituteurs les ont fixés avec la simplicité qui convient, et avec ces détails familiers qui évoquent la réalité. Ils ont écouté parler les jeunes gens et les pères de famille mobilisés, les femmes, les vétérans de 1870, et ils ont noté leurs propos. Les sentiments qui font à cette heure notre force et l'héroïsme de nos soldats, — dévouement aux êtres collectifs et durables que sont la Famille et la Patrie, libre sacrifice aux générations à venir — se sont exprimés parfois, dans nos villages alpins, par des mots profonds et émouvants, qui ont été recueillis.

J'ai déjà publié[1] les notes que les instituteurs dauphinois, dans une centaine de villages des bords du Rhône et de la montagne, ont rédigées sur les journées du 1er et du 2 août 1914. Je crois bon, cependant, de reproduire ici deux de ces récits. Je choisis les notes sur la mobilisation aux Petits-Robins-de-Livron et à Gaudissard, deux hameaux; le premier, assez important, est situé dans la vallée du Rhône, près d'une grande ligne de chemin de fer; le second, très petit, est perché à plus de 1 000 mètres d'altitude, dans les Hautes-Alpes.

Petits-Robins-de-Livron[2]. — Depuis plusieurs jours, les journaux font prévoir la guerre contre l'Allemagne. Dans le village, c'est l'unique objet de toutes les conversations. Les prévisions les plus fantaisistes se font jour. Personne ne s'élève contre la guerre. La journée du 1er août est calme. On attend. Brusquement, vers cinq heures, un clairon sonne. Mobilisation générale! Quoique prévue, cette nouvelle cause une grosse émotion dans le village. Les paysans abandonnent leurs travaux et accourent; les ménagères, les enfants, s'assemblent dans les rues. Devant les affiches surtout, des groupes se forment. On discute avec passion les chances de chaque nation. Pour tous, la victoire est certaine. « La guerre était inévitable, dit l'un. — Elle est même nécessaire, ajoute un autre. Nous ne pouvions plus vivre ainsi. » Assentiment général. « Elle ne sera pas longue », répète-t-on dans tous les groupes. Des vieux parlent longuement de la dernière guerre et escomptent une revanche éclatante qu'ils n'espéraient plus. Un vétéran de 70, qui fut prisonnier de guerre et interné à Spandau, prononce gravement : « Ce sera dur! Je les connais. Ils sont nombreux. Méfions-nous surtout des pièges qu'ils vont nous tendre. » En somme, journée de grosse émotion. Mais aucune récrimination, aucune plainte[3].

Gaudissard[4]. — Dans ce pauvre petit pays reculé, personne ne reçoit de journaux. Depuis quelques jours seulement, on parle de guerre. En allant au marché, à Guillestre, les hommes ont appris qu'il y avait « quelque trouble » en Europe. Ils ne savent pas au juste ce que c'est. Des soldats sont venus pendant la semaine examiner

---

1. *L'appel de guerre en Dauphiné*, dans les *Annales de l'Université de Grenoble*. Un tirage à part se vend au profit de l'Œuvre du Secours National, au prix de 1 fr. 25. S'adresser à la librairie Xavier Drevet, Grenoble, ou aux librairies Flammarion-Vaillant, Paris.

2. Drôme, arrondissement de Valence, canton de Loriol, commune de Livron; 315 habitants.

3. M. Boisse, instituteur.

4. Hautes-Alpes, arrondissement d'Embrun, canton de Guillestre, commune de Risoul. Ce hameau ne figure pas dans le Dictionnaire des Postes.

les bêtes. « Ça va mal », répètent les gens; personne, cependant, ne croit une guerre possible.

Le 1er août, les territoriaux reçoivent leur feuille de route. Il faut partir! Vivement ils laissent leurs travaux : la moisson commencée, le pré à moitié fauché. Ils endossent leurs habits du dimanche, et les voilà prêts. Les jeunes gens les plaisantent sur leur air grave. « Ce n'est qu'une manœuvre », disent-ils. Mais les « vieux » n'y croient pas : c'est « pour de bon » cette fois. Ils sont tristes à la pensée de laisser leurs enfants, leurs femmes, tandis que les récoltes sont toutes dehors.

Le village, un moment troublé, reprend son air calme l'après-dîner. Les gens retournent à leurs travaux. On espère encore. Tout à coup, à cinq heures, le tocsin retentit. « Le feu? » On ne le voit nulle part. « Non, c'est la guerre », disent les vieillards. La terrible nouvelle court de bouche en bouche. Les femmes pleurent, tout le monde est atterré. Les travaux sont suspendus. Il faut que les hommes consultent leur livret; les mères doivent aller préparer leur linge.

Le village, maintenant, est très agité. Les affiches sont fixées sur le mur de l'école. Tous viennent les lire et s'en vont chez eux en causant gravement. Les jeunes gens se sont réunis et, en chantant, ils vont au village voisin trouver leurs camarades et leur demander à quelle heure ils partent, car ils veulent descendre ensemble à la gare.

Chacun rentre maintenant dans sa maison. La famille, groupée autour de la lampe, prolonge la veillée fort avant dans la nuit : le lendemain, elle sera démembrée, et on a peur de l'avenir.

2 août. La plus grande partie des jeunes gens doit partir immédiatement. De grand matin, tout le monde est debout. Le départ est fixé à cinq heures. Nos jeunes soldats ne veulent pas qu'on les accompagne; ils partent en chantant. Peut-être ont-ils pleuré en embrassant leurs vieilles mamans; mais maintenant ils descendent gaiement la pente de la montagne, le sac au dos.

Le village est morne et désert. Le départ des hommes a fait un grand vide. Les familles se terrent dans leurs maisons. L'inquiétude les saisit : elles ont peur pour ceux qui sont partis; puis, comment rentrer les récoltes? Enfin, on craint que l'Italie ne se déclare contre nous. Cette triste journée paraît interminable. Cependant, le soir, quelques personnes sont parties déjà pour aller ramasser le foin. Ne faut-il pas faire double tâche maintenant[1]?

III

Comme le dit la jeune institutrice de Gaudissard, nos paysans ont à faire double tâche, maintenant que tous les hommes dans la

1. Mlle Tron, institutrice.

force de l'âge sont partis et que les bêtes de trait ont été réquisitionnées. Dans les premières journées d'août, il y a eu quelque inquiétude. En Dauphiné, on a craint surtout que le battage ne pût pas s'exécuter complètement. Finalement tout l'essentiel a été fait. Les moissons de 1914 ont été rentrées et celles de 1915 ont été préparées, non certes sans un dur labeur et des pertes partielles.

Voici des notes concernant des villages très différents d'importance. Le bourg de Viriville[1] a un grand marché aux bestiaux une fois par mois et six foires par an, et un tramway à vapeur y passe. Malleval[2] est un petit village du Vercors, sans poste ni télégraphe, situé au-dessus de la vallée de l'Isère, à 885 mètres d'altitude. Saint-Chaffrey[3], bourg des Hautes-Alpes, est à 4 kilomètres seulement de la ville de Briançon. La commune de Névache[4] s'étend sur une superficie énorme (16 653 hectares), pour la plus grande partie inhabitable, dans les hautes montagnes où le Briançonnais confine à l'Italie; le chef-lieu de la commune est à 1 595 mètres d'altitude.

Octobre 1914. — Les moissons étaient presque terminées à **Viriville** au début de la guerre. Elles se sont achevées dans de bonnes conditions avec l'aide des voisins. Le battage s'est fait normalement : deux entrepreneurs mobilisés, qui ont pu revenir avec une autorisation, et des équipes formées de jeunes gens de dix-sept à vingt ans et de non-mobilisables, ont assuré le battage. La mouture du blé est facile et fonctionne régulièrement : le meunier n'a pas encore été mobilisé. Dans la campagne on a rentré les refoins dans d'excellentes conditions. Les labours d'automne sont en retard par suite des pluies et aussi du manque de chevaux. Les engrais chimiques sont arrivés; à l'heure actuelle on laboure activement et on ensemence le blé[5].

Août-octobre 1914. — **Malleval** est un petit pays uniquement agricole. La vie agricole reste à peu près normale. Il n'est pas fait appel à la main-d'œuvre étrangère : le pays se suffit à lui-même. La population redouble d'efforts pour remplacer les bras absents. Les voi-

1. Isère, arrondissement de Saint-Marcellin, canton de Roybon; 1 417 habitants.
2. Arrondissement de Saint-Marcellin, canton de Vinay; 172 habitants.
3. Hautes-Alpes, arrondissement de Briançon, canton de Monêtier; 1 163 hab.; 1350 mètres d'altitude.
4. Arrondissement et canton de Briançon; 662 habitants.
5. M. Rozier, instituteur.

sins, les parents, vont aider un peu, là où il n'y a plus d'hommes, et tout se fait quand même. Quelques travaux seulement sont laissés de côté : rentrée de feuilles mortes, coupe et vente de bois[1].

Saint-Chaffrey, *6 septembre 1914.* — La moisson est faite, et en partie rentrée à l'heure actuelle. Quelques-uns ont déjà battu, la plupart battront plus tard. La mouture, ici, ne se fait que fin octobre et commencement novembre. Ce sont des minotiers et des meuniers de la commune de Briançon qui viennent chercher le grain et rapportent la farine et le son. Minotiers et même meuniers ont des moyens, ce qui permet d'espérer que la mouture se fera. Par contre, dans le village, il n'y avait que six laboureurs, à une seule bête chacun, soit en tout six bêtes de labour. Trois bêtes sont au service de l'armée. Les trois autres, réquisitionnées pendant un certain temps, sont maintenant au village, mais fatiguées. Les semailles se feront donc difficilement. Et déjà il y en a qui les ont commencées *en piochant*, système primitif, pénible et long[2].

2 septembre 1914. — A **Névache**, les travaux des champs se poursuivent malgré le manque de bras et de bêtes de somme. Celui qui a un mulet, un cheval ou un âne le prête aux autres, et on lui rend des journées. Les femmes fauchent le blé et le foin et conduisent la charrue. Les semailles, à l'heure actuelle, sont terminées, la moisson aussi. On entre le seigle, que les femmes et les enfants battent au fléau sur l'aire. Reste le foin de la haute montagne : ici le travail est plus pénible. Il ne se terminera pas si l'hiver est précoce. Maïs on se hâte, on s'aide. Deux ou trois familles s'unissent et, tandis que les vieux, les jeunes gens et les jeunes filles même fauchent, la mère et les petits font les gerbes, et le soir les ramènent à la maison. Depuis l'aube jusqu'à la nuit, tout le monde est aux champs[3].

La solidarité paysanne s'exerce également en faveur des mobilisés qui sont partis sans laisser personne derrière eux; cas sans doute assez rare, observé par l'instituteur de **Serres**[4] :

Voici une maison de campagne qui a assez belle apparence, mais les volets sont fermés, la cheminée ne fume plus. Dans la basse-cour, rien, pas une volaille; la niche du chien de garde est vide. Cette maison était habitée pourtant il y a quelques jours....

Le père et la mère sont décédés le mois dernier; les deux fils, deux gaillards de 25 et 27 ans, sont partis dès les premiers jours de la mobilisation; ils ont à la hâte confié leurs bestiaux aux voisins;

1. Mlle Faugeat, institutrice.
2. M. Audibert, instituteur.
3. Mlle Poncet, institutrice.
4. Hautes-Alpes, arrondissement de Gap, chef-lieu de canton; 1 201 habitants.

l'un s'est chargé de soigner la jument, un autre a emmené les moutons. La clef de la maison et les petites économies ont été confiées à un proche parent. M. le maire a promis aux deux frères de faire fouler leur blé et ensemencer leurs champs [1].

Voici maintenant quelques notes sur la petite crise d'approvisionnements au début de la guerre. Par suite de la difficulté des transports, les denrées venues de loin haussent de prix ou manquent. Celles dont le marché local ne peut se débarrasser tombent à des prix qu'on n'avait pas connus depuis longtemps.

La petite ville de **Rives** [2] s'est ravitaillée facilement en produits agricoles. On a constaté, au début de la mobilisation, une baisse très sensible des prix sur le beurre et surtout les œufs, qui se sont vendus 0 fr. 60 à 0 fr. 75 la douzaine, ce qui ne s'était pas vu à Rives depuis plus de vingt ans. Les prix se sont ensuite relevés, mais sans jamais atteindre le prix moyen des époques correspondantes dans les années ordinaires.

Les marchandises d'épicerie ont augmenté : la plus forte hausse a porté sur l'alcool à brûler, le sucre et le carbonate de soude.

Le pain a été maintenu à son prix habituel, grâce à une mesure de prévoyance prise par la Municipalité. M. le maire a acheté 15 000 kgs de blé, qu'il a fait moudre, non sans beaucoup de difficulté, et il a remis au prix de revient la farine aux boulangers.

Le prix de la laine a doublé [3].

Août 1914. — A **Viriville** [4], la circulation étant entravée par la mobilisation, par l'état de siège, par la suppression d'un certain nombre de trains de la ligne Rives-Saint-Rambert, les marchés du mardi ont été très peu animés. Les marchands forains ont déserté la place. Les fermières ont eu de la peine à se défaire de leurs produits. Elles les ont cédés à de très bas prix : les œufs se sont vendus de 0 fr. 50 à 0 fr. 60 la douzaine ; le beurre à 2 francs le kilog. ; il s'en est même vendu à 1 fr. 80 ; les poulets, à 2 francs la paire ; les jeunes dindonneaux, à 4 francs la paire [5].

Le commerce — écrit la jeune institutrice de **Prélenfrey-du-Guâ** [6], hameau du Vercors — n'est pas très important dans ce petit village, mais pourtant il se ressent de la guerre. L'épicerie ne peut plus s'ap-

1. M. Dastrevigne, instituteur.
2. Isère ; ch.-l. de canton de l'arrondissement de Saint-Marcellin ; 3 105 habitants ; station de chemin de fer de la Cie P.-L.-M.
3. Fiche sans nom d'auteur.
4. Bourg de l'Isère, déjà cité.
5. M. Glodas, instituteur.
6. Isère, arrondissement de Grenoble, canton de Vif, commune du Guâ.

provisionner par suite de la difficulté des communications et aussi parce que tous les achats doivent être faits au comptant; la population est ainsi obligée d'aller se servir au chef-lieu de la commune. Sur les deux boulangers, qui montaient le pain chaque semaine, un seul a gardé son cheval et peut venir faire la tournée; aussi, comme il ne peut fournir tout le monde, les gens font eux-mêmes leur pain en grande partie et cuisent au four chez eux [1].

Saint-Chaffrey [2], *10 sept. 1914.* — Les charbonniers de la vallée de la Guisane, qui passaient tous les jours, ne passent plus; les femmes, qui ne cuisinaient qu'au charbon, sont désorientées et insupportables (*sic*). Un boulanger de Villeneuve et un de Briançon venaient chacun deux jours par semaine; ils ne viennent plus : grande privation pour tout le monde. La plupart vont à pied acheter leur pain à Briançon, à quatre kilomètres. Les allumettes et le tabac manquent souvent, à cause des achats faits par les nombreux militaires cantonnés dans le Briançonnais. Je n'aurais jamais cru que le besoin de tabac pût être si impérieux. J'ai vu à Saint-Chaffrey des hommes s'intéresser davantage au tabac qu'au pain [3].

Les instituteurs signalent de toutes parts que la guerre, tout en imposant de grands changements à la vie économique si réglée et si uniforme de la campagne, n'a pas apporté la misère. Les villageois, comme l'écrit l'instituteur de Saint-Chaffrey, peuvent faire honneur à leurs affaires. Les produits du jardin et des champs ne leur manquent pas. Ils ont du lait, des œufs, et trouvent du bois à la forêt communale. Sans vivre dans l'abondance, ils vivent.

Septembre 1914. — Tout le monde, à **La Beaume** [4], « mangera et se chauffera », comme on dit. La récolte est assez bonne, cette année. D'ailleurs, aucune famille vraiment malheureuse. Une douzaine de familles de mobilisés jouissent d'allocations accordées à cet effet. Trois autres touchent un secours pour familles nombreuses. Six vieillards reçoivent un secours mensuel de 5 à 15 francs. Une trentaine de personnes sont titulaires d'une pension de retraites ouvrières et paysannes, s'élevant de 100 à 116 francs par an. Enfin, cinq autres jouissent d'une pension de la *Caisse Nationale des Retraites pour la Vieillesse*, variant de 135 à 275 francs par an. En outre, le Bureau de

1. Mlle Miguet, institutrice.
2. Village des Hautes-Alpes, déjà cité.
3. M. Audibert, instituteur.
4. Hautes-Alpes, arrondissement de Gap, canton d'Aspres; 476 habitants; 880 mètres d'altitude.

bienfaisance dispose d'un crédit de 500 francs environ pour « distributions aux pauvres ». On peut donc envisager l'avenir avec confiance [1].

IV

De même que la vie économique, la vie publique a été troublée, modifiée, mais non pas désorganisée par la guerre. Elle a même gagné en dignité, en sérieux, en moralité. Le pouvoir municipal, après la mobilisation de beaucoup de maires et d'adjoints, s'est reconstitué. Les petites dissensions locales ont cessé. On travaille beaucoup au village, et l'on ne songe guère à faire la fête. Les cabarets sont vides; l'interdiction de l'absinthe a été acceptée sans murmure. On ne voit plus de trimardeurs sur les routes. Le nombre des délits a diminué, à la campagne comme dans les petites villes.

Aux **Costes** [2], la mobilisation a complètement désorganisé l'administration municipale. Aux dernières élections, on avait voulu, dans un but de progrès, rajeunir le Conseil municipal. Aussi, sur dix membres, six ont été mobilisés, parmi lesquels le maire et l'adjoint. Le conseiller qui avait obtenu le plus grand nombre de voix aux dernières élections a été choisi par ses collègues pour remplir les fonctions de maire pendant la durée de la guerre. Il a fait appel à M. Lagier, instituteur en retraite, pour le seconder. Grâce à ces deux citoyens, la vie municipale a pu continuer régulièrement dans la commune [3].

A **Recoubeau** [4], quatre membres du Conseil municipal ont été mobilisés. La session de mai n'avait pu avoir lieu, par suite de discorde municipale. A la séance du 16 août, les six conseillers restants oublièrent les divisions locales et votèrent sans difficulté le budget additionnel de 1914 et le budget primitif de 1915.

La commune, ajoute l'instituteur, a été calme. Le garde champêtre n'a relevé, dans l'espace de cinq mois, ni délit, ni plainte de maraudage. Les débits restent vides. Du 3 août à ce jour (28 décembre) on

1. M. Chevallier, instituteur.
2. Arrondissement de Gap, canton de Saint-Bonnet; 190 habitants; 1 110 mètres d'altitude.
3. Mme Lagier, institutrice.
4. Drôme, arrondissement de Die, canton de Luc-en-Diois; 267 habitants; 500 mètres d'altitude.

n'a jamais entendu le chant des buveurs. La mesure prohibant l'absinthe fut généralement bien accueillie. Les trois quarts de la population souhaitent qu'elle soit à jamais prohibée. Néanmoins les cabaretiers, afin d'écouler les stocks, donnent encore satisfaction aux buveurs d'absinthe. Si cette boisson était définitivement prohibée, les épouses en seraient heureuses [1].

A **Tullins** [2], il y a lieu de constater la diminution du nombre des délits ordinaires : trois procès-verbaux de simple police, du 1er août au 15 septembre, au lieu de quinze par mois en temps ordinaire [3].

Notre-Dame-de-Commiers [4], *20 octobre 1914.* — La tranquillité publique n'a pas été troublée. Les causes de désordre se sont d'ailleurs bien atténuées. Sur trois cabarets, un a dû fermer ses portes, faute de consommateurs, et les deux autres n'ont pas de clients. Le public n'a pas le cœur assez gai pour fréquenter les estaminets, et il garde son argent pour les mobilisés et les œuvres de bienfaisance. D'autre part les roulants, trimards et nomades, ont disparu : on n'en voit plus aucun sur la route départementale de Champ à la Mure, qui traverse le pays. Aussi, presque plus de délits.

Quelques faits d'espionnage ont été racontés, mais n'ont pas été prouvés [5].

Espinasses [6], *4 septembre 1914.* — L'ordre public n'a pas été troublé une seule minute depuis que nous sommes entrés en période de guerre. Les cafés sont peu fréquentés, sauf le dimanche; les hommes s'y rassemblent alors pour causer des événements tragiques dont les journaux et le *Bulletin des Communes* apportent les nouvelles. Plus de disputes ni de chicanes, comme on en a entendu si souvent. On ne parle que de la guerre. Les anciens combattants de 1870 sont les plus animés. Ils revivent l'année terrible. Cela les rajeunit. — Plus d'absinthe. Les débitants et les buveurs se sont soumis à l'arrêté préfectoral sans récriminations [7].

La Beaume [8], *10 septembre 1914.* — L'ordre public n'a nullement été troublé jusqu'à ce jour. Pas de bruit dans le village. On travaille ferme. L'après-midi du dimanche, on se repose. Les femmes vont à

---

1. M. Garnier, instituteur.
2. Isère, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Marcellin; 4 578 habitants.
3. M. Gentil, instituteur.
4. Isère, arrondissement de Grenoble, canton de Vizille; 165 habitants; 515 mètres d'altitude.
5. M. Barbe, instituteur.
6. Hautes-Alpes, arrondissement d'Embrun, canton de Chorges; 363 habitants.
7. M. Michel, instituteur.
8. Village des Hautes-Alpes, déjà cité.

l'église, privée de prêtre : le curé est sous les drapeaux. Peu d'animation au café; plus d'absinthe. La fête patronale du 15 août, à la Beaume, et celle du Villard, le deuxième dimanche après la première, n'ont pas eu lieu. Personne n'avait le désir de s'amuser [1].

V

On lira sans doute avec intérêt quelques documents sur l'accueil fait dans nos campagnes aux blessés et aux réfugiés.

8 septembre 1914. — M. le Sous-Préfet de Saint-Marcellin informe la Mairie qu'un envoi de cent blessés sera fait prochainement à la commune de **Viriville** [2]. Une grande réunion, comprenant hommes et femmes, a lieu à l'Hôtel de Ville. Un Comité de Secours s'organise aussitôt; il comprend deux sections : la section des dames, pour s'occuper du linge, de la literie et des pansements, et la section des hommes, qui s'occupe de l'organisation matérielle du couvent occupé autrefois par les Ursulines et abandonné depuis dix ans. Le couvent nettoyé, blanchi, désinfecté, servira d'hôpital pour les blessés. Une quête à domicile est faite par huit groupes de deux personnes, qui se sont partagé les différentes sections de la commune. Le premier groupe comprend le curé de Viriville et le président du Comité Radical-Socialiste. Un ouvroir est organisé à l'école des filles. Un élan remarquable de solidarité réunit dans la même salle, sous la direction de l'institutrice laïque, les ouvrières des champs et de l'usine, les bourgeoises et la châtelaine. On fait appel à la population pour prêter des lits et fournir du linge. Les gardes civiques vont chercher les lits à domicile. La châtelaine, dont le mari est mobilisé, charge ses enfants, de dix et douze ans, de faire le tour dans la campagne pour ramasser le linge offert par les paysans et le rapporter à l'ouvroir dans une petite voiture à âne [3].

8 septembre 1914. — Une souscription a été ouverte ces derniers jours (septembre 1914) au **Château d'Ancelle** [4], en faveur de nos blessés, et je suis touchée et fière à la fois du total obtenu. Je m'étais chargée de recueillir les dons en nature et en argent et je ne croyais pas faire si ample moisson. L'argent est si rare à la campagne que quelquefois la plus petite obole occasionne une véritable gêne. Beaucoup de familles sont pauvres dans le hameau et surtout frappées par le départ des leurs. Parfois, j'osais à peine formuler ma demande.

1. M. Chevallier, instituteur.
2. Bourg de l'Isère, déjà cité.
3. M. Glodas, instituteur.
4. Hautes-Alpes, arrondissement de Gap, canton de Saint-Bonnet, commune d'Ancelle; 1 355 mètres d'altitude.

Pourtant pas un ne m'a renvoyée sans me donner son offrande. Une mère de famille indigente dont le mari est sous les drapeaux m'a apporté 2 francs, regrettant de ne pouvoir faire plus. Je sus le lendemain qu'elle m'avait donné *tout l'argent qu'elle possédait.* Heureusement toutes les familles ne sont pas dans ce dénûment et nombreuses sont celles qui ont fait des dons de linge et d'objets de literie.

10 septembre. — Ce matin, j'ai reçu un appel de la Fédération des Amicales, en faveur d'enfants émigrés belges et français. Je restai un moment perplexe. La semaine dernière, après la quête pour les blessés, j'avais encore obtenu un certain nombre de logements pour des familles entières d'émigrés. Demander maintenant de se charger d'un enfant, c'était presque abuser de la générosité des habitants. Pourtant je m'enhardis, et à la fin de la journée j'avais placé huit de ces enfants, c'est-à-dire à peu près un par famille. Les uns me disaient : « Nous n'avons pas de lit, mais nous en trouverons un. » D'autres : « Nous sommes bien pauvres, bien nombreux; nous achetons du blé, n'en récoltant pas assez. Mais s'il y a un enfant sans secours, nous ne le laisserons pas dans la misère. » Une femme m'a dit : « Je ne crains qu'une chose, c'est de trop m'attacher à l'enfant qu'on me confiera, et d'avoir de la peine en le voyant partir [1]. »

Le 8 septembre arrivent à **Saillans** [2] trente-six réfugiés, venant de la Meurthe-et-Moselle ou des Ardennes. La Municipalité les attendait à la gare; la population s'y était aussi portée en foule. Chacun regarde avec émotion descendre du train ces malheureux, qui sont exténués; ils sont munis seulement de quelques hardes qu'ils avaient pu prendre à la hâte. Le Maire offre son bras à une vieille femme qui marche avec peine. Chacun s'empresse de seconder ces pauvres gens : l'un prend un paquet de linge, l'autre pousse une voiture d'enfant. Le cortège arrive ainsi dans la cour de l'école de garçons. Après un repas copieux, servi sous le préau, les réfugiés sont tous placés chez des habitants de bonne volonté [3].

Le 12 février 1915, un télégramme préfectoral nous avise que nous allons recevoir des réfugiés à **Notre-Dame-de-Commiers** [4]. De fait, au train de trois heures, trois familles débarquent dans notre petite gare. Le mari d'une des réfugiées a été tué sur le seuil de sa porte par les Boches. Ces malheureux habitaient la commune de Ban-de-Sapt, canton de Senones, arrondissement de Saint-Dié (Vosges). Tout a été détruit chez eux.

---

1. Mlle Anglès, institutrice.
2. Drôme, arrondissement de Die, chef-lieu de canton; 1 606 habitants.
3. M. Lapeyre, instituteur.
4. Village de l'Isère, déjà cité.

D'après ces réfugiés, les vilenies qu'on leur a faites étaient commandées. Un d'eux, le vieux Prudhomme Jacques, nous fait ses confidences en ces termes : « Les simples soldats n'étaient pas malveillants. Mais chaque fois que le chef arrivait, il leur commandait quelque nouvelle vilenie à notre adresse, que les hommes devaient exécuter de suite. Jugez : 1° Il leur fit vider nos écuries; chevaux et vaches furent expédiés en Allemagne et notre étable servit de logement au cheval du chef : on le gorgeait de notre foin; 2° Il commanda de vider nos meubles. Bien que les clés fussent à la porte, les soldats devaient les ouvrir à coups de hache. Les Boches devaient choisir dedans ce qui était à la convenance et le mettre dans un autocamion à destination de l'Allemagne. Le reste fut jeté dans la cour et mêlé à un certain ingrédient : il fallait voir si ça flambait! 3° Le chef fit éventrer les cloisons de séparation de nos pièces et percer les plafonds, et fit mettre le fumier dans nos pièces; 4° Le chef nous rassembla et, comme le village voisin flambait, il voulait nous persuader que les Français étaient les incendiaires; 5° Toujours par ordre, ils commirent toutes sortes de dégâts et, comme nous nous en montrions étonnés, ils nous disaient : « Votre Gouvernement a voulu la guerre, eh bien! on va vous en donner, de la guerre[1]. »

M. Price Collier a appelé les Allemands « les goujats de l'Europe ». Aux pièces justificatives qui s'accumulent, on pourra ajouter ce petit document.

VI

N'oublions pas que nos villageois des Alpes ont été atteints directement par la guerre. En Argonne, en Alsace, beaucoup de leurs fils sont tombés : le Dauphiné a fourni une bonne part de ces glorieux bataillons alpins qui ont franchi les cols vosgiens, de cette artillerie de montagne qui a amené ses terribles petits canons jusque dans nos tranchées, et de ces régiments de ligne qui ont été si rudement éprouvés en Lorraine. On a suivi avec anxiété leurs exploits; souvent plusieurs semaines se sont passées sans nouvelles. Au début de la guerre, il y a eu, dans les villages, une inquiétude plus nerveuse que maintenant. Les lettres des soldats étaient rares. Une incertitude angoissante planait. Nos vieux instituteurs, nos institutrices — même de toutes jeunes filles récemment sorties de l'Ecole Normale — ont

1. M. Barbe, instituteur.

beaucoup fait pour ramener le calme et l'espoir, adoucir les douleurs, arrêter les faux bruits, éclairer toutes ces pauvres âmes obscures.

Les nouvelles les plus invraisemblables, note l'institutrice du hameau des **Thiébauds-de-Séchilienne** [1], circulent à tout moment (octobre 1914). C'est certainement la privation de renseignements qui cause cet état d'esprit : on voudrait tant savoir ! Les militaires n'écrivent pas souvent : certainement les lettres circulent mal; mais au chef-lieu on a très souvent des lettres de nos soldats, tandis qu'ici, elles sont rares. Les habitants de la montagne n'aiment pas écrire et ils sont les premiers à souffrir de leur manque d'instruction. Il faudrait tant que nos enfants fréquentent mieux l'école ! Les habitants viennent volontiers demander des nouvelles à l'institutrice, qui tâche de les encourager et de leur donner de l'espoir [2].

Pendant plusieurs jours, écrit l'institutrice de **Pallons** [3] au mois d'août 1914, j'ai été très occupée à faire les lettres des mères de famille dont les enfants ou les maris sont à la guerre, et à les mettre en garde contre les faux bruits. Un jour l'une d'elles arrive effarée me dire : « Mademoiselle, si vous saviez ! On vient de débarquer des troupes noires (nos Sénégalais), qui mangent les soldats après les avoir tués. J'ai bien peur pour mon mari ! » J'eus de la peine à la rassurer [4].

Les instituteurs et institutrices, dit de son côté une institutrice de la Drôme [5], sont restés à leur poste, et par leurs fréquentes visites aux familles ont tâché de relever les courages défaillants, de détruire les fausses nouvelles qui avaient alarmé la population. C'est au moment surtout de la marche des Allemands sur Paris qu'ils ont dû s'ingénier à montrer que tout n'était pas perdu. La victoire de la Marne leur a donné heureusement raison.

Il y a eu aussi, en ce début de la guerre, des moments d'allégresse. L'invasion de l'Alsace par les Français, qui ont dû reculer ensuite, mais non pas jusqu'à la frontière, a été célébrée (l'a-t-on su ?) jusque dans les plus lointains villages de la montagne. Voici ce qu'ont noté deux instituteurs :

---

1. Isère, arrondissement de Grenoble, canton de Vizille, commune de Séchilienne.
2. Mlle Miguet, institutrice.
3. Hautes-Alpes, arrondissement d'Embrun, canton de Guillestre, commune de Freissinières; 1 200 mètres d'altitude.
4. Mlle Meissimilly, institutrice.
5. Mlle Perrot, institutrice à Châtillon-Saint-Jean, Drôme, arrondissement de Valence, canton de Romans; 786 habitants.

L'annonce de l'entrée de nos troupes en Alsace, la prise d'Altkirch et de Mulhouse, comblent de joie et d'espérance la population de **Monteynard**[1]. On court au-devant du facteur pour avoir plus tôt les nouvelles. On achète des cartes du théâtre de la guerre. Et les petits drapeaux n'attendent que d'être plantés sur Strasbourg et Metz ! Comme on est fier de Joffre ! On a pleuré en lisant son « Salut à l'Alsace ! »[2].

La Roche-des-Arnauds[3], *9 août 1914.* — Aujourd'hui c'est une nouvelle sensationnelle que nous apporte le télégraphe : la victoire d'Altkirch, suivie de l'occupation de Mulhouse. C'est vers les trois heures de l'après-midi que la nouvelle est connue. La salle de la Mairie est vite comble. Les sous-officiers des postes de gardes sont là avec une bonne partie de la population. Les vieillards qui ont fait la campagne de 1870 sont en proie à une émotion indicible. Tête nue, tous écoutent le télégramme relatant ce fait historique inoubliable. A la lecture de la proclamation du généralissime Joffre aux Alsaciens, les yeux se mouillent de larmes. La fin en est soulignée par les cris de : « Vive l'Alsace ! Vive la France ! Vivent nos braves soldats ! » La foule se retire avec l'espérance au cœur[4].

Depuis, de longs mois se sont écoulés. La lutte est devenue une lente guerre d'extermination. Dans les régions riches, des paysans aisés se sont abonnés à un journal et suivent sans impatience le cours des événements. Là même où les journaux ne pénètrent pas, on attend avec confiance. Nulle part, dans nos villages de montagne, on ne récrimine. « Ici, Monsieur, me disait récemment un instituteur, on patientera tant qu'il faudra. L'État-major peut demander tout ce qu'il veut, on le lui donnera. Et les parents qui ont perdu des enfants sont bien courageux. » Toutes les notes que j'ai entre les mains décrivent le même état d'esprit stoïque :

A la **Roche-de-Rame**[5], la vie continue son cours normal. Les habitants ont confiance dans le succès final. Les enfants fréquentent

---

1. Isère, arrondissement de Grenoble, canton de la Mure ; 466 habitants ; 780 mètres d'altitude.
2. M. Sauze, instituteur.
3. Hautes-Alpes, arrondissement et canton de Gap ; 783 habitants ; 945 mètres d'altitude.
4. M. Borel, instituteur.
5. Hautes-Alpes, arrondissement de Briançon, canton de Largentière ; 644 habitants ; 946 mètres d'altitude.

régulièrement l'école. Le cours d'adultes est bien accueilli par la population [1].

Peu de nouvelles, à la **Haute-Beaume** [2], des opérations militaires, si ce n'est celles qu'apportent, chaque matin, le facteur rural ou le *Bulletin des Communes*, et ceux des habitants qui, bien rarement, descendent à la Beaume. On vit loin de tout bruit, dans la solitude et le calme le plus absolu. Tout le monde a confiance dans le succès de nos armes. Les habitants vaquent comme à l'ordinaire aux travaux agricoles [3].

A **Ribeyret** [4], les habitants acceptent la guerre avec résignation. Ils ne sauraient s'habituer à l'idée d'une médiation qui aurait pour but d'arrêter la guerre : « Il faut aller jusqu'au bout, disent-ils ; maintenant que les sacrifices sont faits, il faut en finir avec l'Allemagne [5]. »

La famille Michel, de **Gréoliers**, hameau de **Rochebrune**, près Espinasses [6], a ses trois fils à l'armée, dont deux sur la ligne de feu. On les donne comme morts. J'ai tenu à voir les parents aujourd'hui pour les préparer à la chose, tout en leur laissant une lueur d'espoir. La réponse de la mère mérite d'être citée : « J'aime bien mes enfants, et je ne me consolerai jamais de ne plus les revoir. Mais s'il faut en faire le sacrifice, nous le faisons, pourvu que la France soit victorieuse [7]. »

Je m'arrête. Beaucoup des faits que je viens d'enregistrer paraîtront assurément bien humbles, auprès des événements formidables que nous voyons se dérouler. On peut dire cependant qu'ils sont fondamentaux, et je crois que ces notes d'instituteurs intéresseront et le public et les historiens de la guerre. Leur parfaite concordance d'un bout à l'autre d'une grande province française est caractéristique. On y saisit au vif et avec certitude quelques-unes des causes profondes de notre force présente.

PETIT-DUTAILLIS.

---

1. Mme Luiset, institutrice.

2. Hautes-Alpes, arrondissement de Gap, canton d'Aspres ; 47 habitants ; 1 215 mètres d'altitude. La Haute-Beaume est une des plus petites communes de France.

3. Mlle Journel, institutrice.

4. Hautes-Alpes, arrondissement de Gap, canton de Rosans ; 254 habitants ; 871 mètres d'altitude.

5. Mme Nicolas, institutrice.

6. Gréoliers, hameau de la commune de Rochebrune (Hautes-Alpes, arrondissement d'Embrun, canton de Chorges), est en effet desservi par le bureau postal d'Espinasses. La commune de Rochebrune a en tout 200 habitants.

7. M. Michel, instituteur à Espinasses.

Edgar Quinet et les Roumains.

D'Annunzio a parlé au peuple romain; et celui-ci a répondu en acclamant la guerre qui doit libérer ses frères encore opprimés. Une fois de plus, un poète a repris le rôle auguste de conducteur des foules et de prophète de l'avenir : car ce qui n'est encore aujourd'hui qu'une parole dans sa bouche, deviendra la réalité demain. On a regretté qu'en France nous n'ayons pas, à l'heure qu'il est, aussi un grand poète pour enthousiasmer les âmes. Mais peut-être n'en avons-nous pas autant besoin; et puis, nous en avons eu, et même plusieurs, bien que nous ne les ayons pas toujours écoutés. Michelet et Quinet furent en leur temps les maîtres de la jeunesse, et telles de leurs pages méritaient de demeurer classiques : lues en effet dans les classes, elles formeraient encore aujourd'hui la conscience des générations. Telles sont, par exemple, les pages d'Edgar Quinet sur les Roumains. Elles furent écrites en 1856, dans l'exil et dans le deuil : Quinet était à Bruxelles, proscrit de l'Empire; et il venait de perdre son beau-fils, un enfant de seize ans, né précisément à Jassy, d'un père roumain. Les considérations géographiques, historiques, linguistiques, sociales et religieuses, qu'il présente sur la Roumanie, se retrouvent, à soixante ans de distance, d'une émouvante actualité.

Géographiquement, le pays se compose de deux parties inséparables : d'abord un vaste plateau, que bordent les Karpathes, en demi-cercle, en couronne, disaient les géographes anciens; c'est le massif de Transylvanie, qui regarde au sud et à l'est le cours inférieur du Danube; plusieurs affluents moldaves ou valaques du grand fleuve prennent leurs sources sur ce plateau. Puis, à sa base, et le contournant du sud-ouest au nord-est, ce sont les vastes plaines de la Valachie et de la Moldavie, qui s'étendent

des pentes de la montagne jusqu'au Danube. La Transylvanie est naturellement comme la citadelle du pays : c'est elle qui domine tout le reste, et qui, suivant ceux qui la détiennent, est pour la plaine soit une menace, soit une protection.

Les anciens Romains l'ont parfaitement compris. Pour conquérir et coloniser le pays, ils commencèrent par les hauteurs. Maître de la montagne, on l'est toujours de la plaine; tandis que, si l'on se borne à occuper celle-ci, on demeure exposé aux incursions des montagnards qui y font des ravages périodiques et remontent ensuite dans leurs repaires inaccessibles. Trajan donc, dans cinq expéditions glorieuses, à partir de 101, conquit sur les Daces le massif de Transylvanie tout d'abord ; et les premières colonies romaines, qui marquèrent comme d'un sceau ineffaçable le sol conquis, furent aussi fondées en Transylvanie. Il appela des colons de toutes les parties de l'empire; et ils vinrent en si grand nombre que, vingt ans après, l'empereur Hadrien, qui voulait abandonner cette nouvelle province, fut retenu par la crainte de livrer trop de Romains aux barbares. Du noyau primitif avait poussé un arbre que les siècles eux-mêmes ne pourront déraciner. Et les rameaux s'étendaient bien au delà sur la plaine alentour.

Aussi, cent cinquante à deux cents ans plus tard, lorsque l'empire romain dut reculer devant l'invasion des barbares, ceux-ci passèrent à côté de la Transylvanie et se répandirent au delà, la laissant derrière eux, îlot de civilisation latine dans un océan de barbarie. Les descendants des colons romains y demeurèrent : ils y sont encore. La race s'est conservée plus pure peut-être que partout ailleurs, et aussi la langue, un latin reconnaissable en dépit des altérations. Vers la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, s'annonça une renaissance littéraire : le mouvement vint de Transylvanie. Une trentaine d'écrivains de ce pays composèrent un dictionnaire comparé de la langue roumaine, qu'on imprima, en 1825, à Budapest. Mais l'Autriche ne voulut pas laisser imprimer un autre livre, *Chroniques roumaines*, composé aussi en Transylvanie. Il ne fut publié que beaucoup plus tard, en 1853, à Jassy. Grâce à ces promoteurs qui appartenaient tous à la région montagneuse, le pays roumain reconstituait sa langue et son histoire.

D'ailleurs au cours des siècles, Roumains de la montagne et Roumains de la plaine faisaient cause commune, dans les luttes où ils se débattaient au nord contre les Hongrois et aussi les Polonais, au sud contre les Turcs; et les chefs de la nation, Étienne le Grand, Michel le Brave, par exemple, avaient leur capitale, non pas dans la plaine, trop à portée de l'ennemi, mais dans des endroits élevés et de difficile accès, comme Susciava, en Bukovine, ou Tirgovist, au seuil de la Transylvanie, retraites assurées après leurs expéditions et où ils défiaient toute attaque.

Outre la communauté de race et de langue, tous les Roumains, des deux côtés de la frontière d'Autriche-Hongrie, ont donc les mêmes traditions historiques; ils ont aussi la même religion. C'est la religion orthodoxe, comme en Russie et en Grèce, ce qui explique l'indifférence, sinon l'aversion, qu'a longtemps témoignée à ces schismatiques l'Église latine de Rome. Mais, avantage inestimable, la Bible fut de bonne heure traduite du grec en roumain; et c'est aussi dans la langue nationale que se célèbrent les offices religieux. Une portion notable du christianisme s'est donc maintenue là, avec son caractère propre qui le différencie des orthodoxies voisines. Chose unique dans la péninsule des Balkans, les Turcs ont bien pu y imposer leur suzeraineté, mais non pas le culte musulman. Aucune mosquée n'a été bâtie en territoire roumain; aucun minaret, d'où le nom d'Allah ait été invoqué.

Comme le disait éloquemment Quinet, dès 1856, la Roumanie, la grande Roumanie, fait donc bien partie de la société européenne et même de la cité ou de la patrie occidentale. Mieux que cela, elle a produit ses titres de famille, qui font d'elle une sœur de l'Italie, de la France, de l'Espagne, et si l'on considère les origines et l'antiquité de la race, presque une sœur aînée.

Et Quinet, toujours avec la même vue prophétique, met les grandes puissances de l'Europe en face de cette alternative : ou bien étouffer les petites nations qui renaissent; ou bien les ressusciter du tombeau et les appeler à une vie de plus en plus haute et de plus en plus complète. Les traiter comme des obstacles à l'ambition d'un puissant voisin, qui veut les supprimer; ou les respecter comme des personnes morales qui apportent

leurs forces jeunes à la tâche commune, le grand œuvre de la civilisation. Le choix de la France est fait; elle l'a bien montré avec la Grèce et la Belgique (et certes, elle n'a pas à s'en repentir). Le choix des puissances du centre l'est aussi, pourrions-nous dire : c'est de perpétrer partout autour d'elles une œuvre de destruction et de mort, pour étendre sur des ruines le glacis de leur empire, ou pour y dresser comme le bastion avancé de leur tyrannie. « Plus les nations sont barbares, plus elles ont la vertu d'étouffer autour d'elles les germes nationaux; au contraire, plus elles sont civilisées, plus elles les conservent. »

C'est en 1856 que Quinet adressait son appel au monde en faveur des Roumains. Il a été entendu par la France cette année même au Congrès de Paris, qui sanctionna l'indépendance des deux principautés danubiennes, Moldavie et Valachie. Il devait l'être par la France encore, dix ans après, lorsqu'elle consacra l'union des deux Principautés en un royaume, le royaume de Roumanie. Mais le travail de votre indépendance, disait aux Roumains leur grand ami, n'est que commencé : il doit aboutir. Et ce sera, pour le nouveau royaume, la reconstitution de toute l'ancienne province romaine, avec les limites qu'avait assignées Trajan.

Deux monuments subsistent qui marquent les débuts de cette histoire. L'un est la colonne Trajane, élevée à Rome par Trajan lui-même, et dont les bas-reliefs racontent toute la conquête et la colonisation de la Dacie. Aucun peuple ne peut se vanter d'avoir un tel témoin de ses origines, et qui les proclame plus éloquemment; aussi les Roumains en sont justement fiers. Des inscriptions, des médailles, des récits d'historiens s'y ajoutent. On y voit qu'une des légions victorieuses s'appelait la Secourable, la Pieuse, la Fidèle : quels beaux noms pour des soldats de la civilisation! Et on y voit aussi que leur chef, Trajan, pour panser les blessés, déchira lui-même un jour ses propres vêtements.

L'autre monument est un pont sur le Danube, jeté par Trajan encore, et qui excita l'admiration des anciens; pourtant Rome les avait habitués à des prodiges de ce genre. Le pont, situé près de la ville actuelle de Turnu-Severinu, menait les Romains droit au cœur de la Transylvanie, par un défilé à travers les

montagnes, aussi bien qu'il leur donnait accès à la plaine danubienne. Il a été détruit; mais les piles en subsistent et on peut les voir encore, lorsque baissent les eaux du Danube. Ainsi, pourrait-on dire, à mesure que baissera la puissance austro-hongroise, de plus en plus réapparaîtront dans la Roumanie les assises inébranlables de la civilisation latine, sur lesquelles cette nation, si vieille et si jeune à la fois, pourra bâtir plus solidement que jamais.

CH. ADAM.

Les Voix anglaises.

I

Il y a vingt-cinq ans, à l'Exposition Universelle de 1900, j'eus un entretien avec un Japonais d'élite, chargé par son gouvernement de mettre en bonne lumière l'enseignement de son pays, à l'aide de données statistiques et de tableaux, qui furent appréciés des universitaires français. Cet entretien se représente, en ce moment, à ma mémoire. Peu de jours avant qu'il eût lieu, j'avais visité, sous la conduite d'un connaisseur infiniment distingué, la galerie rétrospective d'art japonais. Les révélations de cet admirable musée réformèrent toutes les idées des japonisants européens sur les origines de la peinture et de la sculpture en Extrême-Orient. Ces origines apparurent à tous les yeux comme beaucoup plus anciennes que l'érudition française ne se l'était imaginé. La collection abondait en œuvres d'une étrange vigueur, d'une incroyable perfection, dont quelques-unes remontaient au VIIIe siècle de notre ère. Je me permis d'exprimer devant cet homme du Japon mon impression d'étonnement et, j'ose dire, d'enthousiasme. Il ne me laissa parler qu'un instant. Il mit un terme à l'effusion trop naïve de mes compliments par une interruption d'une plaisante brusquerie. « On ne nous félicite que de notre art, et des vestiges curieux de nos âges les plus reculés. Nous marchons vers un autre but. Des occupations, d'un caractère tout moderne, nous passionnent. Nous faisons des vaisseaux de guerre. C'est sur des produits de cet ordre que nous souhaitons qu'on nous juge aujourd'hui. » Et il se complut à me montrer un Japon intéressé, exalté, enivré non plus par le labeur, toujours habile, de ses artistes, mais par la pensée déjà obsédante de l'action, et par un rêve de grandeur militaire, de puis-

sance politique, d'expansion commerciale, d'activité industrielle qui mettrait avant peu ce royaume insulaire au rang des grandes nations.

C'est une ambition du même ordre et du même nom qui, dans ces dernières années, a occupé, a tourmenté presque exclusivement l'âme de l'Italie. Quel touriste vraiment instruit, et sans doute trop sentimental, n'a été surpris, irrité même, de voir cette terre illustre, qui fut la patrie de l'art, se désintéresser en quelque sorte de son passé artistique? Les vieux quartiers de Rome, par exemple, avaient été jetés bas, sans regret, sans hésitation, pour faire place à des habitations, banales s'il en fut, mais plus confortables, je le veux bien, que les constructions antiques. Les fresques des grands primitifs étaient restaurées impitoyablement, et rendues, sur beaucoup de points, aussi méconnaissables, aussi indignes d'être contemplées que l'étaient devenues, en France, sous le règne de Louis-Philippe, les compositions murales du Rosso et du Primatice, condamnées aux réparations maladroites et sans pudeur du peintre Alaux, de l'Académie des Beaux-Arts. Lorsque le monument national, élevé dans la ville éternelle à la gloire de Victor-Emmanuel, commença à surgir du sol et à peser sur les quartiers voisins, les amateurs de ruines et de vues classiques se lamentèrent. Mais le colossal édifice s'est achevé, et il symbolise, à cette heure, non sans grandeur, la volonté virile qui mettait en fièvre la majorité des Italiens. Nous ne sommes plus, pensaient-ils, les *ciceroni* des œuvres de la Renaissance. Rome est une cité du temps présent, en attendant de devenir la capitale indépendante et orgueilleuse de demain.

Pour affirmer à la face du monde son dessein d'émancipation, ses aspirations à la libre grandeur, l'Italie a brisé ce dur lien qui l'attachait, depuis bientôt un demi-siècle, au despotisme prussien. Un chroniqueur du *Times* a finement remarqué que les Allemands ne s'attendaient pas à cette surprise. C'était à leurs yeux, la chance la plus heureuse pour les Italiens que d'être assurés de se germaniser, petit à petit, pas à pas. Mais l'Italie n'était pas disposée à se laisser persuader de faire abstention et ensuite abandon de sa propre nationalité. Le coup d'audace, qui a révélé aux Austro-Allemands ses secrets senti-

ments, est comparé par l'essayiste anglais dont j'abrège l'étude au coup de théâtre de la pièce d'Ibsen, la *Maison de poupée* : « Je n'aurais jamais cru cela », dit l'Helmer allemand. « Vous avez positivement oublié tout ce que je vous ai enseigné. » Et il insiste avec cette mielleuse hypocrisie qui dissimule, comme on sait, les violences de sa race : « Allons, allons, ne cédez pas à cette folle excitation. Redevenez ma chère petite alouette. » Comme la Nora norvégienne, l'Italie s'est élancée vers la vie libre, et c'est le sens profond de sa déclaration de guerre à un ennemi huit fois séculaire, à l'envahisseur, à l'usurpateur, au ravageur impérial.

Dans son dédain sans bornes pour tout ce qui n'est pas germanique et prussianisé, l'Allemagne se complaisait à railler ces Italiens, traînés en laisse par ses diplomates. Elle affectait, dans ces derniers jours, le mépris le plus injurieux pour les « joueurs de mandoline » et les « tourneurs de manivelle d'orgue ». Mais ces ménétriers se sont érigés brusquement en soldats. C'est une Renaissance aussi, la renaissance de cette énergie qui, au XVe siècle, mettait Florence aux prises avec les républiques, ses rivales. Il y a cinq siècles, cette énergie passionnée semblait devoir précipiter vers le dernier péril l'art et ses manifestations : elle les souleva superbement et leur souffla une nouvelle vie.

II

L'Angleterre, elle aussi reprend toutes ses traditions. Plus d'un de ses journalistes pense faire œuvre d'actualité en se retournant vers l'excellent poète de la fin du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe, William Wordsworth. Les commentateurs britanniques de la guerre présente éprouvent un orgueil patriotique à constater qu'en combattant l'esprit de conquête imposé à la France par un Napoléon, la poésie anglaise s'était déclarée, comme par avance, l'ennemie irréconciliable de ce despotisme allemand, que le devoir le plus impérieux des peuples alliés de 1914 et 1915 est de détruire et d'écraser définitivement, un siècle après Waterloo.

Une revue de Londres analyse les manifestations, profondé-

ment patriotiques, de ce poète sincère, de ce noble auteur de l'*Imagination*, des *Sonnets à la liberté*, des *Poèmes du Sentiment et de la Réflexion*, de l'*Excursion*, de beaucoup d'autres écrits soit en vers, soit en prose. Elle nous rappelle qu'en 1809 il définissait, à peu près comme suit, les terribles armées du condottiere corse, devenu empereur : « Une horde de Tartares », se ruant sous les aiguillons « d'instincts vraiment sauvages ». Mais cette horde était munie, en même temps, d'un énorme « attirail de destruction physique », créé par la science et la civilisation ! Pour ces agresseurs forcenés, point d'obstacle « dans quelque pensée que la philosophie et l'esprit social », puissent invoquer « pour borner ou régulariser » l'usage de cet appareil de meurtre, de désolation, dont elles ont été pourvues par le progrès. « Ces impulsions révolutionnaires et ces appétits d'hommes barbares, ou ce qui est bien pire, d'hommes barbarisés, ont pris corps dans une nouvelle charpente de constitution politique, qui possède la consistance d'un ancien gouvernement sans ses gênes et ses faiblesses. » Et la clef de cet organisme, c'est le cerveau d'un homme qui « sans mystère, appuie ses faits et gestes sur ce principe que toute chose, qui peut être faite impunément par le pouvoir suprême d'un État, l'État est en droit de la faire ».

Si agressif et si âpre que soit ce jugement particulier sur Napoléon et son rôle d'homme de guerre, on ne peut pas dire que Wordsworth se soit abstenu, généralement, de rester digne, exact, et presque réservé dans ses expressions au sujet du peuple français ou même de son chef. Il est surtout préoccupé de donner à ses compatriotes des règles de conduite dans le danger que l'ambition sans mesure d'un formidable homme de guerre leur fait courir.

Leur premier devoir est de se protéger contre eux-mêmes. Plus de place pour le bien-être excessif, le luxe, les plaisirs, les fêtes. Patienter, souffrir, voilà la route de la victoire, de cette victoire définitive, qui doit sauver la liberté. A d'autres temps les projets de politique destinés à rendre le monde meilleur et à le rajeunir. Le pacifisme n'est plus de saison. Il faut, avant tout, châtier les crimes de l'esprit barbare. Il n'y a pas de peuple qui puisse se rendre indépendant, rester libre, établir sa sécurité,

« sans cultiver assidûment les vertus militaires ». Ces paroles semblent écrites pour dicter aux alliés Français, Belges, Serbes, Anglais, Italiens leur règle de conduite contre les Austro-Allemands et les Turcs.

Détruire cette « forme nouvelle de despotisme impérial » qui prétend envahir et s'annexer les nations, tel doit être le but de l'Angleterre moderne comme il était le but de l'Angleterre d'autrefois. C'est à elle et à nous, Français, de réaliser, pour les temps de paix à venir, « une balance nouvelle de la puissance ». Surtout pas de paix boiteuse. Ce serait la faillite de l'Angleterre, la ruine de l'empire anglais. Ainsi parlait déjà Wordsworth. Ainsi s'est exprimé en France, il n'y a pas longtemps, avec une énergie peu ordinaire, le président du conseil, René Viviani. C'est aussi le programme formulé avec une netteté admirable par lord Bryce, parlant aux Anglais.

A ces témoignages l'auteur de l'étude sur William Wordsworth a eu raison de joindre d'éloquentes paroles du docteur Eliot, président de l'Université Harvard, grand serviteur de l'Amérique, et plus qu'aucun de ses compatriotes, juge équitable, pénétrant, de ce conflit des nations : « Ne prions pas pour la paix en ce moment-ci. Je ne peux concevoir une pire catastrophe pour la race humaine que la paix en Europe à cette heure. Qu'on la proclame : l'Allemagne reste en possession de la Belgique, et les agressions du militarisme germanique auront triomphé. Ce sera la victoire de la Prusse, après qu'elle a commis le plus grand crime qu'une nation puisse accomplir, et, nommément, la violation des traités. La sainteté des contrats tomberait à néant, et la civilisation reculerait pour des siècles. Je ne vois pas comment un Américain qui réfléchit pourrait s'en tenir à l'esprit de neutralité. La liberté et l'idéal de notre nation sont impliquées dans cette guerre. »

O noble docteur Eliot, que vos compatriotes généreux — les naturalisés Allemands mis à part — s'attachent à l'honneur de vous écouter et de vous comprendre!

ERNEST DUPUY.

Éphémérides locales et scolaires[1].

---

2 mai. — Mariage de L. B..., domicilié aux Blancs, campagne des B..., avec L. B..., sa cousine. Les petites filles avaient préparé la « barre fleurie » que les mariés et les invités ont dû sauter.

5 mai. — Une pluie bienfaisante est venue combler de joie nos braves paysans. Elle leur permettra de faire des labours profonds pour la plantation des pommes de terre, des betteraves.

10 mai. — Élections législatives (2e tour).

Inscrits, 131; votants, 110.

M. A..., 40 voix; M. B..., 70.

M. B..., a été élu député.

21 mai. — M. D..., docteur à Oraison, est venu aux Blancs pour vacciner et revacciner les enfants, 3 au-dessous d'un an ont été vaccinés et 8 autres ont été revaccinés.

5 juin. — Promenade scolaire sur les bords de Rancure. J'ai expliqué à mes élèves : 1° les termes relatifs aux cours d'eau : source, affluent, confluent, ruisseau, rivière ; 2° les termes relatifs aux terres : montagnes, collines, coteau, plateau, col.

14 juillet. — Les paysans occupés aux travaux de la moisson n'ont pu dignement fêter le 14 juillet.

27 juillet. — D'après le journal en date d'hier et les circulaires postales adressées aux receveurs des Postes, j'ai l'intuition que des événements graves vont se produire. Aujourd'hui j'en ai fait part à quelques habitants du pays qui se reposaient à l'ombre du mûrier. Aucun n'a pris au sérieux mes appréhensions. Leur quiétude m'a un peu rassurée.

29 juillet. — La nuit dernière, à onze heures, deux gendarmes ont frappé à la porte de M. B. F..., le priant de les accompagner

---

1. Les notes qui suivent sont détachées, sans modification, ni coupure, d'une sorte de « livre de raison » tenu par Mme Mayen, institutrice au hameau des Blancs, commune d'Entrevennes, département des Basses-Al es.

à E... chez M. T. J..., soldat permissionnaire chez ses parents. Pourquoi venir à cette heure-ci? Ne pouviez-vous attendre à demain? leur a dit M. B.... Les ordres que nous avons à faire parvenir ne peuvent souffrir aucun retard. Ce militaire doit regagner immédiatement son régiment, car la guerre entre la France et l'Allemagne est imminente.

30 juillet. — T. J... étant chez sa sœur à P..., son vieux père est allé l'informer. Il a passé ce matin aux Blancs, à la première heure ; il était tout éploré.

1er août. — A une heure du matin, M. le Maire a reçu télégraphiquement l'officielle suivante :

« Circulaire extrême urgence. Veuillez aviser discrètement les propriétaires d'animaux et de voitures de réquisition de se tenir prêts à conduire leurs animaux et voitures au centre de réquisition au premier ordre qui sera donné. »

A cinq heures du soir les cloches sonnent à toute volée. Les habitants, occupés à battre le blé sur les aires se groupent, s'interrogent, inquiets. Enfin, voici le garde champêtre qui arrive du chef-lieu; il nous lit la dépêche suivante :

« Circulaire extrême urgence. Ordre de mobilisation générale, le samedi 1er août 1914. »

Tous les hommes du pays de vingt à quarante-sept ans, ayant été soldats, seront appelés. Les mères, les épouses pleurent, se lamentent : c'est une heure angoissante pour tous.

Le doyen du village, M. B..., âgé de quatre-vingt-cinq ans, essaie de nous réconforter. Il a vu la guerre de 1870. Cette année-là, nous dit-il, ma femme et ses voisines ont mis la main à la charrue ; elles ont rentré les récoltes, fait les semailles d'automne.

3 août. — Cinq heures du matin. M. T. F..., et F. E... arrivent d'Ensalès; en passant ils nous font leurs adieux; nous leur souhaitons bonne chance. B. F..., C. A..., L. M..., F. M...; L. B..., les rejoignent. Tous ces hommes sont pleins d'entrain. Ils chantent, plaisantent, sont fiers de la mission qu'ils vont remplir.

Soldats du pays sous les armes en date de ce jour :

Territoriale.	7	(les noms sont inscrits)
Réserve.	4	—
Active.	3	—

6 août. — Aujourd'hui les propriétaires d'animaux et de voitures de réquisition ont conduit aux Mées leurs chevaux, mulets et voitures. 6 mulets ont été reconnus bons pour le service. Les propriétaires seront payés ultérieurement.

15 août. — Aujourd'hui fête patronale : elle ne ressemble pas à celle des années précédentes. Pas de bal, pas de chant ; les cafés sont silencieux. On voit çà et là des groupes de personnes qui commentent les nouvelles.

16 août. — M. le Maire informe ses administrés que pendant la période tragique que nous traversons, les habitants du pays doivent assistance aux familles que la mobilisation a privées de main-d'œuvre.

17 août. — M. R..., ayant fini hier de battre ses gerbes, est allé ce matin avec sa fille se mettre à la disposition de Mme B..., dont le mari est mobilisé. M. R... est un homme affable et serviable : son beau geste ne nous surprend pas. Souhaitons que d'autres l'imitent. L'égoïsme à l'heure actuelle devient une lâcheté.

8 septembre. — Nous avons appris avec peine que le sang d'un des nôtres a coulé pour la Patrie. A. L..., a été blessé à la jambe. Il est resté toute la journée couché sur le champ de bataille. Le sang coulait abondamment de la blessure. A un moment se sentant à bout de forces, il a bu une goutte de rhum qui l'a ranimé. Enfin les brancardiers sont arrivés. La blessure n'est pas bien grave ; nous espérons qu'il guérira.

16 septembre. — Mme E..., d'Ensalès nous a annoncé aujourd'hui que son mari a été blessé près du fort de Troyon : une balle lui a traversé le talon.

22 septembre. — Aujourd'hui A. L..., notre premier blessé est arrivé aux Blancs. Il est venu à pied du pont de Castellet, il paraît fatigué, sa jambe est encore enflée, la blessure n'est pas cicatrisée, il est maigre. Tout le monde l'entoure, les enfants regardent avec curiosité ce pauvre invalide. Nous l'interrogeons. Il fait passer devant nos yeux les scènes de carnage auxquelles il a assisté. La guerre, nous dit-il, est un véritable fléau. Dans tous les pays que nous avons traversés, les récoltes sont détruites, les gerbiers incendiés. On voit le grain à demi brûlé épars sur le sol ; les troupeaux errent à l'aventure, cherchant en vain leurs écuries dévastées.

A L... prend congé de nous : il lui tarde d'embrasser sa vieille mère, son frère, ses neveux. Quinze jours au sein de sa famille, c'est une bien douce perspective pour le pauvre blessé après tous les dangers qu'il a bravés.

25 septembre. — F. E... a également obtenu 15 jours de permission. Il est heureux de revoir sa femme et ses deux petits enfants.

2 octobre. — Jour de rentrée des classes. Dix élèves seulement ont répondu à l'appel. Les grands sont aux champs à côté de la maman ou du grand-père. Je rappelle à mes élèves présents le premier jour des vacances si joyeux avec la perspective de deux longs mois de gaîté et de repos. Quel triste réveil, tout à coup! la convocation des papas, des frères, la séparation, la maison triste et vide, le courage des mamans, l'assistance réciproque. Je leur ai parlé de l'Allemagne, de l'Alsace-Lorraine prise en 1870 par ce peuple barbare et ambitieux qui aujourd'hui rêve de mettre sous son joug la Belgique, la France et toute l'Europe. C'est pour empêcher cela, leur ai-je dit, que nos soldats se battent, souffrent et meurent.

Je leur ai lu ensuite la belle page de Daudet : Dernière classe de français. Je commente la lecture qui a été suivie et comprise.

6 octobre. — Aujourd'hui 20 chèvres du pays ont été conduites aux Mées. L'État les a réquisitionnées pour assurer le ravitaillement des soldats hindous venus à notre aide. Ces hommes-là se nourrissent exclusivement avec de la viande de chèvre.

8 octobre. — Ce matin F. E... quitte de nouveau sa famille : son congé est terminé. Il est tout triste. En le voyant passer nous faisons des vœux pour qu'il revienne bientôt sain et sauf avec tous ceux du pays qui sont partis.

23 octobre. — A midi les deux frères B. F... et B. J... sont arrivés de Marseille. Ils ont la pénible mission d'annoncer à leur vieux père et à leur belle-sœur, à la veille d'être mère, la mort de leur frère Baptistin tué au champ d'honneur le 18 septembre.

Ce jeune homme s'était marié, en février dernier, avec Madeleine C., jeune fille honnête et laborieuse. Baptistin ne comptait que des amis dans le pays; aussi sa mort quoique glorieuse a douloureusement impressionné la population. Pauvre Madeleine,

comment, privée de son unique soutien, élèvera-t-elle l'enfant qu'elle va mettre au monde.

12 novembre. — Marthe H... a mis au monde un beau garçon. Cette bonne nouvelle tout en faisant tressaillir de joie l'heureux père dans sa tranchée, lui remplira le cœur d'amertume, lui fera maudire cette guerre qui le tient éloigné des siens en cette circonstance et le prive de donner son premier baiser à son nouveau-né. Nous souhaitons du fond du cœur que ce bonheur lui soit bientôt réservé.

17 novembre. — Aujourd'hui les instituteurs et institutrices du canton se sont réunis à Oraison sous la présidence de M. Tapie, inspecteur primaire. Cette réunion a eu, cette année, un caractère particulier. La place vide des collègues mobilisés rappelait à tous les heures tragiques que nous vivons.

M. l'Inspecteur nous a engagés à continuer en dehors de l'école ce qui a été fait pendant les vacances :

1° Poursuivre les collectes de linge et d'argent;

2° Éclairer les esprits, commenter les communiqués pour mettre la population en garde contre les colporteurs de fausses nouvelles;

3° Tracer une carte sur papier noir, les adultes pourront y suivre l'avance des alliés.

M. l'Inspecteur nous dit : Pourquoi douterions-nous de la victoire, quand nos aînés de 1792 ont vaincu? Ces paroles réconfortantes ont stimulé notre courage.

18 novembre. — Cinq petites filles de ma classe ont acheté chacune, avec leurs économies, 2 hectogrammes de laine. Sous ma direction elles tricoteront 5 cache-nez pour les soldats.

25 novembre. — Mme Vve B... est sans nouvelles de son fils Martin depuis le 15 août. Toutes les recherches ont été sans résultat. Pour être agréable à cette pauvre mère, j'écrivais mardi dernier au fils de M. le Maire de P., incorporé au régiment de Martin. Je le priais de me dire si B. Martin était mort ou prisonnier. Je viens de recevoir la réponse : « Je n'ai plus vu Martin depuis notre départ des Vosges. En arrivant ici, je suis resté deux ou trois jours sans voir sa compagnie. Comme, ces jours-là, nous avons livré un grand combat, je ne puis vous dire s'il a été fait prisonnier, ou s'il est mort. Dans sa compagnie, il

est porté disparu. » Ces nouvelles ne sont pas rassurantes, néanmoins je vais porter cette lettre à Madame B...

12 décembre. — On a célébré aujourd'hui à l'église un service pour le repos de l'âme de B. Baptistin, tué à l'ennemi. Deux drapeaux en berne encadraient la nef. Sur le catafalque on avait mis une couronne de laurier. M. le Maire, M. l'adjoint, la majorité de la population assistaient à cette messe.

20 décembre. — La vente des drapeaux belges a rapporté 40 francs. Versement des élèves 9 francs, des grandes personnes 31 francs. J'ai félicité les habitants du hameau de leur générosité. Ce n'est pas en vain que l'on fait appel à leur bon cœur.

22 décembre. — Ce soir j'ai dit à mes élèves : nous voici aux vacances de la Noël. Cette heureuse date, les années précédentes, évoquait pour vous de joyeuses réunions de famille, gais festins, cadeaux du père Noël. Cette année hélas! ce sera la noël des larmes. Ce soir-là en vous mettant à table, à la vue de la place vide du papa ou du grand frère, votre cœur se serrera, vos mamans pleureront.

Ceux qui ont le bonheur de n'avoir aucun membre de leur famille aux armées ne manifestent pas leur gaîté par des cris et des chants. Vous avez à respecter le deuil et le chagrin du voisin. Mettez en pratique la maxime morale : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. »

6 janvier. — A l'occasion du nouvel an, j'avais écrit à Louis B... et à B. V... pour leur souhaiter bonne année et bon courage. Aujourd'hui tous deux m'ont donné de leurs nouvelles. B. V..., m'adresse une carte postale pour me remercier. La lettre de B... Louis[1] est plus longue, je l'ai lue à mes élèves. La voici :

« Monsieur et Madame,

« Merci des vœux que vous formez pour moi. Je suis toujours en bonne santé malgré ce que nous endurons. Pour que vous en ayez une idée, je vais vous raconter comment j'ai passé les fêtes de Noël et du Jour de l'an. La veille de Noël, nous étions en arrière, campés dans la forêt, couchés à la belle étoile. Le jour de l'an, c'était pire encore : nous étions dans une tranchée de

1. C'est le L. B... dont il est question dans la note du 2 mai.

première ligne, la pluie sur le dos, et les balles nous sifflaient aux oreilles. Vous me dites d'avoir bon courage. Je ne me suis jamais découragé; pourtant quand je souffre tant, je me demande s'il me sera permis de revoir ma chère Louise et l'enfant qu'elle va me donner.

« Cette année, me dites-vous, on n'a pas mangé l'oie dans ma famille pour la Noël; on attend notre retour. Chère Madame, j'ai peur qu'elle vieillisse, l'oie; car notre retour ne me paraît pas prochain.... »

15 janvier. — Depuis dimanche il gèle. Nuit et jour, un mistral glacial souffle avec violence. Pauvres soldats! comme ils doivent souffrir dans leurs tranchées! Je pense au calvaire de ces pauvres mères qui ont eu tant de peine pour élever leurs enfants chéris; autrefois elles ont tout bravé pour leur éviter la moindre souffrance, et aujourd'hui elles ne peuvent rien pour eux.

Je n'ai ni mon fils, ni mon mari dans les tranchées, et pourtant j'ai des larmes dans les yeux.

24 janvier. — Je viens de rencontrer Mme E...; elle arrive d'Ensalès, elle est tout éplorée. Mon mari, m'a-t-elle dit, est complètement découragé. Dans sa dernière lettre, il m'écrivait : Je souffre trop du froid, j'envie le sort de ceux qui tombent à mes côtés, tués net par un obus; ils ont au moins cessé de souffrir.

J'essaie de consoler Mme E.... Votre mari, lui ai-je dit, est un robuste et un vaillant; son découragement n'est que passager : je suis sûre que dans sa prochaine lettre, il aura retrouvé sa bonne humeur habituelle.

2 février. — Natha T... a appris aujourd'hui que son fils Baptistin T... est blessé; un de ses camarades qui l'a vu tomber à ses côtés, l'en a informée.

10 février. — Il pleut depuis dimanche. Rancure a considérablement grossi. La petite passerelle en planches a été emportée par les eaux. Les communications avec Entrevennes sont interrompues. M. R..., le facteur auxiliaire, a essayé de passer la rivière, monté sur des échasses; il a glissé et est tombé dans l'eau. Il a pu, non sans peine, regagner la rive. Quand il est arrivé à Entrevennes, des personnes charitables lui ont prêté des habits. M. R... est un modeste fonctionnaire gagnant à peine 2 francs par

jour; il n'a pas cependant hésité à exposer sa vie pour faire son devoir.

15 février. — J'ai fait ce soir à mes élèves une lecture très intéressante : Le voyage du Président de la République en Alsace. L'émotion m'étreignait la gorge qnand j'ai lu les passages suivants : « Au pas des portes, des vieilles femmes essuyaient leurs yeux; aux fenêtres des jeunes filles agitaient leurs mouchoirs. Beaucoup de maisons avaient été précipitamment pavoisées avec de vieux drapeaux tricolores qui dataient d'avant 1870 et qui étaient restés cachés pendant 45 ans...

« ... A Saint Amarin les maires de plusieurs communes de la vallée sont accourus au devant du Président. Le doyen a voulu adresser à M. Poincaré les souhaits de bienvenue; mais l'émotion lui a étreint la gorge et il a dû s'arrêter.... Dans une autre localité, le Président est entré à l'école. Une petite fille l'a remercié, dans un compliment très joliment tourné, des jouets que les élèves avaient reçus de Mme Poincaré à Noël, et 200 enfants alsaciens ont chanté en chœur *la Marseillaise*. Le Président a remis plusieurs décorations, les unes à des officiers, sous-officiers et soldats, les autres à des Alsaciens. Deux de ces derniers qui portaient déjà la médaille de la guerre de 1870 ont éclaté en sanglots, lorsque le Président leur a donné l'accolade. L'un deux répétait : Je puis mourir maintenant puisque la France est revenue. »

21 février. — T... Jean est mort des suites de sa blessure. M. le Maire en a été officiellement informé aujourd'hui. Cette mauvaise nouvelle nous attriste tous. T... Jean est le cousin germain de B... Baptistin, le premier enfant du pays tué à l'ennemi. Tous deux habitaient le même hameau; ils y étaient voisins. M. le Maire ira demain annoncer aux pauvres parents le grand malheur qui les frappe. La famille T... est composée du père, de la mère et de 4 enfants, 2 garçons et 2 filles. Il n'y a pas dans le pays de famille plus unie que celle-là. Le père et la mère T... avaient le très grand bonheur de voir leurs enfants s'assister et s'aider mutuellement. L'aîné, plus aisé que ses autres frères, leur ouvrait volontiers sa bourse. Quel malheur pour ces pauvres gens! Tous, nous partageons leur peine.

. . . . . .

Lettres du Front.

I

Lettre de M. B. G..., instituteur de l'Isère.

Veuillez avoir la bonté de m'excuser si je ne vous ai pas donné de mes nouvelles depuis longtemps. C'est la guerre qui en est cause. Vous avez dû lire sur le journal que les Allemands s'étaient emparés du signal de X... et du village de Y... Je vais vous conter l'affaire.

Vers le 14 février, les Allemands venant de ... s'avançaient après un copieux bombardement sur nos positions en avant du signal de X... et du village de Y.... Les compagnies qui défendaient ces points eurent la négligence de ne pas se méfier (un bombardement de position précède toujours une attaque) et les Allemands arrivèrent et pincèrent nos hommes; le trou était fait dans nos lignes, et ils marchaient carrément sur ... qu'ils bombardèrent immédiatement.

Deux régiments arrivèrent aussitôt à la rescousse : le ... et le .... Le 15 au soir, mon Régiment et le ... Colonial furent alertés et à 6 heures, le 16 au matin, nous partions en automobile. Nous faisions ainsi 60 kilomètres en 2 heures.

Voici les faits tels qu'ils se sont passés. Pardonnez-m'en la sécheresse du récit.

Dans la nuit du 17 au 18 nous allons relever aux avant-postes les régiments précités qui combattent depuis deux jours. Avec ma compagnie je suis désigné pour aller occuper une tranchée de première ligne face au village de Y.... A 8 heures du soir, j'y arrive. La tranchée est pleine de cadavres; mais tant bien que mal je m'y installe. Je fais enlever les morts; on les place en avant

de notre tranchée, afin de nous garantir des balles. Pauvres camarades qui après leur mort servent encore à protéger par leur corps les vivants qui continuent l'œuvre entreprise!

Les Boches étaient à 40 mètres de ma tranchée et, de temps en temps, ils nous envoyaient des grenades, et leurs obus arrivaient sur nous, éclatant avec leur déchirement particulier. Heureusement qu'ils ne se doutèrent pas de notre relevée. Pendant la nuit, je fis placer des fils de fer devant notre tranchée pendant que tous mes hommes travaillaient à améliorer nos créneaux. Le Capitaine que j'avais relevé m'avait dit que le jour, dès qu'un homme levait la tête, pan-pan-pan, une mitrailleuse allemande ouvrait le feu et le tuait.

J'attendais donc impatiemment le jour pendant que mes poilus travaillaient comme des nègres. J'avais les Boches en avant, à gauche et à droite. Ma tranchée avait la forme d'une moitié d'ellipse. Inutile de vous dire que je ne vis cela que le lendemain.

Enfin, le jour se leva et je vis le plus horrible spectacle que l'on puisse imaginer (j'en ai pourtant déjà bien vus). Devant ma tranchée, ce n'étaient que des cadavres, et des nôtres. Pauvre.... Régiment! Il était monté à l'assaut et l'on voyait les morts accrochés aux murs, dans les fils de fer, aux portes des maisons, tués là par les mitrailleuses. Les soldats allemands ricanaient de joie en voyant le sol couvert de capotes bleu-clair : beaucoup de morts étaient étendus là; parmi eux, on voyait de place en place la capote grise d'un Boche. Le spectacle était horrible. Dès que nous sortions la tête de notre tranchée, ping! une balle nous arrivait et nous nous terrions bien vite. Qui n'a pas eu l'impression de cette balle qui vous vise en pleine tête n'a pas vu la guerre.

Nous étions donc dans notre tranchée, le nez collé au parapet, lorsque tout à coup m'arrive un ordre : « A 14 heures, l'artillerie bombardera le village; à 15 heures, le lieutenant B... et sa compagnie s'élanceront à l'assaut de la position et s'y maintiendront. » Pauvre M. B.... Malgré mon calme (du moins je crois en avoir) le cœur me sautait dans la poitrine. Tous mes hommes inquiets me regardaient. Je ne laissai rien paraître, j'en suis sûr.

Notre artillerie commença. Nous entendions nos obus qui

arrivaient directement sur nous, djou! djou! boum! C'était un vacarme épouvantable. Mais que c'était beau! Si vous aviez vu! les obus arrivaient sur les maisons et les faisaient sauter en l'air comme des fétus. Et les Boches! J'en ai vu un sauter en l'air au moins à 30 mètres de hauteur, les bras et les jambes écartés. C'était un enfer! Ma tranchée n'étant qu'à 150 mètres des maisons, les blocs de pierre enlevés par les obus, volatilisés, on peut dire, retombaient en pluie tout autour de nous. Vous avez vu une belle maison? Un obus arrive, plus rien, plus qu'une grêle de pierres!

Nous étions heureux maintenant. Les Boches ne montraient plus leur pointe de casque, ni leur vilaine figure. Ils devaient être terrés au fond de leur tranchée. On montrait le nez maintenant!

Bref, pendant une heure, le bombardement fut épouvantable. Dans ma tranchée, nous étions soulevés de terre; nous sautions comme des balles de caoutchouc.

L'heure arriva. Je devais attaquer à la droite du village, et j'attendis l'autre compagnie à la gauche. Je lançai une fusée pour faire allonger le tir de l'artillerie et dès que les obus tombèrent plus loin, je criai à mes hommes : « ... Compagnie, en avant! à la baïonnette! » Ce fut l'assaut. Nous courions comme des fous et jugez un peu; les Allemands « foutaient le camp » et sans tirer. Le bombardement avait dû les rendre fous! Et ils trottaient; mais nos balles allaient plus vite qu'eux, et bon nombre ne reverront jamais la Prusse!

Aussitôt, je fis creuser une tranchée en avant du village, pendant que les Boches vaincus, démoralisés et en fuite se contentaient de nous envoyer des obus.

Victoire! Le ... était vengé. Le nombre d'Allemands tués par nous le prouvait et les mitrailleuses allemandes étaient sous les décombres du village en feu, inaptes désormais à tuer nos camarades.

Le lendemain, nous lisions dans le communiqué officiel : « Nous avons repris le signal de X... et le village de Y... » Eh! bien, c'est le... et le... colonial qui ont fait le coup. Gloire au Dauphiné! Nous n'avons encore jamais reculé nous du ...e, nous Dauphinois, et lorsque nous reprendrons le chemin du Sud, ce sera en vainqueurs et non en fuyards.

Voilà, mon cher monsieur B... l'histoire très succincte du combat de Y... où pourtant bien des nôtres furent immolés.

Je vous raconte les faits tels qu'ils se sont passés, sans rien exagérer, ni rien retrancher....

II

*Lettre de M. F. L., Instituteur adjoint à P***, à son directeur.*

Forêt d'Argonne, le 18 mars 1915.

Mon cher Directeur.

Plus ou moins confortablemeut installé au pied d'un gros chêne, attendant mon départ avec mon bataillon qui sera en réserve cette nuit, j'écoute à la fois le gazouillis des oiseaux et le tonnerre des canons. C'est un contraste vraiment impressionnant : tandis que les uns chantent le soleil et la vie qui renaît, les autres crachent la mort par centaines de bouches.... Au-dessus de nos têtes les engins passent. Bien que mes oreilles soient encore un peu novices, je distingue déjà le bruit sec du 75 du bruit plus lourd des 155. De temps en temps l'air est coupé par un obus des pièces de marine; celui-là, c'est le lion de l'artillerie; fier de lui, il semble se promener dans les airs, mais comme il tient cependant à ne pas être ignoré, il fend l'espace avec un bruit comparable à celui du « Métro ». D'où son nom.

Notre installation au camp tient à la fois du bûcheron et du troglodyte. Nos « guitounes » creusées dans le sol sont couvertes de branchages destinés à les masquer aux avions. Quand le moteur de l'un d'eux s'entend, nous ne lui demandons pas son acte de naissance. Automatiquement les précautions prescrites sont prises.

19 mars. — En réserve. — Rien à signaler, sauf qu'il faut redoubler de précautions, car l'arrosage est aussi fréquent qu'imprévu. — Nous avons à fournir des corvées pour l'avant, généralement la nuit. Les chemins ou plutôt les cheminements procurent des émotions. Vous rappelez-vous les trous de Paris? C'est un peu cela; les trous creusés par les obus sont remplis de boue. Par ailleurs, c'est le cantonnier qui a négligé sa tâche.

20 mars. — Nous sommes relevés, nous partons au repos.

Nos camarades revenant de première ligne ont la tenue la plus glorieuse qui se puisse imaginer : vêtements, cheveux, barbe, visage, tout est couvert de boue. J'aperçois quelques amis, de vieux briscards à côté de moi. Une halte pour le repas. Présentation du drapeau et défilé. C'est très impressionnant.

21 mars. — Aujourd'hui, remise de décorations : deux croix, deux médailles militaires. Plus la moindre trace de la boue d'hier, tout est propre; vêtements et équipement; quelques soldats mêmes se font remarquer par une élégance presque parisienne. Quel admirable ressort dans ces âmes énergiques!... Sur un vaste plateau le régiment s'est massé. La cérémonie se déroule au milieu d'un profond silence. Nous sommes remués jusqu'aux entrailles; et lorsque la musique attaque *la Marseillaise* les notes bien scandées de notre hymne national n'ont pas besoin de paroles pour enflammer nos âmes d'un patriotisme ardent et nous donner à tous un espoir sans limite.

Association amicale des Membres de l'enseignement prisonniers au camp de Zossen-lez-Berlin.

Des membres de l'enseignement, prisonniers au camp de Zossen-lez-Berlin, ont formé une association amicale, qui tient une réunion tous les dimanches. Il nous a paru intéressant de reproduire ici quelques extraits des comptes rendus de ces réunions.

Séance du dimanche 21 mars 1915. — Le président présente à l'Association un nouveau membre, M. Nabert, professeur de philosophie au lycée de Brest, et lui souhaite la bienvenue. C'est une nouvelle preuve de la solidarité morale qui doit régner entre les membres de l'Enseignement, prisonniers. Les 32 élèves délaissés jusqu'ici s'augmentent de 24 autres reconnus réellement au-dessus du niveau moyen de leurs camarades. Il convient de les diviser en 3 groupes de 18, 6 maîtres seront donc nécessaires, et les cours fonctionneront 2 fois par semaine pour chaque groupe. Les maîtres devenus disponibles ne demandent qu'à se consacrer à l'œuvre post-scolaire....

La méthode de lecture est terminée, partagée en 8 série des

feuilles dessinées. Ces feuilles sont confiées au personnel, qui doit, bien entendu, veiller à leur conservation.

Plusieurs collègues, désireux d'apprendre l'anglais, demandent s'il est possible d'avoir un professeur pour les diriger dans la préparation de leur programme d'examen. Comme il n'y en a pas dans le personnel enseignant, on s'adressera à certains gradés du camp qui parlent l'anglais couramment.

La 2e partie de la réunion est consacrée à une magistrale leçon faite par M. Bagnol, professeur à l'école normale de Guéret, sur la télégraphie sans fils, ses applications et les services qu'elle rend.

Séance du dimanche 28 mars. — M. Michel, président, est heureux de signaler la rentrée de M. Dutot, après un séjour à l'infirmerie, et celle de M. Marcé, professeur à Sedan, récemment sorti de l'hôpital. Il est l'interprète de l'Assemblée pour transmettre à MM. Rousseau et Hérisson, malades à l'infirmerie, des vœux de prompt rétablissement.

On décide de ramener à 16 les groupes scolaires, qui feront maintenant un total de 250 auditeurs.

Le président rend compte de l'aide discrète apportée à 6 camarades gênés pécuniairement, qui consentent à accepter l'avance de la société, à titre de prêt d'honneur. La même mesure pourrait s'étendre à la distribution du linge, dons de la Croix-Rouge française.

Un petit stock de fournitures scolaires (ardoises, crayons) provenant de dons est mis à la disposition des maîtres.

La réunion se termine par une causerie pédagogique faite sur l'enseignement de l'histoire par M. Michel, président.

Séance du dimanche 4 avril. — M. le président remercie les instituteurs et plus particulièrement les personnes étrangères à l'enseignement qui ont bien voulu prêter leur concours pour la confection des tableaux de lecture.

Puis il est procédé à l'appel nominal de tous les membres de l'Enseignement qui, après les différents changements, restent encore au camp de Zossen.

Le reste de la séance est consacré à la fin de l'exposé pédagogique de M. Michel sur l'histoire et à la discussion nourrie de cette conférence.

Séance du 11 avril. — M. Michel, président, rend compte de son entretien avec M. l'ambassadeur d'Espagne sur le but que se propose l'Association des membres de l'Enseignement : organisation de cours, de conférences, de causeries scientifiques et pédagogiques. M. l'ambassadeur promet d'augmenter notre matériel scolaire par l'envoi de livres, ardoises, crayons.

La parole est donnée à M. Mazaleyrat, professeur à l'école primaire supérieure de Ruelle, qui développe le sujet suivant : « La génération spontanée. »

Séance du 18 avril 1915. — Quelques collègues stagiaires manifestent le désir de faire des devoirs préparatoires à l'examen du certificat d'aptitude pédagogique. M. Michel les convoque pour dimanche prochain à huit heures et demie, à l'effet d'organiser ce nouveau cours. Grâce à l'obligeance spontanée du capitaine du camp, et au dévouement inlassable de M. Bagnol, notre mobilier s'est enrichi de plusieurs tables et bancs. M. Michel, au nom de l'Assemblée, remercie à nouveau le capitaine de sa bienveillance envers notre œuvre. Un collègue, bénéficiaire de la cotisation du 28 mars, a, sur le reçu d'un mandat, tenu à rembourser cette avance de fonds. Le président propose de laisser cette somme entre les mains de M. Bagnol, pour l'achat de fournitures scolaires.

La parole est donnée ensuite à M. Hubert, professeur à Brest, qui développe abondamment la question : « La neutralité à l'école primaire. »

Séance du 25 avril 1915. — M. Michel félicite M. Hérisson de son rétablissement et de sa réapparition à la réunion.

Il rend compte que pour répondre au désir des collègues stagiaires, il a commencé le matin même un cours de préparation pédagogique qui leur permettra de continuer à leur rentrée en France la préparation plus intense de l'examen.

L'assiduité aux cours semble se relâcher. Le président invite les maîtres à établir une feuille de présence quotidienne.

Puis il cède la parole à M. Bagnol pour le développement du sujet suivant : « Les rayons X, théorie et applications. »

Chronique de l'Enseignement primaire en France.

L'ENSEIGNEMENT HÔTELIER DANS LES STATIONS BALNÉAIRES ET LES CENTRES DE TOURISME[1]. — La situation créée dans notre pays par la guerre mérite d'être étudiée, au point de vue économique, sous toutes ses faces. Trop longtemps, en France, l'industrie et le commerce ont été presque accaparés par l'élément étranger, par l'élément germanique principalement; mais nulle part ce fait brutal n'apparaît avec plus d'évidence que dans l'industrie hôtelière.

Cette industrie, si florissante dans les pays voisins, a bien fait chez nous, dans ces dernières années, de très notables progrès, mais c'est, dans une large mesure, du fait et au profit des étrangers. Il ressort, en effet, des statistiques relevées par M. Labbé, Inspecteur général de l'enseignement technique au Ministère du Commerce :

Qu'en 1912, 57 p. 100 seulement des hôtels existant sur notre territoire étaient exploités par des Français, et que, dans le Midi, cette proportion tombait à 35 p. 100;

Que dans 600 hôtels de saison ouverts entre Toulon et Menton et occupant 25 000 employés, le personnel comprenait :

Allemands.	60	p. 100
Suisses	20	—
Italiens	10	—
Français.	10	—

Qu'à Paris, sur 30 000 employés d'hôtels, on comptait 90 p. 100 d'Allemands et Suisses (Suisses-Allemands ou soi-disant tels).

La cause essentielle d'une si affligeante infériorité en un genre d'industrie rémunérateur entre tous réside, à notre avis, dans ce fait que l'Allemagne et la Suisse ne négligent depuis longtemps rien pour préparer leurs nationaux à exceller dans cette industrie, et que, chez nous, il n'a encore été à peu près rien fait pour cet objet.

Pourtant, les qualités de goût, de courtoisie, d'initiative qui carac-

1. Note de M. C. Ganiayre, directeur de l'école primaire supérieure Victor-Hugo, à Marseille.

térisent les Français trouveraient dans l'industrie hôtelière un vaste champ d'application. Notre climat, nos sites ne le cèdent en rien à ceux des autres pays même les plus favorisés; les centres de tourisme, les villes d'eaux fameuses, les lieux de villégiature charmants abondent dans notre merveilleux pays, et chaque jour, pourrait-on dire, il s'en crée de nouveaux. Ne serait-il point impardonnable de ne pas exploiter nous-mêmes cette intarissable source de richesse, de commettre plus longtemps la sottise de laisser les étrangers, les Allemands surtout, venir moissonner chez nous le meilleur de notre bien ?

Il y a donc grande urgence à bien former, pour le service hôtelier, un personnel français.

Le Ministre de l'Instruction publique vient de reconnaître l'importance de la question. Par une circulaire toute récente, il a prescrit la mise à l'étude, dans les écoles primaires supérieures situées dans des centres de tourisme, de l'organisation de sections d'enseignement hôtelier.

Une section de ce genre fonctionne déjà à l'école primaire supérieure d'Aix-les-Bains, où, sur notre demande et grâce au concours de la municipalité, du syndicat des hôteliers, des parlementaires de la Savoie, elle a été créée en décembre 1911. Les résultats obtenus dans cette section étaient, dès 1914, si encourageants qu'en vue de les accentuer le Ministre de l'Instruction publique a bien voulu nous charger de la mission d'étudier sur place l'organisation de l'enseignement hôtelier dans les principales villes d'Allemagne et de Suisse. L'explosion de la guerre a forcément ajourné l'accomplissement de cette mission; mais trois années d'expériences à Aix-les-Bains nous permettent, en attendant mieux, de présenter, comme susceptible de rendre d'utiles services, le plan ci-après d'organisation d'une section hôtelière dans une école primaire supérieure :

En dehors des matières communes à *tous* les élèves de l'école et où ceux de la section hôtelière puiseraient la culture générale de plus en plus requise dans les hôtels modernes, ces derniers élèves recevraient un enseignement spécial théorique, donné à l'école même, et un enseignement pratique, donné en partie à l'école, si un internat y fonctionne, mais surtout dans les hôtels de la localité.

La section comporterait deux années d'études, et son programme spécial pourrait être le suivant :

I. — Enseignement théorique.

Langues vivantes : Anglais, allemand, italien, espagnol, russe (selon les régions). — Conversation courante. Langue commerciale. Correspondance avec clientèle, fournisseurs, banquiers, employés des diverses administrations (Postes, Chemins de fer, Cies de navigation...) en relations journalières avec les hôtels. — Lectures d'extraits de chefs-d'œuvre pris dans les littératures étrangères.

Géographie commerciale. — Géographie économique. Étude des grands réseaux européens : étude des parcours ; itinéraires à établir, avec indication des avantages au point de vue des prix, de l'économie de temps, etc. — guides et horaires pour les besoins de la clientèle. — Étude des principales stations thermales, balnéaires, des régions de tourisme.

Arithmétique. — Simplifications et procédés des comptables ; exercices répétés de calcul mental et de calcul écrit. — Monnaies et mesures étrangères. — Calculs d'intérêts, d'escomptes, d'alliages, de mélanges, de partages.

Comptabilité. — Du compte : classification et analyse des comptes ; comptes courants ; les diverses méthodes : méthode directe, méthode indirecte, méthode hambourgeoise ; comptes collectifs. — Balance d'écritures ; — chiffrier ; — inventaire et bilan ; — clôture et réouverture des comptes.

Comptabilité hôtelière proprement dite : Bulletins d'arrivée, contrôle des arrivées et des départs ; livres divers (de salle, de restaurant, de cave, de caisse, etc.) ; factures doubles ; système américain à colonnes ; factures volantes ; relevé journalier des consommations.

Ecritures commerciales.

Sténographie et dactylographie.

Dessin. — Examen de plans d'établissements hôteliers ; croquis de plans ; notions sur les styles dans les diverses industries d'art.

Hygiène. — Aménagement. Aération. Chauffage. Éclairage. Installations diverses étudiées au double point de vue de l'hygiène et du confort. — Maladies contagieuses : mesures à prendre ; désinfections. Premiers secours en cas d'accident. — Prescriptions légales concernant l'hygiène.

Technologie. — Étude pratique des matières alimentaires, des sophistications dont elles sont l'objet, des droits divers qui les frappent (régie, octroi, douane), de leurs prix courants sur le marché. — De la façon de traiter les vins, de conserver les denrées.

Législation usuelle. — Notions de droit commercial. — Étude des litiges qui peuvent se présenter le plus fréquemment. — Droits et devoirs des hôteliers vis-à-vis des employés et de la clientèle.

II. — Enseignement pratique.

1° Dans les écoles pourvues d'un internat, les élèves peuvent être initiés, dans une certaine mesure, à la tenue d'un établissement, à la pratique de l'hygiène, aux divers détails que comportent la cuisine, le réfectoire....

2° Dans les écoles pourvues ou non d'un internat, les élèves de la section hôtelière feraient, chaque année, un stage de trois mois dans des hôtels de la localité, dans des conditions concertées entre le directeur de l'école et les hôteliers. Au cours de ce stage, ils seraient appelés à suivre au marché un chef de cuisine, à s'initier aux fonc-

tions de caviste, de servant, d'employé attaché à l'office, aux chambres..., aux fonctions de secrétaire, de comptable....

Des causeries et leçons pratiques pourraient être faites par des professionnels, soit à l'école, soit, de préférence, dans un hôtel.

Nous ne nous dissimulons pas que cette organisation n'est point parfaite, qu'il y aurait lieu de l'amender, de l'améliorer selon que le suggérerait l'expérience; mais nous croyons que, provisoirement, elle répondrait, telle quelle, aux besoins des hôtels, qu'elle serait utile non seulement aux aspirants à des emplois d'hôtel, mais encore aux fils d'hôteliers désireux d'aider ou de remplacer leurs parents, d'acquérir l'instruction générale et les connaissances professionnelles que l'industrie hôtelière réclame chaque jour plus larges et plus précises.

Les soldats instituteurs en Alsace [1]. — Plusieurs instituteurs mobilisés du Jura ont été chargés de diriger les écoles françaises dans la partie de l'Alsace occupée par nos troupes. L'un d'eux, M. D..., m'a adressé quelques notes sur ses impressions et le fonctionnement de son école. Je les publie, persuadé que ses collègues les liront avec intérêt, heureux de voir les instituteurs jurassiens étroitement associés à l'œuvre si belle de la reconstitution de l'Alsace française.

« Je suis au milieu d'une population favorable à l'idée française et j'ai dans ma classe la totalité des enfants de la commune en âge de fréquenter l'école; j'ai 41 élèves. Le maire est enchanté de l'ouverture de cette classe, les parents y envoient bien volontiers leurs enfants et ces derniers sont heureux de ne plus être battus.

« *Fréquentation.* — La première chose que l'on constate, c'est une bonne régularité dans la fréquentation, et obtenue, je puis le dire pour le cas qui me concerne, uniquement grâce à l'application stricte des règlements sur la fréquentation.

« La loi sur la fréquentation ressemble beaucoup à la nôtre; toute la différence est, qu'ici, elle est sévèrement appliquée. On remarque sur le registre d'appel de l'instituteur alsacien, à la place de la traditionnelle petite croix qui indique chez nous l'absence de l'enfant, une série de signes conventionnels qui facilitent la mémoire de l'instituteur et lui permettent de se rappeler et d'indiquer sur ses états mensuels si l'absence de l'enfant est ou n'est pas motivée, et si les parents ont prévenu l'instituteur de cette absence ou s'ils ne l'ont pas fait. Les absences non motivées et répétées sont sévèrement réprimées.

« *Discipline.* — Au premier abord, on a l'impression d'une discipline forte : les entrées, les sorties, les changements d'exercices se font en plusieurs mouvements sur de simples signes du maître et

1. Notes d'un soldat, instituteur du Jura, chargé d'une école en Alsace.

avec une précision toute militaire. Pendant les leçons, les élèves ne bougent pas en général, mais par contre beaucoup n'écoutent pas, et on s'aperçoit vite que toute cette discipline commandée n'est que superficielle et que ce n'est ni l'autorité du maître, ni l'intérêt de la leçon qui maintiennent l'ordre, mais que c'est la crainte de la punition corporelle qui force au respect de la discipline.

« Je fais l'école avec le concours de l'ancien instituteur de la localité. Il y a quelque temps, celui-ci se trouvant seul pour diriger la classe et ne pouvant revenir aux punitions corporelles, avait eu sans doute quelque peine à se faire obéir des enfants, car, quand il me revit le lendemain, il me fit cette remarque inattendue : « Vous, en France, vous gâtez la discipline ». J'enregistrai le compliment. Peu de jours après, j'eus l'occasion de faire ma classe seul. Pendant la première séance, la crainte de la baguette disparaissant, je constatai un léger relâchement dans la discipline. Le lendemain, je fis ma leçon de morale sur les devoirs du petit écolier : application à l'école, obéissance aux ordres du maître, nécessité de lui faciliter sa besogne.... La leçon produisit son effet et, le lendemain, j'obtenais une bonne discipline volontaire et non forcée, j'étais satisfait.

« *Enseignement.* — Comme les camarades instituteurs dans les localités voisines, j'avais reçu comme instructions particulières d'employer le moins possible la langue allemande en classe. Il faut remarquer que la population alsacienne de la bordure frontière comprend encore le français et le parle quelquefois en famille (chez les Welches surtout, ou Alsaciens de naissance). En dehors de la famille, les enfants n'avaient plus que rarement l'occasion de parler notre langue, car, depuis quelques années, l'usage de la langue française était interdit aux enfants pendant les récréations, et l'enseignement du français dans la zone frontière était réduit à deux heures par semaine (soit 30 à 40 minutes seulement par cours). Aussi, dans la classe où j'exerce, les plus grands lisent et écrivent un peu le français, les moyens le comprennent en le parlant difficilement, les plus petits comprennent à peine. Ces derniers font néanmoins des progrès assez rapides; en ne parlant que français pendant la classe et en faisant répéter aux enfants des mots et de courtes phrases françaises, on obtient encore vite des résultats appréciables. L'enfant a une si fraîche mémoire qu'il augmente rapidement son petit vocabulaire : chaque jour, on étudie un objet, dans son ensemble, et dans tous ses détails : le plumier, le cahier... ; puis c'est un mouvement bien connu de l'enfant que l'on décompose en plusieurs actions que l'on fait successivement nommer : ouvrir la porte, aller au tableau, prendre son ardoise, la description d'une gravure simple ou une causerie sur une image sans paroles. En ce qui concerne cette partie de l'enseignement, notre tâche est d'ailleurs facilitée par le livre. Ici, et dans les localités voisines, la place de Belfort nous a adressé des livres à distribuer gratuitement aux élèves.

« Personnellement, j'ai trouvé une classe d'un niveau moyen très faible. Il n'est jamais permis de généraliser, mais néanmoins, d'après bien des indices, j'ai tout lieu de croire que ce cas n'est pas isolé. En calcul, notamment, les enfants sont nettement inférieurs aux écoliers français du même âge. A 12 et 13 ans, garçons et filles n'ont pas étudié les fractions et font difficilement une division ; où sont nos élèves de 12 ans qui manient déjà si bien les opérations et qui affrontent les difficiles épreuves de calcul du C. E. P. ! — Très peu de calcul mental également : toute cette partie de l'enseignement paraît négligée. — L'instruction civique, l'histoire, la géographie, les sciences sont aussi délaissées : au cours moyen, qui correspond au cours élémentaire chez nous, les livres traitant de ces matières sont interdits : à peine sont-ils tolérés au cours supérieur. L'examen du certificat d'études primaires n'existe pas en Alsace ; à sa sortie de l'école, l'instituteur donne à l'élève qu'il juge méritant, et avec l'autorisation de la commission municipale scolaire, un certificat de scolarité, mais délivré sans examen spécial.

« *Mobilier scolaire.* — L'instituteur a ici un bon matériel d'enseignement à sa disposition, beaucoup de modèles de dessins, de tableaux de calcul, de leçons de choses, de lettres mobiles..., tables à cinq places, modèle courant. Il n'y a pas de caisse des écoles : tous les enfants, indistinctement, doivent se munir des fournitures scolaires nécessaires, mais la commune procure bien volontiers à l'instituteur tout ce qui lui est nécessaire pour faciliter son enseignement.

« Le balayage des classes est à la charge de la commune, mais les parents non indigents doivent payer à la commune comme imposition scolaire une somme de 5 marks (6 fr. 25) par an pour chacun de leurs enfants fréquentant l'école.

« *Le Personnel.* — L'instituteur est surtout un fonctionnaire communal ; il jouit d'un traitement minimum payé par la commune et d'un traitement complémentaire fourni par l'État et qui varie avec le nombre des années de service du titulaire. L'instituteur est chauffé aux frais de la commune. Les travaux accessoires sont bien rétribués : mairie 400 fr., pour une commune de 400 habitants environ ; travaux de couture : 125 francs ; service du chant à l'église (service obligatoire) : 200 francs. Dans la zone frontière, les instituteurs sont d'origine alsacienne ; ils connaissent le français.

« *L'École actuelle.* — Le poste militaire de police occupe l'emplacement de l'ancienne école. L'école actuelle est installée au rez-de-chaussée d'un bâtiment isolé qui, avant la guerre, servait de logement à la brigade de douaniers en résidence dans la localité. Ce bâtiment porte les traces du terrible combat qui eut lieu en avant du village le 13 août dernier, les murs ont été criblés de balles, et en certains endroits troués de part en part. Le rez-de-chaussée a été sommairement aménagé pour servir de salle de classe, et dans les étages supérieurs, les portes et les fenêtres, hachées par les projectiles, claquent

encore au vent. L'école est entourée de tranchées et de réseaux de fils de fer et à peu de distance du bâtiment, le long de la lisière du bois, se trouve un cimetière où reposent une centaine de soldats français tués au combat du 13 août. Avec de tels souvenirs constamment sous les yeux, quelles leçons vivantes de patriotisme il est facile de donner à ces petits écoliers!

L'autorité militaire s'intéresse beaucoup au fonctionnement de nos classes et nous avons de fréquentes et bienveillantes visites de tous nos chefs, de M. le Général Gouverneur de Belfort en premier lieu. Mon école a été aussi honorée de la visite de Son Altesse le Prince de Galles; il a vu au travail les petits écoliers alsaciens et a demandé à les entendre chanter.

« Le 12 février a eu lieu une belle fête en l'honneur de M. Poincaré et de M. Millerand qui visitaient la Haute-Alsace. Les enfants de plusieurs communes ont chanté et des jeunes filles portant le costume des Alsaciennes ont adressé un compliment au Président de la République. »

Conservation des correspondances privées relatives a la guerre. — M. l'Inspecteur d'Académie de la Manche (*Bulletin* de mars-avril 1915) donne aux instituteurs et institutrices le conseil de conserver les correspondances privées relatives à la guerre. Cette pratique pourrait être généralisée. Elle est conforme aux intentions exprimées par M. le Ministre dans sa circulaire du 18 septembre 1914.

« Au cours de leurs recherches, les historiens qui s'occupent des événements les plus rapprochés de nous ont eu bien des fois l'occasion de constater la disparition de cette source précieuse de documentation que sont les correspondances. Si les lettres échangées au moment même de l'accomplissement des faits par les personnes qui en ont été témoins n'ont qu'une faible valeur au point de vue de la grande histoire, elles ont beaucoup de prix au point de vue de la petite. Outre qu'elles contribuent à nous donner l'impression de la réalité vivante, elles nous éclairent d'une façon singulière sur les idées et les sentiments des hommes. Ne serait-ce que pour cet unique motif il y aurait lieu d'engager toutes les personnes qui, dans des circonstances telles que celles d'aujourd'hui, reçoivent des lettres, à les conserver précieusement.

« Mais il est une autre raison de ne rien laisser perdre d'un pareil dépôt. Si la commune a ses archives, la famille doit aussi avoir les siennes. Nos enfants et petits-enfants devront lire un jour, mêlés à d'autres documents de la vie de chaque maison, ces petites lettres, maculées souvent de boue, parfois de sang, que leurs pères ou grands-pères auront écrites dans les tranchées sous les balles et la mitraille. Il importe qu'elles soient conservées.

« Je vous prierai donc de profiter de toutes les occasions qui

s'offriront à vous, au dedans et au dehors de l'école, pour que ces précieuses reliques puissent être léguées par le présent à l'avenir.

« Le souvenir d'une nation est fait du souvenir de chacun de ses foyers. »

Notes de la guerre. — M. l'Inspecteur d'Académie de l'Aude a examiné un certain nombre des cahiers sur lesquels les instituteurs, en exécution des instructions ministérielles du 18 septembre 1914, prennent note des événements qui se produisent dans leurs communes.

A la suite de cet examen, il leur donne, dans le *Bulletin* de mars-avril 1915, des conseils intéressants :

« 1° Noter avec précision, avec une exactitude rigoureuse tout ce que l'on inscrit;

« 2° Établir en tête du cahier une table des matières et laisser entre les chapitres des pages disponibles;

« 3° Mettre d'abord les chapitres essentiels, déjà signalés : mobilisés — blessés — tués — cités à l'ordre — hospitalisés — secours, avec tous les détails possibles;

« 4° Noter avec soin les données de la vie économique (prix des denrées — réquisitions — travaux agricoles); de la vie administrative (la mairie — l'école — l'ordre public), etc.;

« 5° Copier ou mieux conserver le plus grand nombre possible de documents originaux, aujourd'hui intéressants, dans vingt ans extrêmement précieux (cartes postales du front — télégrammes officiels — avis de décès);

« 6° Conserver quelques photographies (soldats de la commune, réfugiés, etc.) comme un maître ingénieux a su le faire en opérant lui-même;

« 7° Recueillir, avec plus de soin encore, les lettres des anciens élèves de l'école, adressées à des parents, à des amis;

« 8° Enfin, un de nos maîtres a rédigé tout un cahier — et de quel puissant intérêt! — avec le récit très simple, mais un peu détaillé, des actions auxquelles avaient pris part les soldats blessés du village, en convalescence dans leur famille, qui avaient eux-mêmes raconté à leur ancien maître leur rude vie en campagne. Voilà un exemple à imiter. »

A travers les périodiques étrangers.

Iles Britanniques.

THE JOURNAL OF EDUCATION, avril. — *La littérature comme force vitale.* — Ceux qui lisent ce que les Allemands écrivent sur eux-mêmes depuis le commencement de la guerre ont dû être frappés de la fréquence avec laquelle ils expriment la conviction que leurs soldats ne peuvent avoir commis d'actes très répréhensibles, *parce qu'ils ont été nourris d'une grande littérature.* Cet argument, dit notre confrère, est évidemment un cas extrême de *non sequitur*, ou même parfois un simple *cant*; mais, en somme, il indique une différence profonde dans la manière dont nos ennemis et nous considérons la littérature.

Pour nous, les livres ne sont pas, comme pour les Allemands et les Français, une force dans la vie nationale. La grande littérature reste d'ordinaire, même pour l'Anglais qui la lit et en jouit, quelque chose d'extérieur à lui-même. Il ne conçoit pas qu'elle puisse influencer sa vie à un degré marqué. Notre histoire aussi montre la faiblesse de la parole imprimée parmi notre peuple : nous n'oublions pas Milton, Locke et Burke, mais aucun livre n'a jamais remué l'âme anglaise aussi profondément que le *Contrat social* a remué la France ou les *Discours à la Nation Allemande* la Germanie. La cause en est-elle dans le caractère prosaïque de notre intelligence? Toujours est-il que les idées qui flottent dans l'air ne nous influencent point; nous ne savons saisir leur sens avant qu'elles aient assumé une forme concrète. En langage scientifique, nous pourrions dire que l'âme anglaise ne réagit pas au stimulant des mots.

❦

L'Empereur ministre de l'Instruction publique. — Lorsque l'histoire de la plus grande guerre qui ait jamais affligé la civilisation sera écrite, la principale part de blâme sera presque certainement attribuée au fait que les peuples allemands n'ont pas su prendre, au moment de la formation de l'Empire, la direction de l'instruction publique. Peut-être par inadvertance, au moins sans la pensée des conséquences qui pourraient en résulter, cette direction a été laissée

aux mains du roi de Prusse, le nouvel empereur d'Allemagne. Son ministre de l'Instruction publique n'est responsable qu'envers l'empereur; aucun vote du Parlement prussien ne peut le renverser; aucune désignation pour le poste d'un homme qui ne plaît pas à l'empereur n'a la moindre chance d'aboutir. Les favoris qui se sont succédé dans cette fonction ont dû exécuter la volonté du maître, prêcher un faux patriotisme fondé sur un idéal militariste. On a justement fait remarquer qu'aux cinq facultés de Droit, de Théologie, de Sciences, de Philosophie et de Médecine, l'empereur en a ajouté une sixième, dont le but est de convertir tous les étudiants en « bons Allemands », c'est-à-dire en militaristes agressifs. Le ministre s'est servi de tous les moyens pour terroriser le personnel; il l'a forcé à insérer dans les cours et les conférences des passages de rhétorique patriotique exaltant le militarisme et ravalant les autres nations européennes comme amollies et décadentes. En 1890, l'empereur, dans un discours déconcertant, morigéna les maîtres pour passer trop de temps à enseigner les humanités. Au lieu de l'histoire de l'Europe, il ordonna de développer celle de la Prusse et des victoires des Hohenzollern; au discours latin il eut la prétention de substituer des dissertations allemandes sur le même sujet; bref, au lieu d'idées, il voulut du sang et du fer. Selon cette étrange doctrine, l'instruction morale et littéraire devait passer au second plan, et le temps gagné être consacré aux exercices militaires!

A l'aide des Universités. — Les Universités souffrent de la guerre non moins que les écoles et les collèges. Le chiffre des étudiants, à Oxford et à Cambridge, est tombé au tiers de la normale, de sorte que les revenus se trouvent sérieusement diminués. Au lieu de 51 000 livres sterling, par exemple, le département scientifique de Cambridge n'a encaissé que 30 000 livres comme frais d'inscription. Un projet de loi récemment déposé autorise donc les collèges riches à entamer leurs dotations pour combler le déficit, et les collèges pauvres à faire des emprunts. Collèges et Universités pourront également, pendant la guerre, rédiger des statuts de circonstance sans demander la sanction du Conseil Privé. Enfin, le Bill règle la situation des étudiants boursiers; ceux d'entre eux qui ont interrompu leur éducation académique pour s'enrôler retrouveront le bénéfice de leur bourse après les hostilités.

A. G.

États-Unis d'Amérique.

L'Athénée Louisianais, janvier 1915. — *Les conférenciers de l'année.* — Dans son bulletin trimestriel de janvier, la société qui s'est donné pour tâche de perpétuer la langue française en Louisiane,

annonce que le sujet du concours, en 1915, sera *L'influence de la France sur le tempérament louisianais*. De plus, elle fait savoir qu'en diverses séances elle a commémoré par la lecture d'une de ses œuvres de jeunesse, *Imagination*, le souvenir de l'homme très distingué, à la vaillance douce et inlassable, qui la fonda; nous avons nommé le professeur Alcée Fortier, dont la disparition est une perte — non pas irréparable, ses successeurs le prouvent — mais douloureuse pour ceux qui aiment notre pays. Elle a aussi désigné pour l'année présente, comme conférenciers impatiemment attendus, MM. Brieux, de l'Académie française, et André Le Breton, professeur de littérature française à l'Université de Bordeaux.

Une notice biographique très simple, mais éloquente dans sa brièveté, justifie la hâte de nos lointains amis à entendre le représentant de notre grande université méridionale leur faisant part d' « une rêverie dans le parc de Versailles ». Dans une causerie alerte et bien française, Émilie Le Jeune a présenté à ses concitoyens l'audacieux académicien qui n'a pas redouté de traiter les questions les plus délicates avec la franchise d'un apôtre ayant foi en l'humanité. Enfin M. Lionel C. Durel a commencé d'exposer, avec une critique bienveillante, tous les titres de Baudelaire au nom de poète. Par ce qui précède, on voit avec quelle élévation affectueuse l'Athénée Louisianais poursuit l'accomplissement de la tâche qu'il s'est fixée.

Educational Review, février 1915. — *Le cinématographe et l'école*. — Mme Alice Jouveau du Breuil, de Washington, énumère les services que peut rendre le cinématographe au point de vue pédagogique, et ajoute qu'on ne saurait en exagérer l'usage. L'affirmation, bien que très vigoureuse, n'est pas nouvelle. La manière de procurer aux écoles pauvres le matériel nécessaire l'est davantage. Mme A. J. du Breuil donne comme exemple l'œuvre du bureau de l'éducation de l'État de Wisconsin, dirigé par un véritable spécialiste, le professeur Dudley. Ce bureau adresse aux établissements qui lui en font la demande des films, avec l'autorisation de réclamer aux spectateurs une très modique rétribution. L'ensemble de ces diverses rétributions sert d'une part à accroître la collection des films, d'autre part à doter les écoles déshéritées des appareils indispensables.

Si nos instituteurs villageois étaient ainsi aidés, leurs cours du soir, pendant l'hiver, seraient à la fois beaucoup moins fatigants pour ceux qui les professent, et bien plus régulièrement suivis, partant infiniment plus profitables.

Contrôle et utilisation de la richesse. — M. Witt Bowden, de Philadelphie, cherche à rendre plus justes les modes d'acquisition de la richesse, et les manières de la dépenser. Pour lui, tous les individus contribuant à la formation d'un capital doivent avoir à la jouissance de ce capital des droits non pas cristallisés dans leur modicité mais

variables suivant l'efficacité personnelle de l'individu. En d'autres termes, la participation ouvrière aux bénéfices, comme aux pertes, devrait former la base d'une sorte de droit social et obligatoire. Enfin, comme savoir dépenser est souvent plus délicat que savoir gagner, il convient, pour rendre les gains plus équitables et les dépenses plus avisées, de généraliser et de développer l'instruction primaire élémentaire autant qu'il est possible, de façon à supprimer les démagogues, les castes et les exploiteurs des luttes de classes.

Columbia University Quarterly, mars 1915. — *Impressions sur l'Europe en 1913 et 1914.* — M. Randolph S. Bourne a eu la bonne fortune d'être titulaire de la bourse Gilder de l'Université Columbia, lui permettant de séjourner en Europe pendant les treize mois qui ont immédiatement précédé la guerre. Résolument, M. B... a recherché, dans son séjour, le bénéfice, non pas d'études spécialisées, mais d'une sorte d' « acclimatation générale européenne » fort rare d'après lui parmi les habitants des États-Unis.

« Personne, dit-il en une intéressante étude que nous résumons, ne se doutait moins que moi des horreurs imminentes.... L'opinion publique était bien plus calme que je ne l'avais anticipé. En Angleterre persistaient l'opposition au service militaire obligatoire, le remords rongeur de la folle expédition contre les Boers, la disparition totale des craintes d'une invasion allemande, la préoccupation d'un *Home-rule* difficile.

« En France, l'opposition à la loi d'un service de trois ans ne désarmait guère, une superbe ironie avait accueilli l'affaire de Saverne, au lieu du chauvinisme qu'on s'attendait à voir sévir. L'Italie sortait d'une grève étrange, un peu causée par le dégoût de la guerre de Tripoli et de toutes autres opérations militaires. Bref, inconsciemment, mon imagination commençait à envisager les armements comme de purs symboles cristallisés, menaçants et coûteux mais expressifs de la force et du prestige relatif des nations.

« Je décidai donc de séjourner tranquillement dans les diverses grandes capitales et d'essayer d'y pénétrer et d'y saisir l'esprit particulier de chaque pays. Résultat peu facile à atteindre. En général, les divers individus d'un peuple sont incapables de fournir aux étrangers des données précises et claires sur l'ensemble de la société où ils vivent. Seuls les Français ont cette connaissance d'eux-mêmes et le don de l'exprimer; et c'est pourquoi la France est incomparablement le pays le plus intéressant et le plus « éclairant » qu'un étudiant américain amateur et curieux puisse visiter.

« A Londres, où je fus d'abord, je m'attendais à trouver l'atmosphère déprimante.

« Au contraire, une sorte de grosse bonne humeur semblait régner partout, même dans les quartiers les plus déshérités. Dans certains cercles élevés, cette manière d'être donnait l'impression d'une incor-

rigible frivolité intellectuelle. Seules les suffragettes devenaient tragiquement calmes.

« En décembre, j'arrivais à Paris. Je n'y tardai pas à ressentir une vivacité d'esprit, une sincérité, une franchise, une tendance à penser les émotions et à sentir les idées qui me réintégrèrent dans le monde spirituel que je connaissais. Il y avait là une démocratie où tout le monde, critiquant tous et tout, prenait à toute chose un intérêt intelligent, sans s'efforcer à élever les classes dites inférieures, ni à afficher d'humilité vis-à-vis de classes supérieures. L'égalité y était solide et robuste, telle qu'on ne l'éprouve en aucun pays, certainement pas aux États-Unis. Les distinctions de classe qui vous frappent en Angleterre et en Amérique — j'entends les différences de parler, d'attitudes méprisantes ou admiratives pour les autres castes — y sont bien atténuées.

« Une presse claire, nettement divisée, des revues au caractère synoptique, des conférences facilement accessibles, des réunions publiques courtoises envers les personnes, sinon envers les idées, des conversations avec de jeunes agrégés et autres éducateurs, empressés bien que discrets, me donnaient une compréhension spirituelle, quotidiennement variée de l'esprit du pays. Les Français ont raison de dire que leur culture n'est pas l'amas de faits insignifiants, mais l'interprétation des faits caractéristiques, seule culture digne de ce nom.

« D'autre part la liberté de la parole, pour l'obtention de laquelle tant de combats ont été livrés, est remarquable en France. Le premier mouvement d'un Français, lorsqu'il entend quelque chose qui ne lui plaît point, semble être, non pas d'imposer brutalement le silence à son interlocuteur, mais de lui répondre, non par une raillerie ou un mot d'esprit désarmant, mais par un argument.

« Le soir où le Kaiser débarquait de Corfou à Gènes, j'y parvenais également, et j'assistai à cet atterrissage pompeux et important. A Pise, je tombai dans une démonstration d'étudiants irrédentistes. A Florence je commençai à comprendre le futurisme, cette sorte d'informe et rude protestation contre l'intolérable ennui provenant d'une sursaturation d'art ancien, d'essaims d'étrangers snobs ne parvenant point à ranimer de leurs bourdonnements des musées morts.

« Rome n'est pas une cité, c'est un monde. C'est la ville des villes en Europe, où il convient d'étudier la civilisation occidentale, parce que l'ancien et l'ultra-moderne y vivent côte à côte, tous deux d'une vitalité débordante. Il m'a paru que, reflet de l'ensemble de l'Italie, Rome marquait quelque désillusion vis-à-vis du gouvernement représentatif, complètement inapte à réaliser les espoirs du peuple. La Couronne ne paraissait guère être prise plus au sérieux qu'en Norvège, tandis que le sentiment républicain croissait en des endroits inattendus. Les partis politiques, aussi nombreux qu'en France, n'y avaient point la même fluctuation, car une main experte,

au gouvernement, savait maintenir une majorité à la « Camera ». Celle-ci donnait peu l'impression de dignité que j'avais éprouvée à la Chambre française. Il était clair que, bien que le sentiment démocratique fût, en Italie, aussi instinctif et universel qu'en France, la démocratie politique n'y avait encore aucunement donné sa mesure. Cette passion latine pour la sincérité et la précision intellectuelles, — cette qualité qui fait du Latin la personne la plus sympathique et en même temps la plus « satisfaisante » du monde, parce que vous pouvez toujours vous rendre compte que son expression extérieure est en accord avec ses sentiments intimes, — cette passion avait résulté comme en France en la multiplication des partis sans cesse occupés à tenir des congrès et à publier des programmes pour se craqueler ensuite en groupes dissidents. Cette manière d'être peut être malheureuse politiquement parlant; mais elle milite en faveur de la véracité, de l'intelligence et de toutes ces autres vertus que notre système anglo-saxon à deux partis est bien fait pour détruire.

« En Suisse, j'eus le plaisir de trouver en l'exposition de Berne comme un épitomé de la Confédération, et je pris conscience d'un pays sachant où il allait, et habile à employer ses ressources vers des fins largement sociales.

« Mon excursion en Allemagne, fut, par la guerre, restreinte aux deux dernières semaines de juillet.

« J'y constatai surtout de grands progrès en architecture et en art décoratif public et ménager. Le style en devient d'un massif audacieux qui marque comme une étape et repose de la terrible débauche de mauvais goût qui sévit après 1870 et a rendu les quartiers des affaires dans les grandes villes allemandes si nettement hideux.

« Mon étude de certaines petites municipalités allemandes et de leur organisation me prouva que je me trouvais en face d'un gouvernement et d'un peuple entre qui semblait exister quelque profonde et subtile sympathie, sorte d'harmonie et d'esprit et d'aspirations.

« Ce fut, pour moi, réellement dramatique de passer du spectacle de l'Allemagne en pleine prospérité pacifique à la vue de Berlin agité, au matin du jour historique du 31 juillet 1914, d'assister à l'arrivée du Kaiser et des princes au château, de voir, bloquée par la foule, l'automobile du Kronprinz, le « vrai guerrier » comme l'appelaient les journaux par opposition méprisante avec le père, d'entendre ce dernier — silhouette casquée, grimaçante, à la voix saccadée — prononcer un discours du haut d'un balcon, d'apprendre la décision de la Russie, au milieu d'une foule innombrable, à demi folle d'enthousiasme et d'anxiété.

« Puis, à minuit, parmi une horde bigarrée de Russes et de Scandinaves épouvantés, la fuite vers la Suède. Pour terminer mon année, je passai une quinzaine de jours dans les contrées septentrionales angoissées. Partout la guerre et rien d'autre : des régiments de jeunes Danois, aux cheveux d'un blond de lin, se mobilisant le long

des routes du Danemark, le landsturm parcourant à lente allure les rues de Stockholm, les Norvégiens eux-mêmes faisant l'exercice et se préparant à repousser je ne sais quelle possible attaque.

« Malgré tout, je pus goûter, de la vie scandinave, le charme plein de sérieux, charme qui me parut d'essence plutôt latine que teutonne. Ceci est une intuition, renforcée par le sentiment très net que, nulle part ailleurs, je n'ai vu autant de gens attirants que dans les rues de Copenhague.

« A l'Université qui m'a permis d'éprouver les impressions toutes personnelles esquissées ci-dessus, mes remerciements infinis. »

A. Gricourt.

Pays de langue allemande.

L'École primaire allemande, d'après le général de Bernhardi. — Dans une œuvre récente, *Notre Avenir*[1] (*Unsere Zukunft*, 1912), que l'on peut considérer comme l'évangile du pangermanisme, le célèbre général étudie les moyens d'action de la politique allemande. Il les ramène à trois principaux : l'*école*, la *presse* et l'*armée*. Tout ne lui paraît pas pour le mieux dans l'école allemande d'aujourd'hui. Il en fait même une critique assez vive, au point de vue de la politique pangermaniste, et il indique les réformes à y apporter pour la faire servir plus étroitement aux desseins de l'État. Voici ses déclarations, auxquelles les événements actuels donnent un intérêt tout particulier :

« Notre école primaire est un organisme complètement rouillé et qui ne répond plus en aucune manière aux exigences du temps. Les règlements qui lui servent de direction datent des années qui suivirent 1870 et sont frappés au coin d'un esprit confessionnel étroit.

« Cette école tue le sentiment religieux par un enseignement purement formel, auquel on consacre la plus grande partie du temps scolaire, mais qui par ses exigences dépasse de beaucoup les facultés de l'intelligence de l'enfant ; ce n'est par suite qu'une étude sans vie, qui laisse l'âme se dessécher entièrement. De plus, il n'y a pas un seul mot dans les instructions qui indique que l'amour et le sentiment de la patrie doivent être cultivés à l'école. De même, les élèves n'apprennent rien au sujet de l'État auquel ils appartiennent ; n'étant pas élevés dans l'amour de la patrie et dans le sentiment des devoirs du citoyen, ils courent facilement le risque, au moment où ils quittent l'école, dépourvus d'instruction et de jugement, d'être les victimes sans défense des agitateurs de la socialdémocratie, qui cherchent à les dégrader avec un manque absolu de conscience, et étouffent en

1. Ouvrage qui vient d'être traduit en français. Lib. Conard, Paris, 17, boulevard de la Madeleine.

eux le sentiment de la patrie et de la religion. D'ailleurs cette école renonce totalement à développer l'esprit d'individualité, sinon systématiquement du moins en fait. Quoique le cas contraire puisse se présenter exceptionnellement, la pénurie des maîtres force en général à surcharger les classes, à transformer l'enseignement collectif en un pur mécanisme, et à traiter sur le même pied garçons et filles ; elle empêche partout la personnalité de s'affirmer, alors que la mission principale de l'école serait justement de la développer.

« Ici donc, une réforme est absolument urgente. Il faut que l'enseignement religieux se transforme de plus en plus en une éducation des cœurs ; il faut que l'étude de la morale passe au premier plan et que l'enseignement dogmatique soit réduit au strict minimum. Une importance capitale doit être attribuée à l'histoire de la nation et les enfants doivent être instruits à fond des devoirs qu'ils ont à remplir envers l'État et la patrie. Une augmentation du nombre des maîtres doit marcher de pair avec la diminution du chiffre des élèves à admettre dans chaque classe, afin que l'enseignement collectif mécanique fasse place progressivement et dans une mesure croissante à l'enseignement individuel. Il n'est pas besoin de démontrer que la formation des maîtres dans les séminaires devra être réformée conformément à cette extension des besoins. On ne saurait trop sérieusement insister sur l'importance de cette réforme qui est une des tâches les plus essentielles de notre civilisation. De même l'introduction et la généralisation aussi rapide que possible de l'école de perfectionnement est d'une haute importance. Car c'est justement à l'âge de la vie où la personnalité commence à se développer que cesse l'influence de l'école. Nulle part l'on ne crée de contrepoids à la force de la tentation et à l'influence des éléments pervers sociaux, qui visent à la sauvagerie et à la démoralisation de la jeunesse. Sur ce point, il faut en première ligne que l'école de perfectionnement apporte son aide; mais des sociétés de jeunes gens comme celles dont les autorités militaires ont pris actuellement l'initiative et la direction peuvent exercer aussi une action salutaire, en groupant des jeunes gens qui ont quitté l'école dans des jeux profitables au corps et à l'esprit, et en les gardant des mauvaises compagnies dans leurs heures de loisir. »

E. Simonnot.

Pays scandinaves.

Vor Ungdom (Copenhague), mars 1914. — Albert Rohrberg, traitant *de l'importance attachée par les Écoles supérieures allemandes aux devoirs faits à la maison*, fait remarquer qu'ils peuvent jouer un

très grand rôle dans l'éducation de l'enfant. A la condition que le maître sache d'abord inspirer le courage nécessaire : ce qui lui est facile, s'il ne demande pas trop, et s'il sait venir à l'aide de l'élève au bon moment. Alors les devoirs à faire à la maison sont excellents par l'ordre et la méthode qu'ils exigent : l'enfant apprend à se rendre compte du temps qu'il lui faut pour faire un travail donné, et, d'après cela, il peut répartir d'une façon vraiment utile heures de travail et heures de liberté. — *Un enfant doit-il dénoncer ses camarades?* demande Anton Hoffmann de Kristiania. Une enquête a été faite sur cette question par un journal, qui avait posé à ses lecteurs les 4 questions suivantes : 1° que doit répondre un bon élève au maître qui lui demande s'il sait qui a cassé un carreau? 2° Qui est-ce? 3° Le maître doit-il d'ailleurs poser ces questions? 4° Peut-il exiger une réponse? Presque unanimement on a répondu à la première question que l'enfant qui sait doit répondre oui. Quant à la deuxième, la plupart estiment qu'il ne doit pas dénoncer son camarade. On est aussi généralement d'avis que le maître a parfaitement le droit de poser ces deux questions, mais qu'il doit le faire devant toute la classe, et qu'en aucun cas il ne peut exiger de réponse. Alors? s'adresser à la conscience, à l'esprit de bonne camaraderie du coupable? Il est à craindre que neuf fois sur dix celui-ci ne garde le silence. Alors? M. A. Hoffmann attend la réponse. Personnellement, j'accepterais très volontiers ce qui se pratique dans certaines écoles populaires supérieures de la Suède. Mais ce n'est point ici le lieu d'écrire un article sur ce sujet.

Avril. — *Le maître et le livre.* — L'enseignement oral du maître peut-il et doit-il supprimer l'emploi du livre par l'enfant? Certains pédagogues disent que oui, d'autres estiment que non. Georg Fasting répond qu'il faut savoir distinguer selon l'âge des enfants et d'après les matières enseignées. En général, le livre, qui est inutile ou même dangereux chez les tout petits, devient de plus en plus indispensable, à mesure qu'on avance dans les hautes classes. A la condition évidemment qu'il soit intelligemment fait et que le maître, de son côté, sache s'en servir. En réalité, c'est là toute la question. — *Un enfant doit-il dénoncer ses camarades?* Le professeur K. Kromen cite en réponse un certain nombre de préceptes que le prof. Törngren avait rapportés de pensionnats anglais, entre autres ceux-ci : « Un enfant qui voit le mal et qui le dénonce n'est pas un rapporteur » ; « L'École où les mauvais élèves sont en renom est une mauvaise école... ».

Mai. — Kristian Magelund explique comment, depuis des années qu'on s'efforce d'améliorer la *formation des maîtres d'école*, il semble qu'on n'obtienne d'autres résultats que d'agrandir les trous qu'on a prétendu boucher en cousant des pièces. La vraie réforme reste à faire. On a proposé la création d'une École normale unique.

Forcément, elle tendrait à devenir une sorte d'université. Or, les professeurs d'Université sont des savants. Ce qu'il faut pour former nos futurs maîtres, ce sont des pédagogues. Un autre projet suppose deux sortes d'écoles normales : l'une pour les maîtres de campagne, l'autre pour ceux de la ville. Cela ne manquerait point de créer une inégalité d'une choquante injustice entre les uns et les autres; ce qu'il faut, par quelque moyen que ce soit, c'est obtenir que les maîtres aient des connaissances plus approfondies des matières qu'ils auront à enseigner; qu'ils possèdent d'une façon passable au moins deux langues étrangères; qu'ils aient une formation pédagogique théorique et pratique aussi parfaite que possible; que l'examen final, au lieu de n'être qu'un exercice de mémoire, devienne véritablement une preuve de maturité, et qu'enfin l'on établisse des rapports plus étroits entre l'enseignement des écoles normales et l'enseignement en général. Pour cela, il est indispensable que la durée des cours y soit de quatre années, les deux premières consacrées à l'acquisition générale. Les élèves passeraient alors la première partie de leur examen, qui comprendrait toutes les matières à l'exception de la gymnastique et du travail manuel. Les deux années suivantes seraient surtout employées à la pédagogie proprement dite et pour chacun des élèves à l'étude plus approfondie de tel sujet qui lui conviendrait le mieux, afin de donner, autant que possible, la mesure de sa personnalité. Des gens craignent ou affectent de craindre qu'une semblable formation n'élève trop l'instituteur au-dessus de son milieu. A-t-on jamais reproché à des prêtres, à des médecins, à des hommes de loi d'être trop cultivés? — Vichelm Roelser démontre la nécessité d'avoir des *écoles particulières pour les enfants qui sont durs d'oreille*. Ils sont malheureusement beaucoup plus nombreux qu'on ne s'imagine, et, de ce fait, condamnés à ne recevoir que des bribes éparses de connaissances. Comment les reconnaître? Qu'on examine de près, par exemple, les enfants dont l'air endormi ou distrait en classe, dont la paresse même, étonne.

L. P.

Le gérant de la « Revue Pédagogique »,
ALIX FONTAINE.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME LXVI

L'instituteur et la guerre, *Paul Lapie* 1
Les voix anglaises, *Ernest Dupuy* 60, 157, 274, 373, 495
L'appel de la Belgique à l'Italie (Discours prononcé à Milan par M. *Maurice Mæterlinck*) 64
Pour les instituteurs en campagne (Poésies d'un inspecteur d'Académie) 68
Le Noël des enfants polonais, *Venceslas Gasiorowski* 75
Les conférences d'instituteurs en Belgique, *Georges Lemoine* 78
Meeting franco-écossais de Nancy, *L. B.* 100
Nécrologie : Madame G. Schéfer, *Ch. Drouard* 124
La pédagogie de Pécaut d'après de nouveaux documents (1er article), *Félix Hémon* 129
La dépopulation des campagnes. Ses causes. L'école peut-elle y porter remède ? *G. Uriot* 145
La vraie France (Extraits d'une conférence faite à Genève par M. *S. Rocheblave*) 161
Lettres du Front 164, 279, 508
Les colonies de vacances par la mutualité (Extraits d'un rapport présenté par M. *F. Lépine* au Cngrèos des Colonies de vacances) 170
Henri Fabre (Extraits d'un discours de M. *Auriac*, inspecteur d'Académie) 179
Causerie géographique : Suez et Panama, *Elicio Colin* 186
La France et l'Ecole : Pendant la guerre. Après la guerre (Conférence faite par M. *Ferdinand Buisson* à la Ligue de l'Enseignement) 229
Les Serbes chez eux, *Gérard Varet* 257
A propos d'un livre de pédagogie : Pour l'école vivante, *Jean Giraud*. 291
Un essai d'éducation morale sous la Révolution, *André Boudier* 301
L'Inspection pendant la Guerre, *Édouard Petit* 329
La Guerre et la Pensée allemande, *D. Parodi* 354
En captivité (Récits et Lettres de prisonniers) 377
Lettre du *Pr Baldwin* 404
Nécrologie : Maurice Pellisson, *Ernest Dupuy* 421
La Science française à l'Exposition de San Francisco, *Lucien Poincaré*. 429
La Patrie et le droit de l'enfant, *Charles Chabot* 437
Les programmes de l'enseignement primaire et la guerre (Rapport de M. *P. Duval*, inspecteur d'Académie) 455
Les montagnards dauphinois et la guerre, *Ch. Petit-Dutaillis* 474
Edgar Quinet et les Roumains, *Ch. Adam* 490
Ephémérides locales et scolaires (Notes détachées d'un « livre de raison » tenu par Mme *Mayen*, institutrice) 500

Chronique de l'Enseignement primaire en France.

Manifeste de la Fédération des Amicales d'institutrices et d'instituteurs publics de France et des colonies, p. 103. — Un programme d'enseignement pour l'année 1914-1915, p. 106. — L'école primaire pendant la guerre, p. 112. — Un cours d'adultes au cantonnement (Lettre d'un instituteur du Finistère), p. 114. — Discours prononcé à la réunion générale de l'Association des professeurs de langues vivantes, p. 115. — Un épisode de la guerre, p. 116. — Un trait d'héroïsme, p. 117. — Jolie lettre d'un enfant, p. 117. — Les débuts de la Société gersoise des études locales, p. 201. — L'enseignement de la morale, p. 206. — L'enseignement agricole, p. 209. — L'enseignement de l'histoire naturelle et le cinématographe, p. 211. — Conseils de rentrée, p. 212. — Examens de Professorat des Écoles normales. Sujets de compositions donnés à la session de 1914, p. 214. — L'éducation par l'image, p. 219. — Pour les mutilés de la guerre, p, 220. — Situation de l'Enseignement primaire au 1er mars 1915, p. 311. — A l'ordre du jour du pays, p. 312. — La collaboration des parents et des maîtres, p. 312. — La loi de l'oubli, p. 313. — Le livre et l'enseignement oral, p. 314. — Les programmes de l'enseignement primaire supérieur, p. 316. — Sur l'examen du certificat d'aptitude pédagogique, p. 317. — La lutte contre l'alcoolisme, p. 322. — Assemblée générale annuelle de l'Œuvre de l'Orphelinat de l'Enseignement primaire, p. 323. — Au tableau d'honneur, p. 407. — Discours de M. Léon Bourgeois à l'assemblée de la Société de secours mutuels des instituteurs de la Marne, p. 408. — Les conférences pédagogiques, p. 409. — La leçon de choses, p. 410. — Conseils pédagogiques, p. 412. — Un procédé de correction des compositions, p. 413. — L'enseignement hôtelier dans les stations balnéaires et les centres de tourisme, p. 515. — Les soldats instituteurs en Alsace, p. 518. — Conservation des correspondances privées relatives à la guerre, p. 521. — Notes de la guerre, p. 522.

A travers les périodiques étrangers, p. 119, 221, 326, 415, 523.

Bibliographie.

Le vocabulaire français : Étymologie, analogie, synonymie, par M. *Bourne* (M. Roger), p. 227. — La lecture intelligente à l'École primaire. Essai de technique pédagogique, par *E. Devaud* (M. Roger), p. 228.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.